UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925528 0

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte05fran

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

PUBLIÉES D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES

PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Et ornées de son portrait et d'un fac-simile de son écriture

HUITIÈME ÉDITION

TOME V

SERMONS (Suite et fin)

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1899

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
OCT -4 1933
G3 64
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
SEP 6 1955

SERMONS.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE[1].

Je viens et me presente icy avec l'esprit de sousmission et d'obeyssance, selon lequel je desire marcher tout le tems de ma vie, lequel encore qu'il soit favorable à toutes sortes d'entreprises, si est-ce neanmoins que j'ay sujet de craindre que quelqu'un ne dise de moy ce qu'aujourd'huy à grand tort les Juifs ont dit des Apostres, à sçavoir : *Musto plenus est iste ;* il faut bien dire que celuy-cy soit enyvré de quelque temerité, qui en tel tems, en tel lieu, et en son noviciat ecclesiastique, ose monter en cette chaire apres de si grands personnages. Mais je dis au contraire que le tems m'invite à prescher, puisque je voy que tous annoncent les merveilles de Dieu : *Omnes cœperunt loqui magnalia Dei,* et que ce jourd'huy est le commencement de toute predication. Le lieu me donne courage, puisque j'y voy mon reverendissime prelat avec la fleur de son clergé, mon vray pere spirituel ; j'y voy le meilleur de la ville, en laquelle ayant esté nourry et eslevé en ma plus tendre jeunesse, je l'honnore et m'en pense prevaloir comme d'une bonne mere. Que si les peres et meres, quoy qu'ils prisent plus les aisnés, caressent neanmoins et cherissent plus tendrement les plus petits : je vous

[1] Premier sermon de l'autheur, qu'il composa avant que d'estre prestre, pris sur l'original escrit de sa main (Edit. de 1643).

accorde, mes bien-aymés auditeurs, que comme la rayson le veut bien, vous prisiés plus tous les autres predicateurs; mais je demande par droit de petitesse et de minorité d'estre chery, et qu'on prenne en bonne part mes affections, au lieu auquel j'ay jetté les premieres semences du fruit duquel maintenant je vous offre les premices. Au reste, c'est aujourd'huy que non seulement les vieux, mais aussi les jeunes doivent prescher, puisqu'il a esté prophetizé de ce jour, qu'en iceluy les fils et les filles prophetizeroient, et les jeunes auroient des visions : *Prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ, et juvenes vestri visiones videbunt.* On me dira que cela s'entend de ceux qui avoient receu le saint Esprit; eh bien, pourquoy ne le recevray-je pas avec vous? Si feray certes, si comme les Apostres et disciples, nous nous mettons tous unanimement avec devotion à prier Dieu, *cum Maria Matre Jesu,* avec Marie, Mere de Jesus, laquelle afin qu'elle nous assiste de son intercession, mes freres, à ce mien commencement, jettons-nous plus fervemment que jamais à ses pieds, et la salüons, et puis .... *in nomine Domini laxabo rete. Ave Maria.*

En l'incomprehensible, et beaucoup plus indicible abysme de cette eternité, en laquelle regne glorieusement la Majesté divine, le Pere eternel, regardant sa propre substance et infinité, conceut en son entendement, et produisit, parla, et dit une Parolle, ou un Verbe, representant et exprimant si parfaittement sa substance, essence et divinité, qu'à ce Verbe il communiqua sa propre essence et divinité, engendrant en cette maniere son Fils aussi vrayement Dieu que le Pere, et par la mesme divinité que le Pere, si que le Fils est vrayement Dieu de Dieu, lumiere de lumiere; il est Dieu, puisqu'il a l'infinie divinité pour son essence et substance; il est Dieu de Dieu, pour ce que cette divinité ou essence divine, il l'a receuë par la feconde communication que son Pere

eternel luy en fait et a fait eternellement, l'engendrant et enfantant de son sein devant qu'il y eust aucun Lucifer entre les Anges au ciel spirituel et invisible, ny aucune belle estoille, ou Diane entre les estoilles au ciel corporel et visible : *Ex utero ante Luciferum genui te*[1].

Adam, ainsi qu'il est escrit au commencement de la Genese, fut doüé d'une telle sagesse, que donnant les noms à chaque chose, il exprimoit fort vivement sa proprieté. Mais Dieu le Pere, voulant exprimer et dire ce qu'il entendoit, consideroit et pensoit de soy-mesme, comme s'il se fust voulu donner un nom propre, et se nommer soy-mesme, il dit un mot, une parolle, un Verbe qui le representa si naïfvement, et exprima si vivement ce qui estoit en luy, que ce Verbe fut un autre luy-mesme, et fut vray Dieu de vray Dieu, non pas qu'il y eust deux dieux, mais parce qu'il y eut deux personnes participantes d'une seule, simple, indivisible et totale divine essence.

Or le Pere, voyant l'unique et souverain bien de son essence tant en soy qu'en son Fils, et le Fils voyant le mesme unique et souverain bien tant en soy qu'en son Pere, ne pouvant estre un souverain bien sans un souverain amour, saisis en cette eternité d'une pure et souveraine amitié, d'une seule et mesme volonté, ils produisirent un amour tellement parfait, qu'à cet amour ils communiquerent la mesme divinité et essence, laquelle estoit commune au Pere et au Fils. O saint amour ! ô amour eternel et infiny ! Doncques, mes freres, dés lors, c'est à dire dés l'eternité, avant les siecles, en l'infinité, en l'abysme de la perpetuité, ce Pere et ce Fils eternels, jettans à force d'une mesme et seule volonté, d'une mesme et seule amitié, d'un mesme et seul courage ; jettans, dis-je, par une mesme et seule bouche, un souspir, une respiration, un esprit d'amour, ils produisirent, ils expirerent un souffle qui est le saint Esprit, tierce per-

[1] Psal. CIX.

sonne de la Trinité, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, Dieu vray de Dieu vray, Dieu le Pere, Dieu le Fils, Dieu le saint Esprit, trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu, une seule tres-sainte et tres-adorable Trinité.

Grand à la verité, et parfait fut l'amour que l'Espouse portoit à l'Espoux au Cantique des Cantiques, puisqu'à sa parolle[1] son ame sembloit se fondre et dissoudre comme fait la cire aux rayons du soleil : *Anima mea liquefacta est, cum dilectus meus loquutus est* (Mon ame s'est liquifiée quand mon bien-aymé a parlé). Mais tout autre est cet amour infiny, par lequel le Pere et le Fils s'entr'ayment ; car en cet amour ilz ne se fondent pas, ilz ne se dissolvent pas, ce qui seroit imperfection ; mais sans alteration de leur nature, ilz produisent un saint Esprit, Dieu parfait de Dieu parfait, possedant pleinement une mesme divine essence avec eux ; et sans se deffaire de l'essence divine, ilz la communiquent toute entierement et parfaittement à ce saint Esprit et Amour. De quoy si je voulois parler davantage, on pourroit bien dire à bon droit de moy ce qu'aujourd'huy les Juifs disoient sans rayson des Apostres : *Musto plenus est iste* (Cettuy-cy est remply de vin), c'est à dire, il faut bien que cettuy-cy soit enyvré d'une grande presomption de vouloir expliquer les interieures operations de Dieu, qui sont voilées de leur infinité en telle façon, que l'esprit de l'homme n'y peut approcher que de bien loin. Je m'arreste donc, mes freres et chers auditeurs, et ce que j'en ay voulu dire, ç'a esté pour monstrer en quelque façon qui est celuy duquel nous celebrons la feste, qui est le saint Esprit et Amour, procedant eternellement du Pere et du Fils, vray Dieu avec le Pere et le Fils, et encor pour vous donner à entendre que de toute eternité ce saint Esprit venoit par cette incomprehensible procession, et respiration du cœur du Pere et du Fils, combien qu'il ne soit pas venu, ou, par maniere de dire, arrivé, et que cette

[1] Cant., V.

mission n'aye esté bien accomplie qu'à tel jour qu'aujourd'huy, il y a environ 1559 ans. Maintenant je parle des choses claires et fort intelligibles aux fidelles.

Que si l'obscurité de ce que j'ay dit avoit destourné vostre attention, revenés et escoutés devotement tout ce que la sainte Trinité opere, et fait hors d'elle-mesme en realité; car toutes les trois personnes y communiquent et operent sans division ou distinction quelconque. Ce que nous voulant enseigner, lorsqu'elle parle de la creation des choses en leur estre naturel, parlant de celle de l'homme, elle introduit la Majesté divine en ses trois personnes, disant : Faysons un homme à nostre semblance; car si une seule personne eust creé l'homme, elle eust dit : Je fais, et non pas Faysons, comme nous treuvons escrit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Et David chante : *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus* (Dieu nous benisse, Dieu nostre, Dieu nous benisse); ne reprenant par trois fois ce nom de Dieu, sinon pour nous monstrer que non seulement le Pere benit, non seulement le Fils benit, mais encor le saint Esprit; et tous trois ensemble sont celuy qui benit : ainsi faut-il conclure de tout le reste, qu'une personne ne fait rien sans les autres quant à ce qui se produit hors la Divinité. Neanmoins par une certaine appropriation et commodité de langage, les œuvres qui ressentent plus le pouvoir ont accoustumé d'estre appropriées au Pere, comme la creation et semblables, parce qu'il est source et origine de toute puissance et divinité; les œuvres qui ont plus d'apparence de sagesse, au Fils, digne generation de l'entendement paternel; celles de bonté, au saint Esprit, amour et charité unique du Pere et du Fils.

Donc encore que l'operation merveilleuse et puissante, qui a esté faite és cœurs de l'Eglise naissante à tel jour qu'aujourd'huy, aye esté faite egalement par le Pere, le Fils et le saint Esprit; neanmoins parce qu'en icelle reluit une principale bonté, misericorde et magnifique liberalité, on ne dit

pas que toute la Trinité soit venuë sur les Apostres, mais on dit et on celebre la descente du glorieux saint Esprit : à condition que vous ne vous imaginerés pas que pour cela il aye changé de lieu pour descendre; car estant Dieu, il est tellement par tout par essence, presence et puissance, qu'il est dans le monde sans y estre renfermé, il est hors du monde sans en estre exclu : *Est in mundo non inclusus, extra mundum non exclusus.* Il remplit le ciel et la terre : *Cœlum et terram ego impleo. Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis.... Jovis omnia plena.... Spiritus intus alit, totamque infusa per artus mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

Vous sçavés bien que nostre ame est par tout le corps, et toute en toutes les parties d'iceluy : autrement elle ne seroit pas spirituelle, ou nostre corps seroit mort en la partie en laquelle l'ame ne seroit pas. Tout de mesme donc Dieu est par tout le monde, vivifiant tout; et comme nous disons l'ame estre en la teste pour les principales operations qu'elle y fait, aussi disons-nous que Dieu est au ciel pour les principales operations qu'il y fait, y monstrant sa gloire ouvertement. Et comme parlant des gourmans, nous disons qu'ils ont l'ame en la panse, et de certaine nation qu'elle a l'ame au bout des doigts, pour ce que ne se monstrant d'ailleurs gueres d'entendement, elle en fait plus paroistre és ouvrages manuels; ainsi nous disons que le saint Esprit descend là où il fait quelque particuliere operation et participation de ses graces, ou pour le moins quelque demonstration, comme quand il descendit sur nostre Seigneur en son baptesme : car il ne luy communiqua pas nouvelle grace, Jesus en ayant la plenitude dés sa conception; mais il donna seulement l'attestation de sa grandeur.

Vous sçavés donc maintenant ce que c'est à dire, quand on dit que le saint Esprit est descendu sur les Apostres, et que cela n'est autre sinon qu'il y a fait quelques signalées et

grandes operations. Or ces operations sont de deux sortes, les unes exterieures, comme les signes qui apparurent en ce saint jour, le feu et le son vehement; les autres interieures, à sçavoir l'onction de la grace, et l'illumination invisible és cœurs et esprits apostoliques : et celles-cy estans signifiées, figurées et representées par celles-là, en considerant les premieres nous apprendrons aisement les secondes; c'est à dire, par les signes exterieurs nous apprendrons les effets interieurs, qui sont comme le principal de ce mystere, le reste n'estant qu'accessoire, puisque toute la gloire de la fille du roy est au dedans : *Omnis gloria filiæ regis ab intus.*

Or sus, je treuve donc, pour ne m'arrester pas, comme je pourrois, sur chaque parolle, je treuve, dis-je, deux signes avoir esté faits, l'un qu'il se fit soudainement un grand son, un bruit, un tonnerre du ciel porté par un vent vehement, qui remplit toute la maison où estoit la beniste trouppe de ces premiers peres du christianisme.

C'est la coustume de Dieu d'imprimer sa sainte crainte és courages de ceux esquelz il veut communiquer ses graces, afin qu'apres la crainte vienne l'amour. Aussi est-elle le commencement de la sagesse, comme l'esguille par le moyen de laquelle on couvre avec la soye cramoisie de charité le vil reseüil de nos consciences.

Ne sçavés-vous pas que le plus souvent, l'esté principalement, avant que pleuvoir il tonne et fait vent? Ainsi aujourd'huy il tonne et fait un vent vehement, pour monstrer qu'il veut pleuvoir les douces pluyes des consolations du saint Esprit, ainsi qu'il est escrit : Son Esprit soufflera, et les eaux decouleront : *Flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ.*

Quand nostre premier pere eut peché, l'Escriture dit que lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui se promenoit dans le jardin, il se cacha avec sa femme : *Cum audissent vocem Domini deambulantis in paradiso ad horam post meridiem, abscondit se Adam et uxor ejus.* Mais maintenant Dieu se

faysant ouyr par le bruit d'un grand vent, il remet la force és courages apostoliques, et la constance que le peché leur avoit ostée. Hé! ne vous est-il jamais advenu en une seiche et alterée saison d'esté de voir vos jardins à gueule beante, l'ouvrant par maniere de dire pour recevoir la pluye, et ne venant point de secours du ciel à leur soif, enfin les herbes paslir et seicher, les fleurs se ternir et faner, et les arbrisseaux sembler plustost un bois mort qu'une plante? Les païsans alors s'assemblent, font des prieres et processions pour impetrer l'amollissement du ciel, et la desirée liqueur pour les champs. Mais voicy un vent impetueux et chaud, lequel ramassant toutes les exhalaisons jà relevées, trame une grosse et noire nuée qui semble voiler tout le ciel, dedans laquelle s'engendrant le tonnerre et brillant les esclairs, semble que bientost, au lieu d'apporter soulagement aux fruits de la terre, elle fracassera par la foudre, la gresle et la tempeste, ce peu de biens que la seicheresse a laissé sur la terre, et semble menacer les hommes d'une totale ruïne. Alors ces pauvres laboureurs en plus grand soucy, avec plus de souspirs et d'affections eslevant les mains au ciel, prient le Createur de destourner son ire, representans la misere de leur pauvre famille, si cette nuée vient à l'effet dont elle menace; quand voicy que goutte à goutte cette nuée descend toute en pure eau, et abreuve ces alterées campagnes à souhait, ressemblant plutost à une grosse rosée qu'à une impetueuse pluye. Lors le laboureur a bien de quoy loüer Dieu de voir son jardin et les campagnes reverdir plus que jamais, les fleurs se redresser, et tous les fruits par maniere de dire reprendre l'haleine que la chaleur leur avoit ostée, et representer aux pauvres semeurs le banquet pretendu d'une abondante cueillette.

O! qu'il me semble maintenant vous avoir bien donné à entendre le mystere de cette grande journée! Le jardin de l'Eglise naissante estoit demeuré desja quelque temps privé

de l'eau vive, *quæ est veluti fons aquæ salientis in vitam æternam,* c'est à dire de la douce presence de son bon et aymable Seigneur; la peur et la crainte de la persecution judaïque avoit terny les saintes fleurs, fané et mis en friche toutes ces pauvres plantes, qui pouvoient bien dire : *Expandi manus meas ad te, anima mea sicut terra sine aqua tibi* (J'ay eslevé mes mains à vous pour demander votre assistance, parce que mon ame sans vostre grace est comme terre seiche et sterile qui ne peut rien produire) : excepté le lys beny de la sacrée Vierge, sur laquelle, par une particuliere influence du divin amour, la rosée celeste tomboit tousjours surabondamment. Tous ensemble faysoient prieres pour impetrer la sainte rosée de l'Esprit Consolateur, quand voicy ce vent impetueux et ce bruit du ciel qui vient remplir de frayeur leurs courages, et leur faire jetter de plus en plus des souspirs et prieres à la divine Majesté : mais ce bruit, ce vent, cette impetuosité, au lieu de frayeur, se changea en une douce pluye des graces celestes, qui abreuva si à souhait leurs courages, que dés lors il ne se parla plus de seicheresse, ny d'aridité, ny de flestrissure; car il leur arriva ce qui est dit de l'homme de bien par le saint roy David, qu'il sera comme l'arbre planté le long des eaux, qui est tousjours verdoyant, qui donnera son fruit en son tems, et tout ce qu'il fera luy prosperera : *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo; et folium ejus non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur.*

Mais c'est assés parlé de ce premier signe pour le peu de tems que nous avons; venons à parler du second, qui fut des langues de feu, ou comme de feu. Si ces langues furent de vray feu ou non, je n'en diray rien; il suffit qu'elles avoient representation et figure de feu, et estoient comme feu. O saint feu! feu qui consume toutes superfluités; feu qui chasse toute froideur, feu qui consume parfaittement l'holocauste de nos ames sur l'autel sacré de l'obeyssance!

Au commencement du monde, je treuve que *Spiritus Domini ferebatur super aquas* (L'Esprit du Seigneur estoit porté sur les eaux en la premiere formation du monde :) c'est à dire, le chaos, ou monde elementaire, ou bien le globe des eaux, qui couvroit toute la face de la terre, estant creé, le saint Esprit de Dieu estoit porté par dessus, pour donner à ce chaos informe, à cet element infecond, telle fecondité, que sans l'eau, desormais ny plante, ny animal ne pust estre engendré : de maniere qu'il veut quasi dire qu'il couvoit et fecondoit les eaux, afin qu'elles produisent les animaux aquatiques, et servent à la production de toutes choses animées. Ainsi ce mesme Esprit aujourd'huy est porté par dessus le feu, non pour creer ou former le monde, mais pour le recreer et reformer : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum* (Il apparut aux Apostres des langues departies comme de feu, qui se poserent sur chacun d'eux). Et comme pour le creer il fecondoit les eaux, aussi pour le recreer et renouveller il semble qu'il fecondast le feu : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (Envoyés vostre Esprit, et ils seront creés, et vous renouvellerés la face de la terre). Et dautant que le feu est plus noble que l'eau, dautant est cette reformation plus grande que la formation ; et dautant que le feu est plus actif que l'eau, et plus puissant, reduisant en feu quasi tout ce qui luy est presenté en un moment, ce que l'eau ne fait pas, aussi y a-il plus de puissance et de majesté à reformer le monde qu'à le former, à le renouveller qu'à le creer. Pour le former, vous treuverés par tout simplement : *Fiat lux, appareat arida, faciamus* (Que la lumiere soit faite, que la terre apparoisse, faysons) ; mais pour le reformer, le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est ;* et devant que l'œuvre de la reparation aye esté faite, combien a-il cousté de sang à Jesus-Christ mesme, vray Dieu et vray homme, devant qu'oser dire et s'asseurer de cette grande parolle : *Consumma-*

tum est (Tout est consommé) ! combien de peines a-il endurées ! ains quelles peines n'a-il pas endurées et souffertes?

Or les Theologiens, non contens de sçavoir que plus admirable a esté la Majesté divine en la reformation, qu'en la formation du monde, ainsi que plus est admirable la justification du pecheur, laquelle neanmoins se fait tous les jours en cent mille lieux du christianisme ; non contens, dis-je, de le sçavoir, demandent entre eux pourquoy? affin par apres de pouvoir rendre compte aux curieux de leur dire, et de faire mieux connoistre aux hommes la grace que Dieu leur fait quand il les appelle à penitence ; et respondent tous qu'en la formation du monde les choses furent faites de rien, et ne falloit faire autre que destruire le rien pour donner estre aux choses, lequel rien ne faysoit point de resistance à la volonté de Dieu, mais luy obeyssoit, se changeant en estre à la simple parolle du Createur : *Ipse dixit, et facta sunt ; mandavit, et creata sunt* (Il a parlé, et toutes choses ont esté faites ; il a commandé, et elles ont esté creées). Et quoy que le rien fust infiniment opposé à Dieu, estans tout à fait de party contraire le neant et le souverain estre ; si est-ce neanmoins que n'ayant aucune puissance, et le rien ne pouvant rien faire avec sa nulle puissance, le tout qui estoit Dieu, au simple projet de sa volonté, mettoit en fuitte le rien, changeant sa neantise en un bon estre lorsqu'il faysoit les creatures. Ainsi donc Dieu en la creation n'avoit point de resistance, mais bien tout au contraire en la recreation et reformation du monde, c'est à dire en la justification du pecheur. O combien de resistance treuve Dieu en cette besongne ! Que si vous me demandés : Hé ! qui est si osé et si temeraire que de faire resistance à Dieu ? et qui le peut faire ? S. Paul ne dit-il pas en ce chapitre scabreux, et qui ne devroit estre leu que des doctes (c'est aux Romains, IX) : *Voluntati ejus quis resistit* (Qui est-ce qui resistera à sa volonté) ? et David, au Psalme CXIII : *Deus autem noster in cœlo; omnia quæcum-*

que voluit, fecit (que Dieu qui est au ciel fait tout ce qu'il veut)? Je sçay bien, ô doctes, la vraye et recevable distinction que font les Peres et les Theologiens, S. Chrysostome et S. Bonaventure, de la volonté de Dieu, *in voluntatem signi et voluntatem beneplaciti, antecedentem et consequentem, efficacem et inefficacem* (en volonté de signe et volonté de bon playsir, antecedente et consequente, efficace et inefficace). Mais je veux estre entendu de tous mes auditeurs.

Des choses que Dieu veut estre faites, il veut les unes estre faites sans nostre consentement, et en celle-cy tousjours il est obey; telle est la production des choses, la pluye, la neige, la tempeste, les maladies et les afflictions. Les autres, il ne veut pas qu'elles soient faites sans nostre consentement et sans nostre concours. Et quant à celles-cy mesmes, il est tousjours obey au ciel, et partant il y fait tout ce qu'il veut : *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit.* Mais en terre, il n'y est pas tousjours obey; autrement, dites-moy, qu'aurions-nous besoin de demander que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel *(Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra)?* Et d'où vient, me dirés-vous, cette difference entre les volontés des bienheureux qui sont au ciel, et celles de nous autres qui sommes en la terre? En peu de parolles je vous le diray : c'est que les volontés des Bienheureux sont tellement appuyées sur la volonté de Dieu, que les unes ne se peuvent mouvoir sans l'autre, et n'ont pas la liberté de contrarieté, c'est à dire de mal faire, ains seulement de bien faire, grace et gloire tout ensemble. C'est la perfection du franc arbitre que, ne pouvant mal faire, il suive volontairement le bien, et d'estre tellement appuyé qu'il ne puisse jamais descheoir. Mais nous autres, pendant que nous sommes en ce miserable monde, nous ne sommes pas ainsi appuyés; mais afin que nous puissions mieux meriter selon la suavité de la divine disposition, nous sommes tellement appuyés de la grace de Dieu, que nean-

moins nous pouvons descheoir : la grace nous fait vaincre nostre infirmité, et nous fortifie dans l'amour et la pratique du bien, nous laissant neanmoins tousjours en danger de tomber. Que si quelques-uns en ce monde, comme la sainte Vierge, ont esté tousjours sans descheoir par une speciale grace de Dieu, encore ne sont-ils pas semblables aux Bienheureux, n'estant pas necessités à bien faire tousjours et en toutes façons, comme les Bienheureux, et, pour nous conduire en paradis, Dieu se sert des remedes telz qu'ils ne puissent pas lever la liberté qu'il nous a donnée.

Un seigneur a juré que si vous prenés la peine de ramer sur un batteau jusques à un certain lieu, de là il vous conduira en un autre lieu plein de toute amenité pour y joüyr le reste de vostre vie de tous playsirs : il desire infiniment que vous le faciés, il vous le commande, il vous excite, il vous menace, il fait tous ses efforts pour vous faire prendre l'aviron en main et voguer. Cependant, pour ce qu'il a juré de ne vous pas faire ce bien que vous ne ramiés, si vous ne ramés pas, quoy qu'il le desire, il ne fera rien pour vous. Ainsi Dieu en la constitution et reformation des choses jura, par maniere de dire, sur son immutabilité, que si nous voulons voguer sur la nacelle de l'Eglise parmi l'eau amere de ce monde, il nous conduiroit en paradis, il le desire, il le commande, il nous exhorte, il nous menace ; mais de nous y conduire sans que nous nous aydions, il ne le peut pas faire, puisqu'il a juré le contraire. Dieu pourroit bien nous creer en paradis, nous y mettre dés l'enfance, et en tout tems; mais nostre nature requiert qu'il nous face ses cooperateurs, et que celuy qui nous a faits sans nous, ne nous sauve pas sans nous. C'est icy où je respondray à vostre demande : Qui peut resister, qui veut resister à Dieu ? Je le veux demander à mon ame, luy proposant les doutes que j'ay en cecy, et si vous faites mes demandes chacun à la vostre, vous entendrés de belles responses en vous-mesmes.

O mon ame, ma chere moitié, n'as-tu jamais ouy en toy-mesme le Seigneur ton Dieu te commander, et te dire comme à Abraham : *Ambula coram me, et esto perfectus* (Marche devant moy, et sois parfait)? Oüy sans doute, et luy as-tu jamais respondu : *Recede a nobis*[1], *viam mandatorum tuorum nolumus* (Je ne veux point marcher en la voye de vos commandemens, retirés-vous de moy)? O combien de fois avec tant de pechés as-tu rejetté les inspirations de Dieu! combien de fois luy as-tu fait resistance Ah! la lamentable voix que Dieu rend par Isaye, se plaignant de nous autres! Tout le jour, dit-il, j'ay tendu mes mains à un peuple mescroyant, et qui me contredisoit : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi.* Et cette autre parolle qui se lit dans la Genese : *Pœnitet me fecisse hominem* (Il me déplaist d'avoir fait l'homme). Ah! bon Dieu, cette plainte serait suffisante de nous fendre les cœurs, s'ils estoient de chair. Nostre Dieu ne se plaint point d'avoir fait l'homme pour la creation; car quand il l'eut creé : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (Il vit que toutes les choses qu'il avoit faittes estoient grandement bonnes, et s'y complut); mais pour la peine que devoit avoir son Fils fait homme à le reformer, dont il dit qu'il fut touché d'un regret intérieur en son cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus.*

Ce n'est donc pas merveille, si le saint Esprit ayant fecondé les eaux pour l'institution du monde, il a voulu feconder le feu pour la restitution d'iceluy; car il estoit besoin de plus d'efficace pour le reformer que pour le faire. J'eusse pû aller recherchant en plusieurs endroits de l'Escriture ce que ce son fait au ciel et ce feu signifie; mais je l'ay treuvé tout en un psalme si gravement descrit, que ce seroit peine inutile de le rechercher ailleurs : c'est le psalme XXVIII.

[1] Isaye, XXXVI.

Et premierement, le titre d'iceluy est : *Psalmus David in consummatione Tabernaculi* (Le psalme de David en la consommatiou du Tabernacle). Qu'est-ce que la consommation du Tabernacle, sinon la mission du saint Esprit, qui consomma et perfectionna le tabernacle de l'Eglise chrestienne? Donc est-il dit en ce psalme que la voix du Seigneur est sur les eaux : *Vox Domini super aquas; Deus majestatis intonuit; vox Domini super aquas multas.* Il appelle icy les nuées eaux, à cause que des nuées se fait la pluye et les eaux, comme s'il voulait dire : *Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis* (Que soudainement il fut fait du ciel un son impetueux, comme un grand vent qui s'esleve d'un nuage); car le tonnerre ne se fait pas sans nuages. Il dit donc que le Dieu de majesté, le mesme Dieu qui se monstra tant terrible sur la montagne de Sinay, a fait un son vehement sur les eaux et nuages en l'air. *Vox Domini*, dit-il, *in virtute; vox Domini in magnificentia.* Ce son, cette voix du Seigneur, elle fut *in virtute*, en grande vertu et puissance, vehemente et magnifique, pour monstrer qu'elle ravigora, donna force et vertu, communiqua une grande constance et magnanimité aux Apostres. Si que les Apotres estans comme les cieux de l'Eglise, on peut bien dire d'eux : *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum;* les cieux apostoliques, par l'influence desquelz Jesus-Christ, comme premier mouvant, nous communique sa foy et ses graces, ont esté confirmée par la parolle de ce Verbe de Dieu, lorsqu'il les laissa pour monter au ciel, leur faysant ses beaux advertissemens. *Et spiritu oris ejus;* et par le saint Esprit qui est respiré par la bouche et sapience du Pere comme un souspir d'amour, toute leur vertu a esté perfectionnée, et tellement establie, que deslors, selon la plus probable opinion, non seulement quant à la foy, qui est chose certaine, mais mesme quant aux mœurs, les Apostres ne firent aucune faute. Donc,

pour monstrer cette force, il dit : *Vox Domini in virtute* (La voix du Seigneur est en vertu). Et pour monstrer combien de dons celestes il départit lors à ses Apostres, et par consequent à son Eglise, il adjouste : *Vox Domini in magnificentia* (La voix du Seigneur est en magnificence). Et puis, pour monstrer l'operation de ce son n'estre pas seulement pour ses Apostres, mais aussi pour l'extirpation de toute la puissance mondaine, il dit : *Vox Domini confringentis cedros, confringet Deus cedros Libani* (que la voix du Seigneur brisera, oüy, Dieu brisera les cedres du Liban).

Il va poursuyvant, que les Apostres fortifiés par cet esprit deracineront la gloire et vanité mondaine : *Et comminuet eas tanquam vitulum Libani;* c'est à dire, que le Seigneur ayant consolé, conforté et corroboré avec ce son, ce vent et ce feu, les cœurs des Apostres, par leur ministere il fracassera, il fera sauter, il dissipera les cedres du Liban, *Cedros Libani,* c'est à dire, les plus haut eslevés mescreans et infidelles : et ainsi il est advenu, mes freres. Où sont ces glorieux Cesars, où sont tant de grands personnages en guerre qui estoient du tems des Apostres? ou eux, ou leur posterité, ne se sont-ils pas mis à genoux aux pieds des Apostres ou de leurs successeurs? Dites-moy un peu, où est la memoire de Neron? il ne s'en parle plus qu'en mal. O quelle, et combien sainte et venerable est la memoire du glorieux Apostre S. Pierre; pauvre pescheur, descbaussé, desnué et simple! Grand est le palais, la basilique, le monument de S. Pierre; celle de Neron n'est plus rien. Ainsi les petits pescheurs ont surmonté les grands pecheurs; donc cette voix, ce son, estoit signe que par la parolle de Dieu portée par la voix des Apostres, l'idolatrie avec ses adherans seroit boulleversée comme les veaux qui paissent au Liban, et que le son de leur voix seroit entendu par toute la terre, *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ*

verba eorum, et que, *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*, et que, *Reges erunt nutritii Ecclesiæ, et principes pulverem ejus lingent.*

Et comme il s'ensuit au mesme psalme : *Vox Domini intercidentis flammam ignis*, c'est à dire ce son, *qui replevit totam domum Dei, est intercidentis flammam ignis;* ce son, dis-je, dispersa une flamme de feu en plusieurs parties, selon qu'il est dit : *Sedit supra singulos eorum* (qu'il s'assit sur chacun d'eux), pour monstrer que la parolle evangelique, portée par les Apostres, devoit faire part à un chacun du saint feu duquel nostre Seigneur disoit : *Ignem veni mittere in terram* (Je suis venu mettre le feu en terre), c'est à dire le feu de la charité ou de la foy vive. O que ce n'est pas sans cause que le prophete royal dit que la parolle de Dieu est un feu, *Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud!* car par la parolle de Dieu nos ames sont du tout enflammées en son amour, et à l'extirpation de toutes nos imperfections : *Vox Domini concutientis desertum, etc.* Or le prophete appelle desert le lieu où estoient les Apostres, ou les Apostres mesmes, pour ce que l'Eglise dit : *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium;* et parlant peut-estre du saint Esprit, il veut dire qu'il descendit alors en une terre deserte sans chemin et sans eau, *In terra deserta, invia et inaquosa.* C'estoit un grand desert, puisqu'il n'y avoit aucune herbe verte de saintes resolutions, ny aucun chemin pour aller à la predication innocente, ny aucune eau de consolation ; et partant il l'appelle le desert de Cades, *Desertum Cades,* qui estoit une grande et vaste solitude vers l'Arabie.

Apres, poursuit le prophete : *Vox Domini præparantis cervos, revelabit condensa, et in templo ejus omnes dicent gloriam.* On dit que les biches ont une si grande difficulté de faonner ou faire leurs petits, que jamais elles n'en viendroient à bout, si les tonnerres ne les faysoient faonner de

frayeur, ou qu'elles n'usassent d'une herbe appellée siselle; et en l'hebreu, au lieu que nous avons : *Præparantis cervos* (Preparant les cerfs), il y a dans l'hebreu : *Parturire facientis* (Les faysant enfanter). Ainsi semble-il que par ce son vehement nostre Seigneur aye voulu faire enfanter les saintes predications à ses Apostres, et par le moyen de ses Apostres à tout le monde, lesquelz estoient comme engrossés de la connoissance d'un vray Dieu et Sauveur par plusieurs conjectures naturelles et du paganisme; de quoy je me rapporte à Eusebe, *De Præparatione Evangelica*. Mais de nous mesmes nous ne pouvions enfanter qu'apres cette sainte venuë du saint Esprit, qu'apres ce feu, ce vent, ce tonnerre, quand la promulgation de l'Evangile commença.

Or ce n'est pas sans cause que vous voyés les Apostres comparés aux biches : car les biches ne sont point armées de cornes et de branches comme les cerfs; aussi les Apostres estoient nuds d'armes corporelles, ne combattant le monde qu'avec la faim, la soif et la tribulation : et d'ailleurs ces animaux courent d'une extreme vitesse; et tels ont esté les Apostres desquelz la voix a couru tout le monde : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum;* et à raison d'eux il fut dit : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis* (que l'Esprit du Seigneur a remply toute la terre, et que sa voix a esté entenduë par tout). Aussi estoient-ilz ambassadeurs vers tout le monde, et portoient la parolle pour un monarque qui est extremement prompt et courant, parce que *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia* (La grace du saint Esprit ne sçait ce que c'est que de retarder). Et David : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (ma langue est comme la plume d'un escrivain prompt à escrire).

Et de cet enfantement des Apostres, que s'ensuit-il? *Deus revelabit condensa;* il s'ensuit que le sombre et touffu bois de l'ignorance et aveuglement du monde a esté esclaircy et des-

couvert, les arbres en ont esté abattus et jettés par terre, si qu'apres cette descouverte il n'y a personne qui puisse plus dire : *Quis ostendit nobis bona* (qui est-ce qui nous monstre le bien) ? car par tout le son de la trompette evangelique a esté ouy, pour nous advertir de quel costé nous nous devons jetter à la retraitte, et par tout il y a des autels dressés à sa divine Majesté et des temples, si que *In templo ejus omnes dicent gloriam* (Tous en son temple diront et raconteront sa gloire) : et quelle gloire, quelle loüange pourront-ils dire? ils diront : *Deus diluvium inhabitare facit, et sedebit Dominus Rex in æternum;* c'est à dire, qu'autresfois il se fit un deluge pour repurger le monde avec l'eau ; mais maintenant il se fait un deluge avec la parolle de Dieu, laquelle purifie et illumine les ames, et ce deluge durera tousjours : *Verbum Dei manet in æternum :* si que, comme ce premier deluge nettoya, reforma et renouvella la terre, aussi cettuy-cy la remet, la reforme et la renouvelle; dont nous chantons : *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (Envoyés votre esprit, et ils seront creés, et vous renouvellerés la face de la terre), et desormais *Sedebit Rex Dominus in æternum* (Le Seigneur estant Roy, il s'assiera eternellement), c'est à dire Jesus-Christ, *Qui regnabit in domo Jacob, et regni ejus non erit finis* (Lequel regnera en la maison de Jacob, et son regne sera eternel). *Dominus virtutem populo suo dabit, Dominus benedicet populo suo in pace.* O Seigneur Dieu, ô doux Jesus, que dis-je? *Dominus virtutem, etc.* (Le Seigneur Dieu donnera vertu et force à son peuple, le Seigneur benira son peuple en paix). En paix, mon Dieu ! et que ferés-vous de nous, Seigneur, qui sommes en guerre ?

Mes chers auditeurs, maintenant que vous avés ouy quelque chose de l'infinité des graces que le saint Esprit communiqua à sa venuë, et quoy que ce que j'en ay dit soit peu en comparaison de ce qui en est : si est-ce que je ne croy pas

que vous ne desirassiés extremement une venuë du saint Esprit sur vous autres ; ou si vous estes si durs que de ne la pas desirer, je vous oseray bien dire à l'imitation de S. Paul, pour la premiere fois que j'ay eu cet honneur de vous parler de la part de Dieu : *O insensati Allobroges, quis vos fascinavit* (O insensés Allobroges, qui est-ce qui vous a ainsi seduits et troublé l'esprit) ? Mais je ne le dis pas, ne pouvant croire tant de mal de ceux ausquelz je desire tant de bien. Je ne m'arresteray donc pas à vous persuader de desirer le saint Esprit, mais plustost je vous mettray en avant ce qu'il faut faire de nostre costé, comme il se faut disposer à le recevoir ; car disposés que nous serons, infailliblement, selon son infinie bonté, il arrivera en nous avec toutes ces benedictions.

Regardons un peu comme les Apostres estoient disposés quand ils le receurent, au chapitre premier des Actes ; il est rapporté qu'ils perseveroient unanimement en orayson avec les femmes, et Marie Mere de Jesus, et ses freres : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus ;* un peu apres : *Erat autem turba centum et vigenti.* Je trouve quatre conditions. La premiere : *Erat turba centum et vigenti* (La troupe estoit de six vingts). La seconde : *Erant omnes unanimiter* (Ils estoient tous unis ensemble). La troisieme : *Perseverantes in oratione* (Ils perseveroient en orayson). La quatrieme : *Cum Maria Matre Jesu, et mulieribus, et fratribus ejus* (Avec Marie Mere de Jesus, les femmes, et ses freres). Revenons : Ils estoient six vingts, c'est un mystere, mes chers auditeurs : douze estoient les Apostres au commencement, et maintenant ce nombre de douze a esté multiplié par dix.

Il faut apprendre de cela que si nous voulons recevoir le saint Esprit, il nous faut multiplier et enrichir les douze articles de la foy par l'observation et execution des dix com-

mandemens de la loy. Nous croyons tous; mais fort peu font ce que la foy leur apprend. Ne sçavés-vous pas le dire de l'Apostre : *Justus ex fide vivit* (que le juste vit de la foy)? Peut-estre ne l'entendés-vous pas. Je vous diray un sens aysé à nostre propos, et que peut-estre ne sçavés-vous pas encore, et neanmoins saint et veritable. *Justus ex fide vivit*, c'est à dire, le juste vit à la forme de sa foy, il vit selon la regle de sa foy. Ne dit-on pas : *Æger ex dieta vivit, et regula medici* (que le malade vit selon la diette ou la regle de la maniere ordonnée par le medecin)? Ne dit-on pas aussi que les avocats vivent de leurs livres et de leur estude? Ainsi voulons-nous dire que le juste vit selon la foy, c'est à dire selon qu'elle enseigne, *Ex præscripto fidei*, et aussi qu'il vit du gain qu'il fait en la foy, c'est à dire des bonnes œuvres, qui sont selon la foy.

La seconde : *Erant omnes unanimiter* (Ils estoient tous d'un mesme accord). Que ferons-nous, mes freres, nous qui sommes, comme j'avois commencé à vous dire, en guerre? La guerre est un fleau de Dieu, et pendant que nous en sommes chastiés, il nous faut croire que c'est pour nos pechés; car si *In terra pax est hominibus bonæ voluntatis* (En la terre la paix est pour les hommes de bonne volonté), donc *Bellum hominibus malæ voluntatis* (La guerre est pour les hommes de mauvaise volonté); car, comme entre la bonne et la mauvaise volonté, *Bonæ voluntatis et malæ voluntatis*, il n'y a point d'entredeux, il n'y en a point aussi entre la guerre et la paix, *Bellum et pax*. Pendant que la guerre dure, il ne faut pas attendre le saint Esprit, car c'est signe que nos pechés durent. *Et factus est in pace locus ejus* (Et sa demeure est dans la paix). Mais quel peché peut estre cause d'un si grand desastre? toute sorte de pechés. Jeremie dit : *Peccatum peccavit Hierusalem* (Hierusalem a grandement peché). Je ne veux pas m'arrester beaucoup icy; car s'il plaist à Dieu de se servir de moy en ce ministere, je vous en parle-

ray plus d'une fois. Je vous diray seulement : le peché fondamental qui nous entretient en guerre, c'est l'impenitence ; et jamais Dieu ne cessera de nous chastier, jusques à ce que nous cessions de pecher, dit l'Apostre S. Paul : *Tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* (Mais toy, selon l'impenitence de ton cœur, tu te prepares un tresor d'ire). Et cette impenitence vient d'une certaine courtoisie que chacun a envers soy-mesme : chacun se flatte ; chacun est prest de chercher des excuses pour couvrir ses pechés, *Ad excusandas excusationes in peccatis ;* chacun rejette la cause de nos maux sur le peché d'autruy, et non sur les siens propres, comme l'on devroit ; et me semble, à ouyr les discours que vont faysant les mondains qui disent qu'il faut chasser les pechés des autres, que je voy jouer au change.

Mais je vous prie, mes chers auditeurs, que chacun dise comme moy, et parle à sa conscience propre, et non pas à celle des autres. O mon ame, n'est-ce pas toy qui es cause de ce mal, qui as fait tant de pechés sur pechés, tant d'offenses, tant de laschetés que justement l'ire de Dieu est tombée sur tout un peuple ? ne sçais-tu pas qu'autresfois, s'il se fust treuvé dix hommes de bien, le bon Dieu, pour leur respect, eust gardé tout une ville de ruine [1] ? Ah ! peut-estre ne manquoit-il que le dixieme en ce pays, et si tu te fusses reformée, peut-estre eusses-tu accomply le nombre ; ô quel grand bien ! Disons donc tous, et que chacun parle pour soy, faysons chacun pour nous en nous eslevant à Dieu : Mon Pere, j'ay peché contre le ciel et devant vous, j'ay fait le mal devant vous, j'ay peché contre vous : *Pater, peccavi in cœlum et coram te, tibi soli peccavi, et malum coram te feci.* Confessons nos fautes propres, et laissons les autres confesser les leurs ; sçachons qu'il n'est pas tems de dire : Ce sont nos peres qui ont peché, etc., *Patres nostri comederunt uvam acerbam, et dentes nostri obstupuerunt ;*

[1] Gen., XVIII.

car nostre Seigneur nous respondra : L'ame qui pechera, icelle mesme mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* Donc, puisque tous ont peché, que personne ne s'excuse d'estre cause des malheurs de nostre aage, nous avons tous part à la peine et à la coulpe. Jonas estant commandé d'aller à Ninive prescher fust desobeyssant, et s'en alloit ailleurs par mer ; la tempeste s'esleva tellement, que le patron du navire resolut d'en jetter un dans la mer : le sort tomba sur Jonas, et quoy que ce fust un sort, si est-ce qu'il fut à propos ; car apres, *Stetit mare a fervore suo* (La tempeste cessa). Je ne parleray qu'à moy-mesme; je suis un petit Jonas commandé de Dieu de le loüer par bonne conversation; j'ay esté desobeyssant, allant et marchant à rebours du commandement de Dieu. La tempeste et la bourasque de ce tems calamiteux est grande, et semble qu'il faille jetter quelqu'un dans la mer : *Domine, si propter me tempestas orta est, projice me in mare;* O grand Patron de la navire ecclesiastique, Jesus-Christ, si c'est faute de ma penitence que cet orage s'est eslevé, et que la nef se va rompant, jettés-moy, Seigneur, dans la mer ; la mer est la penitence amere, dans laquelle estant jetté, faites que je sois receu dans le ventre de la baleine, c'est à dire, de l'esperance, sans laquelle le repentir n'est qu'une bourasque de desespoir : en cette esperance j'y demeureray les trois jours de contrition, confession et satisfaction ; et alors, Seigneur, la mer s'accoisera, *Cessabit mare a fervore suo.* Que si non seulement cette tempeste s'est eslevée pour moy, mais encore pour tout ce peuple, *Propter me tempestas hæcorta est, sed propter hunc totum populum,* changés nos volontés mauvaises en bonnes, et nos courages mauvais en bons, *Cor mundum crea in me, Deus.* Seigneur Jesus-Christ, faites encore que de nous ne soit fait qu'un cœur et qu'une ame, *Sit cor unum et anima una;* car alors il y aura une grande tranquillité, *Erit tranquillitas magna.* Mes chers auditeurs, je vous exhorte à l'amitié et à la bienveillance

entre vous, et à la paix entre tous; car si nous avions la charité entre nous, nous aurions la paix, nous aurions le saint Esprit.

Il faut se rendre devot et prier Dieu, et c'est la troisieme disposition; car les Apostres estoient perseverans en orayson : nostre necessité et la liberalité de Dieu nous y invitent : *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me.* Si nous nous mettons à faire de ferventes oraysons, le saint Esprit viendra en nous, et dira : *Pax vobis, ego sum, nolite timere* (La paix soit avec vous, c'est moy, ne craignés point). C'est le vray tems de demander et d'obtenir, maintenant que tout le monde est reduit à la pauvreté; car il est escrit au psalme IX : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (que Dieu exauce le desir des pauvres).

L'orayson parfaite doit avoir trois parties : la premiere est la demande; la deuxieme l'obsecration, et par maniere de dire, l'adjuration, qui est comme la rayson de nostre demande; la troisieme, l'action de graces. Que devons-nous demander à Dieu, mes freres? tout ce qui est pour son honneur et le salut de nos ames, et en un mot l'assistance du saint Esprit, *Emitte Spiritum tuum et creabuntur,* et en ce tems icy, la paix et la tranquillité : *Fiat pax in virtute tua. Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem.* Mais gardés bien de faire comme plusieurs, lesquelz ont accoustumé de dire : O! s'il playsoit à Dieu nous donner la paix, nous triompherions, nous ferions si bonne chere! Prenons garde, mes chers auditeurs : car c'est offenser Dieu de demander la paix pour faire des superfluités, pour des passe-tems; il la faut demander pour plus commodément le servir, comme faysoit ce prophete : *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi*[1]; et comme fait l'Eglise : *Ut et corda nostra mandatis tuis dedita, et hostium sublata formidine, tempora sint tua protectione tran-*

[1] S. Luc, I.

quilla [1]. Il faut demander la paix *ut Spiritus pacis veniat super nos,* affin que l'Esprit de paix vienne sur nous.

Il nous faut aussi rendre grace à Dieu de tous ses bienfaits, si nous voulons qu'il nous donne des victoires qui sont commencement de paix; et pour obtenir le saint Esprit, il faut remercier Dieu le Pere qui l'envoye, de ce qu'il l'a envoyé sur nostre chef Jesus-Christ nostre Seigneur son Fils, entant qu'homme : *Ut ex plenitudine ejus omnes accipiamus;* de ce qu'il l'a envoyé sur ses Apostres pour nous le communiquer par leurs mains. Il nous faut remercier le Fils, lequel entant que Dieu l'envoye pareillement sur ceux qui s'y disposent. Mais sur tout, il le faut remercier de ce qu'entant qu'homme il nous a merité la grace de recevoir ce divin Esprit, puisque sans ses merites nous ne pourrions jamais le recevoir ; car Dieu voyant devant le deluge les grands pechés qui se commettoient, ne dit-il pas : Mon esprit ne demeurera pas avec l'homme, parcequ'il est chair, *Non permanebit Spiritus meus in homine, quoniam caro est?* O sentence terrible! ô decret effroyable! mais nostre Seigneur, lorsqu'on dechiroit sa beniste peau sur l'arbre de la croix et en la colomne, il rompoit par ses merites et effaçoit par son sang precieux *decretum chirographi* (le decret et scedulle) qui nous tenoit obligés au pouvoir des enfers. Or comment Jesus-Christ merita la venuë du saint Esprit? ce fut lorsqu'il rendit l'esprit en inclinant son chef adorable, *Et inclinato capite, emisit spiritum ;* car donnant son dernier soupir et esprit au Pere, il merita que le Pere envoyast son saint Esprit sur son corps mystique : et de fait, ce sont les prieres que nostre Seigneur fit en la croix, desquelles parle S. Paul, qu'és jours de sa chair ayant prié avec grands cris, larmes et supplications, il fut exaucé pour sa reverence; *In diebus carnis suæ preces supplicationesque cum clamore valido et lacrhymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* [2].

[1] Orat. pro pace. — [2] Heb., V.

Quant à la demande que l'on fait à Dieu, il faut y adjouster l'obsecration, c'est à dire l'adjurer en vertu de quelque chose qui luy plaise, et premierement par sa mesme bonté, motif esgal à luy-mesme; secondement par son Fils nostre Seigneur, vray mediateur entre Dieu et les hommes, et unique quant à la mediation principale, essentielle et naturelle, ainsi que fait tousjours l'Eglise, quoy que les heretiques la calomnient; troisiemement par ses Saints, qui sont mediateurs par intercession et dependance, vous autres particulierement par le glorieux S. Pierre, S. François, S. Dominique, S. Jacques, S. Maurice, et sur tout par le merite et par l'amour qu'il porte à sa sainte Mere la glorieuse Vierge Marie, et cecy ce sera accomplir la quatrieme condition requise pour recevoir le saint Esprit; car ce sera estre avec Marie Mere de Jesus, *Cum Maria Matre Jesu.* Vous ne sçauriés dire combien cette condition est preignante. Regardés un peu sainte Elisabeth incontinent qu'elle fut en conversation avec la tres-sainte Vierge : l'Evangeliste S. Luc dit, que si-tost qu'elle eut entendu sa salutation, l'enfant qu'elle portoit en son ventre se resjouyt, et cette sainte fut remplie du saint Esprit : *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero, et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* Et ce n'est pas merveille; car elle est Espouse du saint Esprit, Fille du Pere eternel, et la Mere du Fils. L'Evangeliste dit bien qu'il y avoit des hommes et des femmes dans le cenacle, afin de nous monstrer que nous devons tous attendre le saint Esprit : mais il nomme celle-cy, pour monstrer qu'elle estoit comme la dame et maistresse des Apostres; et partant il ne dit pas qu'elle fut avec les Apostres, mais qu'ilz estoient avec elle, et à sa suite. Donc, quand il dit, *cum mulieribus et Maria matre Jesu* (avec les femmes et Marie mere de Jesus), c'est autant à dire comme qui diroit : Il est avec le Roy, à la suitte du Roy : car il ne nomme particulierement cette sainte dame, sinon *honoris causa* (par respect).

Que ces suffisans donc se retirent, qui ont peur que nous ne fassions trop d'honneur à la sainte Vierge; car elle est digne de tout l'honneur qui appartient à la pure creature, tant spirituelle que corporelle. Et ceux qui ne sont pas avortons du Christianisme, mais de la vraye religion de Jesus-Christ, ayment cette dame, l'honnorent, la loüent en tout et par tout: *Beatam me dicent omnes generationes.* Nul n'aura Jesus-Christ pour frere, qui n'aura eu Marie pour Mere; et qui ne sera point frere de Jesus-Christ, il n'heritera point avec lui : *Non habebit Christum in fratrem, qui Mariam noluerit habere in matrem, et qui non erit frater Christi, sane nec cohæres.* Mais qu'est-ce que receut en ce jour cette sainte Vierge, puisqu'elle avoit desja receu le saint Esprit en l'Annonciation? Il est vray; mais neanmoins elle receut derechef une surabondance de graces, avec une telle plenitude, qu'elles s'espanchoient de toutes parts: *Mensuram confertam, et coagitatam, et supereffluentem;* car il est dit que celuy qui est juste se justifiera tousjours : *Qui justus est justificetur adhuc.* O qu'il faut bien croire qu'elle meditoit dans le cenacle en la Passion et és angoisses d'icelle, attendant fermement le saint Esprit, et en priant son Fils, duquel si l'absence de trois jours la rendit si triste autresfois, qu'est-ce que fit l'absence de dix jours? Enfin je croy qu'elle disoit devostement à son Fils : *Fili, quid fecisti nobis sic? tu præcepisti nobis ab Hierosolymis ne discederemus* (Mon Fils, pourquoy nous avés-vous fait cela? vous nous avés commandé de demeurer en la ville de Hierusalem). Quant à mon corps, ô mon Fils, il sera où il vous plaira; mais quant à mon cœur, il est où est mon thresor : *Ubi thesaurus meus, ibi est cor meum.* Et si Ezechias a dit : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi* (Au milieu de mes jours j'iray aux portes de l'enfer); je diray quant à moy *Paradisi* (de paradis), et en cette meditation s'allumera le feu du saint Esprit : *In meditatione mea exardescet ignis.*

Donc qui veut avoir le saint Esprit, qu'il se joigne avec Marie, *Quia qui cum in ea non colligit, spargit* (Car qui n'assemble avec elle, il fait plus de perte que de gain). Mais de cecy, une autre fois il faudra que vous me faciés ce bien que de m'ouyr sur les loüanges de cette sainte Vierge un peu plus amplement; et cependant je la prieray qu'elle me rende capable. Servés-la, honnorés-la, afin que celuy qui vient à nous par elle, nous reçoive aussi par elle : *Per te nos suscipiat, qui per te ad nos venit.* C'est Jesus-Christ tres-glorieux qui vit et regne avec le Pere et le saint Esprit, duquel la benediction descende sur nous. Amen.

DEUXIEME SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE[1].

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. Rom., V.

La charité de Dieu est respanduë dans nos cœurs par le saint Esprit, qui nous est donné.

Toutes les œuvres de Dieu, qui regardent le salut des hommes et des anges, sont attribuées d'une façon particuliere au saint Esprit, dautant que le saint Esprit est l'amour du Pere et du Fils. Dieu n'est qu'un en essence; toutesfois la divinité est en trois personnes, Pere, Fils et saint Esprit, qui sont un seul vray Dieu; et par consequent il est impossible que ce que fait l'une des personnes divines, les autres deux ne le fassent semblablement; et comme dit le symbole de S. Athanase, le Pere est Createur, le Fils est Createur, et le saint Esprit est Createur, et toutes les œuvres de la creation ont esté et sont esgalement faites par les trois personnes divines. Neanmoins, parce que le saint Esprit est l'amour du Pere et du Fils, on luy attribuë les œuvres qui procedent de la bonté de Dieu, comme est la justification et sanctification des ames, ainsi que les œuvres qui procedent immediatement de la toute-puissance, comme celles de la creation, sont attribuées au Pere; c'est pourquoy nous disons : *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ* (Je croy en Dieu le Pere tout-puissant, createur du ciel et de la terre). Mais les œuvres de la sagesse sont attribuées au Fils, parce qu'il est la parolle du Pere, *Verbum Patris;* c'est

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et 1643).

pourquoy l'œuvre de la redemption luy est attribuée, dautant que, comme un tres-sage medecin, il a sçeu guerir la nature humaine de tous ses maux.

Les œuvres donc qui procedent de la bonté de Dieu sont attribuées au saint Esprit, parce qu'il est l'amour, c'est à dire le souspir amoureux du Pere et du Fils. Or en cette feste ayant à considerer les œuvres du saint Esprit, les uns les regardent comme fruit, ainsi qu'ils sont descrits par l'Apostre S. Paul en l'epistre aux Galates [1] : *Fructus autem Spiritus est charitas, gàudium, pax, patientia, longanimitas, bonitas, benignitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas* (Les fruits de l'Esprit, dit-il, sont charité, joye, paix, patience, longanimité, bonté, benignité, mansuetude, foy, modestie, continence et chasteté). Les autres les considerent et partagent en don de sçience, d'interpretation, et autres, que rapporte le mesme Apostre en son epistre I aux Cor. Mais pour les ramasser, je suis content de les considerer sous les sept dons desquelz il est parlé en Isaye.

Il est dit au livre des Nombres [2] que Dieu commanda à Moyse de mettre un grand chandelier d'or aupres du tabernacle, lequel portoit sept lampes pour ardre perpetuellement.

S. Isidore, et devant luy S. Cyrille Hierosolymitain, ont dit que ce chandelier d'or et ses sept lampes representoient le saint Esprit et ses sept dons : et il est vray que toute lumiere, chaleur, clarté et benediction procedent du saint Esprit, c'est à dire de Dieu, entant qu'il est amour ; mais ces clartés, lumieres et benedictions sont partagées en sept dons du saint Esprit.

Une verge sortira de la racine de Jessé, dit le prophete Isaye [3], c'est à dire la Vierge ; et de la Vierge une fleur, c'est à dire son Fils nostre Seigneur, et sur cette fleur le

[1] Gal., V. — [2] Nomb., VIII. — [3] Isaye, XI.

saint Esprit reposera, l'Esprit de sapience et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de pieté, et il sera remply de l'Esprit de la crainte du Seigneur : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum Spiritus timoris Domini.* De sorte que l'humanité sacrée de nostre Sauveur a esté comme une divine fleur, sur laquelle le saint Esprit s'est reposé pour luy communiquer ses sept dons. Ce qui nous est tres-bien representé par ce chandelier d'or avec ses sept lampes, qui estoit devant le tabernacle en l'ancienne loy, et lequel pouvoit estre appellé une fleur, parce que ses vases estoient disposés en guise de fleurs de lys.

Voyons maintenant quelz sont ces sept dons : le Prophete les rapporte selon l'ordre de leur dignité; et dautant que le don de sapience est le plus excellent et le plus relevé, il le met le premier, et les moins excellens il les met à la fin. Mais nous qui en devons parler pour nous instruire, commençons par le bas bout pour monter au plus haut; et puisque nous sommes en terre, commençons par le premier degré; quand nous serons parvenus en haut, je veux dire au ciel, nous pourrons puiser les tresors de la sapience infinie dans le sein du Pere eternel.

Or voicy donc, pour commencer à monter cette divine eschelle, que le premier don du saint Esprit est le don de crainte de Dieu. Mais quelle crainte? me dirés-vous; car il y a double crainte de Dieu, inferieure et superieure. *Initium sapientiæ timor Domini* [1], Le commencement de la sapience, c'est la crainte de Dieu, dit le Psalmiste; et en un autre lieu : *Timete Dominum, omnes sancti ejus* [2], Craignés Dieu, ô vous tous saints et esleus. Et le Sage dit : On escrit tant de livres qu'on veut; mais l'abregé de tous c'est la

[1] Psal. CX et Proverb., I. — [2] Psal. XXXIII, Eccles., XII.

crainte de Dieu. Mais qu'appellés-vous crainte inferieure ou superieure? dira quelqu'un; expliqués-nous en quoy elle consiste.

Or il faut sçavoir que cette crainte est double : car on craint Dieu, ou entant qu'il chastie les malfaiteurs, ou entant qu'il recompense les bienfaiteurs : mais cette crainte (qui consiste à le craindre entant qu'il punit les malfaiteurs) est servile, et semblable à celle des forçats de galere, qui ne voguent que par force, et ne vogueroient jamais s'ils ne craignoient qu'on les accablast de coups de nerfs de bœuf. De mesme il y a plusieurs personnes, lesquelles ne quitteroient jamais leur mauvaise vie, s'ilz ne craignoient la mort, le jugement et les peines d'enfer : et cette crainte est la plus generale entre les hommes, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours; car, de deux mille penitens, il n'y en a peut-estre pas un qui ne commence son salut par cette crainte de la mort, du jugement et de l'enfer. C'est pourquoy le saint prophete David parlant à Dieu, au Psalme CXLIX, luy dit : Vous assujettirés sous vostre empire les roys et les grands, et les emprisonnerés avec des menotes et des chaisnes de fer : *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis.*

Ces menotes et chaisnes de fer (dit S. Augustin), c'est la crainte d'estre damné, et cette crainte est bonne pour commencer son salut, parce que les hommes reconnoissant qu'il est impossible que Dieu ne se venge des pecheurs qui l'ont offensé, ilz craignent et redoutent ses chastimens : et cette apprehension est naturelle; car comme la nature nous enseigne qu'il y a un Dieu, aussi, dit S. Chrysostome, il est impossible de penser qu'il y a un monde regi et gouverné par sa providence, que sa justice ne soit exercée sur les hommes pour punir leurs pechés. C'est pourquoy les philosophes payens, comme Platon, Aristote et les autres, ont craint et ont pensé que Dieu apres cette vie chastieroit les offences.

Et ne lisons-nous pas és Actes des Apostres, que Felix president de Judée, trembla et fut saisi d'une grande crainte nonobstant qu'il fust payen, entendant parler S. Paul du jugement dernier, et toutesfois il ne se convertit pas? Ainsi plusieurs craignent les divins jugemens; mais leur cœur n'est pas transpercé de cette crainte. Il leur vient bien une certaine crainte, laquelle n'estant que dans la partie inferieure, et dans les sens, elle n'opere rien dans leurs ames; où au contraire la crainte qui nous est donnée du saint Esprit entre et penetre le cœur, et opere des fruits dignes de penitence. C'est pourquoy vous voyés d'ordinaire que ceux qui n'ont cette crainte que dans la partie inferieure s'en retournent d'ordinaire de la predication melancoliques en leur maison, comme au contraire ceux qui ont la crainte du saint Esprit s'en retournent convertis et penitens.

C'est le sujet pour lequel David faysoit cette priere à Dieu : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* (Je demande, ô Seigneur, disoit-il, que vous lanciés dans mon cœur la sagette de vostre crainte, afin qu'elle le transperce; car je me suis espouvanté à la veuë de vos jugemens). Et S. Hierosme disoit que la crainte des jugemens de Dieu transperçoit si fort son ame, qu'il luy sembloit tousjours d'entendre retentir à ses oreilles cette voix espouvantable des Anges : *Surgite, mortui, venite ad judicium* (Levés-vous, morts, et venés au jugement). Mon Dieu! combien de personnes ont quitté le peché par cette crainte du jugement! C'est donc à tres-juste rayson qu'elle est dite le commencement de la sapience, et l'amour la consommation, qui nous fait monter au ciel pour nous joindre à Dieu : mais pour arriver à ce bonheur, il faut quitter le peché, et pour le quitter il le faut craindre. Et voilà ce que fait cette crainte inferieure.

La deuxieme sorte de crainte que j'appelle superieure est celle qu'on a de perdre le ciel; ce que je dy dautant qu'il y

a des personnes charnelles et attachées aux choses de la terre, lesquelles comme s'il n'y avoit point de paradis, ains seulement des peines d'enfer, ne se soucient point de le perdre, estant tres-contentes de la possession de ce paradis mondain, terrestre, malheureux et infortuné, n'ayant point de pretention au paradis celeste. Or la crainte de Dieu ne comprend pas seulement l'apprehension des peines d'enfer, ains elle a encore celle de perdre le paradis. La generosité relevant donc nostre cœur apres ces biens eternels, nous fait dire avec le Psalmiste : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem*[1] (Ah! Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des grandes recompenses que vous donnés à ceux qui les observent). Mais que veut dire le Psalmiste par ces parolles, sinon que la crainte nous fait cesser de mal faire, dautant que voila le paradis, qui doit estre la recompense du travail de l'ouvrier? c'est pourquoy les ames genereuses, pour s'encourager à travailler à l'exemple de David, se proposent la gloire eternelle. Pourquoy ne travailleray-je pas, disent-elles, pour entrer en possession de cet heritage celeste? ô Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des recompenses. Hé quoy! seroit-il bien possible que je voulusse perdre le paradis? serois-je bien si lasche que de perdre le partage qui m'est promis en cette patrie celeste?

Vous voyés donc bien maintenant que cette crainte est divisée en deux parties, estant appellée inferieure et superieure, parce qu'elle comprend la crainte des peines d'enfer, et la crainte de perdre le paradis; cette deuxieme crainte estant appellée superieure, dautant qu'elle est plus noble et excellente que la premiere, bien que neanmoins elle soit imparfaite, à cause qu'elle regarde nostre interest.

Or la crainte qui nous fait quitter le peché est un don du

[1] Psal. CXVIII.

saint Esprit, et luy seul la peut donner; c'est pourquoy elle est appellée le commencement de la sapience, parce qu'elle est d'ordinaire le commencement de nostre salut. Et quoy que les heretiques disent qu'elle est mauvaise, ils se trompent fort, et les parolles de Jesus-Christ les condamnent absolument. Ne craignés point (dit-il en S. Matthieu) ceux qui peuvent seulement tuer le corps, mais craignés celuy qui peut condamner l'ame et le corps à la gehenne eternelle [1], *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius eum timete, qui potest, et animam, et corpus perdere in gehennam.* Ce qui nous fait voir que cette crainte de l'enfer est bonne, et que c'est Dieu qui en est l'autheur, et la met dans nos cœurs pour commencer par icelle nostre salut.

Le deuxieme don du saint Esprit est le don de pieté. Le don de pieté est une vertu particuliere, laquelle depend de la justice, qui n'est autre que l'honneur, le respect et l'amour que nous rendons non seulement à Dieu, comme à nostre souverain Createur, et nostre Pere tres-aymable; mais encore à ceux que nous tenons pour superieurs, soit spirituels ou temporels, comme les peres, meres, prelats et magistrats. Le saint Esprit donc venant au cœur luy communique le don de pieté, par lequel l'ame porte un tres-grand honneur et respect à Dieu, accompagné d'une crainte amoureuse et filiale.

Et ne voyons-nous pas que sa divine Majesté se plaint de ce defaut de crainte, d'amour, d'honneur et de respect, par son prophete Malachie, disant : *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus* (Si je suis vostre Pere, où est l'honneur que vous me rendés? si je suis vostre Seigneur, où est la crainte que vous devez avoir de m'offenser)? Le fils sert comme fils, et non point comme serviteur, crainte d'estre battu, ny pour la recom-

[1] S. Matth., X.

pense, comme mercenaire, mais seulement affin de plaire à son pere, et luy tesmoigner son amour, dautant que cet amour est imprimé au cœur filial. D'où vient que quand l'ame a eu la crainte de perdre le paradis (dont je vous ay parlé), elle passe outre, et dit : Quand il n'y auroit point de paradis, Dieu est mon Pere, il m'a creé, me conserve, me nourrit, et me donne toutes choses; et partant je le veux aymer, honorer et servir parfaittement?

O don de pieté, riche present que Dieu fait au cœur! bien heureux est celuy lequel a cette correspondance de cœur filial envers le cœur paternel du Pere celeste : et c'est à cela que Dieu nous veut faire tendre, quand il veut que nous le nommions nostre Pere qui est és cieux, en l'orayson dominicale, nom de respect, d'amour et de crainte.

Et pour vous monstrer que ce don de pieté, c'est à dire cette crainte filiale, nous est donnée du saint Esprit, l'Apostre S. Paul escrivant aux Romains, leur dit : *Non accepistis Spiritum servitutis iterum in timore; sed accepistis Spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus : Abba, Pater* (Nous n'avons point receu l'esprit de crainte et de servitude, mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous l'appelons nostre Pere), comme voulant dire que nous devenons ainsi que des petits enfants aupres de nostre Seigneur. Les petits enfans vivent en une grande confiance, ilz ne pensent point que leur pere les veuille battre, ny qu'il leur prepare un heritage, ains seulement s'occupent à l'aymer sans penser à autre chose, parce qu'ilz sont portés entre ses bras, qu'ilz sont nourris, dorlottés, et enfin entretenus par le soin de leur bon pere. Ainsi devons-nous faire, mes cheres Seurs, envers Dieu, l'honorant comme nostre Pere tres-aymable, le servant avec amour, sans apprehension des supplices, ny pretention des recompenses, nous laissant porter entre les bras de sa sainte providence, tout ainsi qu'il luy plaira.

Le troisieme don du saint Esprit en remontant, est le don de science, qui nous est communiqué, non pour sçavoir les choses humaines, comme Aristote, Platon, Homere, Virgile, et les autres philosophes qui ont eu cette science, qui ne leur a de rien servy, mais pour sçavoir les choses requises à nostre salut. Or il est necessaire, pour bien exercer les deux premiers dons, que le saint Esprit nous communique encore celuy de science, pour sçavoir comment nous nous comporterons envers celuy que nous voulons craindre et aymer, et pour descouvrir et sçavoir discerner le mal qu'il faut fuyr, et le bien qu'il faut suivre. *Declina a malo et fac bonum* (Detournés-vous du mal, et faites le bien), dit le Prophete. Car c'est la science des sciences, et celle qui nous est donnée du saint Esprit, laquelle les enfans du monde n'ont point euë; car bien qu'ils fussent grands philosophes, si n'ont-ils point pourtant appris à glorifier Dieu, ny à suivre la justice, parce qu'ils ont tenu la verité captive et prisonniere en l'injustice, dit l'Apostre : *Veritatem Dei in injustitia detinent.* Ilz avoient bien la veritédans l'intellect, mais non en la pratique, dautant qu'ils n'avoient pas l'humilité chrestienne, qui nous fait prosterner devant le saint Esprit pour recevoir ce don de science si necessaire pour operer nostre salut.

La science du bien et du mal est naturellement desirée de tous; c'est pourquoy Eve curieuse la desira. Dieu sçait le mal, mais pour le detester, et le bien pour le prattiquer : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum;* Vous serés comme des dieux, dit le Serpent à nos premiers parens pour les tromper miserablement, en leur faysant prattiquer le mal. S. Augustin, en une homelie de ce jour, dit que les philosophes ont parlé des vertus magnifiquement, mais pour les mespriser, et des vices pour les prattiquer, parce qu'ils estoient aveugles; dautant qu'il n'y a point de vraye science que celle du saint Esprit, laquelle il ne depart qu'aux ames

humbles. N'avons-nous pas aussi veu plusieurs grands theologiens qui ont dit merveille des vertus, non pour les exercer, comme au contraire il y a eu tant de saintes femmes qui ne sçavoient pas parler des vertus, lesquelles neanmoins en sçavoient tres-bien l'exercice? car on a veu les unes avoir un soin extréme de conserver leur virginité, les autres avoir un cœur pur et net en leur viduité, les autres vivre en la chasteté conjugale : et qui leur avoit donné ce don de science, pour discerner le bien et le mal, le vice et la vertu, sinon le saint Esprit? Mais, dirés-vous, je ne sçay point comme il faut prattiquer les vertus. Mettés-vous en la presence du saint Esprit, humiliés-vous, et il vous l'enseignera et vous rendra sçavantes.

Certes, on a veu des saintes admirablement sçavantes en leur ignorance, et admirablement ignorantes en leur science. La peste de la science c'est la presomption, laquelle rend les esprits enflés et hydropiques, ainsi que sont d'ordinaire les sçavans du monde. O quelle ignorance en cette science! Sainte Catherine martyre fut fort sçavante; mais sa science estoit humble au pied de la Croix. D'autres saintes ont esté ignorantes, et en leur ignorance elles ont esté admirablement sçavantes, comme sainte Catherine de Gennes : mais c'estoit le saint Esprit qui les rendoit sçavantes; et parce qu'elles avoient la crainte, la pieté et l'humilité, Dieu leur fit ce riche present du don de science qu'Eve a tant desiré, mais par orgueil, pour estre semblable à Dieu.

Apres le don de science s'ensuit le quatrieme, qui est celuy de force, lequel nous est absolument necessaire, parce qu'il ne suffit pas de sçavoir discerner le bien et le mal, si nous n'avons la force pour eviter l'un et prattiquer l'autre. Combien a-t'on veu de personnes qui ont sçeu le bien, et n'ont pas eu le courage de le prattiquer, ainsi que nous voyons encore aujourd'huy en la pluspart des Chrestiens!

Mais, me dirés-vous, puisque nous recevons le saint Esprit,

et avec luy tous ses dons, lorsque nous recevons les sacremens avec les dispositions requises, d'où vient que nous retombons si souvent au peché? C'est par lascheté, dautant que nous n'osons pas entreprendre la guerre contre le vice avec la fermeté et le courage necessaires pour surmonter nos ennemis. Par exemple, l'on vient à la confession, où l'on reçoit le saint Esprit, avec la remission des pechés; et neanmoins combien y en a-t'il qui recidivent aux mesmes pechés apres la confession! et d'où vient cela, sinon faute de courage?

On pense : Qu'est-ce qu'on dira de moy, si je deviens devote, si je fais penitence, si je quitte les conversations mondaines? On craint une parolle dite en l'air; et n'est-ce pas tout à fait manquer de force que cela?

Or il faut remarquer, qu'encore que nous ayons receu les dons du saint Esprit, si nous ne sommes grandement sur nos gardes, nous les pouvons perdre à toute heure, quoy que nous nous puissions servir des uns sans les autres, parce qu'ilz ne sont en nous que par maniere d'habitude : ce qui fait que nous ne nous en servons que quand nous voulons. Car il n'est pas du cœur spirituel comme du cœur charnel, lequel, combien que nous dormions, ne cesse jamais d'agir, de veiller, et d'envoyer ses esprits vitaux au cerveau; où (au contraire) au cœur spirituel, la volonté, le courage et la generosité sont absolument necessaires pour luy faire faire ses operations. Et c'est pourquoy le saint Esprit nous communique le don de force, par lequel tant de martyrs ont vaincu les tyrans, et surmonté les tourmens avec tant de constance, que rien ne les a pû espouvanter, ny faire deprendre de leurs resolutions, ainsi qu'on peut voir en lisant les histoires de leur martyre, comme d'une sainte Agnes, d'une sainte Agathe, et d'une infinité d'autres.

Le don qui suit en remontant est le don de conseil, sans lequel la force seroit temerité; comme vous voyés que les soldats, bien qu'ilz ayent de la force, neanmoins il leur faut

un capitaine pour le conseil. La crainte nous fait deprendre du peché, la science nous le fait discerner : mais encore nous faut-il du conseil pour venir à l'execution de ce que la science nous fait connoistre. Il reste donc la methode pour executer ce que le saint Esprit nous enseigne. Par exemple, vous verrés une personne qui voudra suivre la devotion, qui dira en elle-mesme : Quel conseil suyvray-je pour prattiquer le bien que Dieu m'a inspiré, et pour eviter le mal qu'il m'a fait reconnoistre? quel chemin tiendray-je? quel conseil observeray-je? sera-ce celuy de la chasteté, ou de la pauvreté? sera-ce l'obeyssance simple et aveugle? suyvray-je la viduité, ou le mariage? feray-je l'aumosne, ou donneray-je tout mon bien aux pauvres? Le saint Esprit residant dans nostre cœur, nous conseille et nous pousse par son inspiration à faire ce qui est plus pour la gloire de Dieu et nostre salut. Jusques à present j'ay esté avare, sensuel, sujet aux playsirs de la bouche; je voy que cela est mal, j'ay le desir de m'en retirer : que feray-je donc pour petit à petit me defaire de ces meschantes habitudes et me mortifier? Le saint Esprit conseille les moyens qu'on doit tenir pour surmonter le mal et prattiquer le bien.

Vous verrés des personnes dans le monde sujettes à la colere, lesquelles s'adonneront au jeu, où ilz se laissent emporter pour l'ordinaire à dire quantité de blasphesmes et d'injures; que faire là? c'est qu'il faut quitter le jeu, leur dit le saint Esprit interieurement. D'autres aymeront les conversations où la medisance regne, à laquelle ils se laissent facilement emporter; ils font resolution de ne plus mesdire, mais la conversation les emporte insensiblement à la medisance; que faire là? Le saint Esprit leur dit à l'oreille du cœur qu'il faut quitter ces conversations. Combien y en a-t'il au monde qui sçavent bien qu'on s'y perd, à cause que son air est si infecté qu'il donne la mort eternelle aux ames dans lesquelles il entre, ou leur cause de grandes maladies; quel

remede à cela? Sortés, leur dit le saint Esprit interieurement, puisque vous connoissés que vous n'y pouvés pas faire vostre salut. Il nous conseille donc ainsi immediatement par ses inspirations, ou bien il nous conseille de nous conseiller à nos superieurs et à ceux qui ont la lumiere qu'il leur a communiquée.

Le don suivant est le don d'entendement : entendement spirituel que le saint Esprit enchasse dans nostre entendement humain, lequel n'est autre qu'une certaine clarté par laquelle nous voyons et penetrons la beauté et bonté des mysteres de la foy. On entend les predications, on lit beaucoup, et toutesfois on demeure tousjours dans l'ignorance de ces saints mysteres, parce qu'on n'a pas ce don d'entendement.

Une ame simple, prosternée devant Dieu, entendra le mystere de la tres-sainte Trinité, non pour le dire ou expliquer, ains pour en tirer des maximes pour son salut, parce que le saint Esprit luy a communiqué le don d'entendement. J'ay accoustumé de dire que presque tous perissent, faute de suivre les maximes du christianisme, comme celles-cy : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Bienheurenx sont les pauvres d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux) ; *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Bienheureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre). Mais qui est-ce qui void la beauté de ces maximes, sinon ceux à qui le saint Esprit les fait voir?

Lorsque nous voyons les beaux palais dorés, les perles et joyaux : Ah! disons-nous, que ces choses sont belles! mais à qui? aux yeux des mondains. Le monde le dit; et nostre Seigneur dit : Voyés cette perle de la pauvreté evangelique, et à travers d'icelle, voyés le ciel et la felicité eternelle qui y est attachée. Mais faute d'avoir fortement establi ces maximes dans nostre cœur, nous nous perdons miserablement, et le monde triomphe de nous, et nous seduit malheureuse-

ment par ses fauses maximes. Ah! pauvres abusés que nous sommes, nous sçavons bien que le monde avec toutes ses richesses et ses vaines grandeurs ne vaut rien, et neanmoins nous y mettons nostre affection et suyvons ses maximes. Soyés faits comme petits enfans, dit nostre Seigneur, soyés simples comme colombes : *Estote simplices sicut columbæ*[1] : et cependant l'on n'a point de candeur ny de simplicité. L'on veut estre prudent, mais d'une prudence charnelle, laquelle, comme dit le grand Apostre, donne la mort à l'ame : *Prudentia carnis mors est*[2]. Et d'où vient cela? c'est que nous n'avons pas le don d'entendement pour voir et penetrer la beauté et bonté des maximes de nostre Seigneur. Ah! si nous les penetrions bien, et si nous voyions leur beauté, nous quitterions et renoncerions pour jamais aux malheureuses maximes du monde, qui ne valent rien, pour suyvre celles de nostre divin Maistre : mais particulierement les ames religieuses doivent bastir et fonder toute leur perfection sur ces saintes maximes, et les establir fortement en leur cœur, afin de n'y laisser jamais entrer des maximes contraires, suivant l'exemple de tant de Saints et Saintes, lesquelz on a veu aymer plus les larmes que la joye, la tribulation que la prosperité, la pauvreté que les richesses.

Or apres que le saint Esprit nous a donné le don d'entendement, s'ensuit le don de sapience, lequel comble l'ame de tout bien. Plusieurs sçavans sont fols en leur vaine science, ainsi qu'ont esté les philosophes payens; mais la sapience est une science par laquelle on savoure, on gouste et penetre la bonté de la loy, et les choses les plus relevées de l'Evangile, non pour en parler, ou prescher, ains pour les prattiquer; et, comme l'abeille, l'ame va dessus les fleurs de la loy evangelique, succeant le miel de la bonté de Dieu : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel ori meo*[3]; O Seigneur! combien vos parolles sont douces à mon gosier!

[1] S. Matth., XVIII. — [2] Rom., VIII. — [3] Psal. CXVIII.

dit le Psalmiste ; elles surpassent la douceur du miel quand je les savoure en la bouche de mon cœur, lorsque vous me donnés à gouster vos divines maximes contre celles du monde. O que l'ame qui est parvenuë à ce degré est heureuse! car c'est une marque qu'elle est remplie du saint Esprit, et qu'il luy a communiqué ses dons.

Il reste maintenant à dire comment nous pourrons savourer ces dons precieux. Je le dy en un mot : il ne faut sinon estre en santé. Les malades d'ordinaire ne savourent pas les viandes, à cause du catarrhe qui occupe les parties destinées au goust : ce qui fait qu'ilz desirent souvent des choses contraires à leur santé. De mesme les malades spirituels veulent tout à rebours du bien ; ilz n'ont ny crainte, ny force, ny pieté, ny science. Qui veut recevoir les dons du saint Esprit, il luy faut se purger des humeurs peccantes. Nous avons la langue, c'est à dire l'ame, chargée de catarrhe ; il faut quitter les dons du monde, pour recevoir ceux du saint Esprit. L'esprit du monde a ses dons : il a la science pour parvenir aux honneurs, aux grandeurs et richesses ; la force pour aller en duel ; la crainte de devenir pauvre, et de perdre le paradis du monde et ses faveurs : il faut quitter tous ces dons ; car ilz sont incompatibles avec ceux du saint Esprit ; puis il luy faut abandonner nostre cœur, et le prier de nous departir ses precieux dons, et les conserver en nos ames, au peril de toutes nos affections, de nous donner le don de crainte pour operer nostre salut, et d'oster de nos cœurs les autres craintes que le diable nous suggere. Que tout le reste se perde, pourveu que nous ne perdions point Dieu. Que peut faire le monde? nous oster deux ou trois jours de vie temporelle? Hé! que nous doit-il importer, pourveu que nous ne perdions pas la vie eternelle?

Plaise donc à la divine Majesté de nous donner le don de crainte, afin que nous le servions filialement ; le don de pieté, pour le reverer comme nostre Pere tres-aymable ; le

don de science, pour connoistre le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons fuyr; le don de force, pour surmonter courageusement toutes les difficultés que nous rencontrerons en la prattique de la vertu; le don de conseil, pour discerner et choisir les moyens propres à nous perfectionner; le don d'entendement, pour penetrer la beauté et l'utilité des mysteres de la foy et des maximes evangeliques, et enfin le don de sapience, pour gouster combien Dieu est aymable, et pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. O que nous serons heureux, si nous recevons ces precieux dons! car sans doute ilz nous conduiront au sommet de cette eschelle mystique, où nous serons receus de nostre divin Sauveur, qui nous y attend les bras ouverts, pour nous rendre participans de sa gloire et felicité. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

TROISIEME SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE[1].

Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum; et repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis. ACT., II.

Des langues comme de feu apparurent à tous ceux qui estoient dans le cenacle, et s'estant departies elles se poserent sur chacun d'eux, et ilz furent tous remplis du saint Esprit, et parloient selon qu'il leur donnoit.

Nous celebrons aujourd'huy la feste des divins presens, et du don des dons, qui est le saint Esprit, lequel fut envoyé du Pere et du Fils sous la forme et figure de langues de feu sur les Apostres. Mais en ce don incomparable sont enclos sept autres dons, que nous nommons dons du saint Esprit. Ce fut certes un tres-grand don que celuy que le Pere eternel fit au monde, lorsqu'il luy donna son propre Fils, comme nostre Seigneur dit luy-mesme[2] : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique). Hé! pourquoy donc (dit son grand Apostre S. Paul) ne luy donnera-t'il pas tout autre don avec celuy-là? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[3]?

Vous vous ressouvenés bien, je m'asseure, de cette belle histoire, qui a desja tant de fois esté dite, mais qui ne peut estre assés considerée; du grand Joseph, lequel estant viceroy d'Egypte, ses freres, qui estoient en la Mesopotamie, le vinrent visiter plusieurs fois, pour estre secourus de luy en

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation de Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

[2] S. Jean, III. — [3] Rom., VIII.

l'extréme necessité, où leur bon pere Jacob et eux estoient reduits à cause de la famine qui estoit en leur pays [1] : vous sçavés aussi comme il les renvoya tousjours à leur pere chargés de bled. Mais lorsqu'on luy amena le petit Benjamin, il les renvoya non comme les autres fois chargés de grain et de vivres donnés seulement par mesure, ains encore accompagnés de tres-riches dons, avec des chariots remplis de tout ce qu'ils pouvoient desirer. Ainsi voyons-nous que le Pere eternel fait en ce jour, et bien qu'en l'ancienne loy il eust fait de tres-grands presens à son peuple, toutesfois ce n'estoit que par mesure ; où (au contraire) en la nouvelle loy, deslors qu'il vid son cher Benjamin, c'est à dire deslors que nostre Seigneur fut rentré en sa gloire, il ouvrit sa main pour respandre ses dons et ses graces dessus tous les fidelles, ainsi qu'il avoit dit par le prophete Joël, qu'il respandroit son saint Esprit dessus toute chair : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* [2]; c'est à dire sur tous les hommes, et non seulement sur les Apostres.

Or vous sçavés ce qu'Isaye dit de nostre Seigneur, qu'il receut des graces infinies, et que les dons du saint Esprit reposerent sur son chef : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini* [3] (Et l'Esprit du Seigneur, dit-il, reposera dessus luy, l'Esprit de sapiënce et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de pieté, et il sera remply de l'Esprit de la crainte du Seigneur). Mais pourquoy cela, puisqu'il n'en avoit ny pouvoit avoir aucune necessité, comme estant la grace mesme? Ce ne fut donc sinon pour nous faire entendre que toutes les graces et benedictions celestes nous devoient estre distribuées par luy, qui est nostre chef, en les faysant couler sur nous, qui sommes ses membres, je veux dire, enfans de l'Eglise de laquelle il est le chef.

[1] Gen., XLIII et XLV. — [2] Joël, II. — [3] Isaye, XI.

Et pour preuve de cette verité, escoutés ce qu'il dit au Cantique des Cantiques, à sa bien-aymée : Ouvre-moy, mon espouse, ma seur... Il l'appelle espouse, à cause de la grandeur de son amour, et sa sœur, pour tesmoignage de la pureté et candeur de cet amour. Ouvre-moy, luy dit-il, mais ouvre-moy promptement, car j'ay mes cheveux et les flocons de ma chevelure tout pleins de la rosée et des gouttes de la nuict : *Aperi mihi, soror mea, amica mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium.* Or la rosée et les gouttes de la nuict ne sont qu'une mesme chose. Que pensés-vous donc que veuille dire ce bien-aymé de nos ames par ces parolles, sinon qu'il desire ardemment que sa bien-aymée luy ouvre promptement la porte de son cœur, afin qu'il y puisse respandre ses dons, et les graces qu'il a receuës tres-abondamment de son Pere eternel, comme une rosée et liqueur tres-precieuse, de laquelle il luy veut faire present?

Voyons maintenant comment Dieu envoya son saint Esprit sur les Apostres, et les autres qui se treuverent assemblés au cenacle, et ce qu'il opera en eux, et que veut dire cette parolle de S. Luc, qu'ils parloient tous selon que le saint Esprit leur donnoit. Mais, me dirés-vous, les Apostres ne l'avoient-ils pas desja receu, lorsque nostre Seigneur, soufflant sur eux apres sa resurrection, leur dit : Recevés le saint Esprit : *Accipite Spiritum sanctum; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt*[1], les constituant prelats de son Eglise, et leur donnant pouvoir de remettre les pechés, de lier et delier les ames? Il est vray; mais ce ne fut pas toutesfois avec tant de plenitude, ny avec tant de gloire et de magnificence qu'ils le receurent aujourd'huy, ny ne leur laissa pas de tels effets. De mesme, le Pere eternel fit un tres-grand don au monde, lorsqu'il luy donna son propre Fils; mais ce fut un present

[1] S. Jean, XX.

couvert, restreint et resserré dans la bource vile et abjecte de nostre humanité et mortalité. Ce qui n'est pas ainsi du present qu'il fait, ou qu'il envoye aujourd'huy à son Eglise, lequel doit estre estimé le plus excellent don qui aye jamais esté fait aux hommes, dautant que c'est le Pere et le Fils qui l'envoyent; et l'on sçayt assés que les presens sont estimés grands, selon l'amour avec lequel ils sont faits. C'est pourquoy nous pouvons conjecturer de l'excellence de cettuy-cy, puisqu'il n'est pas seulement fait avec un grand amour, ains que c'est l'amour mesme qui se donne et qui est donné. Car chacun doit sçavoir que le saint Esprit est l'amour du Pere et du Fils : et ce que nous disons que le saint Esprit nous a esté donné par le Pere et par le Fils, ne se doit pas entendre qu'il soit separé de l'un ny de l'autre, parce que cela ne peut estre, n'estant qu'un seul vray Dieu indivisible; nous voulons dire que Dieu nous a donné sa divinité, bien que ce soit en la personne de son saint Esprit : et de cecy il en faut peu parler et beaucoup croire.

Or nous pouvons considerer la grandeur du don du saint Esprit avec tous ses effets, entant qu'il est envoyé par le Pere eternel et par nostre Seigneur Jesus-Christ à son Eglise, ou bien entant qu'il est envoyé à un chacun de nous en particulier; et nous ne sçaurions assés remercier Dieu de ce qu'il a fait ce singulier present à son Eglise, à cause des biens qui nous en resultent. Certes, ce fut tres-convenablement que le saint Esprit fut envoyé sous la forme et figure de langues, et de langues de feu, puisque c'est en la langue que l'Eglise a toute sa force. Eh! qui ne sçayt qu'elle opere tous ses mysteres par la langue? la predication se fait par la langue; le saint baptesme, sans lequel nul ne peut estre sauvé, il est aussi necessaire que la langue y intervienne, pour donner la force à l'eau de nous laver de nos pechés et iniquités, par les parolles sacrées qu'on prononce dessus. De mesme, le tres-saint sacrifice de la messe ne se peut

celebrer que par le ministere de la langue; et ainsi des autres mysteres.

Mais considerons, je vous prie, ce don sacré et precieux du saint Esprit, entant qu'il est fait à un chacun de nous en particulier. Nous avons desja dit qu'il y a sept autres dons enclos dedans cettuy-cy, que nous appellons de sapience, d'entendement, de conseil, de force, de science, de pieté et de crainte : et par la suitte que nous ferons de ces sept dons, en remontant comme par une eschelle mystique, nous connoistrons si nous avons receu le saint Esprit ou non, puisqu'il a accoustumé de les communiquer aux ames dans lesquelles il descend, et qu'il treuve preparées pour le recevoir.

Commençons premierement par celuy de la crainte, quoy que le prophete le nomme le dernier. Le don de crainte est le don le plus universel de tous; car nous voyons que les meschans mesmes ont de la crainte et frayeur, entendans parler de la mort, du jugement et des peines eternelles : mais pourtant cette crainte ne leur a point fait eviter le peché ny l'iniquité, parce qu'ils n'avoient pas receu le saint Esprit; car la crainte qui s'appelle don du saint Esprit ne nous fait pas seulement redouter les jugemens de Dieu, la mort et l'enfer; mais elle nous fait craindre Dieu, comme estant nostre juge : et partant, cette crainte nous fait eviter le peché, et tout ce que nous sçavons luy estre desaggreable.

Remarqués, je vous prie, ce que dit Isaye, que les dons du saint Esprit, de sapience, et les autres qu'il rapporte de suitte, ainsi que nous avons dit, reposerent sur le chef de nostre divin Sauveur, concluant apres qu'il fut remply de la crainte du Seigneur. Mais que veut dire cela? car il est certain qu'il n'avoit point besoin de crainte, veu qu'il estoit impeccable par l'union de son ame et de son humanité avec la divinité. Nous devons donc sçavoir qu'il fut remply de crainte, non tant pour luy, que pour la respandre sur un

chacun de nous, tant parfaits qu'imparfaits; parce que les parfaits doivent craindre de deschoir de leur perfection, et les imparfaits doivent craindre de ne la pouvoir acquerir. Et comme nous voyons qu'une fiole est remplie d'eau, sans qu'elle en aye necessité, veu qu'elle est si dure, que mesme elle n'en est pas humectée; ainsi nostre beny Sauveur fut remply de la crainte du Seigneur, non point pour luy, dautant qu'il ne s'en pouvoit servir, ains il la receut pour la respandre sur ses freres, c'est à dire sur les hommes.

Passons outre; car il ne faut pas beaucoup parler de la crainte principalement au lieu où je suis, puisque l'on ne s'en doit servir que pour venir au secours de l'amour, quand il le requiert : et ne se faut pas tenir dans la crainte, pour se gesner, ou mettre en peine, parce que cette crainte est servile et nuisible; mais nous devons avoir celle qui est filiale, et la tenir dans nos cœurs, afin qu'elle soit preste pour secourir l'amour, quand il en aura besoin, ainsi que j'ay dit.

Venons au don de pieté, qui est le second. La pieté n'est autre chose qu'une crainte non servile, comme celle dont je viens de parler, ains filiale et amoureuse, laquelle ne nous fait plus regarder Dieu comme nostre juge, ains nous le fait regarder comme nostre Pere tres-aymable, auquel nous ne redoutons pas seulement de desplaire, ains auquel nous desirons de plaire et d'aggreer.

Mais il nous serviroit gueres d'avoir le desir de plaire à Dieu, et la crainte de luy desplaire, si le saint Esprit ne nous donnoit le troisieme don, qui est celuy de science, par lequel nous apprenons à connoistre et distinguer la vertu d'avec le vice, ce qui est aggreable à Dieu, d'avec ce qui luy est desaggreable. Plusieurs des anciens philosophes ont bien sceu faire cette distinction. Aristote a fait des traittés admirables des Vertus, lequel nonobstant cela ne laisse pas de tenir tous les docteurs en doute de son salut, parce qu'ayant

rceonnu le chemin de la vertu, il ne l'a pas voulu suyvre. Mais le don de science qui nous est donné du saint Esprit nous fait embrasser la prattique des vertus reconnuës, et nous fait eviter le vice.

Apres ces trois premiers dons, il est tres-necessaire que le saint Esprit nous donne le quatrieme, qui est celuy de force: car autrement il semble que ces dons precedens ne nous serviroient de rien, puisqu'il ne suffit pas de craindre Dieu, et d'avoir la volonté d'eviter le mal et faire le bien, et encore moins de connoistre l'un et l'autre, si nous ne venions à la prattique, et ne mettions la main à l'œuvre; et pour cela nous avons une grande necessité de la force : mais il faut que nous sçachions en quoy elle consiste.

Or ce n'est pas à faire comme Alexandre, que les mondains appellent le Grand, lequel conquit presque toute la terre à force d'armes; car pour cela il n'avoit pas le don de force, combien qu'on luy attribuë par la conqueste qu'il fit du monde; dautant que sa force ne consistoit qu'au grand nombre de soldats qu'il avoit, et aux instrumens de guerre desquelz il se servoit, et avec lesquelz il fracassoit les murailles des villes, et abattoit les chasteaux, pour assujettir tout le monde sous son empire : de sorte qu'il ne doit point estre loüé pour sa force, et moins encore pour son courage, puisqu'au rapport de ceux mesme qui ont escrit de luy, et qui en font mention dans leurs histoires, il n'avoit pas le pouvoir sur soy de s'abstenir de boire un verre de vin, si bien qu'il s'enyvroit souvent. Et pour marque de sa foiblesse, voyés-le pleurer comme un enfant, lorsqu'un certain philosophe flatteur luy vint dire qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes que celuy qu'il avoit subjugué et assujetty sous sa domination; il eut un tel regret de ne les pouvoir tous conquerir, qu'on ne le pouvoit consoler, tant son ambition estoit grande.

Or faysons un peu, je vous prie, comparayson du courage

et de la vaillance d'un S. Paul, premier hermite, ou plutost du grand Apostre S. Paul, avec cét Alexandre, et vous verrés que cettuy-cy, apres avoir ruiné les villes, abattu les chasteaux, et s'estre assujetty tout le monde à force d'armes, se laisse enfin vaincre par soy-mesme. Où au contraire nostre grand Apostre, remply de la force du saint Esprit, semble vouloir subjuguer et parcourir toute la terre pour renverser, non les murailles des villes, mais les cœurs des hommes, pour les assujettir par sa predication à son divin Maistre · et non content de cela, voyés, je vous prie, le pouvoir qu'il a sur soy-mesme, debellant sa chair, assujettissant toutes ses affections, mouvemens et passions, à la regle de la rayson, et le tout à la tres-sainte volonté de la divine Majesté.

Et c'est en quoy consiste le don de force et la grandeur de courage, de se surmonter soy-mesme, pour s'assujettir à Dieu, en mortifiant et retranchant de nostre esprit toutes superfluités et imperfections, sans aucune reserve, pour petites qu'elles soient. Et de plus, le don de force nous fait entreprendre de parvenir à la plus haute perfection, sans craindre la difficulté qu'il y a de l'acquerir [1].

Mais estant ainsi bien resolus et fortifiés pour entreprendre la vraye prattique des vertus, il est tres-necessaire que nous ayons le don de conseil [2], pour choisir celles qui nous sont les plus necessaires, selon nostre vocation : car bien qu'il soit tousjours tres-bon de prattiquer toutes les vertus, si faut-il pourtant les sçavoir prattiquer par ordre et avec discretion. Que sçay-je, moy, dira quelqu'un, si en telle occasion il ne sera point plus utile, ou plus expedient pour moy ou pour les autres, que je ne prattique la vertu de patience sinon interieurement, et non pas exterieurement, ou bien si je dois joindre l'une avec l'autre? Pour connoistre cela, il faut avoir le don de conseil pour poursuivre l'exercice que

[1] S. Thom., 2. 2. q. 139. — [2] Ibid., q. 52.

le don de force nous a fait entreprendre, afin que nous ne nous trompions point nous-mesmes en choisissant l'exercice des vertus selon nos inclinations, et non selon nostre necessité, regardant seulement à l'escorce des choses, et non à la vraye essence des vertus.

Or apres le don de conseil vient celuy d'entendement [1], lequel nous fait penetrer les mysteres de nostre foy par le moyen de la meditation, nous faysant choisir les maximes de la perfection interieure dans le fonds desdits mysteres. Mais remarqués, je vous prie, mes cheres Ames, que je dy par la meditation et orayson, et non par la curiosité et simple speculation de l'entendement, comme font les theologiens dans les escoles; car cela ne seroit pas meditation, ny orayson, ains estude, dautant qu'il faut que la meditation aye pour fin l'amour de Dieu, et pour cela la science naturelle ou acquise n'est nullement requise : car une pauvre et simple femme, pourveu qu'elle soit vertueuse et qu'elle aye la foy, sera plus capable de faire la meditation que les plus grands docteurs qui auront moins de pieté; de façon que sans science, ny doctrine, elle s'en ira promptement remarquer, en regardant la croix du Sauveur, cette maxime de la perfection chrestienne : Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Oüy, mesme jusques dedans le cœur de Dieu, et au mystere de l'Incarnation, elle y remarquera la mesme maxime, et de plus celle de l'humilité et amour de l'abjection.

Vous voyés donc bien maintenant quelz sont les effets du don de l'entendement, lequel, outre ce que nous avons dit, nous fait comprendre et penetrer la verité des mysteres de nostre foy, et combien il nous est necessaire de regarder à la vraye essence des vertus, et non à l'apparence exterieure seulement, et comme il nous est utile de suyvre les verités connuës, lesquelles nous discernons par le don de conseil.

[1] S. Thom., 2. 2. q. 8.

Or le saint Esprit n'a pas accoustumé de laiser l'ame, à laquelle il a bien voulu donner ces six dons que nous venons de dire, sans y adjouster le septieme, qui est celuy de sapience, c'est à dire de la savoureuse science, luy donnant un goust, une saveur, une estime et un contentement indicible en la prattique des maximes de la perfection chrestienne, lesquelles elle a reconnuës par le don d'entendement, qui la porte tout au contraire des personnes du monde, qui n'estiment bienheureux que les riches, et ceux qui sont honnorés, ou qui vivent delicieusement, contre les maximes du Sauveur, lesquelles ayant reconnuës par le don d'entendement, elle n'estime bienheureux que les humbles, et ceux qui portent et font paroistre en leur exterieur la mortification procedente de l'interieure renonciation et mespris d'eux-mesmes, et de tout ce que le monde estime; dautant qu'elle puise ces maximes dans le cœur mesme de nostre Seigneur; car en verité la sapience [1] n'est autre que l'amour, lequel nous fait savourer, gouster et experimenter combien Dieu est doux et suave : *Gustate, et videte, quoniam suavis est Dominus* (Goustés, et voyés que le Seigneur est doux), dit le prophete [2].

Or ce dernier don nous represente le dernier eschelon de cette mysterieuse eschelle que vid Jacob, au sommet de laquelle Dieu estant penché devers nous, il donnera le baiser de paix à nos ames, leur faysant gouster la suavité de ses sacrées mamelles [3], meilleures mille fois que le vin des delices mondaines.

Je finis par cette consideration que je fais pour nostre instruction, sur ce que S. Luc dit aux Actes des Apostres, que tous ceux qui estoient dans le cenacle receurent le saint Esprit, et parloient diverses langues, selon que le mesme saint Esprit leur donnoit : *Prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis;* et non pas tous d'une façon, parce que tous ne

[1] S. Thom., 2. 2. q. 45. — [2] Ps. XXXV. — [3] Cant., I.

furent pas commis pour prescher l'Evangile comme S. Pierre et les autres Apostres : car nous ne pouvons pas nier qu'il n'y eust des femmes, puisque S. Luc [1] dit qu'ilz estoient environ six vingts assemblés dans le cenacle, et que là estoit Marie Mere de Jesus, avec les autres femmes, en orayson ; et neanmoins ils parloient tous selon que le saint Esprit leur donnoit, c'est à dire que ceux qui ne preschoient pas publiquement s'encourageoient les uns les autres à loüer et magnifier Dieu. Mais outre cela, il faut que nous sçachions qu'il y a un certain parler qui se fait sans dire mot, lequel n'est autre que le bon exemple que nous donnons à nostre prochain.

David dit que les cieux annoncent la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Et comment cela? car les cieux ne parlent point. C'est à dire, que la beauté des cieux et du firmament invite les hommes à admirer la grandeur de Dieu, et prescher ses merveilles. Ce qu'il nous veut encore faire entendre, quand il dit au mesme psalme, que les jours et les nuicts se laissent la charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam ;* car qui ne sçayt que lorsque nous regardons le ciel en une nuict bien seraine, nous ne sommes pas moins excités à admirer et adorer la toute-puissance et sapience de celuy qui l'a parsemé de tant de belles estoilles, que nous voyons un beau jour esclairé de la lumiere du soleil, ouy mesme quand nostre Seigneur nous envoye la pluye, attendu qu'elle sert à produire les plantes ?

Mais que veux-je dire par là, mes cheres Ames, sinon que nous qui sommes plus que les cieux, et que tout ce qui est creé, puisque tout a esté fait pour nous, et non pour eux, sommes beaucoup plus capables par le bon exemple que nous donnons à nostre prochain d'annoncer la gloire de

[1] Act., I.

Dieu, que les cieux et les astres, le bon exemple estant une predication muette de tres-grande efficace? et si bien tous n'ont pas receu le don des langues pour prescher, tous neanmoins le peuvent tousjours faire tres-utilement en cette sorte : car ce n'est pas une plus grande merveille de voir une ame decorée de plusieurs grandes vertus, que non pas de voir le ciel decoré d'estoilles?

Les jours se donnent charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu, dit le Prophete, et qui ne sçayt que les Saints en ont fait de mesme, se resignans cette charge les uns aux autres? Hé! ne voyons-nous pas qu'à saint Antoine succeda saint Hilarion, à saint Hilarion d'autres? Et ainsi ilz iront tousjours, perseverant de siecle en siecle à benir, aymer, loüer et magnifier cette infinie bonté de nostre Seigneur, lequel je supplie, avec le Pere, vous donner abondamment les graces de son saint Esprit en cette vie, et la jouyssance de la felicité eternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA SAINTE TRINITÉ [1].

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto; sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

Gloire soit au Pere, au Filz et au saint Esprit, etc.

Entre les signalées faveurs que la bonté de Dieu fit à son bon serviteur Abraham nostre grand-pere, l'une fut, à mon advis, des plus grandes, lorsqu'en la vallée de Mambré, sa divine Majesté le vint visiter en son tabernacle visiblement, ainsi que raconte le Genese [2]; car quel homme estoit-ce qu'Abraham, afin que vous le visitiés (ô mon Dieu)? *Apparuit ei Dominus in convalle Mambre* (Le Seigneur lui apparut en la vallée de Mambré). Ce fut le Saint des Saints, ce fut Dieu mesme qui luy apparut; mais en quelle forme? *Cumque levasset oculos, aparuerunt ei tres viri* (Comme il eslevoit ses yeux, il luy apparut trois hommes); et sous l'apparence de trois, celuy qui est unique Seigneur vint visiter son serviteur. O mystere des mysteres! le Seigneur unique apparoist en trois personnes à Abraham. Il est bien dit, au commencement du Genese, que Dieu dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Faysons l'homme à nostre image et semblance); par lesquelles parolles la Trinité de ce facteur estoit monstrée; mais jamais l'apparition n'en avoit esté faite devant Abraham, dont avec merite on a appellé justement Abraham pere des croyans, comme ayant eu une si grande revelation de ce mystere fon-

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).
[2] Gen., XVIII.

damental de nostre foy : *Apparuit ei Dominus; tres vidit, et unum adoravit* (Le Seigneur luy apparut ; il en vit trois, et en adora un). Et afin que nous n'ignorions pas que ce fut une apparition d'un Dieu en Trinité, apres qu'Abraham eut veu ces trois, il en adora l'unité : *Tres vidit, et unum adoravit* (Il en vit trois, et en adora un), dit la glose ; et Abraam leur parlant, dit : *Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas servum tuum, sed afferam pauxillum aquæ, et lavate pedes vestros, et requiescite sub arbore* (Seigneur, si j'ay treuvé grace en ta presence, ne te retire pas de ton serviteur, mais que j'apporte un peu d'eau, et lavés vos pieds, et vous reposés sous cet arbre). Tantost à tous trois il parle en singulier, et tantost en plurier, pour monstrer l'unité en Trinité.

C'est ainsi que va, et l'histoire, et le mystere. Et maintenant, Auditoire devot, le mesme Seigneur se presente à nous pour nous visiter, un par essence en trinité de personnes, non plus par une exterieure apparition, mais par une interne illumination de la foy, en cette bonne vallée de l'Eglise, puisqu'aujourd'huy l'Eglise celebre une grande solemnité à la gloire de la toute puissante, toute bonne et infinie Trinité, Pere, Fils et saint Esprit, affin de graver en nostre courage l'honneur et l'hommage supreme que nous luy devons. *Gloria Patri, etc.* Nous luy rendrons la gloire, si nous croyons, esperons, et aymons cette supreme essence en sa tres-glorieuse trinité, si nous prions les trois personnes de demeurer avec nous, si nous lavons leurs pieds, si nous les invitons sous l'arbre : ce que comme on le doive faire, je pretends vous monstrer briefvement ; mais pour cet effet il nous faut faire tous ensemble comme Abraham, lequel leva les yeux en haut, et autrement n'eust pas eu cet honneur. Ainsi levons les yeux vers cette lumiere eternelle, à celle fin qu'elle daigne nous illuminer de son Esprit, et qu'en sa clarté nous puissions voir de ce saint mystere ce que nous en

devons connoistre, et ce qu'il luy plaira nous en faire voir, afin de le croire, le croyant y esperer, y esperant l'aymer, et qu'ainsi vrayement gloire soit au Pere, et au Fils, et au saint Esprit. Ce que pour obtenir avec plus d'abondance, employons-y le credit de la fille du Pere, de la Mere du Fils, et de l'Espouse du saint Esprit, luy disant : *Ave Maria.*

C'est l'article fondamental de toute nostre foy chrestienne, que celuy pour la celebration duquel l'Eglise solemnise cette journée, à sçavoir la sainte Trinité des personnes divines : car encore qu'il semble que cette sainte Trinité se doive reduire à l'unité de l'essence, dautant que selon nostre façon d'entendre l'un est premier que l'autre, si est-ce que l'article de l'unité d'un Dieu n'est pas si propre aux Chrestiens que celuy de la Trinité ; dautant que plusieurs ont connu Dieu et son unité, qui n'estoient pas chrestiens. Sur quoy se fondant saint Paul, il atteste aux Romains, chapitre premier : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt a creatura mundi intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cum Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt* (que les choses invisibles de Dieu, mesme sa puissance eternelle et sa divinité, se voyent et se connoissent par les creatures; et partant ils sont sans escuse, parcequ'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel). Mais quant à l'article de la tressainte Trinité, il est tellement particulier aux Chrestiens, que mesme le peuple Hebreu n'en avoit pas pour la pluspart connoissance expresse, non que jamais les payens y soient arrivés : ce qui a occasionné saint Hierosme à s'escrier en l'epistre *ad Paulinum : Hoc doctus Plato nescivit, hoc eloquens Demosthenes ignoravit* (Le docte Platon ne l'a point sceu, et l'eloquent Demosthenes l'a ignoré). Sur cét article de la Trinité est fondée l'Incarnation, et sur l'Incarnation

toute nostre salvation ; sur cét article est fondée la mission du saint Esprit, et sur icelle toute nostre justification. Voicy donc l'article des articles (de croire un Dieu en unité d'essence et Trinité de personnes) : *Fides ergo catholica hæc est, ut unum Deum, etc.*[1].

A ceste occasion, nostre Seigneur premierement, puis son Eglise en l'administration du sacrement fondamental, qui est le baptesme, nous met en avant ce saint mystere par ces parolles : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* C'est pourquoy l'Eglise, sous le pape Damase, par l'exhortation de saint Hierosme, institua qu'à la fin de chaque pseaume on chantast : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.* Et c'est pourquoy aussi du tems de Charlemagne, s'eslevant plusieurs heresies contre la sainte Trinité, on dressa cette sainte feste particuliere pour la protestation de nostre foy. O comme nous devrions donc encore en ce tems miserable celebrer cette sainte feste, et dire : *Gloria Patri, etc!* Pensés-vous pas que nos adversaires se soient contentés de renverser l'Eglise? *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (La superbe de ceux qui hayssent la verité va tousjours s'augmentant). *Sunt gradus ad impietatem, et nemo repente sit pessimus* (Il y a des degrés pour arriver au comble de l'impieté, et on n'y va pas tout d'un coup). Les trinitaires sortis de l'escole calvinienne sont-ilz pas encore en la Transylvanie? n'ont-ils pas escrit, les uns avec Arrius, les autres avec Sabellius? Un Valentin Gentil, un Servet, un Farel, un Viret, ont du tout infecté cette sainte doctrine, là où Calvin et Beze, faisans les fins, s'entremettent parmi. Si donc cette feste a esté instituée pour tant et de si justes raisons, avec combien de devotion la devons-nous celebrer, maintenant que les causes de son institution sont renouvellées !

Gloria Patri, etc. Je treuve que nous pouvons souhaiter

[1] Symb. S. Athanas.

la gloire au Pere, au Fils et au saint Esprit, en deux façons, ou la gloire qui leur est naturelle et essentielle, ou l'exterieure et denominative. Premierement, Dieu le Pere, en l'abysme inexcogitable de toute son eternité, plein de son infinie essence, bonté, beauté et perfection, se regardant soy-mesme avec son entendement tres-fecond, entendit et comprit si bien sa nature, qu'en une seule conception et apprehension il exprima toute sa grandeur, et cette conception, ceste parolle, ce Verbe, cette diction de son cœur fut un autre luy-mesme. Desja de soy il estoit glorieux, c'estoit toute la perfection divine : mais quoy? voicy sa gloire : c'est qu'il se voit, il prend connoissance de soy-mesme, et s'entendant, il engendre son Filz tout esgal à luy-mesme : *Ex utero ante Luciferum genui te* (Psalm. CIX); *Hebraïce : Ex utero ante Auroram tibi ros nativitatis tuæ.* Isa. ult. : *Numquid ego, qui alios facio parere, ipse non pariam? et qui generationem exteris tribuo, sterilis ero?* Ce Filz est la gloire du Pere, dont il est appellé par saint Paul la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance : *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus.*

O quelle gloire au Pere d'avoir un tel Filz! ô quelle gloire au Filz d'avoir un tel Pere! Le Fils a toute la mesme substance du Pere; le Pere luy communique toutes ses perfections. Pensés quelle gloire a un tres-bon Pere d'avoir un Filz qui luy ressemble parfaittement : mais s'il luy ressembloit tant que ce fust un autre luy-mesme, ah! quelle consolation! J'ay veu des peres qui avoient quelque vertu; ô combien ils estoient consolés d'avoir des enfans vertueux! etc.

C'est cette gloire qui merite d'estre celebrée à jamais : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.* Mais outre cela, le Pere voyant son Filz, et le Filz voyant par soy-mesme son Pere, quelle exuberance de joye! Le Pere et le Filz voyent qu'ilz sont reciproquement dignes d'un amour

infiny; ilz voyent qu'ilz ont la volonté proportionnée à l'objet, ilz s'ayment l'un l'autre autant qu'ilz le meritent; ilz s'ayment souverainement, infiniment et divinement : et cet amour supreme qui les lie ainsi l'un à l'autre, procedant du regard qu'ilz ont l'un à l'autre, est une troisieme personne divine esgale à eux, consubstantielle à eux, infinie, eternelle et independante comme eux, qui est le saint Esprit, l'amour et l'unité du Pere et du Filz, et le terme sans terme de leur mutuelle complaysance et des emanations eternelles.

Chantons donc : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.* Je sçay bien que vous n'entendés pas ce mystere, ny moy aussi ; mais il me suffit que nous le croyions tant mieux ; et ce que j'en ay dit n'est pour autre fin que pour vous le representer davantage; et vous ayder à le croire plus distinctement. Il y a certains exemples qui nous pourroient ayder à en concevoir quelque chose; mais il y a tant à redire, que, sans nous amuser à autre chose, nous nous contenterons de sçavoir que c'est la foy catholique, *ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur* (que nous venerions et adorions un Dieu en Trinité, et une Trinité en unité). Nous chanterons tousjours : *Gloria Patri*, dautant plus encore que Calvin et Beze, et leurs heresies, veulent que toutes les trois personnes ayent leur divinité de soy, et non par communication : ce qui est un blaspheme estrange; car ainsi il n'y auroit ny Filz ny saint Esprit. *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (La superbe de ceux qui vous haïssent monte tousjours). Au contraire les catholiques persistent à dire : *Deum de Deo, lumen de lumine* (Dieu de Dieu, lumiere de lumiere), et : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Gloria*, en singulier, en parlant des trois, pource que ces trois personnes ont la mesme gloire; *Patri et Filio*, pource que, combien qu'en ces deux personnes soient un seul et mesme Dieu, et que le Pere regarde son Filz comme

un autre luy-mesme, il y a neanmoins cette distinction que le Pere a la divinité par luy-mesme, et le Filz par la communication du Pere : et sans cela, ny l'un ne seroit Pere, ny l'autre ne seroit Filz ; ains ces deux noms seroient des noms feints et sans fondement ; et tout de mesme, *Spiritui sancto,* qui signifie un respir d'amour reciproque et mutuel, pour signifier que le Pere et le Filz se regardans et s'aymans mutuellement, produisent cette troisieme personne par ce regard et cet amour reciproque.

L'autre blasphesme, c'est qu'ilz ne veulent recevoir le nom de Trinité ; et leur rayson est, dautant que trinité ne veut dire que les personnes, la personne ne veut dire que residence et proprieté, residence et proprieté n'est pas Dieu. Outre plus, disent-ils, ce n'est pas bien parler latin. O malheur de nostre aage ! ô vanité ! ô arrogance de l'esprit humain, qui entreprend de disputer des verités si relevées par de si foibles raisons ! Ce mot de personnes, ô Calvinistes, signifie bien plus que vous ne dites, et les docteurs sçavent que personne est le suppost d'une nature intelligente, que c'en est le proprietaire et le possesseur : tellement qu'une personne divine, c'est celuy qui possede, et a en propre la nature divine. Et quant à cette belle objection que ce mot n'est pas latin, ignorés-vous encore que quand il a pleu à Dieu en l'excés de son amour nous descouvrir de nouvelles verités, il a fallu chercher de nouveaux motz pour les exprimer ? ignorés-vous que les motz sont faits pour les choses, et non les choses pour les motz, et qu'il se faut bien garde d'assujettir les choses aux parolles, et beaucoup plus de renoncer aux choses les plus saintes et les plus divines, pour ne pas rencontrer dans le langage usité parmi les Romains des dictions qui les signifient ? Suivant cette maxime de vostre escole, il faudroit encore rejetter le mystere fondamental de nostre salut, l'Incarnation du Verbe eternel, pource que ce mot d'Incarnation ne se treuve point dans la

pure latinité. O malheureux et infortunés docteurs, qui ayment mieux estre latins que chrestiens ! C'est une des ruses du diable, qui sous couleur de quelque plus grande pureté de latin, tend à nous enlever la creance des premiers et plus importans mysteres de nostre sainte religion. Les Arriens firent semblable trait, au rapport d'Epiphane, en leurs heresies, dont les uns ne demandoient qu'un *iota,* les autres, comme l'evesque Ancyritin, demandoient qu'on rayast tous les mots qui n'estoient de l'Escriture; c'est chose digne de deploration de voir leurs blasphemes : *Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum, linguis suis dolose agebant; judica illos Deus.*

S. Jean Damascene, en son livre troisieme de la theologie, raconte une histoire pour authoriser l'invocation de la sainte Trinité : il dit qu'à Constantinople, sous Proclus archevesque, advinrent plusieurs signes de la juste colere de Dieu; et comme le peuple estoit en priere, un enfant fut ravy; et dans son ravissement, les anges luy enseignerent ce cantique : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis,* (Dieu saint, saint fort, saint immortel, ayés pitié de nous.) Cest enfant revenu à soy, et ayant raconté ce qu'il venoit d'apprendre, tout le peuple se print à chanter ce mesme cantique, et par ce moyen apaisa l'ire de Dieu, et destourna les malheurs dont il estoit menacé. Ne laissons pas donc de chanter : *Pater de cœlis Deus, miserere nobis;* ne laissons pas de dire que les trois personnes sont adorables et suradorables pour la gloire essentielle et interieure, et pour la gloire exterieure et attribuée.

On appelle la gloire appropriée celle qui vient à Dieu, non de ses ouvrages interieurs, mais exterieurs, ainsi que David dit : *Cœli enarrant gloriam Dei, etc.* (Les cieux racontent la gloire de Dieu); et comme dit S. Paul : Faites tout pour la gloire de Dieu, *Omnia in gloriam Dei facite*[1]. C'est lorsque

[1] I Cor., X.

nous procurons que Dieu soit glorifié : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum.*

Quant à la gloire essentielle, il n'y a personne qui la puisse alterer, pource que Dieu dit : *Ego sum qui sum, gloriam meam alteri non dabo* (Je suis celuy qui suis, je ne donneray point ma gloire à un autre) : et c'est principalement de cette gloire que nous entendons *Gloria Patri, etc.*, non la luy desirans comme chose absente, mais nous rejouyssans en icelle.

Mais quant à l'exterieure, elle peut estre augmentée par nos bonnes actions. *Glorificate Deum in corpore vestro* [1], dit S. Paul (Glorifiés et portés Dieu en vostre corps) ; et en cette façon, lorsque nous disons : *Gloria Patri, etc.*, nous disons tout autant comme : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra* (Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel). *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus, adorate Dominum in atrio sancto ejus* (Rendés gloire et honneur à Dieu, rendés gloire à son nom, adorés-le en son saint temple). S. Paul se plaint des philosophes gentils (lesquelz ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme tel, et ne luy ont pas rendu graces, mais se sont evanoüis en leurs pensées, et leur entendement, destitué de la vraye connoissance, a esté remply de tenebres ; car se disant estre sages, ils sont devenus fols, et ont changé la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance de l'homme corruptible) : *Quia cum Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt, et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis* [2]. Helas ! il y en a plusieurs parmi les chrestiens, qui ressemblent à ces philosophes ; qui sont froids, lasches, et n'affectionnent point l'honneur deu à Dieu et à

[1] I Cor., VI. — [2] Rom., I.

ses amis. Or qui est ainsi disposé ne peut dire : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.*

Cette gloire est exterieure, et se peut entendre de deux sortes : car pour tous les biens nous devons rendre gloire au Pere, au Filz et au saint Esprit, mais particulierement pour la mort de nostre Seigneur et le benefice de la Redemption, pource que *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Filz unique). *Sic Deus* (Dieu), voila le Pere; *Dilexit* (A tant aymé), voila le saint Esprit; *Ut Filium suum unigenitum* (Qu'il a donné son Filz unique), voila le Filz. Donc *Gloria Patri qui dedit, et Filio qui datus est, et Spiritui Sancto per quem datus est* (Gloire soit au Pere qui a donné, et au Filz qui a esté donné, et au saint Esprit par qui il a esté donné).

Nous devons glorifier toutes les trois personnes; et nous les devons glorifier par la personne du Verbe incarné, et particulierement par sa Passion, laquelle il appelle sa gloire en S. Jean, VII : *Nondum enim erat Spiritus datus, quia nondum erat Jesus glorificatus* (Le saint Esprit n'avoit pas encore esté donné, parce que Jesus-Christ n'estoit pas encore glorifié); car ainsi l'interpretent S. Jean Chrysostome et Euthymius, et formellement S. Hierosme en l'epistre *ad Hedibiam*, q. 9, là où il monstre pourquoy il l'appelle sa glorification, et enfin conclud : *Gloria Salvatoris est patibulum triumphantis* (Le gibet de la croix est la gloire du Sauveur, où il s'est rendu triomphateur). *Qui gloriatur*[1], *in Domino glorietur* (Que celuy qui veut se glorifier se glorifie au Seigneur). Il l'explique aux Galates[2] : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini Jesu Christi* (Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ).

Maintenant permettés-moy que j'use familierement de vostre auditoire. Nous devons glorifier Dieu par la Passion

[1] Galat., VI; I Cor., I. — [2] Galat., VI.

de son Fils ; or cette Passion n'est plus presente pour rendre gloire à Dieu par icelle, il faut donc recourir à sa memoire.

Nous trouvons deux sortes de memoire de la Passion de Jesus-Christ en l'Eglise : l'une vivante ; l'autre morte. La memoire vivante de la Passion de Jesus-Christ en l'Eucharistie : *Glorificate, et portate Deum in corpore vestro* (Glorifiés, et portés Dieu en vostre corps). *Manducaverunt et adoraverunt* (Ils ont mangé et adoré), etc. La memoire morte est le saint signe de la croix : ce sont encore les precieuses reliques des saints qui ont souffert en leurs corps, comme dit l'Apostre S. Paul, ce qui reste des souffrances de Jesus-Christ, etc.

VIVE JESUS

PREMIER SERMON

POUR LA VERITÉ DU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL[1].

Caro mea verè est cibus. JOAN., VI.

Ma chair est vrayement viande.

La verité est si belle et si excellente en elle-mesme, qu'estant clairement et naïfvement mise à la veuë de nostre entendement, il n'est pas possible qu'il ne l'embrasse avec un amour et plaisir extresme. C'est son objet, disent les peripateticiens; c'est sa viande, disent les platoniciens; c'est sa perfection, disent-ilz tous ensemble avec nos sacrés theologiens. Toute la terre invoque et souhaite la verité; le ciel la benit; toutes choses sont esbranlées par sa force, disoit le sage Zorobabel, qui pour cet apophthegme fut reputé le plus judicieux de tous les Persans et Medois. Que si cela se peut dire de toute sorte de verité, combien plus, je vous supplie, mes chers freres, de la verité qui est la premiere et la plus excellente de toutes; je dy de la verité chrestienne, au prix de laquelle toutes les autres verités ne sont presque pas tant verités que vanités! verité plus belle que ne fut oncques cette fameuse Helene, pour la beauté de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens, dit saint Augustin, puisque pour l'amour d'icelle sont morts infiniment plus de gens d'honneur et de martyrs tres-saints! Elle est plus desirable que l'or et le topaze, plus douce que le sucre et le miel; elle resjouyt l'esprit et esclaire les yeux, comme chante David. C'est pour cette raison que desirant, en ces sermons suivans, preuver la verité du tres-saint sacrement de l'autel,

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'Autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

j'ay creu que je ne pouvois mieux commencer, ô mes tres-chers freres, qu'en vous faysant voir clairement et distinctement la veritable doctrine de l'Eglise, doctrine si claire et si soüefve, que vos entendemens, au premier regard de sa beauté, la recevront, je m'asseure, avec un amour et plaisir incroyable, et la reconnoistront assez à son propre maintien et à sa grace pour estre fille de Dieu, sortie de sa bouche, et conceuë au sein de son infinie sagesse. Mais aussi, si aupres d'icelle je vous fais voir la face du mensonge contraire, je ne doute nullement que la laideur incroyable de celuy-cy ne vous face beaucoup plus admirer et cherir la beauté de celle-là. C'est en somme ce que je pretens faire en ce premier sermon : proposer la verité fort clairement, et pour la mieux faire paroistre, poser aupres d'elle les mensonges qui luy sont opposés. Tenés vos yeux ouverts, ô Chrestiens; voyés cette belle verité autant desirable que nulle autre qui soit en l'Evangile, mais si grande et relevée, que ny vous ny moy n'en sçaurions soustenir l'esclat, si celuy qui l'a revelée ne nous est propice. Implorons donc premierement son assistance par l'entremise de sa tres-sainte Mere, que nous saluërons à l'accoustumé, disant *Ave.*

Un corps ne peut estre mangé, s'il n'est en quelque façon present à celuy qui le mange; et ne peut estre mangé, sinon en la façon de laquelle il est present à celuy qui le mange. Nul, comme je pense, ne peut nier cette verité, puisque la manducation est une application et union de la viande à celuy qui la mange extremément intime et tres-estroite, jusques à faire qu'enfin la viande se convertit en celuy qui la mange, ou la convertit en soy. Il faut bien donc qu'elle luy soit presente, et ne se peut entendre qu'une viande soit mangée qu'autant qu'elle entre et s'unit à celuy qui la mange. Or je treuve que, parlant generalement, un corps ne peut estre present, ny estre appliqué ou conjoint à un

autre, ny par consequent estre mangé qu'en trois sortes : reellement, et non spirituellement; spirituellement, et non reellement; reellement, et spirituellement tout ensemble. La premiere sorte est reelle, mais grossiere, naturelle et charnelle. La seconde est spirituelle, metaphorique et peu veritable. La troisieme est autant reelle que la premiere, autant spirituelle que la seconde, et plus admirable que la premiere et que la seconde. Considerons cecy plus particulierement, et voyons quelle des trois façons est plus convenable à la presence et manducation du corps de nostre Seigneur au tres-saint sacrement.

Je dy donc premierement qu'un corps peut estre present à un autre, et par consequent estre mangé reellement, et non spirituellement, mais naturellement et charnellement. Cecy est sans difficulté : ainsi mon corps est present à cette chaire, et les vostres à vos sieges. O mes freres, c'est reellement; car c'est la propre essence et substance de nos corps qui y est; mais c'est charnellement, car c'est avec toutes les qualités naturelles de nostre chair, la pesanteur, espesseur, mortalité, obscurité, et semblables marques de nostre misere et propre nature; c'est la façon ordinaire et naturelle de la presence de nos corps, et de tous les corps de ce bas monde, selon laquelle aussi peuvent-ilz estre mangés. Ainsi le fut le corps de Jezabel par les chiens, car ilz le mangerent reellement et de fait; et charnellement aussi, car ilz le deschirerent comme estant corruptible, ilz le traisnerent çà et là comme estant pesant, ilz le mordirent comme estant espais, et enfin ne plus ne moins qu'une chair de cheval ou de bœuf. Ainsi furent mangés par les lyons reellement et charnellement les gens que le roy d'Assyrie avoit amenés pour peupler la Samarie, et les enfans qui injurierent Helisée par les ours. Ainsi les antropophages des Indes s'entremangent les uns les autres reellement et de fait, et quant et quant charnellement, comme s'ilz mangeoient la chair des mou-

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

tons et des veaux. Et de mesme les deux femmes samaritaines, pressées de la famine par le siege, mangerent reellement et charnellement l'un de leurs enfans, le deschirans à belles dents, et remplissans leur estomach et leur ventre de la chair qui en estoit sortie. C'est bien assés pour ce point : je crois que vous m'avés entendu, puisque je ne vous parle que d'une façon de presence et de manducation ordinaire, naturelle et charnelle.

Maintenant, mes freres, il faut que je vous dise que les Capharnaïtes [1] ayant oüy que nostre Redempteur avoit si souvent inculqué et repliqué en un sermon qu'il leur faysoit, qu'il falloit manger sa chair et boire son sang, que sa chair estoit vrayement viande, que le pain qu'il donneroit estoit sa chair pour la vie du monde, ilz creurent qu'il voulust donner sa chair en cette premiere sorte, c'est à dire, reellement (car ses parolles estoient si pregnantes, qu'ilz n'en pouvoient douter), mais charnellement, car ilz pensoient qu'il la voulust donner morte par pieces et morceaux, grossiere, obscure, espesse, corruptible, pesante, palpable, visible, et que par consequent il falloit qu'ilz la deschirassent et maschassent comme les antropophages ou mange-gens, cannibales et margajas, qui s'entremangent les uns les autres, comme l'on mange la chair des moutons et brebis. Et partant, tout estonnés de cette promesse, ilz disoient entre eux : Comme peut celuy-cy nous donner sa chair à manger? et voyans qu'il persistoit à les en asseurer mesme avec son plus grand serment, ilz adjousterent : Ce propos est bien dur; et qui le peut oüyr? Ilz appellent les parolles de nostre Seigneur dures, c'est à dire, aspres, rudes, estranges, cruës, parce qu'entendans que nostre Seigneur leur voulust faire manger sa chair et boire son sang charnellement, et selon l'estre naturel et ordinaire de la chair et du sang, à la verité

[1] Cypr., de Cœna, et S. Aug., tract. XXVII in Joan., et lib. X, de Civ., cap. XXIV.

cela leur sembloit fort crud, barbare et extravagant. Et à qui est-ce que les cheveux ne dresseroient d'horreur, et que la chair ne frissonneroit, s'il luy falloit manger un corps humain, et boire le sang d'un homme? Mais dautant plus cela pouvoit sembler fort cruel aux auditeurs de nostre Seigneur, que et luy et eux aussi estoient Juifs de nation et de religion. Or entre les Juifs, la chair humaine estoit tellement hors d'usage, que mesme en touchant un corps mort, on estoit contaminé et souillé devant le monde; et quant au sang, il estoit tellement prohibé, que mesme il n'estoit pas loisible, selon la loy, de manger de celuy des bestes. Quelle merveille donc, si ces pauvres gens oyant que nostre Seigneur vouloit donner sa chair et son sang pour viande et breuvage, s'en estonnerent si fort, estimant qu'il la voulust donner toute morte, et en sa propre forme et condition naturelle et charnelle? Intelligence trop grossiere à la verité, et qui procedoit d'une grande lourdise.

De cette mesme sorte de manducation grossiere et charnelle furent accusés les anciens Chrestiens par les payens atheïstes, et je vous supplie, mes chers freres, de remarquer cecy. La primitive Eglise, esparse sur toute la face de la terre, faisoit une profession si ouverte parmi ses enfans de manger reellement le corps du Fils de Dieu, et de boire son sang, que les parolles avec lesquelles elle le declaroit estant venuës aux oreilles des payens et autres ennemis du Sauveur, ilz en prenoient occasion de calomnier les Chrestiens, et les accuser de l'antropophagie, c'est à dire, de manger les petits enfans, les esgorger et deschirer à belles dents, et disoient qu'en leur sacrement et mystere ilz faisoient leur festin de chair humaine à la cyclopique : *Dicimur,* dit Tertullien en son Apologetique, *sceleratissimi de sacramento infanticidii, et pabulo inde* (On nous appelle tres-criminels, dit-il, du mystere de l'homicide des enfans et du repas qui s'en fait). Et de fait, Pline second, en l'epistre qu'il escrit à Trajan, et

qui est citée par Tertullien, monstre bien que les Chrestiens avoient esté accusés de ce crime; car il les en descharge, s'il est bien consideré. Cette calomnie dura jusques au tems de Minutius Felix, qui recite les parolles d'un certain Cecilius, lequel en accusoit encore les Chrestiens : accusation fort vilaine à la verité, mais de laquelle la fausseté est aucunement excusable en ces anciens ennemis de l'Eglise; car nos anciens peres confessoient ouvertement qu'ils mangeoient le corps de nostre Seigneur, et les sacrées Escritures le declarent si ouvertement, que les payens, ou entre-escoutans les Chrestiens parler, ou entre-voyans les Escritures, ne pouvoient ignorer que l'Eglise n'eust cette croyance. Mais d'ailleurs d'atteindre à la connoissance de cette manducation reelle, cela estoit hors de leur pouvoir; car c'est la seule foy qui l'enseigne : et outre cela nos Chrestiens se tenoient si serrés et couverts en la celebration de ce mystere, que mesme ilz ne permettoient pas aux catechumenes de le voir: si que les payens oyans dire absolument que les Chrestiens mangeoient la chair du Fils de Dieu, et ne sçachans ny ne pouvans deviner que ce fust autrement qu'avec une façon charnelle, ilz accusoient les Chrestiens d'un crime d'antropophagie.

Mais qui peut treuver cette accusation en ce tems, auquel l'impudence a bien osé passer si avant que de reprendre cette mesme calomnie pour en deshonnorer les catholiques? Et qui ont esté ces impudens? me dirés-vous. O peuple! des personnes baptisées, nourries et instruites en l'Eglise de Dieu, qui ont mille fois oüy et veu la celebration de la sainte Eucharistie, et cent fois peut-estre y ont participé, et apres tout cela s'estant separés de la sainte compagnie des fidelles pour faire des sectes à part, ne laissent pas de nous faire des argumens sur cette calomnie aussi asseurement comme s'ilz estoient tout à fait ignorans de nostre creance. Combien de fois nous objectent-ilz, que si nous mangeons reellement le corps de nostre Seigneur, donc il faut que nous le deschi-

rions, maschions et rongions ; et de là ilz passent à des argumens si insolens et extravagans, qu'il n'est pas possible de plus. Mais y a-t'il jamais eu en l'heresie effronterie plus arrogante que celle-là ?

Or enfin tout cela n'est que calomnie ; vous le sçavés bien, mes tres-chers freres. Non, jamais cela ne fut dit ny pensé par nostre Seigneur, que l'on mangeroit sa chair charnellement, grossierement, et comme l'on mange les chairs mortes et perissables. Et les Capharnaïtes qui l'entendirent comme cela estoient des pauvres gens, qui n'avoient pas bien consideré les parolles de nostre Seigneur, lesquelles ne peuvent nullement estre tirées à ce sens. Car oyés nostre Seigneur; il dit : Ma chair est vrayement viande, et qui mange ma chair a la vie eternelle. Que s'il n'avoit dit que cela, l'interpretation des Capharnaïtes eust eu quelque apparence, puisqu'il ne parloit que de la chair simplement. Mais quoy ! n'exprime-t'il pas assés son intention, quand il dit en ce mesme discours : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ? Voyés-vous pas qu'il ne parle pas d'une viande morte, mais vivante? or elle ne seroit pas vivante, si elle estoit deschirée, rompuë et mise en morceaux. Qui me mange, dit-il, vivra pour l'amour de moy. Il ne veut donc pas donner sa chair morte, ny seule, mais se veut donner tout entierement. Or il ne se donneroit pas soy-mesme tout entierement, s'il ne donnoit que sa chair seule et morte. Mais sur tout, nostre Seigneur avoit rejetté disertement cette intelligence grossiere et toute charnelle par ces parolles : *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam ; verba quæ loquutus sum vobis spiritus et vita sunt* (C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les parolles que je vous ay dites sont esprit et vie). Parolles saintes, parolles divines, parolles infiniment excellentes et propres à deraciner cette lourde et grossiere intelligence de la manducation charnelle du corps de nostre Seigneur, et ce par deux beaux moyens que nos

anciens peres en ont doctement tirés et deduits. Et comment donc, dit saint Chrysostome, la chair ne profite de rien? ne parle-t'il pas de sa chair mesme? Jà n'advienne; mais il parle des personnes qui entendent charnellement. En ces pensées, dit saint Cyprien, la chair et le sang ne profitent de rien, ny le sens charnel ne peut penetrer l'intelligence d'une si grande profondité, si la foy n'y survient : *Nec carnalis sensus ad intellectum tantæ profunditatis penetrat, nisi fides accedat, etc.*

VIVE JESUS.

AUTRE SERMON

SUR LA VERITÉ DU S. SACREMENT DE L'AUTEL [1].

Je vous disois dimanche, mes tres-chers auditeurs, que toutes les difficultés que nos adversaires mettent en la creance de la realité du corps et sang de nostre Seigneur au tres-saint sacrement se peuvent reduire à ces deux doutes que firent les Juifs et les Disciples à Jesus-Christ nostre Seigneur, quand il leur enseignoit la verité de cet article (en *S. Jean,* VI); l'un estoit : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum* (Comment se peut-il faire qu'il nous donne sa chair à manger)? l'autre estoit : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (Cette parolle est bien rude, qui est-ce qui la peut entendre)? Car toutes les oppositions qu'on nous fait tendent là, ou que cette realité n'a pu estre instituée et faite, ou qu'il n'a pas esté convenable. Et semble que tous les lieux qu'ils sont allés recherchans en l'Escriture ne leur servent que d'une confirmation pour ces deux doutes. Or je commençay à preuver que Dieu le pouvoit tant par la commune regle de sa toute-puissance, que par des preuves particulieres touchant la pluralité des lieux d'un corps. Puis je commençay à vous monstrer que la façon en laquelle nostre Seigneur estoit en ce sacrement, n'estoit aucunement dure ny horrible, ains tres-suave et gracieuse.

Maintenant en la poursuite de ce mesme discours, je montreray qu'il n'y a nulle impossibilité en ce saint sacrement, qu'un corps soit en un lieu sans y occuper une place, et garder cette extension exterieure que nous voyons estre naturellement és autres corps; 2°. Que la transubstantiation

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

n'est aucunement impossible, ains tres-veritable en ce sacrement ; 3°. Je deduiray de tout ce que j'auray dit l'adoration de ce saint sacrement. O Seigneur, je loüeray de tout mon cœur vostre toute-puissance, pourveu que vous ouvriés mes levres à vos loüanges ; j'adoreray vostre Majesté au saint sacrement, pourveu que vous teniés tousjours vos parolles en mon cœur : car vos parolles m'instruiront que vous y estes homme-Dieu reellement et veritablement, et que cette vostre presence n'est non plus impossible à vostre volonté, quoy qu'incomprehensible à nos foibles entendemens, que le reste de vos œuvres admirables. Afin que cette priere soit receuë de sa divine bonté, joignons-y l'intercession de nostre Dame : *Ave Maria.*

Nous demeurasmes donc bien asseurés qu'un corps peut estre en plusieurs lieux par l'obeyssance qu'il fait au commandement de son Dieu tout-puissant, auquel il n'y a rien d'impossible. Je dis maintenant qu'un corps peut estre en un lieu sans y occuper aucune place, sans y estre veu, sans y estre touché ny aperceu. Vous avés peut-estre besoin d'entendre pour la pluspart le fonds de cette difficulté. Escoutés un peu attentivement, et je me declareray bien ouvertement.

Quand une chose est en un lieu, nous avons accoustumé de concevoir en icelle deux choses, deux qualités, deux appartenances.

L'une c'est la presence, c'est à dire, que la chose estant en un lieu y soit presente, et cette qualité n'est autre qu'estre en un lieu, de façon qu'estre present en un lieu n'est autre, sinon y estre ; estre absent, c'est n'y estre pas.

L'autre qualité que nous concevons estre en la chose qui est en quelque lieu, c'est qu'elle y occupe une place, c'est à dire, qu'elle y soit tellement que là où elle est nulle autre chose y puisse estre avec elle. Elle remplit tellement

le lieu où elle est, qu'autre chose n'y puisse avoir lieu

Ces deux conditions, à nostre grossiere façon de penser, nous semblent estre tellement liées l'une avec l'autre, qu'elles ne peuvent estre aucunement separées. Et nous est bien advis que quand une chose est en un lieu, elle y occupe place, et partant qu'une autre chose n'y peut estre avec elle.

Or neanmoins la chose n'est pas ainsi; car il y a grande difference entre estre present et occuper lieu, de façon que l'un peut bien estre sans l'autre : je veux dire qu'une chose peut estre tres-parfaittement presente en un lieu sans y occuper lieu; ains les choses, dautant que plus parfaittement elles sont presentes à quelque lieu, moins elles y occupent de place; de quoy les exemples vous feront foy.

La Majesté de Dieu est tellement par tout, que saint Paul a dit : *Non longe est ab unoquoque nostrum : in ipso enim vivimus, movemur et sumus*[1]. Ce qu'il disoit aux Atheniens au propos du Dieu incognu.

Et comme je vous disois dernierement de David : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades*. Or quoy qu'il soit present à toutes choses, si est-ce qu'il n'occupe aucun lieu ou place : ainsi les Anges n'occupent aucune place en eux, de façon que des legions entieres de diables se sont treuvées en un corps. La presence donc peut estre sans l'occupation de lieu, et l'est ordinairement és esprits.

Mais és choses corporelles, ordinairement la presence d'une chose n'est pas sans occupation de place.

Et voicy maintenant la difficulté ouverte entre nous et nos adversaires; car nous disons que comme la presence est ordinairement separée de l'occupation de lieu és choses spirituelles, aussi le peut-elle estre és choses corporelles par la toute-puissance de Dieu. Ilz le nient, et nous le preuvons;

[1] Act., XVII.

et nostre premiere preuve se prend de ce que nous disions dimanche, comme reciproquement ce que nous preuvions dimanche se peut preuver par ce que nous dirons maintenant, estant la nature des verités de s'entre-aider l'une l'autre.

1. Nous disions dimanche, et le preuvasmes suffisamment, qu'un seul corps peut estre en deux lieux ; donc deux corps peuvent estre en un lieu, n'y ayant non plus de difficulté que deux corps n'ayent qu'un lieu, que de dire que deux lieux n'ayent qu'un mesme corps : *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum. His auditis discipuli mirabantur valde, dicentes : Quis ergo poterit salvus esse? Et eos respiciens Jesus, dixit eis : Hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt*[1]. Comment se pourroit-il faire qu'un chameau entrast par le trou d'une aiguille, sinon qu'il n'y occupast point de place? un si grand animal estre compris en un si petit lieu, n'est-ce pas un bel exemple à nostre propos? Je sçay bien qu'il y en a eu qui l'ont entendu d'une corde de chanvre, qu'on appelle cable : mais tous les Peres l'entendent de cét animal. Voyés-vous? il dit que tout cela est impossible aux hommes; mais ny cela, ny autre chose n'est impossible à Dieu. Et s'il n'est impossible de mettre un si grand corps en un si petit lieu, pourquoy sera-t'il impossible qu'il mette un corps humain glorifié en l'hostie et en la moindre partie d'icelle?

En saint Jean, XX, nostre Seigneur, le jour de sa resurrection, vint les portes fermées au milieu des disciples, et fut là au milieu d'eux, et leur dit : *Pax vobis*. Œcolampade dit qu'il entra par les fenestres; Calvin, qu'il ouvrit et resera, ou qu'il aneantit les portes, et tout à coup les recrea. Pierre Martyr dit qu'il entra par quelque ouverture, ou qu'il rendit rares les portes, ou qu'il les fit ceder. Je proteste, mes freres,

[1] S. Matth., XIX; S. Marc., X; S. Luc. XVIII.

que ces gloses et interpretations ne sont point en l'Escriture. Ah! mon Dieu, que ce que l'esprit humain hait est bien hay! qu'est-ce qu'il ne va rechercher pour s'excuser? Voyés en saint Luc, XXIV, comme ses disciples s'esmerveillerent de cette soudaine apparition, et voyant les portes bien fermées, ilz pensoient voir un esprit, comme nos adversaires, lesquelz quand on leur dit que nostre Seigneur n'occupe point de lieu, ilz pensent que ce ne soit pas son corps. Non, non, c'est son corps : ce n'est pas une contenance spirituelle; c'est son vray corps, mais spiritualisé.

Si les bons anciens eussent pensé que ces eschappatoires eussent esté solides, ilz s'en fussent servis contre les Marcionites, qui objectoient ce passage de saint Jean, pour preuver que le corps de nostre Seigneur estoit fantastique, comme le tesmoigne saint Cirille sur ce lieu. Mais jamais aucune attaque ne leur fit reculer d'un pas; ilz voulurent maintenir en tout et par tout le sens naïf et simple de l'Escriture.

Mais quoy, ô mon Dieu, ô mon Sauveur, ô mon Maistre! permettés-moy que je parle de la premiere entrée que vous fistes en ce monde, en laquelle non vous, mais les Anges pour vous, vous voyant parmi les hommes petit enfant, pauvret, nud et pleurant, chanterent *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* En cette entrée icy, Seigneur, comme comparustes-vous au milieu des hommes? sans doute que vous y entrastes, la porte virginale de nostre Dame vostre sainte Mere estant tres-bien fermée; car elle fut Vierge en l'enfantement et apres; jamais il n'y eut aucune corruption ny en sa tres-sainte ame, ny en son corps. Voyés-vous, mes freres? Nostre Seigneur avec son vray corps sort hors du ventre de sa mere sans aucune fraction ni ruption de sa virginité; ne falloit-il pas donc que ce fust sans occuper place, et qu'il passast par ce corps virginal par penetration de dimension? A Dieu ne plaise que je die ce que nos adversaires respondent en cet endroit. C'est chose

hors de respect; à quelque prix que ce soit, ils veulent que ce qu'ils ont dit une fois soit vray; ils ayment mieux blesser la virginité de la mere de Dieu, que confesser leur faute. Certes Jovinien a esté tenu pour heretique entr'autres pour avoir dit que nostre Dame avoit perdu sa virginité en enfantant son Fils. Isaye, au VIIe chapitre, dit et proteste que la Mere de Dieu seroit Vierge, non seulement concevant, mais enfantant! *Ecce Virgo concipiet et pariet;* et en nostre symbole : *Natus ex Maria Virgine.*

Quoy! nostre Seigneur ne sort-il pas du sepulchre fermé? sans doute; S. Matthieu, XXVIII, S. Marc, XVI. L'ange leva la pierre apres que nostre Seigneur fut ressuscité; donc il sortit à travers la pierre sans y occuper aucune place.

Voudriés-vous bien, Messieurs, que je me servisse du tesmoignage de S. Augustin au XXIIe livre de la Cité de Dieu, chap. XVIII? là il est dit que Petronie eut un anneau d'un certain Juif, où il y avoit une pierre pour la guerir de certaine maladie qu'elle avoit; l'anneau estoit tres-bien lié et attaché à un lien bien fort et ferme; elle s'en va au sepulchre de S. Estienne, afin que la guerison ne fust attribuée à l'anneau du Juif; incontinent l'anneau tombe aux pieds de cette femme sans estre rompu, ny le lien desnoüé ou rompu, ainsi, dit S. Augustin, qu'on doit croire nostre Seigneur estre sorty du ventre virginal sans aucune rupture. Vous voyés donc comme un corps peut estre en un lieu sans y occuper place.

Nos adversaires ne sçavent que dire; ils voyent nos raysons bien establies sur l'Escriture, dans laquelle ils sont allés recherchant s'il y avoit rien qui pust servir à leur negation, et voyant qu'il n'y avoit rien, ils se sont jettés sur la philosophie, et ont voulu monstrer que cela estoit impossible. Si je voulois rapporter les raisons qu'alleguent Pierre Martyr et Calvin, je n'aurois jamais fait, quoy qu'il me seroit tres-aisé de leur respondre en philosophe et à la scho-

lastique : mais je n'ay que faire de me mettre sur la philosophie, quand j'ay la parolle de Dieu pour moy. Nostre Seigneur respond assés à tous ces argumens, quand il dit en S. Mathieu, XIX : *Hoc apud homines impossibile est; apud Deum omnia possibilia sunt.* Vous n'entendés pas? O ! il ne faut pas laisser de croire pour cela. Mais puisque vous voulés laisser l'Escriture pour la philosophie, je vous prie, dites-moy comme vous pouvés voir? car ou c'est par emission, ou par immission : si c'est le premier , comme vostre œil peut-il contenir tant de choses, estant si petit? comme peut-il avoir tant de rayons qu'il en faut pour couvrir toute une montagne qu'il voit tout à coup, et occuper l'espace de cinquante lieuës de loin? le fil le plus delié du monde, en si grand espace, feroit un tres-gros peloton. Si c'est le second, comme peut recevoir vostre œil, qui est si petit, une representation de si grandes choses et si diverses?

Qu'ilz me disent comme la lumiere corporelle penetre ainsi en un instant les cieux, l'air et l'eau; car encore qu'elle n'aye pas de substance, si est-ce qu'elle est corporelle.

Voila, mes freres, la verité du fait. Nostre Seigneur est en l'Eucharistie sans y occuper place. Il y est les parties bien proportionnées ensemble, mais sans aucune proportion de place, parce qu'elles n'en occupent point.

On me dira : Comme se peut-il faire qu'il y soit invisible et impalpable? Cela est aisé; car quand on voulut jetter nostre Seigneur du sommet de la montagne, il passa à travers d'eux, sans y estre ny veu ny aperceu : quand, apres la resurrection, il laissa ses disciples en Emaüs, il disparut devant eux, et ne le virent plus, encore qu'auparavant ils le vissent et que leurs yeux fussent ouverts.

Il n'y a donc plus de difficulté de tous ces costés-là : un corps peut estre en deux lieux, ainsi qu'il appert par l'histoire de la Conversion de S. Paul. Un corps peut estre en un lieu

sans y occuper place, ainsi qu'il appert par l'entrée de nostre Seigneur les portes fermées, et par sa nativité. Un corps peut estre en un lieu, sans qu'on le puisse voir et connoistre qu'il y soit, comme il appert par les exemples que je viens d'apporter.

Mais il y a encore une difficulté; car nos adversaires ne voulant pas abandonner leur *Quomodo*, demandent : Comme se peut-il faire qu'une chose qui estoit n'agueres pain, soit maintenant chair de nostre Seigneur? il se peut faire par un changement total de substance en substance, que l'on appelle fort proprement du mot de transubstantiation. Ceux qui ont suivy le party de Luther pour combattre l'Eglise, ont opinion qu'en ce sacrement il n'y aye point de changement au pain, ains que le pain y demeure, et neanmoins confessent que le vray corps de nostre Seigneur y est. Ceux qui suivent Calvin nient le changement au pain, et quant et quant la realité du corps. Or l'Eglise confessant la realité, dit le corps de nostre Seigneur y estre reellement sans aucune substance du pain, laquelle a esté changée en la chair, etc. Pierre Martyr, au livre contre Gardinerus, dispute fort et ferme contre cette transubstantiation, comme contre chose impossible : mais je ne sçay en quoy ils treuvent cette impossibilité; car n'a-t'on pas veu la substance de l'eau changée en la substance du vin és nopces de Cana en Galilée (elle fut faite vin, en S. Jean, II), et la femme de Loth en une statuë de sel *(Genes.* XXIX*)*? Mais voyés comme le diable mesme reconnoist la transubstantiation estre possible : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.* Mais quelle difficulté, *qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum* [1]? La verge d'Aaron n'est-elle pas veritablement convertie en couleuvre? car l'Escriture dit que ce que les autres firent, fut par sorcellerie, mais que ce que fit Aaron fut veritable. Nostre Sauveur n'a-t'il pas converty

[1] Psal. CXIII; Exod., XVII.

le rien en tout *(Genes.* I*)?* Ne convertira-t'il pas nostre pourriture en un beau corps, en la resurrection (I *Cor.* XV)? Ne convertit-il pas la poudre en chair (*Genes.* III)? Il n'y a donc plus de doute qu'elle se puisse faire. Or je preuve maintenant qu'elle s'est faite en l'institution du tres-saint sacrement.

Nostre Seigneur prit du pain, et dit : Cecy est mon corps; donc ce n'est plus pain, si c'est le corps de nostre Seigneur : car si ce qu'il prit entre ses benistes mains n'estoit pas changé, il ne falloit pas dire que ce fut autre chose que ce qui estoit auparavant : auparavant c'estoit du pain, maintenant c'est son corps; donc il est changé de pain en corps. Il ne faut pas dire que son corps y soit, et le pain aussi; car qui vendroit un sac, moitié froment, moitié avoine, et diroit : Acheptés cecy, car c'est froment; sans doute qu'il tromperoit le monde, et seroit reputé pour avoir dit un mensonge. Ainsi qui diroit d'un tonneau plein d'eau et d'huyle : Cecy est huyle; on le tiendroit pour menteur. Il ne faut pas donc dire que nostre Seigneur disant : Cecy est mon corps, le pain soit encore. Quand donc il dit : *Hoc est corpus meum,* il monstre clairement que le pain avoit esté changé.

Secondement, en S. Jean, VI, quand nostre Seigneur dit : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita;* si ce qu'il disoit n'eust deu estre fait par changement, il eust esté faux; car le pain, s'il demeure pain, ne peut estre chair. Il faut donc qu'il entendist un pain changé, et tel qu'il descrit là mesme : *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi.*

Mais voudriés-vous bien, Messieurs, qu'en ce sacrement on repeust le ventre et l'esprit tout ensemble? non, cela n'estoit pas convenable. Je sçay bien qu'il y a de la difficulté en cecy; mais il y en auroit encore davantage autrement. Et quant à l'Escriture, tout ce qu'ils nous sçavent objecter, c'est premierement que ce nom de transubstantiation n'est point en l'Escriture : à quoy je reponds que ny le mot de

Trinité, ny *Omousios,* ny *Theotocos,* ne s'y treuvent. Il suffit que la chose est en l'Escriture, encore que le mot n'y soit pas. Secondement ils disent que ce sacrement est appellé pain : mais je respons que ce n'est pas parce qu'il y aye du pain, mais parce qu'il y a apparence de pain exterieure, ou bien parce qu'il a esté fait du pain, ou parce qu'il a les effets et proprietés du pain, ou parce que, selon la coustume des Hebreux, toute sorte de viande a esté appeliée pain, comme on void de la manne qui a esté appellée pain *(Exod.* XVI*).* Donc nostre Seigneur n'a pas dit : *Caro mea vere est panis,* mais *vere* [illegible] *cibus,* qui est le mesme que quand il dit : *Ego sum panis vivus;* et que l'Escriture a accoustumé d'appeller les choses du nom de celles-là desquelles elles ont esté faites, ainsi qu'il est aisé à voir *Exod.* VII, où la verge d'Aaron estant convertie en serpent, ne laisse d'estre appellée verge : au *Gen.* III, où l'homme fait et tiré de poudre, ne laisse d'estre appellé poudre. Tiercement, ils disent que cette opinion de transubstantiation est nouvelle : mais ils ont tres-grand tort ; car à la verité elle a de tout tems esté en l'Eglise. Il seroit aisé de recueillir ce qu'en ont dit les anciens. Oyés en quelques-uns ! S. Cyprien, qui vivoit il y a plus de treize cents ans, *In sermone de Cœna Domini : Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie, sed natura mutatus, omnipotentia verbi factus est caro.* S. Cyrille Hierosolymitain, *Cathec.* 4 *: Aquam aliquando mutavit in vinum, et non erit dignus cui credamus quod vinum in sanguinem transmutarit?* Nyssenus, *In oratione magna,* c. XXXVII : *Recte Dei verbo sanctificatum panem in Dei verbi corpus credimus immutari.* S. Augustin, *ut citat Beda,* c. X, I *ad Cor. : Non omnis panis, sed accipiens Christi benedictionem, fit corpus Christi.*

Enfin il y a cinq cents ans passés qu'en un concile general celebré sous le pape Nicolas II, qui estoit de ce pays de Savoye, et d'une tres-noble maison, Berengarius fut contraint d'abjurer cette erreur.

Voulons-nous abandonner toute l'antiquité si bien fondée en l'Escriture, pour eviter un peu de difficulté et flatter les consequences de nostre entendement propre?

Concluons donc qu'apres la consecration le vray corps de nostre Seigneur y est, et n'y a point d'autre substance quelle qu'elle soit; il y est, dis-je, reellement et tres-veritablement.

D'où s'ensuit la troisieme proposition que j'avois avancée, que ce sacrement, entant qu'il contient nostre Seigneur, est adorable, et que l'on le doit adorer.

Car à la verité, puisque c'est Jesus-Christ, et que Jesus-Christ est Dieu, qui ne l'adorera, je vous prie, aussi bien là qu'au ciel, puisqu'il est escrit en S. Matthieu IV : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies*? car nostre Seigneur, où qu'il soit, il y veut estre adoré. Ainsi fut-il adoré en croix par le larron, et marchant parmy Hierusalem par les troupes qui crioient *Hosanna;* en la creche par les roys. Il est voilé en l'Eucharistie, mais cela ne doit pas empescher qu'il n'y soit adoré; car ainsi fut-il adoré des roys, voilé des langes et emmailloté. Or afin que tout d'un coup je prouve que nostre Seigneur est reellement selon sa chair en ce tres-saint sacrement, et tout ensemble qu'il l'y faut adorer, l'un ne pouvant estre sans l'autre, ny qu'il y soit adoré s'il n'y est pas, ny qu'il y soit sans y estre adoré par l'Eglise, qui est jalouse de rendre à son Espoux tout honneur; je vous prie de regarder combien cette affaire est convenable, puisque cette adoration ayant esté preveuë par David, il en tressaute de consolation, au Pseaume XXI, et chante : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ. Manducaverunt, ait Augustinus, corpus humilitatis Domini sui divites terræ; nec sicut pauperes saturati sunt usque ad imitationem, sed tamen adoraverunt. Arnobius, Basil., Theodor.; sic explicatur locus Psalmi XCVIII, Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est, ab Augustino.*

Mais S. Paul, I aux Corinth. XI, qu'est-ce qu'il dit? *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.*

Ponenda est ergo differentia quam par est adhibere, et venerari corpus Domini, etc.

Et afin qu'il ne semble pas que ce soit une nouveauté, ains qu'on connoisse que l'adoration de l'Eucharistie a tousjours esté en l'Eglise, et par consequent qu'on a tousjours creu fermement qu'en icelle est le vray corps de nostre Seigneur, oyés un peu le tesmoignage de quelques grands Peres.

Et premierement, je produiray S. Chrysostome, qui vivoit il y a plus de douze cents ans, et lequel pour son excellence a esté loüé et appellé Bouche d'or, *Homil.* 6 *ad populum Antiochenum*[1] : *Considera quæso, mensa regalis est, angeli ministrantes, ipse rex adest, tu adstas oscitans?... igitur adora, et communica; cum vela videris retrahi, tunc superne cœlum aperiri cogita, et angelos descendere. Idem lib.* VI *de Sacerdotio,* il raconte une vision d'un vieillard qu'il appelle admirable, lequel pendant la messe avoit veu une troupe d'anges resplandissans entourer l'autel, inclinés comme soldats devant leur roy. Notés cette comparaison, notés le mot d'autel. Puis là mesme il raconte d'un autre qu'il avoit appris par vision, que ceux qui prenoient ce saint sacrement deuëment à la fin de leur vie, avoient des anges autour de leurs corps qui les accompagnoient jusques au ciel. C'est chose belle que de voir ce qu'il dit, *Homil.* 3 *et* 4 *contra Anomæos.*

S. Ambroise en son orayson preparatoire invoque ce saint sacrement, et l'appelle pain saint, vivant, pur, beau, tres-doux, et luy demande grace de pouvoir aller à son royaume.

S. Gregoire Nazianzene, *Oratione in laudem sororis suæ*

[1] Al. Hom. III in Epist. ad Ephes.

Gregoriæ, raconte que sa sœur estant malade d'une maladie prodigieuse, vint de nuict à l'autel se prosternant, et priant celuy qui est adoré sur iceluy : *Omnibusque nominibus appellans, atque omnium rerum quas fecerat commonefaciens, quid fecerit audite : caput cum clamore et lacrymis admovens, se non nisi reddita sanitate discessuram minitans, etc.* Ainsi elle fut guerie.

Et Origene plus ancien encore, *Homil.* 5 *in diversa,* dit qu'en ce sacrement nous recevons en nous comme en nostre maison le corps de nostre Seigneur : dis donc, dit-il, *Domine, non sum dignus, etc.*

Cyprian. Sermone de laïcis : Mulier quædam cum arcam haberet in qua sanctum Domini corpus posuerat, et indignis manibus tentasset aperire, igne inde surgente deterrita est, etc.

VIVE JESUS.

AUTRE SERMON

SUR LE SAINT SACREMENT DE L'AUTEL[1].

Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est? I Cor., X.

Le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation du corps de Jesus-Christ ?

Les adversaires de l'Eglise catholique respondent à cette interrogation que non, parce que Jesus-Christ leur a dit : *Caro non prodest quicquam* (La chair ne profite de rien). Les catholiques respondent qu'oüy, parce, disent-ils, que : *Accepimus a Domino, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum* (Nous avons appris du Seigneur, que le Seigneur Jesus, la nuict en laquelle il fut livré, prit du pain, et rendant graces, il le rompit, et dit : Prenés et mangés, cecy est mon corps). C'est en cet article, auditeurs, où je vous desire attentifs, si jamais vous le fustes, pour entendre nos raisons, vous conjurant de laisser toute passion pour bien juger en une cause si importante, et je suis asseuré que, le tout meurement consideré, vous ferés jugement en faveur des catholiques, tant leurs raisons devancent en fermeté, en sainteté, en solidité et en bonté, celles des adversaires. Je prie, si jamais j'ai prié humblement et d'affection, que celuy qui fait la bouche des enfans diserte, daigne par sa bonté me donner l'entendement de bien sonder ses tesmoignages : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo;* et à vous, mes tres-chers auditeurs, qu'il incline

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

vos cœurs és tesmoignages de sa parolle; car en cette difficulté je voy les ennemis qui m'attendent avec une troupe de doutes et questions humaines : *Me expectaverunt peccatores, ut perderent me, testimonia tua intellexi.* Pendant que l'un me veut tirer par la voye des figures, l'autre de l'ubiquité, l'autre des effets, faites, Seigneur, que j'aye pour mon guide vostre seule parolle, et qu'elle me soit phare en cette navigation : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* A celle fin qu'ainsi soit, invoquons l'ayde du saint Esprit, disant : *Ave Maria.*

De peur que par un prejugé et supposition fausse vos entendemens ne soient atteints de quelque passion contre nous, chers Auditeurs, pendant qu'on vous pourroit avoir fait accroire que le different qui est entre nous et nos adversaires ne gist en autre, sinon en ce qu'ils ne veulent rien croire que ce qui est és Escritures, et que nous voulions fonder nostre doctrine ailleurs que sur icelle; je vous supplie de croire qu'en ce particulier different (ny en pas un autre aussi, non plus qu'eux) nous ne leur voulons ceder en l'honneur que nous avons juré aux saintes Escritures : mais que tout au contraire, nous protestons ne le vouloir demesler que par la seule, pure et expresse parolle de Dieu, ainsi que nous fismes dimanche.

Si donc on vous a dit que l'Eglise n'alleguoit que l'authorité des hommes, si on vous a dit qu'elle laissoit en arriere l'Escriture, je vous prie de vous en desabuser, et croire que l'Escriture a tousjours esté en nos mains, et que ce riche thresor n'a esté gardé que par l'Eglise; et que nos adversaires ne l'ont eu que de nous. Nous ne voulons icy que l'Escriture.

Nous sommes donc desja d'accord en ce point, qui est que ce different ne se decide que par l'Escriture; mais c'est en l'interpretation que gist nostre controverse et dispute : car

nous apportons de beaux et bons passages de l'Escriture, et eux en apportent de ceux qu'ils peuvent penser estre tels. Tout est de l'Escriture; mais quoy? ils veulent interpreter les nostres, et les leurs contre nous; et nous quasi comme estant sur la deffensive, sans interpreter les nostres, car ils sont clairs, voulons seulement rejetter leurs interpretations afin qu'elles ne nous offensent.

Entrons, je vous prie, en matiere, et vous verrés clairement la verité de ce que je dis.

Quand Berengarius comparut, l'Eglise tenoit qu'au saint sacrement de l'Eucharistie estoit reellement, substantiellement et veritablement le corps et le sang de Jesus-Christ. Depuis elle le soustint paisiblement jusques au tems de Jean Hus, Wiclef; puis vindrent OEcolampadius, Carolostadius, Zuingle et Calvin, lesquels dirent qu'elle se trompoit, et parloit sans fondement. Mais, au contraire, voicy ses deffenses.

Premierement, le sixieme chapitre de S. Jean, sur lequel j'ay discouru dimanche. Secondement elle apporte les parolles de l'institution : *S. Matthieu,* XXVI, *S. Marc,* XIV, *S. Luc,* XXII, *premiere aux Corinth. chap. XI,* en tous lieux nostre Seigneur parlant de la viande qu'il donnoit, instituant la manducation de la scene, ils rapportent qu'il dit que c'estoit son corps par des parolles si expresses, qu'elles ne le sçauroient estre davantage, dont l'Eglise tire cette claire raison : Dieu l'a dit, Dieu ne peut mentir, donc il y est.

L'adversaire respond que Dieu ne l'a pas dit : nous monstrons ses propres mots. Il dit qu'ilz ne se doivent ainsi entendre comme nous pensons : nous disons que si. Voila nostre different. Qui entend mieux les Escritures? Si je puis monstrer clairement que nous sommes bien fondés, il s'ensuivra que les adversaires le seront d'autant moins qu'ilz viennent combattre le possesseur de bonne foy.

Rayson premiere des catholiques. Icy nostre Seigneur in-

stituë un sacrement : or les sacremens doivent estre institués en parolles claires ; donc, etc. La mineure se preuve par rayson, parce que l'usage du sacrement nous doit estre aisé et commun à tous ; donc chacun doit entendre ce qui en est. Voyés en S. Marc, dernier, et en S. Jean, III, comme nostre Seigneur se declare instituant le baptesme.

Deuxieme rayson. C'est un testament, S. Matthieu, XXVI : *Hic est sanguis novi testamenti.* S. Luc, XXII : *Hic est calix novum testamentum in sanguine meo qui pro vobis fundetur.* Or les testamens doivent estre en termes clairs. Hebr. IX : *Lecto omni mandato legis a Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum cum aqua et lana coccinea et hissopo, ipsum quoque librum, et omnem populum aspersit, dicens : Hic est sanguis testamenti, quod mandavit ad vos Deus.* Ad Gal. III : *Hominis confirmatum testamentum nemo spernit, aut superordinat. Abraham factæ sunt promissiones, et semini ejus, non dicit in seminibus.* Pourquoy voulés-vous, ô Messieurs, adjouster vos interpretations sur le testament de nostre Seigneur ? Si S. Paul fait consideration sur un singulier et pluriel, tant il veut prendre rigoureusement la proprieté des parolles, pourquoy voulons-nous prendre la licence de renoncer à la proprieté des parolles du Fils de Dieu en ce sien testament ?

De plus, l'intention de nostre Seigneur en sa sainte cene, faysant son testament, estoit de laisser un gage à son Espouse de l'amour qu'il luy portoit, amour si grand que de vouloir mourir pour elle. Voudriés-vous bien, chers Auditeurs, qu'un morceau de pain, un leg si petit, fust le gage d'un tel et si grand amour ? Non, c'estoit luy-mesme en une autre forme impassible qu'il donnoit comme un juste et asseuré tesmoignage de l'excés de son amour.

En outre, nostre Seigneur n'avoit que son corps et son sang à donner ; car il disoit luy-mesme : *Filius hominis non*

habet ubi caput suum reclinet. Donc faysant son testament, et laissant des legs à ses amis, il ne pouvoit laisser que son corps et son sang.

Enfin, vous semble-t'il qu'un morceau de pain soit un present digne d'un tel Seigneur, et voulés-vous que nous soyons tousjours serviteurs, n'ayant pour heritage qu'une figure, comme les mosaïques?

Troisieme raison. *Est lex et dogma, atqui leges et dogmata numquam tradi debent obscure,* ainsi que dit S. Augustin, *lib.* II, *de Doc. Christ., cap.* VI *et* IX : *Nihil est dictum obscure, nec scriptum quod spectet ad fidem et mores, quod non planissime dictum sit in aliis locis.*

Quatrieme raison. Il n'y a aucune marque de figure, comme és autres lieux où il parle figurativement.

Cinquieme raison. Tous les escrivains s'accordent.

Sixieme raison. Tous les expositeurs anciens s'accordent.

Septieme raison. *Numquam dimittendus sensus litteralis, alioquin omnia exposita sunt interpretationibus spontaneis.*

Voilà les raisons generales par lesquelles il appert que nous sommes bien fondés à les interpreter en leur sens expres et formel, non figuré et metamorphosé.

Maintenant monstrons-le un peu plus particulierement contre les argumens de nos adversaires.

Premiere interpretation d'André Carlostade : *Hoc, id est, hic*, et dit que le Pere celeste le luy a revelé, dont Luther a intitulé un livre : *Contra cœlestes Prophetas.* J'ay veu une Bible imprimée en françois, depuis que je suis en ce pays, où il y a : Cy est mon corps; mais le grec y repugne tout ouvertement, τοῦτο, et le sens; car quelle rayson? Mangés, car cecy est mon corps.

Une autre est de Zuingle, qui allegue une vision d'un je ne sçay qui blanc ou noir qui luy dit que *est* vouloit dire *significat.* Œcolampade dit : *Corpus, id est, signum corpo-*

ris. Et tout de mesme Calvin, hormis qu'il adjouste l'apprehension par la foy.

Mais Luther, pour monstrer qu'il avoit autant d'esprit que les autres, pour se mocquer des sacremens en son livre : *Quod verba Domini firmiter stent*, dit : *Meum, quia omnia mea sunt*. Par où il appert que l'institution de ce grand mystere consistant en quatre parolles, il n'y en a aucune qui n'aye esté attaquée avec grande audace et sacrilege par les superbes ennemys de la foy, trop attachés à leur sens et propre rayson, etc.

VIVE JESUS.

SERMON

POUR LE TROISIEME DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE.

DE L'ACCÉS QUE LES PECHEURS ONT A JESUS-CHRIST.

Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum, et murmurabant Scribæ et Pharisæi dicentes, quia hic peccatores recipit et manducat cum illis Luc, XV.

Les Publicains s'approchoient de Jesus pour ouyr sa parolle, et les Scribes et les Pharisiens murmuroient contre luy de ce qu'il recevoit les pecheurs, et mangeoit avec eux.

On void souventesfois és bonnes et grosses villes, et peut-estre l'aurés-vous bien remarqué, qu'arrivant quelque signalé operateur, il fait incontinent publier son arrivée, et les maladies desquelles il fait profession de guerir plus particulierement, afin que ceux qui en sont travaillés viennent au secours vers luy.

Nostre Seigneur, grand et excellent medecin de toutes nos infirmités, avant qu'arriver en ce monde, fait entendre partout et son arrivée, et les maladies desquelles il guerit, tantost par ses prophetes : *Quod confractum fuerit, alligabo, et quod infirmum fuerit, consolidabo* (Je relieray ce qui est rompu, et conforteray ce qui est foible, *Ezech.* XXXV) : *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, ad annunciandum pauperibus misit me, ut mederer contritis corde* (L'esprit du Seigneur est sur moy, il m'a envoyé pour ensoigner les pauvres et guerir ceux qui ont le cœur contrit, *Isa.* LXI) : *Mundabit eos ab omnibus inquinamentis suis* (Ils seront nettoyés de toutes leurs iniquités, *Ezech.* XXXVI): *Tu populum humilem salvum facies* (Et vous sauverés ceux qui sont humbles, *Ps.* XVII); tantost par sa propre bouche :

Venite ad me, omnes qui laboratis, etc.[1] (Venés à moy, vous tous qui estes travaillés); Mais sur tout lorsqu'il se fait appeller Jesus; car les medecins ne guerissent pas tousjours, et partant il ne le faut pas seulement qualifier medecin, mais Sauveur, dautant que ses receptes sont infaillibles. Quelle merveille donc, si en l'Evangile du jourd'huy nous le voyons environné de malades, pecheurs et publicains? O vaine et sotte murmuration des Juifs, quand ils disent : *Hic peccatores recipit* (Celuy-cy reçoit les pecheurs)! hé! qui voudriés-vous donc qui les receust? n'est-ce pas l'honneur du medecin d'estre recherché des malades, et dautant plus que leurs maladies sont incurables? nostre Seigneur, non tant pour repousser la temerité de ces pharisiens, que pour nous donner courage de nous approcher de luy, rejette bien loing par similitudes cette consideration pharisaïque. Concluons donc pertinemment par tout son discours, que son playsir est de ramener les pecheurs à sa misericorde. Les pecheurs sont donc esloignés de nostre Seigneur? ouy infiniment : mais pensons-y premierement un peu de prés, afin que le desir de nous approcher de nostre Seigneur nous vienne dautant plus grand ; et puis nous verrons les moyens de nous en approcher, et les consolations que nous aurons en ce saint rapprochement, afin que reconnoissant le bannissement auquel les pechés constituent l'ame, nous nous en retirions au plustost si nous y sommes, nous nous gardions de jamais y retourner, et nous nous approchions tousjours de plus prés de nostre Seigneur. Mais ces graces sont les effets propres et particuliers de saint Esprit : il nous faut donc demander sa divine assistance, et pour plus aysement l'obtenir, employons-y la faveur de sa tres-glorieuse Espouse, la saluant : *Ave, Maria.*

Je treuve admirable et profonde la description que le

[1] S. Jean, VII.

saint personnage et langoureux prophete Job fait des pecheurs, quand il les qualifie en cette façon [1] : *Qui dixerunt Deo : Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (Ceux qui ont dit à Dieu : Retirés-vous de nous, nous ne voulons point sçavoir vos chemins). O excellente façon de parler! ô description pleine d'une admirable doctrine! Pour dire les pecheurs, il dit ceux qui ont dit à Dieu : Retirés-vous de nous.

C'est vrayement la proprieté des pecheurs que de s'esloigner de Dieu tant qu'il est possible; mais ceux qui s'esloignent de luy periront : *Qui elongant se a te peribunt* [2], comme la brebiette qui s'esgare parmi les haliers, és montagnes et forests, court grand hasard. Dieu s'en plaint par un de ses prophetes [3] : *Quid invenerunt in me patres vestri iniquitatis, quia elongaverunt a me, et ambulaverunt post vanitatem, et vani facti sunt* (Quelle iniquité ont treuvée vos peres en moy, qu'ils m'ont abandonné, et ont cheminé en choses vaines, et sont devenus vains)? Et le prophete qui avoit dit [4] : *Dominus illuminatio mea et salus mea* (Le Seigneur est ma lumiere et mon salut), parlant du mesme salut : *Longe,* dit-il [5], *a peccatoribus salus* (Le salut est loing des pecheurs). *Mitto ego ad te filios Israël, ad gentes apostatas quæ recesserunt a me* (Je t'envoye, dit Dieu au prophete Ezechiel [6], aux enfans d'Israël, et aux gens qui se sont retirés de moy, comme apostats). *Longe est Dominus ab impiis* [7] (Le Seigneur est loing des impies). *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : duo mala fecit populus meus, dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (O cieux, estonnés-vous de cette chose, et que vos portes soient grandement desolées, dit le Seigneur; car mon peuple a fait deux maux, ilz m'ont quitté moy, qui suis la fontaine

[1] Job, XXI. — [2] Ps. LXXII. — [3] Hier., II. — [4] Ps. XXVI. — [5] Ibid. CXVIII. — [6] Ezech., XVIII. — [7] Prov., XV.

d'eau vive, et se sont fouy des cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux). Ce sont les deux maux du peché, que disent les theologiens : *Aversio a Deo, et conversio ad creaturam;* Se separer, se retirer, s'esgarer, s'esloigner et fourvoyer de Dieu, et se joindre, s'accointer, s'allier et unir à la creature. Ne voyés-vous pas le prodigue comme il s'en va, *in regionem longinquam*[1], en une region lointaine? C'est en cet esloignement que consiste le grand mal du peché, c'est à dire qu'il nous separe de Dieu, de maniere qu'en l'escole l'on est d'accord que *Ite,* Allés, est le mot principal de la sentence de nostre Seigneur; et en saint Luc, parlant des pecheurs obstinés, il dit qu'il leur sera dit : *Discedite a me, omnes operarii iniquitatis*[2] (Retirés-vous de moy, ouvriers d'iniquité); et tesmoigne que : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (Dans le lieu où ilz iront, il y aura pleurs et grincemens de dents).

Mais voicy le gros de la difficulté : comme se peut-il faire que nous soyons esloignés de Dieu luy-mesme, qui est partout, et ne sçaurions treuver un recoin pour caché qu'il soit, que sa Majesté ne s'y retreuve? S. Paul parlant aux Atheniens, disoit : *Non longe abest ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Il n'est point loin d'un chacun de nous; car en luy nous vivons, nous nous mouvons et subsistons).

L'ame se peut retirer et esloigner de Dieu en deux façons : premierement par affection et desir, *non loco sed affectu,* dit S. Chrysostome. *Anima enim non passibus, sed passionibus ambulat* (Les pieds dont l'ame se sert pour cheminer sont ses passions). Les pecheurs voudroient que jamais Dieu ne les vist, qu'il ne pensast point à eux, qu'il ne fust point parmi eux : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[3] (Le fol a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu). Et si cela n'est, il ne tient pas à eux, et en cette façon ilz disent à

[1] S. Luc, XIII. — [2] Ibid. — [3] Psal. XVII.

Dieu : *Recede a nobis, viam mandatorum tuorum nolumus* (Retirés-vous de nous, nous ne voulons point marcher dans la voye de vos commandemens) Là où remarqués la façon l'immobilité est propre à Dieu, et la mobilité aux pecheurs et ilz la veulent renverser : *Recede a nobis, etc.*

Secondement l'ame s'esloigne de Dieu, fuyant ses graces et les moyens qu'il nous propose pour nostre salut, comme l'on dit qu'un tel fuit les medecins, non pas pource qu'il laisse la personne des medecins, mais les remedes : *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

Ainsi sont loing de Dieu les pecheurs; ainsi sont-ilz esloignés de ses misericordes. Quelles douleurs! quelz regrets! Car ce que dit le grand S. Augustin est tres-vray : *Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (Seigneur, vous nous avés faits pour vous, et nostre cœur sera tousjours en inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous). O quelle division de l'homme au regard de son Dieu et au regard de soy-mesme! Mais il y a cette seule consolation parmi cette grande desolation : c'est qu'encore que le pecheur soit loing de Dieu, il peut revenir à luy et estre bien receu : *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum, quoniam multus est ad ignoscendum* [1] (Que l'impie quitte sa voye, et l'homme inique ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il aura pitié de luy; car il est abondant en misericorde pour pardonner). Ainsi le chetif prodigue, et l'infortuné Absalon [2], comme sont-ilz receus de leurs peres! et sans cela, que deviendrions-nous? car tous ont peché, *Omnes declinaverunt.* Tout homme est menteur, c'est à dire, pecheur, *Omnis homo mendax. Si dixerimus quoniam peccatum, etc.* [3] (Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes). *Revertere ad Dominum* [4], *et avertere ab injus-*

[1] Isaye, LV. — [2] Roys, XIV. — [3] Jean, I. — [4] Eccles., XVII.

titia tua : quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se (Retournés au Seigneur, et quittés vostre injustice; car sa misericorde est grande à ceux qui se convertissent à luy). Pourquoy s'appelle-t'il Sauveur, sinon pour sauver? *Erant appropinquantes peccatores, et publicani ad Jesum, ut audirent illum* (Les pecheurs et les publicains s'approchoient de luy pour ouyr sa parolle).

Il est raconté de David, au chap. XXII du premier des Roys, qu'estant dans la caverne de Odolla, les souffreteux et affligés s'en vindrent à luy, et il se rendit leur roy. C'estoit pour figurer que ce second et veritable David devoit laisser approcher de luy les pauvres et necessiteux, les affligés et les miserables, ceux qui gemissent sous le pesant fardeau des infirmités corporelles, et beaucoup plus ceux qui sont accablés sous l'espouvantable fardeau du peché.

Les pharisiens murmurent parce qu'il reçoit les pecheurs, *Quia hic peccatores recipit* : mais voyons un peu par le progrés comme il les reçoit, et nous verrons de grandes choses. Le pecheur se peut bien esloigner de Dieu et de soy-mesme, c'est chose certaine. *Spiritus vadens et non rediens* (l'Esprit s'en va et ne revient point). *Perditio tua ex te, Israel* (Ta perdition vient de toy, Israël) ; mais de moy seul vient ton secours, *Tantum ex me auxilium tuum.* Et S. Paul : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est* (Nous ne sommes pas suffisans de nous, comme de nous-mesmes, d'avoir quelque bonne pensée, mais nostre suffisance est de Dieu). Nous pouvons bien gaster, mais non pas refaire. Nostre Seigneur previent le pecheur et le va rechercher, l'appelle et l'invite à revenir, autrement il n'y penseroit jamais. *Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus est* (Je reconnois que ma force vient de vous, mon Dieu, parce que vous estes mon secours). *Deus meus, misericordia ejus prœveniet me* (La misericorde de mon Dieu me previen-

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

dra). *Operatur in nobis velle et perficere* (C'est Dieu qui produit en nous les bons desirs et les bonnes volontés, et c'est luy qui les perfectionne et conduit à l'execution). *Trahe me post te, curremus* (Tirés-moy apres vous, et nous courrons). Qui va par vent en un pays, ne revient que par vent contraire. Jamais Absalon ne fust revenu à son pere David, si la femme Thecuite ne l'eust obtenu : jamais le pecheur ne reviendroit, si la misericorde ne le prevenoit. Mais, ô bonté infinie ! nostre Seigneur va recherchant la brebis egarée, autrement elle ne reviendroit jamais; cette misericorde va cherchant la dragme perduë. Ah ! donc, si ceux-cy murmurent, loüons-le, nous autres, *quia peccatores recipit, quia quærit* (parce qu'il recoit les pecheurs et les cherche). *Stabat Jesus in die magno solemnitatis, et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat*[1] (Jesus estant dans le temple au jour de la grande solemnité, crioit, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy et boive). *Venite ad me, omnes, etc.*[2] (Venés à moy, vous tous, etc.) *Venit Filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat* (Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui estoit pery). *Quoties volui vos congregare, sicut gallina congregat pullos suos*[3] (Combien de fois vous ay-je voulu assembler, comme la poule fait ses poussins) ! En quoy les predicateurs sont advertis de faire ce que dit S. Paul de luy-mesme : *Omnibus omnia factus sum* (Je me suis fait tout à tous). O difficile condition des predicateurs !

Mais, ô miserables que nous sommes ! bien souvent nous sommes appellés, et nous faysons la sourde oreille. *Vocavi, et renuistis,* (J'ay appellé et vous n'avés pas escousté), dit Dieu. Nous sommes attirés, et nous nous opiniastrons contre luy. Il s'en plaint, disant : Tout le jour, j'ay tendu mes mains à un peuple mescroyant et rebelle : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi.*

[1] Joan., VII. — [2] S. Matth., XI. — [3] S. Luc, X.

O sainte, ô fortunée et heureuse la trouppe de ces pecheurs et publicains, lesquelz aujourd'huy s'approchent de nostre Seigneur; ilz ne font pas comme les conviés à ce grand festin qui s'excusent; ceux-cy viennent et sont les bien-venus. O mon Sauveur, comment sont venus à vous ces pecheurs, puisque vous estes juste? Car David dit absolument du juste que le mal ne l'approchera point : *Non accedet ad te malum. Declinate a me, maligni* (Retirés-vous de moy, meschans). *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (Personne ne peut venir à moy, si mon Pere ne l'attire). *Et eum qui venit ad me, non ejiciam foras* (Et celuy qui vient à moy ne sera point rejetté. Puisqu'ainsi est donc, ô Sauveur, ô Redempteur, ô bon Dieu! je peux bien dire à ce peuple de vostre part : *Accedite ad Dominum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur, quia hic peccatores recipit* (Approchés-vous de Dieu, et vous serés illuminés, et vos faces ne seront point confonduës; car il reçoit les pecheurs).

Mais voyés la maniere de s'approcher de Dieu; c'est qu'il faut abandonner le peché. *Recede a malo* (Retirés-vous du mal). *Egredimini a Babylone, fugite a Chaldæis, non est pax impiis, dicit Dominus* [1] (Sortés de Babylone, fuyés les Chaldeens, la paix n'est pas avec les impies, dit le Seigneur). Vous avés esté en peché de cœur, de bouche et d'œuvres; il faut aussi employer trois choses contraires, savoir : contrition, confession et satisfaction.

Nostre Seigneur est comme le soleil qui va par tout : *A summo cœlo egressio ejus* (Sa course est du haut du ciel). Il va dardant ses rayons sur les justes et injustes, et des plus fangeux bourbiers il tire les vapeurs en haut, lesquelles arrivées à certaine distance, sont converties en une douce pluye, laquelle descendant donne vie, et fait germer les fruits. Il tire des plus grands pecheurs les exhalaisons saintes, qui

[1] Isa., XLVIII.

sont les considerations de leurs fautes jusques à un certain degré de crainte et d'apprehension, jusques à la moyenne region de l'air, considerant qu'ils sont entre le paradis et l'enfer, entre la damnation et salvation. *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ.* (Son esprit soufflera, et les eaux couleront). Ce sont les eaux de contrition qui font germer cette terre, et produire des fruits de salut. Il faut donc nous laisser tirer, il faut ressentir nostre miserable estat. *Hic locus est partes ubi se via findit in ambas.* Sortons, sortons de cette Egypte; approchons-nous de nostre Seigneur; faysons provision de bonnes œuvres ; que les pieds de nos affections soient nuds : revestons-nous d'innocence ; ne nous contentons pas de crier misericorde, sortons de l'Egypte : *Egredimini de Babylone, fugite a Chaldœis. Quid est Israel, quod in terra inimicorum inveterasti in terra aliena?* Voulons-nous estre ensevelis en Egypte ? *Egredere, egredere in fortitudine tua, Sion.* N'attendons plus : *Hora est jam nos de somno surgere* (L'heure est venuë de nous lever du sommeil), puisque nous sçavons qu'il reçoit les pecheurs. Les Anges attendent nostre penitence ; les Saints prient pour icelle, etc.

[1] Psal. CXLV.

VIVE JESUS.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT PIERRE[1].

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. MATTH., XVI.

Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise.

Il pourroit sembler estrange à quelqu'un, mes chers auditeurs, que vous ayant apporté du pain la semaine derniere en cette chaire, vous disant : *Hic est panis*[2] *qui de cœlo descendit* (C'est ici le pain qui est descendu du ciel), maintenant je ne vous y apporte qu'une pierre, disant : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise) : et neanmoins quand je vous invitay à cette exhortation, je vous promis une semblable refection spirituelle que celle que je vous presentay alors. Non, je ne m'abuse point; car je vous apporte cette pierre, sur la parolle toute-puissante de nostre Seigneur, laquelle nous asseure que cette pierre nous doit tous repaistre : *Petre, amas me? Tu scis, Domine, quia amo te. Pasce oves meas* (Pierre, m'aymes-tu? Vous sçavés, Seigneur, que je vous ayme. Pais mes brebis.

Adressons-nous à nostre tres-glorieuse Dame la sainte Vierge, et la prions qu'elle dise à son divin Fils, non pour le tenter, mais pour le glorifier : *Dic ut petra hæc panis fiat* (Dites que cette pierre se convertisse en pain); et soyés asseurés que la semaine passée nostre Seigneur vous a repeus de son celeste froment *(Cibavit vos ex adipe frumenti)*[3];

[1] Sermon pris sur l'original escrit de la main de S. François de Sales (Edit. de 1643).

[2] S. Jean, VI. — [3] Psal. LXXX.

maintenant il vous rassasiera du miel par la pierre : (*De petra melle saturavit vos)*; et pour cela implorons l'assistance de cette sainte Vierge, en disant : *Ave, Maria, etc.*

Amen, amen, dico tibi, cum esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas ; cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et ducet quo non vis (En verité, en verité, je te dis que quand tu estois jeune, tu te ceignois et allois où tu voulois; mais quand tu seras vieil, tu estendras tes mains, et un autre te ceindra et te menera où tu ne voudras pas), dit nostre Seigneur à S. Pierre. *Omnia tempus habent, tempus nascendi, et tempus moriendi* (Toutes choses ont leur tems; il y a tems de mourir, il y a tems de naistre), dit l'Escriture sainte : dont je prens occasion d'admirer que l'Eglise catholique, nostre mere, aye commandé, et non sans raison, que dedans l'octave d'une si grande resjouyssance, comme est celle de la nativité de S. Jean, on celebrast la glorieuse memoire du martyre de S. Pierre, grand gouverneur de l'Eglise militante, car si, comme dit l'Escriture, *Musica in luctu importuna narratio est* (La musique est un entretien ennuyeux en un deüil); s'il y a tems de mourir et tems de naistre, pourquoy donc a-t'on meslé en une mesme octave la mort de S. Pierre avec la naissance de S. Jean? Certes, mes chers auditeurs, il sera bien aisé de trouver responce à ce doute, et satisfaire à cette admiration. Mais peut-estre, me dirés-vous, que l'Eglise ne tient pas que ceux qui meurent martyrs soient morts, mais vivans, et estime que passant à une meilleure vie, on a une grande occasion de se resjouyr en leur mort, et pource que leur nativité estant accompagnée de peché, elle les amene aux miseres, et leur mort les mene à la gloire, on celebre leur nativité le jour qu'ils meurent. Mais si la nativité des Saints est miserable et leur mort glorieuse, pourquoy à une chose glorieuse, comme est la mort, donne-on le nom miserable de nativité ?

Je treuve qu'il y a tant de similitude entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, que toutes deux se doivent appeller mort, ou toutes deux nativité : car il n'y a nulle apparence que deux choses si semblables doivent avoir diversité de noms.

Quand je regarde la ressemblance et belle convenance qu'il y a entre la creation du monde, et la recreation et reformation d'iceluy, j'admire extremément ce grand Createur, lequel a si bien sceu par un si beau moyen et divin artifice en la creation et reformation, monstrer l'unité du Createur et Reformateur. Mais aujourd'huy je ne veux pas m'arrester sur ces choses pour vous les prouver; je ne prendray que ce qui fait à mon propos pour la solemnité de ce jour.

Quand je considere que l'Eglise nostre mere nous propose en la joyeuse octave de la nativité de S. Jean la solemnité de la mort douloureuse de S. Pierre; sçachant qu'elle est conduite du saint Esprit, je crois qu'elle le fait pour quelque similitude et rapport qu'il y a entre la mort de l'un et la nativité de l'autre ; pensée en laquelle je suis d'autant plus confirmé, que je voy que la mesme Eglise appelle aussi bien naissance la mort de S. Pierre que la nativité de S. Jean ; et que non seulement en leur mort, mais encore en leur vie mesme, s'y treuve certaine alliance et grande ressemblance, quoy qu'en certains points il y aye de la dissimilitude, comme il y en a tousjours entre les choses du vieil et nouveau Testament.

Certes, quand j'ay leu au Genese, que Dieu fit deux grands luminaires au ciel, l'un pour presider et esclairer le jour, et l'autre pour la nuict, incontinent j'ay pensé que c'estoient ces deux grands Saints, S. Jean et S. Pierre; car ne vous semble-il pas que S. Jean soit le grand luminaire de la loy mosayque, laquelle n'estoit qu'une ombre, ou comme une nuict au regard de la clarté de la loy de grace, puisqu'il estoit plus que prophete? Encore qu'il ne fust pas lumiere,

toutesfois il portoit tesmoignage de la lumiere, par quelque participation de la lumiere, laquelle luisoit és tenebres, *Et lux in tenebris lucet*. Et vous semble-il pas que S. Pierre soit *Evangelii luminare majus* (Le grand luminaire de l'Evangile), puisque c'est luy *qui præest diei Evangelii* (qui preside au jour de la loy evangelique)? Lesquelz deux luminaires ont esté mis au ciel ecclesiastique par celuy qui l'a fait et formé, qui est Jesus-Christ nostre Seigneur.

Nous lisons qu'il y avoit autour du Propitiatoire deux cherubins lesquelz s'entreregardoient. Le Propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est nostre Seigneur, lequel le Pere eternel nous a donné pour estre la propitiation de nos pechés : *Ipse propitiatio est pro peccatis nostris, et ipsum proposuit Deus propitiationem*. Ces deux cherubins sont, comme j'estime, S. Jean et S. Pierre, lesquelz s'entreregardoient, l'un comme prophete, et l'autre comme apostre. Hé ! ne pensés-vous pas qu'ilz s'entreregardoient, quand l'un disoit : *Ecce agnus Dei* (Voicy l'agneau de Dieu), et que l'autre disoit : *Tu es Christus Filius Dei vivi* (Tu es le Christ Filz du Dieu vivant)? Il est vray que la confession de S. Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy, quand il appelle nostre Seigneur agneau; car il parle de la figure : mais celle de S. Pierre ne ressent rien que le jour : *Quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei* (Parce que S. Jean estoit luminaire de la nuict, et S. Pierre celuy du jour). Ce que je ne dy pas pour vous faire entendre que S. Jean ne sceust bien la verité, mais afin que vous sçachiés que comme S. Pierre qui estoit le luminaire qui presidoit au jour, parle ouvertement, aussi S. Jean, pour s'accommoder au tems auquel il presidoit, qui estoit le tems des ombres et des figures, parle plus couvertement.

Au commencement du monde on treuve que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux[1] : *Spiritus Dei ferebatur super*

[1] Gen., I.

aquas. La naïfveté du texte en sa source veut dire, *fecundabat, vegetabat* (qu'il fecondoit les eaux). Ainsi me semble-il qu'en la reformation du monde, nostre Seigneur fecondoit les eaux, lorsqu'il cheminoit sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galileæ* [1], et avec la parolle qu'il dit à S. Pierre et à S. André : *Venite post me* (Venés apres moy), il fit esclore parmi les coquilles maritimes S. Pierre et S. André : en quoy S. Jean a encore quelque similitude avec S. Pierre, puisque ce fut au bord de l'eau où S. Jean eut la premiere fois l'honneur de voir celuy qu'il annonçoit, comme S. Pierre aupres de l'eau reconnut son divin Maistre et le suyvit. Mais puisque nous sommes sur le mystere de la vocation de S. Pierre, je veux descouvrir à ce propos une consideration plus profonde.

Pharaon avoit commandé aux sages-femmes des Hebreux qu'elles tuassent tous les enfans masles d'Israël [2]; la mere de Moyse l'ayant enfanté, et gardé trois mois, enfin ne le pouvant plus cacher, elle le mit en un panier de joncs qu'elle accommoda le mieux qu'elle pust, puis l'exposa parmi certaines herbes aquatiques au bord de l'eau; et la fille de Pharaon y venant pour se baigner, l'appercevant, le fit prendre, et voyant que ce petit enfant estoit fort beau, par bonheur, elle le fit nourrir par sa mere propre; et parce qu'elle l'avoit retiré des eaux, elle l'appella Moyse, c'est à dire retiré. Vous appercevés-vous point du mystere que contient cette histoire? Moyse estoit chef de la synagogue, et fut à cet effet sauvé et retiré des eaux par la providence de Dieu. Et voicy que nostre Seigneur, l'unique sapience du Pere eternel, retire le grand chef de l'Eglise militante, S. Pierre, des eaux aupres de la mer de Cesarée, lequel on pourroit bien appeller Moyse, puisqu'il a esté retiré des eaux comme Moyse : et de vray, Simon, l'un des noms de S. Pierre, veut quasi signifier cela, car Simon veut dire *obediens* (obeyssant), et Moyse

[1] S. Matth., IV. — [2] Exod., I et II.

signifie *extractus,* c'est à dire retiré simplement, dautant qu'il n'avoit pas encore l'usage de rayson quand on le retira. S. Pierre est appellé obeyssant, pource qu'ayant esté retiré dans l'usage de rayson, il fut retiré par obeyssance : *Venite post me; et continuo sequuti sunt eum* (Venés apres moy, leur dit nostre Seigneur; et tout soudain ilz le suyvirent). S. Pierre donc fut semblable et à Moyse et à S. Jean.

Mais considerons maintenant la ressemblance de ces deux nativités de S. Jean et de S. Pierre, à condition toutesfois que nous ne ferons que toucher ce qui sera de S. Jean, pour nous arrester davantage en ce qui est de S. Pierre, puisque c'est en ce jour que nous celebrons sa feste. Je treuve premierement que la nativité de S. Jean a esté predicte par l'Ange : *Et multi in nativitate gaudebunt*[1] (Plusieurs, dit-il à Zacharie, se resjouyront en sa nativité). Celle de S. Pierre a esté pareillement predicte; mais il y a cette grande difference, que l'Ange predict celle de S. Jean, et celle de S. Pierre fut predicte par nostre Seigneur. S. Jean nasquit pour finir la loy mosayque; S. Pierre mourut pour commencer l'Eglise catholique : non que S. Pierre fust le commencement fondamental de l'Eglise, ny S. Jean la fin de la synagogue; car c'est nostre Seigneur lequel mit fin à la loy de Moyse, disant sur la croix[2] : *Consummatum est* (Tout est consommé) : et ressuscitant, il commença l'Eglise nouvelle; car comme il se renouvella luy-mesme, aussi renouvella-il son Eglise; il se renouvella, dis-je, ressuscitant revestu d'immortalité, luy qui s'estoit auparavant revestu de nostre mortalité : *Et habitu inventus ut homo, etc.*[3].

Le rabbin Saadias dit que l'aigle voletant parmi le feu, et puis se rejettant dans la mer, renouvelle ses aisles et sa jeunesse. Ainsi nostre Seigneur se bruslant au feu de sa tres-grande charité, et puis se jettant dans les eaux de la mer rouge de sa passion, renouvella sa jeunesse, et comparut sortant

[1] S. Luc, I. — [2] S. Jean, XIX. — [3] Philip., II.

d'icelle, en ressuscitant glorieux, renouvellé comme l'aigle, suivant ce qui est és psalmes : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* [1].

La nativité de S. Jean fut predicte à Zacharie, comme il offroit de l'encens au Seigneur, ainsi qu'il est dit en S. Luc, *Cum Zacharias poneret incensum Domino* [2]. Mais quel encens pensés-vous que S. Pierre offroit au Seigneur, quand il luy respondit [3] : *Domine, tu scis quia amo te* (Seigneur, vous sçavés que je vous ayme), odeur qui seule est aggreable à sa divine Majesté ? S. Jean fut sanctifié par nostre Seigneur au ventre de sa mere en la presence de la sainte Vierge; et de mesme S. Pierre fut sanctifié au ventre de l'Eglise militante par ce mesme Seigneur, en la presence de la tres-sainte Vierge dans le cenacle.

Mais sçachés que les Saints sont sanctifiés en cinq diverses manieres : La premiere par necessité de consequence; c'est ainsi que fut sanctifié nostre Seigneur, lequel estant Filz naturel de Dieu ne pouvoit qu'il ne fust saint, et parce qu'il estoit saint par nature, il s'appelle saint par excellence, *Sanctus vocabitur Filius Dei* [4], estant l'un des trois *Sanctus, Sanctus, Sanctus* [5], que les seraphins, que vit Isaye, repetent sans cesse dans le ciel en l'honneur de la tres-sainte Trinité.

La seconde est de ceux qui ne sont pas saints, sinon contingemment, et sans aucune necessité que par la volonté de Dieu; neanmoins ilz le sont tousjours; et de cette seconde sorte nous n'avons que la Vierge sacrée de laquelle David dit : *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob* [6] (Seigneur, vous avés beny vostre terre, et avés destourné de dessus elle la captivité de Jacob).

La troisieme sorte de sanctification est de ceux qui ne sont pas tousjours saints, mais seulement sont sanctifiés au ventre

[1] Psal. CII. — [2] S. Luc, I. — [3] S. Jean, XXI. — [4] S. Luc, I. — [5] Isa., VI. — [6] Psal. LXXXIV.

de leur mere : tels furent S. Jean, Hieremie, et selon l'opinion de quelques-uns S. Joseph, ausquelz on attribuë ces parolles : *Antequam progredereris ex utero, sanctificavi te* (Avant que tu sortisses du ventre de ta mere, je t'ay sanctifié).

La quatrieme sorte est de ceux qui sont sanctifiés d'une sanctification commune à tous les justes avant que de mourir, desquelz il dit : *Justorum animæ in manu Dei sunt* [1] (Les ames des justes sont en la main de Dieu).

Mais les derniers sont sanctifiés non seulement d'une sanctification commune, qu'on appelle justification, ains d'une sanctification singuliere, de laquelle ilz ne peuvent plus descheoir : ainsi furent sanctifiés les Apostres au jour de la Pentecoste, de quoy nous avons tesmoignage en S. Paul, quand il dit qu'il est asseuré qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourra separer de la charité de Jesus-Christ *(Scio quia neque mors nos separabit a charitate Christi* [2].

Or pour vous monstrer le rapport qu'il y a entre S. Jean et S. Pierre, je treuve que la sainte Vierge fut presente à leur sanctification : quant à celle de S. Jean, il est dit qu'à son arrivée chez sainte Elizabeth il tressaillit de joye [3], *Et exultavit infans in gaudio.* Le mesme peut-on dire de la sanctification de S. Pierre, qui se fit dans le cenacle où la sainte Vierge estoit aussi presente à la descente du saint Esprit; tellement que l'on peut dire de luy comme de S. Jean : *Exultavit infans,* puisque S. Pierre auparavant comme enfant n'avoit quasi jamais parlé, et tout aussi tost, *Aperiens os suum Petrus* (Ouvrant sa bouche), il commença à prescher et convertir les ames à milliers. S. Jean fut le dernier predicateur de la loy mosayque; S. Pierre fut le premier de l'Evangile. O deux luminaires ardens de predication, favorisés de vos saintes intercessions mon enfance,

[1] Sap., III. — [2] Rom., VIII. — [3] S. Luc, I.

afin qu'il plaise à Dieu se servir de moy en ce ministere pour enseigner la science du salut à son peuple pour la remission de leurs pechés, *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum*, et que je puisse tellement avoir les levres ouvertes de la part de nostre Seigneur, que ma bouche annonce sa loüange, *Et os meum annuntiet laudem ejus*, et que j'enseigne la vraye doctrine, et que j'accomplisse moy-mesme ce que j'enseigne, crainte qu'ayant enseigné les autres je ne sois reprouvé : *Recte docere, et quæ doceo opere complere, ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.*

Vous avés veu jusques icy, mes cheres Ames, quelle convenance il y a entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre. Maintenant vous voudriés peut-estre sçavoir, *quis major est in regno cælorum* (lequel est le plus grand dans le royaume des cieux)? C'est une chose à quoy je ne puis bonnement respondre : seulement je vous diray que vous imitiés la sainteté de l'un et de l'autre, et puis vous le sçaurés quand vous serés dans le ciel. Les philosophes ayant recherché, il y a plus de deux mil ans, les causes du flux et reflux de la mer, ne l'ont jamais sceu comprendre : mais je ne vous donne pas ce terme pour sçavoir la solution de cette question; estudiés seulement par imitation la sainteté de ces deux grands Saints, et la pluspart de ceux qui sont icy le sçauront dans peu de tems.

Au reste l'Eglise appelle nativité la mort de S. Pierre, pource que dans la mort il a treuvé la vie; mais la mort de S. Jean ne se pourroit pas appeller nativité, dautant qu'il luy fallut aller aux limbes, le ciel n'estant pas encore ouvert pour lors : or depuis l'ascension de nostre Seigneur, ceux qui ont mesprisé cette mortalité se sont fait par la mort une nativité. Mais je ferois tort au passage de la sainte Escriture que j'ay cité au commencement de ce sermon, si je m'arrestois davantage à poursuyvre les ressemblances qui sont entre

la nativité de S. Jean et de la mort de S. Pierre, puisque j'ay tant d'occasion de faire une comparaison plus haute, c'est à sçavoir entre la mort de S. Pierre et celle de nostre divin Sauveur. Et que personne ne vienne dire que toutes comparaisons sont odieuses, et qu'il n'y a point de rapport entre le maistre et le serviteur, puisque nostre Seigneur ne fait point de difficulté de se mettre en comparaison avec les bergers, avec les moutons, avec les vignes, avec les pierres, et que S. Paul dit : *Quos præscrivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* [1] (que ceux que Dieu a preveu devoir estre saints, il les a predestinés pour estre conformes à l'image de son Filz). Il s'appelle nostre frere, il nous appelle ses amis et ses coheritiers, et d'abondant il nous communique un nom, duquel la chose est proprement incommunicable : *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes* (J'ay dit que vous estes tous des dieux, et les enfans du Tres-Haut). Mais remarqués cecy ; car Dieu mesme nous appelle dieux : le diable nous appelle dieux, quoyque non pas absolument disant : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Vous serés comme des dieux, sçachant le bien et le mal). C'est que Dieu nous attribuë ces noms pour nous humilier, et nous monstrer sa charité ; le diable nous les attribuë pour nous faire tomber dans la superbe, et par ce moyen nous separer de la charité ; enfin ces noms donnés aux hommes monstrent plustost la gloire de Dieu que celle des hommes, il a tant de bonté que de nous vouloir rendre semblables à luy, autant que nostre bassesse le peut porter. Il ne faut donc pas (mes chers auditeurs) avec nostre petit entendement controller et syndiquer, quand nous voyons que l'Eglise donne à certains grands Saints, notamment à nostre glorieuse Maistresse, des tiltres excellens ; car il y a plusieurs noms, qu'elle n'a pas seulement en apparence et similitude, mais en verité, comme Mere de grace, Mere de Dieu, et par consequent Reyne des anges, et Impe-

[1] Rom., VIII.

ratrice du ciel et de la terre, Advocate des pecheurs, Mere de misericorde; car elle qui est vrayement Mere de Dieu a tous ces tiltres avec plus de rayson, ce semble, qu'un roy ne porte le nom de son royaume. Les autres noms de cette sainte Vierge s'entendent par proportion et participation, comme quand nous l'appellons nostre refuge, nostre esperance, parce qu'elle l'est en effet, bien que ce ne soit que par participation et par le moyen de son credit.

Nostre Seigneur ayant dit à S. Pierre que quand il seroit vieil il estendroit ses mains, et seroit lié et mené là où il ne voudroit pas, il luy dit : *Sequere me,* Suis-moy. S. Augustin demande pourquoy nostre Seigneur dit à S. Pierre : *Sequere me,* Suis-moy; il respond que c'est comme s'il luy eust voulu dire : Quant à toy, Pierre, tu me suyvras non seulement à la mort, mais encore quant à la façon de la mort : en quoy Euthymius s'accorde, quoy que Theophylacte entende par ces parolles, que nostre Seigneur luy vouloit dire : *Sis vicarius meus,* Tu seras mon vicaire. L'une et l'autre exposition est bonne; car nostre Seigneur luy dit : *Sequere me,* Suis-moy, ensuite de ce qu'il lui avoit dit auparavant : or il luy avoit dit deux choses, premierement : *Pasce oves meas,* Pais mes brebis; secondement : *Cum autem senueris, extendes manus tuas, etc.* [1] (Et quand tu seras vieil, tu estendras tes mains); et partant il dit apres par deux fois : *Sequere me,* Suis-moy, la premiere apres qu'il luy eut predit sa mort. *Cum hæc dixisset, dixit ei : Sequere me,* comme s'il eust voulu dire : Tu seras crucifié, pour te monstrer que tu ne repaistras pas seulement mes brebis de ma parolle, mais encore de mon exemple, sois donc pasteur de mes brebis, mon vicaire et mon lieutenant. L'autre fois il luy dit : *Sequere me,* Suis-moy, quand il se fust informé que deviendroit S. Jean : S. Jean demeurera comme il me plaira; quant à toy, luy dit nostre Seigneur, il faut que tu me

[1] S. Jean, I.

suyves, non seulement au vicariat et gouvernement de mon Eglise, mais encore en mourant sur une croix comme moy.

Le lieu où S. Pierre a esté crucifié, c'est Rome sans doute; car ainsi le rapporte toute l'antiquité, de quoy nos adversaires sont bien marris, et veulent non seulement nier qu'il soit mort à Rome, mais encore qu'il y aye residé, avec des raysons les plus impertinentes et frivolles qui se puissent imaginer; et neanmoins Papias, au recit d'Eusebe, disciple des Apostres, nous l'asseure, apportant pour tesmoignage que S. Pierre date sa premiere epistre de Babylone, c'est à dire de Rome; interpretation laquelle est suyvie du grand S. Hierosme, au traitté qu'il a fait des hommes illustres. Mais quelque esprit peu versé et mal affectionné aux choses de la foy me dira : Donc Rome s'appelle Babylone, *Salutat vos, inquit, Ecclesia in Babylone collecta*[1] : oüy vrayement; car l'idolastrie regnant en ce temps-là à Rome, qui estoit baignée du sang des martyrs par la tyrannie de Neron, cette ville devoit estre appellée Neronienne ou Babylone, et non pas Chrestienne : et pour cela remarqués que S. Pierre ne dit pas : L'Eglise de Babylone vous saluë, mais : L'Eglise assemblée en Babylone, *Salutat vos Ecclesia in Babylone coëlecta.* L'Eglise romaine estoit *in Babylone, sed non de Babylone*, comme : *Anti-Christi multi ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis*[2] : ainsi se doit entendre cet autre passage : *Babylon sedebat supra septem montes.*

S. Pierre donc estant à Rome, et disputant contre Simon, magicien, apres avoir gouverné l'Eglise environ vingt-cinq ans, Neron le voulut faire mourir : mais estant prié par les chrestiens qu'il se conservast, comme tres-necessaire à l'Eglise, laquelle ne peut perdre son chef sans recevoir quelque grand desarroi, il s'en alloit hors de Rome; et comme il fut hors de la porte, nostre Seigneur luy apparut : lors ce

[1] Petr., V. — [2] S. Jean, II.

*

grand Saint, avec son ordinaire simplicité, luy demanda où il alloit : *Domine, quò vadis?* auquel nostre Seigneur respondit : Je m'en vais à Rome pour y estre crucifié derechef, *Vado Romam iterum crucifigi.* S. Pierre par ces parolles connut que nostre Seigneur vouloit estre crucifié en sa personne, puisqu'il a dit que ce que l'on feroit à l'un des plus petits de ceux qui sont à luy, il le tiendroit comme fait à luy-mesme, *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* [1]. Et rentrant soudain dans la ville, il fut incontinent saisi et condamné à estre crucifié : mais par humilité il demanda d'estre crucifié la teste en bas, et les pieds en haut, ne voulant pas par respect estre tout semblable à son divin Maistre. Ainsi le grand S. Pierre estant vieil glorifia Dieu estendant ses mains, comme il luy avoit esté predit.

Or tout ce que je vous ay dit est rapporté par des autheurs irreprochables, à l'opinion desquelz il n'y a homme de bon jugement qui ose s'opposer. C'est S. Ambroise en son orayson contre Auxence, S. Athanase en son apologie pour sa fuite, S. Hierosme sur S. Pierre, outre les memoires qui sont encore à present à Rome. Ainsi donc le glorieux S. Pierre alla apres nostre Seigneur, et le suyvit non seulement en ce qu'il fut son lieutenant en ce monde, mais encore en ce qu'il mourut en croix comme luy.

Quand Dieu crea cet univers, voulant faire l'homme il dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli et bestiis terræ* [2] (Faysons l'homme à nostre image et semblance, afin qu'il preside et aye domination sur les poissons de la mer, sur les oyseaux du ciel et sur les bestes de la terre). Ainsi me semble-il qu'il aye fait en sa reformation ; car voulant que S. Pierre fust le president et gouverneur universel de son Eglise, et qu'il commandast tant à ceux qui sont dans les eaux de ce monde, comme à ceux qui se retirent en la

[1] S. Matth., V. — [2] Gen., I.

religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à luy, et me semble qu'il dit : *Faciamus eum ad imaginem nostram* (Faysons-le à nostre image), c'est à dire semblable à Jesus crucifié; c'est pourquoy il luy dit : *Sequere me* (Suis-moy).

Narcisse, disent les prophanes, estoit un enfant si dedaigneux, qu'il ne voulut jamais donner son amour à personne; mais enfin, se regardant dans une claire fontaine, il fut extremement espris de sa beauté. Quand nous nous regardons dans une fontaine, nous semblons y estre representés antipodalement, la teste en bas et les pieds en haut. Ne pensés-vous pas que nostre Seigneur regardast S. Pierre en son martyre, puisque ses yeux regardent les pauvres, *Oculi ejus in pauperem respiciunt?* Il le voyoit comme dans les eaux d'amertume et de tribulation, crucifié les pieds en haut, en sorte qu'il estoit comme son vray portrait. Et si Narcisse, qui n'ayma jamais aucune personne, fut si espris voyant sa propre ressemblance, combien plus nostre Seigneur qui ne fit jamais qu'aymer? Aussi son cher disciple disoit de luy qu'ayant tousjours aymé les siens, il les ayma jusques à la fin, *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* [1]. Et en un autre lieu, il est dit qu'il nous a aymés d'une charité perpetuelle, *In charitate perpetua dilexi te* [2]. Combien plus, dis-je, pensés-vous que ce divin Sauveur fut espris de l'amour de S. Pierre qui estoit comme son image plongée dans les eaux de la tribulation du martyre? *Nonne opportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* [3] (Ne falloit-il pas, dit-il aux disciples d'Emaüs, que le Christ souffrist pour entrer en sa gloire)? de mesme je diray : *Nonne oportuit Petrum Pati, et ita intrare in glorium Domini sui* (N'estoit-il pas necessaire que S. Pierre patist pour entrer en la gloire de son Seigneur)? ouy sans doute; car nostre Seigneur luy avoit dit : *Sequere me,* Viens à la gloire, mais comme moy.

[1] S. Jean, XIII. — [2] Jerem., XXXI. — [3] S. Luc, XXIV.

Regardés en la Passion, vous treuverés que nostre Seigneur ne pouvant porter sa croix, tant il estoit accablé de tourmens, on fit venir un certain homme pour luy ayder, lequel alloit suyvant portant la croix sur ses espaules : l'evangeliste ne nomme pas la pluspart des personnes qui se treuverent en la Passion ; mais cettuy-cy, il le nomme, non sans mystere, et l'appelle Simon. Simon porte la croix apres nostre Seigneur, la croix est le sceptre royal de nostre Seigneur, *Et principatus ejus super humerum ejus* [1], comme S. Hierosme l'interprete ; ce signe estoit comme un presage pour S. Pierre, qu'il porteroit un jour la croix et le sceptre de nostre Seigneur, *Non solum patiendo, sed etiam regendo* (Non seulement en souffrant, mais encore en gouvernant). Simon Cyreneen porte la croix, pour monstrer que nostre Simon auroit en main la croix de nostre Seigneur, comme un sceptre, pour commander en l'Eglise militante, et pour endurer. D'icy je vous puis conduire à l'intelligence d'une autre difficulté, que je vous veux esclaircir : c'est que nostre Seigneur voulant donner le gouvernement de la bergerie à S. Pierre, il l'appelle tousjours *Simon Ioannis,* non pas Pierre, encore que luy-mesme luy eust changé de nom. D'où vient cela? un excellent docteur de nostre tems croit que c'estoit afin que S. Pierre fust adverty de ne point s'enorgueillir, et qu'il se souvinst de ce qu'il estoit devant que nostre Seigneur l'appellast Pierre ; mais il y a, comme j'estime, un plus profond mystere. Quand nostre Seigneur voulut monstrer à S. Pierre qu'il le vouloit faire chef de l'Eglise, il luy dit [2] : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise). En quoy, comme il luy communiquoit la charge de son troupeau, aussi luy donnoit-il l'un de ses noms, qui signifie puissance ; car le nom de Pierre est un des noms que l'Escriture attribuë à nostre Seigneur. *Petra autem Christus ; Lapis quem*

[1] Isaye, IX. — [2] S. Matth.. XVI.

reprobaverunt ædificantes hic factus est in caput anguli [1]. Donc luy promettant qu'il le feroit son lieutenant au gouvernement de son Église, il luy donne encore un de ses noms qui signifie puissance : mais dautant qu'il ne le vouloit pas seulement faire son lieutenant, ains encore luy predire qu'il endureroit la mort de la croix, il luy donne encore un nom de passion, de croix et de martyre ; nom lequel estoit propre à nostre Seigneur. Et quel nom de martyre, de passion et de souffrance avoit nostre Seigneur? le nom que nous devrions tous avoir au cœur pour nous encourager à l'observation des commandemens divins : c'est le nom d'obeyssant. Escoutés ce que dit l'Apostre : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* [2] (Il a esté fait obeyssant jusques à la mort de la croix). Le nom de Simon en hebreu veut dire obeyssant; donc nostre Seigneur qui luy communiqua le nom de puissance, quand il luy promit la puissance, luy communique maintenant son nom de passion et de souffrances, quand il luy predit sa mort : si bien que l'on peut dire que *Petrus factus est Simon usque ad mortem* (Pierre a esté fait obeyssant jusques à la mort). S. Pierre une fois fit le courageux, disant à nostre Seigneur : *Etiam si oportuerit me mori tecum, non te negabo* [3] (Encore qu'il me faille mourir avec vous, je ne vous renieray point) ; puis, à la voix d'une chambriere, il le renia trois fois, et ayant reconnu son peché, tout incontinent il se retira pour le pleurer amerement, et non seulement alors, mais il le pleura toute sa vie (ainsi que dit S. Clement), de sorte qu'il pouvoit bien dire : Seigneur, vous m'arroserés de l'hysoppe de la contrition, et je seray nettoyé de mon peché; vous me laverés dans l'eau de mes larmes, et je seray plus blanc que la neige. Mais neanmoins les centuriateurs de Magdebourg ne laissent pas de reprocher ce peché à S. Pierre, et l'appeller horrible et execrable : de vray, c'estoit un peché que la crainte de la mort

[1] I Cor., X; Epist. I S. Petr., cap. II. — [2] Philip., II. — [3] S. Matth., XXVI.

luy fit commettre; mais ilz feroient mieux de se garder de pecher que d'exagerer ainsi la faute de S. Pierre. Or il me semble que ce grand Saint estant sur la croix, disoit à telles gens ces parolles que S. Paul disoit aux Galates : *De cætero nemo mihi molestus sit, ego enim stigmata Domini mei in corpore meo porto* [1] (Que personne ne m'importune plus; car je porte en mon corps les stigmates de mon Seigneur); comme s'il vouloit dire : Que personne ne me vienne plus reprocher mon peché; car outre que je m'en suis lavé dans mes larmes, maintenant je fais preuve de ma fidelité, reparant par ma mort la faute que j'avois commise par la crainte de la mort.

Mais avant que de finir je veux satisfaire à la curiosité de ceux qui pourroient demander pourquoy S. Pierre voulut mourir la teste en bas. La premiere cause fut par humilité; la seconde, pource que nostre Seigneur avoit les pieds contre la terre, pour monstrer qu'il estoit venu du ciel en terre. S. Pierre a les pieds contre le ciel, pour monstrer qu'il alloit de la terre au ciel. De plus nostre Seigneur, quand il mourut, avoit tousjours la face et les yeux tournés contre la terre, pour monstrer qu'il n'auroit pas moins de soin de son Eglise apres sa mort qu'avant icelle, et qu'il vouloit tousjours en estre le pasteur. S. Pierre renversa la teste contre la terre, et les yeux contre le ciel, pour monstrer qu'en mourant il quittoit sa charge à son successeur. Ainsi nostre Seigneur est tousjours chef de l'Eglise, mais non pas S. Pierre; nostre Seigneur a son vicaire, et S. Pierre a son successeur. S. Pierre en outre renversa la teste contre terre, pour monstrer que s'en allant au ciel, il laissoit neanmoins sa succession en terre, de laquelle nostre Seigneur luy dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Tu es Pierre, et dessus cette pierre je bastiray mon Eglise). Imaginés-vous que S. Pierre est le premier fondement apres

[1] Gal., VI.

Jesus-Christ ; puis ses successeurs se sont fondés successivement sur luy, comme pierres angulaires qui tiennent ensemble le bastiment de l'Eglise. C'est la pierre de touche avec laquelle l'on connoist tousjours le faux or de l'heresie ; c'est la pierre quarrée du temple de Salomon. Il est dit que ce roy fit chercher des pierres pour fonder son temple, et qu'on les fit esquarrer. Nostre Seigneur ayant choysi nostre saint Apostre pour estre apres luy la premiere pierre du fondement de son Eglise, il la luy fit esquarrer en croix : et de mesme que dessus une pierre fut escrite la loy mosayque, aussi sur cette pierre vivante fut escrite la loy evangelique. Si vous estes en doute comme il faut entendre cette loy evangelique, allés à cette pierre pour apprendre comme il faut croire : sur quoy je ne m'arresteray pas beaucoup pour le preuver amplement, ne m'estant proposé pour sujet de cette exhortation que la mort de S. Pierre, me contentant de vous apporter pour le present une seule rayson, mais qui est fondamentale.

L'Eglise est une monarchie, et partant il luy faut un chef visible, qui la gouverne comme le souverain lieutenant de nostre Seigneur ; car autrement quand nostre Seigneur dit : *Dic Ecclesiæ* (Dites-le à l'Eglise), à qui parlerions-nous, ou comment conserverions-nous l'unité de la foy ? Et quand une personne se voudroit emanciper, qui la pourroit reduire au bercail ? Comment pourroit-on empescher qu'il n'y eust de la division dans l'Eglise ? Autrement, lorsque (comme dit S. Hierosme) *Totus orbis se Arianum esse miratus est* (Tout le monde s'estonna de se voir dans l'heresie des Ariens), comment se fust-il converty ? Tout royaume divisé sera desolé, *Omne regnum in se divisum desolabitur*[1]. C'est donc chose certaine que l'Eglise doit avoir un lieutenant general : or voyons maintenant quel il peut estre. Non autre certes que S. Pierre et ses successeurs ; et laisant à part le consen-

[1] S. Luc, XI.

tement universel de tous les siecles, notamment des huit premiers, ainsi qu'il se voit clairement dans la *Visible Monarchie* de Scander, voicy une raison bien puissante ; pource que jamais il n'y a eu evesque qui aye pensé d'estre souverain et commun pasteur de toute l'Eglise, que les successeurs de S. Pierre, et jamais on n'a mis en doute, ny proposé qu'aucun autre le fust. Sur tout maintenant il n'y a evesque en tout le christianisme qui s'attribuë cette qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur general, sinon le Pape. Les heretiques ne veulent point de chef, et partant ils ont esté divisés en tant de sectes. Les catholiques reconnoissent le Pape pour le pere commun, et le chef unique visible de toute l'Eglise. Les schismatiques n'en reconnoissent point. Que dirons-nous donc? Il n'y en a point qui aye jamais pretendu de l'estre, que les successeurs de S. Pierre : il n'y en a point qui le pretendent, il n'y en a point de qui on aye jamais eu cette pensée, que du Pape : c'est une des verités que l'Eglise a tousjours creuës, et d'autre part il faut qu'il y en aye un ; donc c'est luy sans doute. C'est luy duquel parle S. Hierosme en l'Epistre à S. Damase, où il dit : *Non noui Vitalem ; Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit ; hoc est, qui Christi non est, Anti-Christi est.*

Mais l'on me demandera pourquoy S. Pierre met le siege de la lieutenance de nostre Seigneur à Rome, puisque nostre Seigneur estoit mort en Hierusalem; la rayson est bien aysée à donner : c'est que Dieu avoit dessein de prendre les Gentilz pour son peuple, abandonnant l'ingrate nation des Juifs, non en la destituant des secours necessaires pour son salut, mais luy ostant les privileges qu'il luy avoit concedés, desquelz elle s'estoit renduë indigne. Ne sçavés-vous pas ce que les apostres S. Paul et S. Barnabé disent és Actes, parlant aux Juifs [1] : *Vobis primum oportebat loqui verbum Dei, sed*

[1] Act., XIII.

quia repellitis illud, ecce convertimur ad gentes (Il falloit premierement vous prescher la parolle de Dieu, mais parce que vous la rejettés, voicy que nous l'allons annoncer aux Gentilz). Et ne sçavés-vous pas ce que disoit Osée en son second chapitre? *Et dicam non populo meo : Populus meus es tu; et ipse dicet : Deus meus es tu* (Je diray au peuple qui ne m'appartenoit pas : Tu es mon peuple; il me respondra : Vous estes mon Dieu)? C'est de quoy parle S. Paul en son neuviesme chapitre de l'Epistre aux Romains. Comme donc nostre Seigneur mourut en Hierusalem, afin que la loy sortist de Sion, et la parolle du Seigneur de Hierusalem, *Ut de Sion exiret lex, et verbum Domini de Hierusalem* [1], pource qu'elle estoit le chef de la Judée; ainsi voulut-il transferer le siege de son Eglise à Rome, chef de la gentilité, afin de dire *populo non suo : Populus meus es tu* (à ceux qui n'estoient pas son peuple : Vous estes mon peuple). A Rome donc est mort S. Pierre, vraye pierre non pas fondamentale premiere, mais deuxieme; car nostre Seigneur est cette grande, premiere angulaire pierre fondamentale, non seulement de l'Eglise militante, mais encore de la triomphante. S. Pierre est pierre fondamentale fondée sur la premiere, et seulement pour l'Eglise militante; pierre ferme, rocher asseuré au milieu de la mer de ce monde, et lequel plus il est battu, moins change-il de place.

C'est assés parlé sur la mort de S. Pierre; que vous laisseray-je pour prattique? La premiere chose à quoy je vous exhorte est de remercier Dieu de ce qu'il nous a donné une telle pierre, sur laquelle nous appuyant, nous ne tomberons jamais. Et la seconde, pour la reformation de nostre entendement, je desirerois que nous fussions simples et fermes en la foy que la sainte Eglise nous enseigne, croyant fermement tout ce qui est escrit en cette pierre; car je vous ay dit que la loy evangelique y estoit escrite. Croyons doncques

[1] Mich., IV.

simplement, et sousmettons nostre entendement à la foy que nostre Seigneur a fondée sur cette pierre; car les portes d'enfer ne prevaudront pas contre elle : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Christus rogavit pro Petro ut non deficeret fides ejus* [1] (Nostre Seigneur a prié pour saint Pierre, afin que sa foy ne defaillist point) : c'est le chef de l'Eglise qui est la colomne et le firmament de verité, comme dit S. Paul à son Timothée. *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* [2] (Bienheureux sera celuy qui brisera ses petits contre la pierre), dit le Psalmiste. Quand il survient quelquesfois des fantaisies és choses de la foy, certaines petites suffisances, imaginations et pensées d'infidelité, que ferés-vous? si vous les laissés entrer dans vostre esprit, elles vous troubleront et osteront la paix; rompés et venés fracasser ces pensées et imaginations contre cette pierre de l'Eglise, et dites à vostre entendement : Ah! mon entendement, Dieu ne vous a pas commandé de vous repaistre vous-mesme. C'est à cette pierre et à ses successeurs à qui cela appartient; donc *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* (Bienheureux sera celuy qui brisera ses petits contre cette pierre).

Les autheurs qui ont traitté de la nature des animaux disent que l'aigle a le bec si vif, et qu'il luy croist tellement, que souvent il l'empesche de prendre sa nourriture, et asseurent qu'il ne meurt jamais, sinon pour avoir le bec trop long et trop crochu. Ainsi me semble-t'il que font plusieurs, lesquelz n'ayant que trop de vivacité en l'entendement et pas assés de jugement, veulent neanmoins tout sçavoir, tout controller, et sur toutes les matieres theologiques; car la theologie, dit S. Hierosme, est une chose dont chacun se veut mesler : ilz ont la pointe de l'esprit trop longue, et partant ilz ne peuvent prendre la viande de la foy en la maniere qu'il faut. Mais quel remede à cela? il faut qu'ilz fassent

[1] S. Matth., XVI; S. Luc, XXII. — [2] I Timot., III; Psal. CXXXVI.

ce que dit S. Augustin que fait l'aigle, lequel rompt et casse la pointe de son bec en le frappant contre la pierre ; apres quoy estant delivré de cet empeschement, il commence à mieux manger : ainsi voudrois-je que ceux qui pensent sçavoir quelque chose, et lesquelz appuyés sur cette imagination, laissent croistre la pointe et vivacité de leur esprit, par un certain raisonnement humain, si longue, que par une certaine presomption d'eux-mesmes ilz ne veulent plus recevoir la sainte doctrine de l'Eglise, viennent briser leur raisonnement contre cette pierre : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.* Et notés que le Psalmiste ne dit pas simplement *Parvulos* (Petits), mais *Parvulos suos* (Ses petits); pourquoy? parce que les pensées d'infidelité sont nostres, et les pensées de fidelité sont de Dieu : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed omnis sufficientia nostra ex Deo est*[1] (Nous ne sommes pas suffisans de concevoir une bonne pensée de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute nostre suffisance vient de Dieu). Ne gardons jamais les cogitations de la foy qui ne sont pas de Dieu, ny fondées sur la pierre de l'Eglise catholique; mais brisons-les, et rompons leurs pointes contre cette pierre, c'est à dire avec l'authorité apostolique de l'Eglise.

Mais outre ces pensées qui sont les petits de l'entendement dont parle le Psalmiste, il y a d'autres petits de la volonté, qui sont nos pechés, desquelz encore je dy : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* (Bienheureux qui brisera ses petits contre la pierre) ; car Dieu a donné à cette pierre la force et le pouvoir de remettre et oster les pechés; et quand on vient aux pieds du prestre pour les confesser, qu'est-ce autre chose, sinon apporter les petits de sa volonté à la pierre? Et notés encore (mes chers Auditeurs) qu'il dit : *Parvulos suos* (Ses petits), pour nous monstrer qu'il ne faut

[1] II Cor., III.

pas attendre que nos pechés soient inveterés pour les confesser; car quand ilz sont inveterés, il est tres-difficile de les bien declarer, et encore plus de s'en amender. *Quoniam tacui* (dit David), *inveteraverunt ossa mea.* Confessons-nous donc souvent, puisque nous pechons souvent; brisons nos pechés dés leur commencement contre cette pierre.

Je sçay que vous desirés tous extremement la paix; c'est pourquoy je vous diray avec le Prophete royal : Si vous la voulés obtenir, adressés-vous à Dieu par prieres et oraysons, *Rogate quæ ad pacem sunt Hierusalem;* aymés-le de tout vostre cœur, servés-le fidellement, evités soigneusement tout ce qui le peut offenser, et par ce moyen vous obtiendrés la paix; car il dit : *Pax multa diligentibus legem Dei, et non est illis scandalum* (Ceux qui ayment la loy de Dieu jouyssent d'une grande paix, et jamais aucune chose ne leur peut nuire). Or puisqu'il n'y a personne si saint, qui ne contrevienne quelquesfois à la loy de Dieu, au moins tesmoignons que nous aymons cette loy en demandant pardon à Dieu, et venant briser nos pechés par la confession et penitence aux pieds du prestre, comme à une pierre fondée sur la pierre de la foy : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.*

Enfin je desirerois que nous fussions tous crucifiés à l'exemple de S. Pierre : la guerre, la pauvreté et les autres miseres nous crucifient, il est vray, mais elles nous crucifient comme le mauvais larron, et non comme S. Pierre; c'est à dire qu'au lieu de profiter de ces maux, nous en empirons. Ha! S. Pierre est crucifié de la croix de Jesus-Christ. Il ne suffit pas de prendre sa croix, mais il faut encore suyvre nostre Seigneur; car apres qu'il a dit : *Tollat crucem suam,* il adjouste : *Et sequatur me :* alors la croix nous seroit douce, alors nous treuverions la vie en la mort, et les consolations és adversités.

Quand Helie, fuyant la persecution de Jesabel, eut fait une journée de chemin, se treuvant sous un genevrier, il est dit qu'il demanda à Dieu de mourir, luy disant : Seigneur, retirés mon ame, il me suffit : *Petivit animæ suæ ut moreretur, et ait : Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* Ainsi j'estime que S. Pierre se treuvant sous la croix, ô qu'il fut content lorsqu'il vid le commandement que nostre Seigneur luy avoit fait de le suivre, accomply; lors il vid ses desirs satisfaits : aussi sitost que nostre Seigneur le rencontrant, luy eut dit qu'il seroit derechef crucifié, il retourna tout incontinent dedans cette ville, à cause du grand desir qu'il avoit d'estre à l'ombre de ce saint arbre de la croix; il ne dit rien à son divin Maistre, et ne s'arresta point à s'entretenir davantage avec luy, ains s'en retourna au mesme instant. Mais ne pensés-vous pas qu'il dit alors comme l'Espouse du Cantique : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis* (Je me suis assis à l'ombre de celle que j'ay desirée, ô que son fruit est doux)! et quel est ce fruit? c'est la vie eternelle : donc assouvy de tous ses desirs, je crois qu'il repeta encore comme Helie : Il me suffit, Seigneur, tirés mon ame : *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* On treuve que S. André son frere vescut deux jours sur la croix, enseignant le peuple, monstrant bien que cet arbre estoit l'arbre de la vie, et que sur cet arbre la mort avoit esté vaincuë; de maniere que je pense qu'à l'exemple d'Helie, S. Pierre demanda à nostre Seigneur qu'il retirast son ame : *Petivit animæ suæ ut moreretur.* Ainsi puissions-nous tous mourir (mes chers Auditeurs) crucifiés en la croix de nostre Seigneur, afin de suyvre en la vie eternelle celuy que nous suivrons en la mort : *Quis dabit nobis pennas velut columbæ* (Qui nous donnera des aisles pour le suivre comme à une colombe)? O glorieux Apostre! impetrés-nous la grace d'appuyer tousjours nostre foy sur l'Eglise, laquelle estant fondée sur vous apres nostre Seigneur, comme sur une pierre

ferme, est la vraye colomne et le firmament de verité. Je sousmetz tousjours à vos pieds ce que jamais je diray en la chaire, et hors d'icelle; car vous estes cette pierre sur laquelle a esté fondée l'Eglise de Jesus-Christ, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA VISITATION DE NOSTRE DAME [1].

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda. LUC, I.

Marie se levant s'en alla hastivement par les montagnes en une ville de Juda.

Nostre tres-aymable et non jamais assés aymée Dame et Maistresse la glorieuse Vierge, n'eut pas plustost donné consentement aux parolles de l'archange S. Gabriel, que le mystere de l'Incarnation fut accomply en elle; et ayant appris par le mesme archange que sa cousine Elizabeth avoit conceu un filz en sa vieillesse, elle la voulut aller visiter, à dessein de la servir et soulager en sa grossesse : et sçachant que c'estoit le vouloir divin, elle se leva promptement, dit l'evangeliste S. Luc, et sortit de Nazareth, qui estoit une petite ville de Galilée, où elle demeuroit, pour s'en aller en la maison de Zacharie, et chemina hastivement par les montagnes de Juda, et entreprit ce voyage, quoy que long et difficile, dautant que (comme disent plusieurs autheurs) la ville en laquelle demeuroit Elizabeth estoit esloignée de Nazareth d'environ vingt-sept lieuës; d'autres disent un peu moins : mais c'estoit tousjours un chemin assés long et difficile, parce que c'estoit par des montagnes, pour cette tendre et delicate Vierge, laquelle se sentit poussée par une secrette inspiration de faire cette visite. Et se faut bien garder de penser qu'elle y allast poussée de quelque curiosité de voir s'il estoit bien vray ce que l'ange luy avoit dit; car elle n'en doutoit nullement, ains estoit tout asseurée que la chose

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

estoit telle qu'il luy avoit declaré. Ce que je dy dautant qu'il y en a eu de si temeraires, qu'ilz ont voulu soustenir qu'il s'estoit treuvé en son dessein quelque sorte de curiosité, parce que c'estoit une merveille non oüye, que sainte Elisabeth laquelle n'avoit jamais eu d'enfans, estant sterile, eust conceu en sa vieillesse; ou bien, disent-ilz, il se peut faire qu'elle eust quelque doute de ce que l'ange luy avoit dit. Certes, cela ne peut estre; S. Luc les condamne, et refute leur opinion, quand il dit que sainte Elizabeth voyant entrer la Vierge, s'escria : Vous estes bienheureuse, parce que vous avés creu, *Beata quæ credidisti.*

Ce ne fut donc point la curiosité, ny aucun doute de la grossesse de sainte Elizabeth, qui luy fit entreprendre ce voyage, mais bien plusieurs belles, utiles et tres-aggreables considerations, lesquelles je declareray briefvement en cette petite exhortation.

Premierement, elle y alla pour voir cette grande merveille, et se resjouyr avec cette Sainte de la grace que Dieu luy avoit faite de luy donner un filz en sa sterilité, et la faire concevoir en sa vieillesse; dautant qu'elle sçavoit bien que c'estoit pour lors une chose blasmable d'estre infeconde, et fut poussée par un motif de charité à entreprendre ce voyage, afin d'aller servir, secourir et soulager cette bonne femme en sa grossesse.

Secondement, elle la visita, affin de luy reveler ce tant haut et incomparable mystere qui s'estoit fait en elle par l'operation du saint Esprit, parce qu'elle sçavoit bien que sa cousine Elizabeth estoit une personne juste, fort bonne, craignant Dieu, et laquelle desiroit grandement la venuë du Messie promis en la loy pour rachepter le monde, et que ce luy seroit une grande consolation de sçavoir que les promesses de Dieu estoient accomplies, et que le tems desiré par les patriarches, et predit par les prophetes, estoit venu.

Troisiemement, elle y alla pour redonner, par l'entremise de son Filz, la parolle à Zacharie, qui l'avoit perduë par son

incredulité aux parolles de l'ange, lorsqu'il luy dit que sa femme concevroit un filz qui se nommeroit Jean.

En quatrieme lieu, elle sçavoit que cette visite apporteroit un comble de benedictions à cette maison de Zacharie, lesquelles redonderoient jusques à l'enfant qui estoit dans le ventre de sainte Elizabeth, et qui par sa venuë seroit sanctifié.

Or ces raysons, et plusieurs autres que je pourrois rapporter, monstrent assés que nostre Dame et glorieuse Maistresse n'entreprit ce voyage que par un secret mouvement de Dieu, qui vouloit par cette visite donner commencement au salut des ames, en la sanctification du petit S. Jean.

O certes, il est indubitable que ce fut une tres-ardente charité, accompagnée d'une tres-profonde humilité, qui luy fit passer avec cette vistesse et promptitude les montagnes de Judée. Ce furent donc ces deux vertus qui la pousserent à faire ce voyage et luy firent quitter sa petite ville de Nazareth ; car la charité n'est point tardive, ains elle bondit dans les cœurs où elle regne et habite, elle veut tousjours faire des bonnes œuvres : *Nescit tarda molimina sancti Spiritus gratia* [1], dit S. Ambroise. C'est pourquoy la tres-sainte Vierge, qui en estoit toute remplie, ayant l'amour mesme dans ses entrailles, estoit en de continuelz actes de charité, non-seulement envers Dieu, avec lequel elle estoit unie par le lien de la plus parfaitte dilection qui se puisse jamais dire ; ains encore envers le prochain qu'elle aymoit en un degré de tres-grande perfection, ce qui luy faisoit ardamment desirer le salut de tout le monde et la sanctification des ames. En sçachant qu'elle pouvoit cooperer à la sanctification de S. Jean, encore dans le ventre de sainte Elizabeth, elle y alla en grande diligence ; outre que la charité l'y faisoit encore aller, pour se resjouyr avec sa cousine de ce que nostre Seigneur avoit beny son ventre d'une telle benediction, que de

[1] S. Amb., liv. II sur saint Luc.

sterile et infeconde qu'elle estoit, elle avoit conceu celuy qui devoit estre le precurseur du Verbe incarné. Elle alloit donc s'en esjouyr avec elle, luy congratuler, et se provoquer l'une et l'autre à glorifier Dieu de ses misericordes, et le remercier de tant de graces et de benedictions qu'il avoit versées sur elle, qui estoit vierge, luy faysant concevoir le Filz de Dieu par l'operation du saint Esprit, et sur sainte Elizabeth qui estoit sterile, la faysant concevoir miraculeusement, et par grace speciale, celuy qui devoit estre son precurseur.

Mais considerés, je vous prie, s'il eust esté raysonnable que celuy qui estoit choisy pour preparer les voyes du Seigneur, fust demeuré entaché du peché; c'est pourquoy nostre Dame alla promptement en la mayson de sainte Elisabeth, affin qu'il fust sanctifié, et que ce divin enfant qu'elle portoit dans ses pures entrailles, et auquel seul appartenoit la sanctification des ames, pust faire en cette visite celle du glorieux S. Jean, le purifiant et retirant du peché originel. Ce qui fut fait avec une telle plenitude de grace, qu'il y a plusieurs docteurs qui soustiennent qu'il ne pecha jamais, non pas mesme veniellement, bien que quelques-uns tiennent l'opinion contraire. Ce fut donc, comme vous voyés, la charité qui fut cause que la sainte Vierge coopera à cette sanctification : mais ce n'est pas merveille que ce cœur sacré de nostre glorieuse Maistresse fust si remply d'amour et de zele pour le salut des hommes, puisqu'elle portoit dans ses chastes entrailles la charité mesme, c'est à dire le Sauveur et Redempteur du monde.

Ne vous semble-t'il pas que c'est à elle à qui l'on doit appliquer ces parolles du Cantique des Cantiques, où le divin Espoux descrivant les beautés de son Espouse en detail et par le menu, dit que son chef ressemble au mont Carmel, *Caput tuum ut Carmelus*[1]? Le mont Carmel est un mont, lequel est tout couvert et diapré de fleurs tres-odoriferantes,

[1] Cant., VII.

et les arbres qui se treuvent sur ce mont ne portent que des parfums. Mais que signifient ce mont, ces fleurs et ces parfums, sinon la charité, laquelle estant comme une tres-belle et odoriferante plante, produit toutes les fleurs des autres vertus dans l'ame qui la possede? car elle ne demeure jamais seule. Et bien qu'on approprie ces parolles du cantique à l'Eglise, qui est la veritable Espouse de nostre Seigneur, en laquelle, comme en un mont Carmel, abondent toutes sortes de fleurs tres-odoriferantes, c'est à dire toutes sortes de vertus, de sainteté et de perfection; si est-ce neanmoins que cela se peut encore entendre de la tres-sainte Vierge, qui est cette unique et parfaitte espouse du saint Esprit, laquelle ayant la charité à un si eminent degré, ressembloit au mont Carmel par les actes frequens qu'elle en produisoit; de maniere que cette sainte charité plantée au milieu de son cœur comme un bel arbre, exhaloit continuellement des odeurs, et jettoit des parfums d'une suavité incomparable.

Mais les rabbins et quelques autres docteurs semblent nous faire encore mieux entendre que le divin Espoux parlant du chef de son Espouse, entend parler de la charité, qui est la premiere et la plus excellente de toutes les vertus; parce, disent-ils, qu'il le compare à l'escarlate, laquelle tire son prix de sa teinture, *Et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus*[1]; ou bien aux grains de la grenade qui sont rouges. Or qu'est-ce que tout cela, sinon la charité de la sainte Vierge naïfvement representée, laquelle non seulement avoi la charité, mais elle l'avoit receuë en telle plenitude, qu'on pourroit dire en quelque façon qu'elle estoit la charité mesme; dautant qu'elle avoit conceu dans son ventre celuy qui estoit tout amour, et lequel l'avoit rendue l'amour mesme? tellement qu'on lui peut appliquer mieux qu'à nul autre ces parolles du Cantique des Cantiques, lorsque l'Espoux sacré contemplant sa bien-aymée en son doux repos, fut saisi d'une

[1] Cant., VII.

si grande complaysance, qu'il se prit à conjurer les filles de Hierusalem de ne la point esveiller, leur disant : Filles de Hierusalem, je vous conjure par les chevreüils des champs de ne pas esveiller ma bien-aymée, qui est en l'amour, qu'elle ne le veüille ou desire : *Adjuro vos, filiæ Hierusalem, per capreas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit* [1] : ou plutost, selon une autre version : Filles de Hierusalem, je vous conjure de ne pas esveiller la dilection et l'amour mesme, qu'elle ne le veüille, et cette dilection et amour est ma bien-aymée, c'est à dire la sacrée Vierge, qui non seulement avoit l'amour, ains estoit l'amour mesme; c'est pourquoy Dieu l'a regardée avec une complaysance toute particuliere.

Car qu'est-ce qui a jamais donné plus de complaysance à Dieu entre les pures creatures, que celle qui estoit accomplie entre toutes sortes de vertus, qui avoit une si ardente charité, et qui estoit doüée d'une si profonde humilité, ainsi que tesmoignent les parolles qu'elle dit, lorsque sainte Elizabeth la loüa, disant que son bonheur provenoit de ce que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, et que pour cela toutes les nations la loüeroient et appelleroient bienheureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* [2]. Mais pour oster de nos esprits tout sujet d'embrouïllement, expliquons plus particulierement comment ces parolles se doivent entendre.

Il y a plusieurs docteurs qui tiennent que quand nostre Dame dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle n'entendoit pas parler de la vertu d'humilité qui estoit en elle, parce, disent-ilz, qu'encore qu'elle eust une tresprofonde humilité, si ne s'estimoit-elle pas humble; et semble que cette parole eust esté contraire à l'humilité mesme. Si bien que quand elle dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entendoit parler de la vilité, bassesse et

[1] Cant., III. — [2] S. Luc, II.

abjection qu'elle voyoit en elle, en ce qui estoit de sa nature, et du neant d'où elle estoit sortie ; et que c'est en ce sens que se doivent entendre ces parolles, parce que le vray humble disent ces docteurs, ne croit ny ne voit jamais qu'il a cette vertu d'humilité. Toutesfois il y en a d'autres qui tiennent l'opinion contraire, laquelle semble estre la plus probable, et ceux-là disent que nostre Dame, par les parolles qu'elle respondit à sainte Elizabeth, entendoit parler de la vertu d'humilité qui estoit en elle, et qu'elle connoissoit bien que c'estoit cette vertu qui avoit attiré nostre Seigneur dans ses tres-pures entrailles. Il n'y a donc point de doute qu'elle sçavoit bien que l'humilité estoit en elle ; de sorte que sans crainte de la perdre, elle parla ainsi parce qu'elle sçavoit bien que l'humilité qu'elle voyoit en elle n'estoit pas d'elle, ains qu'elle lui estoit donnée de Dieu, et que c'estoit un effet de sa grace.

Hé ! ne voyons-nous pas le grand apostre saint Paul dire et confesser qu'il a la charité, avec des parolles si asseurées, qu'il sembloit qu'il parlast avec plus de presomption que d'humilité quand il disoit : Qui est-ce qui me separera de la charité de Jesus-Christ *(Quis ergo nos separabit a charitate Christi)* ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, la faim, la nudité, ou le peril, la persecution ou le glaive ? Je suis certain qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne me pourra separer de la charité de Dieu qui est en nostre Seigneur Jesus-Christ. Voyés, je vous prie, avec quelle assurance parloit ce grand apostre, quand il protestoit que rien ne le pourroit separer de la charité de son Dieu. Il falloit bien qu'il creust qu'il avoit la charité. Or certes il n'y a point de doute, bien qu'il faille entendre quand il disoit, qui est-ce qui me separera de la charité de mon Dieu, qu'il s'appuyoit sur sa grace.

Ainsi la glorieuse Vierge ne manqua point d'humilité, ny ne fit aucune faute contre cette vertu, quand elle dit que

ieu avoit regardé l'humilité de sa servante ; non plus que saint Paul quand il dit qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourroit separer de la charité de Jesus-Christ ; car elle sçavoit bien qu'entre toutes les vertus, l'humilité est celle qui a le plus de pouvoir d'attirer Dieu en nous. Et ne voyons-nous pas que le divin Espoux, au Cantique des Cantiques, apres avoir consideré toutes les beautés particulieres de son Espouse, ne fut point tant espris de son amour, que lorsqu'il vint à jetter ses yeux sur sa chaussure et sur sa demarche, ainsi qu'il tesmoigne par ces parolles : *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis* [1] (O fille du prince! que ta chaussure et tes demarches sont pleines de beauté) !

Ne lisons-nous pas de Judith, lorsqu'elle alla treuver Holopherne, prince de l'armée des Assyriens, que nonobstant qu'elle fust extremement bien parée, et que son visage fust doüé de la plus rare beauté qui se peut voir, ayant les yeux estincelans, avec une douceur charmante, ses levres pourprines, et ses cheveux esparpillés flottans sur ses espaules ; toutesfois Holopherne ne fut pris, ny par les beaux habits, ny par les yeux, ny par les levres, ny par les cheveux de Judith, ny par aucune autre chose qui fust en elle ; mais que quand il jetta ses yeux sur ses sandales, ou sa chaussure, qui comme nous pouvons penser, estoit recamée d'or d'une fort bonne grace, il demeura tout espris d'amour pour elle [2] ?

Ainsi pouvons-nous dire que le Pere eternel considerant la varieté et beauté des vertus qui estoient en nostre Dame, il la treuva sans doute extremement belle : mais lorsqu'il jetta les yeux sur ses sandales ou souliers, il en fut tellement espris, qu'il se laissa gaigner, et lui envoya son Filz, lequel s'incarna en ses tres-chastes entrailles. Et qu'est-ce, je vous prie, mes cheres Ames, que ces sandales et cette chaussure de la Vierge nous represente, sinon l'humilité? car nous voyons

[1] Cant., VII. — [2] Judith., X.

que les sandales ou souliers sont les plus vilz accoustremens desquelz on se serve pour l'ornement du corps humain, parce qu'ilz sont tousjours contre terre, foulant la fange et la bouë; aussi est-ce le propre des ames qui ont la veritable humilité d'estre tousjours basses et petites à leurs yeux, et se tenir sous les pieds de tout le monde; car cette vertu, qui est la base de la vie spirituelle, a cela de propre qu'elle veut tousjours estre contre terre en son neant et abjection : et c'est cette bassesse que Dieu regarda avec tant de complaysance en la sainte Vierge, et de ce regard procede tout son bonheur, ainsi qu'elle dit en son sacré Cantique : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* [1], advoüant qu'à cause de ce divin regard elle sera publiée bienheureuse par toutes les creatures, de generation en generation.

Or soit qu'on suyve l'opinion de ceux qui disent que quand la sainte Vierge dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle faisoit reflexion sur elle-mesme, à cause de sa nature et de l'estre qu'elle avoit du neant d'où elle avoit esté tirée comme toutes les autres creatures, ou bien celle de ceux qui disent que la tres-sainte Vierge considerant sa vie, qui estoit toute sainte et toute pure, elle la treuva bonne, et voyant en soy l'humilité, elle peut dire veritablement en ce sens que Dieu avoit regardé son humilité : il est certain que tant en une maniere comme en l'autre, elle parla tousjours avec tant d'humilité, qu'elle faysoit bien voir qu'elle tenoit tout son bonheur de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur sa petitesse; c'est pourquoy on lui peut tres-bien approprier ces parolles de l'Espouse du Cantique [2] : *Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum* (Tandis que le roy estoit dans sa couche, mon nard a jetté son odeur). Le nard est un petit arbrisseau qui ne s'esleve jamais en haut comme les cedres du Liban, ains il demeure tousjours en sa

[1] S. Luc, I. — [2] Cant., II.

bassesse, jettant son parfum avec tant de suavité qu'il resjouyt tous ceux qui l'odorent. Certes nous pouvons bien dire que la sainte et tres-sainte Vierge a esté ce nard precieux; car elle ne s'est jamais eslevée pour aucune chose qui luy aye esté faite ou dite, ains elle est tousjours demeurée en sa bassesse et petitesse; et comme le nard, elle a jetté un parfum de si suave odeur, qu'il a monté jusques au trosne de la divine Majesté, qui en a tellement esté espris, qu'il a quitté le ciel pour venir icy-bas en terre s'incarner dans les tres-pures entrailles de cette Vierge incomparable.

Vous voyés donc, mes cheres Seurs, combien l'humilité est aggreable à Dieu, puisque nostre glorieuse Maistresse fut choisie pour estre Mere de son Filz, parce qu'elle estoit humble : et de cecy nostre Seigneur mesme en rendit tesmoignage, lorsque cette bonne femme qui voyoit les miracles qu'il faisoit, s'escria à haute voix : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti*[1] (Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées); à quoy il respondit : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (mais plutost, bienheureux sont ceux qui entendent la parolle de Dieu et la gardent); qui est autant comme s'il eust voulu dire : Il est vray que ma Mere est bienheureuse, parce qu'elle m'a porté en son ventre; mais elle l'est bien davantage, pour l'humilité avec laquelle elle a entendu les parolles de mon Pere celeste, et les a gardées. Ce qu'il reconfirma encore lorsqu'on luy dit que sa Mere et ses freres l'attendoient, respondant que ceux-là estoient sa Mere et ses freres, qui entendoient la parolle de Dieu et la mettoient en effet : *Mater mea, et fratres mei, hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt : quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, soror, mater est*[2]. Et bien qu'il dist cela, ce n'estoit pas qu'il ne voulust reconnoistre sa Mere, ains il nous vouloit faire

[1] S. Luc, XI. — [2] S. Matth., XII; S. Marc, XIII.

entendre que ce n'estoit pas seulement pource qu'elle l'avoit porté en son ventre qu'elle estoit bienheureuse, mais beaucoup plus à cause de l'humilité avec laquelle elle faysoit la volonté de Dieu en toutes choses.

Je m'apperçois que l'heure va passer : c'est pourquoy il faut finir et parachever ce peu de tems qui me reste sur l'histoire de l'Evangile de ce jour ; car il est extremement beau et utile à entendre.

Saint Luc dit donc que la Vierge se leva hastivement et monta les montagnes de Judée, *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda*, pour nous monstrer la promptitude avec laquelle on doit correspondre aux inspirations divines, parce que c'est le propre du saint Esprit, lorsqu'il touche un cœur, d'en chasser toute paresse et tepidité, dautant qu'il ayme la diligence et promptitude ; il est ennemy des remises et dilayemens en ce qui est de l'execution des volontés divines. C'est pourquoy la Vierge se leve promptement et va hastivement par les montagnes de Judée, car l'enfant duquel elle estoit grosse ne l'incommodoit aucunement, à cause qu'il n'estoit pas semblable aux autres, ce qui faysoit qu'elle n'en recevoit pas l'incommodité des autres femmes, lesquelles ne peuvent marcher à cause de la pesanteur de l'enfant qui est dans leur ventre ; ce qui provient de ce que leurs enfans sont pecheurs : mais celuy de nostre Dame n'estoit point pecheur, ains le Sauveur des pecheurs, et celuy qui venoit pour oster les pechés du monde ; c'est pourquoy elle n'en estoit aucunement chargée, ains plus legere et plus habile à marcher. Et ce qui faisoit qu'elle marchoit ainsi hastivement, estoit sa pureté virginale qui l'incitoit à cela pour estre plustost retirée ; car c'est le propre des vierges de demeurer cachées et retirées, et ne paroistre que le moins qu'elles peuvent parmi le tumulte du monde.

Estant donc arrivée elle entra en la maison de Zacharie,

et salüa sa cousine Elizabeth, *Et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elizabeth.* Où vous remarquerés que l'Evangeliste dit qu'elle salüa sainte Elizabeth; mais quant à Zacharie il n'en dit rien, dautant que sa virginité et pureté ne lui permettoit pas de parler aux hommes. Ce qui apprend aux vierges qu'elles ne sçauroient avoir trop de soin de conserver leur pureté.

Il y a mille beaux documens à tirer sur toutes ces choses; mais je ne feray que passer pour parachever cette histoire. O quelles graces et faveurs, mes cheres Seurs, furent versées sur la maison de Zacharie, lorsque la Vierge y entra! Si Abraham receut tant de graces pour avoir receu trois anges en sa maison [1], et si Jacob apporta [2] tant de benedictions à Laban, qui pourtant estoit meschant homme; si Loth fut delivré de l'embrasement de Sodome pour avoir logé deux anges [3], et si le prophete Helie remplit d'huyle tous les vaisseaux de la pauvre veufve [4]; si Helisée ressuscita l'enfant de la Sulamite [5], et enfin si Obededon receut tant de faveurs du ciel pour avoir logé en sa maison l'arche d'alliance [6]: quelles et combien grandes pensés-vous que furent les graces et benedictions dont la maison de Zacharie fut remplie, en laquelle entra l'Ange du grand conseil, ce vray Jacob et divin prophete, la vraye arche d'alliance, nostre Seigneur enclos dans le ventre de nostre Dame?

Certes, toute la maison en fut remplie de joye et d'allegresse: l'enfant tressaillit de joie; le pere recouvra la parolle; la mere fut remplie du saint Esprit et receut le don de prophetie; et voyant entrer cette sainte dame en sa maison, elle s'escria: *Et unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me* [7] (D'où me vient cecy, que la Mere de mon Dieu me vienne visiter)? Mais remarqués qu'elle l'appelle Mere, avant qu'elle aye enfanté. Ce qui est contre la cous-

[1] Gen., XVIII. — [2] Ibid., XXIX. — [3] Idid., XIX. — [4] III Rois, XVII. — [5] IV Rois, IV. — [6] II Rois, VI. — [7] S. Luc, I.

tume ordinaire ; car on n'appelle point meres les femmes, avant qu'elles n'ayent enfanté, parce que souvent elles enfantent malheureusement. Or sainte Elisabeth sçavoit bien que la Vierge enfanteroit heureusement, et partant elle ne fait point de difficulté de l'appeler Mere avant qu'elle aye enfanté, dautant qu'elle est assurée qu'elle le sera, et non pas mere d'un homme seulement, mais de Dieu, et par consequent royne et princesse des hommes et des anges. Et c'est pourquoy elle s'estonna qu'une telle et si grande princesse la fust venuë visiter. Vous estes bienheureuse, Madame, luy dit-elle, parce que vous avés creu à tout ce qui vous a esté dit, *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.* Et de plus, vous estes beniste par dessus toutes les femmes, *Benedicta tu inter mulieres.* En quoy nous voyons en quel degré elle avoit receu le don de prophetie ; car elle parle des choses passées, presentes et futures. Mais remarqués ces parolles : Vous estes bienheureuse d'avoir creu à tout ce que l'ange vous a dit ; dautant que vous avés fait voir en cela que vous avés plus de foy qu'Abraham, parce que vous avés creu que la Vierge et la sterile concevroient, bien que ce soit une chose qui surpasse le cours de nature. Voyés donc comme elle sceut par esprit de prophetie les choses passées. Et pour ce qui devoit advenir, ne voit-elle pas par ce mesme esprit, que les choses qui avoient esté dite à nostre Dame par le Seigneur seroient accomplies en elle, et qu'elle seroit beniste entre toutes les femmes? Ne parle-t'elle pas aussi des choses presentes, l'appelant Mere de Dieu, adjoustant que l'enfant qu'elle portoit avoit tressailly de joye à son arrivée, *Exultavit in gaudio infans in utero meo?*

Certes, ce n'est pas merveille si saint Jean tressaillit de joye à la venuë de son Sauveur, puisque nostre Seigneur dit en parlant aux Juifs : Abraham vostre pere s'est resjoüy, voyant en esprit prophetique mon jour advenir, que vous

voyés maintenant : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum* [1]. Et si tous les prophetes desiroient tant le Messie promis en la loy et se resjoüyssoient, sçachant que tout ce qu'ilz predisoient s'accompliroit en son jour, combien plus devons-nous penser que saint Jean fut remply d'allegresse, voyant ce vray Messie promis par les prophetes et tant desiré des patriarches, au travers du ventre de sa Mere, qui l'estoit venu visiter, pour commencer par luy l'œuvre de nostre redemption, le retirant du bourbier du peché originel !

O combien, mes cheres Seurs, devés-vous estre comblées de joye, lorsque vous estes visitées par ce divin Sauveur au tres-saint sacrement de l'autel, et par les graces interieures que vous recevés journellement de sa divine Majesté, par tant d'inspirations, et parolles interieures qu'il dit à vostre cœur! Car il est tousjours à l'entour frappant et parlant à vous, affin de vous faire entendre ce qu'il veut que vous fassiés pour son amour. O que d'actions de graces devés-vous rendre à ce Seigneur, pour tant de faveurs! ha! que vous devés executer promptement et fidellement ses divines volontés!

La tres-sainte Vierge entendant ce que sa cousine Elizabeth disoit à sa loüange, s'humilia, et rendit de tout la gloire à Dieu, et confessant que tout son bonheur, comme j'ay dit, procedoit de ce qu'il avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entonna ce beau et admirable cantique qui surpasse tous ceux qui avoient esté chantés en l'ancienne loy par les autres femmes. O que ce cantique est bien plus excellent que celuy de Judith [2], et plus beau, sans nulle comparayson, que celuy que chanta la seur de Moyse, quand les enfans d'Israel eurent passé la Mer Rouge, et que Pharaon et les Egyptiens furent ensevelis dans les eaux [3], ou que celuy qui fut chanté par Debora et Barac, apres que

[1] S. Jean, VIII. — [2] Judith, XVI. — [3] Exode, XV.

Dieu leur eut donné la victoire de leurs ennemys[1]! en somme, il est plus beau que tous les cantiques qui ont esté chantés par Zacharie, par Simeon, et par tous les autres dont l'Escriture fait mention [2].

O filles de la Visitation de nostre Dame et de sainte Elizabeth, qui avés cette Vierge pour Mere, que vous devés avoir un grand soin de l'imiter, particulierement en son humilité et charité, qui sont les deux vertus principales qui luy firent faire cette visitation! Vous devés donc reluire tout particulierement en icelles, vous portant avec une grande diligence et allegresse à visiter vos seurs malades, faysant vostre possible pour vous soulager et servir cordialement les unes les autres en vos infirmités, soit spirituelles ou corporelles; et enfin, partout où il s'agit d'exercer l'humilité et la charité, vous vous y devés porter avec un soin et une diligence toute singuliere. Car ce n'est pas assés pour estre filles de nostre Dame de se contenter d'estre dans les maisons de la Visitation, et porter le voile de religieuses : Ce seroit faire tort à une telle mere, ce seroit degenerer de cette qualité de se contenter de cela; mais il la faut imiter en sa sainteté et en ses vertus. Soyés donc bien soigneuses de former vostre vie sur la sienne; soyés douces, humbles, charitables et debonnaires, et magnifiés en cette vie le Seigneur avec elle; et croyés, mes cheres ames, que si vous le faites fidellement et humblement en ce monde, indubitablement vous chanterés au ciel avec la mesme Vierge : *Magnificat anima mea Dominum;* et benissant par ce sacré cantique la divine Majesté, vous serés benistes d'elle en l'eternité de la gloire, où nous conduise le Pere, le Filz, et le saint Esprit. *Amen.*

[1] Juges, V. — [2] S. Luc, I et II.

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DE LA VISITATION DE NOSTRE-DAME[1].

Unus Deus. Ephes., IV.

Dieu est un.

Dieu qui est un, ayme l'unité et l'union, et tout ce qui n'est point uny ne luy est point agreable. Dieu ayme souverainement ce qui est uny et conjoint; mais il est ennemy de la desunion, parce que tout ce qui est desuny est imparfait; car la desunion n'est causée que de l'imperfection, et partant il est certain que tout ce qui est desuny a quelque defaut.

Or nostre Seigneur, pour monstrer combien il ayme l'union, en a fait trois admirables en la sacrée Vierge nostre Dame, sans y comprendre l'union naturelle de l'ame et du corps, laquelle est une chose si excellente, que tous les philosophes ne peuvent cesser de l'admirer, et demeurent tous ravis de voir comme Dieu a uny et conjoint l'ame avec le corps d'une conjonction et union si estroite, que le corps sans laisser d'estre corps, et l'esprit sans laisser d'estre esprit, sont neanmoins si estroitement unis ensemble, qu'ilz ne font en l'homme qu'une seule personne; et assurent que cette union naturelle est une chose si excellente et si grande, qu'elle ne sçauroit estre assés admirée : aussi est-elle une œuvre de Dieu tres-haut, et amateur de l'union. Or ce n'est pas de cette union naturelle du corps et de l'ame de nostre Dame, dont je veux parler, dautant qu'elle est commune à tous les hommes, ains je veux m'arrester sur trois autres unions merveilleuses que Dieu a faites en elle.

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

La premiere desquelles a esté d'unir la nature divine avec la nature humaine dans ses sacrés flancs, et cette union est si haute et si eminente, qu'elle surpasse infiniment tout ce que les entendemens angeliques et humains en peuvent concevoir ou comprendre; et jamais la pensée d'une telle et si admirable union n'eust osé entrer dans l'esprit d'aucun ange, cherubin, ny seraphin; dautant que ces deux natures divine et humaine sont infiniment esloignées l'une de l'autre, y ayant une si grande distance en icelles, qu'aucune creature n'eust jamais pensé que Dieu eust voulu faire cette union, ny mesme qu'elle eust esté possible, la nature divine estant la souveraine perfection, et la chose la plus relevée qui puisse estre, et la nature humaine estant la mesme imperfection, et la chose la plus basse qui soit : de sorte que c'estoit unir les deux extremités ensemble, la nature divine estant la souveraine perfection, et la nature humaine la souveraine misere. Voila deux choses bien contraires l'une de l'autre que celles-là : et neanmoins Dieu a fait dans le ventre de nostre Dame une telle et si admirable union de ces deux natures, qu'elles n'ont fait qu'une seule personne, de façon que l'homme a esté fait Dieu, et Dieu, sans laisser d'estre Dieu, a esté fait homme.

La seconde union que Dieu a faite en nostre Dame a este d'unir la maternité avec la virginité : union qui est tout à fait admirable, et hors du cours de la nature; car c'est unir deux choses naturellement incompossibles, et lesquelles ne se peuvent treuver ensemble : et jamais cela ne s'estoit veu, ny n'avoit mesme esté pensé, qu'une mere fust vierge, et qu'une vierge, sans laisser d'estre vierge, fust mere. Or cette union estant miraculeuse et surnaturelle, ne pouvoit estre faite que par la main toute-puissante de Dieu, qui a donné ce privilege à nostre Dame; et comme cette union a esté faite en elle seule, aussi sera-t'elle seule qui demeurera eternellement vierge et mere tout ensemble.

La troisieme union que Dieu a faite en elle a esté celle d'une tres-haute charité, et d'une tres-profonde humilité. L'union de ces deux vertus est certes tres-admirable, parce qu'elles sont si esloignées l'une de l'autre, qu'il semble qu'elles ne se pourroient jamais rencontrer dans une mesme ame, dautant que la charité esleve l'ame en haut; et plus elle croist et se va perfectionnant, plus aussi elle la va rehaussant et relevant par dessus toutes choses. L'humilité fait tout le contraire, car elle rabaisse l'ame au dessous d'elle-mesme et de toutes les creatures : l'humilité ayant cela de propre, que plus elle est grande, plus elle rabaisse l'ame dans laquelle elle est.

Voyés donc, je vous prie, les extremités de ces deux vertus, et je m'assure que vous dirés : Comment est-il possible d'accorder, d'unir et conjoindre par ensemble l'humilité et la charité, puisque la nature de l'une est de monter en haut, et celle de l'autre de descendre en bas? C'est une chose qui naturellement est impossible; aussi nul autre que nostre Seigneur ne pouvoit faire l'union de ces deux vertus : mais luy qui n'est qu'un seul Dieu, parce qu'il veut et ayme l'unité, a monstré la grandeur incomparable de son pouvoir, en unissant des choses si esloignées l'une de l'autre, ainsi que nous voyons en la tres-sainte Vierge, en laquelle il a tellement uny la charité avec l'humilité, qu'il n'y peut avoir en elle de charité sans humilité, ny d'humilité sans charité; la charité demeurant humble, et l'humilité charitable; la charité rehaussant l'ame par dessus toutes les creatures et au dessus d'elle-mesme, et l'humilité la rabaissant au dessous de toutes : sans laisser neanmoins d'estre tellement unies et jointes ensemble, que l'une de ces deux vertus ne peut subsister sans l'autre.

Or c'est sur cette derniere union de la charité avec l'humilité que je m'arresteray, et laquelle me donnera entrée dans le sujet de cette feste; car qu'est-ce que la visitation

de nostre Dame à sainte Elizabeth, sinon une union et assemblage de l'humilité avec la charité, ou un sommaire des effetz de ces deux vertus, prattiquées par la sacrée Vierge envers sainte Elizabeth? Et bien que l'humilité et la charité n'ayent qu'un seul objet, qui est Dieu, à l'union duquel elles tendent, neanmoins elles passent de Dieu au prochain, et c'est là qu'elles se perfectionnent.

O que la tres-sainte Vierge prattiqua l'humilité et la charité en un souverain degré de perfection au tems de l'Incarnation, apres que l'ange Gabriel luy eut annoncé ce mystere ineffable, luy respondant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parolle) ! car lorsque l'Ange la declara Mere de Dieu, et Royne des Anges et des hommes, et qu'il luy fit entendre comme elle estoit eslevée par dessus toutes les creatures angeliques et humaines, elle s'abaissa au dessous de toutes, disant : Voicy la servante du Seigneur. O combien cét acte d'humilité fut grand ! Certes la sainte Vierge eut alors une telle et si claire connoissance de la misere et du neant de la nature humaine, et de la distance qu'il y a entre Dieu et l'homme, que se voyant rehaussée et relevée par dessus toutes les creatures, elle s'abaissa au dessous de toutes dans le plus profond de son neant, en la veuë des incomprehensibles et inépuisables abysmes de la grandeur immense de Dieu. Et il est vray qu'elle ne s'humilia jamais si profondement, que quand elle dit ces parolles : *Ecce ancilla Domini* (Voicy la servante du Seigneur). Mais apres avoir fait cét acte d'une si parfaitte humilité et aneantissement, et s'estre abaissée au plus bas qu'elle pouvoit, elle produisit consecutivement un acte de charité tres parfaitte par ces parolles qu'elle dit à l'Ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Parolles esquelles elle fit paroistre la plus grande charité qui se peut dire ny penser, donnant son consentement, et acquiesçant à ce que l'Ange luy avoit dit

que son Dieu demandoit d'elle. Tellement que vous voyés comme Dieu unit en la sainte Vierge, en cét instant, la charité avec l'humilité, et comme en disant : *Ecce ancilla Domini* (Voicy la servante du Seigneur,) elle s'est abaissée jusques au profond abysme du neant; et au mesme tems elle s'est relevée par la charité au dessus des cherubins et seraphins, lorsqu'elle dit : Me soit fait selon ta parolle; car au mesme instant le Filz de Dieu prit chair dans son ventre virginal, et par ce moyen elle fut faite Mere de Dieu.

Voilà donc comme l'humilité est jointe avec la charité en cette tres-sainte Vierge, et comme son humilité la fait eslever, parce que Dieu regarde les choses basses pour les relever; et voyant cette sainte Vierge humiliée au dessous de toutes les creatures, il la regarda et la rehaussa au dessus de toutes. Ce qu'elle nous fait elle-mesme entendre par les parolles de son sacré cantique, disant : Parce que Dieu a regardé mon abjection, ma bassesse et ma misere, toutes les nations m'appelleront bienheureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Comme si elle eust voulu dire à sainte Elizabeth : Vous dites que je suis bienheureuse; il est vray : mais tout mon bonheur procede de ce que Dieu a regardé ma vileté, mon neant et ma bassesse. Mais la sainte Vierge s'estant ainsi humiliée devant Dieu, ne se contenta pas de cela, dautant qu'elle sçavoit bien que l'humilité et la charité ne sont jamais en leur perfection, si elles ne viennent à passer de Dieu au prochain; car de l'amour de Dieu procede celuy du prochain, et à mesure que nostre amour sera grand envers Dieu, il le sera aussi à l'endroit de nostre prochain. Ce que le glorieux S. Jean nous enseigne, disant : *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere* (Est-il possible que tu aymes Dieu que tu ne vois point, si tu n'aymes pas ton prochain que tu vois)? Donc si nous voulons monstrer que nous aymons

Dieu, et si nous voulons qu'on nous croye quand nous disons que nous l'aymons, il nous faut aussi aymer nostre prochain, le servir et aider en tous ses besoins selon nostre pouvoir.

Or la sainte Vierge sçachant bien cette verité, se leva et s'achemina promptement, dit l'Evangeliste : *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda,* et s'en alla diligemment vers les montagnes de Juda, soit en la ville d'Ephrem, ou, comme quelques-uns disent, de Hierusalem, pour servir sa cousine Elizabeth en sa vieillesse et grossesse; en quoy elle fit paroistre une grande humilité, et une charité non pareille, dautant qu'alors qu'elle se vid Mere de Dieu, elle s'humilia jusques là, que de se mettre tout aussi tost en chemin pour aller secourir et assister cette bonne femme. Peut-estre que ce ne fut pas à la mesme heure, ny au mesme jour qu'elle receut cette grace incomparable, qu'elle s'y achemina ; car je vous laisse à penser, si elle demeura recueillie et ravie en admiration en sa petite maison, considerant ce grand et profond mystere de l'Incarnation qui avoit esté operé en elle. O Dieu ! quelle douceur et suavité avoit-elle en son cœur, en la connoissance de cette merveille ! O quelz saints devis et amoureux colloques se faysoient entre le Filz et la Mere ! Elle ne sortit donc pas au mesme tems de l'Incarnation, comme il est à presupposer, ains quelques jours apres, et s'en alla en grande diligence par les montagnes de Juda.

Mais quelle plus profonde humilité se peut-il voir que celle qu'elle prattique ? Elle s'en va pour estre servante de celle qui luy estoit en tout et par tout inferieure ; car jaçoit que sainte Elisabeth fust de noble extraction, parce qu'elle estoit de la lignée de David, et qu'elle estoit mariée à un grand-prestre de la lignée de Levy, nommé Zacharie ; toutesfois cela n'estoit rien en comparaison de la grandeur de la Vierge, puisqu'elle estoit royne du ciel et de la terre, des anges et des hommes : mais tous ces tiltres que nous luy

donnons ne sont que pour ayder nos petits entendemens à se representer quelque chose qui nous face comprendre sa grandeur, puisqu'elle est souverainement plus grande que tout cela. De sorte que si nous luy voulons donner un nom digne de son incomparable grandeur, il nous la faut nommer *Mater Dei,* Mere de Dieu ; car ce nom est si grand, que tous les tiltres, loüanges et eloges que nous sçaurions donner à la sainte Vierge sont compris en iceluy. Quelle humilité plus profonde se peut-il donc voir que celle qu'elle prattique? puisque lorsqu'elle sçayt qu'elle est choisie et declarée pour Mere du Verbe eternel, elle se dit sa servante; et comme chambriere, elle sort, et s'en va pour servir sa bonne cousine en sa vieillesse.

O Dieu! que grande et profonde fut l'humilité de la Vierge, et qu'elle la fit encore bien paroistre en salüant sainte Elisabeth! car l'Evangeliste remarque que cette sacrée Dame, comme la plus humble, la salüa la premiere : *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.*

Mais, mon Dieu! que de benedictions et de graces entrerent en cette maison avec elle! cela se remarque et se reconnoist par les parolles de sainte Elizabeth, laquelle, avec un esprit de prophetie, s'escria à haute voix : Vous estes beniste entre toutes les femmes, et benit est le fruit de vostre ventre : *Et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui ; et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me*? Hé! d'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Dieu me vienne visiter? Puis poursuyvant : Voicy, dit-elle, qu'à l'instant que la voix de vostre salutation est parvenuë à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye. *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur in te quæ dicta sunt tibi a Domino,* Vous estes bienheureuse d'avoir creu; car toutes les choses qui vous ont esté dites par le Seigneur seront accomplies en vous.

O Dieu! qui pourroit comprendre les amoureuses suavités qui s'escoulerent dans le cœur de sainte Elisabeth en cette sainte visitation, et comme elle meditoit ce grand mystere de l'Incarnation? Que d'actions de graces elle rendoit à Dieu pour un si grand benefice, et pour toutes les faveurs qu'elle recevoit de luy! O que de parolles amoureuses disoit S. Jean dans le ventre de sa mere à son cher Maistre, qu'il reconnoissoit et adoroit dans le ventre de nostre Dame! O que de graces, de benedictions et de lumieres ce divin Sauveur respandit alors dans le cœur de son Precurseur! Mais comme il me souvient de vous avoir parlé autresfois de cela, je ne feray seulement que toucher trois petits points en passant, pour vous faire mieux entendre la suitte du mystere.

Le premier est, que S. Jean en cette sainte visitation receut l'usage de la raison, selon l'opinion commune de tous les Peres; le second qu'il fut sanctifié; et le troisieme, qu'il fut remply de science et connoissance de Dieu et de ses divins mysteres : ce qui fut cause qu'il l'ayma, l'adora, et tressaillit de joye à son arrivée. Certes, il ne faut donc point douter que le petit S. Jean, quoy qu'il fust dans les entrailles de sa mere, parloit à nostre Seigneur, le connoissoit, l'aymoit et avoit l'usage du sentiment, du jugement et de la raison. Nous autres sommes bien dans le ventre de nos meres vivans; mais pourtant nous n'avons pas l'usage du sentiment, du discours, ny de la raison, ains nous y sommes comme des masses de chair, et quoy que nous ayons nos sens, nous n'en avons pourtant pas l'usage. Mais il falloit bien que S. Jean connust nostre Seigneur dans les entrailles de nostre Dame, puisqu'à son arrivée il tressaillit de joye dans celles de sa mere. Il falloit bien aussi qu'il l'aymast; car l'on n'a pas accoustumé de tressaillir de joye pour la venuë de ceux qu'on ne connoist, ny qu'on n'ayme point. Or sainte Elisabeth fait foy de cette verité par les parolles qu'elle dit à la Vierge : *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis,*

exultavit infans in gaudio, in utero meo (Voicy qu'à l'instant que vostre voix est parvenuë à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye).

Mais que fait nostre Dame parmi toutes les loüanges et benedictions que luy donne sainte Elizabeth? O certes! elle ne fait point comme les femmes du monde, lesquelles si on les hausse, au lieu de s'humilier, elles se rehaussent encore davantage : car l'homme est tellement sujet à l'orgueil et à la presomption, que pour cela un ancien philosophe l'a comparé au cheval, disant qu'il n'y a rien de si orgueilleux que l'homme et le cheval. Voyés, dit ce philosophe, un homme sur un cheval; on ne sçayt lequel est le plus fier, ou le cheval, ou le chevalier; il semble qu'ilz se defient l'un l'autre à qui fera paroistre plus d'orgueil et de presomption. Mais quand cette presomption et cet orgueil vient à entrer dans la teste des femmes, il y fait de grandes ruines et ravages; et parce qu'elles sont si sujettes à la vanité et au desir de paroistre, elles sont obligées d'y faire une attention particuliere pour s'en garantir et preserver. La foiblesse de leur sexe les ayde fort à cela, et pour peu qu'on les louë, elles s'eslevent tousjours davantage, et se fournissent des pensées relevées d'elles-mesmes, qui les font presumer d'estre quelque chose au dessus des autres.

Nous avons un exemple de cecy en cette folle et impudente Cleopatre, reyne d'Egypte : quelles impertinences et extravagances ne fit-elle pas pour s'eslever? Ne remarquons-nous pas cela encor en nostre pauvre mere Eve, la premiere femme qui fut au monde? Seulement pour avoir ouï dire qu'elle estoit creée à l'image de Dieu, ne presuma-t'elle pas tant d'elle-mesme que de se vouloir faire semblable à luy, escoutant et faysant pour ce sujet tout ce que luy disoit l'ennemy? Mais la sacrée Vierge estant venuë au monde pour regaigner par son humilité ce que cette premiere Eve avoit perdu par son orgueil, contrecarre par son humilité sa fierté

et presomption. C'est pourquoy, lorsque l'ange l'appelle Mere de Dieu, elle se dit sa servante : *Ecce ancilla Domini,* s'enfonçant dans l'abysme de son neant. De mesme, quand sainte Elizabeth l'appelle bienheureuse, et beniste entre les femmes, elle dit que cette benediction procede de ce que Dieu a regardé sa bassesse, sa petitesse et son abjection : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

O Dieu ! c'est un bon signe en la vie spirituelle, que l'humilité de cœur : et que c'est une bonne marque que l'on reçoit efficacement les graces de Dieu, quand ces graces abaissent et humilient l'ame, et qu'on void que plus les graces sont grandes, plus humilient-elles profondement ceux qui les reçoivent devant Dieu et les creatures ; et que comme la sainte Vierge, l'on tient tout son bonheur de ce que les yeux de sa divine bonté ont regardé nostre vileté et bassesse ! Ç'a donc esté les effetz qu'a operés la grace de Dieu dans le cœur de la sainte Vierge, qu'une profonde humilité, et une ardante charité, tant envers Dieu qu'à l'endroit du prochain ; charité qui la fit aller en grande diligence en la mayson de Zacharie ; et quoy qu'elle fust enceinte, elle ne recevoit aucun empeschement par le chemin de l'enfant qu'elle portoit : et comme elle l'avoit conceu par l'obombration du saint Esprit, elle le portoit aussi sans incommodité, et l'enfanta sans douleur ; nostre Seigneur luy reservant les douleurs de l'enfantement pour le jour de son crucifiement, où elle devoit assister.

Voila donc cette Vierge incomparable qui entre en la mayson de Zacharie, et avec elle un comble de benedictions pour cette famille ; dautant que le petit S. Jean-Baptiste fut sanctifié dans le ventre de sa mere, et sainte Elizabeth fut remplie du saint Esprit. Mais, me dirés-vous, puisque sainte Elizabeth estoit juste, n'avoit-elle pas desja receu le saint Esprit ? Comment est-ce donc que se doit entendre ce que dit l'Evangeliste, qu'à la venuë de la Vierge elle en fut remplie, *Et repleta est Spiritu sancto Elizabeth?* Cela veut dire,

qu'en cette sainte visitation elle receut derechef une plenitude, une abondance et un surcroist de graces, dont les effetz admirables que le saint Esprit operoit en elle en donnerent des preuves suffisantes; car bien qu'il arrive souvent que Dieu donne sa grace aux justes en mesure pleine, cela n'empesche pas, comme dit nostre Seigneur, qu'on n'y adjouste encore en telle sorte, qu'elle vient à estre foulée, entassée et si comblée, qu'elle regorge de toutes parts : *Mensuram bonam, confertam et coagitatam, et superefluentem dabunt in sinum vestrum*[1]. Ainsi, bien que sainte Elizabeth eust desja une mesure pleine de la grace du saint Esprit; neanmoins en cette sainte visitation elle en receut une foulée et comblée, et si entassée, qu'elle regorgeoit et s'espanchoit de tous costés.

Or nous devons sçavoir que la grace du saint Esprit ne se donne jamais si pleinement en cette vie, qu'il n'y puisse tousjours avoir de l'accroissement et de l'augmentation en cette communication; et il se faudroit bien garder en cela de dire : C'est assés, j'ay suffisamment des graces du saint Esprit et des vertus; c'est assés de mortification, je m'y suis assés exercé : *Mensura conferta est* (La mesure est pleine); car ce seroit un grand abus, et celuy qui diroit cela monstreroit bien par telles et semblables parolles son indigence, sa mendicité, et mesme sa presomption, avec le malheur qui le talonneroit, parce qu'à telles sortes de personnes qui estiment avoir suffisamment, Dieu leur oste ce qu'ilz ont, afin de le donner (dit nostre Seigneur) à celuy qui a; et à celuy qui n'a rien, on luy ostera mesme ce qu'il n'a pas : *Omni habenti dabitur et abundabit; ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo*[2]. Ce qui se doit entendre ainsi : L'on donnera à celuy qui a beaucoup receu, c'est à dire, qui a beaucoup travaillé, et lequel neanmoins ne se repose pas pensant n'avoir plus besoin de travailler, ains avec une

[1] S. Luc, VI. — [2] S. Matth., XXV; S. Luc, XIX.

sainte et veritable humilité, reconnoissant son indigence, continuë son travail. A celuy-là donc qui a beaucoup, on luy donnera davantage, et il surabondera. Mais celuy qui a receu quelque grace, et lequel, pensant en avoir suffisamment, ne la fait point multiplier, ains la laisse oysive et infructueuse, on luy ostera ce qu'il a et mesme ce qu'il n'a pas : cela veut dire qu'on luy ostera les graces qu'il a, parce qu'il ne les fait pas profiter, et que celles qui luy estoient preparées ne luy seront pas données, dautant qu'il s'en est rendu indigne par sa negligence. Ce qui neanmoins ne se doit pas entendre de la grace suffisante, que Dieu ne refuse à personne, ains de l'efficace, laquelle par un juste jugement il ne donne pas aux ames paresseuses et ingrates, parce qu'elles en abusent.

Les mondains ont une si grande ambition d'acquerir des richesses et des honneurs, qu'ilz ne disent jamais : C'est assés ; en quoy ilz sont bien aveugles, dautant que pour peu qu'ilz en ayent, ilz en devroient avoir suffisamment, veu que le trop d'honneurs, de dignités et de richesses est la perte de l'ame, et luy cause la mort : et c'est en telles choses qu'on peut dire veritablement : J'en ay suffisamment, il me suffit. Mais en ce qui est des biens spirituelz, il ne faut jamais penser, tandis que nous sommes en cét exil, que nous en ayons suffisamment, ains il se faut disposer pour recevoir tousjours une continuelle augmentation de graces.

Elle va donc, cette Vierge incomparable, pour visiter sainte Elizabeth ; mais cette visite n'estoit point inutile, ny semblable à celles qui se font par les dames de ce tems, par ceremonie seulement, où l'on tesmoigne souvent des affections tout autres que celles qu'on a, et qui pour l'ordinaire sont employées à parler des uns et des autres, ce qui fait qu'on en sort avec des consciences interessées.

Un saint docteur escrivant à la devote Proba, descrit merveilleusement bien l'inutilité des visites des dames Ro-

maines, disant, que ces bonnes matrones de Rome ne faysoient autre chose que se visiter, et que la plus grand'part de leurs visites estoient inutiles et mal employées : ce qu'il deplore grandement en cette Epistre. Mais la visitation de nostre Dame ne fut pas semblable à celles-là : car elle n'alla visiter sa cousine Elizabeth que par un motif de charité, afin de la servir, et ne s'y disoit point de choses inutiles.

Mais, mon Dieu ! combien sainte, pieuse et devoste fut cette visite, puisque par icelle toute cette mayson fut remplie du saint Esprit, ce qui se void clairement par les effetz qu'il opera en sainte Elizabeth ; et par ce qu'en rapporte l'Evangeliste, vous pouvés connoistre si vous avés receu le saint Esprit.

La premiere chose que fit la sainte Vierge fut de s'humilier profondément : car elle s'escria : D'où me vient ce bonheur que la Mere de mon Dieu me vienne visiter, *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* donc le premier fruit de la grace est l'humilité, qui porte l'ame à s'aneantir en la connoissance de la grandeur de Dieu, et de son propre neant et demerite.

Secondement, elle dit à la Vierge : O que vous estes heureuse ! parce que vous avés creu, vous estes beniste entre toutes les femmes, et beny est le fruit de vostre ventre ; *Beata es quæ credidisti ; benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.* En quoy vous voyés que le second effet du saint Esprit est de nous faire demeurer fermes en la foy, y confirmer les autres, puis retourner à Dieu, reconnoissant qu'il est la source de toutes les graces et benedictions que nous recevons.

Il est vray (dit sainte Elizabeth à la Vierge) que vous estes beniste entre toutes les femmes ; mais il est vray aussi que cette benediction vous vient du fruit de vostre ventre, dans lequel vous portés le Maistre des benedictions. Nous voyons d'ordinaire qu'on ne benit pas le fruit à cause de l'arbre,

mais qu'on benit l'arbre à cause de la bonté de son fruit : et bien qu'on doive à la sacrée Vierge un culte et un honneur plus grand qu'à tous les autres Saints ; neanmoins il n'est pas esgal à celuy qu'on doit à Dieu. Ce que je dy pour refuter l'heresie de quelques-uns, qui ont voulu dire qu'on luy devoit rendre le mesme honneur : ce qui est faux, et tous les theologiens enseignent qu'il faut adorer Dieu seul, souverainement, par-dessus toutes choses, et puis, que nous devons rendre un honneur tout particulier à la tres-sainte Vierge, comme Mere de nostre Sauveur, et cooperatrice de nostre salut : et cela s'est tousjours observé par les vrays chrestiens ; et quiconque n'ayme et n'honore pas la Vierge d'un amour et d'un honneur tout special et particulier, n'est point vray chrestien. Or donc, quand le saint Esprit vient en nous, il nous porte premierement à aymer et loüer Dieu et puis sa tres-sainte Mere.

En troisieme lieu, sainte Elizabeth dit, qu'aussi-tost que la voix de nostre Dame fut parvenuë à ses oreilles, son enfant avoit tressailly de joye dans son ventre, *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo.* Et voicy la troisieme marque, par laquelle on connoist si l'on a receu le saint Esprit : car ce tressaillement ne nous represente autre chose que la conversion interieure du cœur, et le changement de vie. Et comme vous voyés que S. Jean fut sanctifié par ce tressaillement, par lequel sortant de luy-mesme il s'eslança en son Dieu, afin de ne vivre plus qu'en luy et pour luy ; ainsi celuy qui reçoit le saint Esprit sort de luy-mesme, et fait une heureuse transfusion de son ame en Dieu, c'est à dire qu'il ne vit plus selon la nature et les sens, ains selon la grace. Donc si vous desirés sçavoir si vous avés receu le saint Esprit, regardés quelles sont vos œuvres ; car c'est par là qu'on le connoist.

Mais remarqués que sainte Elizabeth le receut par le

moyen de la sainte Vierge, pour nous monstrer que nous devons nous servir d'elle pour mediatrice envers son divin Filz, pour obtenir le saint Esprit; car bien que nous puissions aller à Dieu directement, et luy demander ses graces, sans nous servir de l'entremise de la Vierge, ou des Saints; neanmoins il n'a pas voulu qu'il en allast ainsi, pource qu'il vouloit faire encore une union, dautant que, comme je vous ay dit au commencement, il ayme les choses qui sont unies; c'est pourquoy il a tellement uny l'Eglise militante avec la triomphante, qu'on peut dire qu'elles ne sont qu'une, n'ayant qu'un Dieu qui les regit, conduit et gouverne, et qui les nourrit, bien qu'en differentes manieres.

Mais considerés que nostre Seigneur, pour faire cette union, a voulu que nous nous servissions de l'invocation des Saints, en faysant par leur entremise de tres-grandes graces aux hommes, ce qu'il fait encore par l'entremise des anges qu'il a deputés à nostre conduite.

Mais pourquoy, me dirés-vous, se sert-il de l'entremise des anges pour nous garder ou nous conferer ses graces? Ne le pourroit-il pas bien faire sans se servir d'eux? Il n'y a point de doute qu'il le pourroit : mais, pour faire cette union, dont je vous parle maintenant, il a voulu unir les anges avec les hommes, et les assujettir les uns aux autres; et c'est le sujet pour lequel il a ordonné par sa divine providence que les hommes fussent servis par les anges, et que la conversion des hommes fust une augmentation de joye aux anges, à cause de cette union.

Vous demanderés peut-estre : Comment est-ce que les hommes peuvent causer de la joye aux anges? n'ont-ilz pas, en la claire vision de Dieu, une parfaitte beatitude? Oüy certes, mes cheres Ames, il n'y a nul doute de cela; aussi n'est-ce pas de la gloire essentielle qu'on entend parler, ains de l'accidentelle, suivant ce que dit l'Escriture, qu'il y a plus de joye au ciel pour un pecheur converty, que pour

nonante-neuf justes [1]. Par lesquelles parolles vous voyés que les anges se resjouyssent sur la conversion des pecheurs; ce qui se doit aussi entendre des Saints qui sont au ciel. Et bien que l'Escriture sainte ne parle que des anges, cela estoit devant la Passion de nostre Seigneur, qu'il n'y avoit encore point d'hommes dans le paradis; mais depuis que les Saints sont au ciel, il est certain qu'ilz sont tellement unis avec les anges, qu'ilz participent à leur joye sur la conversion des pecheurs.

Et l'Eglise nous voulant apprendre, comme une bonne mere, à nous servir de l'entremise de la sainte Vierge, a joint l'*Ave Maria* avec l'orayson dominicale, pour la dire consecutivement apres, pour nous monstrer que non seulement nous pouvons, mais nous devons demander à Dieu, par son intercession, nos necessités, et non seulement les biens spirituelz, comme sont les vertus, mais aussi les temporelz, entant qu'il nous sont necessaires.

Il est vray aussi qu'à une telle et si grande dame, il ne luy faut pas demander des bagatelles et des choses de neant, comme font souvent les personnes du monde; car comme ce seroit une incivilité de se servir de l'entremise de quelque grand prince, pour obtenir d'un roy ou d'un empereur quelque chose de vil prix, aussi seroit-ce une incivilité tres-grande en la vie spirituelle, de se servir de l'entremise de la sainte Vierge pour obtenir des choses basses, caduques et transitoires qui ne nous sont point utiles pour nostre salut.

Sur quoy il faut que je dise ce mot, que nous ne devons jamais parler des choses saintes, ny des Saints, mais specialement de la sacrée Vierge, qu'avec un tres-grand honneur et respect. Et certes, quand nous parlons d'eux, nos cœurs doivent estre prosternés par terre, parce qu'il y a une si grande distance entre nous et ces esprits bienheureux,

[1] S. Luc, XV.

qu'elle ne se peut imaginer ; et neanmoins un si grand rapport, que tout ainsi que la terre ne peut rien produire sans les influences du ciel, nous aussi ne pouvons rien de nous-mesmes, si nous ne sommes assistés des Saints. Mais prenons garde de ne les employer, et ne nous servir de leur intercession, que pour obtenir des choses qui nous servent pour l'eternité, les priant qu'ilz nous impetrent la grace de Dieu et les vertus, nous servant pour ces sujetz et autres semblables du credit qu'ilz ont aupres de nostre cher Sauveur et Maistre, et non point pour obtenir par leurs intercessions plus de commodités temporelles, et telles autres bagatelles qui ne nous sont point necessaires pour la vie eternelle.

Or voila comme nous recevons le saint Esprit, par l'entremise de la Vierge et des Saints. O que c'est une chose aymable et profitable, que d'estre visité par cette sainte Dame, dautant que sa visite nous apporte tousjours beaucoup de biens ! O Dieu, dira quelqu'un, je voudrois bien qu'elle me fist la grace de me visiter. Et pourquoy ? Pour avoir des consolations, des suavités et des goutz à l'orayson. O que je voudrois qu'elle me visitast comme elle fit sainte Elizabeth ! Oüy ; mais la recevriés-vous comme elle fit ? Certes, elle nous visite souvent par des lumieres interieures qu'elle nous donne pour nostre advancement en la perfection, et nous ne la voulons pas recevoir.

Mais remarqués qu'elle visite sa cousine, parce que c'est la coustume entre les parens de se visiter. Hé ! que feronsnous donc nous autres, me dirés-vous, pour avoir le bonheur d'estre de sa parenté ? O Dieu ! ce que vous ferés, mes cheres filles, il y a mille moyens pour cela. Voulés-vous estre parentes de la Vierge ? communiés, et en recevant le saint sacrement, vous recevrés la chair de sa chair, et le sang de son sang ; car le precieux corps du Sauveur qui est au tres-saint sacrement de l'autel, a esté fait et formé dans le ventre de cette Vierge de son plus pur sang, par l'opera-

tion du saint Esprit, et ne luy pouvant estre parentes comme sainte Elizabeth, soyés-le en imitant ses vertus et sa tres-sainte vie; et par ce moyen vous luy serés parentes d'une façon bien plus excellente que n'est la parenté du sang et de la chair.

Et pour finir ce discours, je vous diray que si vous voulés participer aux visites de cette sainte Vierge, il ne luy faut point demander des consolations, ains se resoudre de souffrir des seicheresses, aridités et desgoutz telz et si grands qu'il semble quelquesfois qu'on soit abandonné de Dieu. Et il ne faut point se tromper : si vous voulés qu'elle vous visite, il faut embrasser les souffrances. Elle ne visita sainte Elizabeth qu'apres qu'elle eust souffert beaucoup de mespris et d'abjection, à cause de sa sterilité. Et ne faut point penser qu'on puisse prattiquer la devotion sans difficulté; où il y a plus de peines, il y a souventesfois plus de vertus. En somme, pour recevoir cette sainte visitation, il faut faire une transformation interieure, et mourir à soy-mesme, afin de ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu; bref, il se faut beaucoup humilier, à l'exemple de sainte Elizabeth. Faites-le donc fidellement, mes cheres Ames, pendant cette courte et chetive vie, afin qu'avec cette glorieuse Vierge vous puissiés chanter eternellement dans le ciel : *Magnificat anima mea Dominum*, Mon ame magnifie le Seigneur. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINTE MAGDELENE[1].

Congregati universi majores natu Israel, venerunt ad Samuelem in Ramatha, dixeruntque ei : Constitue nobis regem ut judicet nos, sicut et universæ habent nationes. I Reg., VIII.

Tous les anciens du peuple d'Israël s'estant assemblés, vinrent à Samuël en Ramatha, et luy dirent : Establissés sur nous un roy pour nous juger, comme en ont toutes les autres nations.

L'esprit humain est tousjours troublé et inquieté, il est en de continuelles agitations en la recherche des biens mondains et apparens : ce qui fait que ne trouvant point de contentement en ceux qu'il rencontre, il demeure tousjours plein de trouble et d'inquietude ; et pensant s'en affranchir en l'election d'un vray bien, il vient par ce moyen à se troubler davantage ; car pour l'ordinaire il se trompe en son choix, laissant les choses hautes et excellentes pour les basses, les utiles et les bonnes pour les mauvaises ; tant il est sujet à estre seduit par les sens, qui luy font prendre le faux pour le vray : et de là naissent les continuelles inquietudes que nous experimentons en cette vie mortelle, et qui nous sont comme naturelles. Ce qui se void encore plus particulierement au menu peuple et gens de basse condition, et aux esprits foibles qui n'ont point de courage et de generosité : car ilz sont tousjours en chagrin, dautant qu'ilz se voyent tousjours embarrassés de mille soins terrestres.

Nous voyons cette verité claire et manifeste aux Israëlites, peuple choisi et esleu de Dieu ; car quel peuple, je vous prie,

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

a esté plus favorisé, aymé et caressé de Dieu que celuy d'Israël? Dieu le traittoit avec tant de bonté, que c'est merveille. Il le conduisoit par le desert avec autant de soin qu'une nourrice fait ses petits enfans, quand elle les mene esgayer par les campagnes. Mais ce peuple ingrat, grossier et mesconnoissant n'estoit point content de toutes ces faveurs, ains s'amusoit à la recherche d'un autre bien où il pust, selon qu'il s'imaginoit, treuver plus de suavité et de contentement; et quoy que Dieu fust, par maniere de dire, descendu du ciel pour eux, et leur eust donné des preuves plus que suffisantes de l'amour qu'il leur portoit, si ne laisserent-ilz pas pour cela d'estre tousjours en inquietude, pleins de murmure et de chagrin en la recherche d'un autre bien.

Grand cas de l'esprit humain! Ilz estoient dans le desert conduitz avec tant de soin par Moyse et Aaron; Dieu leur fournissoit si abondamment toutes leurs necessités : et nonobstant toutes ces graces et faveurs, ce miserable peuple ne faysoit que murmurer, et se plaindre de ce qu'ilz n'avoient point de roy. Hé! disoient-ilz, les autres peuples sont sous la juridiction des roys et des princes, ilz ont des sceptres et des couronnes imperiales; mais quant à nous, nous sommes sans roy et sans loy.

O peuple murmurateur et ingrat! Dieu n'estoit-il pas leur roy, leur sceptre et leur couronne imperiale? Le Dieu vivant, Roy souverain du ciel et de la terre, quoy qu'invisible, leur faysoit la grace de les regir et gouverner : mais ilz ne se contenterent pas de cela; ains continuant leur murmure, ilz demanderent un autre roy, quoy qu'ilz eussent bien veu la tyrannie que les roys de la terre exerçoient sur leurs sujetz, ayant experimenté le cruauté d'un Pharaon, roy des Egyptiens, bien contraire à la douceur de leur Roy invisible, nostre souverain Seigneur : et neanmoins ilz ne laissoient pas de penser et desirer de quitter ce Roy du ciel

et de la terre pour en chercher un meilleur, quoy qu'en vain, parce que c'estoit rechercher l'impossible.

Or ce n'estoit pas qu'ilz fussent despourveus de roy ny de princes terriens, qui leur donnassent des loix, et qui eussent soin de leur conduite; non certes, car ilz avoient Aaron, et ce grand prophete Moyse. Mais les roys, les juges, princes et conducteurs de ce tems-là, estoient les plus saints personnages d'entre le peuple, lesquelz Dieu choisissoit pour le conduire et gouverner, et leur communiquoit tellement son esprit, qu'ilz ne commandoient ny ordonnoient rien que ce qu'ilz sçavoient estre de sa divine volonté, laquelle ilz apprenoient par le moyen des souverains prestres de la loy, ausquelz ilz s'addressoient, se tenant pour cet effet parmi le peuple comme des capitaines et gouverneurs, qui dependoient du domaine et souveraine authorité du Tres-Haut, qu'ilz reconnoissoient pour le Roy souverain et unique Legislateur.

Dieu voyant donc que son peuple ne cessoit de murmurer, fut enfin tellement courroucé et indigné de cela, qu'il leur fit dire par son prophete Samuël, qu'il leur donneroit un roy. Vous ne vous contentés donc pas, dit-il, de ma conduite pleine de douceur et de debonnaireté? vous voulés un roy terrien : ha! je vous en donneray un qui vous conduira et vous donnera des loix que vous suivrés et observerés : car puisque vous vous plaignés que vous estes sans roy, et que vous estimés les autres peuples bienheureux, nonobstant qu'ils ayent des roys cruelz et tyrans, je vous en donneray un, et vous luy obeyrés; car c'est bien la raison, que puisque vous voulés un autre roy que moy, vous gardiés et observiés ses loix et ordonnances.

Je me suis servy de cette histoire, afin de donner entrée au discours que j'ay dessein de vous faire sur le sujet de la feste que nous celebrons aujourd'huy. Mais quelles estoient les loix et constitutions que ce roy devoit donner aux Israë-

lites? Les voicy : *Hoc erit jus regis qui imperaturus est vobis : filios vestros tollet, et ponet in curribus suis, facietque sibi equites et præcursores quadrigarum suarum, et constituet sibi tribunos, et centuriones, et aratores agrorum suorum, et messores segetum, et fabros armorum et curruum suorum* : Vous aurés un roy (dit Dieu par Samuël à ce peuple murmurateur, ingrat et mesconnoissant) pour vous commander, qui prendra vos fils, et les mettra à ses charriots, et en fera des cavaliers qui courront devant son carrosse ; il constituëra les uns capitaines et centeniers, et les autres il les prendra pour labourer ses terres, moissonner ses bleds, forger ses armes, et faire ses charriots : en somme, il vous les ostera, et s'en servira à quoy il voudra, et leur vie sera en continuelle servitude et esclavage. Il ne prendra point ceux que vous voudriés, mais ceux qu'il voudra; et vous n'aurés pas le pouvoir de les employer et vous servir d'eux en ce que vous voudrés, parce qu'il vous les ostera et s'en servira en tout ce qu'il voudra. *Filias quoque vestras faciet sibi unguentarias, et focarias, et panificas :* Il prendra aussi vos filles; les unes il les fera ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, et les autres ses boulangeres ; et vous n'aurés point le pouvoir de luy dire : Je dedie cette mienne fille à faire cecy, ou cela; car il les prendra et s'en servira en toutes les façons qu'il luy plaira.

Bien que cette prophetie, dite par Samuël aux Israëlites, fust pour leur tesmoigner l'ire et l'indignation de Dieu contr'eux; si estoit-elle neanmoins encore donnée pour une figure de ce que nostre Seigneur devoit faire en la loy de grace parmi le peuple tres-chrestien, ses vrays enfans et sujets legitimes, ausquelz, comme leur roy, il devoit donner des loix, lesquelles ne sont autres que ses saints commandemens.

Or ce que faysoit le roy à l'endroit des enfans des Israëlites, nous represente tres à propos les diverses vocations par les-

quelles nostre Seigneur appelle ses creatures à son service, non point en usant de tyrannie, comme ce roy d'Israël; mais avec des attraitz pleins de suavité, et entrailles de misericorde. Et cecy, il l'exerce à l'endroit de tous les chrestiens; mais, pour ne parler à cette heure que des femmes, nous dirons que la divine Providence en appelle plusieurs à son service : les unes il les fait ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, les autres ses pannetieres et boulangeres. Ce qu'il n'a pas fait seulement depuis qu'il a donné commencement à l'Eglise, apres son ascension triomphante au ciel, mais encore durant le cours de sa tres-sainte vie. Ce qui se void particulierement en l'admirable sainte Magdelene, de laquelle nous celebrons aujourd'huy la feste; car elle fut comme la reine et maistresse de toutes les parfumeuses de nostre Seigneur, qui la choisit et appella à luy pour exercer cet office.

Mais considerons, je vous prie, en cette sainte, et en sainte Marthe, comme nostre Seigneur reduit toutes les vocations des femmes en deux principaux chefs, à sçavoir de parfumeuses et de cuisinieres; ce qui se rapporte à la vie active et contemplative.

Or quant à la grande sainte Magdelene, elle fut la parfumeuse de nostre Seigneur; office qu'elle exerça toute sa vie, portant tousjours avec soy des parfums pour oindre et embaumer son divin Maistre. Au jour de sa conversion, elle portoit de l'onguent precieux, duquel elle l'embauma chez le Pharisien[1]; et quand elle l'alla treuver au souper qu'on luy fit en Bethanie, un peu avant sa Passion, apres la resurection du Lazare, elle avoit sa boëte de parfum[2]; et allant au monument, elle estoit encore chargée d'onguens precieux[3]: bref, partout et tousjours elle a fait l'office de parfumeuse, nostre Seigneur l'ayant choisie pour cela. Et sainte Marthe, qui estoit sa seur, fut la cuisiniere de ce Roy souverain;

[1] S. Luc, VII. — [2] S. Jean, XII. — [3] S. Marc, XVI.

car quand elle le traittoit, elle luy apprestoit elle-mesme son manger : et vous entendrés d'icy à huict jours le glorieux S. Luc, qui, voulant hautement loüer cette sainte, dit qu'elle apprestoit le pain du Seigneur, et qu'elle le traittoit en sa maison, ayant un soin tres grand que rien ne lui manquast en ce qui estoit du traittement qu'elle luy faysoit[1]; si que nostre Seigneur, voyant qu'elle s'empressoit beaucoup pour cela, l'en reprit une fois, comme nous verrons cy-apres.

Or l'une des choses qui fait le plus à la loüange de la grande sainte Magdelene, est qu'elle vint à nostre Seigneur, et le suivit avec une pureté, charité et dilection incomparable; car nous ne treuvons point en l'Escriture sainte qu'elle l'allast treuver avec un amour qui fust tant soit peu interessé, ny pour l'interieur, ny pour l'exterieur; ce qui ne se treuve point d'aucunes autres de celles qui ont suivy nostre Seigneur, ainsi que remarquent les Evangelistes. Les femmes qui le suyvoient au Calvaire, c'estoit par pitié et compassion naturelle, qui faysoit qu'elles pleuroient sur luy : *Plangebant, et lamentabantur eum*[2]; de quoy nostre Seigneur les reprit, leur disant : *Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros* (Filles de Hierusalem, ne pleurés point sur moy, ains sur vous et sur vos enfans). D'autres le suyvoient quand il preschoit; mais c'estoit pour quelque bien qu'elles en attendoient.

Cette pauvre Samaritaine n'estoit point, à la verité, venuë chercher nostre Seigneur; mais estant attirée et allechée par les offres et promesses de la vie eternelle qu'il luy fit, elle le suyvit, et se convertit à luy. Certes, elle montra bien apres sa conversion l'amour qu'elle portoit à ce divin Sauveur, qui l'estoit venu chercher comme une brebis esgarée; car elle travailla beaucoup pour sa gloire, preschant hautement et hardiment qu'il estoit le Messie : *Numquid ipse est Christus, quia dixit mihi omnia quæcumque feci*[3]? et fut en quel-

[1] S. Luc, X. — [2] Ibid., XXIII. — [3] S. Jean, IV.

que maniere cause de la conversion de la ville de Samarie.

La femme adultere vint, et fut amenée à nostre Seigneur toute honteuse, pleine de crainte et la teste baissée, et il la receut amoureusement, et luy pardonna son peché[1]; la Cananée vint à luy, pressée de l'affliction de sa fille; la femme hemorroïsse, pour recevoir la santé, qu'elle n'avoit pu recouvrer par aucun art ny remede. Bref, toutes ces femmes ont eu des attraits particuliers, et sont venuës à nostre Seigneur avec un amour interessé.

Mais la grande sainte Magdelene n'y vint point de la sorte, et nous ne treuvons en nul lieu de l'Evangile aucun trait d'amour propre, ny de recherche d'elle-mesme; ains elle vint treuver nostre Seigneur avec une pure et droite intention, non tant pour l'aymer, que pour le mieux aymer; car au tems qu'elle vint à lui chez le Pharisien, elle l'aymoit desja, et sentoit que son cœur brusloit d'amour pour celuy qui l'attiroit et embrasoit d'une sainte dilection : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum* (Plusieurs pechés luy sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aymé), dit nostre Seigneur. Elle vint donc à luy pour l'aymer encore davantage, et avec une sainte imprudence, ou (comme dit S. Augustin) avec une pieuse impudence, *pia impudentia*, elle entra en la maison de ce Pharisien, où elle sçavoit que son doux Maistre estoit, et se jettant à ses pieds, elle pleura ses pechés avec tant de contrition, qu'ils luy furent tous pardonnés; et là elle regarda, et fut regardée du Sauveur, et par ce regard elle fut tellement navrée de son amour, qu'elle fit à cet instant une entiere conversion et transformation de vie; et non seulement cela, mais elle passa plus outre, et fit alors par la vehemence et force de l'amour, une transfusion de son esprit et de son cœur dans celuy de son Dieu, qui se communiqua à elle d'une façon si intime et abondante, que d'une grande pecheresse qu'elle estoit elle devint une grande

[1] S. Jean VIII.

sainte. je dy une grande pecheresse, car en loüant cette Sainte, il ne faut pas estre flateur, et dire qu'elle n'estoit pas si grande pecheresse que le monde la croit; on auroit tort d'user de ces termes, puisque nous ne les treuvons en aucun lieu de l'Escriture sainte. Ouy bien, elle estoit pecheresse, les Evangelistes le disent, et il les faut croire : l'Eglise la met au nombre des pecheresses, et ne permet point qu'on la nomme vierge, ains elle deffend au jour qu'on celebre sa feste, de dire l'antienne qui est propre aux vierges. Il n'y a donc point de doute qu'elle fut pecheresse, et qu'elle commit de grands pechés. Je sçay bien qu'elle n'estoit pas publique; non, il ne faut pas penser cela : elle avoit trop de courage et de generosité pour estre ainsi abandonnée. Mais, helas! elle avoit tellement plongé toutes ses affections, ses desirs et pensées dans la vanité et sensualité, que pour y estre ainsi entortillée, il ne se pouvoit qu'elle ne commist de grands pechés. Mais ayant treuvé le Sauveur de nos ames, elle fit une si admirable conversion, que d'une carcasse puante et pleine d'infection qu'elle estoit, elle devint un vaisseau pur et net, propre à recevoir la liqueur tres-precieuse et odoriferante de la grace, de laquelle par apres elle parfuma son Sauveur : et celle qui par ses pechés estoit un fumier de tres-mauvaise odeur, devint par cette conversion un tres-beau lys, et une fleur de tres-suave odeur; et dautant plus qu'elle estoit pourrie et puante par le peché, elle fut purifiée et renouvellée par la grace, ainsi que nous voyons que les fleurs prennent leur accroissement et beauté d'une matiere puante et pourrie : car plus la terre est remplie de fumier et de pourriture, plus aussi les fleurs qui y sont plantées croissent et deviennent belles.

Ainsi cette Sainte estant toute pourrie et infectée par le peché, elle devint apres sa conversion de tant plus belle par la contrition et l'amour avec lequel elle fit penitence; tellement que nous la pouvons tres-justement nommer reyne de tous les chrestiens et enfans de l'Eglise, lesquelz sont divisés en trois

bandes, dont la premiere est des justes, la seconde des pecheurs penitens qui ne veulent pas mourir en leurs pechés, et la troisieme des pecheurs obstinés et impenitens, qui ne se veulent point amender, et meurent dans leur iniquité. Or ce n'est pas de ceux-là dont je veux parler; car telles sortes de gens n'ont plus de pretention pour le ciel; l'enfer leur est preparé et sera leur heritage, malheureux qu'ilz sont.

O certes, ce n'est pas de cette derniere sorte de pecheurs que sainte Magdelene est la reyne, ains de ceux qui veulent sortir de leur iniquité; car elle qui a esté pecheresse, comme nous avons dit, ainsi que l'Escriture sainte nous l'enseigne, *Mulier erat in civitate peccatrix*, est sortie de son peché, et en a demandé pardon à son Dieu avec une vraye contrition et ferme resolution de le quitter, provoquant tous les pecheurs à imiter son exemple.

Et quant à sa penitence, ô Dieu! combien a-t'elle esté grande et genereuse! combien a-t'elle pleuré ses pechés! que n'a-t'elle fait pour les effacer, et pendant la vie, et apres la mort du Sauveur? Elle a jetté des larmes en telle abondance, qu'elles ont surpassé celles de David, lequel disoit[1]: *Lavabo per singulas noctes lectum meum, lachrymis meis stratum meum rigabo* (Je pleureray nuict et jour mon iniquité en telle abondance, que mon lict nagera dans le torrent des larmes que je respandray) : ce qu'il disoit avec une emphase pathetique, pour monstrer la grandeur et l'amertume de sa contrition et penitence.

La penitence des Ninivites fut si grande, que c'est chose admirable de voir ce qu'ilz firent. Les hommes de Ninive, dit l'Escriture, se revestirent de sacs, depuis le plus grand jusques au plus petit; et la predication de Jonas estant parvenuë jusques au roy, il descendit de son trosne, et se revestant d'un cilice, il s'assit sur la cendre. Bref, ilz quitterent tous leurs habits de soye pour se revestir de la haire, et ceux

[1] Ps. VI.

qui poudroient leurs cheveux de poudre d'or les couvrirent de cendre. Ilz jeusnerent tous, jusques aux petits enfans ; et ce qui est davantage, pour plus grande austerité, ilz firent encore jeusner leurs chevaux, leurs bœufs et autres animaux, en penitence des fautes de leurs maistres.

Mais quoy que cette penitence fut si grande et si generale, je treuve neanmoins que celle de sainte Magdelene l'est encore plus; car comme elle avoit offensé Dieu de tout son cœur, de toute son ame et d'une grande partie des membres de son corps, aussi les employa-t'elle tous à faire penitence, et la fit de tout son cœur, de toute son ame et de tout son corps, sans reserve quelconque, s'employant generalement et totalement és actes de penitence : en quoy elle se peut bien nommer reyne de tous les pecheurs penitens, puisqu'elle les a tous surpassés en penitence.

En second lieu, elle est aussi reyne des justes ; car bien qu'on ne la nomme pas vierge, si est-ce qu'à cause de l'excellente et eminente pureté qu'elle eut apres sa conversion, elle doit estre appellée archi-vierge, dautant qu'elle estoit tellement purifiée dans la fournaise de l'amour sacré, qu'elle estoit restablie dans une excellente chasteté, et estoit douée d'un amour si parfait, qu'apres la sainte Vierge, c'estoit elle qui aymoit plus nostre Seigneur : et l'on peut dire qu'elle l'aymoit autant, ou plus en quelque maniere que les seraphins ; car s'il est vray qu'ilz ont un amour tres-parfait, c'est sans peine, et ilz le conservent sans crainte de le perdre. Mais cette Sainte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude ; et en recompense de sa fidelité, Dieu luy donna un amour si fort et si ardent, et accompagné d'une si grande pureté, que tout ainsi que le divin espoux luy navroit continuellement le cœur, aussi luy navroit-elle le sien par des desirs, souspirs et eslans amoureux, et il est à croire qu'elle disoit souvent ces parolles de l'Espouse du Cantique des Cantiques : Qu'il me donne

un baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo oris sui*[1] : baiser tant desiré de la nature humaine, et tant demandé par les patriarches et prophetes, qui n'estoit autre que l'Incarnation, et l'union de la nature divine avec l'humaine ; et c'estoit cette estroite union de Dieu avec la creature, apres laquelle cette divine amante souspiroit. Voyés donc qu'elle est reyne des justes ; car qu'est-ce qui la pouvoit rendre plus juste que cette sainte dilection, avec sa grande humilité et componction, qui la faysoit tousjours demeurer aux pieds du Sauveur, lequel l'aymoit de l'amour tendre et delicat dont il ayme les justes ; ce qui estoit cause qu'il ne pouvoit souffrir qu'on la touchast ou reprist de quelque chose, sans prendre son party.

Regardés-la à la maison de Simon le Pharisien, lequel voulant faire du maistre, se prit à murmurer contre elle, taxant nostre Seigneur de ce qu'il la souffroit prés de luy ; de quoy il le reprit et luy monstra qu'elle le surpassoit en merite et charité. Voyés-la encore aux pieds de son bon Maistre, pendant que sa seur sainte Marthe s'empressoit, pour apprester ce qu'il falloit pour le vivre de nostre Seigneur, auquel elle se plaint de sa seur comme la voulant blasmer de ce qu'elle ne faysoit pas comme elle : ce cher Maistre ne le peut souffrir, ains la reprit de son empressement, comme luy disant : O Marthe, garde-toy bien de blasmer Magdelene, laquelle n'a en soy aucune chose digne de blasme, ayant choisy la meilleure part ; une seule chose est necessaire, qui est celle que Marie a choisie : *Porro unum est necessarium ; Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea ;* et sçache que si tu la viens blasmer, tu encourras toy-mesme le blasme ; car tu t'empresses trop. Voyés donc comme nostre Seigneur l'aymoit tendrement.

Apres qu'il eut esté crucifié, comme elle pleuroit au monument, il luy apparut en forme d'un jardinier, l'interrogeant pourquoy elle pleuroit : *Mulier, quid ploras*[2] ? comme ne

[1] Cant. I. — [2] S. Jean, XX.

pouvant plus souffrir de se voir davantage cherché par cette sienne amante toute pure, laquelle à bon droit se peut nommer reyne de tous les chrestiens en la façon que nous avons monstré.

O que vous serés heureuses, mes cheres Ames, si vous l'imités ! car bien qu'elle donne exemple à tous les chrestiens de ce qu'ilz doivent faire, elle monstre plus particulierement aux Religieuses comme il faut qu'elles fassent pour entrer en Religion, c'est à dire pour quelle fin elles y doivent entrer, qui ne doit pas estre seulement pour aymer Dieu, parce que tous les chrestiens le doivent aymer ; car il faut de necessité aymer Dieu pour estre sauvé. Mais dautant que l'on n'ayme pas Dieu dans le monde avec pureté, et que les tracas qu'on y rencontre refroidissent et mettent en hazard la charité, l'on entre en la religion, non seulement pour aymer Dieu, mais pour le mieux aymer ; non pour estre sauvé, mais pour estre mieux sauvé ; non pour plaire à Dieu, mais pour luy mieux plaire. L'on n'y entre point aussi pour avoir des extases, des revelations ou suspensions d'esprit, parce que ces choses ne sont point necessaires à nostre salut, ny requises pour entretenir et perfectionner nostre amour. Il y a beaucoup de Saints dans le ciel en de tres-hauts degrés de gloire, qui n'ont jamais eu de visions ny de revelations ; comme au contraire il y en a plusieurs aux enfers qui en ont eu. Ce n'est donc point, mes tres-cheres Filles, ce qu'il faut rechercher en la religion ; ains il faut venir, à l'exemple de la grande sainte Magdelene, pour y estre tousjours basses, petites et humbles aux pieds de nostre Seigneur, comme nostre unique refuge.

Cette sainte fut admirable en cette prattique, parce que dés l'instant de sa conversion jusques à sa mort, elle ne quitta point les pieds de son bon Maistre. Je ne me souviens pas d'avoir veu en aucun lieu de l'Evangile, qu'elle soit jamais sortie de ses sacrés pieds. En sa conversion, elle se

jetta à ses pieds, les lava de ses larmes, et les essuya de ses cheveux. Quand elle alla treuver nostre Seigneur au festin qui se fit apres la resurrection de Lazare, portant sa boëte de parfums et d'unguens precieux, elle se jetta encore à ses pieds. Il est vray qu'une fois elle prit la confiance d'espandre son nard, et rompre sa boëte sur son precieux chef, afin que de là il se respandist sur son sacré corps et descendist par tout : mais elle s'estoit premierement jettée à ses pieds, et puis elle y retourna promptement. Sur le mont Calvaire, lorsque ce divin Sauveur fut attaché à la croix, elle fut tousjours sous ses pieds; et quand on l'en descendit, elle gagna promptement ses sacrés pieds. En la resurrection, elle se jetta encore à ses pieds, les luy voulant baiser comme elle avoit accoustumé. En somme, elle ne les quitta jamais, ains elle y a tousjours tenu son cœur et ses pensées, vivant en tres-profonde humilité et bassesse.

O Dieu ! quelle plus grande erreur et tromperie se pourroit-il trouver, si quelqu'un vouloit, apres quelques années de religion, comme parfait et profés, se retirer des pieds de nostre Seigneur ?

Un jour un grand serviteur de Dieu demanda à un bon religieux quel il desiroit estre toute sa vie. Il respondit qu'il desiroit se tenir tousjours comme un petit novice, sousmis, mortifié, et sujet à de continuelles censures, reprehensions et mortifications, et en un mot qu'il ne vouloit jamais quitter les pieds de nostre Seigneur. O qu'il est heureux !

Et que vous serés heureuses, mes cheres filles, si toute vostre vie vous ne quittiés point ces sacrés pieds, vivant en humilité et sousmission, imitant et suyvant vostre reyne sainte Magdelene, et encore plus la Reyne de toutes les reynes, la sacrée Vierge nostre Dame et tres-chere Maistresse, à laquelle cette sainte fut si devote qu'elle la suivit tousjours apres sa conversion : elle l'accompagna à la mort de son Filz, quand on le mit au sepulchre et à son retour; en somme,

elle ne sortit point d'avec elle jusques à ce qu'elle s'en alla à la sainte Baume prés de Marseille, pour parachever sa penitence, où elle mena une vie plus divine qu'humaine, estant eslevée au ciel sept fois le jour par les anges, sans que pour cela son cœur sortist des pieds de son doux Maistre. Ne venés donc pas en la religion pour y avoir des consolations, ains pour vous y humilier, et pour estre les pannetieres et cuisinieres de nostre Seigneur, et ses parfumeuses quand il luy plaira, et non quand il vous plaira.

O que vous serés heureuses, si vous faites un sacrifice entier de vous-mesmes à la divine Majesté, ne vous reservant l'usage d'aucune chose pour petite qu'elle soit! et c'est ce que Dieu demande de vous.

Nous voyons d'ordinaire que les hommes ayant receu quelque offense, veulent qu'on leur satisfasse, selon le tort qui leur a esté fait; de maniere que si on leur a desrobé un escu, ilz veulent qu'on leur rende un escu; si quelqu'un a porté dommage à un autre, l'on requiert satisfaction, à l'esgal de la perte qu'il a fait faire.

En l'ancienne loy, celuy qui donnoit un soufflet à son prochain estoit obligé d'en subir un autre, et celuy qui arrachoit un œil ou une dent à son frere, on luy en pouvoit faire de mesme : *Oculum pro oculo, dentem pro dente restituet.*

Or bien que cette loy soit maintenant abolie entre les hommes, elle se prattique neanmoins tousjours entre nostre Seigneur et ceux qui se consacrent à son service, et il leur fait les mesmes demandes, à sçavoir, qu'on luy rende autant qu'on peut à l'esgal de la faute commise, c'est à dire, qu'il veut que nous fassions pour le moins autant pour luy que nous avons fait pour le monde. Ce n'est point trop exiger de nous que cela; car si nous avons tant fait pour le monde, nous laissant emporter à ses vains attraitz, que ne devrons-nous faire pour les attraitz de la grace, qui sont si doux et

si suaves? Certes, ce n'est point nous faire tort que de nous demander cela; et comme l'on a employé son cœur, son ame, ses affections, ses yeux, ses parolles, ses cheveux et ses parfums pour le monde, il les faut aussi employer et sacrifier au service de la dilection sacrée, sans reserve quelconque.

Il s'en treuve bien qui donnent leurs cheveux; mais ilz ne donnent pas leurs yeux. D'autres donneront aussi leurs yeux; mais pour leurs parolles nullement. D'autres donnent bien les trois ensemble, mais ilz ne donnent pas leurs parfums. Or il ne faut rien reserver, et puisque vous avés tout donné au monde, il faut aussi tout donner à Dieu, et c'est ce qu'il requiert de vous.

Mais qu'est-ce que les cheveux? c'est la chose la plus vile et abjecte qui soit au corps humain; c'est un excrement de la nature; c'est une chose superfluë et de nul prix, et vous voyés qu'on n'en tient compte, non pas mesme de ceux des Roys : car on les foule aux pieds, comme chose de nulle valeur. Et neanmoins l'esprit humain est si remply de vanité, qu'il constituë sa gloire en cela. Or maintenant nostre Seigneur vous les demande et veut que vous les luy donniés. Les cheveux nous representent les pensées, c'est à dire, qu'il veut que vous n'en ayés plus que pour luy, et que vous retranchiés toutes celles qui sont inutiles et mauvaises, ne laissant plus courir vostre imagination apres les choses vaines et frivoles du monde : il faut donc oublier toutes ces choses pour s'appliquer totalement à Dieu, lequel doit estre l'unique objet de vos pensées; les ramassant tout autour de luy, à l'imitation de l'Espouse sacrée du Cantique, qui avoit si bien resserré sa perruque, qu'il sembloit qu'elle n'eust qu'un seul cheveu, duquel elle blessoit le cœur de son Espoux, ainsi qu'il le tesmoigne luy-mesme par ces parolles : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, in uno crine colli tui* (Tu m'as blessé le cœur, ma seur, mon espouse, par l'un des cheveux de ton col).

Mais ce n'est pas tout ; il faut encore sacrifier ses yeux pour ne plus rien voir que nostre Seigneur crucifié ; ne vous en servant plus que pour son amour ; ne pleurant, que quand la grace vous y excitera, et non pour des bagatelles et tendretés pour lesquelles les femmes sont si sujettes à pleurer. Je voudrois bien faire telles choses, mais je ne peux ; l'on me contredit, l'on me corrige et mortifie : le remede à tout cela, c'est qu'il faut pleurer.

Vous verrés une femme dans le monde toute espleurée, on luy demande : De quoy pleurés-vous? Je pleure, dira-elle, parce que j'ay perdu mon procés. Quelle folie ! comme si par ses larmes la sentence devoit estre revoquée. Une autre pleure de ce que sa maison est bruslée. Hé ! pauvres gens, pensés-vous esteindre par vos larmes le feu qui a desja bruslé vostre maison? Toutes telles et semblables larmes sont vaines et inutiles, et il ne s'en faut plus servir, ains mortifier genereusement ces tendresses et mollesses de l'esprit humain, pour faire vivre le surnaturel.

L'on connoist d'ordinaire par les yeux et par les parolles quelle est l'ame et l'esprit de l'homme, les yeux servant à l'ame comme la monstre à l'horloge : et c'est par les yeux, comme par les cheveux, que le divin Espoux dit au Cantique des Cantiques que son Espouse luy a navré le cœur : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* Neanmoins les parolles qui sortent de la bouche expriment bien mieux les mouvemens et sentimens du cœur, que ne font encore les yeux, et nous pouvons beaucoup plus offenser Dieu et le prochain par nos parolles que par nos regards : il les faut donc sacrifier à Dieu, et ne parler que quand l'obeyssance ou la charité le requerront ; ne nous servant plus aussi de nos yeux pour la suitte des inclinations humaines ; ne pleurant point de ces larmes tendres et naturelles. La grande sainte Marie Magdelene apres sa conversion ne pleura qu'une fois de ses larmes

naturelles, et ce fut sur la mort de Lazare son frere : mais elles estoient tellement meslées de pieté, que nostre Seigneur les approuva; il en fut touché, se troubla, fremit et pleura, compatissant à la douleur de cette sienne amante. Il laissa, ainsi que remarque S. Jean, sortir des larmes de ses yeux, *Et lacrymatus est Jesus*, pour monstrer l'amour qu'il portoit à sainte Magdelene, laquelle hors cette fois ne pleura plus que des larmes de contrition, d'amour ou de douleur, pour l'absence de son bon Maistre.

Apres sa mort, elle s'en va pleurer au monument. Et pourquoy pleurés-vous, luy disent les anges? *Mulier, quid ploras?* Helas! dit-elle, ilz ont osté mon Maistre, et je ne sçay où ilz l'ont mis; *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* C'est pourquoy je pleure, et ne cesseray de pleurer, jusques à ce que je l'aye rencontré. Mais vous y avés treuvé des anges. Cela ne me console point, dit-elle; car ce n'est pas les anges que je cherche, ains mon Maistre. Voyés, je vous prie, comme elle nous apprend à ne chercher que Dieu, et à ne pleurer sinon pour son absence causée par sno pechés, ou bien de quoy il est tant offensé, et si peu connu et glorifié du prochain; et voila les sujetz pour lesquelz il faut jetter des larmes, et non pour des choses vaines et inutiles.

Avec ce que dessus, il faut encore offrir à nostre Seigneur le parfum. Qu'est-ce que le parfum? C'est une chose excellente, et celuy qui est parfumé ressent quelque chose d'excellent. Or le parfum qu'il faut offrir à nostre Seigneur, c'est l'estime de nous-mesme; parfum qui est si commun, qu'il n'y a personne qui se puisse dire exempt, parce que l'une des grandes miseres de l'esprit humain est que chacun s'en fait accroire; et vous ne sçauriés penser combien il est difficile de se faire quitte de ce parfum. L'on se souvient des maisons, des extractions; l'on recherche si son grand et arriere-grand pere n'est pas issu de la race d'Abraham; l'on se sur-estime pardessus les autres, et l'on vient dire : Je suis

d'une telle maison, et celle-là d'une telle folie certes tres-grande, et vanité insupportable. Or cette estime de soy-mesme est le parfum qu'il faut offrir à nostre Seigneur.

Il faut donc, mes cheres filles, faire un sacrifice entier parfait de vos ames, de vos cœurs, de vos yeux, de vos cheveux, de vos parolles et de vos parfums à nostre Seigneur Jesus-Christ.

O que vous serés heureuses, si vous faites ce sacrifice entierement et parfaittement, ne vous servant plus de vos pensées, de vos parolles, de vos yeux ny de vos parfums, que pour le service de la dilection de vostre divin Espoux. Quant à ce qui est de l'estime de soy-mesme, ô ne vous souvenés-vous plus de quel lieu vous estes. Escoute, ma fille, preste-moy l'oreille, oublie la maison de ton pere, ta patrie et ton extraction, et le roy convoitera ta beauté, dit le Psalmiste : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum* [1].

Il faut donc entrer avec une ferme resolution de mourir à toutes choses et à vous-mesmes, pour ne vivre plus qu'à Dieu. Renoncés à vous-mesmes, portés vostre croix, et me suivés, dit nostre Seigneur. La religion est un mont de Calvaire ; l'on ne vous y a pas receuës pour vous y donner des consolations. O non, certes ; l'on ne demande rien de moins de vous que d'estre crucifiées. En la religion l'on destruit, et l'on fait mourir la nature ; l'on contrarie les affections et inclinations, pour faire vivre et regner la grace. En somme, l'on vous despoüille du vieil Adam, pour vous revestir du nouveau, et cela ne se fait pas sans souffrir : on ne vous le cele point, la perfection ne s'acquiert pas sans difficulté : il faut donc avoir bon courage en une si haute entreprise ; car il faut de necessité faire une parfaitte abnegation et renonciation de toutes choses pour parvenir à la perfection,

[1] Psal. XLIV.

et ne faut penser plus au monde, ny aux maisons desquelles vous estes sorties, ny à vos parens. Je n'entends pas toutesfois que vous oubliés de prier Dieu pour eux; mais hors cela, il n'y faut plus penser.

Ressouvenés-vous de ces parolles du grand Apostre : J'ay tellement mesprisé le monde, dit-il, que je le tiens comme un pendu : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [1]; Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié, je n'ay point de vie pour moy ny pour le monde; car si bien je vis, je ne vis pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Considerés, je vous prie, les parolles de ce saint Apostre, et voyés comme elles vont croissant : *Christo crucifixus sum,* Je suis crucifié avec Jesus-Christ; c'est pourquoy je peux dire maintenant que je vis, non point moy, ains que c'est Jesus-Christ qui vit en moy, *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus* [2]. O que vous serés heureuses, mes cheres filles, si vous mourés de la mort de S. Paul, pour vivre de sa vie, mourant à vousmesmes, afin que Jesus-Christ vive en vous.

Je vay finir en vous demandant quel nom vous voulés que je vous donne? Marie, me dirés-vous. Marie signifie estoille de mer, ou mere amere, dame exaltée, ou illustrée. Puissiés-vous donc, mes tres-cheres filles, estre toutes des Maries, c'est à dire, des lumieres par vos bons exemples, et par vos prieres aydés les autres à parvenir au port de salut. Soyés aussi des mers, pour recevoir les amples benedictions que Dieu communique aux ames qui se dedient à son service; mais soyés mers ameres, avalant et devorant toutes les difficultés qui se rencontrent en l'exercice de la vie spirituelle. Soyés dames exaltées pour avoir excellemment mortifié vos passions et appetitz, vos sens et inclinations, leur commandant d'un pouvoir absolu : soyés illustrées par la lumiere

[1] Gal., VI. — [2] Gal., II.

celeste, et illustratrices par une vraye humilité et mortification.

Et pour conclurre ce discours, je vous souhaitte les benedictions de sainte Marie Magdelene, non point ses extases et ravissemens, ny d'estre eslevées tous les jours au ciel par les anges, comme elle estoit à la sainte Baume, ny de jetter une grande abondance de larmes, ny celle du don tres-excellent de la contemplation : non, mes cheres filles, ne faites point les contemplatives ny les extatiques ; mais bien je vous souhaitte de demeurer tout le tems de vostre vie à son exemple petites et humbles aux pieds de nostre Seigneur, et d'avoir un grand courage pour devorer toutes les difficultés qui vous pourroient empescher de jouyr de sa douce presence, et qui vous pourroient tant soit peu separer de luy. Cherchés-le donc tousjours et ne cessés jusqu'à ce que vous l'ayés treuvé ; cherchés-le pendant cette vie mortelle, non point glorifié, mais mort et crucifié ; preparés vos espaules pour porter volontiers sur icelles la croix et le crucifié. Il sera pesant, il est vray ; mais bon courage, il vous fortifiera pour le porter.

Voyés sainte Magdelene, qui vous provoque par son exemple ; elle le cherche dans le monument, et le demande au jardinier : Hé ! dit-elle, monsieur, si vous l'avés pris, dites-moy où vous l'avés mis, et je l'emporteray : *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam.* Mais qui luy eust dit : Il est parmi les Juifs et les soldats, et vous n'estes qu'une femme, comment ferés-vous pour l'emporter ? O Dieu, eust-elle dit, ne craignés point ; car je l'iray prendre au milieu des Juifs, et je l'emporteray : je me sens assés de force pour cela. Mais celuy que vous cherchés est mort ; comment le pourrés-vous porter ? car un corps mort est tres-pesant. O certes, eust-elle respondu, l'amour me donne assés de force pour l'aller prendre et l'emporter.

Enfin ce jardinier, qui estoit celuy-là mesme qu'elle cherchoit, ne pouvant laisser plus longtems navré de son amour le cœur de sa fidelle amante, luy dit : Marie, *Maria ;* et elle toute illuminée le reconnoissant, luy respondit : *Rabboni,* Mon Maistre, demeurant toute accoisée et resjouye.

Allés donc à la bonne heure, mes cheres filles, avec sainte Magdelene chercher le Sauveur crucifié ; ne craignés point de l'emporter, et de vous en saisir par tout où vous le treuverés ; ne vous estonnés point de sa pesanteur ; car si bien il vous semble que vos espaules soient trop foibles pour emporter un mort crucifié, aggrandissés vostre courage et ne aissés de prester vos espaules ; car la glorieuse sainte Magdelene vous viendra au secours, et joignant ses espaules aux vostres, et son amour avec le vostre, vous triompherés et demeurerés victorieuses de toutes les difficultés ; et serés bienheureuses, si le Sauveur, qui sera tesmoin de vos labeurs et travaux pris pour son amour, vous appelle enfin par vos noms, Marie, ame forte, vaillante, courageuse et perseverante ; et vous, comme Marie, luy respondrés : *Rabboni,* Mon Maistre ; Maistre que nous devons suivre, et auquel nous nous devons conformer, et avec lequel nous devons estre crucifiés en cette vie, pour estre glorifiés avec luy en l'eternité de la vie bienheureuse, pour avec sainte Magdelene chanter les cantiques de l'amour eternel par tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE DOUZIEME DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE [1].

Beati oculi qui vident quæ vos videtis. Luc, X.

Bienheureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyés.

En ce delectable sejour que Dieu prepara pour nos premiers parens, et puis pour tous nous autres, si le peché ne nous en eust chassés, il y avoit un fleuve pour arrouser cette benitte contrée, lequel sortant de là, se departoit en quatre diverses courses. Ainsi il me semble, Messieurs, que l'Evangile du jourd'huy soit un vray fleuve, arrousant en cette journée toute l'Eglise, vray Paradis terrestre, de celestes pensées, de considerations devotes, et divines consolations; duquel fleuve nous pouvons bien dire : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (L'impetuosité du fleuve resjouyt la cité de Dieu). Les quatre bras desquelz il se separe, sont quatre principaux documens qu'il contient : le premier, de bien croire : *Beati oculi qui vident* (Bienheureux les yeux qui voyent ce que vous voyés); le second, de bien esperer et desirer : *Domine, quid faciendo vitam æternam possidebo* (Seigneur, que dois-je faire pour obtenir la vie eternelle)? le troisieme, de bien aymer et garder les commandemens : *In lege quid scriptum est? Diliges Dominum Deum tuum* (Qu'est-il escrit dans la loy? Tu aymeras le Seigneur ton Dieu); et finalement le quatrieme, de l'usage des Sacremens : *Samaritanus misericordia motus alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum* (Un Samaritain esmeu de compassion resserra ses playes, et y mit de l'huyle et du

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1648).

vin). C'est de ces quatre fleuves que je voudrois bien vous faire boire maintenant; mais ny je ne le puis faire, ny il ne vous profiteroit de rien, si nostre Seigneur n'y apporte sa benediction, pour laquelle impetrer, employons la faveur de la glorieuse Vierge, disant : *Ave Maria.*

C'est une chose bien certaine, et qui nous devroit bien consoler, que Jesus-Christ nostre Seigneur et Maistre, en toute rigueur de justice et avec un juste prix, a payé et satisfait à Dieu son Pere ce que nous avions merité de peines pour tous nos pechés, et non seulement pour tous les nostres, mais pour tous ceux de tout le monde. C'est ce que le grand docteur de nostre gentilisme, aux Romains, V, proteste, disant, qu'où le peché a abondé, la grace a surabondé, *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia;* il y avoit, veut-il dire, des pechés en abondance, mais des graces il y en a eu en surabondance, prenant la grace pour cette satisfaction.

Le gentil-homme, saisi de l'amour d'une damoiselle, voyant qu'elle desire extremement une bague rare, ou seule en toute la province, surpris d'affection, ne demandera pas de quel prix est cette bague, mais de prime abord en presentera prodiguement plus qu'elle ne vaut, ne regardant aucunement au prix, pourveu qu'il aye ce dont il pense contenter sa chere dame : ainsi nostre Sauveur voyant que la divine Majesté de son Pere avoit extremement à cœur cette bague ou dragme, la nature humaine, sans s'informer ny du prix, ny d'autre chose, de premier abord, pour nous rachepter, il presente, d'une tres-pure et tres-liberale affection, un prix que ny nous ny les anges ne valons pas, une satisfaction beaucoup plus grande que tous les pechés du monde n'avoient pu meriter; d'où S. Paul a dit : *Empti estis pretio magno*[1] (Vous avés esté racheptés avec un grand prix); le prix certes

[1] I Cor., VI.

est grand, au respect de la valeur de la chose. Ou bien disons que nostre Seigneur a fait comme le bon mary, lequel voyant sa chere moitié atteinte de peste, sçachant quelque expert medecin qui en peut guerir avec des tablettes, il va, et poussé d'une extreme affection de voir sa compagne guerie, il offre cent escus de ces tablettes, sans s'amuser à considerer que les ingrediens d'icelles ne valent pas trois sols : ainsi nostre Seigneur, voyant la nature humaine empestée du peché, pour la delivrer il donne l'inestimable thresor de ses bontés, sans regarder que toute la nature humaine ne vaut pas la moindre piece d'iceluy. Mais en cette similitude se rencontre une grande dissimilitude : c'est qu'encore que la tablette ne vaille pas les cent escus, l'espouse neantmoins vaut cent mille fois et infiniment plus, au lieu que la nature humaine, laquelle doit estre guerie, ne vaut rien au prix du sang de nostre Seigneur. Disons donc plustost que nostre Seigneur a fait comme le cavalier, lequel ayant un cheval fait a son gré, et qu'il ayme fort, l'appelant son favory; ce cheval estant piqué ou foulé, ou bien ayant quelque aposteme, ce cavalier pour le guerir, sans regarder à la valeur du cheval, employe en drogues plus que le cheval ne valut jamais. N'avés-vous jamais oüy dire : Je voudrois avoir rachepté ce cheval de trois fois autant qu'il valloit? n'avés-vous jamais veu des dames tuer des moutons pour nourrir un petit chien coüard et caignard qui ne valoit pas l'un des pieds du pauvre mouton? Qui fait cela? l'affection, non la valeur et juste estimation.

Ainsi on peut dire que nostre Seigneur avoit un cheval, qui estoit l'homme, lequel a esté comparé aux chevaux qui n'ont point d'entendement : *Comparatus est jumentis insipientibus;* et ailleurs : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum:* ce cheval estoit affollé par son peché; que fait nostre Sauveur? sans regarder à la valeur de ce cheval, il donne un prix qui vaut infiniment plus, et pour nourrir

ce chien caignardier, il tue l'aigneau, qui est luy-mesme. Ou bien disons que nostre Seigneur ressemble au pere, qui voyant son filz saisi pour quelque crime, sans regarder à autre chose, donne au prince pour delivrer ce filz plus que toutes les amendes à toute rigueur ne pouvoient monter. Ou bien plustost disons que le cavalier voyant son cheval saisi par les mains de la justice, c'est son bon cheval, c'est son sauve-l'amy, il va, il consigne tout incontinent trois et quatre fois autant que le cheval vaut, afin qu'il n'amaigrisse. Grande consignation fut celle par laquelle notre Seigneur consigna és mains de la justice paternelle tout son precieux sang, duquel la moindre goutte valoit mieux que tous les mondes que tu te pourrois imaginer, ô mon frere, ne sçauroient valoir. Ce n'est pas donc merveille, si nostre Seigneur ayant fait un tel payement, il a rompu le decret par lequel nous estions livrés és mains du diable : *Delens*, dit le grand vase d'élection[1], *quod adversus nos erat chirographum decreti.*

Mais, s'il vous plaist, escoutés un peu la raison theologique de cecy. La satisfaction est dautant plus grande et plus valable, que la personne qui la fait est grande, signalée, et de plus de merite. Exemple : si j'ai receu une injure d'un prince, et qu'il m'envoye un laquay pour se reconcilier à moy, et me faire satisfaction, ce n'est pas un grand honneur; mais s'il m'envoye son filz propre, lequel me fait satisfaction, et me prie de ne me plus tenir pour offensé, c'est un grand honneur, cette satisfaction est plus grande que l'injure ne pouvoit estre. Aristote en ses Ethiques[2] dit que si quelque grand personnage frappe, il ne le faut pas frapper; si on le frappe, il faut estre non seulement refrappé, mais encore griefvement chastié; pourquoy? dautant qu'injurier un grand est un peché plus grief qu'injurier un petit, et la moindre satisfaction que fait un grand vaut mieux que

[1] Col., II. — [2] Ethic., lib. V, cap. V.

toutes les injures qu'il peut faire : ainsi quand on auroit receu un soufflet d'un grand, s'il monstre d'en estre fasché, c'est assés. Et de vray, qu'est-ce faire satisfaction d'honneur, sinon faire et rendre honneur? Or est-il que l'honneur est plus grand à proportion de celuy qui le rend; car le moindre honneur que fait un prince vaut plus sans comparaison que tous les honneurs que sçauroit rendre un homme de basse condition, dautant que *Honor est in honorante*, l'honneur est dans celuy qui le rend.

Disons doncques : si l'honneur est dautant plus grand que celui qui le fait est grand, si la satisfaction est dautant plus grande que celuy qui la fait est grand, quelle devra estre la satisfaction, quel honneur de celuy qui est infiniment grand? l'honneur rendu et la satisfaction faite par un personnage infiny, ne peut estre sinon infinie. Voyons maintenant où nous en sommes. Nostre Seigneur estoit une personne infinie; il a satisfait pour nous; sa satisfaction doncques a esté infinie. Et ne me dites pas que le Filz de Dieu a satisfait selon la nature humaine; car je vous l'accorde, pour parler à la scholastique, si vous dites, *ut quo;* si vous dites, *ut quod,* je vous le nie, parceque les actions appartiennent aux supposts : *Quia actiones*, dit le philosophe, *sunt suppositorum.* Ce n'est pas la nature qui a enduré, c'a esté la personne en la nature; ce n'est pas l'ame qui discourt, c'est la personne par l'ame. Je sçay bien que l'offense avoit quelque infinité à raison de la personne offensée, qui estoit infinie; mais c'est une infinité qui n'est pas tant *à principio intrinseco*, d'un principe interne, comme celle qui se prend de l'agent. Or doncques que David pouvoit bien dire : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (Vers nostre Seigneur il y a une grande misericorde, et une satisfaction ample et excellente!) Dieu, bien infiny, avoit esté offensé; Jesus-Christ, bien infiny, a satisfait; l'homme s'estoit eslevé par superbe contre Dieu mesme, nostre Seigneur s'est hu-

milié sous toute creature. *Non rapinam arbitratus est, esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens;* et puis : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Entendés-bien ceci; estant esgal à son Pere, il s'abaissa et aneantit jusques à la mort, qui n'est rien que privation ; et partant Dieu son Pere lui donne un nom qui est au dessus de tout nom, à sçavoir le nom de Jesus, qui signifie Sauveur, comme s'il disoit : Il est justement Sauveur, puisqu'estant infini, avec son infinie satisfaction, il a payé en toute rigueur.

Jamais vous ne vous trouvastes plus esbahis, que si vous lisez deux passages qui sont en Job; l'un est au chapitre VI, où il dit : *Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas, quam patior in statera, quasi arena maris hæc gravior appareret* (A la mienne volonté que mes pechés, pour lesquelz j'ay merité la peine que je souffre, fussent mis à la balance ! elle les surpasseroit comme le sablon de la mer). Quelle hardiesse ! L'autre passage est au IXe chapitre, où Job dit : *Vere scio quod non justificetur homo compositus Deo* (Je sçay veritablement que si l'homme est mis en comparayson avec Dieu, il ne sera pas justifié). Accordés l'un avec l'autre. Mais au dernier chapitre c'est bien chose plus admirable de voir que le Seigneur dit que Job a parlé droitement et justement devant luy, et commande à ses amis qu'ilz le prennent pour intercesseur. Je ne sçaurois que vous dire, sinon que ces parolles sont dites en la personne de nostre Seigneur (ainsi qu'estime S. Gregoire au septieme [1] de ses Morales), lequel à raison de son infinie dignité pouvoit bien dire que la moindre de ses peines estoit sans comparayson plus considerable que tous les pechés des hommes qu'il appelle siens. C'est ce qui fait dire à

[1] Gregor., Mor. 7, c. 2.

Hieremie que nostre Seigneur sera appellé *Dominus justus noster*[1] (Nostre juste Seigneur) : il l'est bien justement, puisqu'il a payé si cherement nostre rançon. Voicy la belle et preignante rayson pour laquelle nostre Seigneur dit : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis* (Bienheureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyés), comme s'il disoit : Quel bonheur est-ce à vous de voir le thresor duquel on doit tirer la rançon de tout le monde?

Huguenots, que dites-vous de nous autres? vous semble-il pas que nous reconnoissons comme il faut la grace de nostre Seigneur, sa redemption et mediation? A vostre advis cette façon de discourir de la redemption ressent-elle pas de la vraye Espouse de Jesus-Christ? Nous parlons bien plus magnifiquement de ce mystere que vous, et vous faites les bons valets. C'est ainsi que parlent les deux luminaires de la theologie, S. Thomas, docteur angelique, et mon fervent et seraphique pere S. Bonaventure, desquelz le dernier dit que la redemption de nostre Seigneur a esté mesme surabondante, et plus que suffisante.

La seconde rayson pour laquelle nostre Seigneur a dit : *Beati oculi, etc.*, est prise encore de ce mesme docteur seraphique, pource que la gloire principale des yeux corporels sera de voir Jesus-Christ, et celle de l'ouye, de l'entendre : en l'autre monde sera parfaitte pour lors cette gloire qui n'a esté ici que commencée, dont Job a dit : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum, quem oculi mei conspecturi sunt* (Je croy que mon Redempteur est vivant, et qu'en ma chair je verray Dieu mon Sauveur, et que mes yeux le regarderont). Mais sur tout c'est de la foy que se doit entendre : *Beati oculi* (Bienheureux les yeux), comme s'il vouloit dire : Bienheureux estes-vous ; car vous avés en vostre presence le desiré et tant attendu Redempteur : bienheureux de ce que vous avés

[1] Hierem., XXIII.

l'object de vostre beatitude que vous commencés de regarder; mais vous n'aurés pas cette beatitude, si vous ne croyés ce que vous voyés. Qui void et ne croit, n'est bienheureux que comme les Juifs; qui croit et ne void, est bienheureux, comme il fut dit à S. Thomas : *Beati qui non viderunt et crediderunt;* qui void et croit est bienheureux, encore comme S. Thomas qui vid premierement, et puis creut; mais qui croit et voit : *Beati oculi, etc.*

Donc le fondement de toute beatitude, c'est la satisfaction de nostre Seigneur surabondante; la veuë du corps de nostre Seigneur est la beatitude de nos yeux corporels. Mais ny l'un ny l'autre ne nous profiteront de rien, si nous ne l'appliquons à nous-mesmes par la foy, esperance, charité, et par les sacremens. Doncques, pour venir au poinct : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis* (Bienheureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyés), il y a quatre endroits par lesquelz Dieu peut venir en nous, l'entendement, la memoire, la volonté et les sens exterieurs. Dieu vient dans l'entendement par la foy, et voicy la premiere application du sang de Dieu à nos ames. S. Jean dit bien que nostre Seigneur *dedit eis potestatem filios Dei fieri* (a donné aux hommes la puissance d'estre faits enfans de Dieu); mais qu'adjouste-il? *Iis qui credunt in nomine ejus* (à ceux qui croyent en luy). Et ailleurs : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Filz unique, afin que tous ceux qui croiront en luy ne perissent point, mais ayent la vie eternelle).

Il ne faut donc pas dire : Ah! nostre Seigneur est mort, il suffit : il suffit vrayement, mais cette mort n'effectue ny n'opere rien, si on ne se l'applique. Comparayson du bain pour le ladre, etc. Il y faut nostre cooperation, de laquelle le premier fondement est la foy, suivant le dire apostolique : *Accedentem ad Deum oportet credere, quia est* (il faut que

celuy qui s'approche de Dieu croye en luy). Donc, quoy que le sang immaculé de Jesus-Christ soit prest, nous ne serons jamais heureux si nous ne croyons; c'est le commencement de nostre bonheur. *Dicite invitatis quia parata sunt omnia* (Dites aux invités que toutes choses sont preparées); mais pour cela, ny plus ny moins, si l'on n'y va, etc. Vous me dirés : Si cette parolle s'entend de la foy, comment vient à propos ce qui s'ensuit : *Dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis* (Je vous dy que plusieurs roys et prophetes ont desiré de voir ce que vous voyés)? car il n'y a point eu de prophetes qui n'ayent creu. Je vous ay desja dit que cette beatitude s'entend principalement de la foy favorisée de la presence, et confirmée par experience, et je vous dy davantage qu'il s'entend d'une foy distincte et bien expliquée; et partant il ne dit pas *omnes* (tous), mais *multi* (plusieurs), dautant que quelques prophetes ont eu si particuliere revelation des mysteres evangeliques, qu'ilz semblent plutost evangelistes que prophetes.

David, Hieremie, Isaye, Moyse et Abraham *exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est* (a desiré de voir ce jour, il l'a veu et s'en est resjouy); les autres ont veu en general, entre lesquelz et les Apostres il y a autant de difference qu'entre ceux qui voyent de bien loin et confusement, et ceux qui voyent de prés et distinctement.

O que c'est une grande benediction que de bien croire! *Beati oculi, etc.* (Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyés), dit nostre Seigneur. Je vous en diray tout autant, messieurs. Combien pensés-vous qu'il y a de peuples qui voudroient voir ce que vous voyés! combien de catholiques és Allemagnes et en Angleterre, qui voudroient avoir les commodités de leur salut, voir et ouyr ce que vous oyés les caresmes!

Combien és Indes y a-t'il de peuples, lesquelz ayant seu-

lement senty quelque petite odeur de l'Evangile par le bon exemple des chrestiens qui trafiquent avec eux, se sont convertis! Ilz n'ont pas encore eu ce bien d'avoir cette bonne nouvelle que Jesus-Christ est nay et mort pour nostre salut, et ressuscité pour nostre glorification; ilz n'ont point de prelat qui aye soin d'eux, ilz n'ont personne qui les conduise à bien croire, ny à bien faire : monstrant bien leur affection, en ce qu'ilz se convertissent à milliers avec grande penitence.

Qui pourroit jamais lire sans larmes ce qu'on escrit du bon capitaine Anthoine de Pavie, qui convertit sitost les roys des Macazariens, des Siciniens et Supaniens? et qui ne se treuvera le cœur saisi, considerant la premiere conversion si soudaine et si grande que firent trois Peres de l'ordre de S. Dominique en Conge?

Qui ne dira avoir esté bienheureux les travaux de tant de prestres et Religieux qui sont allés prescher és Indes, puisqu'ilz ont treuvé la terre des cœurs humains si fertile et traictable, qu'à une seule rosée de la parolle de Dieu e' germe et bourgeonne toutes sortes de fleurs chrestiennes Cela nous doit faire pleurer de consolation d'un costé, d voir Dieu receu en ces contrées, et pleurer de detresse de l'autre costé, de nous voir recevoir si abondamment ses graces sans rendre aucun fruit : gardons que ces gens ne s'eslevent contre nous au jour du jugement. *Beati oculi qui vident, etc.; Multi reges voluerunt, etc.* (Bien-heureux so les yeux qui voyent ce que vous voyés; plusieurs roys o desiré de le voir, et ne l'ont point veu, etc.).

Je diray encore, que c'est un grand sujet de confusi d'avoir veu les Indiens sitost catholiques, qu'ils croyent to sans douter à la simple parolle des prestres, et nous qu sommes nourrys et nays en l'Eglise, voulons tout controoller. Si nous voulons que pour nostre foy il nous soit dit : *Beati oculi*, il faut croire tout Jesus-Christ, tout son Evangile.

Nous sommes d'accord, dirés-vous. Aussi suis-je; car en l'Evangile tout y est radicalement : quant aux traditions ecclesiastiques, n'y a-t'il pas en l'Evangile : *Qui vos audit me audit* (Qui vous escoute m'escoute)? *Si quis Ecclesiam non audierit* (Si quelqu'un n'escoute l'Eglise, tenés-le pour estre payen, etc.)? *Ut scias quomodo oporteat te in domo Dei conversari, quæ est Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis* (afin que tu sçaches, dit S. Paul à son Timothée, comme tu dois converser en la maison de Dieu, qui est son Eglise, laquelle est la colomne et le firmament de verité)? Et nostre Seigneur ne dit-il pas à S. Pierre qu'il a prié pour luy afin que sa foy ne vienne jamais à manquer : *Rogavi pro te, Petre, etc.* Jamais je ne cesseray de vous prier, messieurs, pour l'affection que j'ay au service de vos ames, que vous taschiés à vous acquerir une grande simplicité en la foy, croyant et voulant inviolablement croire ce que l'Eglise croit : ce sera vostre consolation en la mort.

Or cependant que nostre Seigneur dit ces parolles, tout à propos arriva un docteur de la loy, qui, pour le tenter, demanda : Maistre, qu'est-ce qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle? Je dy, tout à propos, non pour l'intention de cettuy-cy qui estoit mauvaise, mais pour les parolles qu'il dit : *Domine, quid faciendo, etc.*, lesquelles de soy estoient tres-bonnes et à propos; car nostre Seigneur ayant loüé le bien croire des Apostres, cettuy-cy l'interroge du bien faire : *Domine, quid faciendo?* Laissons à part l'intention; ces parolles sont pleines d'esperance. Si Caïn, quand il eut peché, eust dit : *Domine, quid faciendo* (Seigneur, que feray-je)? au lieu de dire : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear* (mon iniquité est si grande qu'elle ne me peut estre pardonnée), il eust mieux fait. Si Judas, etc.

C'est le deuxieme grade de la justification, de bien esperer apres le bien croire. Notés que je dy, bien esperer, pour ce

qu'il y en a qui pensent que sans rien faire on les portera en paradis; non, non, il ne le faut pas penser se pouvoir obtenir sans rien faire, mais en faysant : *Domine, quid faciendo?* Et de vray, qui croit bien ce dont nous avons discouru au commencement, comme n'esperera-il pas de Dieu toutes sortes de biens? Qui connoist combien Dieu a fait pour nous, et qui croit aux peines que nostre Seigneur a endurées pour nous, il ne peut qu'il ne soit en bonne esperance : ainsi la Magdelene ayant conneu que Jesus estoit assis à table chez le Pharisien, prit une boëtte d'onguent, et se vint jetter à ses pieds : *Ut cognovit quod Jesus accubuisset, attulit alabastrum.* Pourquoy s'appelle-il Jesus, sinon afin que nous esperions en luy, et que *in nomine ejus levemus manus nostras* (que nous eslevions nos mains en son nom)? Cette esperance est mere du desir, troisieme grade de la justification; car ce qu'on espere, on le desire : ainsi fait cettuy-cy, car esperant que nostre Seigneur luy donneroit la vie eternelle, et la desirant, il dit : *Domine, quid faciendo* (Seigneur, que feray-je)? etc., ou au moins il dit une parolle, laquelle de soy monstre l'un et l'autre. Et de vray, de quoy devrions-nous avoir plus de desir que de la vie eternelle? S'il se treuvoit un medecin si fortuné, qu'il treuvast quelque herbe qui pust asseurer cinquante ans de vie, mon Dieu! comme chacun y courroit! on n'y espargneroit rien. Que si cinquante ans de vie seroient tant recherchés et desirés, ô combien devrions-nous desirer la vie eternelle, vie sans mort, vie vrayement vie! Combien de fois irions-nous treuver ce medecin, luy demandant : *Domine, quid faciendo, vitam quinquagenarium possidebo* (Que feray-je pour posseder une longue vie)? O que n'allons-nous souvent à nostre Seigneur, disant : *Domine, pellem pro pelle, et omnia quæ habet homo dabit pro anima sua* (Seigneur, peau pour peau, c'est à dire vie pour vie; car nous donnerons tout ce que nous avons pour sauver nostre ame)! Nous ne sommes donc pas hommes, de n'aymer

pas la vie eternelle? que veut dire, que nous n'y pensons point? Nous devrions tousjours avoir *dies æternos* (les jours eternels) dans notre pensée. Et il n'y a rien qu'en contemplation d'iceux nous ne deussions faire. David, Ps. XVI, dit-il pas : *Propter verba labiorum tuorum, ego custodivi vias duras* (à cause des parolles de vostre bouche, j'ay marché par des voies dures et difficiles)? et que sont ces parolles des levres de nostre Seigneur, sinon les parolles de la vie eternelle? S. Pierre avoit raison de dire : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (Seigneur, à qui irons-nous? vous avés les parolles de la vie eternelle).

C'est cette vie eternelle, de laquelle nostre Seigneur en la Genese vouloit esmouvoir Caïn, quand il luy dit : *Nonne, si bene egeris, recipies* (Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la recompense)? C'est cette vie eternelle pour le desir de laquelle le bon homme Jacob s'appelle pelerin en la Genese[1] : Les jours (respond-il au roy Pharaon) du pelerinage de ma vie, que bons que mauvais, sont de cent trente ans, qui n'approchent encore pas de ceux de mes predecesseurs, esquelz ilz ont vescu sur la terre, dont David dit : *Memor fui dierum antiquorum, et annos æternos in mente habui* (Je me suis ressouvenu des jours anciens, et j'ay eu en mon ame les années eternelles). La vie eternelle, qui la considere bien, est suffisante pour esmouvoir les cœurs les plus endurcis.

Au commencement, en la ferveur de l'ordre de S. Dominique, il y avoit un predicateur nommé Reginaldus, qui preschoit à Boulogne avec un fruit indicible : en cette ville il y avoit un homme docte et riche, qui de peur d'estre converty par iceluy, ne le vouloit pas aller ouyr, comme plusieurs font; il arriva neanmoins que l'ayant ouï une fois le jour de S. Estienne sur ces parolles : *Video cœlos apertos* (Je voy les cieux ouverts), il se convertit, et se fit religieux.

[1] Gen., IV.

Pour cette vie eternelle, David inclinoit sa volonté et son cœur à garder les commandemens de Dieu ; S. Augustin a esté incliné à se retirer avec ses Religieux avant qu'il fust evesque, S. Jean-Baptiste à se retirer és deserts. C'est avec cette vie eternelle que je voudrois incliner vos courages, pour l'affection que j'ay et le service que je dois à vos ames, de vous ranger à une devote et vertueuse confraternité, dressée par plusieurs ecclesiastiques et personnes d'honneur, pour vostre edification et reformation de vos consciences : c'est une confraternité où il n'y a rien à redire; car tous les articles d'icelle sont tres-saints, veus et reveus par monseigneur nostre reverendissime pasteur; il n'y a rien qui soit mal aisé à faire, elle vient le mieux à propos du monde, au tems où nous sommes, où tant de miseres demandent bien un peu plus de frequentation et de pieté. Que si d'aventure quelqu'un de ces sçavans rafroidis au vent de la bise venoit en vostre ville, et en murmuroit, ou la vouloit calomnier, gardés de luy prester consentement, messieurs d'Annessy; car nul n'en peut mesdire, personne n'en peut murmurer qu'il ne peche, pour ce que quand bien ce seroit invention nouvelle, si est-ce qu'apres que vostre prelat l'a authorisée, vous la devés honnorer, non pas la mespriser pour cela. Cette invention n'est pas nouvelle, mais ancienne; ce n'est pas une fantaisie de quelques cerveaux bigearres, c'est une devotion de tout un christianisme. Respondés, ames devotes et courageuses, à ceux qui en gausseront : *Patres nostri annuntiaverunt nobis* (Nos peres nous l'ont enseignée), non seulement parce que monseigneur le reverendissime et ceux qui l'ont dressée sont peres, qui ayment autant vos ames que vous le pouvés souhaitter, mais pour ce que l'institution est ancienne, et y en a toutes semblables à Paris, Lyon, Tholose, Avignon, par toute la France et l'Italie. Et comment ce que Paris, avec son œil clairvoyant de Sorbonne, a receu avec tant de contentement, une petite cervelle le voudra controoller? Mais pour couper

chemin à toutes murmurations, ce que son Altesse et nos princes honnorent tant à Thurin et par tout, le voudrions-nous censurer? et s'il faut conclurre en termes plus forts, ce que le saint Siege apostolique, regle infaillible de bien faire, a confirmé de son authorité....

SERMON

PRONONCÉ A SAINT-JEAN EN GREVE DE PARIS,

LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE L'AN 1602[1].

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum? CANT., VIII.

Qui est celle-cy qui monte du desert abondante en delices, appuyée sur son bien-aymé?

L'arche de l'alliance avoit longtems esté sous les tentes et les pavillons, quand enfin le grand roy Salomon la fit mettre dans le riche et magnifique temple qu'il luy avoit preparé. Et lors la resjouyssance fut si grande en Hierusalem, que le sang des sacrifices ruisseloit par les rues, l'air estoit couvert des nuages de tant d'encensemens, et les maisons et places publiques retentissoient des cantiques et psalmes que l'on chantoit partout en musique, et sur les instrumens harmonieux.

Mais, mon Dieu, si la reception de cette ancienne arche fut si solemnelle, quelle devons-nous penser avoir esté celle de la nouvelle arche, je dy de la tres-glorieuse Vierge Mere du Filz de Dieu, au jour de son assomption? O joye incomprehensible! ô feste pleine de merveilles, et qui fait que les ames devotes, les vrayes filles de Sion, s'escrient par admiration : *Quæ est ista quæ ascendit* (Qui est celle qui monte du desert)? et pour vray, ces poincts sont admirables; la mere de la vie est morte, la morte est ressuscitée et montée au lieu de la vie : et ceux-cy sont pleins de consolation; c'est qu'elle est montée pour l'honneur de son Filz, et pour exciter en

[1] Collationné sur le manuscrit autographe communiqué par M. le comte de Sales, ambassadeur de Sardaigne à la cour de France (Edit. de Blaise). On le trouve du reste imprimé dès 1643 dans la seconde édition des Sermons.

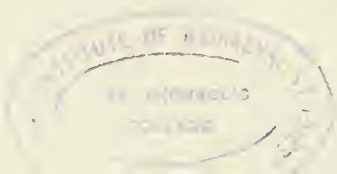
nous une grande devotion. C'est presque le sujet sur lequel j'ay à parler devant vous, ô peuple, mais que je ne puis bien traitter si je n'obtiens l'assistance du saint Esprit. *Ave Maria.*

[1] Dieu mit au ciel deux luminaires au commencement, l'un desquelz fut appellé par excellence le grand luminaire, et l'autre fut nommé le moindre ; le grand pour esclairer et presider au jour, et le moindre pour esclairer et presider à la nuict; car encore que nostre Createur voulust qu'il y eust vicissitude de jour et de nuict, et que les tenebres succedassent à la lumiere ; si est-ce qu'estant lumiere luy-mesme, il ne voulut pas que les tenebres et la nuict demeurassent du tout privées de la lumiere. Donc ayant creé le grand luminaire pour le jour, il en crea un moindre pour la nuict, afin que l'obscurité des tenebres fust encore meslée et temperée par le moyen de sa clarté.

Ce mesme Dieu avec sa sainte providence, voulant creer le monde spirituel de son Eglise, y a mis comme en un divin firmament deux grands luminaires ; mais l'un plus grand, l'autre moindre : le plus grand c'est Jesus-Christ nostre Sauveur et Maistre, abysme de lumiere, source de splendeur, vray soleil de justice ; le moindre, c'est la tres-sainte Mere de ce grand Filz, Mere toute glorieuse, toute resplendissante, et vrayement plus belle que la lune. Or ce grand luminaire, le Filz de Dieu, venant icy-bas en terre, prenant nostre nature humaine, comme le soleil sur nostre hemisphere, fit la lumiere et le jour ; jour bienheureux et tant desiré, qui dura trente-trois ans environ, pendant lesquelz il esclaira la terre de l'Eglise par les rayons de ses miracles, exemples, predications, et de sa sainte parolle ; mais enfin quand l'heure fut venuë en laquelle ce precieux soleil devoit

[1] La sainte Vierge demeura en ce monde apres l'ascension de son Filz. *Note de l'auteur.*

se coucher, et porter ses rayons à l'autre hemisphere de l'Eglise, qui est le ciel et la troupe angelique, que pouvoit-on attendre sinon les obscurités d'une nuict tenebreuse? La nuict aussi arriva tout aussi-tost, et succeda au jour; car tant d'afflictions et persecutions qui survinrent aux apostres, qu'estoit-ce qu'une nuict? Mais cette nuict eut encore son luminaire qui l'esclaira, afin que ces tenebres fussent plus tolerables; car la bienheureuse Vierge demeura en terre parmy les disciples et fidelles. De quoy nous ne pouvons aucunement douter, puisque S. Luc au IIe chapitre des Actes, et au premier, tesmoigne que nostre Dame estoit avec les disciples au jour de la Pentecoste, et qu'elle perseveroit avec eux en orayson et communion : dont quelques errans sont convaincus de faute en ce qu'ilz ont estimé qu'elle mourut avec son Filz, à cause des parolles de Simeon, qui avoit predit que le glaive transperceroit son ame; mais je declareray bientost ce passage, et monstreray par le vray sens que nostre Dame ne mourut pas avec son Filz, pour trois raisons. Cependant voyés les raisons pour lesquelles son Filz la laissa apres luy en ce monde. 1° Ce luminaire estoit requis pour la consolation des fidelles qui estoient en la nuict des afflictions. 2° Sa demeure icy-bas luy donna loisir de faire un grand amas de bonnes œuvres, afin qu'on pust dire d'elle : Plusieurs filles ont assemblé des richesses, mais tu les as toutes surpassées. 3° Quelques heretiques dirent, tout aussi tost que nostre Seigneur fut mort, et monté au ciel, qu'il n'avoit pas eu un corps naturel et humain, mais fantastique. La Vierge sa mere demeurant apres luy servoit d'un asseuré esmoignage pour la verité de sa nature humaine, commençant par là à verifier ce que nous chantons d'elle : *Cunctas hæreses interemisti* (Tu as ruyné, Vierge, et destruit toutes les heresies). Elle vescut donc apres la mort de sa vie, c'est à dire, de son Filz, et apres son ascension, et vescut assés longuement, bien que le nombre des années ne soit pas bien



asseuré ; mais le moins ne peut estre que de quinze ans, qui auroit fait arriver son aage à soixante-trois ans ; c'est le moins, dis-je, dautant que les autres, avec beaucoup de probabilité, la font passer jusques à septante-deux : mais cela importe bien peu. Il nous suffit de sçavoir que cette sainte arche de la nouvelle alliance demeura ainsi en ce desert du monde sous les tentes et pavillons apres l'ascension de son Filz. Que si cela est certain comme il l'est, il est aussi tres-certain qu'enfin cette sainte Dame mourut [1], non que l'Escriture le tesmoigne ; car je ne treuve aucune parolle en l'Escriture où il soit dit que la Vierge soit morte : la seule tradition ecclesiastique est celle-là qui nous en asseure, et la sainte Eglise laquelle le confirme en l'orayson secrette qu'elle dit au saint office de la messe de cette feste. Il est vray que l'Escriture nous enseigne en termes generaux que tous les hommes meurent, et n'y en a pas un qui soit exempt du trespas : mais elle ne dit pas que tous les hommes sont mortz, ny que tous ceux qui ont vescu soient desja trespassés : au contraire elle en exempte quelques-uns, comme Helie, qui sans mourir fut transporté sur le charriot de feu, et Enoch qui fut ravy par le Seigneur, avant qu'il aye senti la mort ; et encore S. Jean l'Evangeliste, comme je pense estre le plus probable selon la parolle de Dieu, ainsi que je vous ay monstré cy-devant, le jour de sa feste en may. Ces trois saints ne sont pas mortz, et neanmoins ilz ne sont pas exempts de la loy du trespas, parce qu'ilz ne sont mortz; ilz mourront au dernier tems, sous la persecution de l'Antechrist, comme il appert au chapitre unziesme de l'Apocalypse. Pourquoy ne pourroit-on pas dire de mesme de la Mere de Dieu, à sçavoir, qu'elle n'est pas morte encore, mais qu'elle mourra cy-apres? Certes, si quelqu'un vouloit maintenir cette opinion, on ne sauroit le convaincre par l'Escriture, et selon vos principes, ô adversaires de l'Eglise

[1] Elle mourut neanmoins quelque tems apres. *Note du Saint.*

catholique, il seroit bien fondé : mais la verité est telle, qu'elle est morte et trespassée aussi bien que son Filz et Sauveur; car encore que cela ne se puisse preuver par l'Escriture, si est-ce que la tradition et l'Eglise, qui sont d'infaillibles tesmoins, nous en asseurent.

Asseurés donc qu'elle est morte, meditons, je vous supplie, de quelle sorte de mort elle mourut. Quelle mort fut tant hardie que d'oser attaquer la Mere de la vie, et celle de laquelle le Filz avoit vaincu et la mort et sa force qui est le peché? Soyés attentifs, mes tres-chers Auditeurs; car ce poinct est digne de consideration.

J'auray bientost respondu à la demande; mais il ne me sera pas si aisé de la bien preuver et declarer [1]. Ma response est en un mot que nostre Dame Mere de Dieu est morte de la mort de son Filz; la raison fondamentale est parce que nostre Dame n'avoit qu'une mesme vie avec son Filz, elle ne pouvoit donc avoir qu'une mesme mort; elle ne vivoit que de la vie de son Filz, comme pouvoit-elle mourir d'autre mort que de la sienne? C'estoient à la verité deux personnes, nostre Seigneur et nostre Dame, mais en un cœur, en une ame, en un esprit, en une vie; car si le lien de charité lioit et unissoit tellement les Chrestiens de la primitive Eglise, que S. Luc asseure qu'ilz n'avoient qu'un cœur et une ame (aux Actes II), combien avons-nous plus de raison de dire et de croire que le Filz et la Mere, nostre Seigneur et nostre Dame, n'estoient qu'une ame et qu'une vie?

Oyés le grand Apostre S. Paul; il sentoit cette union et liaison de charité entre son Maistre et luy, qu'il fait profession de n'avoir point d'autre vie que celle du Sauveur : *Vivo ego, etc.* (Je vis, mais non jà moy, ains Jesus-Christ vit en moy). O peuple! cette union, ce meslange et liaison de cœur estoit grande, qui faysoit dire telles parolles à S. Paul; mais

[1] Elle mourut de la mort de son Filz. *Note du Saint.*

non pas comparables avec celle qui estoit entre le cœur du Filz Jesus et celuy de la Mere Marie; car l'amour que nostr Dame portoit à son Filz surpassoit celuy que S. Paul porto à son Maistre, dautant que les noms de mere et de filz so plus excellens en matiere d'affection, que les noms de mais et de serviteurs : c'est pourquoy si S. Paul ne vivoit que la vie de nostre Seigneur, nostre Dame aussi ne vivoit qu de la mesme vie, mais plus parfaittement, mais plus excellemment, mais plus entierement que si elle vivoit de sa vie; aussi est-elle morte de sa mort.

Et certes le bon vieillard Simeon avoit longtems auparavant predit cette sorte de mort à nostre Dame, quand tenant son enfant en ses bras, il luy dit : *Tuam ipsius animam pertransivit gladius* (Le glaive transpercera ton ame); car considerons ces parolles : il ne dit pas : Le glaive transpercera ton corps; mais il dit : Ton ame. Quelle ame? La tienne mesme, dit le prophete. L'ame donc de nostre Dame devoit estre transpercée, mais par quelle espée? par quel cousteau? et le prophete ne le dit pas; neanmoins puisqu'il s'agit de l'ame, et non pas du corps, de l'esprit, et non pas de la chair, il ne faut pas l'entendre d'un glaive materiel et corporel, ains d'un glaive spirituel et qui puisse atteindre l'ame et l'esprit.

Or je treuve trois glaives qui peuvent porter leurs coups en l'ame. Premierement, le glaive de la parolle de Dieu, lequel, comme parle l'Apostre, est plus penetrant qu'aucune espée à deux taillans. Secondement, le glaive de douleur duquel l'Eglise entend les parolles de Simeon : *Tuam*, dit-elle, *ipsius animam doloris gladius pertransivit. Cujus animam mœrentem, contristantem et dolentem, pertransivit gladius.* Troisiemement, le glaive d'amour, duquel nostre Seigneur parle : *Non veni mittere pacem, sed gladium* (Je ne suis pas venu mettre la paix, mais le glaive). Qui? Le mesme que quand il dit : *Ignem veni mittere* (Je suis venu

mettre le feu). Et au Cantique des Cantiques, l'Espoux estime que l'amour soit une espée par laquelle il a esté blessé, disant : Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon espouse. De ces trois glaives fut transpercée l'ame de nostre Dame en la mort de son Filz, et principalement du dernier qui comprend les deux autres.

Quand on donne quelque grand et puissant coup sur une chose, tout ce qui la touche de plus prés en est participant et en reçoit le contre-coup : le corps de nostre Dame n'estoit pas joint et ne touchoit pas celuy de son Filz en la passion; mais quant à son ame, elle estoit inseparablement unie à l'ame, au cœur, au corps de son Filz, si que les coups que le beny corps du Sauveur receut en la croix ne firent aucune blessure au corps de nostre Dame, mais ilz firent des grands contre-coups en son ame, dont il fut verifié ce que Simeon avoit predit.

L'amour a accoustumé de faire recevoir les contre-coups des afflictions de ceux que l'on cherit : *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (Qui est malade, que je ne le sois)? qui recoit un coup de douleur, que je n'en reçoive le contre-coup? dit le saint Apostre; et neanmoins l'ame de S. Paul ne touchoit pas de si prés au reste des fidelles, comme l'ame de nostre Dame touchoit et attouchoit de fort prés, et de si prés que rien plus, à nostre Seigneur, à son ame et à son corps, duquel elle estoit la source, la racine, la mere. Ce n'est donc pas merveille si je dy que les douleurs du Filz furent les espées qui transpercerent l'ame de la Mere. Disons un peu plus clairement : Une flesche dardée rudement contre une personne, ayant outrepercé son corps, percera encore celuy qui se treuvera tout touchant et joint à luy. L'ame de nostre Dame estoit jointe en parfaitte union à la personne de son Filz, elle estoit collée sur elle : *Anima Jonathæ conglutinata est ad animam David,* dit l'Escriture, *Reg.,* XVIII (L'ame de Jonathas fut liée ou collée à celle de David), tant leur

amitié estoit estroite ; et partant les espines, les cloux, la lance qui percerent la teste, les mains, les pieds, le costé de nostre Seigneur, passerent encore et outrepercerent l'ame de la mere.

Or, je puis bien dire avec verité, ô sainte Vierge, que vostre ame fut transpercée de l'amour, de la douleur et des parolles de vostre Filz ; car quant à son amour, ô comme il vous blessa, lorsque vous voyés mourir un Filz qui vous aymoit tant, et que vous adoriés tant? Quant à sa douleur, comme elle vous toucha vivement, touchant si mortellement tout vostre plaisir, vostre joye, vostre consolation? et quant à ces parolles si douces et si aigres tout ensemble, helas! ce vous furent autant de vents et d'orages pour enflammer vostre amour et vos douleurs, et pour agiter le navire de vostre cœur presque brisé en la tempeste d'une mer tant amere! L'amour fut l'archer ; car sans luy la douleur n'eust pas eu assés de mouvement pour atteindre vostre ame ; la douleur fut l'arc qui lançoit les parolles interieures et exterieures, comme autant de dards qui n'avoient d'autre but que vostre cœur. Helas! comme fut-il possible que des sagettes tant amoureuses fussent si douloureuses? ainsi les esguillons emmiellés des abeilles font extreme douleur à ceux qui en sont piqués, et semble que la douceur du miel avive la douleur de la pointe. C'est la verité, ô peuple! plus les parolles de nostre Seigneur furent douces, plus furent-elles cuisantes à la Vierge sa Mere, et le seroient à nous si nous aymions son Filz. Quelle plus douce parolle que celle qu'il dit à sa Mere et à S. Jean, parolles tesmoins asseurés de la constance de son amour, de son soin, de son affection à cette sainte Dame ; et neanmoins ce furent des parolles qui sans doute luy furent extrémement douloureuses. Rien ne nous fait tant ressentir la douleur d'un amy que les assurances de son amour. Mais revenons à nous, je vous prie. Ce fut donc alors que l'ame de nostre Dame fut transpercée du glaive.

Et quoy! me direz-vous, mourut-elle alors[1]? J'ay desja dit que quelques-uns qui l'ont ainsi voulu dire ont fort erré, et que l'Escriture tesmoigne qu'elle estoit encore vivante au jour de la Pentecoste, et qu'elle persevera avec les Apostres aux exercices de l'orayson et communion, et de plus que la tradition est qu'elle a vescu plusieurs années depuis. Mais oyés, je vous prie, n'arrive-il pas souvent qu'une biche est blessée par le veneur, et que neanmoins elle s'eschappe avec son coup et sa playe, et va mourir bien loin du lieu où elle a esté blessée, et plusieurs jours apres? Ainsi certes nostre Dame fut blessée et atteinte du dard de douleur en la passion de son Filz sur le mont de Calvaire, et ne mourut toutesfois pas à l'heure, mais porta longuement sa playe de laquelle enfin elle mourut. O playe amoureuse! ô blessure de charité, que vous fustes cherie et bien-aymée du cœur que vous blessastes!

Aristote raconte que les chevres sauvages de Candie (Pline en dit de mesme des cerfs) ont une malice et ruse, ou plustost un instinct admirable; car estant transpercées d'une flesche elles recourent au dictame par le moyen duquel la flesche est expulsée et retirée du corps. Mais qui est le chrestien qui n'aye esté quelquesfois blessé du dard de la passion du Sauveur? Qui est le cœur qui ne soit atteint considerant son Sauveur foüetté, tourmenté, garroté, cloüé, couronné d'espines, crucifié? mais je ne sçay si je le dois dire, que la pluspart des chrestiens ressemblent aux hommes de Candie desquelz parle l'Apostre; il dit : *Cretenses mendaces, ventres pigri, malæ bestiæ* (Les Candiots sont menteurs, ventres coüards, mauvaises bestes) : au moins puis-je bien dire que plusieurs ressemblent aux chevres sauvages de Candie; car ayant esté blessés et atteints en leur ame de la passion du Sauveur, ils recourent incontinent au dictame des consolations mondaines, par lequel les dards de l'amour divin sont

[1] Quoy que non pas au mesme instant que son Filz. *Note de l'auteur.*

rejettés et repoussés de leur memoire : au contraire la sainte Vierge se sentant blessée, cherit et garda soigneusement les traicts dont elle estoit outrepercée, et ne voulut jamais les repousser. Ce fut sa gloire, ce fut son triomphe; et partant elle desira d'en mourir, et en mourut enfin, si qu'elle mourut de la mort de son Filz, bien qu'elle n'en mourust pas sur l'heure.

Or si ne faut-il pas s'arrester icy; ce sujet est aggreable à mon advis; nostre Dame mourut de la mort de son Filz; mais son Filz de quelle mort mourut-il[1]? Voicy de nouvelles flammes, ô Chrestiens : nostre Seigneur souffrit infiniment en son ame et en son corps, ses douleurs ne treuveront point de comparayson en ce monde. Voyés les afflictions de son cœur, voyés les passions de son corps; considerés, je vous supplie, et voyés qu'il n'y a point de douleurs esgales aux siennes : mais neanmoins toutes ces douleurs, toutes ces afflictions, tous ces coups de main, de roseau, d'espines, de foüet, de marteaux, de lance, ne pouvoient le faire mourir. La mort n'avoit pas assés de force pour se rendre victorieuse sur une telle vie, elle n'y avoit point d'accés : comment mourut-il donc?

O Chrestiens, l'amour est aussi fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio.* L'amour desiroit que la mort entrast en nostre Seigneur, afin que par sa mort il pust se respandre en tous les hommes. La mort desiroit d'y entrer, mais elle ne pouvoit d'elle-mesme, elle attendit l'heure, heure bienheureuse pour nous, à laquelle l'amour luy fit l'entrée, et lui livra nostre Seigneur pieds et mains cloués. Si que ce que la mort n'eust peu faire, l'amour aussi fort qu'elle l'entreprit et le fit. Il est mort d'amour, ce Sauveur de mon ame; la mort n'y pouvoit rien que par le moyen de l'amour : *Oblatus est, quia ipse voluit* (Il a esté offert, parce qu'il l'a voulu).

[1] Et nostre Seigneur mourut d'amour. *Note du Saint.*

Ce fut par eslection qu'il mourut, et non par la force du mal : *Ego pono animam meam; nemo tollit eam à me, sed ego pono eam.* Tout autre homme fust mort de tant de douleurs; mais nostre Seigneur, qui tenoit en ses mains les clefs de la mort et de la vie, pouvoit tousjours empescher les effects des douleurs. Mais non, il ne voulut pas; l'amour qu'il nous portoit comme à une Dalila lui osta toute sa force, et il se laissa volontairement mourir; et partant il n'est pas dit que son esprit sortit de luy, mais qu'il le rendit : *Emisit spiritum.* Et S. Athanase note qu'il baissa la teste avant que de mourir : *Inclinato capite, emisit spiritum;* pour appeller la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher. C'est cela qui le fait crier à pleine voix en mourant, pour monstrer qu'il avoit assés de force pour ne mourir pas, s'il luy eust pleu. C'est la resolution qu'il donne luy-mesme : *Majorem charitatem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Personne n'a plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis).

Il est donc mort d'amour, et c'est ce qui fait que son sacrifice de la croix fut un holocauste, parcequ'il y fut consumé par ce feu invisible, mais dautant plus ardent, de sa divine charité qui le rend sacrificateur en ce sacrifice, et non les Juifs ou Gentils qui le crucifierent, dautant qu'ilz n'eussent sceu luy donner la mort par leurs actions, si son amour par le plus excellent acte de charité qui fut oncques, n'en eust permis et commandé le dernier effect, puisque tous les tourmens qu'ilz lui firent fussent demeurés sans effect s'il n'eust voulu leur permettre la prise sur sa vie, et leur donner force sur luy : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Vous n'auriés aucune puissance contre moy, si elle ne vous estoit donnée d'en haut).

Or puisqu'il est certain que le Filz est mort d'amour, et que la Mere est morte de la mort du Filz, il ne faut pas douter que la Mere ne soit morte d'amour. Mais comment cela?

vous avés veu qu'elle fut blessée d'une playe d'amour sur le mont de Calvaire, voyant mourir son Filz; dés lors cét amour lui donna tant d'assauts, elle ressentit tant d'eslancemens, cette playe receut tant d'inflammations, qu'enfin il fut impossible qu'elle n'en mourust; elle ne faisoit que languir; sa vie n'estoit plus qu'en defaillances et ravissemens, elle se fondoit elle-mesme par tant de chaleur, si qu'elle pouvoit bien dire ordinairement : *Stipate me floribus, fulcite me malis, quia amore langueo* (Appuyés-moy de fleurs, environnés-moy de pommes, car je languis d'amour). Amnon espris de l'amour infasme de Thamar en devint si malade, qu'on le voyoit mourir et desseicher. O que l'amour divin est bien plus actif et puissant ! son objet, son principe est bien plus grand ; c'est pourquoy ce n'est pas chose estrange, si je dis que nostre Dame en mourut, elle porta tousjours en son cœur les playes de son Filz : pour quelque tems elle les souffrit sans mourir; mais enfin elle en mourut sans souffrir. *O amor vulneris, ô vulnus amoris* (O passion d'amour ! ô amour de la passion) !

Helas! son thresor, c'est à dire son Filz, estoit au ciel; son cœur n'estoit donc plus en elle; là estoit le corps qu'elle aymoit tant, estant os de ses os, chair de sa chair; là voloit ce saint aigle : *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* Bref son cœur, son ame, sa vie estoit au ciel, comme eust-elle peu demeurer en terre? Doncques enfin apres tant de vols spirituels, apres tant de suspensions et d'extases, ce saint chasteau de pudicité, ce fort d'humilité ayant soustenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, fut emporté et pris par un dernier et general assaut : et l'amour qui en fut le vainqueur, emmenant cette belle ame comme sa prisonniere, laissa dans le corps sacré la pasle et froide mort. O mort, que fais-tu dans ce corps? estimes-tu de le pouvoir garder? ne te souvient-il point que le Filz de cette Dame dont tu possedes le corps, t'a vaincu,

t'a battu, t'a rendu son esclave? Ah! jà n'advienne qu'il te laisse en la gloire de cette tienne victoire! tu sortiras tantost autant honteusement comme tu y es superbement, et l'amour qui t'a logé en cette sainte place par un certain excés, revenant à soy-mesme dans bien peu, t'en ostera la possession.

Le phenix meurt par le feu, et cette sainte Dame mourut d'amour. Le phenix assemble des busches de bois aromatique, et les posant sur la cime d'un mont, fait sur ce buscher un si grand mouvement de ses ailes, que le feu s'en allume aux rayons du soleil. Cette Vierge assemblant en son cœur la croix, la couronne, la lance de nostre Seigneur, les posa au plus haut de ses pensées, et faisant sur ce buscher un grand mouvement de continuelle meditation, le feu en sortit aux rayons des lumieres de son Filz. Le phenix meurt en ce feu-là; la Vierge mourut en celuy-cy, et ne faut pas douter qu'elle n'eust en son cœur gravé les armes de la Passion. Ah! si tant de vierges, comme sainte Catherine de Sienne, sainte Claire de Montefalco, ont bien eu cette grace, pourquoy non nostre Dame, laquelle ayma son Filz, et sa mort, et sa croix incomparablement plus que ne firent oncques tous les saints et saintes? Aussi n'estoit-elle plus qu'amour, et en nostre langage l'anagramme de Marie n'est autre chose qu'aimer : aimer c'est Marie, Marie c'est aimer. Allés, allés heureux, ô beau phenix ardent et mourant d'amour, dormés en paix sur le lict de charité!

Ainsi donc mourut la Mere de la vie[1]. Mais comme le phenix ressuscite bientost apres sa mort, et reprend une nouvelle et plus heureuse vie; ainsi cette bienheureuse Vierge ne demeura gueres (ce ne fut au plus que trois jours) sans ressusciter; son corps ne fut point sujet à la corruption apres la mort, corps qui n'en receut jamais pendant sa sainte vie. La corruption n'avoit point de prise sur une telle integrité.

[1] Mais elle ressuscita bientost apres. *Note de l'auteur.*

cette arche estoit du bois incorruptible de Sethim, comme l'autre ancienne. Ah! cela se croit des corps d'Helie et Enoch, lesquels, comme il est dit en l'Apocalypse, mourront, mais pour trois jours seulement et sans corruption : combien plus de la Vierge, de laquelle la chair immaculée a une si estroite alliance avec celle du Sauveur, qu'on ne sçauroit imaginer aucune imperfection en l'une, que le deshonneur n'en rejaillisse sur l'autre. Tu es poudre, et tu retourneras en poudre; cela fut dit au premier Adam et à la premiere Eve. Le second et la seconde n'y ont point eu de part : et c'est une regle certes bien generale, mais non point sans exception, comme j'ai monstré d'Elie et d'Enoch. La ville de Jerico fut generalement pillée et saccagée, mais la maison de Raab fut privilegiée et exempte du sac, parce qu'elle avoit logé une nuict les espies du grand duc Josué. Le monde et tous ses habitans sont sujets au sac et pillage, et au feu general; mais ne vous semble-il pas qu'il y aye raison d'excepter nostre Dame et son corps? corps qui receut et logea non les espies, mais le vray Josué, le vray Jesus, et non pour une nuict, mais bien pour plusieurs, *Beatus venter, beata ubera.* Les vers butineront nos corps; mais ils ont reveré celuy qui a produit le corps de leur Createur.

Le pontife Abiathar s'estoit rangé à la sedition d'Adonias, et estant descouvert et surpris : Tu devois mourir, dit Salomon; mais, parceque tu as porté l'arche de l'alliance devant mon pere, tu ne mourras pas. Certes, selon les lois generales, la Vierge ne devoit pas ressusciter avant le jour de la generale resurrection, ni mesme estre exempte de la corruption : mais l'honneur qu'elle a eu de porter devant le Pere eternel, non l'arche de l'alliance, mais le Filz unique, le Sauveur, le Redempteur, la rend exempte de toutes ces regles. N'est-il pas vray que nonobstant ces regles, plusieurs ressusciterent au jour de la resurrection, *Multa corpora sanctorum qui dormierant resurrexerunt?* Et pourquoy non

la Vierge, à laquelle, dit le grand Anselme, nous ne devons refuser aucun privilege, ny honneur qui soit accordé à aucune simple creature?

Mais enfin, si l'on me presse pour sçavoir quelle certitude nous avons de la resurrection de la Vierge, je respondray que nous en avons tout autant que de son trespas. L'Escriture, laquelle ne contredit ny à l'une de ces deux verités, ny à l'autre, n'en establit ny l'une ny l'autre par parolles bien expresses; mais la sainte tradition qui nous enseigne qu'elle est decedée, nous apprend avec esgale assurance qu'elle est ressuscitée; et si quelqu'un refuse credit à la tradition pour la resurrection, il ne sçauroit convaincre celuy qui en fera de mesme pour la mort et trespas. Mais nous qui sommes chrestiens, croyons, assurons, et preschons qu'elle est morte, et bientost ressuscitée, parce que la tradition le porte, parce que l'Eglise le tesmoigne : et si quelqu'un veut contredire, nous avons à luy respondre, comme fit en cas pareil l'Apostre : *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei* (Que s'il y a quelqu'un qui semble estre contentieux, nous n'avons point telle coustume, ny aussi les Eglises de Dieu).

Or ce n'est pas assés de croire qu'elle est ressuscitée[1]; car il faut encore establir en nostre ame qu'elle n'est pas ressuscitée pour mourir une autre fois comme fit le Lazare, mais pour suivre son Filz au ciel, comme firent ceux qui ressusterent au jour que nostre Seigneur ressuscita (*Math.*, XXVII). Le Filz qui receut son corps et sa chair de sa Mere venant en ce monde, ne permit pas que sa Mere demeurast ici-bas, ny selon le corps, ny selon l'ame; mais bientost apres qu'elle eut payé le tribut general de la mort, il la tira apres soy au royaume de son saint paradis. C'est ce que tesmoigne l'Eglise, appelant cette feste Assomption, fondée sur la mesme tradition, par laquelle elle est asseurée de la mort et resurrection.

[1] Et monta au ciel. *Note de l'auteur.*

Et certes, les cigognes ont cette naturelle pieté envers leurs peres et meres desja caduques et vieux, que lorsque l'aspreté de la saison et du tems les contraint à faire passage et retraite en lieu plus chaud, elles les saisissent, s'en chargent, et les portent sur leurs aisles pour en quelque façon contre-eschanger le bienfait qu'elles ont reçeu en leur education. Nostre Seigneur avoit reçeu son corps de celuy de sa Mere, et avoit esté porté longuement en son sacré ventre, entre ses chastes bras, et mesme lorsque par l'aspreté de la persecution il fallut faire passage et retraite en Egypte. O Seigneur, dit la cour celeste apres la mort de la Vierge : *Exurge in præcepto quod mandasti.* Vous avés commandé l'assistance des enfans à l'endroit de leurs peres vieux, et l'avés gravée si avant en la nature, que les cigognes mesmes en prattiquent la loy; levés-vous en ce commandement, que vous avés fait, et ne permettés pas que ce corps qui vous a engendré sans corruption en reçoive maintenant par la mort; mais ressuscités-le, et le saisissés sur les aisles de vostre puissance et bonté, pour le transporter du desert de ce bas monde en ce lieu de felicité immortelle. Il ne faut pas douter que le Sauveur n'aye voulu observer ce commandement qu'il a fait à tous les enfans au plus haut poinct de perfection que l'on peut imaginer. Mais qui est l'enfant qui ne ressuscitast sa bonne mere s'il pouvoit, et la mist en paradis apres qu'elle seroit decedée? Cette Mere de Dieu mourut d'amour, et l'amour de son Filz la ressuscita, et en cette consideration laquelle, comme vous voyés, est toute raisonnable, nous disons aujourd'huy : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum*[1] (Qui est celle-cy qui monte du desert si abondante en delices, estant appuyée sur son bien-aymé) ? C'est le sujet de nostre feste, c'est l'occasion de ceste grande allegresse que tous les saints celebrent en l'Eglise militante et triomphante.

[1] Pleine de merites et de graces. *Note de l'auteur.*

Quand le patriarche Joseph receut son pere Jacob au royaume d'Egypte en la cour de Pharaon, outre le favorable accueil que le roy mesme lui fit, ne doutés pas que les principaux courtisans ne luy allassent au devant, et ne fissent toutes sortes de demonstrations d'une grande resjouyssance. Et comme douterons-nous qu'à l'Assomption de la tres-sainte Mere du Sauveur, tous les anges n'ayent fait feste et celebré sa venuë par toute sorte de cantiques de joye? auxquels joignant nos vœux et affections, nous devons faire une solennelle feste avec des voix et chants de triomphe, disant: Qui est celle-cy qui monte du desert abondante en delices?

Aussi fut-ce la plus belle et magnifique entrée qui fut jamais veuë au ciel apres celle de son Filz; car quelle ame y fut jamais receuë si pleine de perfections, si richement parée en vertus et privileges? Elle monte du desert du monde inferieur, mais neanmoins tant parfumée de dons spirituels, que le ciel, hors la personne de son Filz, n'a rien de comparable. Elle monte, *sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris :* Qui est celle (est-il dit au Cantique des Cantiques) qui monte du desert comme une colomne de fumée, parfumée de myrrhe et d'encens, et de toutes les poudres d'un parfumeur? La reyne de Saba vint, comme vous sçavés, visiter le roy Salomon pour considerer sa sagesse et le bel ordre de sa cour, et à son arrivée elle luy donna une grande quantité d'or, de parfums et de pierres precieuses : *Non sunt allata ultra tam multa aromata, quam ea quæ dedit regina Saba regi Salomoni.* Mais la Vierge montant au ciel en la cour de son Filz, y porta tant d'or de charité, tant de parfums de devotion et vertus, tant de pierres precieuses de patience et souffrance, qu'elle avoit supportées pour son nom, que tout cela reduit en merites, on peut bien dire que jamais on n'en porta tant au ciel, jamais on n'en presenta tant à son Filz comme fit cette sainte Dame.

Voulés-vous voir clair en cette doctrine? Sçachés qu'en

matiere de bonnes œuvres, il n'y a personne qui commence sitost à en faire, ny qui continue si diligemment, comme fit nostre Dame; car quant à nous autres, nous commençons bien tard à en faire, et si nous en faysons, bien souvent nous les perdons par le peché, et ne continuons pas, si que l'amas ne s'en treuve pas fort grand; car bien qu'à l'adventure nous assemblions quelques deniers de merite, ce n'est que quelquesfois, et bien souvent nous jouons et dissipons nostre argent, c'est à dire nos merites, en un coup de peché : et si bien par la penitence nous sommes restablis, si voyés-vous qu'il y a bien du mauvais menage en nos affaires; car nous perdons beaucoup de tems, et si nos forces demeurent affoiblies apres le peché, et mesme apres la penitence, si que nostre amas ne peut estre grand. Mais parlons des plus parfaits. S. Jean-Baptiste mesme, vostre grand patron, ô peuple, n'a pas esté exempt du peché veniel. Or le peché veniel alentit nos œuvres, retarde nos progrés, empesche nostre advancement. Mais nostre sainte Dame ayant esté comblée de graces en sa conception, dés qu'elle eut l'usage de raison, n'a jamais cessé de profiter et croistre de plus en plus en toute sorte de vertus et de graces, si que l'amas d'icelles en fut incomparable : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, sed tu supergressa es universas* (Plusieurs ames ont assemblé des richesses, mais vous les avés toutes surpassées).

O qu'elle fut abondante en delices, puisqu'elle avoit esté si abondante en bonnes œuvres et travaux en ce monde! aussi fut-elle establie au plus haut lieu de la gloire des Saints[1]. Pharaon defera tant à Joseph, que son pere estant arrivé en Egypte, il luy dit : Ton pere et tes freres sont venus vers toy; le pays d'Egypte est à ton commandement, fais habiter ton pere et tes freres à la meilleure terre[2]. Mais en cette sainte journée en laquelle nostre Dame arriva au royaume de son

[1] Aussi fut-elle etablie au plus haut lieu du paradis. *Note de l'auteur.*
[2] Gen., XLVII.

Filz, pensés comme le Pere eternel luy aura dit : Toute ma gloire est tienne, ô mon bien-aymé Filz : ta mere est venuë vers toy ; fais-la habiter au plus haut grade, en la meilleure et plus eminente place de ce royaume. Il ne faut pas douter de cela, Chrestiens : nostre Seigneur venant en ce monde chercha la plus basse place qui y fust, et n'en treuva point de plus basse par humilité que la Vierge ; maintenant il la remonte en la plus haute place du ciel par gloire ; elle luy donna place selon son desir, il la luy donne maintenant selon son amour, l'exaltant sur les Cherubins et Seraphins.

Mais voyons le reste de la sentence que nous avons choisie pour sujet : elle dit enfin que cette sainte Dame montant du desert abondante en delices, est appuyée sur son bien-aymé[1]. C'est la conclusion de toutes les loüanges que l'Eglise donne saintement aux Saints, et surtout à la Vierge ; car nous les rapportons tousjours à l'honneur de son Filz, par la force et la vertu duquel elle monte et a receu la plenitude des delices. Avés-vous pas remarqué que la reyne de Saba portant tant de choses precieuses en Hierusalem, les offrit toutes à Salomon ? Ah ! tous les Saints en font de mesme, et particulierement la Vierge ; toutes ses perfections, toutes ses vertus, toutes ses felicités sont rapportées, consacrées et dediées à la gloire de son Filz qui en est la source, l'autheur et le consommateur : *Soli Deo honor et gloria* (A Dieu seul honneur et gloire) : tout revient à ce poinct. Si elle est sainte, qui l'a sanctifiée, sinon son Filz ? si elle est sauvée, qui en est le Sauveur, sinon son Filz ? *Innixa super dilectum suum :* Tout son bonheur est fondé sur la misericorde de son Filz. Voulés-vous que nostre Dame soit un lys de pureté et innocence ? ouy, elle l'est à la verité ; mais ce lys a sa blancheur du sang de l'agneau auquel elle a esté blanchie, comme les estolles de ceux qui *dealbaverunt eas in sanguine agni* (qui les ont lavées au sang de l'agneau). Si vous l'appellés rose pour son

[1] Et tout revient à la gloire du Filz.

extresme charité, son vermeil ne sera que le sang de son Filz. Si vous dites qu'elle est une colomne de fumée souëfve et gracieuse, dites tout aussitost que le feu de cette fumée, c'est la charité de son Filz, le bois c'est la croix d'iceluy. Bref, en tout et par tout elle est appuyée sur son bien-aymé. C'est ainsi, ô Chrestiens, qu'il faut estre jaloux de l'honneur de Jesus-Christ, non pas comme les adversaires de l'Eglise qui pensent bien honnorer le Filz refusant l'honneur deu à la Mere : où au contraire l'honneur porté à la Mere estant rapporté au Filz, rend magnifique et illustre la gloire de sa misericorde.

Et pour tesmoigner la pureté de l'intention de l'Eglise en l'honneur qu'elle rend à la sainte Vierge, je vous represente deux heresies contraires, qui ont esté contre le juste honneur de nostre Dame, l'une par l'excés, qui nommoit nostre Dame deesse du ciel, et luy offroit sacrifice, et celle-cy fut maintenuë par les Collyridiens ; l'autre par le defaut, qui rejettoit l'honneur que les catholiques font à la Vierge, et celle-cy fut des Antidicomarites. Les fols tiennent tousjours les extremités, et sont contraires ensemble. L'Eglise qui va tousjours par le chemin royal, et se tient dans le milieu de la vertu, ne combattit pas moins les uns que les autres, mais determina contre les uns que la Vierge n'estoit que creature, et que partant on ne devoit luy faire aucun sacrifice ; elle establit contre les autres, que neanmoins cette sainte Dame, pour avoir esté Mere du Filz de Dieu, devoit estre reconnuë d'un honneur special, infiniment moindre que celuy de son Filz, mais infiniment plus grand que celuy de tous les autres Saints. Aux uns elle remonstre que la Vierge est creature, mais si sainte, mais si parfaitte, mais si parfaittement alliée, jointe et unie à son Filz, mais tant aymée et cherie de Dieu, qu'on ne peut bien aymer le Filz, que pour l'amour de luy on n'ayme extrémement la Mere. Mais aux autres elle dit : Le sacrifice est le supréme honneur de latrie, qui ne

doit estre porté qu'au Createur; et ne voyés-vous pas que la Vierge n'est pas la creatrice, mais une pure creature, quoy que tres-excellente? Et pour moy j'ay accoustumé de dire qu'en certaine façon, la Vierge est plus creature de Dieu et de son Filz que le reste du monde, pour autant que Dieu a creé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des creatures, qu'elle est plus racheptée que le reste des hommes, parce qu'elle a esté racheptée non seulement du peché, mais du pouvoir et de l'inclination mesme du peché, et que rachepter la liberté d'une personne qui devoit estre esclave avant qu'elle le soit, est une grace plus grande que de la rachepter apres qu'elle est devenuë captive. Tant s'en faut que nous voulions mettre en comparaison absoluë le Filz avec la Mere, comme nos adversaires croyent, ou font semblant de croire pour le persuader au peuple.

Bref, nous la nommons belle, et belle plus que tout le reste des creatures, mais belle comme la lune qui reçoit sa clarté de celle du soleil; car elle reçoit sa gloire de celle de son Filz. L'espine appellée *Aspalathus*, dit Pline, n'est pas de soy odoriferante; mais si l'arc en ciel vient fondre sur elle, il luy laisse une odeur de suavité incomparable. La Vierge fut l'espine de ce buisson ardent, mais non bruslé, que vit le grand Moyse : *Rubum quem viderat Moyses, conservatam agnovimus tuam sanctam virginitatem,* dit l'Eglise; et certes de soy elle n'estoit pas digne d'aucun honneur, elle estoit sans odeur; mais puisque ce grand arc du ciel, ce grand signe de la reconciliation de Dieu avec les hommes, vint petit à petit fondre sur cette sainte espine, premierement par grace dés sa conception, puis par filiation se rendant entierement son Filz, et reposant en son precieux ventre, la suavité en a esté si grande, que nulle autre plante n'en a jamais tant eu; suavité qui est tant aggreable à Dieu, que les prieres qui en sont parfumées ne sont jamais deboutées ny inutiles; mais toujours l'honneur en revient à son Filz duquel elle a receu

son odeur. Son Filz est nostre advocat, elle nostre advocate, mais bien diversement ; je l'ay dit cent fois. Le Sauveur est advocat de justice ; car il plaide pour nous, alleguant le droit et raison de nostre cause : il produit nos pieces justificatives, qui ne sont autres que sa redemption, que son sang, que sa croix : il confesse à son Pere que nous sommes debiteurs, mais il fait voir qu'il a payé pour nous. Mais la Vierge et les Saints sont advocats de grace ; ilz supplient pour nous qu'on nous pardonne, et le tout par la passion du Sauveur : ilz n'ont pas pour monstrer de quoy nous justifier, mais s'en confient au Sauveur. Bref, ilz ne joignent pas leurs prieres à l'intercession du Sauveur ; car elles ne sont pas de mesme qualité, mais aux nostres. Si Jesus-Christ prie au ciel, il prie en sa vertu : où la Vierge ne prie que comme nous en la vertu de son Filz, mais avec plus de credit et de faveur. Voyés-vous pas que tout cela revient à l'honneur de son Filz, et en rehausse la gloire ?

[1] C'est pourquoy toute l'antiquité, pour honnorer nostre Seigneur, a tant honnoré sa Mere. Regardés le christianisme, de trois Eglises les deux sont sous l'invocation de la Vierge, ou ont des marques signalées de la devotion du peuple en son endroit : *Viderunt eam filiæ Sion :* Les filles de Sion, les ames des fidelles, les peuples l'ont considerée, et l'ont loüée pour tres-heureuse. *Et reginæ laudaverunt eam;* et non seulement le peuple, mais les ames les plus relevées, les prelats, les docteurs, les princes et monarques l'ont loüée et magnifiée : et comme les oyseaux commencent à gazoüiller chacun en son ramage à la pointe du jour, ainsi tous se sont evertués à celebrer ses honneurs comme elle-mesme l'avoit preveu, disant que tous la beniroient : *Beatam me dicent omnes generationes*, à la suite desquelz tous les fidelles doivent, et vous le devés plus particulierement, ô Parisiens, l'invoquer et luy obeyr, qui sont les deux premiers honneurs que nous

[1] Exhortation à l'invocation et honneur de nostre Dame.

luy pouvons rendre, et qu'elle nous a invités à luy rendre

Je treuve que nostre Dame ne parla que deux fois au hommes pour ce qui en est recité en l'Evangile : l'une quan elle salüa Elizabeth, et lors c'est sans doute qu'elle pria pou elle, car le salut des fidelles se fait par prieres; la second fut quand elle parla aux serviteurs des noces de Cana d Galilée, et lors elle ne dit sinon : Faites tout ce que mon Fil vous dira. En ces deux actes est compris l'exercice de la cha rité et volonté de la Vierge à l'endroit des hommes, c'est d prier pour eux. Et partant nous la devons invoquer ave grande confiance, en tous dangers, en tous orages. O Pari siens, regardés cette estoille de mer, invoqués-la : à sa faveu vostre navire arrivera au port sans bris et sans naufrage.

Mais si vous voulés qu'elle prie pour vous, oyés sa second parolle; obeyssés à ses commandemens : or ses commande mens sont en un mot, que vous faysiés la volonté de son Filz *Omnia quæcumque dixerit vobis facite.* O Chrestiens, vou lons-nous que la Vierge nous exauce? exauçons-la; voulés vous qu'elle vous escoute? escoutés-la; elle vous demand de tout son cœur et pour tout contre-eschange de ses affec tions, que vous soyés obeyssans serviteurs de son Filz. U jour Bethsabée vint à David avec beaucoup d'humilité et d reverence, pour luy faire une requeste et supplication; mai enfin elle ne demandoit pour tout, sinon que son filz Salo mon fust roy apres son pere, et successeur de la couronne Cette Vierge, ô peuple, vous demande sur tout pour l plus asseurée demonstration de vostre devotion en son en droit, que vous ayés son Filz pour roy de vostre cœur e de vostre ame, qu'il regne en vous, et que ses commande mens soient mis en execution : faites-le, ô peuple, pou vostre devoir, pour vostre salut, et pour l'amour de nostr Dame, laquelle, comme vous avés veu, apres l'ascension d son Filz, demeura encore pour quelques années en terre et mourut neanmoins apres quelque tems, et de la mort d

son Filz, c'est à dire d'amour : mais elle ne demeura gueres morte, mais fut ressuscitée, et monta du desert de ce monde là haut en paradis, où elle est au supreme degré de toutes les creatures; et tout cela pour la plus grande gloire de son Filz, qu'elle prie pour nous, et nous demande que nous luy soyons fidelles serviteurs.

O tres-sacrée et tres-heureuse Dame, qui estes au plus haut du paradis de felicité, helas! ayés pitié de nous qui sommes au desert de misere; vous estes en l'abondance des delices, et nous sommes en l'abysme des desolations; impetrés-nous la force de bien porter toutes afflictions, et que nous soyons tousjours appuyés sur vostre bien-aymé, seul appuy de nos esperances, seule recompense de nos travaux, seule medecine de nos maux. Hé! Vierge glorieuse, priés pour l'Eglise de vostre Filz; assistés de vos faveurs tous les superieurs, le S. Pere, les prelatz et evesques, et particulierement celuy de vostre ville de Paris; soyés propice au roy. Vostre grand-pere David fit du bien au filz de Jonathas pour la memoire des services et offices receus de Jonathas, et ce roy est petit-filz d'un de vos plus fidelles et devotz serviteurs, le bien-heureux S. Louys · nous vous prions de luy donner vostre protection au nom de ce saint roy. La reyne qui a l'honneur de porter vostre nom soit tousjours à l'abry de vos saintes faveurs. O lys celeste, arrousés les lys de vostre France de vos saintes benedictions, afin qu'ilz soient blancs et purs en l'unité de la vraye foy et religion : vous estes une mer, prestés les ondes de vos graces à ce jeune dauphin; vous estes estoille de mer, hé! soyés favorable au navire de Paris, afin qu'il puisse surgir au saint havre de gloire, pour y loüer le Pere, le Filz et le saint Esprit és siecles des siecles. Ainsi soit-il.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE NOSTRE DAME [1].

Intravit Jesus in quoddam castellum, et mulier quædam Martha nomin excepit illum in domum suam. LUC, X.

Jesus entrant en une bourgade, une certaine femme nommée Marthe le receut en sa maison.

La sainte Eglise celebre aujourd'huy la feste du glorieu trespas de nostre Dame, et de son assomption triomphant au ciel. Plusieurs ont nommé cette feste de divers noms; le uns l'appellent l'assomption de nostre Dame, les autres s reception au ciel, et les autres son couronnement. Il y quantité de tres-belles et utiles considerations à faire sur c sujet; mais je me restrains à n'en dire que deux : La pre miere est, sçavoir comment cette glorieuse Vierge receu nostre Seigneur dans ses chastes entrailles lorsqu'il descendi du ciel en terre; et l'autre, comment nostre Seigneur l receut lorsqu'elle quitta la terre pour aller au ciel. Ces deu considerations feront les deux parties de ce discours.

L'Evangile que nous lisons aujourd'huy à la sainte mess nous fournit assés de matiere pour ce sujet; car il traitt comme nostre Seigneur passant par un village nomm Bethanie, entra en une maison qui appartenoit à une femm appellée Marthe, laquelle avoit une sœur nommée Marie or Marthes'empressoitbeaucoup pourtraitter nostreSeigneu pendant que Marie se tenoit à ses pieds pour escouter sa pa rolle; de quoy Marthe qui desiroit que tous fussent aus soigneux de bien servir nostre Seigneur qu'elle, luy dit

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Mar d'Annessy (Edit. de 1643).

comme en se plaignant, qu'il commandast à sa seur de luy ayder : *Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare? dic ergo illi ut me adjuvet;* pensant qu'il n'estoit pas necessaire que personne demeurast aupres de luy pour luy tenir compagnie, dautant qu'il se sçavoit bien entretenir tout seul; mais nostre Seigneur la reprit, luy disant qu'elle s'empressoit et troubloit de plusieurs choses, et qu'une seule estoit necessaire; que Marie avoit choisi la meilleure part, qui ne luy seroit point ostée : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium; Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

O que ces deux seurs nous representent bien nostre Dame; à sçavoir Marthe en la reception qu'elle fit de son Filz nostre Seigneur en sa maison et dans ses chastes entrailles, lorsqu'il vint au monde, et par le soin incomparable qu'elle eut tousjours de le bien servir tandis qu'il fut en cette vie mortelle, en recompense de quoy il la reçoit aujourd'huy dans le ciel avec une gloire non pareille : et Marie en se tenant dans un continuel silence pour escouter les parolles de nostre Seigneur, et s'occuper seulement à l'aymer. Certes, cette glorieuse Vierge fit admirablement bien l'exercice de l'une et l'autre de ces deux seurs, pendant tout le cours de sa sainte vie. Mais quant à l'exercice de Marthe, quel soin n'eut-elle pas de bien servir nostre Seigneur, et luy fournir de tout ce qui luy estoit necessaire pendant qu'il fut petit enfant? Quelle diligence ne fit-elle pas pour eviter le courroux d'Herode, et pour le sauver de tant de perilz dont il fut menacé? Voyons un peu, je vous prie, comment elle prattiqua aussi merveilleusement bien l'exercice de Marie.

Le saint Evangile fait une particuliere mention du silence de Marie : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius;* Marie, dit-il, se tenoit sans dire mot aux pieds de nostre Seigneur; elle n'avoit qu'un seul soin, qui estoit

de se tenir en sa presence et escouter ses divines parolles. Il sembloit de mesme que nostre digne Maistresse n'eust qu'un seul soin : voyés-la dans la ville de Bethleem, où l'on fit tout ce que l'on put pour luy treuver un logis, et ne s'en treuvant point, elle n'en dit mot, ny n'en fait aucune plainte, ains entre dans l'estable où elle produit et enfante son Filz bien-aymé, puis le couche dans la cresche : quelques jours apres les roys le vindrent adorer, où l'on peut penser quelles loüanges ilz donnerent et au Filz et à la Mere; neanmoins elle ne dit pas un seul mot : elle le porte en Egypte, et le rapporte sans qu'elle parle, ny pour exprimer la douleur qu'elle a de l'y porter, ny pour tesmoigner la joye qu'elle pouvoit avoir de l'en rapporter. Mais ce qui est plus admirable, voyés-la sur le mont de Calvaire : elle ne jette point d'eslans, ny ne dit pas un seul mot; ains elle est aux pieds de son divin Filz, escoutant ses parolles, c'est cela seul qu'elle desire, se tenant en une parfaitte indifference de tout le reste : arrive tout ce qu'il voudra, qu'il me console ou qu'il m'afflige (dit cette sainte Vierge) ; pourveu que je sois tousjours aupres de luy, et que je le possede, je suis contente, puisque je ne veux ny ne cherche que luy seul.

Remarqués, je vous prie, que nostre Seigneur reprit Marthe de ce qu'elle se troubloit et s'empressoit, et non pas de ce qu'elle avoit du soin. Certes, nostre Dame avoit un grand soin pour le service de nostre divin Maistre ; mais un soin sans trouble et sans empressement. Les Saints qui sont au ciel ont du soin pour glorifier et loüer Dieu, mais sans trouble ; car il n'y en peut avoir en ce lieu : les anges ont soin de nostre salut, et Dieu mesme a soin de ses creatures, mais avec paix et tranquillité. Mais quant à nous autres, nous sommes si miserables, que rarement avons-nous du soin sans empressement et sans trouble. Vous verrés un homme qui a une grande affection de prescher : deffendés-luy la predication, le voila troublé; un autre qui voudra prendre

soin de consoler et visiter les malades : il ne le fera pas sans s'empresser, ny mesme sans se troubler, s'il est empesché de le faire ; un autre qui aura grande affection à l'orayson mentale, bien qu'il semble que cela ne regarde que Dieu, il ne laissera pas neanmoins de s'empresser, et d'estre troublé, si on l'en retire pour l'occuper à quelqu'autre chose.

Or dites-moy maintenant, si Marthe n'eust eu autre soin que de plaire à nostre Seigneur, se fust-elle tant empressée? O non certes, car un seul metz bien appresté suffisoit pour sa nourriture, veu mesme qu'il prenoit plus de plaisir qu'on l'escoutast, comme faysoit Marie : mais Marthe avec le dessein et le soin de pourvoir à ce qu'il falloit à nostre divin Maistre, avoit encore un peu de propre estime qui la poussoit à desirer qu'on vist la courtoisie et l'affabilité avec laquelle elle recevoit ceux qui luy faysoient l'honneur de la visiter, s'espanchant toute au service du traittement exterieur de nostre Seigneur, et la bonne fille pensoit par ce moyen estre une grande servante de Dieu, et s'estimoit estre quelque chose de plus que les autres ; et parcequ'elle aymoit grandement sa seur, elle desiroit qu'elle s'empressast comme elle pour servir son tres-cher Maistre ; estimant que par ce moyen elle meriteroit davantage : lequel neanmoins prenoit bien plus de plaisir en l'exercice de Marie, dans le cœur de laquelle il distiloit des graces incomparablement plus grandes que nous ne sçaurions dire, ny penser, par le moyen de ses divines parolles ; et cecy correspond à la response qu'il fit à cette femme, laquelle voyant les merveilles qu'il operoit, toute transportée d'admiration, se prit à dire : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* [1], Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées ! Il est vray, luy dit ce divin Sauveur, ô femme, ce que tu dis, que bienheureux est le ventre qui m'a porté, et les mammelles que j'ay succées ; mais moy je te dy, que bienheureux sont

[1] S. Luc, XI.

ceux qui escoutent la parolle de Dieu, et qui la gardent : *Quin immo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Or ces personnes qui s'affectionnent et s'empressent ainsi que faysoit sainte Marthe à faire quelque chose pour nostre Seigneur, pensent estre bien devotes, et croyent que cét empressement soit un acte de vertu; ce qui n'est pourtant pas, comme nostre Seigneur le fait entendre, disant : *Porro unum est necessarium,* Une seule chose est necessaire, qui est d'avoir Dieu, et le posseder. Si donc je ne cherche que luy, que me doit-il importer que l'on me fasse faire cecy ou cela? si je ne veux que sa volonté, que m'importera-t'il que l'on m'envoye en Espagne, ou en Irlande? Et si je ne cherche que sa croix, pourquoy me faschera-t'il que l'on m'envoye aux Indes parmy les infidelles, puisque je suis asseuré que je treuveray Dieu partout?

Enfin nostre glorieuse Maistresse fit excellemment bien, non seulement l'office de Marie, mais encore l'office de Marthe, recevant avec une extresme affection et devotion dans ses entrailles mesmes nostre Seigneur, et le servant avec tant de soin tout le tems de sa vie, qu'il n'y en a jamais eu de pareil.

Reste maintenant à voir, pour la seconde partie de ce discours, comme son Filz nostre Seigneur en contre-eschange la receut au ciel avec une affection nompareille, luy donnant un degré de gloire incomparable : en sorte que cette reception se fit avec une magnificence dautant plus grande au dessus de tous les Saints, que ses merites surpassoient les leurs. Mais avant de dire comme elle fut receue au ciel, il nous faut dire comment elle mourut et de quelle mort.

L'histoire de son glorieux trespas dit que nostre Dame et tres-digne Maistresse, estant parvenuë à l'aage de soixante-trois ans, selon la plus commune opinion des docteurs, elle mourut, ou plustost s'endormit du sommeil de la mort. Il s'en

treuvera peut-estre plusieurs qui s'estonneront et diront : Comment est-ce que nostre Seigneur, qui aymoit si tendrement et si fortement sa sainte Mere, ne luy donna le privilege de ne point mourir, puisque la mort est la peine du peché, et qu'elle n'en avcit jamais commis aucun? Pourquoy est-ce donc qu'il la laissa mourir? O mortels, que vos pensées sont contraires à celles de Dieu, et que vos jugemens sont esloignés des siens! Ha! ne sçavés-vous pas que la mort n'est plus ignominieuse, ains qu'elle a esté precieuse, dés que nostre Seigneur se laissa attaquer par elle sur l'arbre de la croix? Certes, ce n'eust point esté un avantage ny un privilege pour la tres-sainte Vierge de ne point mourir : aussi avoit-elle tousjours desiré la mort, dés qu'elle la vid entre les bras, et dans le cœur mesme de son sacré Filz sur la croix, lequel a rendu la mort si suave et si desirable, que les anges s'estimeroient heureux de pouvoir mourir; et les Saints ont estimé à grand bonheur de la pouvoir souffrir, et y ont ressenty beaucoup de consolation; parce que depuis que nostre divin Sauveur, qui est nostre vie, s'est laissé en proye à la mort, il a vivifié la mort; ensorte que pour ceux qui meurent en la grace, elle est le commencement d'une vie qui n'aura point de fin.

Et si l'on a accoustumé de dire que telle qu'a esté la vie, telle est la mort, de quelle mort donc pensés-vous que mourut la tres-sainte Vierge, sinon de la mort d'amour? c'est une chose asseurée qu'elle mourut d'amour; car de quelle mort eust peu mourir celle qui est appellée en l'Escriture sainte *Mater pulchræ dilectionis* (La Mere de belle dilection), sinon de la mort d'amour? Et la cause pour laquelle l'on ne remarque point de ravissemens ny d'extases en sa vie, c'est parce que ses ravissemens ont tousjours continué; elle a aymé Dieu d'un amour tousjours fort, tousjours ardent, mais tranquille, et accompagné d'une si grande paix, que combien qu'il allast tousjours croissant, cet accroissement

neanmoins ne se faysoit pas par secousses ny eslans ; ains comme un fleuve qui retourne doucement au lieu de son origine, elle alloit tousjours s'escoulant presque imperceptiblement du costé de cette union tant desirée de son ame avec Dieu.

L'heure donc estant venuë que la tres-sainte Vierge devoit quitter cette vie, l'amour fit la separation de son ame d'avec son corps, et cette tres-sainte ame estant separée de son corps, s'envola droit au ciel à cause de son incomparable pureté ; car qu'est-ce, je vous prie, qui l'en eust peu empescher, veu qu'elle n'avoit jamais contracté aucune soüillure de peché ? *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Ma bien-aymée, vous estes toute pure et sans macule, dit l'Espoux sacré du Cantique [1], parlant à la tres-sainte Vierge. Certes, ce qui nous empesche, nous autres, d'aller droit au ciel, quand nous mourons comme fit nostre Dame, c'est que nous ne sommes pas encore tout à fait purifiés de nos imperfections, et de la soüillure des pechés que nous avons commis : et de là vient qu'il est necessaire que nous nous allions purger et satisfaire à la divine justice dans le purgatoire, avant que de pouvoir entrer au ciel.

Les grands du siecle font quelquesfois des assemblées qui sont non seulement inutiles, mais encore pour l'ordinaire dommageables et nuisibles : et pour les rendre magnifiques et aggreables à voir, il leur viendra en fantaisie, qu'il ne faut pas que le lieu où ilz les veulent faire soit clair, ains sombre et obscur ; et cela, parce qu'ilz desirent representer quelque ballet qui paroistra davantage en l'obscurité : et à cause que les chandelles et les flambeaux apportent trop de clarté, ilz font mettre des lampes nourries d'huile parfumée, lesquelles jettant de continuelles exhalaisons donnent beaucoup de suavité et de satisfaction à la compagnie : mais ces lampes nourries d'huile parfumée venant à s'esteindre,

[1] Cant., IV.

jettent alors une bien plus excellente odeur, et remplissent la chambre d'une bien plus grande suavité qu'elles ne faysoient auparavant.

Nous treuvons en beaucoup de lieux de la sainte Escriture que les lampes representent les Saints qui ont esté des lampes vrayement parfumées, et tousjours ardentes du feu de l'amour de Dieu, et lesquelz, par leurs bons exemples, ont jetté de continuelles exhalaisons d'une tres-grande suavité devant les hommes, et specialement devant la divine Majesté : mais cette odeur a esté incomparablement plus suave à l'heure de leur mort, ce qui a fait dire au Prophete : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, que la mort des Justes est precieuse devant Dieu, comme au contraire celle des meschans est tres-mauvaise et luy est en horreur, *Mors peccatorum pessima*, dautant qu'elle les porte à la damnation eternelle.

Or si les Saints pendant leurs vies ont esté des lampes ardentes et odoriferantes, combien plus la tres-sainte Vierge? la perfection de laquelle a surpassé infiniment toutes celles des Saints; voire mesme quand elles seroient toutes assemblées en une, elles ne seroient nullement comparables à la sienne. Si donc cette sainte Vierge fut toute sa vie une lampe nourrie d'huile parfumée de toutes sortes de vertus, quelz parfums pensés-vous qu'elle jetta à l'heure de son glorieux trespas? parfums si excellens que les jeunes filles l'ont aymée, et sont allées apres elle à l'odeur de ses suavités, ainsi qu'il est dit au Cantique des Cantiques : *In odorem unguentorum tuorum currimus, adolescentulæ dilexerunt te nimis* [1].

L'ame sacrée de nostre glorieuse Maistresse estant donc separée de son corps, elle s'envola droit au ciel, et alla respandre ses parfums tres-odoriferans devant la divine Majesté, laquelle la receut, et la colloqua sur un trosne à la dextre

[1] Cant., I.

de son Filz; mais avec quel triomphe et magnificence pensés-vous qu'elle fut receuë de son Filz bien-aymé, en contre-eschange de l'amour avec lequel elle l'avoit receu lorsqu'il vint en la terre? O certes! nous devons bien croire, que luy qui a tant recommandé l'amour et le respect envers les parens, ne fut pas meconnoissant envers sa sainte Mere; ains qu'il la recompensa d'un degré de gloire d'autant plus grand par dessus tous les espritz bienheureux, que ses merites surpassoient incomparablement les merites de tous les Saints ensemble.

Le glorieux Apostre S. Paul fait un argument en son premier chapitre de l'epistre aux Hebreux, parlant de la gloire de nostre Seigneur, qui est fort à propos pour nous faire entendre le haut degré de gloire de sa tres-sainte Mere : *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit;* Nostre Seigneur, dit-il, a esté dautant plus eslevé par dessus tous les cherubins et autres espritz angeliques, que son nom est relevé par dessus tous les autres noms; car il est dit des anges, qu'ilz sont ses serviteurs et messagers, *Qui facit angelos suos Spiritus, et ministros suos;* mais à qui d'entr'eux a-t'il jamais esté dit : Vous estes mon Filz, je vous ay engendré aujourd'huy, *Cui enim dixit angelorum : Filius meus es tu, ego hodie genui te?* De mesme nous pouvons dire de la tres-sainte Vierge, qui est le parangon de tout ce qu'il y a de grand, de beau et d'excellent au ciel et en la terre : Car à laquelle des creatures peut-on dire : Vous estes la Mere du Tout-Puissant, sinon à elle seule? Il n'y a donc nul doute qu'elle fut eslevée au dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

Or apres que cette tres-sainte ame eut quitté son tres-pur et chaste corps, il fut porté au sepulchre et rendu à la terre, ainsi que celuy de son divin Filz; car il estoit bien raisonnable que la Mere n'eust pas plus de privilege que son Filz : mais tout ainsi qu'il ressuscita le troisieme jour, elle ressus-

cita de mesme trois jours apres sa mort, differemment neanmoins : dautant que nostre Seigneur ressuscita par sa propre puissance et authorité, et nostre Dame ressuscita par la toute-puissance de son sacré Filz, qui commanda à l'ame beniste de sa sainte Mere de s'aller reunir à son corps; n'estant pas raisonnable que ce corps tres-saint fust aucunement entaché de corruption, puisque celuy de nostre Seigneur en avoit esté tiré et y avoit reposé l'espace de neuf mois. Et si l'arche d'alliance dans laquelle estoient les tables de la loy ne pouvoit estre atteinte d'aucune corruption, parce qu'elle estoit faite d'un bois incorruptible; combien estoit-il plus raisonnable que cette arche vivante, dans laquelle avoit reposé le maistre et l'autheur de la loy, dont l'autre n'estoit que la figure, fust exempte de toute sorte de corruption?

Le prophete royal David en ses psalmes nous declare merveilleusement bien la resurrection de la tres-sainte Vierge par ces parolles : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* [1]; Levés-vous, Seigneur, dit-il, triomphant et glorieux pour entrer en vostre repos, vous et l'arche de vostre sanctification. Or ces premieres parolles : *Surge, Domine,* font mention de la resurrection de nostre Seigneur, qui entant que Dieu ressuscita de luy-mesme par sa propre vertu; mais celles qui suyvent : *Tu et arca sanctificationis tuæ,* Vous et l'arche de vostre sanctification, se doivent entendre de la resurrection de sa tres-sainte Mere, qui est cette divine arche dans laquelle il a reposé neuf mois. Il est vray que c'est une loy generale, que nos corps, apres nostre mort, doivent estre reduitz en poussiere; c'est un tribut que nous devons tous, et qu'il faut que nous payons à cause du peché que nous avons commis en Adam, pour lequel il luy fut dit, et à toute sa posterité : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* [2]; Tu es terre, et tu retourneras en terre pour estre la viande des vers qui mangeront nos corps apres

[1] Psal. CXXXI. — [2] Gen., III.

nostre mort ; à raison de quoy nous pouvons bien dire, avec Job, à la pourriture : Vous estes mon pere ; et aux vers : Vous estes ma mere et ma seur, *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, et soror mea vermibus.* Mais la tres-sainte Vierge n'ayant jamais contracté aucun peché, ny originel ny actuel, il estoit tres à propos qu'elle fust exempte de cette loy, et de payer ce tribut commun à tous les enfans d'Adam.

Il est dit au premier livre des Roys, que lorsque le petit David voulut combattre contre Goliath, ce grand geant et cruel ennemy du peuple de Dieu, il s'informa soigneusement parmi les soldatz, avant qu'entreprendre la bataille, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qui le vaincroit? *Quid dabitur viro qui percusserit Philisthæum hunc*[1]? et on luy respondit que le roy avoit promis de grandes richesses à celuy qui seroit si heureux que de surmonter ce geant, *Ditabit rex divitiis magnis virum qui percusserit eum;* mais cela n'estoit pas suffisant pour contenter le cœur de David, qui estant genereux, ne pensoit à rien moins qu'aux richesses; c'est pourquoy aux richesses l'on adjouste l'honneur : *Et filiam suam dabit ei, et domum patris ejus faciet absque tributo in Israel;* Et le roy, luy dit-on, non seulement l'enrichira, mais il luy donnera encore sa fille en mariage, et le rendra son gendre; et outre cela, il a promis d'exempter sa maison de tribut.

Nostre Seigneur voulant venir en ce monde, il s'informa, comme fit son grand-pere David, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qni vaincroit ce puissant Goliath, c'est à dire le diable, que luy-mesme appelle *Principem hujus mundi,* le prince du monde, à cause du grand pouvoir qu'il avoit acquis sur les hommes par le peché avant son incarnation ; et on luy fit la mesme response qui fut faite à David : Le roy a dit qu'il enrichiroit celuy qui surmontera ce cruel Goliath.

[1] Roys, XVII.

Et qu'ainsi ne soit, escoutés les promesses que le Pere eternel luy fait par son prophete : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ*[1], Je le constitueray roy, dit-il, et luy donneray plein pouvoir sur tout ce qui est au ciel et en la terre. Mais nostre Seigneur n'eust pas esté content de cela, si l'on n'eust encore adjousté que le roy avoit promis qu'il luy donneroit sa fille en mariage : or la fille du roy, c'est à dire la fille de Dieu, n'est autre que la gloire. Certes, il est vray que nostre Seigneur fut tousjours parfaittement glorieux, et posseda tousjours la gloire quant à la partie supreme de son ame, dautant qu'elle fut tousjours conjointe et unie inseparablement à sa divinité dés l'instant de son incarnation : mais la gloire qu'on luy promettoit estoit la glorification et resurrection de son corps. Neanmoins il semble que ce divin Sauveur n'eust pas encore esté content de cela, si l'on n'eust adjousté que sa maison, c'est à dire le corps de sa tres-sainte Mere, dans lequel il devoit demeurer neuf mois, seroit exempte de tribut; par où nous voyons qu'il merita tres-bien la resurrection de la tres-sainte et virginale chair de nostre Dame, avant qu'elle eust receu aucune corruption dedans le sepulchre. Elle fut donc exempte de payer ce tribut commun à tous les hommes, par les merites de son Filz, et ressuscita glorieuse et triomphante, montant au ciel en corps et en ame, où elle fut colloquée à la dextre de son Filz bien-aymé, le troisieme jour apres son trespas.

Que nous reste-il maintenant à dire, sinon de considerer si nous ne pourrons point en quelque façon imiter l'assomption glorieuse de nostre Dame et tres-chere Maistresse? Or quant au corps, il est certain que nous ne le pouvons pas faire jusques au jour du jugement dernier, que les corps des bienheureux ressusciteront pour jouyr de la gloire, et ceux des reprouvés pour estre eternellement damnés; mais

[1] Psal. II.

quant à l'ame de la sainte Vierge, qui à l'instant de son trespas s'alla unir et conjoindre inseparablement à la divine Majesté, considerons comment nous pourrons faire pour l'imiter en cela. Il est dit dans l'Evangile que Marthe, en la maison de laquelle entra nostre Seigneur, s'empressoit et se troubloit de plusieurs choses, allant deçà et delà par la maison pour le bien traitter, tandis que sa seur Marie estoit assise à ses pieds où elle escoutoit sa parolle, *Maria sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius:* et pendant que Marthe s'employoit pour nourrir le corps de nostre Seigneur, Marie quittoit tout autre soin pour nourrir et substanter son ame, ce qu'elle faysoit en escoutant les parolles sacrées de son divin Maistre; de quoy Marthe touchée d'un petit trait d'envie, comme il y en a extremement peu qui ne soient atteintz de ce vice, pour spirituelz qu'ilz soient, se plaignit à nostre Seigneur; et dautant plus que l'on est spirituel, l'envie est plus fine, et comme imperceptible, faysant ses actes si dextrement que l'on a assés de peine de les remarquer : or ces traitz d'envie sont des productions de nostre amour propre, lesquelz comme des petitz renardeaux, vont gastant et ruynant la vigne de nostre ame. Par exemple, quand on louë quelqu'un, et que nous reservons un peu de la loüange que nous sçavons luy estre duë, qui est-ce qui fait cela, sinon l'envie que nous avons de ses vertus? Mais sainte Marthe jette son petit trait d'envie par forme de joyeuseté, qui est la plus fine : Maistre, dit-elle, permettés-vous que ma seur ne m'ayde point, et qu'elle me laisse tout le soin de la maison? commandés-luy qu'elle vienne m'ayder, *Dic ergo illi ut me adjuvet.* Or nostre Seigneur, qui est incomparablement bon, encore qu'il connust son imperfection, si ne la reprit-il pas pourtant severement, ains tout doucement en l'appellant par son nom, comme la caressant amoureusement; car cet Evangile est tout d'amour; et l'Evangeliste remarque qu'il luy dit : Marthe, Marthe, tu t'empresses

de beaucoup de choses, et neanmoins une seule est necessaire; Marie a choisi la meilleure part qui ne luy sera point ostée : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium; Mariam optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Certes, nous sommes si miserables, que rarement pouvons-nous faire quelque chose sans empressement, ny avoir aucun soin qui ne soit accompagné de trouble quant à nostre homme exterieur; car il y a deux parties en nous qui ne font qu'une seule personne, à sçavoir le corps et l'esprit, que l'on peut appeller l'homme exterieur, et l'homme interieur. L'homme interieur, qui est l'esprit, est celuy qui tend tousjours à l'union avec Dieu, et qui fait les discours necessaires pour parvenir à cette union. L'homme exterieur, qui est le corps, est celuy qui regarde, qui parle, qui touche, qui gouste et qui escoute : or c'est celuy-là qui s'empresse, lorsque par l'instinct de l'homme interieur, il s'exerce à la prattique des vertus, specialement à celle de la charité, afin d'observer le commandement de l'amour du prochain en s'occupant à le servir, comme l'homme interieur observe le commandement de l'amour de Dieu en s'employant à l'orayson, et autres exercices de devotion : et par ainsi le corps et l'esprit s'exercent en l'observance des deux principaux commandemens, sur lesquelz, comme sur deux colomnes, est fondée toute la loy et les prophetes.

Les anciens philosophes ont dit qu'il faut tousjours regarder à la fin de l'œuvre plustost qu'à son exercice : mais nous faysons tout au contraire; car nous nous empressons à l'exercice de l'œuvre que nous avons entreprise, plustost que de considerer quelle en doit estre la fin. Mais pour dire cecy plus clairement, la fin de nostre vie c'est la mort : nous devrions donc penser soigneusement quelle doit estre nostre mort, et ce qui en doit reussir, et nous doit arriver apres icelle, afin de faire correspondre nostre vie à la mort que

nous desirons faire, estant chose tres-asseurée que telle qu'est nostre vie, telle est d'ordinaire nostre mort; et telle qu'est nostre mort, telle a esté nostre vie.

Or voyons maintenant comment cét homme exterieur ne sçauroit rien faire sans un extreme soin et sans s'empresser, non pas mesme de s'exercer en la prattique des vertus. Les anciens qui en ont voulu faire la recherche, en ont remarqué un grand nombre, et à la fin ilz s'y sont encore treuvés courtz; mais entrons un peu dans cette œconomie des vertus, pour voir si nous en pourrons treuver quelqu'une qu'on puisse prattiquer sans un grand soin. Quel soin ne faut-il pas avoir pour se tenir en une continuelle modestie, afin de ne point eschapper en quelque action qui ressente la legereté? Quel soin ne faut-il pas aussi avoir pour prattiquer la patience, et pour ne se point laisser surprendre à la colere et n'en point produire d'actes ensuite? Mais pour prattiquer la vaillance spirituelle, et ne se laisser jamais décourager à la poursuitte du bien, quelque difficulté qu'on y rencontre, cela ne se peut faire qu'avec un tres-grand soin et attention sur soy-mesme : et enfin la constance, la perseverance, l'affabilité, la prudence et la temperance ne se peuvent aussi prattiquer qu'avec un grand soin, principalement pour la temperance en ses parolles : quelle bride ne faut-il pas mettre à sa langue, afin de l'empescher de courir comme un cheval eschappé par les ruës, et d'entrer dans la maison du prochain, voire mesme dans sa vie, ou pour la censurer et controller, ou bien pour luy oster tousjours un peu de la loüange que nous sçavons luy estre duë?

Mais quel remede, me dirés-vous, pour ne point avoir tant de soins, puisqu'il faut que je m'exerce en la prattique des vertus? O certes! ce soin, pourveu qu'il soit sans anxieté et empressement, est tres-loüable. Un remede neanmoins pour nous delivrer de tant de soins et de sollicitudes, est de prattiquer l'exercice de Marie, puisque nostre Seigneur

dit qu'elle a choisi la meilleure part, et qu'une seule chose est necessaire : *Porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit.* Or cette seule chose necessaire que Marie a choisie, n'est autre que l'exercice du saint amour, lequel contenant en soy la perfection de toutes les autres vertus, il en produit les actes en tems et lieu, selon les occurrences qui se presentent. C'est pourquoy je conclus, et dy en un mot : Ayés la sainte charité, et vous aurés toutes les vertus; car elle les comprend toutes. Et qu'ainsi ne soit, escoutés le grand Apostre [1] : La charité, dit-il, est douce, patiente, benigne, condescendante, humble, affable, et supporte tout; bref, elle contient en soy la perfection de toutes les autres vertus, beaucoup plus excellemment qu'elles ne sont pas elles-mesmes, et nous unit non-seulement avec Dieu, mais encore avec le prochain.

Aymer Dieu sur toutes choses, c'est le premier commandement; aymer le prochain comme soy-mesme, c'est l'image de ce premier commandement. O que la tres-sainte Vierge, nostre glorieuse Maistresse, prattiqua merveilleusement bien l'un et l'autre de ces amours, en la reception qu'elle fit de son divin Filz quand il vint au monde ! car elle l'ayma et le receut premierement en qualité de son Dieu, et secondement elle l'ayma et le receut encore en qualité de son prochain, estant une chose impossible d'avoir l'un de ces amours sans avoir l'autre. Donc si vous aymés parfaittement Dieu, vous aymerés aussi parfaittement le prochain, parce qu'à mesure que l'un de ces amours croist, l'autre croist de mesme, et si l'un diminuë, l'autre ne peut pas croistre : si vous avés l'amour de Dieu, ne vous mettés pas en peine de prattiquer les autres vertus, dautant qu'il ne se presentera point d'occasion de vous y exercer, que sans soin vous ne le fassiés; je dy quelque vertu que ce soit, de patience, de douceur, de modestie, et ainsi des autres. L'on trouve des conilz en

[1] I Cor., XIII.

quantité, et des mouches à milliers; mais des aigles, on en treuve fort peu; l'elephante, à ce que l'on dit, ne fait jamais qu'un elephanton, et la lyonne qu'un lyon : ainsi l'exercice de Marthe a quantité d'actes; mais celuy de Marie, qui est l'amour, n'en a qu'un seul qui est, comme nous avons dit, d'union avec Dieu, lequel neanmoins comprend tous les autres à cause de son excellence.

Enfin, pour conclure ce discours, je dy que si nostre Dame eut un si grand soin de bien recevoir nostre Seigneur lorsqu'il vint en ce monde, avec quelle magnificence pensés-vous qu'il la receust aujourd'huy dans le ciel! O certes, il semble que son assomption fut en quelque façon plus glorieuse que l'ascension de nostre Seigneur, dautant qu'à l'ascension il n'y eut que des anges qui vindrent au devant de ce divin Sauveur : mais à l'assomption de sa tres-sainte Mere il y vint luy-mesme, qui est le roy des anges. C'est pourquoy les troupes angeliques s'escrioient comme toutes estonnées : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Qui est celle-cy qui monte du desert si abondante en delices, et qui est appuyée sur son bien-aymé? Parolles par lesquelles nous pouvons entendre, que si bien nostre Dame, à l'heure de son glorieux trespas, monta droit au ciel, comme estant toute pure, elle estoit neanmoins appuyée sur les merites de son sacré Filz, nostre Seigneur, en vertus desquelz elle entra ainsi en la gloire. Et comme il ne se vid jamais tant de parfums dans la ville de Hierusalem, que la reyne de Saba y en porta avec soy lorsqu'elle alla visiter le grand Salomon, lequel en contre-eschange luy fit de tres-riches presens, conformes à sa grandeur et magnificence royale : de mesme, je dy qu'on ne vid jamais tant de merites et tant d'amour portés au ciel par aucune creature, comme la tres-sainte Vierge y en porta à sa glorieuse assomption; en contre-eschange de quoy ce grand Roy eternel, Dieu tout-puissant, luy donna un degré

de gloire digne de sa grandeur et des incomparables merites de cette sainte Vierge, comme aussi le pouvoir et le privilege de distribuer à ses devotz des graces dignes de sa liberalité et magnificence royale, la colloquant par dessus tous les anges, cherubins et seraphins, pour regner avec luy dans l'eternité bienheureuse, où nous conduise le Pere, le Filz et le saint Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT AUGUSTIN[1].

Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. PSALM. CXV.

O Seigneur, vous avés rompu et brisé mes liens; je vous offriray un sacrifice de loüange.

Apres que S. Augustin a raconté, au livre huictieme de ses Confessions, ce grand divorce, ce grand combat et cette contention qu'il avoit sur le point de sa conversion és deux parties de son ame, inferieure et superieure, combat le plus grand et le plus difficile à surmonter qui se puisse dire, appercevant enfin les yeux de la divine misericorde qui le regardoient, il s'escrie : O mon Dieu, je confesse que je suis vostre serviteur, et le filz de vostre servante; vous avés rompu les liens dont j'estois lié; *Domine, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ, dirupisti vincula mea;* c'est pourquoy je vous offriray un sacrifice de loüange, *Sacrificabo tibi hostiam laudis* [2]. Maintenant donc que mon cœur et ma langue vous loüent, et que tous mes os disent : Seigneur, qui est semblable à vous? *Domine, quis similis tibi?* Qu'ilz vous fassent cette demande, et vous respondrés et dirés à mon ame : Je suis ton salut, *Salus tua ego sum.* Qui suis-je, moy, et quel mal n'ay-je point fait et commis? quel peché y a-t'il au monde auquel je n'aye offensé par œuvres? ou bien, si ce n'a esté par mes œuvres, ç'a esté par mes parolles; ou si je me suis gardé de vous offenser de parolles, quel mal y a-il

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

[2] Livre IX de ses Confessions, chap. I.

que je n'aye fait par ma volonté? *Tu autem, Domine, bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ;* Mais vous, Seigneur, vous estes bon et plein de misericorde, et de vostre dextre vous avés regardé la profondeur de ma mort, et m'avés delié des liens de mes pechés; c'est pourquoy je vous offriray un sacrifice de loüange.

Quel meilleur sujet pourrois-je prendre pour l'entretien que j'ay à vous faire aujourd'huy, mes cheres Seurs, que ces parolles du Psalmiste: *Diripuisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis?* Mais pour rendre mon discours plus familier, je le diviseray en deux pointz. Au premier, nous verrons quelz sont les liens desquelz S. Augustin estoit lié; et au second, quel sacrifice de loüange il a offert à nostre Seigneur.

Quant au premier point, c'est une chose admirable à voir comme ce grand Saint, au livre de ses Confessions, parle de luy-mesme, et comme il raconte d'un style tout divin les liens desquelz il estoit miserablement enchaisné, sur lesquelz toutesfois je ne m'arresteray pas beaucoup; ains ne feray que toucher en passant, dautant que vous les pourrés lire avec beaucoup plus de playsir que de les entendre dire, parce que vous y verrés les choses tout au long : c'est pourquoy je me contenteray de vous dire seulement ce qui sert à mon propos.

J'estois donc, dit le grand S. Augustin, lié et enchaisné des chaisnes et des liens d'une maudite volupté, avec une volonté enferrée qui faysoit que, de mon plein gré, je me veautrois dans mes vicieuses habitudes.

Les theologiens parlant des liens dont les hommes sont liés, disent qu'il y en a de trois sortes : Premierement, le diable a des liens, des chaisnes et cadenes, par lesquelz il tient les hommes liés et enchaisnés, et les rend ses esclaves et sujetz. Or ces liens ne sont autres que le peché, qui nous rend non-seulement esclaves de nos passions, ains encore du

diable ; et nul ne nous peut delier de ses liens, que la main toute puissante de Dieu ; et ces liens, comme dit le mesme S. Augustin, nous sont merveilleusement bien representés par les liens de S. Pierre, lorsqu'il fut lié dans la prison avec des chaisnes et menottes de fer ; car bien qu'il fust emprisonné pour la justice, ses liens neanmoins ne laissent pas de nous representer le peché, qui comme menottes et chaisnes de fer tient le pecheur si estroitement lié, qu'autre que Dieu ne le peut delier.

Les seconds liens sont ceux de la chair, qui ne sont autres que la sensualité et volupté ; liens grandement dangereux et difficiles à rompre.

Les troisiemes liens sont ceux du monde, qui lie les ames des liens de la convoitise, d'où vient un desir dereglé d'acquerir des richesses, des honneurs et dignités, d'où procede encore l'orgueil, l'ambition et la vanité.

Mais Dieu a aussi des liens, des ceps, des menottes et cadenes desquelz il lie et enchaisne les ames, dont les uns sont de fer et les autres d'or ; et comme dit le grand S. Augustin, ces liens de fer ne sont autres que la crainte du jugement, de la mort et des peines eternelles de l'enfer dont il menace les pecheurs en plusieurs lieux de l'Evangile : menaces par lesquelles l'Apostre S. Paul espouvantoit les roys et les princes, les laboureurs et les artisans, les petitz et les grands, en leur annonçant qu'il y a un juge souverain qui est Dieu, qui doit venir juger les vivans et les mortz, et auquel tous les hommes doivent rendre compte de toutes leurs actions, et de tous les pechés qu'ilz auront faitz ; et par telles et semblables parolles, plusieurs redoutant les terribles jugemens de Dieu, et les peines eternelles dont il punit les meschans, faysoient penitence, et se laissant lier des liens d'une forte crainte, et d'une vive apprehension de ses divins jugemens, ilz se convertissoient.

Outre ces liens de fer, nostre Seigneur a encore des liens

d'or, qui sont des liens d'amour et de dilection, desquelz il lie plusieurs ames, et les rend ses sujettes et ses esclaves, mais d'un esclavage grandement doux, suave et amoureux. Et les ames qui sont liées de ces liens, sont celles qui sans aucune crainte ny consideration du jugement, ny des peines d'enfer, viennent à nostre Seigneur attirées par les doux et amiables attraitz de sa dilection, se dédier et consacrer entierement à son divin service.

Et pour revenir à S. Augustin, il estoit lié de trois divers liens, à sçavoir, de la volupté, de la vanité et de l'avarice, desquelz il parle dans ses Confessions; mais certes en telle maniere, qu'il fait pleurer ceux qui le lisent avec attention, voyant que ce pauvre jeune homme estoit tellement embarrassé et si fort pressé dans ces liens du vice, qu'il ne s'en pouvoit deprendre. Considerés-le embarrassé dans ce maudit lien de la volupté, il luy estoit advis qu'il luy estoit impossible de vivre sans commettre ce detestable peché; il vouloit s'en retirer, et ne le vouloit pas. C'est pourquoy sa bonne mere, pensant changer ces playsirs illicites à des licites, luy conseilloit de se marier, ce que faysoient aussi plusieurs de ses amis; mais ce fut en vain : car la providence de Dieu, qui le destinoit à autre chose, dissipa tous ces conseils.

Vostre conseil, ô Seigneur, dit ce grand Saint, demeure ferme et stable eternellement, *Consilium Domini in æternum manet;* par lequel conseil eternel vous vous mocqués des nostres et de tous nos desseins, disposant et ordonnant toutes choses comme bon vous semble. De sorte qu'il falloit, ô mon Dieu, vostre sagesse, vostre bonté et vostre main toute puissante pour me faire changer de vie, et me delier des liens de mes pechés, et m'arracher des griffes de mon ennemy, entre lesquelles je m'estois volontairement jetté. Certes, ce peché est tres-detestable, et le plus dangereux de tous; et quoy qu'il ne soit pas si grand que le blaspheme et

la haine de Dieu, il est neanmoins beaucoup plus difficile de s'en depestrer et desbroüiller.

Le second lien duquel saint Augustin estoit lié, estoit la vanité; car il estoit maistre de la Rhetorique : et qu'est-ce que la Rhetorique, sinon pour l'ordinaire une escole de vanité? il estoit donc maistre de la vanité; et il confesse luy-mesme qu'il avoit ce defaut. O pauvre Augustin, vous estiés maistre de la Rhetorique, et parmi ces belles phrases, ces proses et ces declamations, vostre esprit estoit vain et enflé de superbe; car les sciences humaines enflent, dit l'Apostre, *Scientia inflat.* Il estoit un grand docteur et orateur; il faysoit des oraysons de rhetorique belles à merveille, et sa grande science estoit cause qu'il se faysoit tellement craindre et redouter, qu'on ne l'osoit aborder, ny entrer en dispute avec luy, crainte d'en sortir avec confusion; ce qui l'enfloit tousjours d'avantage, voyant l'estime qu'on faysoit de son bel esprit, qui estoit grandement subtil.

J'ai accoustumé de dire qu'il y a la mesme difference entre les beaux et les bons espritz, qu'entre le paon et l'aigle. Le paon, comme chacun sçayt, est un tres-bel oyseau; il a un plumage extremement beau et aggreable à regarder, pour la varieté de ses couleurs; mais cela le rend grandement superbe et orgueilleux; voyés comme il fait la rouë, et comme il esparpille ses plumes pour se mirer dedans et les faire voir : mais quelles sont ses œuvres? il ne s'amuse à rien autre qu'à prendre des mouches et des araignes, pour se nourrir : c'est pourquoy le laboureur n'en tient point en sa maison; dautant qu'outre que cet animal luy est inutile, il luy apporte du dommage, parce qu'il monte sur les toictz et les descouvre, pour chercher des araignes afin de se nourrir. Mais l'aigle, qui n'a point cette apparence exterieure ny cette beauté en son plumage, fait neanmoins des œuvres bien plus solides et plus nobles; car on ne le void presque jamais sur la terre, ains il se guinde tousjours en haut vers le ciel : c'est pour-

quoy les naturalistes disent qu'il est le roy des oyseaux, non pour sa beauté, ains pour sa generosité.

Il en est tout de mesme des beaux et des bons espritz, que du paon et de l'aigle : les beaux espritz estant remplis de vanité ne s'amusent qu'à des vaines imaginations, et pour peu qu'ilz fassent, ilz deviennent vains et enflés à merveille, et pensent tousjours qu'ilz font beaucoup : au contraire les bons espritz font des œuvres genereuses et solides, et ne s'en enflent point, ains en deviennent tousjours plus humbles et rabaissés. Vous verrés un petit escolier de Rhetorique, lequel pour avoir dit quelque mot de phrase, se paonnera, et pensera estre quelque grand docteur, et deviendra vain et enflé de superbe; et que faire à cela? Les beaux espritz sont sujets à de telles vanités et folies. Mais un bon esprit fait des œuvres bonnes, solides et relevées; et toutesfois il ne s'en enfle ny ne s'en glorifie point, au contraire il s'en tient tousjours plus bas et humble. Et c'est ainsi que fit S. Augustin apres sa conversion, lequel changea la beauté de son esprit en bonté, ou plustost joignit la beauté avec la bonté; car ç'a esté un phenix entre les docteurs, et l'on partage la gloire des beaux et des bons espritz entre S. Thomas d'Aquin et S. Augustin, pour ce qui est de la saine theologie, et profonde science des choses de Dieu.

Le troisieme lien duquel S. Augustin estoit lié, estoit l'avarice; car il enseignoit pour le gain temporel, et il gagnoit beaucoup à cause de sa grande doctrine, dautant qu'il estoit fort fameux et renommé par tout; et il confesse luy-mesme par ses parolles qu'il estoit avaricieux et attaché au gain. O que c'estoit un puissant et dangereux lien que celuy-là, parce qu'il avoit beaucoup d'ambition et de grandes pretentions et esperances de s'enrichir et avancer dans le monde par ce moyen!

O certes! il falloit bien une main toute puissante pour delier S. Augustin de tant et de si forts liens. Hé Dieu! qui

pourroit concevoir les combatz et convulsions qu'enduroit sa pauvre ame, lorsqu'il vouloit reprendre sa liberté, et se defaire des fers et menottes desquelz il estoit enferré. Traisnant tousjours mon lien, dit-il[1], *ægrotabam et excruciabar* (J'estois combattu et tourmenté interieurement jusques à en estre malade); parolles qui font bien voir la peine et le combat de son ame. Mais lorsque Dieu, par sa misericorde infinie, eut touché et rompu ses liens, et qu'il se sentit en liberté, il commença, comme tout ravy, à chanter les cantiques de la divine misericorde; et s'escriant, saisy d'un saint etonnement, il dit ces parolles : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis;* O Seigneur, puisque par vostre bonté vous m'avés delié des liens de mes pechés, passions, mauvaises coustumes et habitudes, je vous sacrifieray un sacrifice de loüange.

O Dieu! que grands et admirables sont les effetz de vostre puissance et misericorde! Plusieurs, comme S. Augustin, estant deliés par le secours de vostre grace des liens du peché, viennent consacrer le reste de leur vie en la religion, afin de servir vostre divine Majesté en sainteté et justice. Il y en a d'autres qui y viennent chastes et libres de toutes voluptés : ô qu'ilz sont heureux de ne s'estre point engagés dans les liens de ce peché! Il y en a d'autres qui ne sont point avaricieux, lesquelz quittent volontairement tout ce qu'ilz possedent, afin de se faire pauvres. L'on quitte bien la terre et autres telles bagatelles; mais ce n'est pas assés pour estre parfait, il faut passer plus outre. Plusieurs à la verité quittent bien les choses exterieures, mais il y en a fort peu qui quittent leurs pretentions : l'on a encore tant de belles esperances de cecy et de cela, l'on ne se vuide point entierement de son propre interest. Mais quant à ce qui est des liens de la vanité, ô certes il est beaucoup plus difficile de s'en defaire, et je ne sçay s'il y en a pas un qui ne soit lié de ce

[1] *Confess.*, lib. VIII, c. XI.

lien ; car ce mal est si commun et universel entre les hommes, qu'il ne s'en treuve quasi point qui ne soient enlacés dans ses filetz ; et S. Augustin apres sa conversion, parlant de ce defaut, dit ces parolles : Je ne sçay s'il y a quelqu'un qui soit exempt de vanité, de complaysance de soy-mesme et de sa propre estime : si cela est, je n'en sçay rien ; quant à moy, je ne suis pas du nombre, car je suis homme pecheur.

O Dieu ! combien ce glorieux saint apres sa conversion estoit contrit et humilié, combien rabaissé et plein de reconnoissance des graces qu'il avoit receuës de cette souveraine bonté ! avec quel ressentiment de dilection disoit-il ces parolles du Psalmiste : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* Que rendray-je au Seigneur, pour tant de biens qu'il m'a faits ? Puis poursuyvant avec un esprit tout plein de gratitude et d'une humble et amoureuse reconnoissance, il disoit : *Tibi sacrificabo hostiam laudis ;* Je vous offriray, ô mon Dieu, un sacrifice de loüange. Que veut dire saint Augustin par ces parolles ? Il y auroit certes mille belles interpretations à faire sur icelles ; mais je me contenteray maintenant de dire que le sacrifice de loüange que nous offrons à Dieu n'est autre que de le loüer et glorifier pour ses bienfaitz et misericordes. Et quant à ce qui est de loüer sa divine Majesté, c'est un acte que tout homme est obligé de faire, et duquel personne ne se peut exempter ; non plus que l'on ne sçauroit nier qu'il y a un Dieu, createur et souverain monarque et gouverneur du monde. Les philosophes payens ont esté contraintz de confesser cette verité, bien qu'ilz ne fussent pas esclairés de la lumiere de la foy et de la verité. Un Ciceron et plusieurs autres, par la seule lumiere naturelle, ont librement confessé qu'il y avoit une divinité, et qu'autre qu'elle ne pouvoit creer l'homme, regir, ny gouverner ce grand univers. C'est pourquoy la doctrine chrestienne nous enseigne que l'on doit en tout tems loüer Dieu, soit en beuvant, mangeant, veillant, ou dormant, de jour

et de nuict, dautant qu'en tout tems nous sentons les effetz de sa misericorde : et tout bon chrestien le fait non seulement lorsqu'il assiste aux offices, et qu'il va aux eglises pour reconnoistre Dieu, le loüer et adorer, ains aussi parmi ses autres occupations, lorsqu'il le benit et l'invoque.

Mais S. Augustin ne dit pas seulement à nostre Seigneur qu'il le loüera, ains qu'il luy sacrifiera un sacrifice de loüange : *Tibi sacrificabo hostiam laudis;* pour monstrer qu'il n'entend pas loüer sa divine Majesté comme le commun du peuple, ains qu'il le veut loüer d'une maniere beaucoup plus excellente, comme font ceux lesquelz ayant receu des graces particulieres se retirent du monde, afin de se dedier et consacrer entierement au service de sa divine Majesté, pour luy offrir un sacrifice de loüange plus parfait, en s'occupant sans cesse, de jour et de nuict, à le loüer par psalmodie, par des hymnes et cantiques, qu'ilz accompagnent d'une douce et amoureuse attention; sacrifice qui recrée extremement le bien-aymé de nos ames, ainsi qu'il le signifie lorsqu'au Cantique des Cantiques, parlant de son espouse, il dit : Ma bien-aymée, qui est parmi vous, que vous connoissés, et laquelle s'est donnée toute à moy, ne prend playsir qu'à me loüer, et me repaistre du fruit de son jardin; et non contente de m'en donner le fruit, elle me donne encore l'arbre [1]; et descrivant sa beauté, il dit : Enfin cette Sulamite, ma bien-aymée, est telle qu'elle blesse mon cœur par l'un de ses yeux et par l'un de ses cheveux, *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* [2]; et de plus : Elle ressemble à des chœurs et à des armées bien rangées, *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Mais qui est cette Sulamite, sinon l'ame devote? Et qu'est-ce que des chœurs, sinon des lieux designés pour chanter les loüanges divines? Les ames devotes donc qui s'essayent de loüer et

[1] Cant., IV. — [2] Cant., VI.

glorifier Dieu ressemblent à des chœurs. Mais le divin Espoux ne se contente pas de cela, ains dit encore qu'elles ressemblent à des armées bien ordonnées, qui ne sont autres que les diveses affections d'amour, d'humilité, de componction et sousmission, avec lesquelles elle accompagne les loüanges qu'elle chante à son bien aymé?

Cette sainte Sulamite donc ressemble à des chœurs et à des armées bien ordonnées; car elle accompagne ses loüanges d'affections amoureuses, et avec cette belle varieté de saintes affections, elle va comme une armée celeste, donnant la fuite aux ennemis de Dieu, qui ne taschent rien tant sinon d'empescher ce saint exercice; car si le diable pouvoit loüer Dieu, il ne seroit pas diable : et en ce grand divorce et rebellion qui se fit au ciel, lorsque cét esprit malheureux se departit de la sousmissione de l'obeyssance qu'il devoit à son Createur, disant *(Similis ero Altissimo)*, qu'il luy seroit semblable, remarqués qu'il ne devint diable, qu'à cause qu'il ne voulut pas loüer Dieu; ce que voyant ce grand archange S. Michel, il s'escria : *Quis ut Deus? Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu? Qui est comme Dieu? Ce qu'il repeta plusieurs fois, estant suivy de tous les autres espritz bienheureux, qui respondirent de chœur en chœur ce saint motet : *Quis ut Deus?* et donnerent par ce moyen la fuitte à ce malheureux Lucifer et à ses complices, lesquelz furent tous precipités en l'abysme, pour n'avoir voulu entonner ce divin motet, par lequel les autres anges furent tellement confirmés en grace, que jamais ilz ne pourront plus estre separés de Dieu. Donc il est tres-certain qu'il n'y a point de meilleur moyen que celuy des loüanges de Dieu pour donner la fuitte au diable; parce que ce miserable ne peut supporter de le voir adoré et glorifié.

Certes, nous pouvons dire que l'ame de S. Augustin a esté semblable à cette sainte Sulamite, parce que dés l'instant de sa conversion jusques à la fin de sa vie, il n'a jamais cessé,

de jour, de nuict, en beuvant, en mangeant, en parlant et en escrivant, de loüer Dieu, chantant tousjours les Cantiques de la misericorde et grace divine; grace à laquelle il estoit si devot, qu'il ne se pouvoit rassasier, non seulement de la loüer, mais encore de parler et escrire sa loüange, refutant d'une eloquence admirable les heretiques Pelagiens, qui enseignoient que l'homme se peut sauver sans la grace; opinion fausse et pernicieuse, laquelle ce grand Saint a dissipée par ses escrits et ses disputes, faysant reconnoistre à ces malheureux leur resverie et leur erreur : et au livre et traitté qu'il a fait de la grace, il en parle avec tant d'efficace, et d'un stil si haut et si eloquent, qu'il surpasse tous les autres docteurs; si que l'on void clairement combien il aymoit, honnoroit, prisoit et estoit devot à cette divine grace, de laquelle depend tout nostre bien et nostre salut.

O que la Sulamite du sacré Espoux est encore tres à propos entenduë de l'Eglise! car qu'est-ce que l'Eglise de Dieu, sinon des chœurs et des armées? et qui sont ces chœurs, sinon, comme j'ay desja dit, les Chrestiens qui chantent continuellement les loüanges de Dieu, mais particulierement les Ecclesiastiques et Religieux, lesquelz non seulement loüent Dieu par psalmes, hymnes et cantiques; ains taschent encore tant qu'il leur est possible, par leurs sermons et autres fonctions propres à leur estat, d'attirer les autres à la connoissance de la verité, afin de les exciter à loüer Dieu? Et que la prudence humaine ne vienne point apporter ses raisons, disant que cela est bon pour les Ecclesiastiques, Predicateurs et Docteurs, lesquelz par leurs labeurs continuelz servent au public, mais que ceux qui sont enfermés dans les cloistres ne servent de rien, et qu'ilz sont inutilz à l'Eglise; car ce sont les discours ordinaires des mondains, dautant que cette prudence humaine veut tout gouverner, et treuve tousjours à censurer ceux qui ont choisy la vie contemplative : Ceux-là, disent-ilz, sont personnes inutiles qui ne font rien.

O Dieu! qu'ilz sont aveuglés en leurs opinions! Hé! ne sçavent-ilz pas que c'est dans les cloistres et és lieux retirés, où nostre Seigneur se plaist; et si bien le chant des Religieux n'est pas si haut que celuy des autres, il est neanmoins plus melodieux, et ressemble à celuy de ces oyseaux qui sont enfermés dans des cages pour recreer leur maistre par leurs petitz gazoüillemens.

Nous voyons d'ordinaire que les roys tiennent tousjours en leurs palais de deux sortes d'oyseaux, les uns qui chantent, et les autres qui ne chantent pas : comme sont les esperviers et faucons, qui sont destinés pour aller à la queste, pour rapporter quelque provision à leur maistre. Ces oyseaux representent les evesques et pasteurs de l'Eglise, qui veillent sur leur troupeau, et qui sont en continuelle action pour gagner quelque ame à Dieu. Mais les Religieux, en guise de petitz oyseaux enfermés dans des cages, ne font autre chose que chanter, mais d'un air si melodieux, que nostre Seigneur y prend un tres-grand playsir.

L'on rapporte qu'un jour un grand seigneur achepta un petit oyseau une somme d'argent fort notable, ce qui donna sujet à plusieurs de murmurer; car les uns disoient : A quoy servira cet oyseau? l'on eust eu de cét argent des chevaux qui eussent esté d'un grand service à leur maistre, et cét oyseau ne sert de rien. Hé! pauvres gens, que vous estes grossiers et terrestres! Il est vray que les chevaux eussent esté utils à leur maistre; mais ce petit oyseau ne l'est pas moins, parce qu'estant dans cette cage, il n'a autre soin et estude qu'à le recréer et resjoüyr par la melodie de son chant, et pour cela il est tres-content de perdre sa liberté et demeurer en cette prison toute sa vie, pour donner du contentement à son maistre; et de plus, c'est le bon playsir du seigneur, n'est-il pas maistre de son bien pour en faire ce qu'il luy plaist? Cessés donc vos murmures, et qu'il vous suffise, puisque le seigneur le veut ainsi.

L'on en peut dire autant des Religieux et Religieuses, qui se sont volontairement enfermés dans leurs monasteres, pour estre comme ces petitz oyseaux, qui par la melodie de leur chant resjouyssent leur maistre, quittant leur liberté, qui est la vie de l'ame, pour vivre dans leurs cloistres comme dans une prison perpetuelle, se privant de toutes sortes de contentemens, afin que par leur chant, prieres, souspirs et continuelles meditations, ilz puissent resjouyr non seulement ceux avec lesquelz ilz sont, mais encore ceux qui travaillent pour l'Eglise, lesquelz sont merveilleusement fortifiés pour faire leurs fonctions, et perseverer aux travaux qui accompagnent leurs charges, par la melodie de leur chant, qui n'est autre que les prieres et bonnes œuvres qu'ilz leur appliquent pour ce sujet.

Or le grand S. Augustin a esté de ces deux sortes d'oyseaux; car il ne s'est pas contenté de loüer Dieu en la maniere que font les Religieux, ains il a encore tasché de luy gagner plusieurs ames, preschant aux uns, enseignant aux autres une maniere de vie tres-parfaitte; ce qu'il fit estant evesque, dressant une assemblée de prestres ausquelz il donna une belle regle, et leur prescrivit une maniere de vie tres-parfaitte, entant sur une mesme tige la religion et l'estat ecclesiastique; en telle sorte que ses prestres estoient Religieux, et ses Religieux estoient prestres. Et non content de cela, il assembla encore quantité de filles, ausquelles il donna aussi une helle regle.

Vous voyés donc comme ce glorieux saint disoit tres-justement, apres sa conversion, ces parolles du Psalmiste : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis;* Vous avés rompu mes liens, ô mon Dieu; je vous offriray un sacrifice de loüange, et appelleray toutes les creatures à vous loüer en reconnoissance des misericordes qne vous m'avés faites. Mais remarqués, je vous prie, combien le cœur de ce grand saint estoit plein de gratitude envers Dieu. Un des

plus grands pechés que les hommes commettent, est la mesconnoissance des graces qu'ilz ont receües de nostre Seigneur. Ce defaut procede assés souvent d'ignorance, laquelle fait que l'homme ne void pas le devoir qu'il a à cette souveraine bonté, de laquelle il reçoit tant de graces et de biens. Mais quand cette ingratitude est dans l'entendement, ô certes, elle est tres-mauvaise et dangereuse ; car pour l'ordinaire elle passe en la volonté, et la vitie en telle sorte qu'elle s'oublie tout à fait de la reconnoissance qu'elle doit à Dieu ; ce qui est un tres-grand mal, et c'est l'un des plus grands empeschemens à la grace que l'on puisse avoir.

Il se treuve quelquefois des personnes si superbes et infectées de ce vice, qu'il leur semble que personne ne les sçauroit obliger, mais au contraire ilz croyent qu'ilz peuvent obliger tout le monde ,et quelque bien qu'on leur fasse , ilz se font tousjours accroire que cela leur est deu, et ne pensent pas qu'on leur puisse rien donner gratuitement; et s'ilz reçoivent quelques graces ou faveurs, ilz croyent qu'ilz les ont meritées par quelques signalés services.

O Dieu! que c'est un vice espouvantable et redoutable que cette ingratitude! S. Augustin n'en estoit nullement atteint; au contraire, il se sentoit tellement redevable et obligé à ce divin Sauveur de nos ames, qui l'avoit deslié des liens de ses pechés, qu'il se perdoit et consommoit en l'amour qu'il portoit à son souverain bienfaiteur et liberateur ; et souvent en ses meditations, cette reconnoissance embrasoit si fort son cœur, qu'il fondoit d'amour pour celuy qui luy avoit fait de si grandes misericordes; et son ame estoit tellement enyvrée des douceurs et suavités de cét amour, que comme il partage la gloire, en ce qui est de la theologie scholastique, avec S. Thomas, aussi partage-il la gloire en ce qui est de la theologie mystique de l'amour divin avec S. Bernard.

J'ay souvent dit qu'il y a deux amours, dont le premier est l'amour affectif, et le second l'amour effectif : et faute

de reconnoistre et discerner la difference de ces deux amours, il en arrive souvent de grands abus et tromperies aux ames devotes. Quant au premier, qui est l'amour affectif, il est pour l'ordinaire desiré de tous; car c'est cét amour qui fait qu'à l'orayson l'on sent son cœur plein de douceur, de consolation et de suavité, que le saint Esprit donne quelquesfois à nos ames pour les attirer, comme on fait des grains succrés à des petits enfans. Cela est bon, quand il vient de Dieu : S. Augustin a experimenté cét amour, ainsi qu'il confesse luy-mesme avec une grande sincerité, lorsqu'il dit : O mon Dieu, vous m'avés deslié des liens de mes pechés; mais au mesme tems vous m'avés relié avec des liens d'amour et de dilection, *in vinculis charitatis*. Hé! où estois-je, et où estoit ma liberté, avant que vous l'eussiés liée de ces doux liens qui me tiennent à present en cette douce servitude? Helas! je pensois estre libre, possedant une fausse liberté, et j'estois miserable et captif; et neanmoins j'estois si aveugle, que j'aymois ma servitude.

Or entre toutes les choses que l'homme cherit le plus, c'est sa liberté : car c'est la vie de son cœur, et la plus riche piece qu'il possede; et comme c'est le plus riche don que nous puissions donner, aussi est-ce la derniere chose que nous quittons, et qui nous fait le plus de peine à quitter et renoncer. Et cette liberté que Dieu a donnée à l'homme est une piece si excellente, que le diable n'y ose toucher; il peut bien par ses artifices broüiller et roder à l'entour; mais il ne la sçauroit forcer : et cette piece est tellement libre, que Dieu mesme qui nous l'a donnée ne la veut point avoir par force; et quand il veut que nous la luy donnions, il veut que ce soit par amour, franchement, et de nostre bon gré. Il n'a jamais forcé personne pour le servir, et ne le fera jamais : il va bien à la verité piquant nos consciences, rodant à l'entour de nos cœurs par ses inspirations, nous sollicitant à nous convertir et donner tout à luy; mais de nous prendre

par force, ô! jamais il ne le fera quoy qu'il le pust faire, puisqu'il est tout-puissant.

O Dieu! qui eust peu voir ce parfait abandonnement, et cet entier delaissement, que ce grand saint fit de soy et de sa propre liberté à la divine bonté, en sa conversion? Certes, je suis ravy quand je lis en ses confessions ce qu'il en dit; car l'on void qu'il s'estoit tellement oublié de soy-mesme, pour se donner à Dieu, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il estoit : et quand on lit ses escritz, l'on ne sçayt lequel on doit le plus admirer, ou la sincerité avec laquelle il parle de ses defautz, ou le stil admirable qu'il a pour faire entendre ce qu'il ressentoit en soy-mesme, apres que Dieu eut touché son cœur; car il estoit tellement enflammé de son divin amour, qu'il avoit perdu le goust de toutes choses, et treuvoit en toutes celuy de l'amour de son Sauveur. Je beuvois et mangeois, dit-il, sans sçavoir que je mangeois; je dormois, sans sçavoir ce que je faysois, parce qu'en toutes choses je treuvois le goust et la saveur de l'amour de mon Sauveur. Or tous ces sentimens procedoient de l'amour affectif que le saint Esprit communiquoit à ce grand Saint.

Mais outre cét amour, il y en a un autre qu'on appelle l'amour effectif lequel est bon par excellence à cause des bonnes œuvres qu'il produit, ainsi que nous voyons au grand S. Paul, lequel passa de l'amour affectif à l'effectif : ce qui luy fit souffrir tant de travaux et de peines, et endurer tant d'injures et de calomnies. Voyés comme il travaille nuict et jour pour le salut des ames; car cét amour n'est point oysif, il ne se lasse point de patir; il rend les choses les plus difficiles faciles, et fait qu'on se rend infatigable au travail.

Et pour mieux voir la difference de ces deux amours, regardés sainte Magdelene : elle estoit touchée de l'amour affectif, quand voyant son bon Maistre et luy voulant baiser les pieds, elle s'escria : *Rabboni.* Mais nostre Seigneur la

repoussant, luy dit : Ne me touchés pas, *Noli me tangere*, ains va-t'en à mes freres leur annoncer ma resurrection. Et voyla l'amour effectif : car elle sortit et s'en alla promptement faire ce que nostre Seigneur luy commandoit.

S. Augustin ayant gousté les douceurs de l'amour affectif, passa aux travaux de l'effectif. Je vous ay desja dit comme il assembla des hommes et des filles pour servir Dieu, ausquelz il prescrivit une maniere de vie tres-parfaitte et leur bailla une belle regle. Apres cela, combien pensés-vous qu'il souffrit pour rembarrer les heresies des Manicheens, Donatistes, Pelagiens, et autres! O Dieu! ce ne fust pas sans grand travail, et sans souffrir beaucoup de persecutions, d'injures, de calomnies et de peines : en quoy nous voyons que s'il a eu l'amour affectif à l'orayson, il ne s'y est pas arresté, ains a passé à l'amour effectif dans l'action : tout au contraire de ceux qui se contentent de gouster les douceurs de l'orayson, et qui apres cela sont fort lasches à s'employer au service de Dieu, ce qui fait voir qu'ilz ne cherchent que leur propre satisfaction.

Or ce glorieux Saint parlant de cet amour effectif, disoit une parolle que nous devrions graver sur le frontispice de nos chambres, ou plustost dans le fond de nos cœurs : O Dieu! disoit-il, si on n'aymoit que vous, et que l'on vous aymast en toutes choses, et que l'on n'aymast aucune chose sans vous, que l'on seroit heureux! Mais, ô glorieux Saint, vous voulés que l'on n'ayme que Dieu; ne faut-il pas aussi aymer ses amis? Ouy, mais en Dieu. Ne faut-il pas aussi aymer ses ennemis? Ouy, mais pour Dieu. Celuy-là est bienheureux, disoit-il, qui vous ayme, ô Seigneur, et son amy en vous, et son ennemy pour vous, *Beatus qui amat te, et amicum in te, et inimicum propter te.* O que nous serions heureux, mes cheres Seurs, si nous observions bien cela! Il s'en treuve plusieurs qui ayment bien leurs amis, mais ilz ne les ayment pas en Dieu; car ilz commettent de

grandes injustices pour les favoriser, et les ayment aux despens de l'honneur et gloire de Dieu. Or ce n'est pas grand'-chose d'aymer ses amis, car cela est naturel, et les payens en font bien autant : mais d'aymer ses ennemis, ô certes! cela est digne d'un vray chrestien. Mais cela doit estre presché en public : continuons donc à parler de l'amour effectif, et voyons comme il nous fait mourir à nous-mesmes par une abnegation entiere et absoluë.

S. Augustin dit que, pour aller à nostre Seigneur, il faut faire deux pas. Le premier est de mourir et renoncer à toutes les choses qui sont hors de nous; le second est de renoncer et mourir à soy-mesme, qui est le plus difficile. On en treuve bien qui, venant en religion, renoncent à toutes les commodités, biens et amis : mais l'on en treuve peu qui renoncent absolument à eux-mesmes par une parfaitte et entiere abnegation. Plusieurs disent bien qu'ilz ayment les travaux, et mesme qu'ilz les desirent; mais il y en a peu qui les souffrent avec la perfection requise. Or ce grand Saint estant parfaittement mort et anneanty à soy-mesme, tout embrazé d'amour et espris d'un saint desir de voir nostre Seigneur, il se plaint à luy en ces termes : O Seigneur, luy dit-il, faites que je meure, afin que je ne meure pas; faites-moy vivre, faites-moy mourir, il ne m'importe, pourveu que vous ne me cachiés point vostre face : *Noli abscondere a me faciem tuam, ne moriar; moriar, ut eam videam.* Et sçachant qu'un homme mortel, pendant qu'il est en cette vie, ne sçauroit voir Dieu, il luy demande de mourir, afin de ne pas mourir, comme s'il disoit : L'amour que vous m'avés donné pour vous, ô mon Dieu, est si grand, que vivre sans vous ce m'est une mort; c'est pourquoy, Seigneur, faites que je meure, afin que je ne meure pas; car vous voir, c'est ma vie.

Or de ce grand amour qu'il portoit à Dieu, procedoit celuy qu'il avoit pour le prochain : ce que nous voyons par la cha-

rité qu'il exerçoit envers les pauvres, qui fut si grande, qu'il donna tout ce qu'il avoit, et ne se reserva rien ; de sorte qu'estant proche de sa mort, comme ceux qui estoient aupres de luy le sollicitoient de faire son testament : Hé ! je vous prie, leur dit-il, ne me pressés pas de cela. Mais comme on l'en importunoit fort, il ne se treuva rien de quoy le faire. O Dieu ! disoit ce grand Saint, est-il possible que l'on sçache que vous estes Dieu, et que l'on ne vous ayme pas ? et si l'on vous ayme, que l'on n'ayme pas le prochain ? Certes, c'est une chose pitoyable, que nous sçachions que Dieu soit Dieu, et que nous ne l'aymions pas. Est-il possible que l'homme raisonnable sçache qu'il y a un Dieu, qu'il le croye, et qu'il ne l'ayme pas ? C'est ce que nostre Seigneur dit, comme en se plaignant : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit ;* Si quelqu'un m'ayme, il gardera ma parolle. Si quelqu'un m'ayme, dit-il, pour nous monstrer que le nombre de ceux qui l'ayment comme il faut est bien petit.

Aymons donc nostre Seigneur de tout nostre cœur, mais aymons aussi nostre prochain ; car ces deux amours ne vont point l'un sans l'autre. Et pour finir ce discours, je vous exhorte, mes cheres Ames, de vous rendre bien fidelles à imiter ce grand Saint, et je prie celuy qui l'a beny qu'il vous benisse, que celuy qui l'a sanctifié vous sanctifie, et que celuy qui l'a glorifié vous glorifie là haut au ciel, par tous les siecles des siecles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE NOSTRE DAME [1].

Qui vult venire post me, abneget semetipsum. MATTH., XVI.

Celuy qui veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme.

C'est une chose qui a tant et tant de fois esté dite et redite par les anciens Peres, et qui est si souvent repetée dans l'Escriture sainte, que la perfection chrestienne n'est autre chose qu'une parfaitte abnegation du monde, de la chair et de soy-mesme, qu'il semble qu'elle n'aye plus besoin d'estre redite. Cassian, ce grand Pere de la vie spirituelle, parlant de la perfection chrestienne, dit que la base et le fondement d'icelle n'est autre qu'une parfaitte abnegation de toutes les volontés humaines; et S. Augustin parlant de ceux qui se consacrent à Dieu en la Religion pour tendre à cette perfection, dit que c'est une armée et une assemblée de personnes qui vont à la guerre et au combat contre le monde, la chair et soy-mesme, de laquelle nostre divin Sauveur est le chef, le deffenseur et le capitaine. Or bien que le Pere eternel l'aye declaré et constitué le chef et gouverneur d'icelle, et qu'il en soit l'unique et souverain roy; si est-ce que dans le cœur de nostre Seigneur il y a tant de douceur et de clemence, qu'il a voulu que d'autres ayent aussi participé à cét honneur et à cette qualité; mais particulierement la sacrée Vierge (la nativité de laquelle nous celebrons aujourd'huy), l'ayant constituée et establie reyne et conductrice de tout le genre humain, specialement du sexe feminin.

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1643).

*

Lorsque Dieu crea Adam, il le fit pere, chef et conducteur de tout le genre humain, des hommes et des femmes esgalement : et neanmoins il crea Eve, que nous appellons nostre mere, afin de participer en quelque façon à ces qualités. Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de l'Egypte, pour les mener en la terre de promission, il les mit sous la puissance de Moyse, lequel fut declaré capitaine et conducteur de ce peuple; et lorsque par inspiration divine il commanda à toute son armée de passer à travers, et par le milieu de la mer rouge, pour eschapper à la furie et tyrannie de Pharaon qui les poursuyvoit avec son armée, la mer se separa, et laissant le chemin sec et libre aux Israëlites, elle engloutit et submergea tous les Egyptiens. Ce que voyant Moyse, par un ressentiment interieur des misericordes et des merveilles de Dieu, il entonna ce beau cantique avec des fiffres, hautbois, tambours et flageolets : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare* [1]; Chantons au Seigneur, celebrons sa gloire et magnificence; car il a jetté dans la mer le cheval et le cavalier, et nous a delivré de nos ennemis. Et l'Escriture remarque, qu'en mesme tems Marie, seur de Moyse, chanta le mesme Cantique avec celles de son sexe, comme conductrice, et capitainesse d'iceluy, avec des fiffres, des flageolets et autres instrumens de musique; car encore que Moyse fust gouverneur et conducteur de toute l'armée esgalement, des femmes comme des hommes; neanmoins Marie sa seur participoit à cette gloire, dautant qu'elle estoit comme la maistresse et conductrice de celles de son sexe. Ce qui ne se faysoit pas seulement pour la bienseance et civilité, mais encore par une speciale providence de Dieu qui le permettoit ainsi, pour monstrer par diverses figures et exemples les prerogatives, les faveurs et les graces qu'il devoit faire à la sacrée Vierge nostre Dame, qui devoit estre la reyne et con-

[1] Exod., XVI.

ductrice du genre humain, mais specialement du sexe feminin.

La divine Providence ayant permis que vous ayés demandé, mes cheres filles, d'estre receuës à la sainte profession en cette grande feste, et que vostre entreprise soit d'entrer dans le combat dont nous avons parlé, et d'acquerir la perfection par un renoncement parfait du monde, de la chair et de vous-mesmes, sous l'estendart et protection de cette sainte Vierge; considerons, je vous prie, comme elle a vaillamment triomphé du monde, de la chair et d'elle-mesme en sa sainte nativité : car cette glorieuse Dame nous est proposée comme un miroir et abregé de la perfection chrestienne que nous devons imiter. Et bien que Dieu l'aye fait passer par tous les estatz et degrés qui se trouvent parmi les hommes, pour leur servir à tous d'exemple; si est-elle neanmoins le particulier modele et exemplaire de la vie religieuse.

Je considere premierement qu'elle a esté sujette à un pere et à une mere, pour monstrer aux enfans l'honneur, la subjetion et l'obeyssance qu'ilz doivent rendre à leurs parens, et avec quel esprit et quel respect ilz se doivent tenir en leur maison. Secondement elle fut presentée au temple dés sa jeunesse, n'ayant encore que trois ans, pour monstrer aux peres et meres avec quel soin ilz doivent eslever leurs enfans, et avec quelle affection ilz les doivent instruire en la crainte de Dieu, et les porter à son divin service. Elle fut encore, au tems de sa presentation, l'exemple des filles qui entrent en la Religion pour se consacrer à la divine Majesté; puis elle fut mariée, pour estre le miroir de ceux qui vivent en cette condition. Enfin elle fut veufve, pour servir d'exemple à celles qui sont en la viduité, Dieu l'ayant fait passer par tous ces estats, afin que toutes sortes de personnes puissent puiser en elle, comme en une mer de graces, tout ce qu'elles auroient besoin pour se bien former et dresser en leur vocation, selon la volonté de Dieu. Mais il est vray

neanmoins qu'elle a esté particulierement, comme j'ay dit, le miroir de la vie religieuse, ayant prattiqué tres-excellemment cette parfaitte abnegation du monde, de la chair et de soy-mesme, qui se doit prattiquer en la religion.

Quant à ce qui est de l'abnegation du monde, cette sacrée Vierge, en sa nativité, en a fait le plus parfait et le plus entier renoncement qu'il se puisse faire. Qu'est-ce que le monde? le monde en ce sujet se doit entendre de ceux qui ont une affection desreglée aux biens, à la vie, aux honneurs, dignités, preéminences, propre estime et semblables bagatelles, apres lesquelles tous les mondains courent et s'en rendent idolastres. Certes, je ne sçay comment cela est arrivé, que le monde, ou plustost la mondanité, est tellement entrée dans le cœur de l'homme par affection, que l'homme est devenu monde, et le monde est devenu homme. Ce que les anciens philosophes semblent avoir voulu dire, lorsqu'ilz ont appellé l'homme un microcosme, c'est à dire un petit monde. Et S. Augustin, parlant du monde, dit : Qu'est-ce que le monde? le monde n'est autre chose que l'homme; et l'homme qu'est-ce autre chose que le monde? comme s'il vouloit dire que l'homme a tellement mis et attaché tous ses desirs, ses affections et ses pensées aux honneurs, aux plaisirs, aux richesses, dignités et propre estime, que pour cela il a perdu le nom d'homme, et a receu celuy de monde; et le monde a tellement tiré à soy les affections et appetitz de l'homme, qu'il ne s'est plus appellé monde, mais homme. C'est de ce monde, ou de ces hommes mondains, que le glorieux S. Jean parle, quand il dit que le monde n'a point conneu Dieu, *Et mundus eum non cognovit;* et pour ce il ne l'a point receu, ny n'a point voulu entendre ses loys, ny les garder, dautant qu'elles sont entierement contraires aux siennes. Et nostre Seigneur mesme parlant du monde, dit : *Non pro mundo rogo,* Je ne prie point mon Pere pour le monde, c'est à dire d'une priere efficace; car le

monde ne me connoist pas, et je ne le connois pas aussi.

O que c'est une chose difficile que de se rendre bien quitte du monde! car pour l'ordinaire nos affections sont tellement plongées et engagées en iceluy, et nostre cœur y est tellement attaché, qu'il faut avoir un grand soin pour l'en retirer entierement. Certes plusieurs se treuveront bien trompés, qui pensent que pour avoir quitté le monde, ilz ont desja beaucoup fait, et travaillé en l'exercice du renoncement, et abnegation d'iceluy. Mais apres cela, pour peu que l'on se considere de prés, l'on se treuve encore apprentif en ce renoncement, et void on que tout ce que l'on a fait n'est rien au prix de ce que l'on doit faire. Tous les chefs et fondateurs des ordres religieux, dans lesquelz l'esprit de Dieu regnoit, et qui estoient guidés par son inspiration en ce qu'ilz faysoient ou entreprenoient, ont commencé par ce renoncement. Le grand S. François entrant un jour dans une eglise, et entendant lire ces parolles de l'Evangile : *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et veni sequere me* [1]; Va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, puis viens et me suis; il obeyt à l'instant, et commença sa regle par cette abnegation et renoncement du monde. S. Anthoine entendant le mesme Evangile, quitta semblablement tout ce qu'il possedoit. Et le glorieux S. Nicolas de Tolentin, la feste duquel se treuve dans l'octave de la feste que nous celebrons aujourd'huy, entrant en une eglise, où un religieux de S. Augustin traittoit en une predication ces parolles de nostre Seigneur : *Cœlum et terra transibunt* [2] (Le ciel et la terre passeront), et exhortant vivement le peuple à ne point s'arrester au monde, ny à ses pompes et vanités, leur disoit : Mes tres-chers freres, je vous prie, ne vous arrestés point au monde de cœur ny d'affection : *Cœlum et terra transibunt;* car le ciel et la terre passeront, et tout ce que le monde vous presente n'a qu'un peu d'apparence, et ressemble à des fleurs

[1] S. Matth., XIX. — [2] Ibid., XXIV.

qui passent en un moment, et sont aussi tost fletries que fleuries : si vous voulés demeurer au monde, servés-vous des choses du monde, usés-en, et en prenés ce qui vous est requis pour vostre usage ; mais ne vous y affectionnés pas, ny ne vous y attachés pas en sorte que vous veniés à oublier les biens celestes et eternelz pour lesquelz vous avés esté creés ; car toutes ces choses passeront. Ce que le grand saint Nicolas entendant, il quitta tout, et se fit Religieux de l'ordre de S. Augustin, où il vescut et mourut saintement.

Il est vray que quitter le monde et son tracas pour se mettre en quelque bonne Religion, c'est beaucoup ; mais certes ce n'est pas assés d'en retirer le corps, si l'on n'en retire aussi son cœur et ses affections. Plusieurs entrent dans des monasteres, qui ont encore leur affection parmi les honneurs, dignités, preéminences et playsirs du monde, et ce qu'ilz ne peuvent plus posseder en effet, par un extréme malheur, ilz le possedent de cœur et d'affection. Il me souvient d'avoir leu qu'un certain grand seigneur, du tems de S. Basile, quitta le monde et son estat de senateur, pour se faire religieux : mais ce qu'il ne possedoit plus en effet, il le possedoit tousjours de cœur et d'affection, et alloit promenant ses pensées et desirs parmi les delices, playsirs et honneurs du monde. Ce que le grand S. Basile sçachant, il luy escrivit une lettre où il luy parle en ces termes : O mon cher frere, qu'avés-vous fait? vous avés quitté le monde, et vostre estat de Senateur, pour vous faire Religieux ; mais, helas ! qu'avés-vous fait? car vous n'estes maintenant ny Religieux, ny Senateur : vous n'estes plus Senateur, dautant que vous avés quitté cét estat pour vous faire Religieux, et partant il n'est plus à vous ; ny vous n'estes pas Religieux, parce que vostre cœur et vos affections vont encore courant apres les choses du monde. Ha ! qu'il se faut bien garder de cela ! ô certes, il ne suffit pas, pour estre Religieux, d'en porter l'habit, si l'on ne retire encore toutes ses affections du

monde, par une parfaitte abnegation de toutes ses vanités.

O Dieu! que la sacrée Vierge a fait admirablement bien ce renoncement en sa sainte nativité! Approchés-vous de son sacré berceau, considerés ce qu'elle fait, et vous treuverés qu'elle prattique toutes les vertus d'une maniere tres-eminente : interrogés les Anges, les Cherubins et Seraphins qui l'environnent, et leur demandés s'ils esgalent cette petite fille, ilz vous respondront qu'elle les surpasse infiniment en vertus, graces et merites; voyés-les à l'entour de son sacré berceau, et oyés comme tous esmerveillés de sa grande beauté, et de ses rares perfections, ilz disent ces parolles du Cantique des Cantiques : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii*[1]? Qui est celle-cy qui monte du desert comme une verge de fumée, qui sort de la myrrhe, de l'encens et de toutes sortes de poudres, de parfums tres-odoriferans? et la considerant de plus prés, tous ravis d'admiration et d'estonnement : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata*[2]? Qui est celle-cy, disent-ilz, qui chemine comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme un bataillon de soldats bien rangés? Cette fille n'est pas encore glorifiée, mais la gloire luy est promise; elle l'attend, non en esperance comme les autres, mais en asseurance: et ainsi ces esprits celestes, tous surpris d'admiration, vont poursuivant à raconter ses loüanges. Et cependant cette sainte Vierge est dans son berceau prattiquant toutes les vertus, mais d'une façon tres-admirable celle du renoncement du monde. Considerés-la, je vous prie, parmi ces applaudissemens, loüanges et exaltations angeliques; et voyés combien, nonobstant tout cela, elle se tient humble et rabaissée, ne voulant paroistre qu'un petit enfant comme les

[1] Cant., III. — [2] Cant., VI.

autres, quoy qu'elle eust l'usage parfait de la rayson dés l'instant mesme de sa conception.

O! quant à nous autres, chetives et miserables creatures, nous sommes conceus dans le ventre de nos meres, et naissons au monde en la plus grande misere qu'on se puisse imaginer; car non seulement en nostre naissance, mais encore pendant nostre enfance, nous sommes comme des bestes privées de raison, de discours et de jugement. Mais il n'en a pas esté ainsi de nostre glorieuse Maistresse. Aristote parlant des abeilles dit qu'elles naissent comme de petits vers; apres quoy les aisles commençant à leur croistre, on les appelle nymphes; puis enfin par l'accroissement parfait de leurs aisles, elles deviennent abeilles, et alors elles vont volant sur les fleurs pour en tirer le miel; mais leur roy ne naist pas de la sorte, ains il naist en sa perfection avec la couronne sur la teste pour marque de sa royauté. De mesme nous autres, miserables pecheurs, naissons tous comme de petits vers, c'est à dire, impuissans, foibles et privés de rayson. Mais la Sainte Vierge, comme nostre reyne, est née comblée et couronnée de toutes sortes de graces, et avec l'usage parfait de la rayson : c'est pourquoy dés sa sainte nativité elle prattique toutes les vertus en un tres-haut degré de perfection.

Je treuve trois sortes d'enfans qui ont eu l'usage de la rayson avant leur naissance, mais differemment. Le premier est S. Jean-Baptiste qui fut sanctifié dans le ventre de sa mere, où il reconnut nostre Seigneur, tressaillit de joye à sa venuë, l'adora et l'ayma; et cét usage de rayson ne luy fut point osté, car Dieu fait ses dons absolument, et sans aucune revocation, et quand il donne sa grace à une ame il la luy donne pour tousjours, et ne la luy oste jamais si elle ne la veut perdre elle-mesme; ainsi en est-il de ses autres dons, qui ne nous sont jamais ostés si ce n'est par nos demerites. S. Jean eut donc tousjours l'usage de rayson depuis qu'il fut sanc-

tifié. Le deuxieme enfant fut nostre Sauveur et souverain Maistre ; ô certes ! il est vray qu'il eut l'usage de la rayson dés l'instant de sa conception, d'une maniere tres-excellente, dautant que sa tres-sainte ame jouyssoit de la claire vision de la divinité, avec laquelle elle fut unie dés le moment de sa creation. Le troisieme enfant fut la sacrée Vierge, qui tient le milieu des deux : elle n'eut pas l'usage de la rayson comme nostre Seigneur qui l'eut d'une maniere souverainement parfaite, à cause de l'union de son ame avec la divinité ; neanmoins elle l'eut en une façon beaucoup plus excellente que S. Jean, parcequ'elle estoit choisie pour une dignité plus grande que n'estoit celle de ce glorieux Saint, qui devoit naistre seulement pour estre precurseur du Filz de Dieu, mais la sacrée Vierge devoit estre sa Mere, qui est une dignité si excellente, qu'elle surpasse infiniment tout ce qui s'en pourroit dire ou penser : et il n'y a jamais eu Ange, Cherubin, ny Seraphin, à qui le Filz de Dieu aye dit : Vous estes ma mere, cela n'estant deu qu'à cette seule Vierge qui l'a porté neuf mois dans son ventre sacré. Et cependant, qui ne s'estonnera de la voir dans ce berceau, si comblée de graces, ayant l'usage parfait de la rayson, estant capable de connoissance et d'amour, discourant et adherant à Dieu ; et en cette adhesion, voulant estre tenuë et traittée comme un petit enfant, se rendant en toutes choses semblable aux autres, avec un tel déguisement, que toutes les graces qui residoient en elle n'estoient point connuës?

Certes, les enfans sont aggreables en leur innocence ; car ilz n'affectionnent rien, ilz ne sont attachés à rien, ilz ne sçavent ce que c'est de ces poincts d'honneur et de reputation, ny du vitupere et mespris ; ilz font autant d'estat du verre que du cristal, du cuivre que de l'or, d'un faux rubis que d'un fin, ilz quittent volontiers des choses precieuses pour une pomme : tout cela est aymable aux enfans, mais n'est pas admirable, dautant qu'ilz n'ont pas encore l'usage

de la rayson pour pouvoir faire autrement. Mais la Sainte Vierge, qui paroissoit petit enfant, avoir neanmoins l'usage de la rayson et du discours aussi parfaittement que quand elle mourut; et nonobstant cela, ne pas laisser de faire tout ce que les enfans font; ô Dieu! c'est une chose qui est non seulement aymable, ains encore tres-admirable, et qui nous fait bien voir comme elle avoit desja parfaittement renoncé à tout ce qui estoit de la gloire, du faste et appareil du monde.

Le second renoncement qu'il nous faut apprendre de cette Sainte Vierge est celuy de la chair : or il n'y a point de doute que ce renoncement ne soit plus difficile que le premier, aussi est-il d'un degré plus haut. Plusieurs quittent le monde et en retirent leurs affections, lesquelz ont bien de la peine de se deffaire de la chair; et pour ce le grand Apostre nous advertit de nous donner garde de cét ennemy, qui ne nous quitte jamais qu'à la mort. Gardés, dit-il, qu'il ne vous seduise. Qui est cét ennemy duquel l'Apostre parle, sinon la chair que nous portons tousjours avec nous, soit que nous beuvions, que nous mangions ou dormions, tousjours elle nous accompagne et tasche de nous tromper; il est certain qu'elle est la plus deloyale et perfide ennemie que nous nous puissions imaginer, et le continuel renoncement qu'il en faut faire est bien difficile. C'est pourquoy il faut, mes cheres Seurs, avoir bon courage, pour entreprendre ce combat; et pour nous y animer, il faut jetter les yeux sur nostre souverain Maistre, et sur nostre glorieuse Maistresse la sacrée Vierge.

Mais quant à nostre Seigneur, ô combien a-t'il fait excellemment cette abnegation de la chair! certes toute sa tres-sainte vie n'a esté qu'une continuelle mortification; et quoy que sa chair tres-sacrée n'eust aucune rebellion, et fust entierement sousmise à l'esprit, si est-ce qu'il n'a pas laissé de la mortifier pour nous donner exemple; et nous enseigner

comme nous devons traitter la nostre qui repugne tant à l'esprit, nous donnant pour leçon, que nous ne transformions point nostre esprit en la chair, pour puis apres mener une vie brutale et non humaine, mais plutost que nous transformions nostre chair en esprit, pour mener une vie toute spirituelle et divine. C'est à quoy l'on arrive par le moyen de la mortification. Doncques si nostre Seigneur a traitté si rudement sa chair tres-sainte, qui n'avoit aucune mauvaise inclination, que ne devons-nous faire nous autres, qui en avons une si traistresse et maligne? Refuserons-nous de la mortifier pour l'assujettir à l'esprit, voyant ce qu'a fait nostre souverain Seigneur et Maistre? Serons-nous des soldats lasches et sans courage?

O combien la sacrée Vierge a-t'elle fait parfaittement ce renoncement de la chair dés sa sainte nativité, dans son berceau et pendant son enfance! Il est vray que les enfans en leur bas aage font mille actes de renoncement; car on leur en fait faire à tous rencontres, et le grand soin que l'on a d'eux fait que l'on ne suit quasi jamais leurs affections et inclinations : voyés, je vous prie, ces pauvres petitz enfans; ilz veulent estendre leurs petitz bras, et l'on les leur replie; ilz veulent manier leurs petitz pieds, et on les leur lie avec des bandelettes; ilz veulent voir le jour, et on les couvre afin qu'ilz ne le voient pas; ilz veulent veiller, et l'on veut qu'ilz dorment : en somme, on les contrarie en toutes choses. Et neanmoins les enfans ne sont point loüables de souffrir cela, dautant qu'ilz ne peuvent faire autrement, n'ayant pas l'usage de la raison pour se pouvoir gouverner eux-mesmes : mais la sacrée Vierge, qui l'avoit d'une maniere tres-parfaitte, a merveilleusement bien prattiqué le renoncement de la chair en souffrant toutes ces contradictions et mortifications volontairement.

Or c'est en quoy, mes cheres filles, vous la devés imiter, et c'est ce qui se prattique en la Religion, en laquelle on

vient pour crucifier sa chair et tous ses sens, ainsi que l'on vous enseigne quand vous y entrés; et le voile qu'on vous met sur la teste vous signifie que vous estes mortes au monde et à ses vanités, et que vous devés desormais porter la veuë basse, et regarder la terre, de laquelle vous estes sorties, pour marcher tousjours en esprit d'humilité. Et quoy que les Religieuses pretendent au ciel, comme au lieu où est l'unique objet de leur amour, si est-ce qu'on ne leur ordonne point de lever les yeux pour le regarder, mais ouy bien la terre, en laquelle elles ne veulent point s'arrester, faysant en cela comme les nochers et pilotes, lesquelz, pour bien conduire leur navire, ne regardent point le lieu où ilz veulent aborder, ains luy tournent le dos; et, conduisant ainsi leurs barques, ilz arrivent enfin à bon port. De mesme vous arrivera-t'il, mes cheres filles, en regardant la terre pour vous humilier et confondre; car ainsi faysant vous arriverés enfin au ciel, qui est le port assuré où vous aspirés. Mais pour y parvenir il faut encore sçavoir que vous ne devés point avoir d'oreilles, que pour entendre ces parolles du Psalmiste, que Dieu dit à vos ames : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* [1]; Escoute, ma fille, vois, et me preste l'oreille : *Obliviscere domum patris tui*, Oublie ton peuple et la maison de ton pere. Et qu'est-ce que signifie le silence qui se garde en la religion, sinon que vous ne devés plus aussi avoir de la langue que pour chanter, avec Moyse et Aaron, ce beau cantique de la divine misericorde qui vous a retirées comme des Israëlistes de la tyrannie de Pharaon, c'est à dire le diable, qui vous tenoit en esclavage et servitude, n'ayant pas permis que vous ayés esté englouties dans les ondes de la mer rouge de vos iniquités?

Quant au troisieme renoncement qu'il faut faire, et qui est le plus important, à sçavoir de renoncer à soy-mesme, il est beaucoup plus difficile que les deux autres, desquelz l'on

[1] Psal. XLIV.

ent plus aisément venir à bout : mais où il s'agit de se quitter et renoncer soy-mesme, c'est à dire, son propre esprit, son propre jugement et sa propre volonté, ouy mesme és choses qui sont bonnes, et qui nous semblent estre meilleures que celles qu'on nous ordonne, et s'assujettir en toutes choses à la conduitte d'autruy, certes, c'est où il y a bien de la difficulté; et neanmoins c'est ce à quoy l'on doit viser en la Religion, dautant qu'en cela consiste la perfection chrestienne, de tellement mourir à soy-mesme, que l'on puisse dire avec le saint Apostre : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*, Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Or les exercices de ce renoncement doivent estre continuelz; car tant que nous vivrons, nous treuverons tousjours de quoy renoncer à nous-mesmes, et cet exercice sera dautant plus excellent que nous le ferons avec plus de ferveur. Faites-le donc courageusement, mes cheres filles, et ne vous trompés pas; car si vous vivés en la Religion avec vostre esprit propre, vous y aurés souvent du trouble et des convulsions interieures, dautant que vous y treuverés un esprit totalement contraire au vostre, et qui l'ira tousjours contrepointant jusques à ce que vous en soyés entierement renduës quittes; et partant il faut avoir bon courage pour entreprendre tout de bon la prattique de ce renoncement; et quoy que vous souffriés beaucoup, ne vous en estonnés pas; car il ne se peut faire autrement.

S. Paul explique merveilleusement bien la perfection et les effetz de ce renoncement, quand il dit : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*[1], Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy; comme s'il disoit : Bien que je sois homme de chair, je ne vis point pourtant selon la chair, ains selon l'esprit; et non pas selon mon esprit propre, mais selon l'esprit de Jesus-Christ qui vit et regne en moy. Or ne pensés pas que le grand Apostre fust

[1] Galat., II.

arrivé à cette parfaitte abnegation et renoncement de soy-mesme, sans avoir souffert beaucoup de peines et de convulsions en son propre esprit, ainsi qu'il tesmoigne en l'epistre aux Romains, quand il dit qu'il sentoit une loy en sa chair contraire à celle de l'esprit, *Sentio legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* O certes! il est vray que cette abnegation consiste à quitter son ame et son esprit propre, pour l'assujettir à celuy d'autruy. Les anges ne furent chassés du paradis, et ne tresbucherent en enfer, sinon pour ne s'estre pas voulu assujettir à Dieu; et quoy qu'ilz n'eussent point d'ames, ilz avoient neanmoins un esprit, et n'y ayant point voulu renoncer, pour le rendre sujet et sousmis à leur Createur, ilz se perdirent miserablement. Il est donc tout certain que tout nostre bonheur consiste en la subjetion, et que nostre malheur vient du contraire.

Les personnes devotes qui sont dans le siecle font bien en quelque maniere les deux premiers renoncemens dont nous avons parlé; mais pour celuy du jugement et du propre esprit, il se fait seulement en la Religion; car bien que les seculiers renoncent au monde et à la chair, neanmoins ilz se reservent tousjours leur liberté, specialement au choix des exercices spirituelz : mais en la religion l'on renonce à toutes choses sans reserve quelconque, quittant entierement sa liberté pour suivre le train de la communauté.

O que la tres-sainte Vierge fit excellemment bien ce dernier renoncement en sa nativité, ne se servant point de sa liberté, quoy qu'elle eust l'usage de rayson! Regardés tout le cours de sa vie, et vous ne verrés autre chose qu'une continuelle subjection : elle va au temple, mais ce sont ses parens qui l'y menent, l'ayant ainsi promis à Dieu : quelques années apres on la marie, elle s'y sousmet nonobstant qu'elle eust fait vœu de virginité : voyés sa sortie de Nazareth pour aller en Bethleem, sa fuitte en Egypte et son retour en Nazareth : en somme, vous verrés en toutes ses allées et venuës cette

sainte Vierge en une subjection et souplesse admirable, qui arrive enfin jusques-là, que de voir mourir son Filz et son Dieu sur le bois de la croix, se sousmettant à ce qui estoit du divin vouloir, adherant parfaittement à la volonté du Pere eternel, non par force, mais de son plein gré, approuvant et consentant à la mort de ce divin Filz, baisant cent fois par un humble acquiescement la croix sur laquelle il mouroit, l'embrassant et adorant, demeurant ferme et debout au pied de cette croix, en laquelle elle voyoit mourir devant ses yeux son Filz bien-aymé. O Dieu! quelle abnegation fit alors cette sainte Vierge! il est vray que le cœur tendrement amoureux de cette dolente Mere fut transpercé de tres-grandes douleurs. Helas! qui pourroit exprimer les peines et convulsions qui se passerent alors dans son cœur sacré? Mais neanmoins sçachant que c'estoit la volonté du Pere eternel que son Filz mourust ainsi, et qu'elle le vist mourir, cela fut suffisant pour la faire tenir ferme au pied de la croix, comme approuvant et aggreant sa mort.

S. Augustin, parlant de la verge d'Aaron, dit qu'elle ressembloit à l'amandier, et son fruit à l'amande; dont il tire une comparaison qu'il applique à nostre Seigneur. Ce qui vient fort à mon propos, pour vous monstrer comme nostre divin Maistre et Sauveur a fait excellemment cette abnegation de soy-mesme sur la croix. Il dit doncques que l'amande a trois choses remarquables : la premiere est qu'elle a une escorce couverte de bourre, de laquelle on ne tient compte; la seconde, c'est le noyau ou le bois qui environne l'amande; et la troisieme, c'est l'amande. Or, pour tirer l'amande et le noyau de cette escorce, on la presse et on la brise, ce qui nous represente tres-bien la sacrée humanité de nostre Seigneur, laquelle a esté tellement brisée, pressée et meurtrie de coups en sa sainte passion, et encore tellement mesprisée, qu'il a dit qu'il n'estoit pas un homme, ains un ver qu'on foule aux pieds : *Ego sum vermis, et non*

homo. L'amande qui est dans le noyau, de laquelle on tire de l'huyle propre pour esclairer, nous represente la Divinité; et le noyau qui est de bois nous represente la croix sur laquelle nostre Seigneur a esté attaché, et où son humanité representée par l'escorce de l'amande a esté tellement brisée et pressée par les tourmens qu'il a souffertz, que la divinité a jetté abondamment d'huyle de sa misericorde, qui a donné tant de clarté, et respandu tant de lumiere sur toute la terre, que le monde a esté delivré des tenebres de son ignorance.

Ha! c'est sur cette croix que nostre cher Sauveur et souverain Maistre a fait tres-excellemment le parfait renoncement de luy-mesme, en mourant sur icelle avec tant de souffrances, d'abjections et de mespris, qu'il est impossible de se les representer. Et c'est à cette croix que tous les saints se sont attachés, et qu'ilz ont prise pour sujet plus ordinaire de leurs meditations. Certes les vrays religieux doivent tousjours avoir la croix et le crucifix devant leurs yeux, pour apprendre de luy à se bien quitter et renoncer eux-mesmes: et bien que la bonté de nostre Seigneur soit si grande que de faire quelquesfois gouster la douceur de sa divinité aux ames qui le servent, par les graces et faveurs qu'il leur communique, si est-ce neanmoins que nous ne nous devons jamais oublier des amertumes, mespris et douleurs qu'il a souffertes pour nous en son humanité. J'ay plusieurs fois dit, et ne me lasseray jamais de le dire, que la religion est un mont de Calvaire, où il se faut continuellement crucifier avec nostre Seigneur en cette vie, pour regner eternellement avec luy en l'autre.

Enfin pour conclure ce discours, je vous diray encore ce mot du glorieux S. Nicolas de Tolentin, lequel apres avoir parfaittement renoncé au monde, à la chair et à soy-mesme, et s'estre crucifié avec nostre Seigneur, par une entiere mortification de tous ses sens, tout transformé en ses dou-

leurs, sentant approcher l'heure de sa mort, se fit apporter le bois sacré de la croix, et le voyant, il s'escria comme un autre S. André, en l'apostrophant : *O bona Crux diu desiderata!* O bonne croix tant desirée! je vous saluë, ô croix unique et pretieuse, sur laquelle estant appuyé comme sur un baston tres-asseuré, je passeray sans crainte et à pied sec la mer orageuse de ce monde, et parviendray au port de l'eternelle felicité.

O certes! il est vray, mes cheres filles, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour asseurer nostre salut, que de nous crucifier avec nostre Seigneur, en renonçant au monde, à la chair et à nous-mesmes, suivant l'exemple que nostre glorieuse Maistresse nous a donné en sa sainte Nativité. Faites-le donc fidellement, et Dieu vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

FRAGMENT D'UN SERMON

POUR LA FESTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX[1].

Dieu m'a donné un extraordinaire desir de planter en tous les cœurs des enfans de la sainte Eglise la reverence et l'amour de la sainte croix de nostre Seigneur Jesus-Christ : j'ay plusieurs fois consideré qu'aprés que le grand Judas Machabée eut reédifié le temple de l'ancienne Synagogue, la nation hebraïque sentit tant de consolation, que tous les peuples tombans en face, louerent et benirent Dieu qui les avoit ainsi favorisés. Dans ceste pensée je dy : O mon Dieu, quelle consolation et jubilation de cœur doivent avoir les Chrestiens, considerant l'exaltation de la sainte croix, laquelle ayant esté terrassée et abattue par les infideles, fut relevée et redressée par ce genereux capitaine Heraclius. Certes nostre joye doibt estre dautant plus grande, qu'en cet ancien temple il n'y fut jamais offert que des veaux, des boucs, des agneaux, etc. Mais sur la croix, et en la croix, le Fils eternel de Dieu s'est offert et immolé pour nous.

L'ancien temple ne fut jamais teint d'autre sang que des bestes, mais ceste sainte croix a esté teinte du sang de l'auteur et consommateur de tous les sacrifices : ceste croix surpasse dautant plus la magnificence de l'ancien temple, que le sacrifice de la sainte croix surpasse tous les autres; et il n'y a point de bons Chrestiens qui ne doivent aymer plus tendrement la pauvreté, l'abjection et les douleurs de la

[1] Ce fragment n'a été recueilli que dans les éditions les plus récentes, encore ne l'y trouvera-t-on pas parmi les sermons; il ne se trouve nulle part dans les anciennes.

croix de Jesus-Christ, que les anciens Juifs n'aimoient les richesses, la magnificence et les delices de leur temple.

Cet ancien temple fut edifié trois fois : la premiere sous Salomon, la seconde sous Darius, et la troisieme sous Machabée : et ainsi la tres-sainte croix a esté exaltée trois fois : la premiere sous nostre Seigneur Jesus-Christ, la seconde sous Constantin par la devote sainte Heleine, et la troisieme sous Heraclius. Les bons Juifs ont tousjours essayé de rebastir leur temple quand les ennemis l'ont abattu, ou qu'ilz y ont fait des bresches ; de mesme, les bons Chrestiens doivent dautant plus travailler à exalter la tres-sainte croix, que ses ennemis s'efforcent d'en abattre l'honneur et la devotion.

S. Paul, cest incomparable maistre et docteur de l'Eglise naissante, avoit pris Jesus-Christ en la croix pour les delices de ses amours, pour le theme de ses sermons, pour le but de toutes ses gloires, pour le terme de toutes ses pretentions en ce monde, et pour l'appuy de toutes ses esperances en l'eternité. J'ay estimé, dit-il, ne rien sçavoir que mon Jesus crucifié ; il ne m'arrivera point que je me glorifie en quelque autre chose qu'en la croix de mon Jesus ; et ne croyés pas, mes chers Galates, que j'aye d'autre vie que celle de la croix ; car je vous assure que je voy et sens tellement partout la croix de mon Sauveur, que par sa grace je suis tout à fait crucifié au monde, et le monde m'est entierement crucifié. Bienheureuse est l'ame qui void ainsi partout Jesus-Christ crucifié.

Je conseille volontiers à mes devots et devotes, pour se rafraischir plus souvent la memoire de la tres-sainte croix, qu'ilz en portent tousjours une, ou à leur col, ou à leurs chapelets, et qu'ilz ne soient jamais sans avoir une croix sur eux pour la voir et bayser souvent ; car le bayser est un signe d'amitié : c'est pourquoy Jesus-Christ, le parfait amant de nos ames, baysoit ses apostres quand ilz revenoient à luy.

Et S. Paul enseignoit à ses disciples : Salués-vous l'un l'autre de ma part, en vous donnant le saint bayser.

Quiconque bayse sans feinte et sans hypocrisie, mais avec une vertueuse intention son frere chrestien, tesmoigne en verité qu'il l'aime. Or, pour preuve de nostre foy, il ne se faut pas contenter de bayser la croix, mais il faut aymer la croix; car la bayser sans l'aymer, c'est augmenter le crime de nostre infidelité, et attirer sur nous les punitions de ce peuple duquel Jesus-Christ disoit : Ces gens icy m'honorent des levres, ilz me donnent des baysers hypocrites et des feintes loüanges; mais leur cœur est fort eloigné de moy, et par consequent leurs œuvres sont fort eloignées de mes intentions. D'où le Chrestien doibt inferer que ce n'est pas assés d'honnorer la croix, s'il ne l'ayme; de la bayser, s'il ne l'embrasse par une cordiale et ferme resolution, non seulement d'aymer le crucifix, mais encore la crucifixion de cœur.

Quelques contemplatifs ont medité que Jesus-Christ, dans la boutique de S. Joseph, et dans les trente ans de son adorable vie cachée, s'occupoit quelquefois à faire des croix pour toutes sortes de personnes; et j'ose de sa part en presenter à tous : à messeigneurs les prelats, je presente la croix de la sollicitude et des travaux qu'il faut qu'un bon pasteur souffre pour garder, augmenter, nourrir, perfectionner et corriger ses brebis : ceste croix de pasteur est la premiere que Jesus a portée; je le prouverois facilement par sa creche, par ses courses, par ses lassitudes et sueurs proche du puits de la Samaritaine, et par son charitable soin pour ceux mesmes qui le tourmentoient.

Aux religieuses et autres gens d'Eglise, je presente la croix de la solitude, du celibat et de l'abnegation du monde; croix sainte, qui a vrayement touché celle de nostre Seigneur; croix precieuse portée par la Vierge des vierges, nostre Dame, qui apres son adorable Filz a esté la plus

sainte, la plus innocente et la plus entierement crucifiée de toutes les ames amantes de la tres-sainte croix.

A messieurs de la noblesse, je donne la croix de la modestie, le bon usage du tems par des occupations d'esprit bonnes et saintes, autant relevées par dessus les œuvres manuelles des roturiers, que leur condition leur donne de preéminence, et leur naissance d'avantage sur les autres; et pour troisieme branche de ceste croix, qu'ils ayent l'amour du vray honneur, qui est la seule vertu de pieté et crainte de Dieu, et la fuite de ce fantosme d'honneur imaginaire qui les poursuit, et qui s'estant emparé d'eux, les jette dans la vanité, dans l'estime de soy-mesme, et de là dans les duels, et des duels dans la damnation eternelle.

A messieurs de la justice, je presente la croix de la doctrine de l'equité et de la sincere verité; croix vrayement digne des ministres et officiers du Dieu juste et vivant, qui fait marcher la justice et le jugement devant sa face, et juge toute la terre en equité et verité, comme parle David; croix desirable qui crucifie les respects humains, la crainte des hommes et l'amour du propre interest, fait fleurir dans une province la paix et le repos des familles.

A ceux du tiers estat, j'offre la croix de l'humilité, du travail et labeur de leurs mains, croix que Dieu a attachée à leur naissance, mais sanctifiée par l'usage que Jesus-Christ a fait du metier de charpenterie; et il fait dire de soy-mesme par son prophete : Je suis dans le labeur et dans le travail dés ma jeunesse. Ceste croix du travail est tres-salutaire pour ayder les hommes au salut eternel, parce que l'oisiveté estant la mere des vices, une necessaire et bonne occupation delivre l'ame de mille fantaisies, qui sont la source des pechés, et la tient dans une aymable innocence et bonne foi.

Aux jeunes gens, je destine la croix de l'obeïssance, de la chasteté et de la retenue en leurs deportemens; croix salutaire, qui crucifie les fougues d'un jeune sang qui com-

mence à bouillir, et d'un courage qui n'a pas encore la prudence pour guide; qui rendra enfin nos jeunes gens capables de porter le tres-suave joug de nostre Seigneur, en quelque condition que son inspiration les appelle.

Aux vieillards, je presente la croix de la patience, de la douceur et du sage conseil; croix qui requiert un cœur armé de courage; car ilz ne trouveront dans cet aage avancé et refroidy que labeur et douleur sur la terre : c'est le dire de David.

Il y a si grand nombre de croix pour les personnes mariées et chargées de famille, qu'il n'est pas besoin de leur en destiner de particulieres; neanmoins, celle que je leur presente plus volontiers, c'est le support mutuel, l'amitié fidelle et non interrompue par des amours etrangers, et le soing de l'elevation des enfans; en donnant bon exemple à toute la famille, ne se pas rendre criminel des crimes d'autruy.

Les veufves ne manquent non plus de croix : si elles sont vrayes veufves, leur cœur, leur amour et leur playsir doivent estre attachés à la croix de Jesus-Christ par l'abnegation des passe-tems du monde, et par la meditatiõn de la mort, puisque leur chere moitié est desja pourrissante au tombeau.

Le glorieux S. Antoine vid un jour toute la terre couverte de pieges et de filetz; il me semble que de mes yeux interieurs, je la vois toute parsemée de croix : heureux ceux qui ne fuyent point la croix! Judas, ce perfide disciple, mena son infernale troupe pour prendre Jesus, et le faire clouer à la croix; mais quant à luy, le malheureux, il refusa entierement la croix, ne voulant pas seulement celle de la sainte contrition et penitence que Jesus-Christ luy offroit. Ceux qui refusent de prendre humblement et porter vertueusement les croix que Dieu leur presente en ceste vie, auront en l'autre le partage de Judas.

Le grand roy Salomon dit, que tout ce qui se passe sous le soleil est vanité et affliction d'esprit : cela presupposé, il n'y a point d'homme sous le soleil qui puisse eviter la croix et la souffrance : mais les impies, les ames mal faites, sont contre leur gré et en depit qu'elles en ayent, attachées à la croix et aux tribulations; et par leur impatience elles se rendent leurs croix fatales : elles ont des sentimens d'estime d'elles-mesmes, approchant ceux du mauvais larron; elles unissent par ce moyen leur croix à celle de ce meschant; et aussi infailliblement leurs salaires seront esgaux. Helas! le bon larron fit d'une mauvaise croix, une croix de Jesus-Christ : certes les travaux, les injures, les tribulations que nous recevons, sont des croix du vray larron, et nous les avons bien meritées; et nous devons humblement dire comme ce bon larron : Nous recevons dans nos souffrances ce que nous avons merité par nos offences; et par cette humilité, nous rendons nostre croix de larron, une croix de vray chrestien. Unissons donc, comme le bon larron, nostre croix de pecheurs à la croix de celuy qui nous a sauvés par sa croix; et par ceste amoureuse et devote union de nos souffrances aux souffrances et croix de Jesus-Christ, nous entrerons comme des bons larrons, dans son amitié, et à sa suite dans son paradis.

Regardant donc la sainte croix de Jesus avec un cœur plein d'amour et de reverence, je feray ces eternelles et inviolables resolutions :

O mon Jesus, le bien-aymé de mon ame! permettés-moy que, comme un bouquet de myrrhe, je vous serre sur mon sein, et que je bayse le pied de ceste sainte croix, teinte de vostre precieux sang, et que je vous dise que ma bouche, qui est si heureuse que de bayser vostre sainte croix, s'abstiendra desormais de medisance, de murmure et de lasciveté; mes yeux qui voyent, ô Jesus, vos larmes couler pour mes pechés sur la croix, ne regarderont jamais choses qui

vous soient contraires : ces deux luminaires de mon corps defailleront à force de regarder en haut mon Sauveur eslevé sur la croix; je les detourneray, affin qu'ilz ne voyent la vanité du monde, mais qu'ilz considerent tousjours la verité de vostre sainte dilection.

Mes oreilles, qui entendent avec tant de consolation les sept parolles prononcées sur la croix, ne prendront plus de playsir aux vaines loüanges, aux faux rapports, aux discours abaissant mon prochain, aux vains propos, aux devis inutiles.

Mon entendement, qui considerera avec goust les adorables mysteres de la sainte croix, ne se ravalera jamais en des malicieuses et mauvaises imaginations.

Ma volonté, qui s'est sousmise aux lois de la sainte croix et à l'amour de Jesus-Christ crucifié, ne haïra jamais personne, parce que son bien-aymé Jesus est mort d'amour pour tous.

Enfin, mon zele sera de planter la croix en mon cœur, en mon entendement, en mes yeux, en mes oreilles, en ma bouche, en tous mes sens interieurs et exterieurs, affin que rien n'y entre ny en sorte qui ne soit contraint de demander congé à la sainte croix. Je formeray ce sacré signe avec reverence, j'en marqueray mon cœur en mon reveil et avant mon dormir; et cherchant en la sainte croix mon support parmi les angoisses de ceste vie, j'espere d'y trouver ma joye eternelle; car ayant aymé Jesus-Christ crucifié en ce monde, je jouiray en l'autre de Jesus glorifié, auquel soit honneur et gloire aux siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

SUR L'EVANGILE DU XVIIe DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE,

LA FESTE DE LA DEDICACE DE L'EGLISE SE RENCONTRANT LE MESME JOUR [1].

Magister, quod est mandatum magnum in lege? Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. MATTH., XXII.

Un docteur de la loy interrogea nostre Seigneur, luy disant : Maistre, quel est le plus grand commandement de la loy? A quoi il respondit : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, et de toute ta pensée. Ce commandement est le plus grand et le premier.

Si j'eusse eu plus de tems, j'eusse parlé d'une certaine dedicace pieuse qui se fait par la frequentation du temple, c'est à dire de l'Eglise, pour y adorer Dieu : mais n'ayant que fort peu de tems à vous entretenir, je ne parleray à present que de la dedicace du cœur ; asseuré que je le suis, que les ames pour lesquelles je presche maintenant en tireront plus d'utilité, et y prendront plus de playsir. Mais dautant que la dedicace que nous faysons de nostre cœur à la divine Majesté se fait par l'amour, je suivray mot à mot les parolles de l'Evangile qui court cette semaine, que j'ay prises pour sujet de cette exhortation.

Un docteur de la loy venant treuver nostre Seigneur, luy demanda quel estoit le plus grand commandement ; à quoy il respondit : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toute ta pensée, de toutes tes forces, et enfin de tout ce que tu as, et tout ce que tu es. Premierement, je considere cette parolle : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, c'est à

[1] Sermon fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

dire, d'un amour de dilection ; car il faut considerer toutes ces parolles l'une apres l'autre, parce qu'elles meritent d'estre pesées au poids du sanctuaire, pour la grande jalousie que nostre Seigneur a tesmoigné avoir, que nous l'aymions uniquement et parfaittement, autant que nous le pouvons faire en cette vie, ainsi que je le diray tantost.

Dieu donc veut estre aymé d'un amour de dilection, c'est à dire d'eslection ; il ne se contente pas que nous l'aymions d'un amour commun, ainsi que nous faysons les hommes, mais d'un amour choisi et esleu entre tous les autres ; en sorte que tous les autres amours que nous avons pour les creatures ne soient que des images ou des ombres d'amour, en comparayson de celuy qu'il veut que nous luy portions.

Hé Dieu ! mes cheres Seurs, n'est-il pas bien raisonnable que cet amour divin domine, et tienne le donjon au dessus de tous les autres, qu'il regne, et que tout luy soit sujet ? Aymer Dieu d'eslection, c'est le choisir entre mille, comme dit l'Espouse au Cantique des Cantiques : Mon bien-aymé, dit-elle aux filles de Sion, est beau par dessus toute beauté ; toutes sortes de perfections sont en luy ; je l'ay esleu entre mille, c'est à dire, entre un nombre infiny, pour estre mon bien-aymé et mon choysi : *Dilectus meus candidus, et rubicundus, electus ex millibus.*

Or quand ce vient à nostre choix d'eslire un objet pour le principal but de nostre amour, certes nous aurions grand tort de ne le pas chercher, et choisir entre tous les objets qui sont aymables, afin d'eslire le plus excellent. Mais dites-moy de grace, se peut-il rencontrer un objet plus excellent que la Divinité mesme, laissant à part son incomparable beauté, considerant son indicible bonté qui nous a par tant de façons tesmoigné qu'il nous ayme, et desire infiniment que nous l'aymions ? Hé ! qu'est-ce qui pourroit davantage esmouvoir nostre volonté à aymer, que de se voir si parfaittement aymé ? mais de qui ? de Dieu mesme ; et qu'ainsi ne soit,

les effets que nous ressentons tous les jours de son amour nous en donnent des preuves plus que tres-suffisantes.

O que ce commandement d'aymer Dieu est aymable ! Il y a eu certains fols et insensés qui ont voulu dire qu'il estoit impossible de l'observer, tandis que nous serions en cette vie mortelle : en quoy certes ilz se sont grandement trompés et ont erré en leur opinion, dautant que nostre Seigneur n'eust jamais donné ny fait ce commandement, s'il n'eust donné quant et quant le pouvoir à l'homme de l'observer et accomplir. Dieu veut donc que nous l'aymions de tout nostre cœur, de tout nostre esprit, de toutes nos forces, et de toute nostre pensée, c'est à dire, de tout nostre pouvoir. Mais comme le pourrons-nous faire en cette vie, puisqu'il faut que nous aymions nos peres, nos meres, nos freres, nos seurs, et pour ceux qui sont dans le monde, que le mary ayme sa femme, la femme son mary, ses enfans, ses amis ? Comment donc (nostre amour estant ainsi partagé) pourrons-nous aymer Dieu de toutes nos forces ? Cela ne se peut, dites-vous. O que vous estes abusés ! et que vous monstrés bien qui vous estes, et que vous n'avés de l'esprit que pour comprendre les choses de la terre, mais non pour penetrer les choses de Dieu, ny les comprendre et connoistre pour telles qu'elles sont. Si nostre Seigneur nous eust commandé de l'aymer, ainsi que font les bienheureux là haut au ciel, vous auriés sans doute quelque raison de dire que nous ne le pouvons pas aymer de la sorte, dautant qu'ilz l'ayment d'un amour ferme, stable, constant, et sans interruption quelconque, le benissant perpetuellement, et par ainsi ilz sont en un continuel exercice de leur amour : ce que nous ne pouvons pas faire nous autres ; car il faut que nous dormions, et pendant ce tems-là nostre amour cesse son exercice.

Il n'y a jamais eu que nostre Dame qui aye eu ce privilege de pouvoir aymer Dieu en cette vie sans interruption

quelconque ; car tandis qu'elle dormoit, son esprit ne laissoit pas d'agir et s'eslancer en Dieu ; et elle pouvoit veritablement dire[1] : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (Je dors, mais mon cœur veille). Et quant à nous autres, combien de fois nous trouvons-nous en des distractions, lesquelles nous sont inevitables ? Il est vray que nous pouvons aymer Dieu d'un amour ferme et invariable, mais non pas estre en l'exercice continuel de nostre amour.

Or pour aymer Dieu d'un amour de dilection, je veux dire d'eslection, il faut avoir la volonté bien resoluë et determinée de ne conserver et reserver aucun autre amour qui ne luy soit sujet et sousmis, demeurant prestz à bannir de nos espritz, non seulement tout ce qui sera contraire à cét amour sacré, ains aussi tout ce qui ne servira pas à la conservation et augmentation de ce divin amour, qui est seul digne du nom sacré de dilection.

Le nom d'amour est propre à toutes les autres affections, basses, terrestres et caduques ; mais pour le nom de dilection, jamais elles ne le meritent.

Mais comment, me dirés-vous, pourrons-nous faire pour satisfaire à ce divin commandement de l'amour de Dieu, tandis que nous serons en cette vie, puisque vous dites que nous le pouvons accomplir selon le desir de la divine bonté? Il est vray, sans doute, mes cheres Seurs, nous le pouvons; et pour vous le monstrer, je me serviray d'une similitude.

Imaginés-vous, de grace, de voir trois archers qui portent tous trois leurs arcs bandés et tendus, pour tirer à tous rencontres selon la necessité, et pour cela ilz ont tous trois leurs carquois pleins de fleches et de sagettes. Le premier de ces archers tient une fleche d'une main, et son arc bandé de l'autre, prest qu'il est de pousser sa fleche sur la corde de son arc, toutesfois et quantes qu'il sera necessaire. Le deuxieme archer, parce qu'il veut tirer souvent, porte non seu-

[1] Cant., V.

lement son arc bandé, ains il porte encore la fleche tenduë dessus, afin que selon les rencontres il n'aye à faire qu'à la décocher. Mais le troisieme ne se contente pas de cela, ains il tire sans cesse la corde de son arc à soy, et lance continuellement ses sagettes dans le blanc où il vise.

Certes, ce n'est pas sans raison que les peintres, pour representer l'amour, peignent un archer qui décoche continuellement des fleches dans le cœur des mortels, pour les blesser et navrer de ses tres-aimables sagettes. L'amour est extremement doux et suave, quand il s'applique à un objet digne d'estre choisi entre mille, comme nous avons dit; car l'amour bas et caduque, qui s'attache à la creature, au prejudice de l'amour que nous devons au Createur, tant s'en faut qu'il soit doux et suave, qu'au contraire il est desaggreable à merveilles, et remplit le cœur de celuy qu'il possede de troubles, d'empressemens, d'inquietudes et d'amertumes.

L'amour que le vulgaire des hommes porte à Dieu, j'entends ceux qui vivent chrestiennement dans le monde, est semblable à ce premier archer, que nous nous sommes imaginé; car ilz sont resolus de plustost mourir que de l'offenser mortellement, en prevariquant ses commandemens : ilz tiennent toujours l'arc de cette resolution bandé, pretz qu'ilz sont de décocher la fleche de leur fidelité, en tous les rencontres où il sera besoin de faire paroistre que l'amour qu'ilz portent à sa divine Majesté est le supreme entre tous les autres amours, faysant toujours ceder l'amour de la creature à celuy du Createur; ouy mesme celuy qu'ilz portent à leur pere, mere, femme, enfans, ou amis : heureux qu'ilz sont, certes, de conserver cette fidelité à Dieu; car ainsy faysant, ilz l'aymeront suffisamment pour ne point entrer en sa disgrace, et obtenir la vie eternelle.

Mais il y a des ames plus nobles et genereuses, qui sçachant que la suffisance ne suffit pas en ce qui est de l'amour de Dieu, passent plus outre, et sont semblables à ce second

archer, que nous nous sommes representé, lequel non seulement tient son arc bandé et son carquois plein de fleches, toutes prestes pour tirer, mais il tire aussi fort souvent, mettant le moins de distance qu'il peut entre chaque coup; il n'attend pas la necessité, ains il tire à toutes les apparences de necessité. Ces ames donc que je dis estre semblables à ce second archer, sont celles lesquelles se retirent du commun du peuple, pour mener une vie plus parfaitte, soit qu'elles se sequestrent tout à fait du monde, comme font les Religieux, ou non; ne se contentant pas de vivre selon l'observance des commandemens de Dieu, ains passant plus outre, embrassant la prattique des conseils, afin de tirer des sagettes et des traits dans le cœur de la divine Majesté le plus souvent qu'elles peuvent, par des eslancemens fervens et affectionnés de leur esprit : et par ainsi elles navrent et blessent le cœur de ce roy des cœurs, ainsi que luy-mesme l'asseure, quand il dit à son Espouse au Cantique des Cantiques : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* [1]; M'amie, ma belle, et ma colombe, tu m'as ravi le cœur, tu m'as blessé et navré par l'un de tes yeux, et par l'un de tes cheveux qui pend dessus ton col, c'est à dire, par l'une des pensées qui viennent du costé de ton cœur : *Averte oculos tuos a me, quia ipsi me evolare fecerunt* [2]; Detourne tes yeux de dessus moy, luy dit-il ailleurs, car tes regards m'ont fait en aller. Or pensés-vous que ce soit pour luy defendre de tirer ses sagettes, qu'il luy dit tout cela? O non sans doute; mais c'est plustost pour la blesser reciproquement : car vous m'avouërés que c'est bien la blesser amoureusement, mais d'une blessure neanmoins bien douloureuse, que de luy dire qu'elle detourne ses yeux de dessus luy; car vous sçavés que l'on veut tousjours voir ce que l'on ayme.

[1] Cant., IV. — [2] Cant., VI.

Cette seconde façon d'aymer Dieu est celle que nous pouvons exercer en cette vie, et à laquelle nous devons tous pretendre; car quant à la troisieme, qui est representée par cet archer qui tire sans cesse, elle n'appartient qu'aux ames des bienheureux, qui joüyssent de la claire vision de la Divinité dans le paradis. O qu'ilz sont heureux, de blesser continuellement le cœur de Dieu des traitz aymables de leur amour! amour qui sera eternel, immortel, et lequel ne pourra jamais avoir d'interruption en son exercice sacré; car à mesure qu'ilz decochent les traitz de leurs affections, la divine Majesté remplit leur carquois de ses divines fleches, de sorte qu'ilz seront eternellement inespuisables.

Vous entendés donc assés maintenant comme l'on peut prattiquer ce commandement. Il est vray, me dirés-vous; mais est-ce assés aymer Dieu que de se contenter de l'aymer, ainsi que ceux qui observent ses commandemens l'ayment? O sans doute, qui se contenteroit de cela, sans desirer de l'aymer davantage, je veux dire, sans avoir la pretention d'accroistre l'amour qu'il a à sa divine bonté, il ne l'aymeroit pas assés; car n'avons-nous pas dit que la suffisance, en ce qui est de l'amour de Dieu, n'est pas suffisante? Et ce n'est pas en effet icy comme aux autres desirs que l'on a d'acquerir des honneurs et des richesses; parce qu'en ces choses, celuy à qui la suffisance ne suffit pas, et qui ne dit pas, C'est assés, monstre bien que rien ne le sçauroit contenter, ny assouvir la soif insatiable qu'il a de ces choses. Mais quant à l'amour de Dieu, il ne faut jamais dire, c'est assés, j'ay assés d'amour, je suis content; car celuy qui diroit cela n'en auroit pas suffisamment.

La Divinité ne peut estre aymée suffisamment que d'ellemesme; c'est pourquoy nostre soif de l'aymer ne pourra jamais estre assouvie. Nous devons donc estre tousjours haletans et souspirans apres l'augmentation de cet amour sacré, demandant à nostre Seigneur qu'il luy plaise nous donner

un amour correspondant, autant qu'il se pourra, à celuy qu'il nous porte.

Mais considerons un peu, je vous prie, quel est cét amour que Dieu nous porte, et duquel nous avons esté, et sommes si cherement aymés de luy. Et remarqués combien nostre Seigneur a de grace à nous exprimer l'ardeur de sa passion amoureuse en parolles, en affections et en œuvres. En parolles, certes, cela est tres-clair; car jamais il ne s'estendit tant à parler sur aucun sujet, que sur celuy de son amour envers nous, et du desir qu'il a que nous l'aymions, ainsi que nous pouvons voir en plusieurs lieux de l'Evangile. En affection, voyés combien il est jaloux de nostre amour : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, nous dit-il, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta pensée, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et de tout ce que tu es, c'est à dire, de tout ton pouvoir : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua* [1].

Ne nous monstre-t'il pas aussi merveilleusement bien la grandeur de son amour en œuvres, specialement au tres-saint sacrement de l'Eucharistie, en se donnant à nous? Considerés, je vous prie; il semble qu'il ne sera jamais assés content d'inviter les hommes à le recevoir. Voyés comme il inculque d'une façon admirable le bien qu'il a preparé pour ceux qui le recevront dignement : Je suis, dit-il, le pain vivant qui est descendu du ciel : quiconque me mange, il ne mourra point eternellement; *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi, si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum* [2]. Qui voudra boire mon sang, et manger ma chair, il aura la vie eternelle; *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.* Et pour nous monstrer l'amour avec lequel il se donnoit à nous en ce tres-saint sacrement : J'ay desiré, dit-il à ses Apostres, d'un

[1] Deut., VI. — [2] S. Jean, VI.

grand desir de faire cette pasque avec vous; *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* [1]. Puis parlant de sa mort : Nul n'ayme d'un plus grand amour, que celuy qui met son ame, c'est à dire sa propre vie, pour la chose qu'il ayme; *Majorem hac dilectionem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [2]. Et en cent et cent autres façons, il nous exprima l'ardeur de son amour durant tout le cours de sa vie, et principalement en sa mort et Passion.

Ne vous semble-t'il pas, mes cheres Ames, que nous ayons une tres-grande obligation à contre-changer, en tant que nous pouvons, cét amour sacré et incomparable, duquel nous avons esté et sommes aymés de nostre Seigneur? C'est sans doute que nous le devons; au moins devons-nous avoir affection de le faire.

Aymer Dieu de tout nostre cœur, qu'est-ce, sinon l'aymer de tout nostre amour, et d'un amour ardent? Et pour cela il ne faut pas aymer beaucoup d'autres choses, au moins d'une affection particuliere.

L'aymer de toute nostre ame, c'est occuper toutes ses puissances en l'exercice de son amour; l'aymer de tout nostre esprit, c'est l'aymer d'un amour pur et simple.

L'aymer de toute nostre pensée, c'est penser le plus souvent que nous pouvons en luy.

L'aymer de toutes nos forces, c'est l'aymer d'un amour ardent, ferme, constant et genereux, qui ne se laisse jamais abattre dans les peines et contradictions, ains tousjours perseverant.

L'aymer de tout ce que nous sommes, c'est luy donner et abandonner tout nostre estre, pour estre totalement soumis à l'obeyssance de son amour.

L'aymer d'un amour de dilection, c'est le preferer à toutes choses, afin de pouvoir dire avec l'Espouse : Mon

[1] S. Luc, XXII. — [2] S. Jean, XV.

bien-aymé est à moy, et moy à luy ; *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Vous serés peut-estre bien aises de sçavoir comment vous pourrés connoistre si vous aymés Dieu, ainsi que nous venons de dire. Je m'en vay vous en donner des marques infaillibles.

La premiere est, si vous vous playsés fort en sa presence : car vous sçavés que l'amour recherche tousjours la presence de celuy qu'il ayme. L'amour (ainsi que dit le grand saint Denys, apostre de la France) tend à l'union, si que l'amour unit les cœurs de ceux qui s'ayment, d'une union si forte, qu'elle est presque inseparable, quand l'amour est pur, comme est celuy de Dieu, duquel nous parlons.

L'amour est un lien, et un lien de perfection, *Vinculum perfectionis,* c'est à dire que ce lien est si fort qu'il ne se peut rompre ny deslier. Donc si vous aymés bien Dieu, vous aurés un grand soin de rechercher sa presence, afin de vous unir tousjours plus parfaittement avec sa divine bonté, non point pour la consolation qu'il y a de joüyr de sa presence, ains simplement pour satisfaire à son amour, qui le desire ainsi : vous chercherés le Dieu de toute consolation, et non pas les consolations de Dieu.

Or vous sçavés que les amans cherchent tousjours de parler en secret, bien que ce qu'ilz ont à dire ne soit pas des secretz, ou chose qui merite d'estre tenuë pour telle. De mesme en est-il en cét amour sacré; la fidelle amante recherche par tous les moyens possibles de rencontrer par tout son cher bien-aymé tout seul, pour luy lancer dans le cœur quelques traitz de sa passion amoureuse, et luy rendre quelque petit tesmoignage de son amour, quand ce ne seroit que de luy pouvoir dire : Vous estes tout mien, et je suis tout vostre : mais elle luy dit ces parolles en secret, dans le fond de son cœur, afin qu'il n'y aye que son bien-aymé qui les entende.

Une autre marque pour connoistre si vous aymés bien Dieu est, si vous n'aymés pas beaucoup d'autres choses avec luy; ainsi que j'ay dit, cela s'entend d'un amour fort et puissant; car vous sçavés que quand on ayme beaucoup de choses, si on les ayme d'un amour fort et puissant, l'amour que nous avons pour Dieu en est bien moins parfait, parce que nostre capacité d'aymer est fort petite, tandis que nous sommes en cette vallée de miseres; et partant, nous ne devons pas laisser dissiper nostre amour à plusieurs objetz, ains le tenir ramassé tant qu'il nous sera possible, pour l'employer à aymer un objet tant aymable, comme est celuy dont nous parlons.

Il faut veritablement aymer quelque chose avec Dieu, mais d'un amour qui n'aille point de pair avec le sien, ains qui luy soit sujet, en sorte qu'il soit tousjours pret d'estre abandonné et rejetté, entant que celuy de Dieu le desirera, c'est à dire, qu'il luy sera contraire.

La troisieme et principale marque que je vous donne pour connoistre si vous aymés bien Dieu, est de regarder si vous aymés bien le prochain; car nul ne peut dire en verité qu'il ayme Dieu, s'il n'ayme le prochain, ainsi que l'asseure le grand apostre S. Jean : *Qui non diligit fratrem suum, quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere?*

Mais comment, et de quel amour devons-nous aymer le prochain? de quel amour, mes cheres Ames? de l'amour mesme que Dieu nous ayme; car il faut aller puiser cét amour dans le sein du Pere eternel, afin qu'il soit tel qu'il doit estre, c'est à dire, qu'autant que nous le pouvons, nous le devons aymer d'un amour pur, solide, ferme, constant et invariable; qui ne s'attache point aux qualités et conditions des personnes, ains à l'image de Dieu, que nous portons tous. Certes, si nous l'aymons ainsi, nostre amour ne sera point sujet au changement, ny aux aversions, comme est

celuy que nous nous portons les uns aux autres, qui pour l'ordinaire se dissipe et s'alangourit sur une mine froide, ou qui n'est pas si correspondante à nostre humeur, ou pour la rencontre de quelque petite chose qui n'est pas comme nous desirons.

Nostre Seigneur nous ayme sans discontinuation (je ne parle pas de ceux qui sont en estat de peché mortel; car le lieu où je suis ne le requiert pas); il nous supporte en nos defautz et en nos imperfections, sans aymer neanmoins ny favoriser nos imperfections : il faut donc que nous en fassions de mesme à l'endroit de nostre prochain, l'aymant sans discontinuation, et sans nous lasser jamais de le supporter en ses defautz; prenant bien garde toutesfois de ne favoriser ny aymer ses imperfections, ains au contraire, taschant d'en rechercher l'extermination, tant qu'il nous sera possible, ainsi que fait la divine bonté envers les hommes. Mais Dieu nous ayme pour le ciel, et partant il ayme plus nos ames que nos corps; ainsi devons-nous faire, aymant nostre prochain pour le ciel, luy procurant par nos prieres, les graces et benedictions celestes, par le moyen desquelles il puisse tousjours croistre en l'amour sacré; et enfin obtenir l'amour eternel, l'encourageant à l'exercice des vrayes vertus, tant par parolles que par exemples; et ainsi faysant, nous nous resjoüyrons beaucoup plus des dons et des graces que Dieu fera à leurs ames, de leurs vertus, et des benedictions celestes qu'il leur communiquera, que non pas des honneurs, richesses et autres biens caducs et perissables qui leur pourroient arriver.

C'est à l'acquisition de cét amour parfait de Dieu et du prochain, auquel je vous exhorte, mes cheres Seurs, de travailler courageusement; car voilà comment nous pouvons faire la dedicace de nos cœurs à la divine Majesté, et ne doutons point que si nous l'aymons, ainsi que nous avons dit, il n'habite plus volontiers dans nos ames, qui sont ses temples.

vivans, qu'il ne fait dans nos Eglises, puisqu'il dit que ses plus grandes delices sont d'estre avec les enfans des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* [1].

Aymons donc Dieu de tout nostre cœur; et comme il se plaist d'estre avec nous, playsons-nous aussi avec luy; tenons-nous tousjours en sa presence; ne le perdons point de veuë; entretenons-nous familierement avec luy; donnons-luy toutes nos affections; n'aymons rien qu'en luy ou pour luy, et soyons asseurés que si nous perseverons à l'aymer fidellement et constamment pendant cette vie, apres icelle il nous fera la grace de l'aymer eternellement dans le ciel, où nous conduise le Pere, le Fils, et le saint Esprit. *Amen*

[1] Prov., VIII.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE XVIIIe DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE [1].

DE LA PARALYSIE SPIRITUELLE.

Dixit Jesus Paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. MATT., IX.

Jesus dit au Paralytique : Mon filz, aye confiance, tes pechés te sont pardonnés.

Puisque par l'absence juste, comme je croy, de celuy qui vous devoit presenter la collation spirituelle de la part du maistre de ceans, qui est Jesus-Christ, j'ay encores eu cette charge de vous entretenir de quelques discours spirituelz; j'ay choisi celuy que l'Evangile me met en main de prime face, c'est à dire de la paralysie spirituelle, et de la guerison d'icelle; car encore que l'Evangile semble advancer son histoire d'une paralysie corporelle, neanmoins nostre Seigneur parle et guerit principalement la spirituelle, disant au paralytique : *Confide, fili* (Mon filz, aye confiance), et semble que sa premiere visée estoit sur la paralysie spirituelle; mais qu'à l'occasion des murmures que faysoient les Juifs, il aye jetté l'œil sur la corporelle. Or ce discours de la paralysie spirituelle est bien l'un des plus necessaires que vous puissiés ouyr. Plaise à Dieu que je le puisse aussi bien faire comme il est utile et profitable, quoy que peut estre il ne soit pas des plus aggreables qu'on puisse faire; car il y a en cet aage une infinité de paralytiques spirituelz, lesquelz ne pensent pas l'estre, et ne cherchent point la guerison d'une si estrange maladie, ausquelz je puis bien dire ce qui est porté par un prophete : *Ossa arida, audite verbum Domini* (Os secs et

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

arides, entendés la parolle du Seigneur), oyés un peu que c'est de vostre mal. La paralysie corporelle est une maladie causée d'une humeur peccante qui saisit les nerfs et muscles, empeschant la communication des espritz vitaux et animaux, et par consequent privant les parties occupées de mouvement et sentiment, et cette humeur est ordinairement froide. Or la paralysie spirituelle, parlant avec proportion, est une maladie causée par la saisie et occupation que le peché fait des nerfs spirituelz, c'est à dire, des desirs de nostre ame, empeschant la communication et influence des inspirations divines en nos consciences, et par consequent le mouvement naturel de nostre ame, et le sentiment des choses celestes. J'ay dit le mouvement naturel, parce que comme la paralysie corporelle n'empesche pas le mouvement exterieur du corps, mais seulement l'interieur qui luy est propre ; ainsi la spirituelle n'empesche pas le mouvement de nostre ame à la creature, mais il ne luy est pas naturel ; car son mouvement est à Dieu. *Ibunt de virtute in virtutem, donec videatur Deus deorum in Sion, etc.* Et de fait, nos theologiens disent que le peché est contre nature, et contre raison. Le peché qui cause cette paralysie est une certaine froidure et nonchalance spirituelle. En somme nous appellons, pour le dire en un mot, estre paralytiques ceux lesquelz demeurent en leurs pechés ; car ils ne sçauroient garder en eux ce catharre, qu'ilz ne deviennent comme perclus, impotens, et comme transis de ce froid, engourdis de tous leurs membres spirituelz, dont il est dit aux Proverbes [1] : *Propter frigus piger arare noluit* (A cause du froid le paresseux n'a pas voulu travailler), comme s'il vouloit dire : Le paresseux estant engourdy du froid du peché, faute d'estre revestu des vertus, et eschauffé du feu de charité, il n'a point voulu travailler. C'est le propre effet de cette paralysie, d'empescher de travailler, pour la saison à venir, ceux qu'elle a saisis ; c'est de là d'où

[1] Prov., XX.

tous nos maux arrivent, si que nous pouvons bien dire avec le prophete : *Ab aquilone omne malum panditur* (Tout mal vient du costé d'aquilon); car ne nous pouvant mouvoir, nous ne pouvons chercher le bien, ny fuyr le mal. Vrayement nous sommes tous pecheurs; nous pouvons tous dire que : *Aquæ intraverunt usque ad animam meam* (Les eaux ameres du peché sont entrées jusques dans mon ame). Mais quelques-uns se remuent, taschant à se depetrer de ces eaux, et se lever du peché, desquelz on peut dire : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino* (Benissés le Seigneur, vous tous qui vous mouvés dans les eaux); mais ceux qui ne se remuent point ne peuvent pas tenir ce langage. Et puis cette maladie a une tres-mauvaise condition : c'est qu'elle est presque incurable, aussi bien que la paralysie corporelle : non pas que le souverain medecin ne le sçache, et ne le puisse faire; mais parce que ceux qui en sont atteintz ne sentant pas leur mal, pour la pluspart, ilz n'ont point de recours au medecin, si quelqu'un ne les y porte, comme vous voyés aujourd'huy; car comme dit Salomon en ses proverbes, le paresseux s'estime plus sage que sept hommes qui proferent des sentences : *Sapientior sibi videtur piger septem viris loquentibus sententias* [1]. Ilz ont les yeux ouvertz pour voir des vanités mondaines, ilz ont la langue bien desployée; mais c'est pour se repaistre d'un grand parler sans vouloir rien faire; ilz ne veulent recevoir correction de personne, ains c'est eux qui censurent tout le monde.

Maintenant, pour nous garder de cette maladie et purger cette humeur, si elle estoit par adventure en nous, il faut un peu voir ses causes particulieres; et combien qu'elles soient en grand nombre, si est-ce que celles qui sont mieux assaisonnées au lieu et à l'aage où nous sommes, sont ces deux icy : Une flatteuse et trompeuse excuse qu'on se forge en ses pechés, et une grande lascheté de courage; car les uns

[1] Prov., VII.

se font accroire de n'estre point malades, encore qu'ilz se sentent bien detraqués; les autres aiment mieux demeurer malades que de gouster l'amertume de la medecine.

Que pensés-vous que fait l'artisan qui survend sa marchandise, et lequel à tout propos jure, se maudit, afin de vendre trois fois autant, et dit que c'est un gain honneste qu'il fait en homme de bien? Il cherche des excuses pour excuser ses pechés, *Ad excusandas excusationes in peccatis.* Et c'est pour luy que David a adjousté : *Qui jurat proximo suo, etc.* (Qui jure à son prochain, etc.) Et Dieu : *Non furtum facies* (Tu ne feras point de larcin). Neanmoins soubs pretexte d'une juste vacation, il se pense estre homme de bien. Et le chicaneur qui sur un pied de mouche entretient un procés, qui ruyne l'ame, le corps, et la maison de deux miserables parties, il se flatte et s'excuse sur une petite et malotruë loy toute escorchée, et par des tergiversations fait perdre le droit à son prochain; et neanmoins c'est bien à luy auquel nostre Seigneur a fait dire : *Si utique justitiam loquimini, recte judicate, filii hominum* [1] (Si certainement vous parlés en verité et justice, jugés droitement, enfans des hommes. *Væ vobis qui dicitis bonum malum, et malum bonum, et convertitis in absynthium judicium* (Malheur à vous, qui dites que le bien est mal, et que le mal est bien, et qui convertissés la justice en absynthe); car ce qui est estably pour le soulagement, il le rend la ruyne du pays. Ce juge qui la fait si longue, s'excuse sur dix mille raysons de coustume, de stile, de theorie, de prattique et de cautelle. C'est à luy auquel s'addresse la loy *Properandum, De judiciis, etc. Beati qui faciunt justitiam in omni tempore* (Bienheureux sont ceux qui rendent la justice en tout tems). L'usurier va-t'il se trompant luy-mesme, avec dix mille excuses pour faire mentir l'Escriture, qui dit que telles sortes de gens n'iront point *in tabernaculum Domini* (au tabernacle

[1] Amos. V.

du Seigneur)? Les prestres se flattent-ilz pas avec des dispenses, quoy que ce qui est dit en l'Evangile, que personne ne peut servir deux maistres, *Nemo potest duobus dominis servire*, soit escrit en grosses lettres? Les dames se flattent-elles pas, lesquelles n'aymant point leurs maris, se playsent d'estre courtisées, s'excusant qu'elles ne font point d'actes contraires à leur honneur? se playsent-elles point de passionner cettuy-cy et celuy-là, s'excusant que, nonobstant, elles ne voudroient pour rien violer la loy de leur mariage? C'est pour cela que nostre Seigneur dit : *Non concupisces* (Tu ne convoiteras point). C'est pour cela que David a laissé par escrit : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam* (Les eaux ont coulé de mes yeux en abondance, parce qu'ilz n'ont pas gardé vostre loy). Et toutes ces sortes de gens sont paralytiques; ne sentant point leur mal, ilz ne s'en confessent jamais. *Bibunt sicut aquam iniquitatem* (ilz boivent l'iniquité comme l'eau); ilz sont comme Esaü, qui se soucioit fort peu d'avoir perdu son droit d'aisnesse, *Parvipendens quod primogenituram perdidisset.* Se flattant, ilz sont semblables au Pharisien.

Mais mon intention est de vous descouvrir principalement l'autre cause de cette paralysie, sçavoir la coüardise et lascheté de courage. C'est le vice auquel vous voyés tant de gens, qui ne se veulent mouvoir au bien, ny retirer du mal, pource que cela leur semble mal-aisé. *Dicit piger : Leo est foras, in medio platearum occidendus sum* [1] (Ilz disent ces parolles du paresseux : Le lion est dans la ruë; si je sors, il me devorera au milieu de la place). Ce sont ceux qui ayant esté pecheurs, sont du tout lasches à bien faire. S'il faut se confesser : O que cela est fascheux! ô que c'est une chose mal savoureuse! et ne considerent pas qu'il n'est pas des pechés comme des fruits qui meurissent sur l'arbre, et puis tombent d'eux-mesmes; mais qu'au contraire, plus ilz

[1] Prov., XXII.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

demeurent en l'ame, plus mal-aisé est-il de les arracher. Oyés l'Ecclesiaste : *Fili, peccasti? non adjicias iterum, sed de pristinis deprecare Dominum* [1] (Mon filz, si tu as peché, n'y retourne pas derechef, mais prie le Seigneur qu'il te pardonne). Qui ne pleureroit, lisant le chap. V du livre VIII des Confessions de S. Augustin, où il se lamente d'avoir procrastiné sa conversion? comme te respondois-je? *Modo, ecce modo, sine paululum; sed modo, et modo non habebant modum, et sine paululum ibat in longum* (Tout maintenant, tout maintenant, attends encore un peu, ce sera pour tantost; mais ce tout maintenant ne venoit point, et cet attends encore un peu tiroit en grande longueur). *Tempus est nos de somno surgere* (Or il est tems de nous lever du sommeil). *Ne dicas amico tuo Christo stanti ad ostium et pulsanti : Vade et cras revertere, cum statim possis* (Ne dites donc pas à vostre amy Jesus-Christ, qui attend et qui heurte à la porte de vostre cœur : Allés et revenés demain, puisque vous luy pouvés ouvrir soudainement). Si tu sçavois aussi bien que tu ne penses pas combien nostre Seigneur t'attend en grande affection! Tobie envoyant en Rages l'ange à Gabel, luy dit : *Scis quoniam numerat pater meus dies, et si tardavero una die plus, contristabitur anima ejus* (Tu sçais que mon pere compte tous les jours; si je retarde davantage, j'affligeray son ame).

C'est faire comme l'enfant prodigue, *Ire in regionem longinquam* (C'est aller en une region lointaine). Il faut beaucoup de peine pour en revenir, quand une fois on est allé jusques-là. Hé! quelle difficulté y a-t'il tant à se convertir, aussi tost qu'on se void en peché? *Induere fortitudine tua, Sion* [2] (Sion, reprenés vostre force). *Quærite Dominum dum inveniri potest* (Cherchés le Seigneur pendant qu'on le peut treuver). Ne faites pas comme l'Espouse és Cantiques, qui treuva des excuses quand son amy vint, disant qu'elle

[1] Eccles., XXI, 1. — [2] Isave II.

estoit au lict; elle le voulut par apres chercher, et elle ne le retreuva plus. Ne faites pas de vostre ame comme Jonas faysoit de Ninive, qu'il ne pensoit pas devoir venir que malaisement à penitence, et cependant incontinent qu'elle ouyt [1] : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (Encore quarante jours, et Ninive sera renversée), elle se convertit.

Que diray-je plus? si on parle de frequenter les sacremens, ilz confessent que cela est bon : Mais je ne sçaurois prendre la peine, disent-ilz, il faut cecy, il faut cela. Hé! mon frere, je te diray ce qu'il faut il faut : purger les affections du cœur, oster ce qui deplaist à Dieu, qui est le peché mortel, puis se preparer avec bonnes intentions, et avoir ferme propos de s'amender. Cela te semble-t'il chose si difficile, qu'il ne la faille faire pour un si grand bien? C'est chose toute arrestée que : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (Si vous ne mangés la chair du Filz de l'homme, vous n'aurés point la vie en vous). Mais j'ay mesnage, dirés-vous; au nom de Dieu, je ne sçaurois bonnement me tenir sans crier, sans me distraire. Je suis homme de conversation, et ne puis que je ne me treuve en des lieux où il me faut faire le bon compagnon. Mon bon frere, prends peine à ne point offenser Dieu, et du reste vis joyeusement. Oüy, mais il y a de la peine à se confesser, à se preparer. Certainement la peine est legere; mais si tu ne veux prendre peine aucune, je te diray : *Si quis non vult operari, non manducet* (Que si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point) ny le pain du corps, ny le pain de l'ame, comme indigne de vivre; mais asseure-toy que l'ame effeminée et qui est lasche aura faim, *Anima effeminata esuriet* [2]. Et David dit : *Et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum* (Que son cœur s'est seiché et affoibly, parcequ'il a oublié de manger son pain).

[1] Jon., III. — [2] Prov., XVIII.

Tellement que de ces paralytiques spirituels on peut dire : *Trepidaverunt timore ubi non erat timor* (Qu'ilz ont eu de la crainte où il n'y en avoit point de sujet). Et avec cette reprehension : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (Qu'ilz ont quitté la fontaine d'eau vive, et se sont fouy des cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux). Voyés-vous les maux que fait cette paralysie, qui nous garde de cheminer à Dieu? vous avés veu ce que c'est.

Maintenant mettons tous la main à la conscience, et demandons à nous-mesmes si nous n'en sommes point détenus. Si nous ne voulons pas nous amender, si nous cheminons froidement en la voye spirituelle, il y a danger pour nous : que si quelqu'un se doute d'y tomber, comme nous avons tous occasion de la craindre, je veux vous donner un remede, duquel pourront encore user ceux qui sont desja tombés paralytiques pour se guerir. Ne sçavés-vous pas que le froid est guery et chassé par le chaud? Or toute sorte de chaleur ne guerit pas ce mal. Le feu de genievre est sain au catharre, non pas celuy de chesne. Le feu excité par la meditation de la mort et Passion guerit, mais guerit ceux qui sont d'une nature souple; c'est une medecine lenitive. Le feu des tribulations guerit, mais il n'est pas propre à tout le monde. Le feu de l'Eucharistie y sert pour consolider et conforter, mais il faut desja avoir evacué les mauvaises humeurs. Quel feu donc nous guerira de cette paralysie? le feu d'enfer, mes bons freres, la consideration duquel je vous ordonne, et à mon ame, propre pour nous guerir, si nous nous en sçavons servir. Il faut descendre en enfer vivans, dit un Prophete. Et le bon roy Ezechias, converty et guery, nous apprend comme il le faut appliquer : *Ego dixi in dimidio dierum meorum : Vadam ad portas inferi* (J'ay dit au milieu de mes jours : J'iray aux portes d'enfer). Il y a en ces

parolles trois conditions : *Ego dixi* (J'ay dit) ; car quand Jesus le dira comme juge, il ne sera plus medecine. *In dimidio dierum meorum,* Au milieu de ma vie, en mon printems. *Meorum ;* car le jour du Seigneur viendra aux portes, *Veniet dies Domini ad portas,* pour voir ce qui s'y fait. Et voyant les grandes peines qu'on y endure, qui ne s'efforcera de les éviter? qui ne s'évertuëra de n'estre point du nombre? O donc, considerés ce que vous faites, et vous acheminés au bien : *Contendite intrare per angustam portam* (Taschés d'entrer par la porte estroite). Ne vous imaginés pas tant de peines ; car nostre Seigneur dit : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (J'ay des pensées de paix, et non d'affliction). *Amen.*

VIVE JESUS.

PREMIER SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS [1].

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. I. Cor., II.

Œil n'a veu, ny aureille entendu, et il n'est jamais entré en la pensée ny au cœur de l'homme quelles et combien grandes sont les choses que Dieu a preparées à ceux qui l'ayment.

Ce sont les parolles de S. Paul, mes cheres Seurs, desquelles il se servoit escrivant aux Corinthiens, pour les exciter à se deprendre des choses basses et transitoires, des biens caducs et terriens, et se desengager des affections de cette mortalité, en relevant leurs cœurs et leurs pensées aux biens eternels et perdurables.

Et moy, ayant à vous parler en cette solemnité de la gloire des Saints, j'ay pensé que je me devois servir des parolles de ce grand Apostre, et les vous adresser, pour par icelles vous encourager à relever et rehausser vos cœurs et vos pensées à la consideration de la gloire et felicité eternelle, que Dieu a preparée à ceux qui l'ayment et le craignent en cette vie, et vous exciter par ce discours à mespriser et retirer vos affections de toutes les choses creées; puisque, comme dit l'Escriture, le ciel et la terre passeront, *Cœlum et terra transibunt*, c'est à dire, que tout ce qui est icy bas prendra fin.

Or pour vous dire quelque chose de cette gloire, je me serviray d'une histoire qui est rapportée au premier chapitre du livre d'Esther, d'un festin que le roy Assuerus fit,

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

le plus admirable, magnifique et solemnel qui se puisse jamais voir ny entendre, dautant qu'en iceluy toutes les conditions requises, et qui se peuvent souhaitter en un festin pour le rendre remarquable, s'y retreuverent; car, en premier lieu, celuy qui faysoit le banquet estoit roy de cent vingt sept provinces, et iceluy s'y treuva, qui est une des principales pieces du festin, à sçavoir que celuy qui le fait s'y treuve, principalement quand c'est une personne de qualité royale. Et pour ce qui estoit des viandes, elles estoient les plus excellentes qu'on eust pu souhaitter, et le vin le plus exquis qu'on eust pu rencontrer. Ceux qui servoient en ce banquet estoient des personnes de grande qualité, constituées par le roy, lesquelles s'acquittoient fort soigneusement de leur office. Le lieu où se faysoit le festin estoit le plus beau et magnifique qui se puisse jamais voir, les piliers estoient de marbre, les corniches d'esmeraudes, les tapisseries estoient de soye toutes rehaussées d'or et d'argent, les planchers estoient tous azurés; il y avoit des couches toutes battuës en or fin, et avec cela les musiques les plus belles et exquises, et les instrumens et accords les plus harmonieux qui se puissent entendre n'y manquoient point : il y avoit aussi des parterres artificielz, diaprés d'une varieté innombrable de fleurs les plus belles qu'on eust pu souhaitter. Les invités estoient les plus grands princes et seigneurs de cette contrée, et le banquet dura cent quatre-vingts jours, avec toutes ces magnificences. En somme l'Escriture le rapporte comme la chose la plus excellente et admirable qui se puisse jamais dire ny voir.

Jettant donc les yeux de ma consideration sur cette feste, je n'ay point treuvé d'histoire ou de discours plus propre pour vous representer la gloire et felicité des Saintz, que ce festin du roy Assuerus, puisque cette felicité eternelle n'est autre chose qu'un festin ou banquet, auquel nous sommes tous invités, et ceux qui y sont receus sont rassasiés et as-

souvis de toutes sortes de delices. Mais certes, quand je viens à comparer ce banquet eternel avec celuy d'Assuerus, je treuve que celuy-là n'est rien au prix de cettuy-cy : aussi n'y a-t'il rien à quoy il puisse estre comparé, dautant qu'en ce festin de l'Agneau sans macule se retrouve tout ce qui s'est treuvé en celuy d'Assuerus, mais en une façon beaucoup plus excellente, parce qu'en iceluy sont jointes ensemblement toutes les conditions requises, pour rendre un banquet solemnel, magnifique et admirable.

Premierement, celuy qui fait le festin est Dieu, qui surpasse infiniment en grandeur et dignité tout ce qui est et peut estre : et sa personne royale et divine, non seulement s'y treuve et assiste au festin ; mais, qui plus est, il est luy-mesme la viande et le metz qui repaist et rassasie les conviés, par cette admirable communication qu'il leur fait de soy-mesme. Les assistans ou personnes qui servent à ce divin festin sont les anges, archanges et autres espritz celestes que Dieu a nommés et destinés au service. De vous parler de la beauté du lieu où se fait le festin, ô certes! cela est tout à fait impossible ; mais pour les autres choses qui s'y retreuvent, nous les expliquerons par le menu, et dirons un mot sur chacune des circonstances et conditions de ce festin, si Dieu nous fait la grace de nous en souvenir.

Et pour commencer par la principale circonstance, qui est que Dieu, qui fait le festin, se treuve en iceluy, et qu'il est luy-mesme la viande qui rassasie ceux qui y sont conviés; escoutés ce qui est dit en l'Apocalypse : *Vincendi dabo edere de ligno vitæ quod est in paradiso Dei mei* (Je donneray à celuy qui vaincra à manger de l'arbre de vie qui est au paradis de mon Dieu). *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* (Bienheureux sont ceux qui sont appellés au banquet des noces de l'Agneau) ; car ilz n'auront plus ny faim ny soif, dautant qu'il les conduira aux fontaines des eauës de vie, *Et deducet eos ad fontes vitæ aquarum.* Mais quelles sont

ces eauës de vie, sinon Dieu mesme, lequel se fera la viande de ses esleus, en se communiquant à eux par la claire vision et connoissance qu'ilz auront de sa Divinité?

O quel festin plus excellent et remply de delices se pourroit-il jamais treuver ny desirer que celuy que Dieu fait dans le ciel à ses Saints, puisqu'il est luy-mesme leur viande? C'estoit sans doute apres la jouyssance de ce divin festin que le saint prophete David souspiroit, quand pressé du desir de voir Dieu, il s'escrioit : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus, quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* [1] (Quand serace, ô mon Dieu, que mon ame plus alterée du desir de vous voir, que n'est le cerf poursuivy des chasseurs de rencontrer quelque claire fonteine pour appaiser sa soif par la fraischeur de ses eauës, paroistra devant vostre face)? Et pour confirmation de ces parolles : Je seray rassasié, dit-il, quand vostre gloire m'apparoistra, *Satiabor cum apparuerit gloria tua* [2].

C'est une chose hors de tout doute et controverse, que la gloire essentielle des bienheureux consiste en la claire vision et connoissance de Dieu, *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum* [3], dit nostre Seigneur; comme au contraire la peine des damnés, qu'on appelle du dam, consiste en la privation de cette claire vision.

Mais outre cette gloire essentielle, il y en a une accidentelle, qui est celle que les bienheureux reçoivent par accident; comme les damnés, outre la peine du dam, en ont encore une qu'on appelle du sens. Disons quelque chose de cette gloire essentielle et accidentelle.

Premierement, quant à l'essentielle, qui consiste à voir clairement Dieu tel qu'il est, sans ombre ny figure, on void des choses si grandes et excellentes, que Dieu mesme, avec l'infinité de sa toute-puissance, n'en peut produire, faire ny

[1] Psal. XLI. — [2] Ibid. XVI. — [3] S. Jean, XVII.

creer de plus grandes, puisqu'on y void premierement sa Divinité, à sçavoir luy-mesme; l'on void aussi l'union du Verbe eternel avec la nature humaine; la maternité de la sainte Vierge, nostre tres-honnorée Mere et Maistresse, et enfin la gloire des bienheureux, de laquelle il est le souverain objet.

Quant à la premiere chose, qui fait la gloire essentielle des Saints, qui est Dieu, il ne se peut rien voir de plus excellent, ny rien ne peut estre de plus grand, dautant que (comme disent les theologiens) c'est un estre qui est par dessus tout estre, un acte tres-pur et tres-simple; et Dieu mesme avec l'infinité de sa puissance ne peut rien produire ny créer de plus haut, ny de plus grand que luy; car s'il pouvoit creer quelque autre chose de plus grand ou de plus haut que luy, il ne seroit pas Dieu, puisque Dieu est un estre qui est au dessus de tout estre, increé, independant, et que rien ne peut esgaler. Tous les theologiens sont d'accord en cecy, et n'y a point sujet d'en disputer, dautant que cela est tout clair.

La deuxieme chose que voyent les bienheureux dans le ciel, est ce mystere ineffable de l'union de la nature divine avec la nature humaine, qui est une œuvre si sublime et relevée, qu'elle surpasse tout ce qui se peut concevoir.

La troisieme est la maternité de nostre Dame jointe à sa virginité, qui est encore une chose plus grande qu'on ne sçauroit dire ny penser; dautant que la virginité jointe à la maternité est l'œuvre la plus excellente apres l'incarnation, que Dieu avec sa toute-puissance puisse faire : car comment pourroit-il eslever une creature plus haut, que de la faire Mere de Dieu, c'est à dire de luy-mesme?

La quatrieme chose dont je veux parler, est la lumiere de gloire, qui est aussi une des plus grandes choses qui se puissent créer, puisqu'elle a pour objet Dieu mesme, qui est une clarté et lumiere increée, par laquelle l'on void

toutes les autres lumieres, qui sortent toutes de celle-cy comme de leur source et origine, sans qu'elle en puisse estre tant soit peu interessée ou diminuée : *In lumine tuo videbimus lumen* (En vostre lumiere nous verrons la lumiere), dit le Prophete.

Or de ces quatre choses si grandes et sureminentes jouyssent les bienheureux dans le ciel; car ilz voyent face à face, clairement, nettement, sans ombre, image ny figure, Dieu trin et un, non par enigme, mais tel qu'il est, avec une si grande clarté, qu'ilz voyent la lumiere en la lumiere, et la lumiere de toutes les autres lumieres; et en icelle ilz voyent la grandeur et excellence de l'incarnation du Verbe eternel et de la maternité de la Vierge, et encore quelle et combien grande est la gloire que Dieu donne à ses esleus; et en cette claire vision de Dieu ilz descouvrent et viennent à l'intelligence des autres plus hautz et plus profonds mysteres, desquelz ilz ont la connoissance avec une telle clarté, joye et allegresse, qu'ilz n'en peuvent souhaitter ny desirer une plus grande. De sorte qu'on peut veritablement dire, qu'en cette vision ilz reçoivent la mesure des delices pleine, comble, et qui s'espanche de toutes partz, parce que la joye et liesse qu'ilz reçoivent en cette gloire essentielle, par la connoissance des plus profonds et incomprehensibles mysteres, les rassasie tres-parfaittement.

Hé! combien pensés-vous, mes cheres Seurs, qu'ilz reçoivent de suavité par la claire veuë du mystere ineffable de la tres-sainte Trinité, voyant l'eternité du Pere, du Filz et du saint Esprit, voyant comme le Filz est engendré du Pere, et que le Pere ne procede de personne, et comme le saint Esprit procede du Pere et du Filz? Quelle joye de voir que le Filz n'est point moindre que le Pere, lequel, pour estre Pere, n'est point plus grand que le Filz, et que le saint Esprit est en tout esgal au Pere et au Filz! Quelle suavité de voir que le Filz est eternel et aussi ancien que le Pere, et

que le saint Esprit est aussi ancien que le Pere et le Filz, et que les trois personnes n'ayant qu'une mesme essence, ne font qu'un seul Dieu!

Je lisois hier en la vie de S. Ignace, fondateur des Jesuites, que Dieu luy fit un jour la grace de luy faire voir le mystere de l'ineffable et tres-adorable Trinité, de laquelle vision il receut tant de clarté et de lumiere en son entendement, qu'il en faysoit apres des discours les plus hautz et relevés qui se puissent dire et entendre, et demeura longtems à escrire ce qu'il en avoit appris, remplissant plusieurs cahiers de choses les plus hautes et les plus subtiles qui se puissent voir en la theologie. Ce qui monstre que Dieu en cette vision luy fit connoistre de ce divin mystere ce qui s'en peut concevoir en cette vie; et deslors ce sacré mystere demeura si fortement gravé et imprimé dans son cœur et dans son esprit, qu'il eut tousjours depuis une singuliere devotion en iceluy, se fondant de joye toutes les fois qu'il en avoit le souvenir.

Or si ce Saint a reçu tant de joye et de consolation par cette vision, quelle pensés-vous que doit estre celle que reçoivent les bienheureux en la claire vision de cet ineffable mystere, où ilz voyent encore ce nœud indissoluble, avec lequel l'humanité a esté jointe et unie à la divinité en cette œuvre incomparable de l'incarnation, par laquelle Dieu s'est fait homme, et l'homme a esté fait Dieu; voyant clairement comme ce tres-adorable mystere s'est accomply, et comme le Verbe a pris chair au ventre de la Vierge, sans faire aucune breche ny lezion à sa virginité, la laissant toute pure et toute nette, sans offencer en rien qui soit son integrité virginale! Quelle joye et quelle liesse sera celle-cy! quelz torrens de voluptés! quelz plaisirs et contentemens!

Et quelle felicité est encore celle qu'ilz ont de voir le fruit et l'utilité des sacremens? Car c'est là où l'on void clairement comme la grace se communique par iceux, selon la disposition qu'on y apporte et la correspondance qu'on fait à icelle,

et comme les uns la reçoivent, et les autres la rejettent : comme Dieu donne la grace tres-suffisante et surabondante aux uns, la grace efficace aux autres, et comme il la refuse à quelques-uns, sans toutesfois leur faire aucun tort, ne faysant rien en cela qui ne soit tres-juste, comme dit le grand S. Augustin[1]. Se pourroit-il jamais penser, mes cheres Ames, avec quelle suavité les bienheureux connoissent et voyent toutes ces choses?

Or non seulement ilz voyent Dieu, qui est en quoy consiste la felicité, mais aussi ilz l'entendent parler, et parlent avec luy, et font des colloques et des dialogues avec sa divine Majesté; et c'est encore icy l'un des principaux poinctz de leur beatitude. Mais, ô Dieu! quel langage est celuy qu'ilz tiennent, et de quelles parolles se servent-ilz? Certes, leur parler et leur langage n'est autre que le langage d'un pere avec ses enfans, et des enfans avec leur pere, c'est à dire un langage tout filial et plein d'amour; puisque nul n'entre dans le ciel, s'il n'ayme Dieu, s'il n'a la charité, et s'il n'est enfant de dilection. Mais quelles parolles d'amour se disent-ilz? ô certes! des parolles telles que celles-cy, tu ne te separeras jamais de moy; je ne m'en esloigneray jamais, pour peu que ce soit; tu seras desormais toute à moy, et je seray tout à toy. Et de qui seront ces parolles? Non d'autres que de Dieu mesme, qui les dira au cœur de l'ame fidelle et bienheureuse, laquelle, par un amour reciproque, respondra ces douces et gracieuses parolles prononcées par l'Espouse au Cantique des Cantiques : *Dilectus meus mihi, et ego illi*[2], Mon bien-aymé est tout à moy, et je suis toute à luy; il est à cette heure tout mien, et je seray desormais et sans fin toute sienne.

Que si l'Espouse, au Cantique des Cantiques, estant encore en cette vallée de miseres, disoit ces parolles d'amour avec tant de suavité; ô Dieu! quelle joye et quelle jubilation

[1] S. Augustin, lib. *De correpl. et grat.*, c. XIII. — [2] Cant., II.

sera celle que recevront les bienheureux en cette felicité eternelle, par ce dialogue et entretien amoureux qu'ilz auront avec nostre Seigneur, lequel leur parlera de ce qu'il a fait et souffert pour eux, leur disant : En un tel tems je souffrois telles choses pour vous, les entretenant du mystere de l'Incarnation, et de tout ce qu'il a operé pour nostre redemption, leur disant : J'ay fait pour vous sauver, et attirer à moy, telles et telles choses ; je vous ay attendus tant de tems, allant apres vous quand vous faysiés les revesches, comme vous forçant par une douce violence de recevoir ma grace ; je vous donnois en un tel tems ce mouvement, cette inspiration ; je me servis d'un tel moyen pour vous attirer à moy. En somme, il leur descouvrira ses secretz jugemens, et les voies inscrutables qu'il a tenuës, et desquelles il s'est servy pour les retirer du peché, et les disposer à la grace : et en cette gloire essentielle, leur entendement demeurera tout remply de clarté et de connoissance, tant de la grandeur de l'estre immense de Dieu, que de ce qu'il a souffert pour nous, et des faveurs qu'il nous a communiquées, comme aussi il leur fera voir tous les plus hauts et plus profonds mysteres, tant de la tres-sainte Trinité, que de l'Incarnation, et enfin de tout ce qui concerne la divinité et humanité de nostre Seigneur, et la maternité et virginité de nostre Dame et glorieuse Maistresse, qui est la troisieme chose la plus sublime que les bienheureux voyent dans le ciel, ainsi que nous avons dit.

Et si S. Bernard, comme tres-devot et plein d'amour qu'il estoit envers l'humanité de nostre Seigneur et envers sa tres-sainte Mere, receut tant de playsir en la consideration du mystere de sa naissance, lorsqu'estant une nuict de Noël dans une eglise, en la ville de Chastillon sur Seine, meditant cette sacrée nativité, que son entendement et toutes ses facultés furent comme englouties en la consideration de ce divin mystere, et avec tant de consolation et admiration, et

fut si absorbé en iceluy, par la connoissance que Dieu luy en donna, qu'il demeura quelques jours sans se pouvoir déprendre ny retirer de cette veuë, quelque violence qu'il se pust faire; en quel abysme de delices pensés-vous donc que s'abysmera l'entendement des bienheureux, en la claire veuë, non seulement de la nativité de nostre Seigneur, mais de tous les divins mysteres de nostre redemption? Leur volonté sera alors dans une union inseparable avec celle de Dieu, sans que jamais elle puisse faire aucune resistance à icelle, ains accomplira tousjours, sans aucune repugnance, tout ce qui sera de son divin vouloir.

Reste maintenant à parler de leur memoire, laquelle aussi sera toute pleine de Dieu, et du ressouvenir des biens qu'il leur a faitz en cette vie, et mesme du peu de services qu'ilz luy ont rendus, au prix des grands loyers et recompenses qu'ilz possedent. Enfin toutes les puissances et facultés des espritz bienheureux seront tellement rassasiés, qu'ilz ne pourront rien souhaitter davantage que ce qu'ilz possederont. *Vincenti dabo manna absconditum;* Je leur donneray, dit Dieu en l'Apocalypse, une manne cachée qui les rassasiera et assouvira entierement; et outre cela, je donneray à un chacun une pierre blanche, en laquelle il y aura escrit un nom nouveau, que personne n'entendra que celuy qui le recevra, *Et dabo illi calculum candidum, et in calculo novum nomen scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit* [1]. Mais quelle est cette pierre blanche qui sera donnée à l'ame bienheureuse, sinon Jesus-Christ, vraye pierre angulaire, lequel se donnera à chaque esprit bienheureux par cette douce communication qu'il leur fera de soy-mesme? car la blancheur de cette pierre ne signifie autre chose que la candeur et pureté de nostre Seigneur, vray agneau, sans tache ny macule. Et quel sera ce nom qui sera gravé en cette pierre? Certes, il n'y a point de doute que nous ne soyons

[1] Apoc., I.

comme des caracteres gravés en l'humanité de nostre Seigneur, ainsi qu'il dit par Isaye [1] : *Ecce in manibus meis descripsi te:* (Il nous a escrits en ses mains; dautant que les cloux qui les ont percées nous ont escritz et gravés en icelles; et de mesme la lance nous a escritz en son cœur, en luy ouvrant le costé.

Hier au soir, considerant ce que je vous devois dire, il me vint en pensée que cette parolle qui est escrite en cette pierre blanche, que personne n'entend que celuy qui la reçoit, n'est autre qu'une parolle filiale et une parolle d'amour, telle que celle que nous avons dite : Je suis à toy, et tu es toute à moy; tu ne te separeras jamais de moy, et je ne m'esloigneray jamais de toy. O Dieu! mes cheres Seurs, c'est icy le comble de la felicité des bienheureux, de sçavoir que cette gloire de laquelle ilz jouyssent sera eternelle, et ne prendra jamais fin; car qu'est-ce qui cause plus de joye dans les prosperités qu'on possede en cette vie, sinon l'esperance qu'on a qu'elles seront de longue durée? comme au contraire rien n'abat tant le courage, ny ne diminue tant la joye, que la crainte qu'on a qu'elles ne durent pas longtems, et qu'elles ne viennent tost à passer. Mais les bienheureux possedent la felicité avec une plenitude de joye, libres de toute crainte et apprehension de perdre ce bien incomparable duquel ilz jouyssent, parce qu'ilz sont assurés que leur gloire sera eternelle, et ne leur pourra jamais estre ostée.

Vous aurés leu, je m'asseure, en la vie de sainte Therese, la devotion qu'elle avoit à ouïr chanter le *Credo* de la sainte messe, selon que la sainte Eglise le chante, mais particulierement elle estoit attirée à ces parolles : *Cujus regni non erit finis* (Son royaume sera eternel); et en la consideration de cette eternité, elle se fondoit toute en larmes de joye et de consolation. Certes, je ne ly jamais cela en la vie de cette grande Sainte, que je n'en sois, nonobstant toute ma misere

[1] Isai., XLIX.

et la dureté et aspreté de mon cœur, grandement touché. Or si la pensée qu'on a en cette vie, que le regne de Dieu est eternel, cause au cœur humain tant de joye et liesse spirituelle ; quel pensés-vous que doit estre le contentement des Saints, en l'asseurance qu'ilz ont de la perpetuité de leur gloire? certes, cela ne peut estre compris de nos petitz esprits. Voila donc pour ce qui est de la felicité essentielle des bienheureux.

Passons maintenant au second poinct, et disons un mot de la gloire accidentelle, qui est celle qui leur arrive par accident, comme nous avons dit au commencement de ce discours. Cette gloire accidentelle leur arrive de plusieurs choses, mais specialement de la contemplation, claire vision et connoissance qu'ilz ont de la gloire de tous les habitans du ciel ; car vous sçavés que tous ne la possedent pas esgalement, ains en degré different, les uns plus, les autres moins : et bien que cela soit ainsi, tous neanmoins sont tres-contens et rassasiés ; et ceux qui en ont moins se resjouyssent de ceux qui en ont davantage, dautant que la charité est en sa perfection, et n'y a point dans le ciel d'envie ny de jalousie. Et c'est veritablement en ce lieu qu'on peut dire avec le grand Apostre, que la charité n'est point envieuse ny jalouse, ains qu'elle s'esjouït en chacun de ces bienheureux citadins de la gloire des autres, plus que de la sienne propre : *Charitas non æmulatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt*[1]. Et par cette douce communication et participation qu'ilz ont de la felicité les uns des autres, tous demeurent tres-contens et satisfaitz de celle qu'ilz possedent. Vous entendrés mieux cecy par quelque similitude.

Voyés un bon pere qui habille deux de ses enfans de drap d'or, et comme ilz ne sont pas tous deux de mesme taille et grandeur, il en faut plus à l'un qu'à l'autre ; de sorte qu'il en faudra bien six ou sept aulnes pour la robe de l'un, et

[1] I Cor., XIII.

trois ou quatre suffiront pour la robe de l'autre : si vous les regardés, ilz sont tous deux vestus de drap d'or, et par consequent ilz doivent estre esgalement contens, dautant que chacun d'eux en a suffisamment pour son habillement; et quoy que le premier, lequel a sept aulnes en sa robe, en aye plus que celuy qui n'en a que trois ou quatre, si est-ce que celuy-cy ne luy en porte aucune envie, parce qu'il a autant de drap d'or en sa robe qu'il luy en faut pour le couvrir. Ainsi en est-il de la gloire des bienheureux; tous sont contens de celle qu'ilz possedent, sans envier celle des autres, chacun estant pleinement satisfait selon sa capacité.

Et comme nous voyons encore qu'en cette vie tous n'entendent pas esgalement le son et l'accord d'une bonne musique, et que celuy qui a l'ouïe dure ne peut pas si bien remarquer sa melodie et sa perfection, quoy qu'il entende et sçache bien la musique, comme fait celuy qui a l'ouïe plus subtile, et quoy que le premier soit content de la suavité qu'il reçoit à ouyr cette musique, si est-ce neanmoins que cette suavité n'est pas si grande que celle que reçoit celuy qui a plus de subtilité en l'oreille, quoy que tous deux soient contens. Et de mesme que le soleil n'est pas esgalement regardé d'un chacun, et neanmoins tous se contentent de sa clarté, pour en recevoir autant qu'ilz en peuvent supporter; car celuy qui a les yeux chassieux ne peut pas recevoir les rayons du soleil avec la mesme clarté que fait celuy qui a la veuë plus claire et nette; et toutesfois les uns et les autres sont satisfaitz et contens de la lumiere du soleil, bien que le contentement des uns soit plus excellent que celuy des autres : ainsi en est-il de la gloire que reçoivent les bienheureux dans le ciel.

Mais de parler de la beauté du lieu où se fait le festin, qui est encore une gloire accidentelle, et de la dignité de ceux qui y sont, et qui y servent; certes, c'est une chose qui seroit trop longue à raconter, et encore tout ce qui s'en

pourroit dire ne seroit rien au prix de ce qui s'y treuve. La sainte mere Therese, parlant de la beauté du ciel, s'essaye de treuver quelque similitude pour en faire concevoir quelque chose; et pour se faire entendre, elle compare le ciel à une grande salle, laquelle seroit toute pleine et environnée de beaux tableaux et de miroirs, où, dit-elle, il y en auroit un si resplendissant, que quand on viendroit à s'y regarder, on verroit le miroir dans lequel on se regarde, et on s'y verroit soy-mesme, et avec cela l'on verroit encore, avec un singulier plaisir, tous les tableaux et tous les autres miroirs de cette salle; mais, ce qui est davantage, l'on y verroit aussi tout ce que les autres miroirs representent en leur particulier.

Or cette salle ou ce palais où sont ces tableaux et miroirs, c'est le ciel empirée : et quel est ce miroir si resplendissant, dans lequel on void tout ce que je vous ay dit, sinon l'essence de Dieu, dans laquelle on le void et connoist tel qu'il est, l'on se connoist aussi soy-mesme, avec tout ce qu'on a receu, et dans cette divine essence l'on void encore la gloire de tous les autres Saints, tous leurs merites, tout ce qu'ilz ont fait et souffert, et toutes les graces et faveurs qu'ilz ont receuës; l'on y void encore toutes les choses creées, comme Dieu a fait le ciel et l'a orné du soleil et de la lune, et l'a enrichi d'estoiles, et de tout ce qui se retreuve en iceluy, et comme il a fait la terre diaprée d'une si grande varieté de fleurs; en somme, comme il a creé toutes choses du neant, et la maniere avec laquelle il y a procedé, qui sera encore un sujet de cette gloire accidentelle, qui procede, comme vous voyés, de l'essentielle, c'est à dire, de la vision de Dieu.

En ce lieu de delices, les bienheureux auront encore pour gloire accidentelle la claire vision des Cherubins, Seraphins, Throsnes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges et Anges qui sont les neuf chœurs de ces

espritz celestes divisés en trois hierarchies, parmi lesquelz les saintz seront placés chacun selon leurs merites. Là ilz admireront encore l'esperance des patriarches, l'obeissance des prophetes, la charité des apostres, l'ardeur et ferveur des martyrs, la pureté des vierges, l'humilité et fidelité des confesseurs : ilz connoistront leurs penitences, leurs jeusnes, leurs veilles, leurs mortifications; bref, toute la perfection, sainteté et gloire de tous les saintz, servira à tous en general, à chacun en particulier, de gloire accidentelle.

Et, outre cela, nos corps seront apres la resurrection glorieux. Je dy les nostres, mais avec cette presupposition que je fais tousjours, à sçavoir, si Dieu nous fait la grace et misericorde d'estre du nombre des esleus; ilz auront, comme nostre ame, les quatre dots de gloire, à sçavoir, la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la clarté. Et comme maintenant nos ames sont enchassées (s'il faut ainsi parler) dans nos corps qui les tiennent et contraignent d'aller où ilz vont, avec une si estroite union, qu'il semble (par maniere de dire) qu'elles participent en quelque chose à leur misere; ainsi en cette reunion de l'ame glorieuse avec son corps, luy seront communiqués ces quatre dots de gloire, par lesquelz l'ame gouvernera son corps, et le menera où elle voudra, sans qu'il luy fasse jamais aucune resistance; car il aura une telle subtilité, qu'il penetrera par tout, sans qu'il puisse estre empesché d'aucun obstacle : et son agilité sera telle, qu'il n'y aura trait d'arbaleste qui aille si viste; et comme il sera plus subtil que le rayon du soleil, aussi sera-t'il plus agile que luy, et mesme que les mouvemens de l'esprit; il ira plus viste que le vent, et qu'aucune chose qui se puisse imaginer. Il aura l'impassibilité et incorruption, en sorte qu'il ne pourra jamais estre offencé, ny alteré d'aucune maladie ny incommodité. Sa clarté sera plus belle que celle du soleil; et pour comble de sa felicité, il sera semblable à Dieu, c'est à dire, par participation de gloire; c'est ce que nous

fait entendre la sainte Escriture, quand elle appelle nostre Seigneur *Deus deorum*, le Dieu des dieux, c'est à dire, le Dieu de tous les petitz dieux, qui sont les Saintz qui sont au ciel.

Je pensois dire encore un mot sur toutes les autres circonstances qui se treuvent au banquet de ce grand roy Assuerus, que j'ay pris pour sujet de ce discours. Mais je voy que l'heure passe ; c'est pourquoy je finis, dautant qu'il ne faut pas abuser de vostre patience. Que me reste-t'il donc à vous dire, mes cheres Seurs, sinon de vous exciter derechef par les parolles de S. Paul à relever vos cœurs et vos pensées à la consideration de ces biens eternels qui sont si excellens, que l'œil n'a jamais veu, l'oreille entendu, ny le cœur de l'homme pensé ce que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment en cette vie : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.*

Contentés donc bien, mes cheres Ames, vos entendemens à les considerer, afin que par les beautés et excellences que vous y decouvrirés, vous veniés à les aymer et desirer, retirant vos pensées de toutes les choses creées et transitoires de cette vie, pour vous appliquer soigneusement à faire ce qu'il faut pour les acquerir.

Appliqués-vous à mediter ces divins mysteres, et tout ce que nostre Seigneur a operé pour nostre redemption, à ce que par la connoissance que vous en acquerrés, vostre volonté vienne à l'aymer ; car il faut aymer icy bas en terre, pour aymer eternellement là haut au ciel, parce qu'il n'y a point de ciel pour celuy qui n'a point d'amour et de charité. Contentés donc vostre volonté çà bas en terre, aymant Dieu autant qu'on le peut aymer en cette vie mortelle. Mais comment le faut-il aymer, me dirés-vous? Il n'y a point de façon, ny de mesure pour cela : la façon et la mesure d'aymer Dieu, c'est de l'aymer plus que tout, et au dessus

de toutes choses : *Causa diligendi Deum, Deus est, modus sine modo.*

Contentés aussi vostre memoire et l'exercés, en luy retranchant tous les souvenirs de ce qui n'est point Dieu, et la remplissés des divins mysteres, tant de l'enfance, que de la vie, mort et passion de nostre Seigneur. Mais remplissés-la encore du souvenir de vos fautes et infidelités, pour vous en humilier et amender, et des benefices que vous avés receus de Dieu, pour l'en remercier : et si vous avés receu des graces particulieres, ressouvenés-vous-en aussi, pour les bien cultiver et conserver, vous disposant pour l'augmentation et accroissement d'icelles. Enfin travaillés avec fidelité, mes cheres Seurs, pendant cette vie, et perseverés jusques à la fin, à ce que vous puissiés estre congregées et unies avec les bienheureux espritz en cette felicité, pour aymer Dieu et jouyr de luy pour toute l'eternité. C'est ce que je vous souhaite et desire de tout mon cœur. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

DEUXIEME SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS [1].

Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. GENES., I.

Dieu ayant creé toutes choses, les considerant en general, il vid qu'elles estoient grandement bonnes.

La premiere feste qui aye jamais esté celebrée en la terre a esté une feste de complaysance. Il est dit dans la Genese, que Dieu voulant donner commencement à ce grand univers, il crea premierement le ciel et la terre, puis ayant creé la lumiere, il vid qu'elle estoit bonne, *Et vidit Deus lucem quod esset bona;* et considerant la terre comme la pepiniere des plantes, des arbres, des herbes et des fleurs, il vid semblablement qu'elle estoit bonne; puis regardant la mer, qui contenoit dedans soy tant de poissons, il vid que cela estoit bon : bref, considerant les animaux et chaque chose en detail, il vid qu'elles estoient bonnes. Mais apres qu'il eust creé l'homme et formé la femme d'une de ses costes qu'il luy tira dans un doux sommeil, regardant alors tout son ouvrage parfait et accomply, poussé de complaysance, il vid, ou pour parler conformement à mon sujet, il dit non seulement qu'il estoit bon, comme il avoit fait, considerant chaque chose en particulier, mais qu'il estoit grandement bon : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.*

Or la sainte Eglise qui est non seulement espouse de Jesus-Christ, mais encore son imitatrice, se voulant en toutes

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annecy (Edit. de 1643).

choses conformer à luy, fait les festes particulieres des Saints avec un playsir admirable ; car lorsqu'elle considere l'amour des Apostres, la constance des Martyrs, la ferveur des Confesseurs et la pureté des Vierges, et qu'elle void toutes ces choses en particulier, elle dit, à l'imitation de nostre Seigneur, que cela est bon. Mais quand elle vient à faire de tous ensemble une feste, et qu'elle vient à considerer les couronnes, les palmes, les victoires et triomphes de tous les Saintz en general, elle a une complaysance non pareille, et dit alors, non seulement que cela est bon, mais que cela est grandement bon ; et c'est ce qu'elle fait en la feste que nous celebrons aujourd'huy. Il y a plusieurs raisons de son institution, mais je me contenteray d'en dire une qui est fondamentale, à sçavoir, qu'elle a esté instituée pour solemniser la feste de plusieurs Saintz et Saintes qui sont au ciel, les noms et la vie desquelz ne sont point connus çà bas en terre, et desquelz pour cette cause l'Eglise ne fait point de feste particuliere ; car ne pensés pas que ce soit les miracles ny les vertus apparentes qui ont rendu Saintz tous ceux qui sont au ciel. O non certes ! il y a un nombre infiny de Saintz qui ont tousjours esté cachés en cette vie, qui n'ont point fait de miracles, et de la sainteté desquelz on ne fait aucune mention, qui sont neanmoins exaltés au ciel par dessus ceux qui ont fait beaucoup, et qui sont honnorés dans l'Eglise. Ce fut un coup de la divine Providence de reveler et faire connoistre au monde la sainteté de S. Paul, premier hermite, qui vivoit dans le desert si inconnu et si peu estimé des hommes. Mais, ô Dieu ! combien pensés-vous qu'il y a eu d'autres Saints qui ont vescu dans les desertz, dans les boutiques, dans les maisons devotes et dans les monasteres, qui ont esté inconnus aux yeux du monde pendant leur vie, et qui sont maintenant exaltés dans la gloire par dessus ceux qui ont esté connus et honnorés en la terre ? C'est pourquoy la sainte Eglise, considerant la feste qui se fait au ciel de tous les Saints en

general, pour s'y conformer, a institué celle que nous celebrons aujourd'huy.

Les astrologues admirent la grande correspondance et le merveilleux rapport que la terre a avec le ciel, et ce rapport est tel que l'on peut dire que le ciel est le mary de la terre, et qu'elle ne peut rien produire que par ses influences. Or je ne veux pas m'estendre à parler en ce lieu des influences que les philosophes disent que le ciel respand sur la terre, qui font qu'elle vient à produire des fruitz, des arbres, des plantes et des fleurs, ny des recompenses que la terre rend au ciel, luy exposant tout ce qu'elle a produit par le moyen des influences qu'elle a receuës de luy, et comme elle luy envoye des vapeurs qui montent au ciel comme la fumée de l'encens, et le ciel les ayant receuës les luy renvoye pour la feconder par la pluye et la rosée. Bref, c'est une chose admirable de voir le grand rapport et la parfaitte correspondance qu'il y a entre le ciel et la terre. Mais, ô Dieu! que c'est chose bien plus admirable de voir le grand rapport qu'il y a entre la Hierusalem celeste et la terrestre, entre l'Eglise triomphante et la militante, dautant que l'Eglise militante fait çà bas en terre, autant qu'il luy est possible, tout ce qu'elle croit se faire là haut en la triomphante, et, comme une bonne mere, elle tire tout ce qu'elle peut de la Hierusalem celeste pour en nourrir ses enfans, taschant de les conformer en tout ce qu'elle peut aux habitans du ciel. C'est pourquoy, considerant les festes qui s'y font, pour honnorer le martyre et triomphe de chaque Saint en particulier, elle en fait de mesme çà bas en terre. Voyés, je vous prie, comme elle chante la ferveur et constance d'un S. Laurent en celebrant sa feste, comme elle admire un S. Barthelemy au jour de son martyre; et ainsi des autres Saints. Mais outre les festes particulieres que l'Eglise fait de chaque Saint, voyant qu'il se fait au ciel une resjouyssance generale de tous ces bienheureux espritz, pour s'y conformer, elle fait le mesme

aujourd'huy ; ce qu'elle nous fait entendre par ces parolles qu'elle chante au commencement de la sainte messe : *Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore Sanctorum omnium, etc.,* Resjouyssons-nous tous en nostre Seigneur, dit-elle, pour la feste de tous les Saints, chantons et celebrons leurs triomphes et victoires ; et autres semblables parolles de resjouyssances et d'exaltation, par lesquelles elle nous invite à faire cette solemnité.

Donc pour suivre le dessein de la sainte Eglise, je diray quelque chose de ce qu'il faut faire pour bien celebrer cette feste, le plus briefvement et familierement qu'il me sera possible, et diviseray mon discours en trois poinctz.

Dieu de toute eternité a desiré de nous donner sa grace et nous faire ressentir les effetz de sa misericorde, et ceux de sa justice par laquelle il nous veut donner la gloire pour recompense de nos bonnes œuvres, sa bonté nous ayant mis en ce monde, où nous pouvons meriter ou demeriter. Or neanmoins, bien qu'il nous donne la gloire par sa justice, pour recompense de nos bonnes œuvres et des travaux que nous avons endurés pour son amour, il nous la donne aussi par sa misericorde, dautant qu'elle surpasse infiniment le loyer que meritent nos bonnes œuvres. Mais afin d'obtenir les graces requises pour parvenir à cette gloire, il veut que nous nous servions de l'invocation des Saintz et qu'ilz soient nos mediateurs, afin que nous puissions recevoir, par leurs entremises et par leurs intercessions, ce que nous ne meritons pas d'obtenir sans icelles. Or est-il que ces ames bienheureuses, les anges, les cherubins et seraphins, nous aymant parfaittement, non seulement ilz nous desirent, ains aussi ilz nous procurent les graces de Dieu, poussés par le motif de l'amour et charité qu'ilz ont pour luy ; dautant que l'amour du prochain procede et naist de l'amour de Dieu, comme de sa source : et de là vient le desir tres-ardent qu'ilz ont que sa divine misericorde nous donne sa grace en ce

monde et la gloire en l'autre. Mais les Saints ont encore un autre motif qui leur fait souhaitter et demander à Dieu qu'il nous donne sa grace; c'est qu'ilz voyent le grand desir qu'il a de nous la départir, ce qui fait qu'ilz nous la desirent et procurent avec un amour dautant plus grand qu'ilz le voyent grand en Dieu. Et c'est là leur principal et plus excellent motif; car voyant que nous avons esté creés pour la gloire eternelle, et que c'est pour jouyr de cette gloire que sa divine bonté nous a racheptés, et qu'il ne desire rien tant que nous jouyssions du fruit de notre redemption, ilz conforment leurs desirs à celuy de sa divine Majesté en procurant nostre salut autant qu'il leur est possible par leurs prieres et intercessions. Mais neanmoins, afin que les Saints prient et intercedent pour nous, il nous les faut invoquer et demander leur secours; et c'est en cette sorte que nous devons celebrer leurs festes, nous servant du pouvoir qu'ilz ont auprés de Dieu, pour obtenir de sa misericorde les graces et faveurs dont nous avons besoin : et sa divine Majesté a si aggreable qu'on se serve de l'invocation des Saints, que voulant départir quelque faveur aux hommes, il les inspire souvent de se servir de leur entremise, et luy-mesme les provoque à prier pour nous, en leur faysant voir combien il desire qu'ilz le prient de nous donner les graces qui nous sont necessaires pour nostre salut. C'est pourquoy l'Eglise demande à Dieu qu'il excite ses Saints à prier pour nous. Nous devons donc avec toute confiance les prier, et nous addresser à eux specialement au jour de leurs festes, et ne faut point douter qu'ilz ne nous escoutent et fassent volontiers ce dequoy nous les supplions.

Mais dautant que nous parlons icy de la priere, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose. Il faut donc sçavoir qu'il y a trois personnes qui interviennent à la priere : la premiere est celle que l'on prie; la seconde est celle qui demande, et la troisieme celle qui prie. Quant à la pre-

miere personne, qui est celle que l'on prie, ce ne peut jamais estre que Dieu ; car c'est luy seul qui tient en soy tous les thresors de la grace et de la gloire : et pour cela lorsque nous prions les Saints, nous ne leur disons pas qu'ilz nous accordent ou qu'ilz nous départent telle grace ou telle vertu, mais bien qu'ilz nous l'impetrent, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner des graces, comme il luy plaist, et à qui il luy plaist.

Or on peut prier Dieu en deux façons, à sçavoir immediatement et mediatement : prier immediatement, c'est s'addresser directement à luy sans l'entremise d'aucune creature, comme fit la Cananée, et plusieurs autres que nous lisons en la sainte Escriture, lesquelz prierent directement nostre Seigneur, et receurent de grandes graces de sa divine bonté, à cause de la confiance et de l'humilité avec laquelle ilz accompagnerent leurs prieres, ainsi que fit le saint patriarche Abraham : *Loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis* [1] ; Je parleray à mon Seigneur, dit-il, encore que je ne sois que poudre et cendre, et une chose de neant ; neanmoins je m'addresseray à luy, parce qu'il est mon Createur et que je suis sa creature. Le publicain et la Samaritaine, priant immediatement nostre Seigneur, receurent la remission de leurs pechés : ce qui fut encore octroyé à plusieurs autres, Dieu pouvant par luy-mesme donner ce qu'il luy plaist, sans qu'il aye besoin pour cela de l'ayde et secours d'aucune creature.

Prier Dieu mediatement, c'est prier par le moyen de la glorieuse Vierge, des Anges et des Saints, et c'est de cette priere que se servit le centurion, lequel envoya ses amis prier nostre Seigneur qu'il vinst guerir son serviteur ; et la Cananée, qui apres avoir prié immediatement nostre Seigneur, se voyant rejettée de luy, pria mediatement par le moyen des Apostres, s'addressant à eux afin qu'ilz fussent ses advo-

[1] Gen., XVIII.

catz. Or cette façon de prier est tres-bonne et bien meritoire, parce qu'elle est humble, et procede de la connoissance que nous avons de nostre indignité et bassesse, qui fait que n'osant approcher de Dieu pour luy demander nos necessités, nous nous addressons aux Saints, asseurés que nous sommes que nos prieres, qui d'elles-mesmes sont extrémement foibles et impuissantes, estant meslées avec celles de ces bienheureux espritz, auront par ce moyen beaucoup plus de force et d'efficace.

La priere immediate est une priere toute filiale, pleine d'amour et de confiance en laquelle nous nous addressons à Dieu, comme à nostre Pere, suyvant ce que luy-mesme nous enseigne au commencement de l'orayson dominicale, où il veut que nous l'appellions nostre Pere. O Dieu! que cette parolle est pleine d'amour, et qu'elle remplit le cœur de douceur et de confiance! Ce que nous voyons par les demandes que nous luy faysons ensuitte; car apres l'avoir appellé nostre Pere, nous luy demandons son royaume, et que sa volonté sait faite çà bas en terre par les hommes, comme elle l'est dans le ciel par les bienheureux. O que ces demandes sont grandes!

La seconde personne qui intervient en la priere, est celle qui demande : mais remarqués que je ne parle pas de celle qui prie, ains de celle qui demande; car il y a bien de la difference entre prier et demander. Le maistre demande bien quelque chose à son serviteur, mais il ne le prie pas de la luy donner; ains au contraire, en luy demandant ce qu'il desire, il luy commande de le luy donner : de mesme un autre, en demandant quelque chose qui luy est deuë, n'use point de prieres, parce qu'il demande ce qui luy appartient par justice. C'est une question qui est debattuë entre les theologiens scholastiques, à sçavoir si nostre Seigneur, entant qu'homme, prie pour nous; car S. Jean dit qu'il est nostre advocat et mediateur, *Advocatum habemus apud Patrem*

Jesum Christum justum : sçavoir, s'il faut que les advocatz et mediateurs prient. Il y a diverses opinions sur ce sujet; mais il me semble que l'on se peut arrester à ces parolles que nostre Seigneur dit à ses Apostres, qui sont rapportées dans le XVIe chapitre de l'Evangile du mesme S. Jean : *Et non dico vobis, quia ego rogabo Patrem de vobis,* Et je ne vous dy pas que je prieray mon Pere pour vous; car il y a bien de la difference entre prier et demander, comme nous venons de dire. Certes, il n'y a point de doute que nostre Seigneur Jesus-Christ demande pour nous le royaume des cieux, qu'il nous a acquis au prix de son sang et de sa vie; c'est pourquoy il le demande comme chose qui luy appartient par justice ; et ainsi de toutes les autres demandes qu'il fait à son Pere eternel pour nous. Or bien neanmoins que l'on objecte que nostre Seigneur, entant qu'homme, demande par forme de supplication et de priere, se rendant nostre mediateur, il est vray pourtant que tout ce qu'il demande luy appartient par droit de justice.

La troisieme personne qui intervient en la priere, c'est la creature raisonnable. Mais pour laisser à part tout ce qui se pourroit dire sur ce sujet, nous ne parlerons maintenant que de nous autres Chrestiens qui vivons en cette vallée de miseres, qui connoissant la difficulté que nous avons de nous sauver, à cause de l'infirmité de nostre nature, prions et envoyons nos requestes et nos souspirs au ciel, implorant le secours de Dieu, luy demandant sa grace; et afin de l'obtenir plus facilement, nous nous servons de l'invocation des Saints, les priant qu'ilz intercedent pour nous qui sommes encore pelerins et estrangers sur cette terre, et qu'ilz nous aydent à parvenir à cette felicité eternelle de laquelle ilz sont jouyssans. Mais, helas! miserables et chetives creatures que nous sommes, nos prieres sont si froides, si lasches et si foibles, qu'elles ne meritent pas d'estre exaucées de Dieu. O qu'il y a une grande difference et dispropor-

tion entre les prieres de ces bienheureux espritz et les nostres! car ilz prient et chantent continuellement les loüanges de Dieu, mais avec une si profonde humilité, et avec tant de ferveur, d'amour et de fermeté, qu'elles sont d'un prix et d'une valeur inestimable : c'est pourquoy les nostres chetives estant meslées parmi celles de ces bienheureux, viennent à prendre une force et vertu admirable, ressemblant à une goutte d'eau, laquelle estant jettée dans un tonneau de vin, en prend la force et la vertu, et par ce moyen perd sa foiblesse, laissant d'estre ce qu'elle estoit auparavant, pour se convertir en vin : ainsi quand nos prieres sont presentées à Dieu en l'union de celles des Saints, par ce sacré meslange elles viennent à perdre leur foiblesse et à prendre une grande force et vigueur, et par ce moyen elles sont renduës plus precieuses devant Dieu, et meritoires pour nous et pour nostre prochain.

Pour mon second poinct, je dy que c'est une chose tres-certaine que les Saints prient pour nous, dautant plus ardemment et fortement, que plus ilz voyent dans l'essence divine que Dieu desire nostre salut et beatitude. Nous en devons faire de mesme à l'endroit de nostre prochain, nous employant à son service, et l'aydant autant que nous pourrons à se sauver, avec une charité non point envieuse ny interessée, mais qui regarde purement Dieu, et n'aye point d'autre objet que sa gloire. O! si nous pouvions un peu comprendre quelle est la charité des Saints, et de quelle ferveur et humilité ilz accompagnent leurs prieres, nous aurions sans doute grand sujet de nous confondre, si nous venions à faire comparaison du peu d'humilité qui se treuve en nos prieres çà bas en terre, avec celles dont ilz prient là haut au ciel, ce qui procede de la veuë et claire connoissance qu'ilz ont sans ombre ny figure de la grandeur immense de Dieu, et de la distance infinie qu'il y a entre la creature et le Createur : et dautant plus qu'ilz ont de degrés de gloire,

et qu'ilz sont plus esleves, dautant plus connoissent-ilz cette distance infinie, et par consequent leur humilité est plus profonde.

Que si une personne en cette vie, par un frequent exercice des considerations et meditations de la grandeur de Dieu et de la bassesse de la creature, vient à connoistre une si grande disproportion et esloignement de l'une à l'autre, que cette connoissance la fait abaisser et humilier, en sorte qu'elle se voudroit cacher et abysmer jusques dans son neant, ne treuvant point de lieu, ce luy semble, assés bas pour son indignité : quelle doit estre donc, je vous prie, l'humilité de ces ames bienheureuses, qui voyent clairement la grandeur et majesté infinie de Dieu? Certes, l'humilité que la tres-sainte Vierge a euë en cette vie a esté tres-grande, dautant qu'elle avoit plus de connoissance de Dieu qu'aucune autre creature. Il est vray que celle avec laquelle elle prononça ces sacrées parolles, au jour de l'Incarnation : *Ecce ancilla Domini,* fut si grande, qu'elle estonna les Anges, de voir qu'il y eust une creature si humble en la terre : mais l'humilité que cette glorieuse Vierge a maintenant dans le ciel est incomparablement plus grande, parce qu'elle a mille fois plus de connoissance de la grandeur infinie de Dieu et de ses souveraines perfections, qu'elle n'avoit pas en ce monde ; cette connoissance estant le plus fort et le plus excellent motif pour nous humilier, et nous faire abaisser jusques dans nostre neant, que nous puissions avoir.

Il n'y a donc point de doute que les prieres des Saints estant faites avec une si profonde humilité, ne soient tres-meritoires et tres-aggreables à Dieu, et ne nous puissent par consequent obtenir beaucoup de graces. Or il faut neanmoins, si nous en voulons ressentir les effetz, que nous sçachions nous en prevaloir ; car si de nostre costé nous ne cooperons, il est certain que nous nous rendrons indignes de leurs suffrages. Mais considerés, je vous prie, seroit-il à propos de

demander aux Saints qu'ils prient pour nous et nous obtiennent quelque grace, si de nostre costé nous ne nous voulons disposer à la recevoir? Nous les prions qu'ilz nous obtiennent les vertus, et nous n'en voulons pas embrasser la prattique, ny n'en voulons faire aucun acte : et neanmoins nous voulons qu'ilz intercedent pour nous, quoy que bien souvent nous fassions les actes contraires aux vertus que nous leur demandons.

O certes! ne nous abusons pas; car Dieu veut que nous cooperions à ses dons, et quand nous luy demandons quelque vertu par l'entremise des Saints, il ne nous la donnera jamais, si nous ne nous mettons en l'exercice d'icelle. Dieu nous a creés sans nous, c'est à dire, lorsque nous n'estions point, il nous tira du neant et nous donna l'estre; mais il ne nous veut pas sauver sans nous, comme dit S. Augustin, *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te;* et bien qu'il nous laisse nostre liberté sans la vouloir forcer, il veut neanmoins nostre consentement et cooperation à sa grace, afin de nous appliquer le fruit de nostre redemption, sans laquelle nous ne sçaurions aller au ciel, n'y ayant point d'autre porte pour y entrer. C'est pourquoy l'Eglise termine toutes ses prieres, *Per Dominum nostrum Jesum Christum,* par nostre Seigneur Jesus-Christ, pour nous monstrer que les prieres, ny des Anges, ny des Saints, ny des hommes, ne peuvent estre exaucées du Pere eternel, si ce n'est au nom de son Filz; dautant que nulle creature, suyvant son divin decret, n'eust jamais peu parvenir à la gloire, non pas mesme la sacrée Vierge, que par la mort et passion de nostre Seigneur, qui nous l'a meritée. Les Saints donc prient que le merite de sa Passion nous soit appliqué, et à mesure que nous correspondons aux graces de Dieu, il nous en donne tousjours de nouvelles; ce qui estant connu des Saints, ilz prient avec beaucoup de ferveur sa bonté infinie qu'elle les respande abondamment sur nous, à quoy ils sont grandement incités par le playsir

qu'ilz voyent que Dieu prend de se communiquer à ses creatures. Donc si nous voulons nous rendre dignes des suffrages des Saints, il nous faut prattiquer fidellement les vertus que nous demandons à Dieu par leur intercession.

Pour mon troisieme poinct, je dy qu'il nous faut embrasser la prattique des maximes evangeliques que l'Eglise nous propose en ce jour. *Videns Jesus turbas ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos;* Jesus, dit le texte sacré, voyant une grande multitude de peuple qui le suivoit pour entendre sa doctrine, se retira sur une montagne, et s'estant assis, ouvrant sa sainte bouche, il dit ces divines parolles qui contiennent toute la perfection chrestienne : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux) : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Bienheureux sont les debonnaires, car ilz possederont la terre) : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* (Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ilz seront consolés) : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (Bienheureux enfin ceux qui seront persecutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux). O Dieu! que cette doctrine est contraire à l'esprit et aux maximes du monde!

L'Escriture sainte rapporte que Nabuchodonosor vid en songe une grande statuë qui avoit la teste d'or, les bras d'argent, le ventre d'airain, les jambes de fer et les pieds de terre : mais comme il consideroit la beauté de cette statuë, il vid venir une petite pierre de dessus une montagne, qui heurtant les pieds de cette statuë, la renversa par terre et la reduisit en cendres qui furent emportées par le vent; et ainsi elle disparut. O mes cheres Seurs, c'est à vous à qui je parle, car vous n'estes pas encore tout à fait hors du monde, vous estes seulement comme estoient les Nazareens, esloignées et sequestrées du monde et de ses vanités. Qu'est-ce, je vous

rie, que cette statuë nous represente, sinon le monde, ou plustost l'orgueil et la vanité du monde, qui a la teste d'or et les pieds de terre; et cette montagne de laquelle est descenduë cette petite pierre ne nous represente-t'elle pas tres à propos nostre souverain Seigneur et Maistre, de la bouche duquel est sortie cette petite pierre des huict beatitudes, qui a renversé cette statuë de la vanité du monde, faysant que tant et tant de personnes ont quitté les richesses, honneurs et dignités de la terre, pour se rendre pauvres, vilz et abjetz? O Dieu! il est vray que cette doctrine evangelique ayant esté respanduë par tout l'univers, a esté embrassée de plusieurs, qui ont mesprisé le monde avec toutes ses vanités.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, dit nostre Seigneur; et le monde dit : Bienheureux sont ceux qui sont riches et qui ont toutes sortes de commodités en cette vie; comme au contraire : Malheureux sont les pauvres. Mais nostre Seigneur voyant la folie et la vanité du monde, et les choses en quoy il constituë sa beatitude, jette une petite pierre au pied de cette statuë, et dit en premier lieu : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux; comme au contraire : Malheur aux riches, c'est à dire à ceux qui ont leurs affections attachées aux richesses; car outre qu'ilz n'auront pas le royaume des cieux, ilz seront eternellement malheureux, et n'auront pour recompense que l'enfer et la compagnie des demons. Bienheureux sont les debonnaires, dit nostre Seigneur; car ilz possederont la terre. Or dautant que cette debonnaireté veut que l'on reprime les mouvemens de cholere, que l'on soit doux, cordial et plein de mansuetude envers le prochain, que l'on pardonne à son ennemy, que l'on supporte les mespris; la vanité du monde, qui a un esprit tout contraire à cela, dit : Bienheureux celuy qui se venge de son ennemy, qui se fait craindre et redouter, et auquel on n'oseroit dire un mot de mespris; et estime malheureux celuy qui est doux et patient parmi les injures et

adversités. Nostre Seigneur jette encore cette petite pierre contre cette statuë, et dit : Bienheureux sont les debonnaires, car ilz possederont la terre ; et par ces parolles il destruit cette fierté et arrogance en laquelle les mondains fondent leur beatitude. Bienheureux, dit nostre Seigneur, ceux qui pleurent, car ilz seront consolés : et le monde tout au contraire dit : Bienheureux ceux qui prennent leurs playsirs et jouyssent de toutes sortes de contentemens. Enfin bienheureux, dit nostre Seigneur, sont ceux qui ont faim et soif de justice, et qui sont persecutés pour la justice : et le monde ne dit-il pas au rebours? ne va-t'il pas constituant son bonheur en tout ce qui est contraire aux preceptes de nostre Seigneur? lequel considerant cette statuë, non point en songe comme Nabuchodonosor, mais en verité et effet, voyant qu'elle n'avoit que des pieds de terre, c'est à dire, que tout ce que le monde prise et estime n'est fondé que sur des choses perissables et transitoires, il jette pour la renverser cette petite pierre des huict beatitudes, qui contiennent, ainsi que nous avons dit, toute la perfection chrestienne.

Mais le monde voyant sa gloire renversée, et qu'on la quittoit pour embrasser la pauvreté, le mespris, les larmes et la persecution, la prudence humaine s'y est glissée, et a treuvé mille interpretations contraires à ces beatitudes. O Dieu, dit-elle, il est vray que les pauvres d'esprit sont bienheureux ; mais n'est-ce pas estre pauvre d'esprit que d'avoir l'usage des richesses, et posseder des biens et dignités, pourveu qu'on n'y attache pas son affection? Pour estre pauvre d'esprit, il suffit d'estre Religieux et d'avoir quitté le monde. Il est vray que c'est desja en quelque façon estre pauvre ; mais, helas ! ce n'est pas ainsi que l'entend nostre Seigneur : il est bien difficile, dit S. Augustin, de posseder beaucoup de biens et d'honneurs sans y meltre son affection. Ha ! certes, il ne suffit pas de s'estre fait Religieux, et d'avoir tout quitté pour se rendre pauvre, si apres on vient à ne

vouloir manquer d'aucune chose. Faire le vœu de pauvreté, et n'en vouloir ressentir aucune incommodité, mais desirer, nonobstant ce vœu, d'avoir mieux ses aises et commodités qu'auparavant, ha! qu'une telle pauvreté est imparfaitte et desaggreable à Dieu! O certes! ce n'est pas de telle pauvreté que nostre Seigneur veut parler, et ce n'est pas ainsi que luy et ses Saintz l'on prattiquée! il est mort tout nud sur la croix, et ses Saintz l'ont imité en quittant tout, et s'exposant courageusement à souffrir toutes les incommodités que la pauvreté porte avec soy. Mais qui eust demandé à ces saintz Religieux qui vivoient anciennement dans les desertz : O grands Saintz! qui vous a reduitz en cette grande pauvreté et nudité? et qui est-ce qui vous a ainsi despoüillés de toutes choses? C'est, eussent-ilz dit, cette admirable pauvreté à laquelle est promis le royaume des cieux, c'est elle qui nous fait tout quitter et patir de la sorte. Or ce que la prudence humaine treuve à redire sur la pauvreté, elle en fait de mesme de toutes les autres beatitudes. Mais il ne faut point tant d'interpretations; il faut aller simplement et se tenir au pied de la lettre.

Doncques si nous voulons imiter les Saints et faire profession de garder la pauvreté, embrassons de bon cœur les peines et incommodités qui la suivent; soyons doux et debonnaires envers nostre prochain; pleurons si nous voulons estre consolés, je veux dire des larmes spirituelles; car ces parolles : *Beati qui lugent,* Bienheureux ceux qui pleurent, s'entendent specialement de ceux qui pleurent leurs pechés et ceux d'autruy à cause que Dieu en est offensé, ou qui pleurent son absence, comme faisoit David, qui detrempoit son pain dans ses larmes nuict et jour, quand on luy demandoit où estoit son Dieu : *Fuerunt mihi lachrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?* Il est vray qu'on ne peut pas tousjours avoir ces larmes, aussi ne sont-elles pas necessaires pour nostre salut; mais

on peut tousjours avoir le desir d'icelles, et demeurer devant Dieu avec un cœur contrit et humilié. En somme, pour conclure ce discours, soyons alterés et affamés de justice, et endurons de bon cœur les mespris et persecutions pour la justice, taschant, autant qu'il nous sera possible, de suivre et d'imiter l'exemple des Saintz, affin que nous puissions, apres cette vie, estre admis en leur compagnie dans le ciel, pour y glorifier eternellement avec eux le Pere, le Filz et le saint Esprit. Ainsi soit-il.

TROISIEME SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS[1].

Credo communionem Sanctorum.

Je croy la communion des Saints.

La feste que nous celebrons aujourd'huy est pleine d'un si grand nombre de matieres propres pour monstrer sa grandeur et solemnité, que les predicateurs s'esgayent parmi la varieté et affluence des sujetz dont ilz peuvent traitter en ce jour. Les uns prennent playsir à parler de la gloire et felicité des Saintz ; les autres, autant utilement que loüablement, parlent de leurs vertus ; d'autres parlent de cet admirable sermon des huict beatitudes que nostre Seigneur prononça sur la montagne, se voyant suivy d'une grande multitude de peuple.

Mais pour moy, je desire aujourd'huy, au discours que j'ay dessein de vous faire, me conformer et suivre, autant qu'il me sera possible, l'intention de la sainte Eglise, en vous entretenant familierement de l'un des articles de nostre foy, à sçavoir de la communion des Saintz, qui se peut entendre et expliquer en diverses façons, mais specialement par deux sortes d'amours, lesquelz se declarent beaucoup mieux quand on parle de ce qui regarde Dieu, que non pas quand on parle de ce qui regarde les creatures : dont le premier est l'amour de complaysance, et le second l'amour de bienveillance, qui feront les deux premiers poincts de cette exhortation ; et pour le troisieme, nous par-

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit de 1643).

ærons d'une autre sorte d'amour qu'on appelle l'amour d'imitation.

Par l'amour de complaysance nous nous playsons au bien que possede celuy que nous aymons; et par l'amour de bienveillance, nous luy en desirons plus qu'il n'en possede. Or il n'y a nul doute qu'on ne puisse aymer Dieu de l'amour de complaysance; mais pour l'amour de bienveillance, il semble qu'il soit impossible de l'aymer de cet amour, dautant que nous ne pouvons desirer aucun bien à Dieu qu'il ne possede souverainement. Par l'amour de complaysance nous nous resjouyssons de ce que Dieu est eternel, immense, incomprehensible, et en un mot de ce qu'il est Dieu, disant avec le Prophete : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (Vous estes mon Dieu, parceque vous vous suffisés à vous-mesme, et n'avés pas besoin de vos creatures, ny de leurs biens).

Mais quant à l'amour de bienveillance, comment le pourrions-nous exercer à l'endroit de Dieu, puisqu'estant infiny, et l'infinité mesme, on ne luy sçauroit souhaiter plus de gloire, de sainteté et de perfection qu'il n'en a, puisqu'il est immense en grandeur, et que sa gloire surpasse infiniment celle des Cherubins et Seraphins, des Throsnes et de tous les espritz celestes, et qu'en somme toute la perfection des Saintz mise ensemble, et mesme celle de la glorieuse Vierge, quoy que tres-grande, n'est rien en comparaison de celle de Dieu qui est la cause, et la source de toute la gloire et perfection des bienheureux, dautant que c'est de luy de qui elle procede, et qui la leur communique; en telle sorte neanmoins, qu'ilz peuvent tousjours recevoir quelque accroissement en la gloire qu'ilz possedent, sinon essentielle, du moins accidentelle; mais la gloire et perfection de Dieu ne procedant de personne, il n'y peut avoir en icelle d'accroissement ny de diminution. Comment ferons-nous donc pour l'aymer de l'amour de bienveillance? O certes! nous ne

pouvons exercer cet amour envers Dieu que par imagination de choses impossibles, comme en luy disant, que si nous luy pouvions souhaitter plus de gloire et de perfection qu'il n'en a, nous le luy desirerions et procurerions au prix mesme de nostre vie, de nostre estre, et de tout ce qui est au monde, s'il estoit en nostre pouvoir.

Voyons maintenant comme la communion des Saintz se peut entendre et expliquer par l'amour de complaysance et par l'amour de bienveillance. Premierement, quand nous disons : Je crois la communion des Saintz, c'est à dire, que par cet amour de complaysance tous les biens que les Saintz ont dans le ciel nous sont communs, et que nous y participons, et que les Saintz participent aussi aux petitz biens que nous autres mortelz avons icy bas. Car ne pensés pas que, quoy que les Saintz soient au ciel, et que nous soyons en terre, cela empesche la communion et participation que nous avons avec eux; ô non, certes! la mort n'a pas le pouvoir de faire cette des-union. Nous n'avons tous qu'un mesme chef qui est Jesus-Christ, et nostre union estant fondée en luy, la mort n'aura jamais aucun pouvoir de la rompre : *Quis nos separabit a charitate Christi?* Qui est-ce qui nous separera de la charité de Jesus-Christ? disoit S. Paul. Je suis certain que ny les anges, ny les vertus, ny le ciel, ny la terre, ny l'enfer, ny chose quelconque, ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ. Or cette charité n'est autre que la communion des Saintz, avec lesquelz nous sommes maintenant unis d'esprit; et quand nous mourrons, si Dieu nous fait la grace d'estre sauvés, nous serons plus unis avec eux que nous n'aurons jamais esté avec les plus chers amis que nous ayons eu çà bas en terre : et les biens ausquelz nous participons par cette communion sont inexplicables, tant à cause de leur grandeur, que pour la multitude innombrable d'anges et d'ames bienheureuses qu'il y a dans la gloire.

Il est dit en plusieurs endroits de l'Escriture sainte, qu'il y a des anges dans le ciel en telle quantité, que le nombre en est inconcevable : *Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei* (Mille milliers le servoient, et dix mille millions assistoient devant sa face), dit Daniel, parlant des anges : et quoy qu'il en tombast une grande partie dans l'enfer quand Lucifer se revolta contre Dieu, au rapport de l'Escriture sainte qui dit que cet esprit superbe tira apres soy la troisieme partie des estoilles du ciel, c'est à dire des anges; neanmoins bien qu'il n'y en demeurast que les deux tiers, le nombre en est si grand, qu'il nous est impossible de le concevoir.

Mais outre ces espritz angeliques, il y a encore des Ames bienheureuses en si grand nombre, que personne ne les sçauroit compter : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu Agni;* Je vis, dit S. Jean en son Apocalypse, une si grande troupe d'Ames bienheureuses de toutes les nations qui sont sous le ciel, qui estoient devant le throsne de Dieu et en la presence de l'Agneau, qu'il estoit impossible de les nombrer. Combien pensés-vous qu'il y a eu de Saintz depuis la creation du monde jusques à maintenant? Certes, cela ne se peut imaginer. S. Hierosme parlant de la grande multitude des bienheureux, disoit de son tems, que si l'Eglise eust voulu faire commemoration de tous les martyrs, elle en eust bien compté sept mille chaque jour de ceux que l'on sçavoit asseurement avoir esté martyrisés, outre ceux qu'on ne sçavoit pas. Si donc dés ce tems-là il y avoit tant de martyrs, combien pensés-vous qu'il y en a eu depuis? sans parler des docteurs, des confesseurs et des vierges, dont le nombre indicible nous est inconnu. C'est pourquoy aujourd'huy nous faisons la feste en general, non seulement des Saintz, que nous connoissons, mais encore de ceux que nous ne connoissons pas, et des Seraphins, Che-

rubins, et de tous les Anges, lesquelz se resjouissent en cette feste, loüant et benissant Dieu de la grace qu'il a faite aux Saintz; et l'Eglise, participant à cette joye, nous invite à nous resjouyr en ce jour, et à loüer Dieu et ses Saintz.

Mais pour nous bien et saintement resjouyr en cette feste, et la celebrer selon l'intention de la sainte Eglise, il faut exercer l'amour de complaysance et de bienveillance à l'endroit des Saintz qui sont au ciel, puisque nous le pouvons facilement faire, en considerant cette Hierusalem celeste, où ces ames bienheureuses sont jouyssantes d'une si grande gloire et felicité, voyant qu'elles sont hors des perilz et dangers de ce monde, où nous autres mortelz sommes continuellement exposés au hazard de nous perdre; considerant cela, dis-je, nous devons faire des actes de complaysance, nous resjouyssant et estant aussi aises de leur gloire et felicité, comme si nous en jouyssions nous-mesmes. Or c'est cette complaysance qui fait la communion des Saintz; car à mesure que nous nous complaysons aux biens qu'ilz ont, nous nous en rendons participans, la complaysance ayant cet effet de tirer à soy le bien de la chose aymée, pour se le rendre propre, n'estant pas possible d'aymer de cet amour sans avoir la participation et communion des biens de ceux qu'on ayme. Les bienheureux ayment Dieu dans le ciel de cet amour de complaysance, qui est la cause principale de leur beatitude; car voyant clairement les grandeurs et perfections de Dieu, avec tous ses attributz divins, ilz l'ayment souverainement, et se complaysent de voir en luy tant de perfections, et par cette complaysance ilz les attirent à eux, et en sont faitz participans.

La pluspart des docteurs tiennent que la gloire et felicité des bienheureux consiste specialement en l'entendement, par lequel ilz voient et connoissent Dieu : mais il y en a plusieurs qui estiment que c'est en la volonté, par laquelle ilz l'ayment de cét amour de complaysance; dautant que par

cette complaysance ilz jouyssent des biens qui sont en Dieu, comme s'ilz leur estoient propres, et sont faitz possesseurs de Dieu, tirant à eux ses souveraines perfections, et sont possedés de Dieu par l'application qu'ilz ont à luy; de sorte qu'ilz peuvent bien dire que Dieu est à eux, et qu'ilz sont à Dieu : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Mon bien-aymé est tout à moy, et je suis tout à luy). Hé! mon Dieu! qui a plus de joye de vos perfections, ou vous qui en jouissés, ou moy qui m'en resjouys? Vous les possedés, et elles sont vostres, parcequ'elles sont unies à vostre essence; et moy je les possede, et elles sont miennes, parcequ'elles sont unies à mon esprit par complaysance. De mesme je dy, que par l'amour de complaysance que nous prattiquons envers les Saintz, nous entrons en la communion, c'est à dire, en la participation de leurs biens.

Or pour mon second poinct, je dy que l'amour de bienveillance se doit aussi prattiquer envers les Saintz, lesquelz bien qu'ilz soient parfaittement contens, rassasiés et assouvis de la felicité qu'ilz possedent, sans que nous puissions accroistre leur gloire essentielle, qui consiste à voir Dieu face à face et à l'aymer souverainement; si est-ce que nous leur pouvons causer un accroissement de gloire accidentelle, et partant prattiquer l'amour de bienveillance en leur souhaittant les biens qu'ilz n'ont pas encore, à sçavoir la resurrection et reunion de leurs corps avec leurs ames; dautant que c'est en cela que consiste une partie de leur gloire, non pas essentielle, qui appartient à l'ame; car elle ne sera point accruë par la resurrection de la chair, mais accidentelle appartenante au corps, laquelle ne sera point pleine ny entiere, que cette reunion ne soit faite, parceque les Saintz sont des hommes comme nous. Or pour faire un homme parfait, il faut qu'il aye une ame et un corps; d'où vient qu'on dit que l'homme est un composé d'ame et de corps, bien que ce soit principalement l'ame qui fait l'homme;

mais la mort qui est entrée au monde par le peché separe l'ame d'avec le corps, pour un tems seulement, dautant que nous esperons et croyons en la resurrection de la chair, par laquelle nos corps seront reunis à nos ames, et par cette reunion ilz participeront à leur gloire et felicité, ou à leur peine et damnation eternelle.

L'Eglise donc en ce jour exerce non seulement l'amour de complaysance à l'endroit des Saints, se resjouyssant de la gloire que desja ilz possedent, ensuitte de quoy elle convie ses enfans à s'y complaire, et à glorifier Dieu qui les a faitz Saints; mais encore elle fait des actes de bienveillance, lorsqu'elle leur souhaitte la resurrection de la chair, comme nous voyons en plusieurs psalmes et cantiques de la sainte Escriture, où elle demande à Dieu cette resurrection : ce que nous faysons aussi tous les jours en l'orayson dominicale; car que veulent dire ces parolles : *Adveniat regnum tuum* (Vostre royâume nous advienne), sinon que nous representons à Dieu le grand desir que nous avons de la reunion des ames avec leurs corps, qui est comme si nous disions : O Seigneur, vostre royaume est desja venu et preparé pour les Saints, non seulement pour ceux qui sont au ciel, mais encore pour ceux qui n'y sont pas, dautant que Dieu desire de sauver tout le monde, *Vult omnes homines salvos fieri;* et pour cela il a mis son royaume à nostre choix et disposition : c'est à nous de nous servir de la liberté qu'il nous a donnée pour le choisir ou non; si nous le voulons choisir, il nous donne suffisamment des graces pour y parvenir. Vostre royaume nous advienne, ô Seigneur, disons-nous : il est desja advenu aux Saints, c'est à dire, à ces ames glorieuses qui sont au ciel; et quant à nous autres mortelz, qui sommes çà bas en terre, il nous est aussi desja advenu; car les justes le possedent par desir et esperance, puisque vous l'avés mis en leur choix et disposition. Mais vostre royaume nous advienne, c'est à dire que cette resurrection de la chair se fasse, et que

ces corps reduitz en cendres soient transformés par la resurrection en la clarté du corps de Jesus-Christ, *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ,* comme dit S. Paul [1] ; car bien que le royaume de Dieu soit advenu aux ames des Saints qui sont au ciel par la possession de la gloire essentielle, et à ceux qui sont en terre, par l'esperance ; neanmoins il leur reste encore, pour l'accomplissement de leur gloire accidentelle, la reunion de leurs corps avec leurs ames, qui se fera à la resurrection generale, laquelle nous luy demandons, et apres laquelle ceux qui sont au ciel et nous autres mortelz souspirons.

Mais outre ces actes de bienveillance que nous exerçons à l'endroit des Saints, il y en a encore d'autres qui dépendent immediatement de nostre cooperation, par lesquelz nous pouvons correspondre aux desirs qu'ilz ont que nous fassions icy bas en terre ce qu'ilz font là haut au ciel, et par cette correspondance leur procurer une gloire accidentelle, qu'ilz n'auroient point sans cela. Premierement, les Saints loüent et glorifient perpetuellement Dieu, sans pause ny intermission ; ilz chantent le cantique de l'amour divin sans se lasser ny se reprendre ; ilz benissent Dieu avec une joye et complaysance pleines d'une incomparable suavité, s'excitant et provoquant les uns les autres à desirer de le loüer tousjours plus parfaittement, mais d'un desir parfaittement doux et tranquile qui les rassasie pleinement. Ilz loüent Dieu en luy-mesme de ce qu'il est Dieu, et de tous les biens qu'il a en soy, et de soy, de la veuë desquelz ilz ont une parfaitte connoissance et complaysance ; apres quoy ilz le loüent encore de ce qu'il les a faitz saints, et reconnoissant que leur sainteté procede de luy, et qu'il en est le principe et la cause fondamentale, ilz en rendent tout l'honneur, disant avec le Prophete [1] : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (Non point à nous, Seigneur, mais à vous seul

[1] Phil., III. — [2] Ps. CXIII.

soit donnée toute la gloire et loüange). Puis ilz le loüent encore les uns pour les autres, de ce qu'il leur a fait sentir les effetz de son infinie misericorde.

Or les Saints nous aymant tres-parfaittement, ilz desirent que nous fassions çà bas en terre ce qu'ilz font incessamment là haut au ciel, et que nous donnions perpetuellement gloire et loüange à Dieu, comme ilz font, c'est à dire, autant que nous le pouvons; car il ne faut pas entendre que nous le fassions aussi parfaittement qu'eux, qui le loüent sans discontinuation; ilz sçavent bien que nous ne le pouvons pas à cause de l'infirmité de nostre nature : et quoy que les loüanges que nous donnons à Dieu doivent estre continuelles et invariables, neanmoins nous ne le pouvons loüer en sorte que ce ne soit tousjours avec quelque pause et interruption, n'y ayant homme mortel, pour saint qu'il soit, qui puisse dire qu'il a sa volonté tellement colee et unie à celle de Dieu, qu'il n'en puisse estre separé ny distrait d'un seul moment par aucun accident qui luy puisse arriver en cette vie, ny qui puisse tenir son cœur si attentif à loüer Dieu, qu'il ne fasse quelque interruption en ce saint exercice. Il y a un grand nombre de passages dans l'Escriture sainte qui semblent exiger cela de nous : loüés Dieu perpetuellement, et que Dieu soit loüé de jour et de nuit, dit le saint Prophete. Ce n'est pas à dire que nous soyons obligés de passer toutes les nuitz entieres, ny tous les jours en priere pour loüer Dieu sans interruption; mais cela veut dire que nous le devons tousjours loüer de cœur et d'affection, ayant continuellement, autant qu'il se peut, nostre intention dressée à luy, faysant toutes choses pour luy rendre gloire et honneur.

Les Saints desirent donc que nous fassions ce saint exercice en la terre comme ilz le font au ciel, mais selon nostre condition et la portée de nos espritz, et que joignant nos desirs avec les leurs, nous souhaittions que toutes les creatures loüent et glorifient perpetuellement Dieu : et par ce

desir nous leur causons une gloire accidentelle qu'ilz n'auroient pas sans cela. Or apres que nous avons correspondu au desir qu'ont les bienheureux, que nous glorifions Dieu, pource qu'il est en luy-mesme, nous le devons aussi loüer en ses Saints, et le remercier des graces qu'il leur a faites, qui est encore un autre acte de bienveillance que nous devons exercer en leur endroit, et que l'Eglise mesme prattique lorsqu'elle celebre leurs festes, disant : *Laudate Dominum in sanctis ejus* (Loüés Dieu en ses Saints) ; car qui voudroit celebrer la feste des Saints à leur honneur seulement, et non à celuy de Dieu, ne feroit rien d'aggreable ny à Dieu ny aux Saints mesmes, puisqu'ilz ne peuvent et ne veulent recevoir aucune gloire sinon de voir que Dieu soit loüé en eux.

Un autre acte de bienveillance que nous devons aussi exercer envers les Saints, et qu'ilz demandent de nous, est que nous correspondions aux desirs qu'ilz ont que nous soyons saints comme eux en nous perfectionnant de plus en plus, taschant et procurant que chacun soit saint, contribuant de nostre costé tout ce que nous pouvons, tant pour nostre perfection que pour celle des autres; desirant, entant qu'il nous est possible, que tous les hommes servent, loüent et benissent Dieu, puisque tous sont obligés de le faire, que tous fassent des actes de penitence, et en un mot, que tous soient saints, puisque tous le peuvent estre ; et en procurant ces choses, nous causons une gloire accidentelle aux bienheureux, qu'ilz n'auroient pas sans cela.

Or voyla comme se fait la communion des Saints, par l'amour de complaysance et de bienveillance que nous exerçons en leur endroit.

Pour mon troisieme point, je dy qu'il y a encore un autre amour dont nous devons specialement aymer les Saints, qui s'appelle l'amour d'imitation, pour lequel il est necessaire d'avoir de la sympathie avec ceux que l'on ayme. Or cette sympathie n'est autre chose qu'une certaine participation

que nous avons aux passions, humeurs et inclinations de ceux que nous aymons de cét amour d'imitation, qui fait que nous attirons en nous les vertus ou les vices que nous voyons en eux; car la passion de l'amour est la premiere et la plus forte qui soit en l'ame, d'où vient que l'amour nous rend tellement propre ce que nous aymons, que nous disons communement que les biens de la chose aymée sont plus à celuy qui ayme, qu'à celuy qui les possede. De cette sympathie procedent les grandes difficultés que plusieurs personnes du monde ont à se resoudre de s'amender de quelques vices ausquelz ilz sont sujetz. Dites à une personne qu'elle s'amende de la cholere, ou qu'elle quitte un point d'honneur, duquel elle est si jalouse, qu'elle s'esleve si tost qu'on la touche en sa reputation, en sorte qu'il semble qu'elle ne soit au monde que pour se faire loüer et estimer; dites-luy ce qu'il faut faire contre ce vice : C'est mon naturel, respondra-t'elle, d'aymer l'honneur; je tiens cela de race; c'est la sympathie que j'ay avec mon pere. Car c'est ainsi que le monde parle.

L'on rapporte qu'anciennement les Grecs aymoient tellement leur empereur, qu'ilz taschoient de l'imiter en tout ce qu'ilz pouvoient, et quand leurs enfans naissoient, ilz avoient un si grand desir qu'ilz ressemblassent à sa personne, qu'ilz s'efforçoient, autant qu'il leur estoit possible, de leur former la face selon la ressemblance de celle de leur empereur. Vous voyés donc comme il est vray que l'amour nous rend semblables à ceux que nous aymons, et nous les fait imiter.

Or je dy que pour bien celebrer la feste des Saints, et participer à leurs biens, il nous faut avoir de la sympathie avec eux, et les aymer, non seulement de l'amour de complaysance et de bienveillance, comme nous avons dit, mais encore de l'amour d'imitation, nous rendant semblables à eux, imitant leur sainte vie, aymant ce qu'ilz ont aymé, faysant ce qu'ilz ont fait, et taschant d'aller au ciel par le mesme chemin qu'ilz y sont arrivés.

C'est ce que l'Eglise nous represente aujourd'huy, quand en l'Evangile de la sainte messe elle nous propose le sermon que nostre Seigneur fit sur la montagne, où il se retira se voyant suivy d'une grande trouppe de peuple. Et s'estant assis, dit le texte sacré, il ouvrit sa bouche, et leur enseigna les huict beatitudes ; *Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum ;* Bienheureux, dit-il, sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux : *Beati mites,* Bienheureux les debonnaires : *Beati qui lugent,* Bienheureux ceux qui pleurent : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum,* Bienheureux ceux qui sont persecutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ; et ainsi des autres.

Or ce n'est pas sans sujet que l'Evangeliste remarque que nostre Seigneur ouvrit sa bouche sacrée, pour nous monstrer que sa divine bonté nous vouloit dire quelque chose de grand, et nous enseigner une doctrine qui n'avoit point encore esté ouye ny preschée en la terre, et laquelle il addressa à ses disciples, pour nous faire voir que c'estoit specialement à eux, et à ceux qui les ensuyvroient, qu'il enseignoit ces beatitudes, mais particulierement la premiere : *Beati pauperes spiritu,* Bienheureux les pauvres d'esprit ; et la derniere : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam,* Bienheureux sont ceux qui sont persecutés pour la justice ; dautant qu'ilz doivent prattiquer la pauvreté d'esprit dans une grande perfection, et souffrir pour la justice plusieurs persecutions, comme personnes entierement dediées à son service. Puis ce divin Sauveur regardant le reste du peuple, il dit : *Beati qui lugent, qui esuriunt et sitiunt justitiam ; Beati mundo corde ;* Bienheureux sont ceux qui pleurent, qui ont faim et soif de justice, qui sont purs et netz

de cœur; *Beati mites*, Bienheureux sont les debonnaires.

Or sur ces beatitudes les hommes ont fait mille interpretations; et quelques uns ont pensé que quand nostre Seigneur dit : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de ceux qui sont simples et grossiers, et qui n'ont guere de jugement. O certes! ce n'est pas ainsi qu'il veut que nous entendions ces parolles; mais quand il dit : *Beati pauperes spiritu*, Bienheureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de la pauvreté qu'il a luy-mesme prattiquée, et de celle de ceux qui apres avoir tout quitté pour l'amour de luy à son imitation, supportent volontiers les incommodités et mesaises qu'elle tire apres soy, de laquelle ceux-là sont bien esloignés, qui veulent avoir l'honneur d'estre pauvres, pourveu que rien ne leur manque. La pauvreté volontaire est honnorable de soy, et il s'est treuvé des philosophes payens, comme Epictete, Diogenes et autres, qui se sont glorifiés d'estre pauvres. Il est vray qu'il s'en treuve plusieurs qui veulent bien embrasser la pauvreté, pourveu qu'ilz ayent tout ce qui leur est necessaire : mais ce n'est pas de telz pauvres de qui nostre Seigneur parle, ny à qui il promet le royaume des cieux.

Les Apostres, et ceux qui les ont suivys de plus pres, ont prattiqué la pauvreté selon l'intention de nostre Seigneur; car ilz quitterent tout pour le suyvre, et supporterent volontiers beaucoup d'incommodités qui sont ordinaires à ceux qui sont pauvres : et lorsqu'apres la venuë du saint Esprit ilz allerent prescher par le monde, ce n'estoit point pour gagner de l'argent, ny pour avoir des rentes; ains ilz vivoient d'aumosnes et du travail de leurs mains. S. Paulin, evesque de Nole, prattiqua cette pauvreté avec tant de perfection, qu'apres avoir donné tout ce qu'il avoit aux pauvres, il se donna encore luy-mesme pour rachepter un captif. Mais quelle plus extreme pauvreté se peut-il voir que celle que le grand Apostre S. Paul a prattiquée? lequel ayant tout quitté

pour l'amour de son Maistre, voulut servir les Chrestiens sans pretention de recompense; car apres avoir presché l'Evangile, sué et travaillé nuict et jour pour leur enseigner la voye de salut, il ne vouloit point vivre de leur aumosne; ains il vivoit du travail de ses mains, ainsi qu'il tesmoigne luy-mesme, *Quoniam ad ea quæ mihi opus erant, et iis qui mecum sunt ministraverunt manus istæ :* et pour vous monstrer, mes chers enfans, disoit-il aux Chrestiens, comme j'ayme mon Maistre Jesus-Christ, pour l'amour duquel je vous sers, et que la peine que je prends à vous enseigner n'est purement que pour luy, je ne veux pas qu'apres avoir beaucoup travaillé, et m'estre employé pour le salut de vos ames, vous me nourrissiés de vos aumosnes, comme vous faites les autres apostres; ains je veux gagner ma vie par mon travail. Et passant plus outre, pour imiter de plus prés nostre Seigneur, il vouloit encore estre employé luy-mesme pour eux, leur disant : Et non seulement je me veux employer moy-mesme pour vostre salut; mais, qui plus est, je me veux laisser employer pour cét effet : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris;* et pour cela, mes chers enfans, je suis disposé d'estre battu, flagellé, garrotté, et emprisonné par les autres, et à leur gré, afin de donner mon corps, ma vie et tout ce que j'ay, pour vous, sans reserver aucune chose.

Or voyla la parfaitte pauvreté, et celle de laquelle nostre Seigneur a dit : *Beati pauperes spiritu,* Bienheureux les pauvres d'esprit. Certes, il y a plusieurs Saints qui ont prattiqué fort exactement cette pauvreté, et s'en sont rendus si amateurs, qu'ilz ont supporté avec playsir et contentement les mesaises qui l'accompagnent; car que pensés-vous qui a fait souffrir l'aspreté des desertz à ces anciens peres avec tant de suavité, sinon l'amour qu'ilz avoient à cette pauvreté? S. François l'aymoit si tendrement et estoit si passionné de cette pauvreté, qu'il l'appelloit sa Dame, et n'avoit point

de plus grand playsir que de ressentir ses incommodités.

Or comme les Saints sont tous entrés au ciel par la pauvreté d'esprit, par les larmes, par la misericorde, par la faim et la soif de la justice, et par les autres beatitudes, l'Eglise nous les propose au jour de leur feste, nous invitant de les suivre, et marcher apres leurs vestiges. C'est ce que nous devons faire, si nous les voulons aymer, non seulement de l'amour de complaysance et de l'amour de bienveillance, mais encore de l'amour d'imitation : et c'est à quoy je vous convie, mes cheres filles; travaillés donc avec fidelité pendant cette vie, et perseverés jusques à la fin d'icelle, à ce que vous puissiés apres vostre mort estre unies et congregées avec ces bienheureux espritz en la felicité eternelle, pour y aymer Dieu, le loüer et jouyr de luy és siecles des siecles. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA DEDICACE DE L'EGLISE [1].

DE LA SAINTETÉ DE NOS TEMPLES ET DE L'OBLIGATION DE NOUS CONVERTIR PROMPTEMENT A DIEU, QUI NOUS APPELLE A L'EXEMPLE DE ZACHÉE.

Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere; et festinans descendit, et excepit illum gaudens. LUC, XIX.

Zachée, descends promptement, car il me faut demeurer aujourd'huy en ta maison; et iceluy descendit hastivement, et le receut avec joye.

Comme le soleil environnant toute la terre vivifie tout ce qui se decouvre et presente à ses rayons; ainsi nostre Seigneur se promenant au travers la ville de Jerico, se presentant à ses yeux lumineux Zachée mort de la mort de plusieurs pechés, il le revivifie, et fait en luy une des plus admirables conversions qui fut oncques faite, de laquelle conversion je ne puis rien dire qui soit vif et profitable à vos ames, si nostre Seigneur ne m'esclaire encore, et remplit ma bouche des parolles de vie : et afin qu'il nous en fasse la grace, presentons-nous à la sainte Vierge, et pour impetrer son regard sur nous, disons : *Ave Maria.*

Encore que tant au ciel qu'en la terre Dieu soit tousjours par une parfaitte presence en tous lieux, comme il dit par Jeremie [2] : *Cœlum et terram ego impleo* (Je remplis le ciel et la terre); et ce que S. Paul dit [3] : *Non longe abest ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (qu'il n'est pas loin d'un chacun de nous, parce qu'en luy

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).
[2] Jerem., XXIII. — [3] Act., XVII.

nous vivons, nous nous mouvons et subsistons) : si est-ce neanmoins qu'il y a certains lieux, lesquelz luy estant consacrés, sont appellés maison de Dieu, habitation, lieu, temple, tabernacle, non pas pour ce qu'il soit plus là qu'ailleurs (parlant de Dieu en sa divinité), mais pour ce que là il confere particulierement ses graces et benedictions, et y fait plus de demonstrations de sa gloire.

Ce que nos adversaires ne voulant entendre, pour treuver occasion de se separer d'avec l'Eglise, leur douce mere, et faire mesnage à part, afin de mieux seconder les impressions de leurs cervelles, ilz ont dit à ceux qui leur ont voulu prester l'oreille, que nous disions Dieu n'estre pas par tout, et n'ouyr pas nos oraysons par tout, ains qu'en l'Eglise il avoit l'oreille plus prés de nous, pour user des termes de leur maistre : mais ce sont pures impostures, et en cét endroit, comme par tout, ilz voudroient faire accroire que leur mere est folle, afin de se soustraire de son obeyssance. C'est l'Eglise qui chante tous les jours : *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ* (Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de vostre gloire). C'est l'Eglise qui nous fait dire (que Dieu, qui est invisible, est present par tout) : *Deus qui invisibiliter omnia contines*. C'est elle qui chante : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades* (Si je monte au ciel, vous y estes, et si je descends aux enfers, vous y estes present). C'est de l'Eglise que vous avés appris, Huguenots, ce que vous sçavés, si vous en sçavés quelque chose, de l'incomprehensibilité et immensité de Dieu. Nous sçavons bien que Dieu est par tout, et que (il est proche de ceux qui l'invoquent) : *Prope est invocantibus eum,* où que ce soit; neanmoins nous sçavons bien aussi qu'il assiste plus particulierement aux lieux qui luy sont dediés, y respandant plus liberalement ses graces, estant de son bon plaisir que là il soit adoré.

C'est pourquoy il l'appelle sa maison, une maison d'oray-

son : *Domus mea, domus orationis, etc.* Et ailleurs l'Eglise est appellée son habitation, et le lieu de son repos : *Donec inveniam locum Domino, tabernaculum Deo Jacob. Mons Sion, in quo habitasti in eo*[1]. Enfin il faut bien que sa divine Majesté assiste plus là qu'ailleurs, puisque Salomon (apres avoir fait bastir le temple), luy demande (qu'il luy plaise d'exaucer les prieres de son serviteur en ce lieu) : *Ut exaudias preces servi tui in loco isto.* Voyés-vous comme le lieu est determiné; car si c'estoit tout un, pourquoy diroit-on : *In loco isto* (en ce lieu)? Et en l'Exode, XXV : *Loquar inde tecum in medio Cherubim* (d'où je parleray avec toy au milieu des Cherubins). Mais je ne veux pas m'entretenir en cecy; car je ne pense pas qu'il y ait icy personne tant ennemy de l'antiquité, qui ne porte honneur particulier aux Eglises, comme maisons de Dieu; seulement je vous mettray un argument en main à ce propos, lequel vous pouvés porter en face de tous les plus esveillés de nos adversaires.

Si pour ce que Dieu est en tous lieux il n'a point de lieu qui luy soit plus sacré l'un que l'autre, dites-moy, pourquoy ferons-nous aucunes festes? car s'il est en tous lieux, aussi est-il en tous tems; et pourquoy donc y a-t'il des jours qui sont appellés saints, consacrés, dediés, et qui s'appellent jours de Dieu, jours du Seigneur? Dieu est-il plus en ces jours-là qu'és autres? Non veritablement; pourquoy donc sont-ilz plustost appellés jours de Dieu que les autres? Ah! me dirés-vous, parce que Dieu se les est reservés. Aussi a-il les lieux : *Domus mea, domus orationis* (Ma maison est une maison d'orayson), dit-il en l'Evangile[2]. *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo* (O Seigneur, la sainteté est bienseante à vostre maison), dit David[3]. *Vere locus iste sanctus est, et ego nesciebam; terra sancta est* (Vrayement ce lieu-cy est saint, disoit Jacob, et je ne le sçavois pas, cette terre est sainte). Vous me dirés, que c'est pour ce qu'en ces jours

[1] Psal. CXXXI. — [2] S. Matth., XXI. — [3] Psal. XCII.

Dieu nous a favorisés de la creation, et autres benefices. Aussi en certains lieux nous fait-il des benefices plus qu'ès autres. Dieu est en tous lieux, Dieu est en tous tems; il y a pourtant certains tems qui luy sont sacrés, et ésquelz il veut estre plus particulierement honnoré; pourquoy n'y auroit-il pas aussi certains lieux destinés pour cela? C'est comme nostre ame, qui estant par tout le corps, neanmoins est dite estre au cœur, ou au cerveau : ainsi nostre Seigneur est particulierement aux cieux, pour ce qu'il y descouvre sa gloire, et és Eglises, pour ce qu'il y communique particulierement ses graces. Je sçay bien que quelquesfois S. Paul a dit que Dieu n'habitoit pas aux temples; mais c'estoit aux Atheniens qui croyoient anx idoles, pour leur monstrer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui remplissoit le ciel et la terre, sans avoir necessité de temple. S. Estienne en dit bien autant une fois, mais c'estoit contre les Juifs, qui pensoient qu'hors leur temple jamais ne deust estre lieu sacré, et pensoient qu'hors iceluy Dieu ne deust jamais estre invoqué celebrement.

Mais c'est une regle generale, que voyant l'Escriture affermer une chose d'un costé, et la nier de l'autre, on ne doit pas entendre la negation absolument, mais seulement avec quelque condition : ainsi quand elle nie Dieu estre au temple, cela s'entend y estre comme des choses creées, lesquelles sont tellement en un lieu, qu'elles ne sont pas en l'autre. Quand elle afferme qu'il est en certains lieux, cela s'entend par communication de ses graces. Enfin : *Est in templo non inclusus, extra templum non exclusus* (Il est dans les Eglises sans y estre enfermé, il est dehors des Eglises sans en estre exclu). D'icy est venuë la grande reverence que de tout tems les fidelles ont portée aux Eglises, et que nostre Seigneur a enseignée, disant : *Domus mea, etc.* (Ma maison est une maison d'orayson). *Dilexi decorem domus tuæ* (J'ay aymé et honnoré la beauté de vostre maison), dit David : mais surtout les Chrestiens y doivent avoir une plus grande reverence que

les autres; car si les Juifs portoient tant d'honneur à leur temple, dans lequel on ne sacrifioit que des animaux, quelle reverence doivent avoir les Chrestiens, lesquelz sçavent que l'Eglise est le lieu auquel est sacrifié Jesus-Christ, où le corps de nostre Seigneur est reservé, si que nous pouvons bien dire ce que le bon homme Jacob disoit, quand Dieu luy eut fait part de ses merveilles : *Vere Dominus est in loco isto* (Vrayement Dieu est dans ce lieu).

Et c'est ce ded quoy il me semble que nostre mere l'Eglise nous veuille principalement donner advis, lorsqu'en l'Evangile elle nous propose un grand effet de la presence de nostre Seigneur en quelque lieu, par l'exemple de ce qui se fit en la personne de Zachée; en quoy encore elle nous instruit de ce que nous devons faire, affin que Jesus-Christ fasse son habitation chez nous; car nous sommes les temples de Dieu, pour lesquelz les autres temples ont esté faits : *Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis* (Ne sçavés-vous pas, dit S. Paul, que vous estes le temple de Dieu, et que le saint Esprit habite en vous)? S. Luc dit donc que nostre Seigneur traversant la ville de Jerico, voicy qu'un homme appellé Zachée, prince des publicains, fort riche, vouloit voir nostre Seigneur, quel homme c'estoit. Voyés-vous comme il faut que nostre Seigneur vienne le premier à nous? S'il n'eust entré en Jerico, jamais Zachée ne le seroit allé treuver, dont il dit bien par apres : *Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* (Le Filz de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui estoit perdu).

Zachée donc s'appercevant que nostre Seigneur estoit entré en la ville, à cause du grand peuple qu'il voyoit se presser pour l'approcher, et voyant qu'il ne le pouvoit voir parmi la presse, estant petit homme, il s'encourt devant, et monte sur un arbre de figue folle. Il n'est pas comme plusieurs qui pour les choses de Dieu ne remueroient pas les

pieds, mais il est ardent de ne pas laisser perdre cette commodité; et comme l'homme fut trompé dessous un arbre, cestuy-cy monte sur un arbre pour se desabuser, et voir nostre Seigneur. Attendant donc nostre Seigneur sur l'arbre, comme il vint à passer, il regarde cet homme d'un regard d'amour et de misericorde, et voyant l'affection qu'il avoit de le voir, il luy donne une occasion non seulement de le voir, mais de joüir de sa presence, et luy dit : *Zachæe, festinans descende* (Zachée, descends en diligence, parce qu'il faut qu'aujourd'huy je demeure en ta maison). Et il descendit vistement, et le receut joyeusement en sa maison. Icy Zachée fait diligence et se haste, mais il sera bon à mon advis que nous nous y arrestions un peu. Nostre Seigneur appelle Zachée par son nom, luy faysant paroistre que c'estoit luy qui nomme toutes choses par leur nom, et qu'il connoist toutes choses, et qu'il est Dieu; car Zachée ne l'avoit jamais veu, ny nostre Seigneur Zachée, et en le voyant il l'appelle par son nom, Zachée, et quant et quant apres s'estre descouvert à luy, il luy demande d'estre receu en sa maison, et non seulement d'estre receu, mais qu'il se despesche; et Zachée obeyt incontinent.

C'est icy où il nous faut apprendre nostre leçon; car il y en a plusieurs qui voudroient bien se ranger à servir Dieu, mais ils y vont si laschement, que pour cela seul ils sont reprehensibles. Qui est-ce qui ne juge devoir servir Dieu, et qui est-ce d'entre les Chrestiens qui, sçachant les grandes recompenses que Dieu donne à ses serviteurs, ne desire le servir? Mais quoy! ils perdent tout le merite en ce qu'ilz retardent trop, et font comme l'Espouse és Cantiques, laquelle sentant son Espoux à la porte, fit difficulté de se lever pour luy ouvrir; apres elle voulut luy ouvrir, mais il ne s'y treuva plus; elle le chercha, et ne le treuva plus. Ainsi plusieurs estant couchés parmi leurs meschancetés, sentent que Dieu frappe à la porte, et font les sourds; apres ils voudroient

se confesser, lorsqu'il faut passer outre; et sçachant la beauté de la vertu, ilz font comme le paresseux, qui veut et ne veut pas : *Vult et non vult piger*[1]. Ilz font comme ces gens desquelz il est encore dit aux Proverbes[2] : *Pedes eorum ad malum currunt* (que leurs pieds courent au mal); mais quand il est question de bien faire, ilz font comme ces invités apportant un monde d'excuses; ilz font comme ces vierges folles, disant : *Date nobis de oleo vestro* (Donnés-nous de vostre huile), quand elles sentent venir l'Espoux : mais, helas! c'est trop tard. Ne sçavés-vous pas ce que Joab respondit à Abner[3]? il l'avoit poursuivy si vivement, qu'Abner voyant le soleil couché, et que neanmoins Joab poursuivoit tousjours à les battre, il s'escria : *Num usque ad internecionem tuus mucro desœviet? Et ait Joab : Vivit Dominus, si locutus fuisses mane, recessisset populus persequens* (Ton espée sera-t'elle si cruelle que de nous mettre tous à mort? Vive Dieu, dit Joab, si tu eusses parlé au matin, le peuple qui te persecute se fust retiré). Ainsi trop tard est-il de penser bien faire quand le tems de la mort est venu, quand le soleil est couché pour nous sans jamais se relever. C'est bien ce que dit le Sage aux Proverbes, que les pecheurs ne pensent point au jugement : *Viri mali non cogitant judicium*[4]. Pharaon entra diligemment en mer, poursuivant les Israëlites, et pensant s'en retourner, ce ne fut assés tost; s'il s'en fust retiré au commencement, il eust eschappé; il voulut tant poursuivre qu'il y demeura, et trop tard reconnut, et dit[5] : *Fugiamus Israël, Dominus enim pugnat pro eis contra nos* (Fuyons du peuple d'Israël, car Dieu combat pour luy). Trop tard va-t'on au medecin quand on est mort. Advisé donc est Zachée, qui tout incontinent vient pour recevoir nostre Seigneur, qui luy donne une si grande contrition, qu'il rend quatre fois autant qu'il a desrobé, et donne la

[1] Proverb., XIII. — [2] Prov., I. — [3] II Reg., II. — [4] Proverb., XXVIII. — [5] Exod., XIV.

moitié de ses biens aux pauvres; dont nostre Seigneur l'appelle filz d'Abraham pour sa foy, et pour sa salvation future, et prononce qu'il a fait la salvation de cette maison. Mes freres, vous voudriés bien que vous fussiés sauvés; mais recevoir nostre Seigneur quand il vous appelle, rien moins; faire restitution et penitence, abandonner l'occasion de pecher, rien moins. Nostre Seigneur a beau crier : Superbe, descends de ta hauteur; paresseux, despeche de te convertir; luxurieux, laisse ta paillardise, car je veux venir chez toy; avaricieux, laisse l'usure, ne prends pas tant sur le pauvre laboureur, ne ronge pas tant ces pauvres os martyrisés sous tant de travaux. Ne vous flattés pas de ce qu'on n'entend rien, on n'en sçait rien; car ces choses vous seront un jour rudement reprochées, et Jesus-Christ se plaindra qu'il vous a advertis de vous en deporter. Vous demanderés quand, et il vous dira : Ce que le moindre des miens vous a dit, c'est moy-mesme qui vous l'ay dit : *Quod unus de minimis meis dixit, ego dixi;* suyvant ce qu'il disoit à ses Apostres : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit* (Qui vous escoute, m'escoute; qui vous mesprise, me mesprise). Voulés-vous le salut? faites comme Zachée, *festinans;* commencés dés maintenant, ce ne peut jamais estre trop tost, mais bien trop tard; car Dieu qui promet de pardonner aux penitens ne promet pas de donner le tems de faire penitence : *Deus pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit.* David voyant la remonstrance du prophete, dit à l'instant : *Peccavi* (J'ay peché); faites comme luy. Marie Magdelene, *ut cognovit, attulit alabastrum* (si tost qu'elle eut connu que nostre Seigneur disnoit chez le Pharisien, elle prit sa boëte d'onguent et s'alla jetter à ses pieds). O que je pourrois bien dire à plusieurs ce que le bon Moyse mourant reprochoit aux Israëlites, que depuis le jour qu'ilz estoient sortis d'Egypte, ilz n'avoient cessé d'estre rebelles à Dieu : *A die quo egressus es de Ægypto, semper adversus*

Dominum contendisti[1]! Qu'on cesse de faire le mal, et qu'on commence à faire le bien : *Desinite perverse agere, incipite bene facere.* Ne soyés pas comme ceux desquelz il est dit que leur malice est semblable à celle du serpent et de l'aspic sourd, qui estoupent leurs oreilles pour ne pas entendre : *Furor eorum secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ, et obturantis aures suas;* et pour lesquelz il est dit en Isaye[2] : Commandés et recommandés : *Erit eis verbum Dei : Manda et remanda, etc. Dormierunt somnum suum omnes viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis* (Les hommes de richesses, dit David[3], ont dormy leur somme, et à leur reveil ilz n'ont trouvé aucun bien dans leurs mains), si ce n'est peut-estre l'ordure de leurs pechés attachée à leurs pieds, ne s'estant pas ressouvenus de leur fin derniere, etc. : *Sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui, etc.*[4].

[1] Deut., XXXII. — [2] Isa., XXVIII. — [3] Ps. LXXV. — [4] Thren., I.

AUTRE SERMON

POUR LA FESTE DE LA DEDICACE;

OU

SERMON SUR LA PERPETUITÉ DE L'EGLISE[1].

Vidi civitatem sanctam Hierusalem novam descendentem de cœlo, à Deo paratam sicut sponsam ornatam viro suo. APOC., XXI.

Je vy la sainte cité de la Hierusalem nouvelle descendante du ciel, parée magnifiquement de Dieu, comme une espouse ornée pour son espoux.

Le glorieux secretaire de Dieu dit en ce lieu, que l'Eglise est une cité nouvelle, parée et ornée de Dieu, comme une espouse pour son espoux. Or pensés, mes freres, quelle seroit une espouse, si elle estoit selon le souhait, et selon le desir de son espoux? Si son espoux la façonnoit à sa volonté, je crois qu'il la feroit la plus belle, la plus vertueuse, la plus saine, et de la plus longue vie qu'on se pourroit imaginer; car il n'est telle affection que de l'espoux vers l'espouse, quoy que souvent au progres du mariage on change de volonté par le malheur de nostre mauvaise nature. O quelle seroit cette espouse accompagnée dautant de perfections que luy en desireroit son espoux! Pensés donc, je vous prie, quelle doit estre cette sainte cité que Dieu s'est preparée luy-mesme comme une espouse! elle doit estre toute belle, elle doit estre toute sage, mais sur tout elle doit estre de tres-longue durée, comme c'est l'ordinaire de souhaitter és alliances qu'elles soient de longue durée. C'est sans doute que Dieu qui a basty cette Eglise, l'a bastie si bien et si fermement,

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'Autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

qu'elle doit estre perdurable ; ce que je prouveray maintenant avec de tres-preignantes raisons, pour les occasions que je vous diray tost apres. Prions Dieu que ce soit à son honneur et gloire, employant à cette intention l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je crois que vous sçavés, Auditeurs Chrestiens, que lorsqu'il pleust à Dieu créer le monde, voyant sa divine Majesté la terre et l'eau remplies d'animaux, il les benit tous, et leur donna force en leur nature, chacun en son espece, de continuer leur race jusques à la fin du monde ; mesme quand il eust creé l'homme, il le benit, et luy donna la mesme perfection et condition, si que dés lors on ne trouvera pas que jamais aucune sorte d'animaux aye manqué de race. Et quant à nous autres, chacun sçait bien que par la ligne droitte et continuation perpetuelle, nous sommes tous descendus de pere en filz sans interruption de ce premier pere, auquel Dieu donna la force et le commandement de multiplication. Et de vray, cela appartenoit à la sagesse divine de conserver le monde qu'il avoit une fois si solemnellement fondé.

Or en cas pareil, mes freres, quand il pleust à Dieu recreer le monde et fonder son Eglise, il la benit tellement que jamais cette generation sienne ne devoit manquer ou faillir en aucune façon ; de maniere que la vraye Eglise qui est maintenant, doit estre descenduë de pere en filz par cette generation spirituelle de ce second Adam nostre Seigneur et Maistre, et qui diroit autrement il feroit tort au sang de Jesus-Christ, lequel n'a pas eu moins d'efficace pour fonder son Eglise à perpetuité, que le sang d'Adam à entretenir les generations des hommes. Car ne sçavés-vous pas que comme Adam a laissé une generation perpetuelle en son sang, aussi Jesus-Christ a laissé une generation perpetuelle au sien ? Que si le monde dure encore au sang d'Adam, pourquoy ne durera aussi l'Eglise au sang de Jesus-Christ ? C'est ce que

vouloit dire le grand David, disant que Dieu a fondé cette Eglise à perpetuité, et que le Seigneur est extremement grand et loüable en la cité de nostre Dieu : *Deus fundavit eam in æternum : magnus Dominus laudabilis nimis in civitate Dei nostri* [1]. Et de vray, ce seroit chose bien indigne d'un tel fondateur, de fonder pour un peu de tems une Eglise, laquelle a esté fondée avec tant de resjouyssance, et un si grand appareil, que pour sa fondation Jesus-Christ aye tant enduré, tant respandu de sang, et puis, qu'elle fust corruptible. *Fundatur exultatione universæ terræ mons Sion.*

Mais, je vous prie, seroit-il bien seant que nostre Seigneur eust respandu son sang pour reconcilier son Eglise à Dieu son Pere, et puis qu'enfin cette Eglise fust tellement abandonnée, qu'elle vinst à estre du tout perduë ? Certes, un tel mediateur merite une paix perpetuelle, une alliance tres-estroitte, dont Isaye dit : *Et fœdus perpetuum feriam eis* (Et je feray une alliance perpetuelle avec eux), parlant du Christianisme.

Non, non, il ne faut pas dire que l'Eglise soit jamais morte : son Espoux est mort pour elle, afin qu'elle ne mourust point. C'est ce que veut dire S. Paul [2] : *Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, alios prophetas, alios evangelistas, alios pastores et doctores ad consummationem Sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi, donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis filii Dei* (Dieu a estably dans son Eglise des apostres, des prophetes, des evangelistes, des pasteurs et des docteurs pour la consommation des Saints, pour servir à l'edification du corps de Jesus-Christ, jusques à tant que nous nous rencontrions tous dans l'unité de la foy et de la connoissance de Dieu).

A quoy est conforme ce que ce saint Apostre dit ailleurs [3] : *Primitiæ Christus, deinde ii qui sunt Christi, deinde finis :*

[1] Psal. XLVII. — [2] Ephes., IV. — [3] I Cor., XV.

oportet illum regnare, donec ponat inimicos suos sub pedibus ejus, novissima autem inimica destruetur mors (Jesus-Christ est les premices, et apres ceux qui sont à Jesus-Christ, et apres viendra la fin, mais il faut qu'il regne jusques à ce qu'il aye mis tous ses ennemis sous ses pieds, et le dernier de ces ennemis à destruire sera la mort). Voyés-vous? il n'y a rien entre Christ et les siens, ny entre les siens et la fin : l'Eglise donc durera tousjours jusques à la fin; car aussi bien n'aura-il jamais vaincu tous ses ennemis jusques à la fin ; et cependant nostre Seigneur regnera et se dilatera en son Eglise, parmi et en depit de tous ses plus grands ennemis, suyvant ce qu'à ce propos atteste le Psalmiste, disant [1] : *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis, etc. Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion, dominare in medio, etc.* Cette verge, c'est la loy evangelique, de laquelle il est dit au psalme XLIV : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi, virga directionis, virga regni tui.* Elle sort de Sion, suyvant ce qui fut prophetisé en Isaye, II : *Et de Sion exibit lex, et verbum Domini de Hierusalem.* Elle commence par Jesus-Christ : *Oportebat Christum pati, etc. et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Hierosolyma* [2]. Donc avec cette verge de la sainte loy, domine au milieu de tes ennemis ; qu'est-ce à dire, sinon que tousjours cette Eglise seroit stable et visible, en laquelle nostre Seigneur regneroit et domineroit, voire parmi les plus grandes bourrasques et tempestes des afflictions? Il n'y aura donc jamais tempeste qui empesche nostre Seigneur de regner en l'Eglise ; car autrement il ne domineroit pas parmi ses ennemis, mais demeureroit sans seigneurie et domination en ce monde : ce qui est davantage confirmé par l'Ange, lorsqu'il annonça l'Incarnation à nostre Dame, disant que nostre Seigneur sera grand, et sera appellé Filz du Tres-Haut, et le Seigneur Dieu luy

[1] Psal. CIX. — [2] S. Luc, XXIV.

donnera le throsne de David son pere, et il regnera sur la maison de Jacob eternellement, et son regne sera sans fin. Qui est le siege de David et la maison de Jacob, sinon cette Eglise militante? Car sans doute ce n'est pas un siege temporel : et comme regneroit nostre Seigneur eternellement en la maison de Jacob, si elle manquoit une fois [1]?

D'abondant, nostre Seigneur donne-il pas tesmoignage à cette perpetuité de l'Eglise, en S. Jean, XIV : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, spiritum veritatis* (Je prieray mon Pere, et il vous donnera un autre consolateur qui est l'esprit de verité, afin qu'il demeure avec vous eternellement).

Quelle fermeté d'assistance? *Spiritum veritatis* (L'Esprit de verité); comme souffriroit-il le mensonge? Et en saint Matthieu, XXVIII : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Je suis avec vous jusques à la consommation des siecles); où ouvertement il promet son assistance particuliere à l'Eglise : passage lequel a esté entendu anciennement pour la presence de nostre Seigneur au saint sacrement : mais comme que ce soit, nostre Seigneur monstre qu'il y aura tousjours une vraye Eglise, en laquelle il sera; et s'il est avec elle, qui sera contre elle?

Mais Isaye fait une solemnelle attestation à cette verité [2] : *Cum venerit Redemptor Sion : hoc fœdus meum cum eis, dicit Dominus, spiritus meus, qui est in te, et verba mea quæ posui in ore tuo non recedent de ore tuo, et de ore seminis tui, et de ore seminis seminis tui, dicit Dominus, amodo et usque in sempiternum. Hoc fœdus meum cum eis, id est Christianis;* car auparavant il dit : Et ceux qui sont en l'Occident craindront le nom du Seigneur, et ceux qui sont au soleil levant, sa gloire. Que voudroit-on d'avantage pour la verification de cette perpetuité? les propheties et les Evangiles en sont tout pleins.

[1] S. Luc, I. — [2] Isaye, LIX.

Un seul passage suffira pour tous; c'est en S. Matthieu, XVI. Nostre Seigneur dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise, et les portes d'enfer n'auront point de pouvoir sur elle). Il dit *Ædificabo* (J'edifieray); quel architecte! Il dit : *Supra petram* (Sur la pierre); quel fondement! *Et portæ inferi, etc.* (Et les portes d'enfer n'auront point de pouvoir contre elle); quelle promesse! l'enfer avec tous ses alliés n'y peuvent rien. Par les portes s'entendent les forces. Mais outre cela, je treuve trois portes d'enfer : la malice, l'ignorance, l'infirmité. Ny les infirmités és afflictions, ny l'ignorance és doutes, ny la malice és deliberations, ne peuvent prevaloir contre cette Eglise. Cette verité est si claire et si puissante, que Calvin mesme s'en est laissé eschapper la confession, *Inst.* LIX, sur les parolles desja alleguées, où il confesse l'assistance perpetuelle avoir esté promise à l'Eglise, y adjoustant une bonne raison : car, dit-il, ce seroit peu que l'Evangile et le saint Esprit nous eust esté une fois donné, s'il ne demeuroit tousjours avec nous. Voyés-vous la force de la verité, comme il la confesse? Mais voicy que vous me dirés : Si Calvin confesse cette verité, pourquoy la prouvés-vous si exactement? je vous responds que le mensonge est inconstant, et la doctrine de Calvin aussi. Il confesse cette verité icy sans y penser; mais il s'en oublie ailleurs grandement, et la raison pourquoy il fait l'Eglise invisible, mortelle et errante, c'est celle-cy.

On demande à nos adversaires si, quant ilz commencerent cette nouvelle doctrine, il n'y avoit point d'Eglise de nostre Seigneur : les uns respondent qu'ouy, les autres que non. A ceux qui disent qu'ouy, on replique : s'il y avoit une Eglise, ou vous estiés avec elle, ou non. S'ilz disent que non, on leur dit : Vous estiés donc damnés, car : *Non potest ha-*

bere Deum patrem, etc. (Celuy-là ne peut avoir Dieu pour pere, qui ne voudra avoir l'Eglise pour mere); et partant il ne vous faut pas suivre. Si vous estiés avec elle, dites-nous où elle estoit. Alors ilz disent qu'elle estoit invisible és cœurs de quelques uns çà et là. Les autres donc voyant qu'il n'y avoit point d'honneur de dire, ou qu'il y avoit une Eglise, ou qu'elle estoit invisible, ont dit qu'au tems qu'ilz s'esleverent, il n'y avoit plus aucune Eglise; mais que tout estoit apostasie, idolatrie et superstition, qu'elle estoit morte et esteinte, pleine d'erreurs, et que par eux elle a esté resuscitée; et contre ceux-cy, j'ay monstré maintenant que ce feu est inextinguible; car voyés-vous pas la consequence? L'Eglise donc est visible et perpetuelle; mais celle de Calvin n'a point esté veuë ny connuë devant Calvin; donc l'Eglise de Calvin n'est pas la vraye Eglise. Voicy qui les presse de pres, voicy qui ruyne tout leur bastiment, voicy qui fait sauter, ruyne et sappe la tour de Babel; c'est pourquoy ilz cherchent de tous costés ouverture pour s'eschapper, disant tantost que leur Eglise a tousjours esté, et quand on demande où elle estoit il y a cent ans, ilz disent qu'elle estoit invisible; tantost ilz disent qu'elle n'estoit pas. Et quand on leur dit qu'elle n'estoit pas donc la vraye Eglise, puisque la vraye Eglise doit estre perpetuelle, ilz nient cecy, et disent que quand Calvin commença il n'y avoit point d'Eglise, qu'elle estoit cheute en ruyne, et qu'ilz l'ont rebastie et reformée; et tout cecy se fait et se dit, pource qu'alors il n'y avoit point d'Eglise que Catholique Papiste qu'ilz nomment; qui a fait dire à Dubartas que l'Eglise estoit cette grande paillarde de l'Ante-Christ. Calvin ne dit rien moins, livre IV, chap. I et III, et Beze en sa confession de foy, chap. V, et Musculus, *lib. de locis communibus.* Voyla qui me fait arrester à prouver contre eux ces verités, lesquelles estant bien certaines et asseurées, il est bien certain et asseuré aussi que l'Eglise des adversaires, qui n'a pas esté visible avant cinquante ou

soixante ans, et qui n'a point esté tousjours, n'est pas la vraye Eglise, et par consequent que tous ceux qui sont en icelle sont hors de leur salut eternel, s'ilz ne s'amendent. Davantage, je n'ay pas seulement prouvé que la leur n'est pas la vraye Eglise, mais aussi que c'est la nostre, car il ne se treuve point d'Eglise de toutes celles qui confessent Jesus-Christ, qui aye continué sans interruption, sinon la nostre Catholique Romaine.

Mais qu'apprendrons-nous icy en ceste verité? Nous apprendrons à loüer Dieu, qui a laissé au monde une Eglise perpetuelle, à laquelle en tout tems on peut recourir pour y faire son salut; puis montant de cette Eglise que nous voyons çà bas, à celle que nous ne voyons pas là haut, nous exciterons en nous le desir de la vie eternelle, comme dit l'Apostre [1] : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (N'appliquant pas seulement nos espritz aux choses qui se voyent, mais à celles qui sont invisibles). Et partant, comme celle-cy est perpetuelle selon la perpetuité de ce monde, l'autre l'est donc selon la perpetuité de l'autre, c'est à dire, eternelle. Donc de la consideration de la durée de ceste Eglise nous devons nous eslever à la durée de la triomphante, et penser que le royaume du ciel est eternel, puis penser combien jusques à present nous avons esté mal advisés d'avoir quitté ce royaume là auquel nous avons part, pour un rien, pour un petit peché, et qui sommes si lasches de ne point prendre de peine pour avoir ce paradis qui durera eternellement. O pecheur, tu prends tant de peine pour un peu d'or, pour un peu d'argent qui te sera demain pillé, qu'il te faudra laisser demain, et pour ces richesses immortelles tu ne veux pas te faire tant soit peu de violence et vaincre ta lascheté, etc.?

[1] II Cor., II.

SERMON

SUR LA VISIBILITÉ DE L'EGLISE [1].

Ceux qui se sont departis jusques à present de l'Eglise ont pris diverses excuses par les deux extremités pour couvrir la faute qu'ilz avoient faite de ny point demeurer, et la mauvaise affection de n'y point retourner : car les uns ont dit qu'elle estoit invisible ; les autres confessant l'Eglise visible, ont dit qu'elle pouvoit deffaillir et manquer pour certain tems ; et partant, qu'encor que leur Eglise semblast nouvelle pour n'avoir pris succession de personne, elle ne l'estoit toutesfois pas, ains estoit l'ancienne morte et esteinte pour certain tems, puis par eux ressuscitée, et ce sacré feu continuel r'allumé : voulant les uns faire l'Eglise tellement parfaitte, qu'elle soit toute spirituelle et invisible ; les autres la faire si imparfaitte, que non seulement elle soit visible, mais encore corruptible : semblables à leurs anciens devanciers heretiques, desquelz les uns vouloient tellement diviniser nostre Seigneur, qu'ilz nioient son humanité ; les autres tellement l'humaniser, qu'ilz en nioient la divinité. Mais tout cecy ne sont qu'occasions recherchées pour pallier et masquer l'abomination de la division qu'ilz ont faitte en l'Eglise, laquelle donnant des tesmoignages de sa visibilité et de son incorruption, pendant que les sectaires devisent ainsi d'elle, elle comparoist par tous les lieux de la terre sur l'ancien et le nouveau monde, et par tout se fait voir et regarder en ses serviteurs et predicateurs, pour tesmoignage tres-asseuré de sa visibilité, et pour attester de son incorruption. Quoy que vieille, elle fait paroistre qu'elle est

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

aussi pleine de force, de fermeté et de vistesse que jamais, resistant vaillament à tous ses ennemis, ne s'esbranlant pour aucun assaut pour impetueux qu'il soit, courant par tout le monde annoncer l'Evangile de son Espoux.

Or ce qu'elle mesme fait voir par experience, je m'efforceray à vous le faire voir par discours, produisant les bons et indubitables tiltres qu'elle a pour sa visibilité et incorruption, qui est le gros du procés que nous avons avec nos adversaires. Prions Dieu qu'il nous fasse la grace que tout soit à son honneur, et nostre Dame, qu'il luy plaise nous favoriser de son intercession. Et partant salüons-la, disant devotement : *Ave Maria.*

L'Eglise donc, Auditoire Chrestien, fait assés paroistre par effet qu'elle est visible, incorruptible et immortelle, se faysant voir par tout, telle qu'elle avoit esté predite par nostre Seigneur, ses Apostres et les Prophetes : et me semble bien que cette preuve là seule pourroit suffire à qui ne voudroit pas estre contentieux et opiniastre. Mais pour ne laisser aucune occasion en arriere pour faire reconnoistre l'Eglise, je vous apporteray maintenant des preuves tres-certaines et tres-claires comme elle est visible.

Et pour le premier poinct, je demande à nos adversaires où ilz trouveront jamais en l'Escriture que l'Eglise soit invisible ; où trouveront-ilz que quand il est parlé d'Eglise, il s'entende une assemblée ou convocation invisible? Jamais cela ne fut ; jamais ilz ne le trouveront.

Ilz trouveront bien au livre des Nombres, que le peuple se plaignant de Moyse au desert Sin à faute d'eau, il dit [1] : *Cur eduxisti Ecclesiam in solitudinem* (Pourquoy avés-vous amené cette assemblée au desert?) Mais qui ne voit que ceste assemblée estoit visible?

Ilz trouveront aux Actes, que S. Paul allant de Chio en

[1] Num., XX.

Hierusalem, ne voulant passer par Ephese, de peur d'y arrester trop, desirant faire le jour de Pentecoste en Hierusalem, dés Milette il envoya appeller les anciens de l'Eglise, et en une exhortation qu'il leur fit, il dit [1] : *Attendite vobis, et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo* (Prenés garde à vous et au troupeau sur lequel le saint Esprit vous a constitués prestres pour regir son Eglise qu'il s'est acquise par son sang). *Episcopos, id est, presbyteros.* Passant en Cesarée, il est dit qu'il salüa l'Eglise, *Salutavit Ecclesiam;* aux Galates, I : *Supra modum persequebar Ecclesiam Dei* (Je persecutois grandement l'Eglise de Dieu). N'est-ce pas partout une assemblée visible?

Je demande donc, mes freres : si nos adversaires ne trouvent point de passage où l'Eglise soit prise pour un corps invisible, n'est-ce pas vouloir l'emporter sur l'Escriture? que si au contraire il se trouve plusieurs passages où il est parlé de l'Eglise, et que tous s'entendent d'une assemblée visible, vouloir contester au contraire, n'est-ce pas aller contre l'Escriture? Quand donc ilz vous allegueront ce fantosme, niant l'Eglise estre visible, demandés leur un passage de l'Escriture où l'Eglise vueille dire chose invisible. Mais que veulent ilz devenir? Au commencement, pour prendre credit, on n'oioit autre parolle, sinon : *Verbum Domini, verbum Domini* (La parolle de Dieu, la parolle de Dieu); et maintenant sans aucune apparence de l'Escriture, ains contre la phrase ordinaire de l'Escriture, ilz veulent faire une chimere en l'Eglise. Mais dites-moy de grace : si l'Eglise est invisible, pourquoy sera-ce que nostre Seigneur nous dira [2] : *Dic Ecclesiæ; si Ecclesiam non audierit, sit tibi tanquam Ethnicus et publicanus* (Dites-le à l'Eglise, et s'il ne veut pas entendre l'Eglise, tenés le pour un payen et publicain)? Quelle sorte d'addresse seroit celle-cy Dis-le à l'Eglise? com-

[1] Act., XX. — [2] S. Matth., XVIII.

ment voulés-vous qu'on s'addresse à l'Eglise, si on ne la voit, si on ne la connoist? Et S. Paul escrivant à son Timothée, dit[1] : *Hæc tibi scribo, ut scias quomodo oporteat te conversari in domo Dei, quæ est Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis* (Je t'escris ces choses, afin que tu sçaches comme il te faut converser en la maison de Dieu, laquelle est l'Eglise du Dieu vivant, la colomne et le firmament de verité). Comment pourroit-il converser, s'il ne voit ny ne connoist l'Eglise? S. Matth., XVI : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise). Icy, quoy qu'ilz entendent, le fondateur sera visible et sensible; donc l'Eglise sera aussi visible et sensible. C'est donc chose certaine que l'Eglise est visible, par les tesmoignages de l'Escriture, dautant que par tout où l'Escriture nomme l'Eglise, elle entend une assemblée visible.

Maintenant voyons les qualités qui luy sont données en l'Escriture, au Psalme XVIII, où David dit : *In Sole posuit tabernaculum suum* (Aug., in Epist. Joan. II : *In manifesto collocavit Ecclesiam suam*); au Ps. XLVII : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri, Deus fundavit eam in æternum.* Voyés-vous point qu'il dit : *Sicut audivimus, sic vidimus?* Au Ps. XLIV, apres qu'il a descrit l'Epoux, beau sur tout, mesme visiblement, il descrit l'Espouse de mesme : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate;* et plus bas : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* Comme va elle vestuë d'or, si elle n'est visible? comment peut on aller devant sa face, si elle ne se fait voir? Isaye, LXI: *Et scietur in gentibus semen eorum, et germen eorum in medio populorum : omnes qui viderint eos, cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus.* Ce que nostre Seigneur interprete de son tems : *Spiritus Domini super me,*

[1] I Tim., III.

Luc, IV, v. 18. Mais sur tout, les comparaisons et les noms que donne l'Escriture à l'Eglise doivent estre bien remarqués : au Psalme XLVII, il l'appelle Montagne : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis, in civitate Dei nostri, in monte sancto ejus.* Daniel, au second chapitre, l'appelle la pierre qui roule de la montagne, et gaste cette grande statuë : *Replevit terram, et factus est mons magnus.* Au Psalme LXXXVIII : *Semel juravi in sancto meo, si David mentiar : in sancto meo, id est, meipso, qui sum Sanctus sanctorum :* et quoy? *semen ejus in æternum manebit, et thronus ejus sicut Sol in conspectu meo, et sicut Luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis.*

En ce psalme se font deux choses jusques à ce verset 37 ; *Et thronus ejus.* Premierement il chante les grandes promesses faites à David, qui se devoient accomplir au tems de nostre Seigneur. Secondement, depuis ce verset jusques à la fin, le Psalmiste se lamente de ce que Dieu differe tant cette execution, et cependant son peuple est tourmenté.

Donc en ce verset, il parle de ce que devoit estre le Christianisme et l'Eglise, et la compare à trois des plus nobles et illustres choses du monde. Premierement au Soleil : *Et thronus ejus sicut Sol,* qui eclypse bien quelquesfois, mais non jamais tout à fait, ains seulement en quelque partie du monde ; ainsi en est-il de l'Eglise.

Secondement, à la Lune ; mais parce que la Lune eclypse quelquesfois, et tousjours tout à fait, il adjouste : *Sicut luna perfecta in æternum.*

En troisieme lieu, à l'Arc en ciel, qu'il appelle *testem in cœlo fidelem,* parce qu'en la Genese [1] Dieu le donna pour tesmoignage à Noé de sa reconciliation faite avec le monde : ainsi l'Eglise est le vray tesmoin de la reconciliation nouvelle. Et comme l'Arc en ciel, quoy qu'il ne soit qu'une nuë, si est-ce que recevant les rayons du soleil il est rendu tres-

[1] Gen., IX.

beau et apparent ; ainsi l'Eglise, quoy que ce ne soit qu'une assemblée d'hommes, si est-ce que recevant l'assistance du saint Esprit, elle est tres-belle et tres-remarquable, en son unité, en sa pureté, en sa stabilité, et perpetuité. Mais où est-ce que nos adversaires ont l'esprit en cét endroit ? Ne voyent-ilz pas qu'ilz mesprisent le merite de la passion de nostre Seigneur ?

En Isaye, LIII : *Pro eo quod laboravit anima ejus, ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia ; pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est. Apud te laus mea in ecclesia magna,* dit Jesus-Christ nostre Seigneur à son Pere, au Psalme XXI, comme disant : *A te proficiscitur ;* de vous despend la loüange que je reçoy en la grande Eglise, ou la loüange qui vous est renduë par mon incarnation. *In Ecclesia magna, id est, Catholica, ait August.* Au Psalme II, apres que Dieu le Pere luy a dit cette grande parolle : *Ego hodie genui te,* il lui dit : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, possessionem tuam terminos terræ.* Au Psalme LXXI : *Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum ;* apres : *Et adorabunt eum omnes reges terræ, et omnes gentes servient ei.* Mais nostre Seigneur mesme dit en S. Jean XII : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* [1].

De maniere que je puis bien dire à ceux qui font cette Eglise ainsi cachée et invisible, ce que S. Optatus escrivoit, *contra Parm. : Si sic pro voluntate vestra in angustum coarctatis Ecclesiam, ubi erit quod Filius Dei meruit? ubi erit quod libenter largitus est ei Pater dicens : Dabo tibi gentes hæreditatem tuam? quare in carcere latitudo est regnorum? permittite Filium possidere concessa, permittite Patri promissa complere.* Et S. Hierosme, *Dialog. adversus Luciferianos : Gratulor tibi quia animo bono a falsitatis ardore ad*

[1] Cap. XII.

totius orbis te saporem contulisti, nec dicis more quorumdam : Domine, salvum me fac, quoniam defecit sanctus; quorum vox impia crucem Christi evacuat, Dei Filium subjugat diabolo, et illam complorationem, quæ a Deo de peccatoribus prolata est, de universis hominibus dictam intelligit... Alloquutio Patris impleta est : Postula a me, et dabo tibi gentes..... Ubi quæso sunt isti nimium religiosi, immo nimium prophani, qui plures synagogas asserunt esse quam ecclesias?

Mais quoy! qu'appellés-vous Eglise? est-ce pas une assemblée de gens? Ouy certes, non d'Anges. Dites moy où est la vraye predication, sinon en l'Eglise? et où la chercheray-je, si je ne sçay où est l'Eglise? où est la vraye administration des sacremens, sinon en l'Eglise? et où voulés-vous que je les cherche, si cette Eglise est invisible et cachée? Le jour de Pentecoste, le saint Esprit vint-il pas en l'Eglise, et toute cette assemblée estoit-ce pas un corps visible? Mesme le saint Esprit tient l'Eglise visible à tel poinct, que pour s'accommoder à sa visibilité, lui mesme, qui est invisible, s'apparut à elle en forme visible; si elle est invisible, où est-ce qu'on la peut chercher? où l'ont-ilz trouvée? qui la leur a enseignée?

Ah! mes freres, c'est le dessein du diable de la rendre invisible, affin de nous soustraire de son obeyssance, afin de nous oster la liberté de nous refugier vers elle, et à elle le pouvoir de nous parler, nous instruire, nous monstrer nos fautes, nous corriger et nous mettre dans nostre devoir.

Mais ilz disent qu'en Hier., XXXI, il est dit : *Dabo legem meam in cordibus eorum.* Anciennement la loi estoit escrite en pierre, maintenant au cœur : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris.* S. Pierre appelle-t'il pas l'Eglise *Domum spiritalem?* Aussi l'est-elle; car elle n'est pas une maison materielle, ains ordonnée à l'esprit, comme les gens qui servent Dieu sont appellés spirituelz; mais ilz ne laissent pour cela d'estre visibles.

Ilz objectent encore : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam :* on croit sa sainteté qui est invisible, on croit qu'elle est l'Eglise de nostre Seigneur, lequel on ne void pas ; et ilz adjoustent : *Novit* (II Tim., II,) *Dominus qui sunt ejus* (le Seigneur connoist ceux qui sont à lui) : *Multi* (Matt. XX) *vocati, pauci vero electi* (Beaucoup d'appellés, mais peu d'esleus). Ce qui leur semble donner à entendre que l'Eglise ne comprend que les seuls esleus, lesquelz ne sont cogneus que de Dieu.

Mais combien que la sainteté et les esleus ne soient cogneus que de Dieu, combien qu'elle soit l'Eglise du Sauveur qu'on ne void pas, n'est-il pas vray que l'Eglise est ce champ qui comprend la bonne semence et la zizanie ; qu'elle est cette grange laquelle enferme le grain et la paille ; qu'elle est cette grande maison dont parle Saint Paul, où il y a des vaisseaux precieux et des vaisseaux vilz et abjectz ; et que la separation ne sera faite qu'à la fin du monde, lorsque de militante elle deviendra triomphante ? Ces pauvres desvoyés sont semblables aux Apostres qui se trompoient en nostre Seigneur, qui se treuvant au milieu d'eux et leur disant : *Pax vobis* (La paix soit avec vous), encore croioient-ilz que ce fust un fantosme.

Ilz ressemblent à ceux dont est parlé en saint Matthieu (XXV), qui diront à nostre Seigneur : *Domine, quando te vidimus esurientem* (Seigneur, quand est-ce que nous vous avons veu ayant faim), etc. ?

Or sus, mes freres, que retirerons-nous de tout ce discours ? Premierement, une asseurance en la doctrine de l'Eglise, qu'elle est visible ; 2. combien nous avons d'obligations à celuy qui a edifié cette cité de refuge pour nous, en laquelle nous puissions avoir nostre recours.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE NOSTRE DAME[1].

Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. Luc, XI.

Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme esleva la voix et luy dit : Heureuse celle qui t'a conceu, heureuse celle qui t'a nourry de son sein. Mais Jesus luy respondit : Bien plus heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et qui y prestent attention.

L'Evangile que nous propose la sainte Eglise en la feste que nous celebrons aujourd'huy de la Presentation de nostre Dame au temple, est composé de deux parties, lesquelles tendent toutes deux à la loüange de cette sainte Vierge. La premiere est que nostre Seigneur preschant au peuple, il y eut une femme, laquelle eslevant sa voix, se prit à luy dire : O que bienheureux est le ventre qui vous a porté, et les mammelles que vous avés succées ! A quoy nostre Seigneur respondit : Mais plustost bienheureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et qui la gardent : et cette response fait la deuxieme partie de l'Evangile, qui est celle qui fait le plus à la loüange de la tres-sainte Vierge. Car si bien les parolles que dit cette femme estoient inspirées par le saint Esprit, elles estoient neanmoins prononcées par une pure creature. Mais comme si nostre Seigneur eust voulu encherir et non pas diminuer la loüange que l'on donnoit à sa tres-sainte Mere, poursuyvant le cantique d'honneur qui estoit entonné à sa faveur : Il est vray, ô femme (vouloit-il dire)

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1643).

que ma Mere est bienheureuse d'estre ma Mere; mais elle est encore plus heureuse d'avoir escouté la parolle de mon Pere, et l'avoir gardée. C'est sans doute un honneur tres-grand de m'avoir porté en son ventre, et de m'avoir nourry du laict descoulant de ses mammelles, moy qui suis et seray eternellement la pasture des anges et des hommes, là haut en la gloire celeste; mais cela n'a pas esté le principal fondement de son bonheur, ains d'avoir obey parfaittement à la volonté de mon Pere eternel. En quoy nostre Seigneur nous fait voir que la felicité n'est pas unie à la dignité, ny donnée selon la dignité; mais selon l'union que nous avons de nostre volonté avec celle de Dieu, de façon que si l'on pouvoit separer la dignité de Mere de Dieu d'avec la parfaitte union à sa tres-sainte volonté qu'avoit la sacrée Vierge, elle auroit sans doute eu le mesme degré de gloire et la mesme felicité qu'elle a maintenant dans le ciel.

Or je dy que cette sainte Vierge a eu un tres-grand privilege au dessus de toutes les pures creatures, qui est qu'elle a tousjours esté parfaittement obeyssante à la volonté de Dieu, c'est à dire à sa parolle, et cela dés le premier instant de sa conception, sans jamais varier ny discontinuer, non pas mesme d'un seul moment, de la resolution qu'elle avoit prise de servir parfaittement sa divine Majesté; grace qui n'a jamais esté donnée à aucune autre creature, non pas mesme aux anges, ainsi que nous voyons par la chute de Lucifer et de ses adherans. Et quant aux hommes, qui peut ignorer qu'ilz ne soient changeans et variables en leurs bonnes resolutions? nous en voyons tous les jours l'experience en nous-mesmes; car qui est celuy qui soit tousjours d'une mesme humeur? A cette heure nous voulons une chose, et tantost nous ne la voudrons plus, ains en desirerons une autre; maintenant nous sommes joyeux, et peu de tems apres nous serons tristes.

En somme, nous changeons à tous momens : ce qui ne

fut pas ainsi de nostre Dame; car elle alla tousjours adherant plus parfaittement à Dieu, si bien qu'elle meritoit tousjours de nouvelles graces; et plus elle en recevoit, et plus son ame se rendoit capable d'en recevoir d'autres : ce qui faysoit qu'elle alloit tousjours affermissant de plus en plus sa premiere resolution; de sorte que si l'on eust peu treuver du changement en la tres-sainte Vierge, ce n'estoit que pour monter tousjours d'un degré de perfection à un autre degré plus relevé par la pratique de toutes les vertus. Pour cela elle se voulut retirer au temple, non qu'elle eust besoin pour elle-mesme de faire cette retraitte, ains pour nous enseigner que nous autres qui sommes si variables et si sujetz au changement, nous nous devons servir de tous les moyens possibles pour bien affermir et conserver nos bonnes resolutions. Car pour elle, il suffisoit qu'elle se fust donnée à Dieu dés le premier moment de sa vie, pour perseverer en son bon propos, sans qu'elle sortist de la maison de ses pere et mere pour cela, n'ayant nul sujet de craindre que les objetz exterieurs la pussent divertir : mais comme une bonne mere, elle nous vouloit enseigner que nous ne devons rien negliger pour bien affermir nostre vocation, ainsi que S. Pierre nous exhorte [1].

Cette sainte Vierge donc n'estant encore aagée que de trois ans, fut apportée une partie du chemin de Nazareth en Hierusalem pour estre offerte à Dieu en son temple, et l'autre partie elle y vint avec ses petitz pieds. O Dieu! que j'eusse bien desiré de me pouvoir representer la consolation et suavité de ce voyage! Ceux qui alloient au temple de Hierusalem pour y presenter des offrandes à la divine Majesté chantoient le long du chemin le psalme : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini* (Bienheureux sont ceux qui marchent sans macule, et sans tache de peché en la voye des commandemens de Dieu). O combien gracieusement et avec

[1] En la IIe de saint Pierre, chap. I.

quelle melodie est-ce que l'entonna nostre glorieuse Reyne et Maistresse ! De quoy les anges furent tellement ravys et estonnés, que trouppes à trouppes ilz venoient pour escouter cette divine harmonie, et les cieux ouvertz ilz s'espanchoient sur les balustres de la Hierusalem celeste, pour considerer cette sainte Vierge, laquelle estant parvenuë au temple, ô ! mes cheres ames, combien allegrement pensés-vous qu'elle monta les quinze degrés de l'autel ! Car elle venoit, avec un amour nompareil, se donner, dedier et consacrer à Dieu sans reserve ; et semble que si elle eust osé, elle eust dit à ces bonnes dames, qui eslevoient les filles que l'on dedioit à Dieu dans le temple : Me voicy entre vos mains comme une boule de cire ; faites de moy tout ce qu'il vous plaira, je ne feray nulle resistance à vostre volonté. Aussi estoit-elle si sousmise, qu'elle se laissoit tourner à toute main, sans jamais tesmoigner aucune inclination à chose quelconque ; se rendant si condescendante, qu'elle ravissoit tous ceux qui la voyoient ; commençant dés lors à imiter son divin Filz, lequel devoit estre si sousmis à la volonté d'un chacun, que nonobstant qu'il fust en son pouvoir de resister à tous, il ne le voulut pourtant jamais faire : et si bien au commencement de sa Passion il monstra sa toute-puissance, lorsque comme un lyon de la tribu de Juda il se prit à rugir cette parolle : *Ego sum*, C'est moy ; quand les Juifs le cherchant pour le faire mourir, il leur demanda : *Quem quæritis?* Qui cherchés-vous ? ilz luy dirent : Jesus de Nazareth. C'est moy, leur dit-il, et par cette parolle il les renversa tous par terre. Mais soudain les ayant fait relever, il cacha sa toute-puissance sous le manteau d'une sainte mansuetude et debonnaireté, si bien que dés lors ilz le prirent et le conduisirent à la mort, sans que jamais ilz vissent en luy aucune resistance : leur permettant non seulement de le tondre et dessepoüiller comme un doux agnelet, mais encore de luy oster jusqu'à sa propre vie, pour accomplir la volonté de son Pere

eternel. Donc la sainte Vierge, prevoyant cela, se sousmit en toute chose, sans reserve quelconque, à tout ce qu'on vouloit d'elle, se donnant et abandonnant totalement à la mercy de la divine volonté; mais avec tant de perfection, que jamais nulle creature ne se donna ny s'abandonna si absolument et si parfaittement à la divine Majesté, comme elle fit non seulement en sa sainte Conception, mais encore en sa Presentation, qui est pour vous autres, mes cheres Seurs, une tres-grande solemnité, puisqu'en icelle vous vous venés derechef offrir et consacrer à Dieu par le renouvellement et confirmation de vos vœux.

Or la coustume de faire ce renouvellement s'est tousjours prattiquée, et dés le commencement de l'Eglise les anciens Chrestiens la prattiquoient au jour anniversaire de leur baptesme, qui estoit le jour qu'ilz s'estoient dediés à Dieu : ilz ne remarquoient point le jour de leur naissance, dautant que nous ne naissons pas enfans de grace, ains enfans d'Adam, c'est à dire pecheurs : c'est pourquoy ilz ne remarquoient point ce jour, ains seulement celuy auquel ilz avoient esté faitz enfans de Dieu, pour le solemniser. Certes, il est tres à propos que les Religieux et Religieuses les imitent, et fassent tous les ans une feste particuliere, au jour de leur dedicace et de leur entrée en la religion : mais dautant qu'ilz ne doivent rien avoir de particulier, vous avés tres à propos, mes cheres Seurs, choisy le jour de la Presentation de nostre Dame, pour faire ce renouvellement toutes ensemble, et vous offrir derechef à la divine Majesté, sous la protection de cette sainte Vierge, afin de l'accompagner en son offrande. En quoy se verifie ce qui a esté predit par le saint prophete David, que plusieurs vierges seroient, à son imitation, amenées apres elle au temple de Dieu pour luy estre offertes et consacrées pour servantes perpetuelles : *Adducentur Regi virgines post eam, et proximæ ejus afferentur tibi, in lætitia, et exultatione adducentur in templum Regis.* Or il

est dit encore qu'elles seront amenées, et viendront avec joye et exultation. C'est donc un jour de joye et de consolation pour vos ames, que le jour de la commemoration de vostre dedicace à la divine bonté.

Mais ce que dit le saint Prophete que plusieurs vierges seront amenées apres nostre Dame, il ne veut pas pour cela en exclure les veufves, lesquelles ne doivent pas estre rejettées de cette bienheureuse trouppe, pour n'avoir plus leur virginité, puis qu'elle se peut reparer par l'humilité. Quoy! pensés-vous que ces grandes Saintes, qui ont esté mariées, et qui apres se sont dediées si parfaittement au service de la divine bonté en leur vefvage, comme sainte Paule, sainte Melanie, sainte Françoise et tant d'autres, ne soient pas admises au nombre des saintes vierges dont parle le Prophete? O certes! elles ont gagné par humilité une tres-glorieuse virginité, l'humilité estant non seulement conservatrice de la virginité, mais encore sa reparatrice.

Or cette feste que vous faites tous les ans de la commemoration de vos vœux se fait particulierement pour renouveller vos ames et raffermir vos bonnes resolutions. Et tout ainsi qu'un homme qui jouë excellemment du luth a accoustumé d'en pincer toutes les cordes de tems en tems, afin de voir si elles n'ont pas besoin d'estre bandées, ou laschées, pour les rendre bien accordantes selon le ton qu'il leur veut donner; de mesme il est comme necessaire que pour le moins tous les ans une fois, nous tastions et considerions toutes les affections de nostre ame, afin de voir si elles sont bien accordantes, pour entonner le cantique de l'amour de Dieu et de nostre propre perfection; et pour cela vous avés fait des retraittes et des confessions annuelles, par lesquelles vous avés reconnu les cordes discordantes, je veux dire les affections qui ne sont pas encore bien mortifiées, et les resolutions qui n'ont pas esté fidellement prattiquées. Ensuitte de quoy, apres avoir fait de fortes et inviolables resolutions d'estre plus

fidelles à l'advenir, et pour reparer tout ces manquemens, vous venés derechef offrir sous la protection de nostre glorieuse Maistresse vos cœurs avec toutes leurs affections sur l'autel du temple de la divine bonté, pour estre bruslées et consommées sans aucune reserve par le feu sacré de son ardente charité.

Mais, me dirés-vous, qu'est-ce qu'il faut faire pour nous bien renouveller et affermir nos bonnes resolutions? car nostre misere est si grande, que nous faysons tousjours quelque perte spirituelle, et ne venons que trop souvent à dechoir de nos bons propos. Certes, il est vray que nous décheons facilement, et ne perseverons pas dans le bien; mais neanmoins il ne faut pas que nous nous en estonnions, dautant que tout ce qui est en ce monde fait le semblable; ouy mesme il semble que le Soleil le fasse, ayant besoin de faire sa course tous les ans une fois, afin de reparer le dechet qu'il semble avoir fait le long de l'année aux lieux qui n'ont pas le climat bon. Il semble aussi que la Terre déchée l'hyver, et quand ce vient au prin-tems, qu'elle vueille regagner les pertes qu'elle a faites pendant les gelées et grandes froidures. Ainsi devés-vous faire, mes cheres filles, faysant vostre course comme le Soleil sur toutes les affections de vostre ame, pour reparer les pertes que vous avés faites le long de l'année par la tepidité et froideur interieure en vos exercices, et par l'immortification de vos passions; et venant au prin-tems de vos renouvellemens, vous devés prendre un nouveau courage, pour reparer le déchet que vous avés fait au tems de ces froidures interieures d'immortification et de negligence à vous employer fidellement au service de Dieu.

Or pour bien faire ce renouvellement, il faut que nous considerions trois points en la Presentation de nostre glorieuse Maistresse. Le premier est, qu'elle se vint presenter à Dieu dans son temple dés ses plus tendres années, se separant pour cét effet de ses parens. Le second est, que faysant

ce voyage, elle est portée une partie du chemin entre les bras de ses pere et mere, et l'autre partie elle marchoit de ses petitz pieds. Le troisieme est, qu'elle se donna et offrit toute à Dieu sans aucune reserve.

Quant au premier poinct, qui est qu'elle se vient dedier à Dieu en son enfance : Comment le pourrons-nous faire, dires-vous, veu que nous ne sommes plus en cét aage, et n'y sçaurions jamais retourner? car le tems perdu ne se peut recouvrer. O certes! vous vous trompés; car si la virginité peut estre reparée par l'humilité, et si la chaste vefve peut estre renduë vierge glorieuse et triomphante, pourveu qu'elle soit humble, pourquoy voulés-vous que nous ne puissions regagner le tems perdu par la ferveur et diligence à bien employer le present? Il est neanmoins tres-veritable que le bonheur de ceux qui se sont totalement dediés et consacrés à la divine Majesté dés leur enfance est tres-grand, et semble que Dieu le desire et s'y complayse grandement, se plaignant du contraire, lorsqu'il dit par son prophete, que les hommes se sont tellement pervertis, que dés leur adolescence ilz ont quitté la voye de salut, et ont pris le chemin de perdition. Les enfans ne sont ny bons ny mauvais, dautant qu'ilz ne sont pas capables de choisir ny le bien ny le mal, et pendant leur enfance ilz suyvent le droit chemin de l'innocence, mais estant parvenus en l'aage de raison, ilz prennent leur route à main gauche; et c'est de quoy Dieu se plaint par Hieremie : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ*; Ilz m'ont quitté, dit-il, moy qui suis la source de benediction et la fontaine d'eau vive, pour suyvre la voye de malediction.

Et pour monstrer que la divine bonté desire le tems de nostre junesse, comme estant le plus propre pour nous employer à son service, il dit par le mesme prophete : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (qu'il est bon à l'homme de porter le joug de la loy dés sa jeunesse). Mais neanmoins pensés-vous que la jeunesse dont parle le

prophete soit tousjours prise et entenduë de l'aage, et quand la divine Espouse au Cantique des Cantiques dit à son celeste Espoux : *Oleum effusum nomen tuum, ideo adolescentulæ dilexerunt te :* (Vostre nom, ô mon bien-aymé, est comme une huile respanduë, qui jette un parfum si excellent, que les jeunes filles vous ont aymé et sont allées apres vous, estant attirées à l'odeur de vos divines suavités); qu'elle entende parler de celles qui sont jeunes d'années? O! non, sans doute, ains de celles qui sont jeunes de ferveur et de courage, et qui viennent nouvellement consacrer au service du saint amour non seulement tous les momens de leur vie, mais aussi toutes leurs actions et affections, sans reserve quelconque.

Mais, me dirés-vous, quel est le tems le plus propre pour nous dedier, et donner tout à Dieu, apres que nous avons passé nostre adolescence? O mes cheres Filles, c'est le tems present tout maintenant, c'est le vray tems : car celuy qui est passé n'est plus nostre, le tems futur n'est pas encore en nostre pouvoir; c'est donc le tems et le moment present qui est le meilleur, et qu'il faut fidellement employer. Mais, me dirés-vous, que faut-il que nous fassions pour recouvrer le tems perdu? Il le faut recouvrer par la ferveur et diligence à courir en nostre voye le tems qui nous reste, faysant comme les cerfs, lesquelz bien qu'ils courent tousjours fort legerement, redoublent neanmoins le pas quand ilz sont pressés du veneur, de sorte qu'ilz vont alors avec une si grande vistesse, qu'il semble quasi qu'ilz volent plustost que de courir : de mesme devons-nous tascher de faire, mais specialement au tems de nostre renouvellement; car alors nous ne devons pas seulement courir, mais voler en la voye de la perfection, et pour cela il nous faut demander avec le saint prophete David des aisles de colombe : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo et requiescam ;* afin qu'à tire d'aisles nous volions sans nous arrester, jusques à ce que nous nous allions reposer dans les trous du mur de la

sainte cité de Hierusalem, je veux dire que nous soyons entierement unis à nostre Seigneur crucifié sur le mont de Calvaire par une parfaitte et entiere mortification de toutes nos inclinations.

Le second poinct, que nous devons considerer en la Presentation de nostre Dame, est que venant pour se dedier à Dieu dans le temple, elle fut portée par ses pere et mere une partie du chemin, et l'autre partie elle vint de ses petitz pieds, estant neanmoins tousjours aydée de ses parens; car quand le bienheureux saint Joachim et sainte Anne trouvoient quelque plaine, ilz la mettoient à terre pour la faire marcher: mais alors cette glorieuse infante du ciel eslevoit ses petitz doigts pour prendre leur main, crainte de faire quelque mauvais pas; et soudain qu'ilz rencontroient quelque chemin raboteux, ilz la prenoient entre leurs bras. Certes, si bien ilz la laissoient marcher, ilz ne le faysoient pas pour se soulager; car ce leur estoit une consolation tres grande de la porter; mais c'estoit pour la complaysance qu'ilz prenoient à luy voir former ses petitz pas.

Nostre Seigneur en nostre pelerinage et le long de cette miserable vie nous conduit en ces deux manieres: ou il nous mene par la main en nous faysant marcher avec luy, ou il nous porte entre les bras de sa Providence. Il nous tient par la main, quand il nous fait marcher en l'exercice des vertus, dautant que s'il ne nous tenoit, il ne seroit pas en nostre pouvoir de marcher ny faire un pas en cette voye de benediction; et ne voit-on pas ordinairement que ceux qui ont abandonné sa main paternelle ne font pas un seul pas qu'ilz ne choppent et ne donnent du nez en terre? Sa divine bonté nous veut bien conduire et nous tenir la main en nostre voye; mais elle veut aussi que nous fassions nos petits pas, c'est à dire, que nous fassions de nostre costé ce que nous pouvons avec l'ayde de sa grace: et la sainte Eglise esgalement tendre et soigneuse du bien de ses enfans, nous enseigne de dire tous

les jours une orayson, où elle demande à Dieu qu'il luy plaise nous accompagner le long de nostre pellerinage en cette vie mortelle, et nous ayder de ses graces prevenantes et concomitantes; car sans l'une et sans l'autre nous ne pouvons rien.

Mais nostre Seigneur nous ayant menés par la main, faysant avec nous des œuvres ausquelles il veut nostre cooperation, il nous porte par apres entre ses bras, et fait des œuvres en nous ausquelles il semble quasi que nous ne faysons rien, comme sont entre autres les sacremens. Car dites-moy, je vous prie, qu'est-ce que nous faysons pour recevoir le tres-saint sacrement de l'autel dans lequel est compris toute la sainteté et suavité du ciel et de la terre? Et bien qu'il faille que le prestre prononce les parolles de la consecration, qu'est-ce que cela, pour faire venir ce souverain Seigneur à la voix d'un prestre, pour meschant et indigne qu'il puisse estre, se renfermer sous les especes du pain et du vin pour nostre bonheur? n'est-ce pas nous porter entre ses bras, que de nous permettre de le recevoir de la sorte? Et vous verrés tantost comme il vous conduira en ces deux façons; car quand vous viendrés dire: Je renouvelle et reconfirme de tout mon cœur les vœux que j'ay faits à mon Dieu, il vous conduira alors par la main, dautant que vous prononcerés ces parolles, et ferés quelque chose de vostre part; mais soudain apres, quand vous communierés, nostre Seigneur vous prendra entre ses bras, faysant de luy mesme cette œuvre toute parfaitte en vous, sans presque nulle cooperation de vostre part.

O qu'heureuses sont les ames qui font ainsi saintement le voyage de cette vie mortelle, et qui ne partent jamais des bras de la divine Majesté, sinon pour marcher et faire de leur costé ce qui est en leur pouvoir, en s'exerçant fidellement en la prattique des vertus, tenant tousjours neanmoins la main de nostre Seigneur! Car il ne faut pas que nous pensions estre suffisans de faire aucun bien de nous-mesmes.

L'Espouse au Cantique nous apprend cette verité, lorsqu'elle dit à son bien-aymé : *Trahe me post te, in odorem unguentorum tuorum curremus :* Tirés-moy, et nous courrons apres vous à l'odeur de vos onguents. Tirés-moy, luy dit-elle, pour monstrer qu'elle ne peut rien d'elle-mesme, si elle n'est tirée, aydée et prevenuë de sa grace. Mais pour monstrer qu'elle correspond à ses attraits volontairement, de son plein gré et sans violence, elle adjouste apres : Nous courrons; comme voulant dire : Pourveu, mon cher bien-aymé, que vous nous tendiés la main pour nous tirer, nous ne cesserons point de courir jusques à ce que vous nous ayés pris entre vos bras et unis à vostre divine bonté.

Passons maintenant au troisieme poinct, qui est que nostre glorieuse Maistresse se donna et abandonna toute à la divine Majesté, sans aucune reserve : or c'est en cela, mes cheres Filles, qu'il faut specialement que nous l'imitions. Certes, nostre Seigneur ne veut pas que nous fassions ce qu'il ne veut pas faire luy-mesme, qui est de ne se donner à nous qu'en partie; car sa bonté est si grande, qu'il se veut tout donner à nous : de mesme veut-il, et il est bien raisonnable que nous nous donnions tout à luy. Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous donner tout à Dieu ? C'est ne reserver aucune chose qui ne soit pour luy, non pas mesme une seule de nos affections ou de nos desirs, et c'est ce qu'il demande de nous. Escoutés-le de grace, ce divin Sauveur de nos ames : *Fili, præbe mihi cor tuum :* Mon enfant, donne-moy ton cœur, dit-il à un chacun de nous en particulier. Mais, me dirés-vous, comment se peut-il faire que je donne à Dieu mon cœur, qui est si plein de pechés et d'imperfections? Comment luy pourra-t'il estre aggreable, puisqu'il est tout remply de desobeyssance à ses saintes volontés? Hé ! ne vous troublés point pour cela, ny ne refusés point de le luy donner tel qu'il est; car il ne dit pas que vous luy donniés un cœur pur comme celuy des anges, ou de nostre Dame, mais :

Donne-moy ton cœur tel qu'il est, dit ce divin Sauveur. Ne refusés donc point de le luy donner, nonobstant qu'il soit si remply de miseres et d'imperfections; car ne sçavés-vous pas que tout ce qui est remis entre les mains de sa divine bonté est converty en bien? Vostre cœur est-il de terre, de boüe et de fange; ne craignés point de le luy donner tel qu'il est. Quand il crea Adam, il prit un peu de terre, et en fit un homme vivant: *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ*[1]. Avés-vous donc un cœur tout remply d'imperfections? donnés-le luy tel qu'il est; car sa divine bonté ne demande de nous et ne veut sinon ce que nous sommes, et ce que nous avons, et quand nous luy aurons donné nostre cœur, il le sçaura bien perfectionner.

En l'ancienne loy, Dieu avoit ordonné qu'un chacun visitast son temple; mais il deffendit que personne n'y entrast les mains vuides, ny les pauvres, ny les riches: *Non apparebis in conspectu meo vacuus*[1]: toutesfois il ne vouloit pas que tous fissent une esgale offrande; car il vouloit que les riches comme opulens fissent des offrandes selon leurs richesses, et que les pauvres offrissent selon leur pauvreté; de sorte qu'il n'eust pas esté content, si les riches eussent fait des offrandes convenables aux pauvres, parce que cela eust ressenty l'avarice; non plus qu'il ne se fust pas contenté que les pauvres eussent fait l'offrande des riches, dautant que cela eust esté presomption. Que les seculiers viennent offrir à sa divine Majesté l'affection et la volonté qu'ilz ont de suivre et garder ses divins commandemens, Dieu se contentera de cela, et s'ilz les observent fidellement, ilz obtiendront la vie eternelle: mais que les ames riches en de saintes pretentions de faire de grandes choses pour Dieu, comme doivent estre les Religieux et Religieuses, ne luy viennent pas apporter l'offrande des pauvres, c'est à dire des seculiers; car il ne s'en contentera pas. Dieu vous a enrichies, mes cheres

[1] Gen., II. — [2] Deut., XVI.

Seurs, de ses graces, en vous appellant en la sainte religion; c'est pourquoy il veut que vous luy donniés beaucoup, c'est à dire, qu'il veut que vous luy offriés sans reserve tout ce que vous estes et tout ce que vous avés.

Nostre Dame fait aujourd'huy une offrande telle que Dieu desiroit d'elle; car outre la dignité de sa personne, qui surpasse toutes les autres apres son divin Filz, elle offre tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a, et c'est ce que Dieu demande. O qu'heureuses sont les ames religieuses, lesquelles par le moyen de leurs vœux ont tout dedié à Dieu, luy offrant leur corps, leur cœur et leurs moyens, renonçant aux richesses par le vœu de pauvreté, aux playsirs de la chair par celuy de chasteté, et à leur propre volonté par celuy d'obeyssance! O mondains! jouyssés, si bon vous semble, de vos richesses : pourveu que vous n'en abusiés pas, et que vous ne fassiés tort à personne, cela vous est licite; prenés les playsirs permis par la sainte Eglise; faites vos volontés en tant et tant d'occurrences : pourveu qu'elles ne soyent point contraires à celles de Dieu, il vous permet tout cela. Mais quant à vous autres, mes cheres Filles, gardés bien de ne rien reserver; car Dieu ne le veut pas, et comme il se donne tout à vous en son divin sacrement, de mesme il veut que vous vous donniés toutes à luy, et prenés garde qu'il ne peut estre trompé : c'est pourquoy si vous dites que vous vous donnés toutes à sa divine Majesté, faites-le absolument, si vous ne voulés estre chastiées comme Ananie et Saphire, qui mentirent au saint Esprit.

Mais, helas! il n'est pas de nous autres comme de nostre Dame, laquelle s'estant une fois donnée à Dieu, n'avoit plus apres besoin de reconfirmer son offrande; car jamais elle ne discontinua, non pas mesme d'un seul moment, d'estre toute à Dieu, et d'estre parfaittement collée, appliquée, unie et conjointe avec sa divine bonté. Mais nous autres, au contraire, il est besoin qu'à toute heure, tous les jours, tous les mois et toutes les années, nous reconfirmions et renouvel-

lions les vœux et promesses que nous avons faites à Dieu d'estre tout à luy, à cause de la continuelle vicissitude et varieté de nos affections et humeurs. C'est pourquoy la sainte Eglise, comme une sage mere, nous va presentant de tems en tems le long de l'année des festes signalées, pour nous encourager à renouveller nos bons propos; car, je vous prie, qui est celuy qui au jour solemnel de Pasques ne se renouvelle par des saintes affections et resolutions de mieux faire, voyant nostre Seigneur renouvellé en sa glorieuse resurrection? Qui est le chrestien qui ne renouvelle son cœur au jour de la Pentecoste, quand il considere que Dieu envoye du ciel un nouvel esprit sur ceux qui l'ayment; et ainsi au jour de la Toussaints, où la sainte Eglise nous represente la gloire et felicité des esprits bienheureux, apres laquelle nous souspirons, et pour laquelle nous esperons? Mais enfin, qui est-ce qui pourroit avoir si peu de courage, qui ne s'efforce de se renouveller au jour de Noël, où l'on voit cét enfant tant aymable, nostre divin Sauveur, qui vient naistre icy bas pour nous rachepter? Mais outre toutes ces festes, ç'a tousjours esté la coustume de tous ceux qui ont esté plus specialement dediés à Dieu, comme sont les Religieux et Religieuses, de prendre tous les ans un jour particulier pour reconfirmer et renouveller leurs vœux, afin d'obeyr au grand Apostre qui nous conseille de bien affermir nostre vocation. Or comment le pourrions-nous mieux faire, qu'en faysant des reconfirmations du dessein et du choix que nous avons fait d'estre tout à Dieu? Vous allés donc, mes cheres Ames, mettre aujourd'huy un clou à vostre vocation par le renouvellement que vous allés faire de vos vœux en la presence de la divine Majesté, qui demande cela de vous en recompense du don sacré qu'elle vous fera de soy-mesme en mesme tems à la tres-sainte communion.

En somme, pour conclurre ce discours, je dy derechef que le plus grand bonheur de nostre Dame et glorieuse Maistresse

provient de ce qu'elle s'est tousjours renduë parfaittement obeyssante à Dieu, non seulement pour ce qui est de ses commandemens et de ses volontés signifiées, mais encore pour ce qui est de ses inspirations : or c'est en quoy vous la devés imiter le plus prés qu'il vous sera possible, si vous voulés plaire à Dieu et luy estre aggreables. Car si nostre Dame ne luy eust pas esté aggreable sans cette absoluë obeyssance, comme nostre Seigneur le monstra par la loüange qu'il luy donna, apres celle que cette femme, dont il est fait mention en l'Evangile, luy avoit donnée, beaucoup moins vous autres luy pourrés-vous estre aggreables sans cette parfaitte obeyssance. C'est donc à quoy je vous exhorte, mes cheres Seurs, si vous voulés participer aux graces de nostre Dame; et bien que nul autre qu'elle ne puisse avoir cét honneur d'estre Mere de nostre Seigneur en effet, vous devés neanmoins tascher d'en meriter le nom par une parfaitte obeyssance à ses saintes volontés. Car vous sçavés que ce divin Sauveur preschant un jour dans le temple les parolles de la vie eternelle, nostre Dame et S. Joseph ne pouvant s'approcher de luy à cause de la foule du peuple, il y eut quelqu'un qui luy dit que sa Mere et ses freres le demandoient (dautant qu'il y avoit encore quelques-uns de ses parens qu'il appelloit ses freres) ; à quoy nostre Seigneur respondit : *Mater mea et fratres mei ii sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt; quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror et mater est* [1]; Ma Mere et mes freres sont ceux qui font la volonté de mon Pere qui est au ciel. Or c'est la grace que je vous souhaitte, mes cheres Filles, que d'accomplir parfaittement cette sainte volonté en toutes choses sans reserve. Faites-le donc fidellement, et sa bonté infinie vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire eternellement en l'autre. Ainsi soit-il.

[1] S. Matth., XII; S. Luc, VIII.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE NOSTRE DAME[1].

Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.
EXOD., XXV.

Regarde, et fais selon l'exemplaire que je t'ay monstré sur la montagne.

La divine Majesté ayant commandé à Moyse, en l'ancienne loy, qu'il fist l'arche selon le modelle qu'il luy monstroit, il ordonna apres qu'on dressast le tabernacle pour la mettre et que cela fust fait selon les particularités qu'il marquoit, desquelles il informa Moyse, lorsqu'il luy parla sur ce sujet; ce qui fut accomply d'une façon si admirable, qu'il n'y avoit rien en ce tabernacle qui ne fust plein de tres-grands mysteres, jusques aux moindres parties d'iceluy : *Facies et labrum œneum cum basi sua ad lavandum, ponesque illud inter tabernaculum testimonii et altare :* Or entre toutes ces choses, tu feras un bassin ou cuve d'airain avec son pied pour se laver, et le mettras, luy dit Dieu, entre le tabernacle et l'autel.

Les anciens Peres, apres avoir consideré toutes les particularités de ce tabernacle, s'arrestent par admiration sur la plus vile et abjecte partie de toutes, qui estoit cette cuve, que Dieu avoit ordonné qu'on mist entre les deux tabernacles, c'est à dire, entre le tabernacle exterieur, auquel demeuroit le peuple qui venoit pour offrir des sacrifices, et le tabernacle interieur où demeuroient les prestres de la loy; ou entre les deux autelz, c'est à dire, entre l'autel sur lequel on sa- et ceux-cy en approchent encores de plus prés, ce me semble :

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

crifioit les victimes et holocaustes, et l'autel sur lequel on brusloit les parfums et senteurs.

Cette divine Majesté avoit, dis-je, ordonné à Moyse qu'on fist une cuve d'airain, laquelle on remplit d'eau, et que les prestres s'y lavassent les pieds et les mains avant que d'aller offrir les sacrifices, et que pour l'embellissement de cette cuve on l'environnast tout à l'entour de miroirs, telz qu'estoient ceux des dames Juifves [1].

Or nos anciens Peres ont fait un si grand nombre d'interpretations sur cette cuve et sur ces miroirs, que si je voulois dire un mot de chacune, il m'y faudroit employer l'heure entiere. Mais pour traitter ce sujet plus utilement, je m'arresteray seulement à trois de leurs conceptions, à sçavoir, que signifie cette cuve pleine d'eau, et ce que nous devons entendre par icelle; la seconde, pourquoy elle estoit posée entre les deux tabernacles; et la troisieme, que veulent signifier ces miroirs desquelz elle estoit environnée.

Premierement une partie des anciens Peres disent que cette cuve representoit le baptesme, et certes ilz ont bien raison; car pour cela elle estoit posée entre le tabernacle interieur, et exterieur, pour nous monstrer que personne ne sçauroit passer au tabernacle interieur qui n'est autre que le ciel, qu'il n'aye premierement passé par l'exterieur qui est l'Eglise, dans laquelle est cette cuve des eaux baptismales où il faut estre trempé et lavé, dautant que ces eaux baptismales purifient et justifient, en effaçant tous les pechés desquelz ceux qu'on baptise sont soüillés : et il est tellement necessaire d'estre lavé de cette eau, ou par effet, ou du moins par un tres-ardent desir d'icelle, pour offrir et sacrifier à nostre Seigneur des victimes et holocaustes qui luy soient aggreables, que sans cela toutes les offrandes et oblations ne sont pas offrandes, mais des execrations.

Les autres disent que cette cuve represente la penitence,

[1] Exod., XXXVIII.

car qu'est-ce autre chose la penitence, sinon des eaux dans lesquelles il est expedient et necessaire que nous lavions nos pieds et nos mains, je veux dire nos œuvres et affections, soüillées et tachées de tant d'imperfections et de pechés?

Or bien qu'il soit vray que la seule porte pour entrer au ciel est la redemption, sans laquelle nous n'y eussions jamais eu d'entrée; neanmoins, afin que cette redemption nous soit appliquée, il est necessaire que nous nous lavions dans les eaux de la penitence, et ne s'y faut point tromper; car tous les Peres anciens, jeunes et vieux, petitz et grands, ont passé par là : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes simul peribitis*[1]; Si vous ne faites penitence, dit nostre Seigneur, vous perirés tous. En somme, tous ont lavé leurs pieds et leurs mains dans les eaux de la penitence; et c'est une regle si generale que celle-cy, que pas un n'en peut estre exempt, sinon la tressainte Vierge, laquelle n'ayant point peché, n'a aussi point eu besoin de penitence, bien qu'elle ne soit pas entrée au ciel par une autre porte que par celle de la redemption, comme toutes les autres creatures. Mais afin que le fruit de cette redemption nous soit appliqué, il est necessaire que nous fassions penitence, soit en ce monde, soit en l'autre; et quoy que je sçache qu'autre est la penitence qu'il faut faire pour les pechés mortelz, que pour les venielz, toutesfois elle est absolument necessaire, tant pour les uns que pour les autres, et qui ne la fera en ce monde, il la fera infailliblement en l'autre. Voyla pourquoy, disent nos Peres, cette cuve estoit posée entre les deux tabernacles, l'exterieur et l'interieur, pour signifier que les eaux de la penitence sont entre les deux tabernacles, l'exterieur de l'Eglise Militante, et l'interieur de la Triomphante, et que pour passer de la Militante, en laquelle nous sommes maintenant, à la Triomphante, il faut se laver dans les eaux de la penitence.

D'autres ont dit que cette cuve pleine d'eau representoit

[1] Luc. XIII.

la doctrine Evangelique, et certes ilz ont bien raison ; car la doctrine evangelique n'est autre chose que des eaux, desquelles quiconque boira, n'aura plus soif ; et comme dit nostre Seigneur à la Samaritaine, il sera fait en luy une fontaine d'eau vive saillant jusques à la vie eternelle, *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* Or c'est dans les eaux sacrées de cette doctrine evangelique qu'il faut tremper tous nos membres, c'est à dire, y laver toutes nos œuvres et affections, pour les purifier, former et dresser selon qu'elle nous ordonne ; car sans cela nous ne pouvons jamais faire aucun sacrifice ny oblation qui puisse estre aggreable à Dieu, et moins encore pouvons-nous estre sauvés, qu'en croyant et nous formant sur cette doctrine chrestienne, dans laquelle nous devons vivre, esperer et operer nostre salut. Et que personne ne se trompe en cecy croyant que sans se laver dans les eaux de cette doctrine evangelique il puisse estre sauvé, se faysant des loix selon son caprice et fantaisie, ou se contentant de la loy naturelle, et pretendant avec icelle d'arriver au tabernacle interieur de la gloire, pour y sacrifier à Dieu des sacrifices de loüange; non certes, cela ne se peut.

Vous voyés donc comme cette cuve d'eau, qui estoit mise au milieu entre les deux tabernacles, nous represente tres-bien que le baptesme, la penitence et la doctrine evangelique sont au milieu de l'Eglise Militante et de la Triomphante. Et pour appliquer cela à nous, je dy que nous avons aussi deux tabernacles, l'un exterieur qui est ce corps que nous portons, et l'autre interieur, qui est l'ame par laquelle nous vivons : et c'est ce qu'a voulu dire le grand Apostre S. Paul, que ces corps que nous portons sont des tabernacles qui sont faitz et formés d'argile, dans lesquelz Dieu a enfermé de grands thresors ; mais quelz sont ces thresors, sinon nos ames, qui comme des tabernacles interieurs sont mises et cachées dans nos corps? Et tout ainsi que l'ame anime et donne la vie au corps, aussi la doctrine evangelique nourrit et vivifie l'ame,

et luy donne lumiere et force pour la conduire et faire arriver à cet autre tabernacle plus interieur de l'Eglise triomphante, où habite le Tres-Haut. Certes, un jour viendra que nous ressusciterons, et que ces corps mortelz que nous portons maintenant, sujetz à corruption, seront immortelz et tous spirituelz, ainsi que nous asseure le grand Apostre, et seront reformés sur celuy de nostre cher Sauveur et Maistre : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ :* et lors nous verrons avec un contentement indicible ces corps tous glorieux, par la reünion qu'ilz auront avec l'ame, avec laquelle ilz n'auront plus aucun divorce ny aucune rebellion, ains luy seront absolument sousmis, et l'ame les possedera en telle sorte, qu'elle les gouvernera et regnera souverainement en eux, leur communiquant sa gloire, par le moyen de laquelle ceux qui estoient mortelz seront immortelz, et semblables à l'ame, qui de soy est immortelle.

Passons maintenant au second point, et disons que les miroirs desquelz cette cuve estoit environnée nous representent les exemples des Saintz, lesquelz ont prattiqué cette doctrine chrestienne si parfaittement, que nous pouvons dire que les histoires de leur vie et leurs exemples sont autant de beaux miroirs qui ornent et enrichissent cette cuve de la doctrine evangelique. Et tout ainsi que cette sainte doctrine les a ornés et enrichis, et que s'estant plongés dans ses eaux, elle les a purifiés et rendus capables d'offrir à la divine bonté des sacrifices d'un prix et valeur inestimables, ilz ont aussi de leur costé fait à cette doctrine ce que faysoient les miroirs des dames Juifves à cette cuve, l'ornant et embellissant par la pratique des preceptes et conseilz qu'ilz ont puisés en icelle, nous laissant des exemples admirables de leurs vertus à imiter, qui sont comme des miroirs dans lesquelz nous nous devons continuellement mirer : car bien que nous n'ayons pas besoin, comme ces dames hebrieuses, de miroir pour mirer ces corps qui pourriront avec les chiens

et autres telz animaux, neanmoins nous devons tousjours avoir devant les yeux ces miroirs des vertus et exemples des Saints, pour nous y regarder, afin de former et dresser sur iceux toutes nos œuvres, actions et affections.

Mais entre tous ces miroirs des exemples des Saints, nous devons particulierement considerer la tres-sainte Vierge, nostre tres-glorieuse et chere Maistresse, la feste de laquelle nous celebrons aujourd'huy; car quel miroir plus beau et plus precieux vous sçaurois-je presenter que celuy-cy? N'est-ce pas elle qui est le plus excellent miroir qui soit en toute la doctrine evangelique? N'est-ce pas elle qui est la plus ornée et enrichie de toutes sortes de graces et de vertus? *Multæ filiæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas*[1]. O! certes, il est vray qu'il n'y a point de Saints ny de Saintes qui luy puissent estre parangonnés; car cette glorieuse Vierge surpasse en dignité et excellence non seulement les plus grands Saints, mais aussi les plus hauts Cherubins et Seraphins; ayant eu cet advantage par dessus tous les Saints, qu'elle s'est donnée et totalement dediée au service de Dieu, dés l'instant mesme de sa conception : et il n'y a nul doute que cette sainte Vierge n'aye esté toute pure et n'aye eu l'usage de raison dés le premier instant que son ame fut mise dans son petit corps, qui estoit formé dans les entrailles de sainte Anne. Et comme cette glorieuse Vierge devoit naistre de pere et de mere ainsi que les autres enfans, aussi semble-t'il que, comme eux, elle devoit estre entachée du peché originel; mais la divine providence en ordonna tout autrement, luy tendant sa main tres-sainte qui la retint, afin qu'elle ne tombast dans ce precipice, et luy donna l'usage de la raison et de la foy, par laquelle elle connut Dieu et crut en luy, et par cette foy et connoissance elle se dedia et consacra tres-entierement à sa divine Majesté, mais d'une maniere tres-parfaitte et souveraine.

[1] Prov., XXXI.

A ce propos, quelques theologiens disent que nostre Seigneur jettant un rayon de sa lumiere et de sa grace dans l'ame de S. Jean Baptiste, lorsqu'il estoit encor dans les entrailles de sainte Elizabeth, il le sanctifia et luy donna l'usage de raison, avec la grace de la foy par laquelle il connut son Dieu, qui estoit dans le ventre de cette sainte Vierge, l'adora et se consacra à son service. Or si nostre Seigneur fit une telle grace à celuy qui devoit estre son precurseur, qui pourra douter qu'il n'aye fait non seulement la mesme grace, ains qu'il n'aye usé d'un privilege beaucoup plus grand et particulier envers celle qu'il avoit choisie pour estre sa Mere, ne la sanctifiant pas seulement dés le ventre de sainte Anne, comme S. Jean dans celuy de sainte Elizabeth, mais la rendant toute sainte et toute pure, dés l'instant mesme de sa conception, avec l'usage de la foy et de la raison; et ce d'une façon si admirable, qu'elle ne peut estre assés admirée, et laquelle il avoit de toute eternité projettée.

O combien grandes furent les faveurs, les graces et benedictions que sa divine bonté respandit dans le cœur de cette glorieuse Vierge! Mais elles estoient si secretes et interieures, que personne n'en pouvoit rien connoistre, qu'elle qui les ressentoit. Il est croyable neanmoins, qu'à l'instant que nostre Seigneur versa tant de graces et de benedictions dans son ame, sainte Anne ressentit quelques grandes consolations et douceurs spirituelles à cause de sa fille, qui estoit enfermée dans ses entrailles.

Or cette sainte Vierge ne fust pas plustost née, qu'elle commença d'employer tout son estre au service de l'amour sacré : et si tost qu'elle commença à deployer sa petite langue et ses autres petitz membres, ce ne fut que pour s'en servir à chanter les loüanges de Dieu, lequel luy inspira, dés l'aage de trois ans, de se retirer de la maison de ses pere et mere, pour s'en aller au temple le servir plus parfaittement.

Donc cette glorieuse Vierge se comporta en ce bas aage avec tant de sagesse et de discretion, qu'elle donnoit de l'estonnement à ses pere et mere, lesquelz jugerent bientost, tant par ses discours que par ses actions, que cette fille n'estoit pas comme les autres enfans, mais qu'elle avoit l'usage de raison; et partant, qu'il falloit anticiper le tems pour la conduire au temple, afin qu'elle y servist Dieu avec les autres filles qui y estoient retirées pour ce sujet. Ilz prindrent donc cette petite Vierge, aagée seulement de trois ans, puis la menerent et en partie la porterent au temple de Hierusalem.

O Dieu! combien estoient grands les souspirs et eslans d'amour et de dilection qu'alloient jettant et eslançant en Dieu les pere et mere de cette petite pucelle, mais specialement la Vierge mesme, comme celle qui alloit pour se sacrifier derechef à son divin Espoux, qui l'appelloit, et luy avoit inspiré cette retraitte, pour la recevoir non seulement pour son Espouse, mais encore la preparer à estre sa mere! O qu'elle alloit doucement chantant ce cantique sacré : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini,* qui est si admirable et si doux à cause des loüanges et benedictions que l'on donne en iceluy à la divine Majesté, et duquel le Prophete Royal disoit : Je me sers de ce cantique comme d'une douce recreation, pour le chanter et entonner aux trois divers tems que je vais au temple, afin d'y adorer mon Dieu, selon qu'il est ordonné par la loy! comme aussi faysoient les dames hebrieuses, lesquelles le chantoient avec grande devotion, quand elles y alloient. Mais, ô Dieu! qui pourroit dire ou expliquer avec quel ressentiment d'amour et de dilection cette sacrée Vierge le disoit, veu que ce cantique ne traitte d'autre chose que d'accomplir la loy et volonté de Dieu, pour à laquelle obeyr elle s'acheminoit au temple?

Or bien que plusieurs dames hebrieuses se fussent desja dediées au service de Dieu dans ce temple, pas une n'avoit

jamais approché de la perfection de cette sainte Vierge ; car elle s'offrit et dedia avec tant de ferveur, d'amour et d'humilité, que les Anges et les plus hauts Seraphins qui se promenoient sur les ballustres et galleries du ciel pour la regarder, en demeuroient tous ravis, s'estonnant qu'en la terre il se pust treuver une creature si pure, et qu'une ame revestuë d'un corps humain pust faire une offrande et oblation si parfaitte et aggreable à Dieu.

O certes ! il est vray qu'on pouvoit bien dire de la Vierge ce que l'Escriture rapporte[1] de la royne de Saba, que quand elle fut voir Salomon, elle y vint chargée de tant de nard, de parfums et bois de senteur, que jamais il ne s'en estoit tant veu en Hierusalem, que cette royne en apporta quant et soy : de mesme pouvons-nous dire, que nostre glorieuse Royne vint avec tant de parfums, c'est à dire, de vertus et de sainteté, qu'il ne s'en estoit jamais tant veu entre toutes celles qui s'estoient dediées au temple, qu'il s'en trouva en la Vierge seule. La voilà donc en ce bas aage toute dediée et sacrifiée au souverain Seigneur de nos ames.

Je ne veux pas m'estendre à parler à cette heure des benedictions qu'elle receut en sa conception ny en sa naissance ; car je ne veux parler que de cette feste, en laquelle elle se vint offrir et dedier au service du temple dés l'aage de trois ans, quittant sa patrie et la maison de son pere en cette tendre jeunesse et en cette enfance, pour se dedier et consacrer plus entierement au service de Dieu. Mais notés, je vous prie, que je ne parle que de ce qui concerne cette feste ; car je sçay bien qu'elle luy estoit toute dediée dés l'instant de sa conception, et qu'elle fut comme une belle fleur qui jetta et exhala son odeur de grand matin.

Il y a deux sortes de fleurs, les roses et les œillets, qui jettent la suavité de leurs odeurs bien differemment ; car les roses sont plus odoriferantes le matin, et avant que le soleil

[1] III Rois, X.

soit au midy, leur odeur est plus suave et meilleure; et les œillets tout au contraire sont plus odoriferans sur le soir, et leur senteur est plus forte et plus aggreable. Certes, cette glorieuse Vierge a esté comme une belle rose parmi les espines, laquelle, bien qu'elle aye tousjours jetté une odeur de tres-grande suavité tout le tems de sa vie, si est-ce qu'au matin de cette douce enfance, elle en a jetté une merveilleusement suave devant la divine Majesté.

O qu'heureuses sont les ames qui, à l'imitation de cette sacrée Vierge, se dedient au service de nostre Seigneur dés leur enfance! et qu'elles sont heureuses de s'estre retirées du monde, avant que le monde les aye connuës! car elles sont comme de belles fleurs nouvellement espanoüies, qui n'ayant point encore esté maniées ny flestries par l'ardeur de la concupiscence, donnent une odeur de grande suavité par leurs vertus et bonnes œuvres.

O qu'il seroit à souhaitter que toutes les personnes qui servent Dieu eussent eu le bonheur de le faire, à l'imitation de cette sainte Vierge, dés leur enfance!

Mais pour encourager les ames qui n'ont pas eu cette grace, j'ay coustume de dire qu'il y a deux sortes d'enfance: la premiere est celle de laquelle nous parlons maintenant, et la deuxieme est celle par laquelle l'on correspond promptement et fervemment aux secrettes inspirations de Dieu, lorsqu'au premier mouvement et attrait de la grace l'on quitte genereusement toutes choses pour suivre le bien qu'on connoist; et si ces ames sont fidelles à marcher dans la voye que nostre Seigneur leur monstre, elles ne laisseront pas d'avoir part à la feste que nous celebrons aujourd'huy, en laquelle cette petite pucelle en sa tendre jeunesse, et à la premiere semonce de l'inspiration, s'est presentée au temple.

Cette feste n'est point nouvelle: car les Grecs en font mention, et nous lisons qu'elle a esté celebrée depuis plusieurs siecles. Or je sçay bien que sa solemnité a esté pour quelque

tems un peu refroidie; mais le pape Sixte l'a restablie, et l'Eglise en fait l'office; et c'est pour vous autres, mes cheres Seurs, une grande solemnité, puisqu'en icelle vous venés offrir à Dieu, à l'imitation de cette glorieuse Vierge, ou plustost vous venés renouveller l'offrande que vous luy avés desja faite de vous-mesmes. Mais, me dirés-vous, declarés-nous un peu avec quelle perfection cette glorieuse Vierge fit son oblation, afin que nous taschions de l'imiter; car estant ses filles, nous serons bien aises de la suivre.

Je vous diray, qu'en cette solemnité nous n'avons point d'autre evangile que celuy qui se lit toutes les autres festes de nostre Dame, où il est dit que nostre Seigneur preschant au peuple qui le suivoit, et le voulant illuminer et esclairer pour le convier à se convertir et suivre sa doctrine, il faysoit plusieurs grands miracles; de quoy les Pharisiens pleins d'envie commencerent à murmurer et à le calomnier, disant que ce n'estoit pas en son nom, ny par sa puissance qu'il operoit ces choses, ains en la puissance du prince des tenebres Belzebub; et au plus fort de ces injures et blasphemes, il s'esleva une femme, que les Peres anciens disent estre sainte Marcelle (mais puisque les Evangelistes n'en disent rien, il vaut mieux dire simplement que c'estoit une femme), laquelle toute estonnée des merveilles qu'il operoit, s'escria : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (Bienheureux le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté). A quoy nostre Seigneur repartit : *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (mais plustost bienheureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et la gardent).

Or bien qu'il me ressouvienne de vous avoir desja entretenuës trois ou quatre fois sur cét Evangile, si est-ce que c'est un sujet où il y a tant à prendre, et qui est si fecond, que je ne me puis lasser d'en parler, ny de puiser dans la profondité de ce texte ce qui est propre à notre instruction.

Bienheureux, dit cette femme, est le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Et nostre Seigneur, luy respondant, vouloit dire : Il est vray que le ventre qui m'a porté est bienheureux, et les mammelles que j'ay succées sont aussi bienheureuses : car quel plus grand bonheur, je vous prie, mes cheres Ames, pouvoit avoir une femme, que d'avoir porté dans son ventre celuy qui est esgal au Pere eternel, et que les cieux des cieux ne peuvent comprendre ? O que veritablement ce ventre est heureux, dans lequel le Filz de Dieu a pris chair humaine, et que cette Vierge a receu d'honneur, d'avoir donné son plus pur sang pour former cette sacrée humanité de nostre cher Sauveur et Maistre ! Et partant il est bien vray, ô femme, ce que tu dis, que le ventre qui l'a porté est bienheureux, et non seulement le ventre qui l'a porté, ains encore les mammelles qu'il a succées, dautant qu'elles ont nourry celuy qui nourrit et sustente toutes les creatures. Et si ce grand aumosnier Abraham fut estimé bienheureux, parce que logeant les pelerins, il eut un jour la grace d'avoir ce Roy et Seigneur des pelerins en sa maison, de manger avec luy et luy laver les pieds; comment n'estimerions-nous bien plus heureux le ventre de la Vierge, qui a logé chez soy non un jour, comme Abraham, mais neuf mois entiers, ce divin Roy, pelerin sur la terre? Et comment ne nommerions-nous bienheureuses ses mammelles qui l'ont nourry, non de pain, ains du laict de la propre substance de cette Vierge ?

O que les parolles de cette femme sont veritables, et que ce ventre est heureux ! car il ressemble à l'arche, dans laquelle estoit gardée la manne, la verge d'Aaron et les tables de la loy. Et qu'est-ce que nous represente la manne, sinon la divinité du Filz de Dieu, descendu du ciel pour s'unir à nostre humanité ? N'est-il pas aussi cette verge de merveille, et cette pierre vive sur laquelle ont esté escrits les commandemens de la loy de grace, et n'ont-ilz pas esté gravés sur

son sacré corps avec le burin des foüets, des cloux, des esines et de la lance?

O que ce ventre donc est heureux! ô qu'il est bien plus precieux que cette arche, qui n'en portoit que la figure! O que cette femme est heureuse d'avoir esté choisie pour estre mere de Dieu, dautant qu'aucune autre creature, quelle qu'elle soit, ne sera jamais honnorée de ce tiltre, lequel n'est deu qu'à cette Vierge! et tout ainsi que nostre Seigneur en tant que Dieu n'a qu'un Pere sans mere, aussi en tant qu'homme il n'a qu'une mere sans pere; et comme il n'a qu'un Pere au ciel, aussi ne devoit-il avoir qu'une mere en terre. Et cela a esté ainsi ordonné de toute eternité par le Pere celeste.

Passons maintenant à l'explication de la response que nostre Seigneur fit à cette femme. Tu dis (luy respondit ce cher Sauveur) que ma mere est bienheureuse à cause qu'elle m'a porté dans son ventre, et que j'ay succé ses mammelles; mais moy, je te dy qu'elle est beaucoup plus heureuse, parce qu'elle a escouté la parolle de Dieu, et l'a gardée. Mais puisque tous peuvent participer à cette beatitude, voyons comment cette sainte Vierge a entendu la parolle de Dieu, et comme elle l'a gardée. Et pour laisser toute autre parolle, et ne parler maintenant que de celle de la vocation, ô Dieu! combien a-t'elle esté fidelle en cecy! Nostre Seigneur luy dit à l'oreille, ou plustost à l'interieur du cœur, ces parolles du Psalme XLIV : *Audi, filia, inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum* (Escoute, ma fille, preste-moy l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton pere, et le Roy convoitera ta beauté). Mais remarqués ces parolles : Escoute, ma fille : *Audi, filia,* comme s'il vouloit dire : Pour bien ouyr, il faut bien escouter. *Inclina aurem tuam;* il faut aussi s'abaisser et s'humilier pour bien entendre ce qui est de la volonté de Dieu. Oublie ta patrie, et retire-toy de la maison de

ton pere, et le Roy convoitera ta beauté; comme s'il disoit: Ne te contente pas d'escouter la parolle de l'inspiration, et de t'abaisser pour la mieux ouyr; mais retire ton cœur et tes affections de ta patrie et de tes parens, et je convoiteray ta beauté.

O sainte et divine semonce, que Dieu donne souvent au cœur de tant de creatures! Et cependant il est vray que plusieurs entendent la parolle sacrée de la vocation, sans sortir de leur patrie, ny aller où Dieu les appelle. L'on fait tant d'examens, il faut tant considerer, il faut parler aux uns et aux autres pour sçavoir si l'inspiration est vraye, et si elle vient de Dieu; il faut tant esplucher pour voir si on l'executera, et cependant on retarde tousjours. Ce que je ne dy pas pour empescher les considerations qui se doivent faire pour mieux discerner quelle est l'inspiration. Mais apres cela, sortés et allés en la terre que Dieu vous monstre; n'escoutés point tant de discours; ne prestés point l'oreille à tant de raisons que le monde dira; n'usés point de tant de delais et remises: car vous vous mettés en de grands perilz; ne vous endormés point, ains soyés promptes à obeyr et à suivre l'attrait.

O Dieu! combien fut diligente la glorieuse Vierge, et qu'elle se leva promptement pour obeyr à la divine parolle de sa vocation! elle n'eut pas besoin de faire beaucoup d'examen; car elle avoit la grace du discernement. Elle s'en alla donc sans aucun retardement, pour petit qu'il fust, où Dieu la conduisoit, et le Roy du ciel convoita sa beauté, et la choisit non seulement pour son Espouse, mais aussi pour sa Mere.

Or donc bienheureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et la gardent. Tous sont appellés, et bien que plusieurs entendent l'inspiration, neanmoins c'est en manieres differentes. Mais pour mieux entendre cela, considerés l'Eglise comme la cour de quelque prince, lequel seroit en son palais environné de plusieurs seigneurs et cavaliers; ilz sont bien

tous appellés en la cour, et ont bien tous la grace du prince, mais differemment ; car il regarde les uns, jette des œillades plus particulieres sur les autres, rit contre l'un, parle avec l'autre ; donne des dignités aux uns, favorise les autres ; et que sçay-je, moy, telles et semblables choses qui se font tous les jours dans les cours des roys ? Tous estiment et font un grand estat de ces faveurs ; mais il y en a quelques-uns que le prince favorise beaucoup plus que les autres, et ausquelz il tesmoigne un amour bien plus particulier ; et ce sont ceux qu'il fait entrer dans son cabinet, pour s'entretenir avec eux, pour leur descouvrir ses secrets et leur communiquer ses conceptions.

Nous pouvons bien dire que tous les Chrestiens sont des cavaliers et seigneurs qui sont en la cour de ce souverain Prince nostre Seigneur ; cour qui n'est autre que l'Eglise, et nostre cher Sauveur, comme leur Roy, les regarde tous ; il favorise les uns, il esleve les autres, et en somme il depart ses graces à qui il luy plaist, et comme il luy plaist : mais outre les graces et faveurs qu'il depart aux enfans de son Eglise en general, il y en a de particuliers, qui sont les Religieux, qu'il retire en son cabinet, qui n'est autre que la Religion, et là il leur parle plus particulierement au cœur, il leur revele ses secrets, il leur descouvre ses intentions. Mais entre tous ceux qui ont eu cette grace, la tres-sainte Vierge a esté singulierement privilegiée au dessus de tous les autres ; c'est elle qui a esté menée au cabinet de Dieu, et à laquelle ont esté descouverts de plus hauts secrets et mysteres qu'à nulle autre creature. Voyés donc combien elle a esté heureuse d'avoir escouté et gardé cette divine parolle, et qu'heureuses serés-vous, mes cheres Ames, si vous l'imités ! Cela s'entend encore, comme nous avons dit, de se rendre promptes à suivre les inspirations par lesquelles Dieu nous manifeste ses saintes volontés. Je sçay bien qu'il y a diverses interpretations là dessus, desquelles je ne parleray pas main-

tenant, mais seulement de ce qui fait à mon sujet. L'Escriture dit que toutes choses sont et subsistent par la parolle de Dieu : et c'est cette divine parolle qu'il veut que nous gravions dans nos ames, promettant pour cela aux enfans de son Eglise, je veux dire aux vrays chrestiens, de leur oster leur cœur de pierre, et de leur en donner un de chair, capable de recevoir en soy l'impression de cette divine parolle qu'il y gravera luy-mesme, non avec autre burin que celuy de la charité : *Auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.*

Or puisque tous les Chrestiens doivent escouter et garder la parolle de Dieu, correspondre à ses inspirations et faire sa volonté, d'où vient qu'il y en a si peu qui l'entendent comme il faut, et encore moins qui suivent les inspirations que sa bonté leur donne pour parvenir à la perfection, comme nous ne voyons que trop tous les jours ?

Je sçay bien qu'il est necessaire que plusieurs vivent dans le monde, lesquelz doivent user des richesses, honneurs et dignités que la loy de Dieu leur permet de posseder, mais non d'en abuser; et s'ilz le font, ilz seront bienheureux, pourveu qu'ilz ajustent tousjours leurs affections, en toutes ces choses, et en la jouyssance des biens et dignités qu'ilz possedent, aux commandemens de Dieu, bien qu'il ne leur faille pas parler des conseils, dautant qu'ilz se contentent d'eviter ce qui les peut porter à la damnation.

Il y en a d'autres qui se veulent bien donner à Dieu, mais ilz se veulent reserver quelque chose. Je me donneray tout à Dieu, disent-ilz, mais non pas si absolument que le monde n'y aye encore quelque part. Je me contenteray de rendre à Dieu ce qui est deu à Dieu, et reserveray ce qui est deu au monde, c'est à dire, ces petites vanités, ces complaysances, cette liberté de vivre selon ses desirs, sans toutesfois rien faire en cela qui soit contraire à sa sainte loy. Bien que ceux-cy entendent l'inspiration, ilz n'y correspondent pas

de toute l'estenduë de leur cœur, et quoy qu'ilz se sauvent, ilz ne parviendront jamais à un haut degré de perfection.

Il y en a d'autres qui veulent bien suivre l'inspiration et volonté de Dieu, et veulent estre tout à luy, mais non pas totalement. Remarqués ce mot : car il y a bien de la difference d'estre tout à Dieu, et totalement à Dieu. Au moins veulent-ilz se reserver le choix des exercices spirituelz : car cela, disent-ilz, est pour Dieu, et c'est afin de le mieux servir ; je voy bien que tel exercice m'est meilleur qu'un autre. O Dieu ! qu'est-ce là ? ceux-cy se mettent en grand danger d'estre seduitz et trompés, se gouvernant ainsi à leur fantaisie, et ne voulant pas se sousmettre, se reservant le choix des exercices, et se formant une maniere de vivre selon leur caprice. Et ne voyés-vous point que vous n'estes pas totalement à Dieu en faysant cela? —Mais c'est pour Dieu, dira-t'on, que je le fais.— Certes, la glorieuse Vierge, nostre chere Mere et Maistresse, ne fit pas ainsi; ains elle se donna totalement à Dieu au jour de sa Presentation, et ne fit aucune reserve, pour petite qu'elle pust estre, et n'usa jamais de sa volonté, ny de son choix, pour chose que ce fust, ains persevera tousjours en cette prattique tres-parfaittement.

O Dieu ! quand l'on considere le cours de la vie de cette sainte Dame, il est certain que l'on a le cœur tout remply de douceur et de suavité ; et quand l'on regarde les grands et rares exemples de vertu qu'elle nous a laissés, l'on est tout ravy d'admiration ; et si l'on veut avoir de la douceur, et mesme la porter au cœur du prochain, il la faut prendre en la consideration de la vie de cette sainte Vierge, laquelle, mes tres-cheres Ames, doit tousjours estre devant vos yeux pour vous former sur elle, adjustant tousjours toutes vos actions et affections au niveau des siennes; car vous estes ses filles, et pour cela vous la devés suivre et imiter, et vous servir d'elle comme d'un miroir dans lequel vous devés tousjours vous mirer et regarder. Et bien que la douceur

que vous recevrés par le regard et consideration de ses vertus, tombe dans un vaisseau d'argile, elle ne laissera d'estre d'une suavité admirable; car le baume mis dans un vaisseau de terre est aussi suave que dans une fiole de cristal.

O Dieu! que cette glorieuse Vierge nous a laissé de merveilleux exemples de son obeyssance à la volonté de Dieu en tout le cours de sa vie, en son mariage à S. Joseph, en sa fuite en Egypte! Où allés-vous, ô glorieuse Vierge, avec ce petit poupon? je m'en vais en Egypte, dira-t'elle. Et qui vous y fait aller? La volonté de Dieu. Mais sera-ce pour long-tems? Tant que Dieu voudra. Et quand reviendrés-vous? Quand Dieu le commandera. Mais quand vous reviendrés, ne serés-vous pas plus joyeuse qu'en y allant? O! non certes. Et pourquoy? Parce que je feray aussi bien la volonté de mon Dieu en y allant, et y demeurant, qu'en revenant. Mais vous en retournant, vous irés en vostre patrie. O Dieu! je n'ay point de patrie, que d'accomplir la volonté de mon Dieu. O admirable exemple d'obeyssance que cette sainte Vierge nous donne!

Puisque je suis sur le sujet de l'obeyssance, je vous diray deux conditions de cette vertu, qui sont fondamentales, lesquelles je deduiray briefvement. La premiere est, que pour obeyr parfaittement, il faut aymer Dieu qui commande; et la seconde, qu'il faut aymer la chose commandée; et tous les manquemens que nous faisons à l'obeyssance procedent pour l'ordinaire du defaut de ces deux conditions.

Plusieurs ayment Dieu qui commande; mais ilz n'ayment pas la chose commandée; d'autres ayment la chose commandée, et n'ayment pas Dieu qui commande. Voyla un predicateur qui annonce la parolle de Dieu, tout le monde y court; et pourquoy cela? C'est qu'il dit bien, et fait des merveilles. En voyla un autre qui presche la mesme parolle, personne n'y va. Hé! dit-on, ce predicateur ne me plaist

point; il n'a point bonne grace, son discours ne m'est point aggreable. Hé! d'où vient cela? Est-ce qu'il n'a pas assés d'eloquence pour chatoüiller vos oreilles par son bien dire? Hé! Dieu! quel aveuglement est celuy-cy? N'est-ce pas tousjours la mesme parolle et volonté de Dieu qu'il vous annonce? Si vous aymés cette divine parolle, et Dieu qui vous l'envoye, et qui commande que l'on fasse sa volonté, pourquoy ne la recevés-vous pas de celuy-cy d'aussi bon cœur comme d'un autre? Si un roy ou quelque grand prince vous envoyoit une lettre par un de ses pages, regarderiés-vous, pour avoir ces lettres aggreables, de quelle couleur il est habillé? ô non certes! ains vous prendriés ces lettres, et les mettriés sur vostre teste en signe de reverence, sans avoir esgard à la livrée de celuy qui les a apportées. Et pourquoy n'escoutés-vous donc et ne recevés-vous pas cette sacrée parolle des uns comme des autres, puisque c'est toujours de la part de Dieu qu'elle vous est annoncée?

Plusieurs ayment la chose commandée, et n'ayment pas Dieu qui commande. L'on commandera à une fille d'aller faire l'orayson, ou tel autre exercice qu'elle goustera; ô Dieu! elle ira volontiers. Et pourquoy? parce qu'elle l'ayme, à cause de quelque goust et consolation qu'elle y reçoit. Qui fait cela, sinon l'amour propre? vous en aurés l'experience; car tirés-la de là, et l'employés en quelque autre chose qu'elle n'aymera pas, vous verrés si elle le fait sans tesmoigner son mescontentement. Qui ne voit donc qu'elle n'ayme pas Dieu qui commande, ains seulement la chose commandée? car si elle aymoit Dieu qui commande, elle aymeroit autant de faire une chose qu'une autre, puis qu'en tout elle rencontreroit esgalement sa divine volonté.

De mesme, un autre aymera Dieu qui commande, et n'aymera pas la chose commandée. Je sçay bien, dira-t'il, que ce qui m'est commandé est la volonté de Dieu; mais c'est une chose à laquelle j'ay tant de repugnance et de difficulté, que

je ne la sçaurois aggreer : de plus, quand je tascherois de l'aymer, celuy qui l'ordonne de la part de Dieu est de si mauvaise grace, et a une si pauvre mine, qu'il rend tout à fait la chose commandée desplaysante et de mauvais goust; il a une façon si froide et si seiche, qu'on ne trouve nulle suavité en ce qu'il ordonne.

Certes voicy la cause de tous nos maux; quand nos superieurs et ceux qui nous commandent sont à nostre fantaisie, et selon nos humeurs et inclinations, nous ne treuvons rien de difficile; mais s'ilz ne sont pas selon nostre affection, les moindres choses ordonnées par eux nous sont rudes et repugnantes à nostre inclination. Et d'où vient cela, sinon que nous ne regardons pas que c'est Dieu qui nous envoye le commandement, mais pour l'aggreer nous prenons garde si celuy qui nous l'apporte est vestu de verd ou de gris, ou quelle est sa mine ou sa contenance? O Dieu! il ne faut pas faire cela; mais il faut recevoir l'obeyssance, par qui que ce soit qu'elle nous soit commandée comme la volonté de Dieu, aymant Dieu qui nous ordonne de faire telle chose, prenant ce commandement et le mettant sur nostre teste, c'est à dire, dans le fond de nostre volonté, pour l'aggreer et executer avec fidelité. Et si nostre cœur repugne à la chose commandée, il le faut flatter, et tout doucement la luy faire aggréer et executer fidellement.

Ce faysant, nous imiterons la glorieuse Vierge, et nous nous donnerons à son exemple totalement à Dieu; et faysant vos renouvellemens, mes cheres filles, vous reprendrés nouvelles forces et vigueur pour le service de la dilection de nostre Seigneur. Certes, tant que nous vivrons, nous aurons besoin de nous renouveller et relever.

Tous les Saintz ont fait ainsi, et mesme ce renouvellement se prattiquoit en l'ancienne loy : car nostre nature est de soy si infirme, que facilement elle se refroidit, et vient à deschoir de ses bonnes resolutions. La terre mesme se lasse,

et ne veut pas tousjours faire ses productions, et semble que l'hyver elle se repose; mais quand le printems est venu, elle se renouvelle, et nous nous resjouyssons de voir qu'ayant repris sa vigueur elle nous fait amplement part de ses fruitz. Ainsi, mes cheres Filles, pour reparer vos manquemens et reprendre nouvelles forces, vous venés faire vos renouvellemens, comme nostre Dame et chere Maistresse vous enseigne en sa sainte Presentation; car bien qu'elle n'eust point besoin de se renouveller, dautant que n'ayant point peché elle ne pouvoit deschoir, neanmoins la divine providence permit pour nostre instruction, qu'elle reconfirmast en ce jour le sacrifice et l'offrande qu'elle luy avoit desja faite en sa tres-sainte Conception. Faites-les donc avec une grande ferveur d'esprit, une profonde humilité et une ardente charité. Jettés des souspirs et eslans amoureux à nostre cher Sauveur; accompagnés cette glorieuse Vierge; et mettés vos cœurs et tout vostre estre entre ses mains, et elle vous presentera à la tres-sainte Trinité, et vous obtiendra mille benedictions en cette vie, qui vous feront parvenir à la gloire eternelle, où nous conduise le Pere, le Filz et le saint Esprit. *Amen.*

FRAGMENT DE SERMON

OU

DEFENSE DE LA SALUTATION ANGELIQUE,

CONTRE LES HERETIQUES.

Toute l'ancienne Eglise, par tous les lieux du monde, en un parfait consentement d'esprit, avoit tousjours salué la Mere de Dieu de cette salutation angelique : *Ave, Maria, gratia plena.* Et nos plus proches devanciers, suivant le sacré ton de leurs ayeulz, en une dévotieuse harmonie, chantoient à toutes heures, et en tous lieux : *Ave Maria,* pensant se rendre tres-aggreables au roy celeste, honnorant ainsi avec grande reverence sa sainte Mere, ne sçachant où rencontrer une maniere plus propre pour l'honnorer qu'en imitant les honneurs et respects que Dieu mesme luy avoit decretés et accommodés selon son bon playsir, pour l'en faire honnorer le jour que sa divine Majesté voulut tant honnorer en cette Sainte Vierge tout le reste des hommes, que de se faire homme luy-mesme. O sainte salutation ! ô loüanges bien authentiques ! ô riches et discretz honneurs ! le grand Dieu les a dictés, un grand Ange les a prononcés, un grand Evangeliste les a enregistrés, toute l'antiquité les a prattiqués, nos ayeulz nous les ont enseignés.

Mais voicy une chose estrange : vous sçavés que le malin esprit s'estoit saisy de Saul, et que quand David sonnoit de sa harpe, ce malin esprit se retiroit comme vaincu par la douce melodie de cet instrument : ainsi ce malin esprit, ennemy conjuré de tout accord et union, estant entré en possession de certains cerveaux legers, discordans et sans har-

monie, parlant par leurs bouches, dit mille injures et blasphemes contre l'usage de cette sainte salutation.

Calvin, en son Harmonie Evangelique, nous appelle superstitieux, tant pour salüer une absente, que pour nous mesler du mestier d'autruy, nous accusant au surplus en cet endroit d'enchantement, disant que nous sommes mal appris, nous servant de cette salutation comme de priere, ores que ce ne soit qu'une simple congratulation. Enfin toute leur reprehension contient trois pointz : premierement, que c'est un attentat du ministre des anges de dire la salutation angelique, puisque nous n'en avons pas charge; secondement, que c'est superstition de salüer une absente; tiercement, que c'est une lourdise de penser prier avec cette sainte salutation. O les miserables espritz! ilz gagneroient mieux de dire tout en un mot que c'est mal fait, pour ce que l'Eglise le commande, laquelle ne fait rien à leur gré.

Or je dy avec l'Eglise, que c'est saintement fait d'honnorer et salüer cette sainte Vierge, de la salüer du salut angelique, et que le salut angelique contient une tres-belle et tres-devote orayson. Je ne m'arresteray pas à vous dire ce que c'est que salutation, ny moins à vous dire que c'est un office chrestien que de s'entre-salüer l'un l'autre. Toute l'Escriture est pleine de beaux exemples des salutations des patriarches aux anges, et entre eux; et par tout, à tous rencontres, la salutation y est cottée. Mais je vous diray bien, que ne pas salüer une personne quand on la connoist, est une protestation de mespris, d'indignation et abomination. Je laisse à part Aman qui prit à mespris de ce que Mardochée ne le salüoit pas; car encore qu'au commencement il voulust estre adoré, si est-ce qu'apres il ne se plaint que de ce qu'il ne le salüoit pas. Voyés les chap. III et V d'Esther.

Mais escoutés le bien-aymé S. Jean[1] : *Si quis venit ad vos, et doctrinam hanc non adfert, nolite eum recipere in do-*

[1] II Joan., I.

mum, nec Ave ei dixeritis (Si quelqu'un vient à vous, et ne croit point à cette doctrine, ne le recevés pas en vostre maison, et ne le salüés point) : il met pour execration de ne point salüer, et ne point dire *Ave*. Que dirons-nous de ceux qui ne veulent point salüer la sainte Vierge, sinon qu'ilz la hayssent?

De mesme S. Paul escrivant aux Philippiens, chap. IV, il recommande le salut : *Salutate omnem sanctum in Christo Jesu* (Salués tous les Saintz en Jesus-Christ) voulant dire par là que le salut est une chose deuë aux Saintz et vertueux.

Si doncques Marie n'apporte point que de bonne doctrine, n'ayant jamais rien dit en l'Evangile que saintement, pourquoy nous deffendra-t-on de la salüer? Si elle est sainte et la plus sainte des creatures, pourquoy ne la salüerons-nous pas? Est-ce la doctrine que nostre Seigneur leur a apprise, disant tant de fois : *Pax vobis, pax vobis* (Paix vous soit)? et en S. Matth., XXVIII, rencontrant les Maries : *Avete* (Bien vous soit), leur dit-il.

Mais, disent les heretiques, vous salüés les absens. Response : Quel danger y a-t'il? S. Paul, en toutes ses Epistres, saluë-t'il pas ores cettuy-cy, ores cettuy-là, quoy qu'absent? et aux Philip. : *Salutant vos omnes sancti, salutant vos omnes qui mecum sunt fratres* (Tous les Saints vous salüent, tous les freres qui sont avec moy vous salüent); et S. Pierre en son Epist. : *Salutat vos Ecclesia in Babylone collecta* (L'Eglise assemblée en Babylone vous saluë)? Ilz diront qu'ilz estoient presens par lettre et par messager; mais nostre Dame est presente aux chrestiens, principalement par l'attention. Comme saint Paul parlant de cet inceste[1] : *Ego quidem absens corpore, præsens spiritu, jam judicavi ut, etc.* (Moy certes comme absent de corps, mais present d'esprit, j'ay desja jugé celuy qui a fait ce peché).

[1] I Cor., V.

Giesi dixit Eliseus : Nonne cor meum in præsenti erat quando reversus est homo de curru suo in occursum tui[1] (Elisée dit à Giesi : Mon esprit n'estoit-il pas present, quand l'homme est retourné de son chariot au devant de toy) ? et il y a du playsir au chap. suivant, de voir comme Elisée dit au roy d'Israël tout ce que le roy de Syrie arrestoit en son cabinet secret. Que dites-vous du psalmiste quand il dit : *Me expectant sancti, donec retribuas mihi.* — *Quomodo expectant retributionem nisi sciant opera* (Les saints m'attendent jusques à ce que vous me donniés la recompense. — Comment pourroient-ilz avoir cette attente s'ilz n'avoient connoissance de nos bonnes œuvres) ?

Or estant ainsi arresté que c'est chose sainte de salüer la sainte Vierge, je vous demande quelle salutation pourroit-on trouver plus sainte que celle-cy ? l'autheur en est saint les parolles saintes. Avés-vous donc desir de l'honnorer ? Dites : *Ave.* Estes-vous en doute de la maniere particulier avec laquelle il la faut honnorer ? Dites : *Ave.*

Mais qui diroit jamais les saints mouvements que reçoit le cœur devot en cette sainte salutation ? Cette salutation represente le tres-saint mystere de l'Incarnation, et partant l'Eglise adjouste aux parolles de l'Ange qui portent desja ce mystere gravé, celles de sainte Elizabeth : *Benedictus fructus ventris tui,* pour le representer encore plus expressement.

[1] IV Reg., V.

SERMON

SUR CERTAINES PAROLLES DU CANTIQUE DES CANTIQUES[1].

Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis. CANT., I.

Vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs plus suaves que les unguents les plus exquis.

Le saint Esprit ne resout point si ces parolles du Cantique des Cantiques sont de l'Espoux à l'Espouse, ou de l'Espouse à l'Espoux, ou bien des compagnes de l'Espouse à la maistresse Espouse. C'est pourquoy les docteurs ne l'ont pas aussi voulu resoudre; mais ilz disent neanmoins qu'elles se peuvent entendre en toutes ces manieres. Or avant que de dire comment elles se peuvent entendre, il faut sçavoir que par les mammelles sont representées les affections, parce qu'elles avoisinent le cœur et sont assises sur iceluy, et que du cœur sortent les affections de douceur, de mansuetude, et de charité vers les pauvres, les infirmes, et les petitz enfans, qui sont vrayement pauvres, puisqu'ilz n'ont rien et ne peuvent en aucune maniere gaigner leur vie; de sorte que si on ne leur donnoit la mammelle, ilz mourroient incontinent.

Premierement, si ces parolles sont de l'Espouse, c'est à dire, de l'ame devote à l'Espoux, qui est nostre Seigneur, vrayement elle a bien raison de tenir ce propos; car les mammelles de nostre Seigneur sont infiniment meilleures que le vin de tous les contentemens terrestres. Mais quelles sont les mammelles de nostre Seigneur? L'une de ses mammelles est la longanimité, et l'autre la debonnaireté. La longanimité nous signifie la patience avec laquelle il attend

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1663).

les pecheurs à penitence; et la debonnaireté, l amour et la compassion avec laquelle il les reçoit, lorsque pleins de contrition et de larmes, ilz viennent, à l'imitation de sainte Magdeleine, luy baiser les pieds par la conversion de leur cœur et de leurs affections, c'est à dire par un veritable regret de leurs pechés.

O que cette longanimité et debonnaireté de nostre Seigneur reduit et ramene bien mieux les ames à leur devoir, et a beaucoup plus d'efficace et de pouvoir pour les retirer du peché que non pas les corrections des hommes, lesquelles sont signifiées par le vin ! Nous en avons plusieurs exemples, entre lesquelz en voicy deux signalés. L'un est de l'enfant prodigue, lequel non seulement se separa de son pere, mais encore consomma tout son bien en desbauches. Vous sçavés qu'il est dit de luy en l'Evangile, qu'il s'en alla au pays esloigné : *Abiit in regionem longinquam* [1]. Or quand on va loin, il faut beaucoup de tems pour retourner. Neanmoins, apres tant de desbauches et une si longue absence, lorsqu'il retourna à son pere, non seulement il le receut sans se courroucer contre luy, mais qui plus est, il l'embrassa et le caressa tendrement, et l'ayant fait vestir somptueusement, il luy fit un festin en signe de la joie qu'il avoit de son retour, et le traita avec tant de benignité, d'amour et de tesmoignages de bienveillance, qu'il sembloit luy vouloir monstrer plus d'affection apres ses desbauches, qu'il n'avoit fait auparavant. L'autre exemple est du bon larron, auquel nostre Seigneur donna semblablement la mammelle de longanimité, l'attendant à penitence jusques au dernier periode et extremité de sa vie, où il manifesta admirablement sa debonnaireté, luy donnant le paradis de prime assaut, au premier acte de repentance qu'il fit, sans aucune sorte de mortification precedente. Voyla donc quelles sont les mammelles de l'Espoux.

[1] Luc, XV.

Mais apres que l'Espouse luy a dit : *Meliora sunt ubera tua vino*, Vos mammelles sont meilleures que le vin, elle adjouste : *Fragrantia unguentis optimis ;* car elles respandent des odeurs tres-suaves, qui ne sont autres que les saintes inspirations que nostre Seigneur va respandant dans les cœurs des fidelles, par lesquelles il les sollicite à se convertir et retirer leurs affections des choses de la terre. Car encore que les mammelles de nostre Seigneur soient tres-douces, et meilleures mille fois que le vin des delices mondaines, neanmoins nous ne nous approcherions jamais, s'il ne nous attiroit par le moyen de ses divines odeurs.

Quelques docteurs ont encore interpreté ces parolles, *Meliora sunt ubera tua, etc.,* en une autre maniere, entendant par les mammelles de nostre Seigneur les consolations celestes et divines : car qui ne sçait que les consolations divines sont infiniment meilleures que le vin des consolations de la terre ? Aussi n'est-ce pas merveille si les unes sont comparées au laict, et les autres au vin ; dautant que le vin, comme vous sçavés, se tire du raisin. Prenés un raisin et l'épraignés : pour la premiere fois vous en tirerés du vin ; mais retournés-y la seconde, il faudra bien presser, et si, vous n'en tirerés plus qu'un peu de suc bien aspre et amer ; mais apres, si vous y retournés pour la troisieme fois, vous n'en tirerés plus rien du tout. Ainsi en est-il des consolations du monde : car au commencement, et pour un peu, vous y trouverés certain goust, qui vous donnera quelque sorte de suavité grossiere et impure, laquelle en fin finale se terminera en aspreté et amertume ; et si apres vous y retournés cent fois, vous n'y trouverés plus que du degoust. O certes ! les mammelles de ce divin Sauveur, c'est à dire ses consolations saintes et sacrées ne sont pas de cette sorte ; car plus elles sont tirées, et plus elles sont fecondes. Voyés une femme qui allaite un petit enfant : bien qu'il ait tetté suffisamment, si de là à peu de tems il retourne à la mammelle, il y trouvera

tousjours de quoy se rassasier de nouveau. Avons-nous esté consolés aupres de nostre Seigneur, retournons-y si souvent que nous voudrons, nous y trouverons tousjours de nouvelles consolations : car cette source de sa poitrine sacrée est inépuisable et ne se tarit jamais, de sorte que c'est avec tres-grand sujet que nous pouvons dire que ses mammelles sont infiniment meilleures que le vin de tous les contentemens du monde.

Or maintenant si ces parolles sont adressées par l'Espoux à l'Espouse, que pensés-vous qu'il luy veuille dire? S. Bernard explique ce passage admirablement bien : *Osculetur me osculo oris sui*, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, dit cette espouse à son bien-aymé; baiser qui ne signifie autre chose, au dire de ce grand Saint, que le doux repos de la contemplation, où l'ame, par une affection amoureuse, desengagée de toutes les choses de la terre, s'occupe à considerer et contempler les beautés de son celeste espoux, sans se ressouvenir d'assister le prochain, et le secourir dans ses necessités : à quoy ce divin espoux, qui veut que la charité soit bien ordonnée, luy respond : Tu desires, ma seur, ma bien aymée, que je te baise d'un baiser de ma bouche, afin que t'unir à moy par la contemplation. Certes, tu as raison, c'est une chose tres-bonne, tres-excellente et desirable, que celle que tu demandes; mais ce n'est pas assés : car tes mammelles sont meilleures que le vin, c'est à dire qu'il est meilleur d'assister le prochain, et porter le laict de la sainte exhortation aux foibles et ignorans, que d'estre tousjours occupé en des hautes contemplations, de sorte que quelquefois il faut quitter l'un pour l'autre. Je ne dy pas qu'il ne faille point mediter et contempler; ô non certes! il faut bien baiser nostre Seigneur du baiser de sa bouche, pendant cette vie mortelle, ce qui se fait en la meditation et contemplation, où l'ame se remplit de bonnes pensées et saintes considerations, qu'elle convertit par apres à l'utilité du prochain.

Mais je dy, qu'il faut faire l'un pour se rendre plus capable de l'autre, principalement quand la charge et l'estat auquel on est appellé, y oblige : en somme, c'est à dire qu'il ne faut mediter et contempler qu'autant qu'il est requis pour bien faire ce qui est de son devoir, chacun selon sa vocation.

Mais si ce sont les compagnes de l'espouse, qui luy disent : *Meliora sunt ubera tua vino*, tes mammelles sont meilleures que le vin, le mesme S. Bernard l'explique en cette sorte : O que vous estes heureuse, nostre chere compagne, de jouir ainsi des chastes et amoureux baisers de vostre celeste espoux ! Mais cependant que vous estes ainsi submergée dans cet ocean de delices, nous autres pauvres et chetives, demeurons privées de l'ayde et du secours qui nous est necessaire, au defaut duquel nous sommes en danger de nous perdre ; doncques vos mammelles sont meilleures que le vin.

Or, quelles sont les mammelles que les compagnes de l'Espouse desirent si ardemment, et sans lesquelles elles ne peuvent subsister ny se maintenir ? La premiere est la mammelle de compassion, par laquelle l'on supporte et l'on a pitié des foibles, des infirmes et des pecheurs ; ce qui fait qu'avec une grande charité on leur compatit, on les console, et on les flatte et caresse pour les attirer à Dieu, et leur ayder doucement à se retirer du mauvais estat auquel ilz sont plongés : en un mot, par cette compassion on se fait en certaine façon semblable à eux pour les gaigner plus facilement, et c'est la marque de la vraye devotion et de la bonne orayson, que de se faire, à l'exemple du grand Apostre, tout à tous, pour les gaigner tous. Voulés-vous sçavoir si vous avés fait une bonne orayson, et si vous avés baisé nostre Seigneur du baiser de sa bouche ? regardés si vous avés la poitrine pleine de douces et charitables affections envers le prochain, et si vostre cœur est disposé de le secourir en toutes ses necessités, et le supporter amoureusement en toutes sortes d'occasions ; car l'orayson qui nous enfle, et nous fait presumer d'estre

quelque chose de plus que les autres, et qui nous porte à mespriser le prochain, comme imparfait, nous le faysant corriger de ses defautz avec arrogance et sans compassion, n'est pas bonne ; et cette orayson n'est point faite en charité, verité, et sincerité. Il arrive quelquefois que nous nous trouvons le cœur tout aride : mais si nous celebrons avec reverence et devotion le saint sacrifice de la messe, ou que nous assistions aux divins offices, ou fassions une bonne orayson, nous en sortons avec la poitrine si remplie de charité et de saintes affections, qu'il semble que nous ne pouvons durer, que nous n'ayons trouvé quelqu'un pour luy faire part des consolations que nous avons recuës de la main liberale de nostre Seigneur.

La seconde mammelle que desirent les compagnes de l'espouse, est la mammelle de congratulation, par laquelle on se console et resjouyt du bien et avancement du prochain, comme du sien propre. Trouvés-vous quelqu'un qui ait commencé à servir Dieu fidellement, et qui ait fait quelque progrés au chemin de la sainte devotion; il s'en faut resjouyr avec luy, et luy donner courage, non seulement de perseverer, mais encore de s'advancer, et ne se point lasser ny décourager pour les difficultés qu'il rencontrera, luy representant l'excellence du bien auquel nous pretendons, l'exhortant à marcher diligemment et fidellement tandis qu'il est jour, et qu'il y a lumiere : Courage! luy devons-nous dire, nous avons desja quelque peu avancé au chemin de la vie spirituelle; allons un petit peu plus avant, nous ferons bien encore une lieuë de chemin, puis nous en ferons davantage; et ainsi se passionner pour acheminer les ames à Dieu. Nous avons un rare et excellent exemple de cecy au glorieux saint Paul, quand il disoit avec un cœur plein d'une ardente charité : Je meurs tous les jours pour vous, ô Corinthiens : *Quotidie morior propter vestram gloriam*[1]. C'est à dire : L'ex-

[1] I Cor., XV.

tréme soin et le grand desir que j'ay de vostre salut, me fait mourir tous les jours. Et ce trait de ce mesme apostre n'est-il pas admirable, quand pressé de la vehemente affection qu'il avoit du salut des Juifs, il quittoit en telle sorte son propre interest, qu'il desiroit d'estre anatheme pour eux : *Optabam anathema esse a Christo pro fratribus meis* [1]; luy qui aymoit tant son divin maistre, qu'il disoit : Je ne vis plus moy-mesme, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* [2].

Voulés-vous voir encore un bel exemple de cette ardente charité pour le salut du prochain, vous le trouverés en la vie du bienheureux saint Martin. Ce grand serviteur de Dieu ayant saintement parachevé le pelerinage de sa vie, et se voyant sur le point d'entrer en sa tant desirée patrie, pour recevoir la recompense de ses travaux, et baiser nostre Seigneur du baiser de sa bouche, par une parfaitte union avec sa divine Majesté, desja son ame battoit des aisles pour s'envoler sur ce bel arbre de l'immortalité, quand un grand nombre de religieux et d'enfans spirituelz qu'il avoit engendrés à nostre Seigneur, s'affligeant autour de luy, commencerent à pleurer, et luy dire : Helas ! mon pere, nous voulés-vous quitter? voulés-vous laisser vostre troupeau sans pasteur à la mercy des loups, qui sans doute le raviront apres vostre despart? Ayés pitié de vos enfans, et ne leur ostés pas sitost la mammelle de vostre charité. Ce qu'entendant ce grand serviteur de Dieu, touché d'une affection paternelle, et despouillé de son propre interest, levant les mains et les yeux aux ciel, où son cœur avoit desja pris place, il dit ces belles parolles : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem;* O Seigneur, quoy que par vostre grace je me voye prest à jouyr du bien apres lequel j'ay tant souspiré, neanmoins si je suis encore necessaire à ces ames pour leur salut, je ne refuse point de demeurer

[1] Rom., IX. — [2] Gal., II.

davantage en cét exil, je me resigne entierement à vostre tres-sainte volonté.

Voyla enfin quelles sont les mammelles de l'Espoux et de l'Espouse ; voila les fruitz d'une parfaitte orayson, laquelle se fait non seulement à certaines heures, et à certains tems limités, mais encore par des eslevations d'esprit, et des eslancemens du cœur en Dieu, que l'on appelle oraysons jaculatoires, et par des actes frequens d'union de nostre volonté avec celle de Dieu, qui se peuvent faire à tous momens, et en toutes sortes d'occasions.

Mais outre ce que nous avons dit pour l'explication de ce passage, *Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis,* vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs plus suaves que les onguens les plus exquis ; plusieurs docteurs qui ont escrit sur ce sujet, disent que par ces mammelles nous sont representés les deux Testamens : à sçavoir, par la mammelle gauche, l'ancien Testament, qui contenoit une loy de crainte ; et par la mammelle droite, le nouveau Testament, qui contient une loy toute d'amour ; et disent qu'avec ces deux mammelles il faut eslever les enfans de l'Eglise, qui sont les Chrestiens, dautant qu'il les faut soustenir par la crainte ; et les animer par l'amour, lequel sans la crainte vient aisement à se relascher, et la crainte sans l'amour abbat et allanguit le cœur et l'esprit. Mais cette mammelle de la crainte n'est pas la mammelle des espouses, ains celle des serviteurs et des valetz, à qui il faut donner la crainte des chastimens, pour les ranger à leur devoir, et à l'observance des commandemens de Dieu. Certes, la crainte de l'enfer est un motif des plus puissans que nous puissions avoir pour nous tenir en bride, et nous empescher de transgresser la loy de Dieu ; c'est pourquoy cette crainte est bonne. Mais pour les espouses ce motif est trop grossier et trop bas ; car elles ne veulent point d'autres mammelles que celles de l'amour.

D'autres docteurs ont dit que les mammelles de nostre Seigneur nous representent la foy et les sacremens. La foy nous est donnée par la parolle : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei*[1]; car la parolle de Dieu est un laict qui nourrit les ames, et nous ne pouvons avoir la foy que par cette divine parolle, ny participer aux saints sacremens, si nous ne sommes fidelles à croire ce qu'elle nous enseigne. Mais je n'aurois jamais fait, si je me voulois estendre sur toutes les considerations que font les docteurs sur ce passage : je m'arresteray seulement sur les deux suivantes, et diray que les mammelles de nostre Seigneur sont l'esperance et l'amour. Or ces deux mammelles sont proprement celles des espouses ; car encore que l'esperance des recompenses eternelles ne soit pas un motif si noble et si excellent que celuy de l'amour, il est pourtant quelquesfois expedient de s'en servir pour nous animer à l'amour. Et David mesme, duquel l'ame estoit vrayement espouse, puisqu'il estoit selon le cœur de Dieu, confesse neanmoins qu'il se servoit de ce motif : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem*[2] : O Seigneur, dit-il, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens à cause des grandes recompenses que vous donnés à ceux qui les observent.

Il arrivera quelquesfois que nous aurons de l'amour, autant ou plus que jamais, et neanmoins nous croirons le contraire, dautant que nous n'en aurons pas le sentiment. O certes, il y a bien de la difference entre l'amour qui nous fait operer le bien, et le sentiment de l'amour, je veux dire ce sentiment qui remplit nostre ame et nostre esprit d'une grande satisfaction, et donne à nostre cœur une consolation si sensible, que quelquesfois elle rejaillit jusques au dehors. Or quand Dieu nous soustrait ce sentiment, il ne faut pas se décourager, ny penser que nous n'avons point d'amour, pourveu

[1] Rom., X. — [2] Ps. CXVIII.

que nous ayons une forte resolution de ne luy vouloir jamais deplaire, qui est ce en quoy consiste le parfait et veritable amour, et alors il est bon de retourner nostre cœur à la mammelle de l'esperance pour l'encourager et conforter, l'asseurant qu'il jouyra un jour de ce qu'il ayme, et que si maintenant ce divin Espoux semble s'absenter, ce ne sera pas pour tousjours.

Il est dit au Genese, qu'un ange estant apparu à Jacob prés le guey de Jabot, il lutta toute la nuict contre luy, et quand l'aube commença à poindre, l'ange le voulant quitter : Laisse-moy aller, luy dit-il, ne me retiens pas davantage : *Dimitte me, jam enim ascendit aurora*[1]. Non, dit Jacob, je ne vous laisseray point aller que vous ne m'ayés donné vostre benediction : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi.* Or, cette benediction que Jacob demandoit si instamment, nous signifie l'esperance de jouyr de Dieu en la vie future. Mais l'Espouse toute esprise de l'amour de son divin Espoux, ne se contente pas de l'esperance de le posseder un jour en la gloire eternelle, ains elle veut encore jouyr de sa presence dés cette vie mortelle ; et afin d'obtenir ce bien, voyés quelle diligence elle fait pour le trouver, apres que par la negligence qu'elle eut à luy ouvrir sa porte il fut passé outre : *Surgam, et circuibo civitatem, per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea*[2] : Je me leveray, dit-elle, et chercheray celuy que mon ame ayme et cherit, par toutes les rues et les carrefours de la cité. Voyés, je vous prie, avec quelle promptitude elle court apres luy, et comme elle passe parmi les gardes de la ville, sans craindre aucune difficulté ; puis enfin l'ayant trouvé, voyés avec quelle ardeur elle se jette à ses pieds, et luy embrassant les genoux, toute transportée de joye : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ :* Ah ! je le tiens, dit-elle, le bien-aymé de mon ame ; je ne le laisseray point

[1] Gen., XXXII. — [2] Cant., IV.

aller que je ne l'aye introduit dans la maison de ma mere.

Mais considerés, je vous prie, l'ardent amour de cette Espouse : certes, rien ne la peut contenter que la presence de son bien-aymé ; elle ne veut point de benedictions, ny ne s'arreste point à l'esperance des biens à venir, comme Jacob ; elle ne veut que son Dieu, et pourveu qu'elle le possede, elle est contente. Enfin, dit-elle, j'ay trouvé celuy que mon ame ayme, je le tiens, et ne le quitteray point que je ne l'aye introduit en la maison de ma mere, qui est la Jerusalem celeste, qui n'est autre que le paradis, et là encore je ne le quitteray point ; car non seulement je ne le voudray pas, mais je seray alors si parfaittement unie avec luy, que jamais aucune chose ne m'en pourra separer. Voyla donc quel est l'amour de l'Espouse envers son bien-aymé.

Nous avons, ce me semble, bien monstré, par ce que nous avons dit, quelles sont les mammelles de nostre Seigneur ; il faut maintenant savoir comment et de quelle sorte on les peut tetter. Je dy en premier lieu, que pour avoir le bonheur de tetter les mammelles de nostre Seigneur, il se faut rendre semblable aux petitz enfans ; car vous sçavés que ce n'est qu'à eux à qui on donne les mammelles. Mais comment ferons-nous pour ressembler à des petitz enfans ? Escoutés l'apostre S. Pierre, instruisant et donnant cette leçon aux premiers Chrestiens : Soyés, dit-il, sans dol et sans feintise, comme des petitz enfans nouveaux nés : *Sicut modo geniti infantes sine dolo*[1] ; leçon qu'il avoit apprise en l'escole du Sauveur, lorsqu'il disoit à ses Apostres : Soyés simples comme des colombes. Considerés, je vous prie, comme toutes ces parolles se rapportent bien ; car S. Pierre dit : Soyés sans dol et sans feintise, qui est autant comme s'il disoit : Ayés une grande simplicité.

Mais pour tetter ces divines mammelles, il faut encore avoir faim. Vous voyés quelquésfois des enfans qui ne veulent

[1] I Petr., II.

point prendre la mammelle, parce qu'ilz ont l'estomach tout remply de catarrhe, de maniere que n'ayant point de faim, on ne les peut faire tetter, quoy que la nourrice les provoque et leur presente son sein. Il faut donc avoir faim pour tetter les divines mammelles de nostre Sauveur. Mais quelle est la faim de l'ame? elle n'est autre que le desir : certes, si nous n'avons un grand desir de l'amour divin, nous ne l'obtiendrons jamais; car comment pourrions-nous l'obtenir, et recevoir des consolations de nostre Seigneur, venant à luy nostre entendement tout distrait, nostre memoire remplie et occupée de mille choses vaines et inutiles, et nostre volonté attachée aux choses de la terre? Il faut donc avoir l'estomach de nos ames vuide, si nous voulons tetter les mammelles de nostre Seigneur, et recevoir ses saintes graces, ainsi que nostre Dame nous l'apprend en son sacré cantique, quand elle dit, que Dieu a remply de biens ceux qui avoient faim, mais que les riches, c'est à dire ceux qui estoient pleins et rassasiés des choses de la terre, il les a rejettés, et ne leur a rien donné : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes;* parolles par lesquelles cette sainte Vierge nous apprend que Dieu ne communique ses graces, et ne remplit de biens, sinon ceux qui ont cette faim spirituelle, et qui sont vuides d'eux-mesmes, et des choses terrestres et mondaines. O Dieu! mes cheres Filles, ayons donc cette faim, je vous prie; ayons un grand desir de l'amour de nostre Seigneur, et taschons de nous rendre semblables aux petitz enfans, afin qu'il nous donne ses divines mammelles à tetter, et qu'il nous prenne entre ses bras, et nous mette sur sa sacrée poitrine.

L'Escriture sainte nous enseigne, que quand ce divin Sauveur de nos ames estoit en ce monde, conversant avec les hommes, il caressoit les petitz enfans, les embrassoit et les prenoit entre ses bras, comme il fit le petit S. Martial, ou S. Ignace martyr, suivant l'opinion de plusieurs docteurs,

qui disent que nostre Seigneur le tenant un jour entre ses bras, et le considerant, il se tourna vers ses disciples, et leur dit ces parolles : En verité je vous dy, que si vous n'estes faits comme ce petit enfant, vous n'entrerés point au royaume des cieux : *Amen dico vobis, nisi efficiamini et conversi fueritis sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.* Cela veut dire que si nous n'avons la simplicité, douceur et humilité d'un petit enfant, et si nous ne nous reposons par une entiere resignation, et parfaitte confiance, entre les bras de nostre Seigneur, comme l'enfant entre les bras de sa mere, nous n'entrerons point en son royaume.

Or, le saint prophete David parle excellemment bien de cette humilité au Psalme CXXX : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei :* Seigneur, dit-il, je n'ay point le cœur hautain, et mes yeux ne se sont point eslevés. Il veut dire : Encore que vous m'ayés eslevé à des honneurs et à des faveurs si grandes, que de me porter dessus vostre poitrine, et me donner vos divines mammelles à succer, neanmoins je n'ay point eslevé mon regard en choses hautes, ny n'ay point retiré mes yeux de dessus la terre, qui est mon origine, et en laquelle je dois retourner, ains j'ay tousjours porté la vuë basse, en la consideration de mon neant et de mon abjection ; mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil pour les grandes graces que vous m'avés faites. *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me :* Je n'ay point cheminé plus hautement qu'il ne m'appartenoit ; je n'ay point porté mon entendement à la recherche des choses curieuses et admirables.

Certes, ce saint prophete sçavoit bien qu'il faut approcher de cette divine Majesté avec une grande simplicité et humilité. Si je ne me suis abaissé et humilié, dit-il, voicy, ô Seigneur, ce que je veux qui m'arrive : *Sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea :* C'est que vous me separiés de vous, et me retiriés vos sacrées mammelles, et je

demeureray comme l'enfant sevré avant le tems, qui ne fait plus que languir, pleurer, gemir, se lamenter, et regretter sa perte : si donc je n'ay tousjours esté bas, vil et abject à mes yeux et à mon propre jugement, ainsi soit-il fait à mon ame. Voilà ce que le Prophete veut qu'il luy arrive, s'il ne marche devant Dieu en esprit d'humilité. O certes! il est vray que cette vertu a un pouvoir incomparable par dessus toutes les autres, de nous eslever à Dieu et nous rendre capables de succer ses divines mammelles, lesquelles il ne donne qu'aux petitz et humbles de cœur : c'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres Filles, pour finir ce discours, de vous exercer fidellement en la prattique de cette vertu; car par icelle vous recevrés de tres-grandes graces en cette vie, et parviendrés enfin en la gloire eternelle, où nous conduise le Pere, le Filz et le saint Esprit. *Amen.*

EXHORTATION AUX ECCLESIASTIQUES

DE S'APPLIQUER A L'ESTUDE [1].

Ceux d'entre vous, mes freres, qui s'employent à des occupations qui leur empeschent l'estude, font comme ceux qui veulent manger des viandes legeres contre le naturel de leur estomach grossier; et de là vient qu'ilz defaillent peu à peu. Je puis vous dire avec verité qu'il n'y a pas grande difference entre l'ignorance et la malice; quoy que l'ignorance soit plus à craindre, si vous considerés qu'elle n'offense pas seulement soy-mesme, mais qu'elle passe jusques au mespris de l'estat ecclesiastique. Pour cela, mes tres-chers freres, je vous conjure de vaquer tres-serieusement à l'estude; car la science à un prestre, c'est le huitieme sacrement de la hierarchie de l'Eglise, et son plus grand malheur est arrivé de ce que l'arche s'est trouvée en d'autres mains que celles des levites.

C'est par là que nostre miserable Geneve nous a surpris, lorsque s'appercevant de nostre oisiveté, que nous n'estions pas sur nos gardes, et que nous nous contentions de dire simplement nostre breviaire, sans penser à nous rendre plus sçavans, ilz tromperent la simplicité de nos peres et de ceux qui nous ont precedés, leur faysant croire que jusques alors on n'avoit rien entendu à l'Escriture sainte.

Ainsi, tandis que nous dormions, l'homme ennemy sema l'ivraye dans le champ de l'Eglise, et fit glisser l'erreur qui nous a divisés, et mit le feu par toute cette contrée; feu duquel vous et moy eussions esté consumés avec beaucoup

[1] Tirée de la Vie de S. François de Sales par M. Maupas, Part. IV, ch. IV, pag. 201.

d'autres, si la bonté de nostre Dieu n'eust misericordieusement suscité ces puissans espritz, je veux dire les reverends Peres Jesuites, qui s'opposerent aux heretiques, et nous font chanter glorieusement en nostre siecle : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.*

Ces grands hommes, en la seule vertu de celuy dont ilz portent le nom, commencerent fortement à diviser ce party, à l'heure mesme que Calvin pensa à separer la realité dans le testament que Dieu nous a laissé. Pour cela, pressés par les heretiques, mais plus sensiblement oppressés de ceux qui ne sont nos freres qu'en apparence, ilz souffrirent et souffrent encore des persecutions qui sont toutes venuës de Geneve.

Mais leur courage infatigable, leur zele sans apprehension, leur charité, leur profonde doctrine, et l'exemple de leur sainte et religieuse vie, les a, par revelation de leur saint fondateur, asseurés que ces violences dureroient un siecle, apres lequel ilz seroient triomphans de l'erreur et des heretiques. Aussi voyons-nous desja qu'on cesse d'oppresser leur innocence, à mesure que la secte des calvinistes déchoit : ains va diminuant la hayne populaire que les heresiarques avoient jettée dans l'esprit du vulgaire contre eux.

Ce sont des autruches qui digerent le fer des calomnies, en mesme tems qu'ilz devorent les livres par leurs continuelles estudes; qui ont, en supportant une infinité d'injures et d'outrages, estably et affermy nostre creance et tous les sacrés mysteres de nostre foy ; et encore aujourd'huy par leurs grandissimes travaux remplissent le monde d'hommes doctes qui destruisent l'heresie de toutes parts.

Et puisque la divine Providence, sans avoir egard à mon incapacité, m'a ordonné vostre evesque, je vous exhorte à estudier tout de bon, afin qu'estant doctes et de bonne vie, vous soyés irreprochables, et prests à respondre à tous ceux qui vous interrogeront sur les choses de la foy.

PLAN D'UN SERMON

Prêché par S. François de Sales dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, le 3 janvier 1619, jour de la fête de sainte Geneviève.

Pro die 3 Januarii 1619, in festo sanctæ Genovefæ apud S. Sulpitium.

I. Ille tenet et quod latet et quod patet in divinis sermonibus, qui charitatem tenet in moribus. AUGUST., *Serm. de laudibus charitatis.*

De cœlo in cœnum. TERTULL., *Lib. de spectaculis,* c. XXV.

Qui Curios simulant et bacchanalia currunt.

De cursu suo ludere ut Proteus et chamæleon, qui ad placitum colores omnes in cursu suo exprimunt, præter rubrum et album. I. *Cor.*, IX, 36 : Sic curro, non quasi in incertum; sic pugno, non quasi aerem verberans. Gladiatores antequam ad manus veniant, quoddam prælii specimen exerunt.

TERTULL., *Lib. de pudicitia,* c. X : Funambule pudicitiæ. Vocat funambulum pudicitiæ, qui perdendæ pudicitiæ magno se periculo committit temere.

Leones in pace, cervi in prælio.

II. *Exod.*, XXXVIII, 8 : Fecit et labrum æneum cum basi sua de speculis mulierum, quæ excubabant in ostio tabernaculi. *Hebr.* : Il fit le cuveau d'airain et son soubassement d'airain, auquel la remembrance de l'assemblée, qui commençoit à la porte du tabernacle de convenance, apparoissoit. — Sed ipsi fatentur hebraice legi secundum versionem nostram, et Hebræos dicere de speculis et mulieribus, quod mi-

[1] Ce plan est presque tout écrit en latin. Il est précieux, parce qu'il nous montre que la méthode du saint évêque n'était pas toujours d'écrire ses sermons en entier, mais de les improviser quelquefois d'après un plan qu'il avait soin de tracer en indiquant les preuves tirées de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, et les raisons.

nime decuit nimirum mulieres devotas specula sua quæ de more ærea erant, ex placito contulisse, quia abjecta vanitate Deo et templo vacabant.

Ut si (les dames) darent hujusmodi specula sua aurea et ornata, quibus se tam inaniter adspiciunt, ad cerusam et alia unguenta vultibus suis imponenda.

Quæ excubabant in ostio tabernaculi, septies jejunabant (*Chald.* orabant; *Cajetan.* exercitantes; *Hebr.* militabant, vel excubabant). Et erant Deo devotæ, quas filii Heli polluebant cum eis coeuntes (I. *Reg.*, XI, 22). Et filius reclusus erat (II. *Machab.*, III, 19 et 20). In hac militia, ait Chrysostomus (Homil. VIII in *Matth.*), sæpe fortius viris fœminæ decertarunt. Ambrosius (lib. *De virginit.*) eas appellat indefessas, infatigabiles milites castitatis.

Or, certum est B. Genovefam (multasque sanctas) hujusmodi specula non dedisse quæ nunquam habuit, sed dedit mysticum speculum : exemplum mirabile, quod nobis dedit qui lavari ac mundari volumus, nostros repræsentat vultus conservandos.

Nam ut nihil ipsa pastoribus nata, et pastor ut Rachel, Rebecca et aliæ antiquæ virgines. Deinde non vanitati unquam inservivit.

III. Documenta. 1. Gratia Christi eminet in sexu ut infirmo, ut gratia Dei sit gratia. I. *Cor.*, I, 17 : Non me misit Deus baptizare, sed evangelizare : non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. — 18 : Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, virtus Dei est. — 19 : Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. — Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Dominus sapientiam hujus mundi? — 25 : Quod stultum est Dei sapientius est hominibus; et quod infirmum est Dei fortius est hominibus. — 27 : Quæ stulta sunt mundi, elegit Deus ut confundat sapientes, et in-

firma mundi elegit Deus ut confundat fortia. — 28 : Et ignobilia mundi ac contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. — 29 : Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.

II. *Cor.*, XII, 7 : Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus, etc. — 9 : Et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea.

De Angelis : Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.

Confidentia, humilitas. Se gubernandam dedit. Obedivit episcopis.

2. Omnes qui volunt. (*Galat.*). Ut funambuli timere debent, se segregare, jejunare, orationibus insistere, nam incauti pereunt.

Tota cœlestis, ut intuens cœlum, lacrymatur! Defecerunt oculi mei in eloquium tuum, dicentes : Quando consolaberis me?

3. Confidentia in Deum et pietas.

SERMON

POUR LA PROFESSION DE QUELQUES RELIGIEUSES DE LA VISITATION [1].

Simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas; inventa autem una pretiosa, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. S. Matth., XIII.

C'est certes tres à propos que nostre Seigneur dit, que le royaume des cieux est semblable à un marchand, lequel cherchant des perles, en treuve enfin une d'un prix et d'une valeur si excellente au dessus de toutes les autres, qu'il va et vend tout ce qu'il a pour l'achepter. Similitude par laquelle il nous veut faire entendre, que les negociateurs du ciel sont semblables à ce marchand; et si vous y prenés garde, vous verrés qu'ilz font un mesme negoce, je veux dire, qu'ilz negocient de mesme façon.

Voyés ce marchand de l'Evangile : il cherche des perles; mais en ayant treuvé une, il s'y arreste, et à cause de son prix et de son excellence, il vend tout ce qu'il a pour se la rendre sienne. De mesme en font tous les hommes : chacun cherche la felicité et le bonheur; mais pas un neanmoins ne le treuve, que celuy qui rencontre cette perle orientale du pur amour de Dieu, et qui l'ayant treuvée, vend tout ce qu'il a pour la pouvoir avoir. Il est vray que l'homme est creé pour joüyr de la felicité; et la felicité a tant de rapport et de convenance avec le cœur de l'homme, qu'il ne peut treuver de repos qu'en la possedant. Mais le malheur est, que les hommes constituent la felicité chacun en ce qu'il ayme, les uns aux

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

voluptés, les autres aux richesses, et les autres aux honneurs et dignités; mais ilz se trompent bien, car tout cela n'est point capable d'assouvir ny contenter leur cœur.

S. Bernard le dit fort bien : Ton ame, ô homme, dit-il, est de grande estenduë, et nulle chose ne la peut remplir ny satisfaire que Dieu; *Non capit eum nisi imago sui, anima capax illius est quæ nimirum ad illius imaginem creata* [1]. L'on en void l'experience en Alexandre le Grand, lequel apres avoir assujetti presque toute la terre sous son empire, ne fut pas neanmoins content; car un certain philosophe luy ayant fait accroire qu'il y avoit encore d'autres mondes que celuy-cy, il se mit à pleurer dequoy il croyoit ne les pouvoir tous conquerir. Considerés, de grace : si celuy qui a possedé le plus eminemment les biens et les richesses de la terre que nul autre n'a pas esté content, qui est-ce qui le pourra estre?

Certes, non seulement les choses terrestres ne sont pas capables de satisfaire ny contenter nos cœurs, mais non pas mesmes les celestes; et cecy nous le voyons tres-bien en la chere amante de nostre Seigneur la grande sainte Magdelaine, laquelle toute esprise de l'amour qu'elle luy portoit, apres qu'il fut mort et mis dans le sepulchre, retourna promptement pour le chercher devant nul autre; mais ne l'ayant pas treuvé, ains des anges, elle ne se put contenter, bien qu'ilz fussent tres-beaux, et habillés à l'angelique. Les hommes pour beaux et magnifiquement ornés qu'ilz puissent estre, ne sont rien au prix des anges, leur lustre n'a point d'esclat, et ne sont pas dignes de comparoistre en leur presence : aussi voit-on en l'Escriture sainte, que jamais ilz n'ont apparu aux hommes, qu'ilz ne soient tombés dessus leur face, n'estant pas capables de supporter la splendeur et l'esclat de la beauté angelique [2]. La tres-sainte Vierge mesme, qui a eu des eminences si grandes au dessus de toutes les pures creatures, et laquelle a esté si particulierement gra-

[1] Sermon II de la Dedicace. — [2] Jug., III.

tifiée au dessus de tous les anges, cherubins et seraphins, s'estonna neanmoins à la veuë de l'ange S. Gabriel, qui l'estoit venu treuver, pour parler avec elle du tres-haut et sacré mystere de l'Incarnation [1].

Or Magdelene toute esprise de l'amour de son Maistre, ne s'amuse point ny à la beauté de leur visage, ny à la blancheur de leurs vestemens, et moins encore à leur maintien plus que royal, ains elle va et tourne tout autour d'eux, regardant de tous costés. Les anges luy demandent : Femme, pourquoy pleurés-vous? *Mulier, quid ploras?* Ilz m'ont pris mon Maistre, dit-elle, et je ne sçay où ilz l'ont mis, *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* [2]. Les anges luy demandent : Pourquoy pleurés-vous? comme luy voulant dire : N'avés-vous pas bien sujet de vous resjoüir, et d'essuyer vos larmes en nous voyant? Quoy! la splendeur et beauté de nostre face, l'esclat de nos vestemens, et nostre magnificence plus grande que celle de Salomon, n'est-elle pas capable d'essuyer vos larmes? O non certes! son cœur ne se peut contenter à moins que de Dieu. Magdelene ayme mieux son Maistre crucifié, que les anges glorifiés.

L'Espouse au Cantique des Cantiques dit, que son bien-aymé l'ayant appellée, et ayant frappé à sa porte, passa outre, et que l'ayant ouverte, elle ne le treuva plus : *Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea. Pessulum ostii mei aperui dilecto meo : ille declinaverat, atque transierat. Quæsivi, et non inveni illum : vocavi, et non respondit mihi* [3]. Je me leveray, avoit-elle dit auparavant, et iray tout à l'entour de la cité, et chercheray par les ruës et par les places publiques celuy que mon ame ayme et cherit. Elle avoit demandé aux gardes de la ville s'ilz n'avoient point veu celuy que son ame aymoit : et les ayant rencontrés pour la seconde fois, ilz la maltraitterent; dequoy elle se plaint disant, que les gardes

[1] S. Luc, I. — [2] S. Jean, XX. — [3] Cant., V.

de la cité l'ont battuë, l'ont blessée, et luy ont osté son manteau : *Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem, percusserunt me, et vulnerarunt me, tulerunt pallium meum mihi custodes murorum.* Puis enfin s'addressant aux filles de Sion : Je vous conjure (leur dit-elle), filles de Hierusalem, que si vous rencontrés mon bien-aymé, vous luy annonciés que je languis d'amour pour luy : *Adjuro vos, filiæ Hierusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis illi quia amore langueo.*

Tous ceux qui prattiquent l'amour sacré sçavent bien que ses blessures sont diverses, et qu'il blesse le cœur en plusieurs façons ; mais specialèment lorsqu'il se void arresté ou empesché de posseder ce qu'il ayme. L'Amante sacrée dit que les gardes l'ont blessée, à cause qu'ilz l'ont arrestée ; car rien ne blesse tant un cœur qui ayme Dieu, que de se voir retenu et empesché de le chercher. Or tout cecy n'est dit que pour servir de preface à ce discours.

Le royaume des cieux (dit nostre Seigneur) est semblable à un marchand qui cherche des perles, et lequel en ayant treuvé une de grand prix, vend tout ce qu'il a pour l'achepter. Le pur amour de Dieu est cette perle precieuse, que les negociateurs du ciel cherchent ; mais s'ilz la veulent achepter, il faut qu'ilz vendent tout ce qu'ilz possedent. C'est le sujet pour lequel les anciens Chrestiens ne se contentoient pas d'observer les commandemens de Dieu ; ains pour acquerir cette perle inestimable, ilz embrassoient encore la prattique des conseilz, quittant et abandonnant sans reserve tout ce qu'ilz possedoient : si que l'on peut veritablement dire, qu'ilz n'avoient tous qu'un cœur et qu'une ame, car les motz de tien et de mien n'estoient jamais entendus parmi eux[1].

Mais escoutés, je vous prie, ce que dit le Prince des Apostres à nostre Seigneur : Voicy que nous avons tout quitté et abandonné pour vous suyvre ; quelle recompense en

[1] Act., IV.

aurons-nous? *Ecce nos reliquimus omnia, quid ergo erit nobis* [1]? Sur quoy le grand saint Bernard luy parle en ces termes : O pauvre S. Pierre, quelle raison pensés-vous avoir d'exagerer ainsi l'abandonnement que vous avés fait de toutes choses, puisque vous n'estes qu'un pauvre pescheur, et n'avés quitté qu'une petite et chetive barque, et des retz? A quoy il respond luy-mesme : C'est bien tout quitter et abandonner, que de ne se plus reserver de pretentions pour le monde; mais c'est encore beaucoup plus de se quitter et abandonner soy-mesme.

Tous les Religieux et Religieuses ont esté de tout tems fort loüés et estimés, à cause de ce parfait abandonnement qu'ilz font de toutes choses. Et le grand S. Augustin reprochoit aux Manicheens, dequoy parmi leur religion ilz n'avoient rien de semblable, ny qui approchast tant soit peu la pureté des vierges qui estoient renfermées dans les monasteres, lesquelles estoient pures comme des colombes, faysant vœu d'une perpetuelle chasteté; mais sur tout il exalte grandement le renoncement qu'elles avoient fait de toutes choses, disant qu'elles avoient tellement quitté et abandonné tout ce qu'elles possedoient, que n'ayant rien en particulier, jamais ces mots pernicieux de mien et de tien ne s'entendoient parmi elles.

Certes les Religieuses ont tousjours esté en si grande estime parmi les anciens, que le bienheureux S. Ignace martyr, escrivant à un de ses amis, luy recommandoit expressement d'honnorer les vierges qui estoient congregées dans les monasteres, comme l'autel sacré de Dieu, et les veufves comme la sacristie, et il les recommandoit tant les unes que les autres à cause du grand renoncement qu'elles avoient fait de tous les biens de la terre, non seulement de ceux qu'elles possedoient, mais encore des pretentions qu'elles pouvoient avoir d'en acquerir, comme aussi du renoncement parfait qu'elles ont fait d'elles-mesmes.

[1] S. Matth., XIX.

Or c'est à ce renoncement parfait de vous-mesmes, et de toutes les choses de la terre, que vous estes maintenant appellées, mes cheres Seurs. C'est une pretention bien haute que de conquerir le pur amour de Dieu, qui est la perle precieuse que vous cherchés, laquelle ne se peut achepter que par le renoncement de toutes choses. Si vous la voulés posseder, il est en vostre pouvoir de l'acquerir; mais il vous faudra quitter et abandonner toutes les choses de la terre, et ce qui est encore plus difficile à faire, c'est qu'il faudra vous quitter vous-mesmes; car le veritable amour de Dieu ne peut souffrir aucun compagnon, il ne veut point de rival, il veut estre seul dans nos cœurs, et y regner souverainement; et quand il cesse d'y regner, il cesse quant et quant d'estre avec nous.

Or il faut que nous sçachions que nous avons deux nous-mesmes, qu'il faut renoncer totalement et sans reserve, pour faire place à ce divin amour. Nous avons ce nous-mesme exterieur, c'est à dire le corps, que saint Paul appelle le vieil homme. Outre lequel nous avons encore un autre nous-mesme spirituel, qui est nostre propre jugement, et nostre propre volonté, et c'est specialement au renoncement de ce nous-mesme spirituel que consiste nostre perfection. Il faut bien vrayement renoncer et mortifier le corps; mais ce n'est pas assés, il faut aussi mortifier l'esprit : car sans cela le renoncement du corps et des choses exterieures seroit fort peu de chose. L'Espouse au Cantique des Cantiques dit, que si quelqu'un donne toute sa substance pour Dieu, et pour acquerir son pur amour, il ne l'estimera rien, croyant de n'avoir rien ou fort peu donné, pour achepter une perle si precieuse : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam* [1].

Tous les Religieux cherchent ou doivent chercher cette perle inestimable du saint amour, et pour l'avoir ilz quittent

[1] Cant., VIII.

et abandonnent toutes choses ; car autrement ilz ne pourront parvenir au but de leur pretention, laquelle n'est autre que de se transformer tout en Dieu. Pretention certes digne d'un cœur genereux, et pretention que nous devrions tous avoir, nous despoüillant du vieil homme, c'est à dire, de tout ce qui est en nous de terrestre, pour nous revestir du nouveau, qui est Jesus-Christ, cessant d'estre ce que nous sommes en la nature corrompuë pour vivre selon la grace.

Mais ressouvenons-nous que ceux qui entreprennent de transmuer et transformer le metail en or, il faut qu'ilz ayent une grande peine, et qu'ilz y apportent un tres-grand soin, et encore ne sçay-je s'ilz le pourront faire. Or je sçay bien pourtant que pour faire ce qu'ilz pretendent, il faut qu'ilz mettent leur metail au feu, et puis qu'ilz le reduisent en poudre, et qu'apres ilz le fassent passer par la coupelle, et que derechef ilz le purifient de nouveau ; et enfin, ilz disent, que s'ilz le pouvoient tant purifier, qu'il n'y restast plus qu'une certaine matiere ou liqueur qui est descenduë du ciel, il leur seroit facile de parvenir à ce qu'ilz pretendent, ains plustost, qu'ilz seroient desja parvenus au but de leur entreprise. De mesme les ames qui ont fait cette genereuse entreprise de se transformer tout en Dieu, qu'est-ce qu'il ne faut pas qu'elles facent pour s'aneantir, se confondre, s'abandonner, et renoncer soy-mesmes, jusques à ce qu'elles soient tellement purifiées, que rien ne demeure en elles que ce qui est de celeste, qui est l'image et la semblance de la divine Majesté ?

Mais pour faire cette transformation, il se faut grandement humilier, à l'exemple de nostre divin Sauveur, duquel l'apostre S. Paul dit, qu'il s'est aneanty et vuidé soy-mesme : *Exinanivit semetipsum ;* c'est à dire, qu'il a pour un tems resserré toute sa gloire en la partie superieure de son ame, laissant sa partie inferieure exposée à la mercy de toutes les souffrances, abjections et respugnances qui luy devoient ar-

river en sa Passion. O Dieu ! que cecy est admirable, que nostre Seigneur s'aneantisse et se vuide ainsi de sa propre gloire, pour des creatures si chetives, et qui correspondent si peu à son amour !

Il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix, *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Il s'est despoüillé de sa propre gloire pour nous en revestir ; il est donc bien raisonnable que nous nous despoüillions de tout, et que nous obeyssions à son exemple jusques à la mort, et la mort de la croix, pour luy tesmoigner nostre amour, sans nous ennuyer de la longueur ny de la quantité de nos souffrances, quand bien elles devroient durer jusques à la mort, puisqu'elles ne sçauroient jamais approcher ny entrer en comparaison avec celles qu'il a souffertes pour nous.

C'est pourquoy il faut agrandir nostre courage, et ne nous rendre jamais pour les difficultés, ains combattre vaillamment, sans nous estonner non plus de la quantité de nos ennemys, que de la longueur du combat. Nous aurions vrayement raison de nous en estonner, si nous nous appuyions en nos forces ; mais il faut se confier en la vertu de Dieu qui sera pour nous, si nous combattons genereusement pour son amour, disant, à l'imitation de son divin Apostre : Je suis plus fort lorsque je me sens plus foible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum ;* parce que c'est en la vertu de Dieu que je m'appuye. Et si nous commettons des imperfections en combattant, il ne nous en faut point estonner, ny perdre courage, tant que nous aurons la volonté de nous amender. Despoüillons-nous donc du vieil homme, pour nous revestir du nouveau.

Nostre Seigneur voulant remettre l'homme en l'estat d'innocence, et le voulant revestir de la grace qu'il avoit perduë, il voulut mourir tout nud sur la croix, dautant que les habitz que nous portons sont les marques du peché : car vous

sçavés qu'aussitost qu'Adam eut peché en contrevenant au commandement de Dieu, il commença d'avoir honte de luy-mesme, et se fit des habitz le mieux qu'il put de feüilles de figuier : *Consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata*[1]; parce que devant qu'il eust peché, il n'avoit point d'habitz. Adam et Eve estoient tout nuds avant leur peché ; et nostre Seigneur par sa nudité en la croix monstroit son extreme pureté, et de plus, qu'il remettoit les hommes en l'estat d'innocence. Mais la principale raison pour laquelle il voulut mourir nud, fut pour nous monstrer comme il faut, si nous luy voulons plaire, que nous nous despoüillions de tout, et reduisions nostre cœur en une telle nudité, qu'estoit son sacré corps sur la croix, le despoüillant de toutes sortes d'affections et pretentions. Or c'est ce que nous devons faire, si nous voulons achepter cette perle precieuse du saint amour.

Un jour le grand abbé Serapion fut rencontré tout nud par quelques personnes emmy les ruës d'une ville, lesquelles muës de compassion luy dirent : Qui vous a mis en cet estat, et qui vous a osté vos habitz, mon cher amy? Ah! dit-il, c'est ce livre qui m'a ainsi despoüillé, leur monstrant le livre des Evangiles qu'il tenoit. Et moy, je vous asseure que rien n'est si propre pour nous conduire à une entiere resolution de nous despoüiller, non seulement des choses exterieures, ains encore de nous-mesmes, que la consideration de l'incomparable despoüillement et nudité de nostre Sauveur crucifié.

Que me reste-t'il plus à vous dire, mes cheres Seurs, sinon de vous convier d'escouter ce que le grand S. Paul dit au second chapitre de son Epistre aux Philippiens : *Fratres, hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu :* Taschés, dit-il, mes freres, de ressentir en vous ce que nostre Seigneur Jesus-Christ a ressenty. Qu'est-ce que ce grand Saint veut dire par ces parolles? veut-il que nous ressentions pour

[1] Gen., III.

nostre Sauveur cét amour tendre et affectif qu'il a ressenty pour nous sur la croix? veut-il que nous pleurions de compassion sur ses douleurs? O non certes! ce n'est pas ce que nostre Seigneur demande de nous, que l'amour tendre et affectif qui nous fait jetter des larmes, et nous cause tant de desirs sans effetz : l'enfer est plein de ces desirs, et vaines sont ces tendretés, que nous voudrions pourtant avoir, comme si nostre bien en dependoit. Il ne les faut certes ny desirer ny rechercher, puisqu'elles ne servent pour l'ordinaire que d'amusement, et n'appartiennent qu'à des espritz foibles. C'est donc l'amour effectif que S. Paul veut que nous ressentions, et que nostre Seigneur demande de nous, et c'est ce qu'il nous a monstré sur la croix, joignant fort bien l'un de ces amours à l'autre.

Mais voulés-vous sçavoir ce qu'il a particulierement ressenty, et ce que S. Paul veut que nous ressentions avec luy? c'est cét aneantissement. Il s'est aneanty, il s'est vuidé de luy-mesme; il faut que nous en fassions de mesme, nous aneantissant jusques à nostre rien, nous vuidant de nous-mesmes, c'est à dire de toutes nos passions, inclinations, aversions et repugnances au bien; nous exerçant à la continuelle mortification de nous-mesmes et de nostre amour-propre, à l'imitation du grand S. Paul, qui disoit qu'on ne pensast pas qu'il vescus plus en luy-mesme, puisqu'il avoit crucifié son amour, ou que son amour estoit crucifié[1]. Il vouloit dire, qu'il avoit tellement mortifié son amour-propre, qu'il n'en avoit plus, ains qu'il l'avoit tout logé en nostre Seigneur crucifié. Certes, il avoit bien raison, ce grand Saint, de dire qu'il ne vivoit plus en luy-mesme; car ostant l'amour-propre de nos ames, c'est leur oster la vie, et leur donner la mort; mais heureuse mort, qui nous fait mourir à nous-mesmes, pour nous faire vivre à Dieu. Aymés donc tellement, mes tres-cheres Filles, celuy qui est mort pour nous unir à

[1] Gal., II.

soy, et pour nous tesmoigner la grandeur de son amour, que rien ne puisse plus vivre en vous que luy, afin que vous puissiés veritablement dire avec S. Paul : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus :* Je vis, mais non point moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy.

Enfin l'amour a osté la vie à nostre Maistre; il ne reste donc plus, sinon que nous mourions d'amour pour luy, ou que nous ne vivions plus que pour son amour; mais non pas d'un amour tel quel, ains d'un amour semblable et correspondant au sien autant qu'il nous sera possible : je ne dy pas egal, car cela ne se peut, mais d'un amour fort et courageux, qui croisse emmy les contradictions, sans nous lasser jamais de combattre pour ce divin Amant. Soyons donc bien aises, pour luy tesmoigner nostre amour, de nous rendre ssemblables à luy en son abjection et en ses souffrances en cette vie, puisque l'amour égale les amans. Et considerés, je vous prie, ce que fit le grand S. Paul, pour pouvoir dire veritablement ces parolles : Je vis, mais non plus moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Quelles persecutions, quelles mortifications, quelles sortes d'abjections, de tourmens et de douleurs n'a-t'il pas souffertes? Escoutés ce qu'il dit en son Epistre aux Corinthiens : Jusques à cette heure nous avons esté blasphemés et persecutés à outrance, injuriés et mesprisés jusques-là, que nous sommes estimés la ballieure du monde : *Purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc*[1]. Or chacun sçait bien qu'il n'y a rien de plus vil dans une maison que les ballieures, si que l'on ne voit jamais assés tost l'heure qu'elles en soient dehors. De mesme veut dire S. Paul : L'on ne voit assés tost l'heure que l'on nous oste de devant les yeux des hommes, tant ilz nous ont en horreur. Nous sommes comme la pelure d'une pomme; car si le monde est une pomme, nous en sommes la pelure qu'on jette là, comme une chose de neant.

[1] I Cor., IV.

Donc pour acquerir et achepter cette perle precieuse du saint amour, et pour parvenir à cette transformation à laquelle nous pretendons, il sera necessaire que nous soyons ainsi reduits à neant, rejettés, mesprisés, mortifiés, et tenus comme le rebut du monde. Nous abandonnons bien les choses exterieures, dirés-vous; mais de sousmettre nostre propre jugement pour l'assujettir à celuy d'une Superieure, et renoncer tellement à nostre propre volonté, qu'elle ne paroisse plus, et soit tousjours absolument sujette et obeyssante à ses ordonnances, c'est une chose bien difficile et mal-aisée : il est besoin d'un grand courage pour faire cela. Il est vray, mes cheres Filles; mais si la difficulté vous estonne, je vous presente trois petites considerations, qui vous feront connoistre l'entreprise estre plus facile que vous ne pensés, et qui vous serviront de consolation.

Dont la premiere est, que celuy qui vous appelle à la conqueste de son tres-pur amour, est assés puissant pour vous ayder à parvenir au but de vostre entreprise. Dites-luy donc hardiment : Commandés, Seigneur, à nos ames tout ce qu'il vous plaira, et nous donnés que nous le fassions; donnés-nous le desir de parvenir à vous, et de faire tout ce qui sera aggreable à vostre bonté, et accomplissés en nous vostre volonté; faites par vostre grace que nous allions à vous; vous avés commencé l'œuvre de nostre perfection, nous ne voulons jamais douter que vous ne la parachevi és, si nous cooperons avec vous.

La seconde consideration qui vous relevera le courage c'est de sçavoir en quoy il consiste : je vous ay dit que vous aviés besoin d'un grand courage et d'une grande magnanimité pour parvenir au but de vostre entreprise; il est vray, mais en quoy pensés-vous que consiste cette grandeur de courage et cette magnanimité? c'est certes en la petitesse de courage, et vous l'aurés dautant plus grand, que vous serés plus petites en vous-mesmes. Ressouvenés-vous de cette pa-

rolle tant admirablement bien inculquée dans le cœur des Apostres par nostre Seigneur : Si vous n'estes faits, leur disoit-il[1], comme un petit enfant, vous n'entrerés point au royaume des cieux : *Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Il faut donc que nous soyons egaux en courage aux petitz enfans, c'est à dire humbles comme eux, doux, souples et faciles à tourner à toute main comme eux.

Mais remarqués, je vous supplie, comme nostre Seigneur prattiqua la grandeur de son courage és plus excellens actes de l'amour qu'il nous a monstré avoir pour nous en sa mort et Passion, ne faysant autre chose que de laisser faire de luy tout ce qu'on vouloit, la grandeur de son courage consistant à se laisser tourner au gré et à la volonté d'un chacun. C'est aussi en quoy le nostre doit paroistre, et en quoy il veut que nous l'imitions, non pas tant à faire, comme à laisser faire en nous et de nous tout ce qu'on voudra, non seulement par sa divine Majesté, mais aussi par nos Superieurs, nous rendant maniables, souples et humbles comme des petitz enfans; car nostre grandeur consiste en nostre petitesse, et nostre exaltation en nostre humiliation.

La troisieme consideration, qui vous doit estre de tres-grande consolation, est l'honneur que vous avés de venir faire vos vœux sous la protection de nostre glorieuse Maistresse la tres-sainte Vierge, laquelle comme une mere-perle a tousjours vescu emmy la mer de ce monde, sans recevoir aucune goutte d'eau salée, je veux dire, sans estre aucunement abbreuvée des vains plaisirs terrestres, ains elle a tousjours vescu dans une admirable pureté en la prattique de toutes sortes de vertus, mais specialement d'une profonde humilité et abjection ; vertus par lesquelles elle s'est renduë si aggreable à Dieu, qu'il l'a choisie pour estre sa Mere.

Confiés-vous donc aux merites de cette sainte Vierge, et

[1] Matth., XVIII.

ne doutés point qu'elle ne vous assiste tres-particulierement, et ne vous prenne en sa tres-sainte protection, si vous venés à faire vos offrandes, je veux dire vos vœux, avec humilité et simplicité de cœur, puisque ce sont ces vertus jointes à celle de suivre fidellement les attraits et les inspirations celestes qui ont le plus reluy en elle durant le cours de sa vie mortelle. Vertus lesquelles sans doute, avec son ardente charité, luy firent meriter la grace d'estre advantagée de plus grandes faveurs que ne fut, ny ne sera jamais aucune creature humaine ou angelique, ayant eu l'honneur d'appartenir de si prés à l'humanité tres-sainte de nostre divin Sauveur et Maistre, lequel je supplie, avec le Pere et le saint Esprit, vous donner sa grace en ce monde, et sa gloire en l'autre. *Amen*

DIEU SOIT BENY.

EXHORTATION

AU SERVICE DE DIEU[1].

Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini. Ps. CXXXIII.

Maintenant benissés le Seigneur, ô vous tous qui estes ses serviteurs.

Celuy que vous estes venus adorer en ce lieu, Jesus-Christ vostre Seigneur et le mien, vous doint si bien faire ce pourquoy vous estes venus, que vous receviés abondamment grace, paix et benediction de sa part, et luy tout honneur et gloire de la vostre és siecles des siecles. En quoy afin de vous y ayder selon mon petit pouvoir, et vous donner quelques instructions pour vous faire benir Dieu, je vous ay apporté les parolles de David : *Ecce nunc benedicite Dominum,* Benissés maintenant le Seigneur, asseuré que je suis que si vous le benissés bien, il vous benira de benedictions inestimables.

I.

Souvenés-vous donc, mes freres, devant toutes choses, que celuy en la presence duquel vous estes, est vostre naturel, absolu et souverain Seigneur ; car c'est à luy à qui est la terre et tout ce qui est en la terre ; il est vostre Seigneur et Maistre, parce que c'est luy qui vous a fait et formé ; il n'y a point de plus juste tiltre pour posseder quelque chose que de l'avoir faite. C'est ainsi que vivent les manouvriers, et que les peres et meres demandent obeyssance à leurs enfans, et les appellent leurs : et neanmoins le pere et la mere ne font pas du tout les enfans, car l'ame n'est pas de leur

[1] Prise sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

facture, ny les ouvriers ne font entierement ce qu'ilz font; car si le drapier fait le drap, il ne fait pas la laine. Mais Dieu est celuy-là qui a fait nostre ame et nostre corps; car tout ce qui est, est œuvre de ses mains. O comme nous sommes donc à Dieu! comme il est nostre Seigneur et nostre Maistre, puisque tout ce qui est en nous, il l'a fait, c'est luy qui en est l'ouvrier! *Ipsius est mare, et ipse fecit illud* (La mer est à luy, et c'est luy qui l'a faite), dit David; comme s'il vouloit dire : La mer est à luy, pource qu'il l'a faite, et non seulement nous sommes à luy, et il est nostre Seigneur, pource qu'il nous a produitz, mais encore pource qu'il nous a racheptés bien cherement, et cent mille fois davantage que nous ne vallons. Le diable nous avoit ostés à nostre naturel Seigneur, et encore qu'il n'eust nul droit sur nous, si est-ce que nostre Seigneur nous achepta, et rachepta ce qui estoit sien, afin de nous faire plus siens, si plus siens nous pouvions estre. S. Paul dit : *Empti enim estis pretio magno* (Vous estes racheptés d'un grand prix); et quel prix? *Redemit nos in sanguine agni* (Il nous a racheptés par le sang de l'agneau); *Proprio Filio non pepercit, sed pro omnibus tradidit illum* (Il n'a point pardonné à son propre Filz, mais l'a livré à la mort pour nous tous); *Me pro me debeo et pro his debeo* (Donc je me dois donner moy-mesme pour moy-mesme et pour mes freres).

La moindre goutte du sang de nostre Seigneur valloit plus que nous; et neanmoins afin de nous rendre plus siens, il le voulut tout donner. C'est pourquoy David dit que sa redemption a esté tres-abondante, *Copiosa apud eum redemptio;* dont par la bouche d'Isaye, nostre Seigneur dit : Je t'ay rachepté, et t'ay nommé par ton nom, tu es à moy, *Redemi te, et vocavi te nomine tuo, meus es tu.* Et S. Bernard va confessant : Seigneur, tu as tout fait et refait pour toy, et qui ne veut estre à toy et pour toy, il commence d'estre un rien parmi toutes choses. Adjoustés que vous vous estes

donnés à nostre Seigneur au baptesme ; si qu'on peut bien dire que vous estes à luy : *Sicut jurastis Domino, votum vovistis Deo Jacob* (Ainsy que vous luy avés promis, et voüé). Ceste-cy soit la premiere consideration et fondamentale que je propose.

II.

De celle-cy faut faire deux conclusions. Premierement, que si vous estes devant nostre Seigneur par tant de raisons, vous y devés estre en toute reverence et humilité ; considerant que tout ce que vous avés vous le tenés de luy, et pensant que vous luy devés autant d'honneur comme il y a de distance du rien à l'infinité : et dautant plus devés-vous estre humbles, qu'estant ses taillables à misericorde, vous l'avés si souvent offensé ; dont vous devés avoir si grande confusion, que d'humilité et de honte vous retourniés au neant, auquel vous estiés en un nul estre, nulle vertu, nulle qualité, avant que Dieu vous tirast de ce miserable estat où vous estiés parmi le neant pour vous faire ses serviteurs. Si donc estant devant nostre Seigneur en reconnoissance que vous estes ses sujetz et serviteurs, vous vous baissés et inclinés le corps jusques à la terre, de laquelle vous avés estés pris, baissés vos ames par humilité devant vostre Dieu, jusques au rien duquel vous estes la race.

III.

L'autre conclusion qu'il faut tirer, c'est qu'estant descendus au rien, remontant à l'estre que Dieu nous a baillé, et considerant de point en point combien nous sommes despendans de Dieu, et combien nous sommes obligés à le servir, il nous faut faire une exclamation à nostre amé : *Nonne Deo subjecta eris anima mea* (O mon ame, ne seras-tu pas sujette à Dieu) ? Comment, si Dieu m'a creée, et non seulement creée, mais racheptée d'entre les mains d'un si cruel et bar-

bare tyran avec tant de sang ; si je luy ay voüé et presté fidelité, qui me levera jamais de son service? Escoutés comme David estoit en cette resolution : *Quasi jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (Je suis fait comme un cheval envers vous, et je suis tousjours avec vous) : il vouloit dire : Je vous sers si humblement, que je ressemble à un cheval mené par la bride apres vous, ô mon Dieu! Et de vray, comme dit S. Paul : *Quis plantat vineam et de fructu ejus non edit* (Qui est celuy qui plante une vigne et ne mange point de son fruit)? Si Jesus-Christ nous a plantés, n'est-ce pas la raison que nous luy rapportions tout le service que nous pourrons?

IV.

Mais outre tout cela, il y a une autre raison, c'est que nous nous servons de toutes les creatures, et icelles nous servent volontiers en intention que nous servions Dieu pour elles; car elles ne pouvant pas servir Dieu, lequel estant esprit, ne peut estre servy que par esprit, elles nous servent à celle fin que nous servions Dieu tant en leur nom qu'au nostre ; de maniere qu'encore à raison de cecy, nous sommes obligés à servir Dieu, et ceux qui ne le serviront pas en recevront un terrible reproche au jour du jugement; car c'est pour cela qu'il est dit que toute la terre, c'est à dire toutes les creatures, s'esleveront contre les pecheurs : *Totus orbis pugnabit contra insensatos.* Pour toutes ces raisons, il se faut resoudre de servir Dieu fidellement.

V.

De cette resolution il nous faut passer à l'execution d'icelle, c'est à dire, de servir Dieu le mieux qu'il nous sera possible : or est-il qu'entre toutes les façons de servir Dieu, la plus excellente, c'est de le servir autant que nous le pouvons en

la façon qu'il est servy en paradis ; car c'est luy qui nous enseigne à demander que son service soit fait en la terre comme au ciel ; or il n'y a pas de difference entre servir Dieu et faire sa volonté. Que si nous voulons sçavoir comme Dieu est servy au ciel, escoutés David : Bienheureux, dit-il, sont ceux, Seigneur, qui habitent en vostre maison, car ilz vous loüeront és siecles des siecles ; *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.* Là on ne sert plus Dieu en visitant les malades ; là on ne visite point les prisonniers ; là on ne jeusne plus ; là on ne fait plus l'aumosne ; là on ne rechauffe plus les refroidis ; là on ne vestit plus les nuds ; pource que l'hyver est passé et s'est retiré : *Hyems transiit et recessit.* On n'entend autre chose au ciel que ce chant d'allegresse, *Alleluya : Alleluya* est le langage de ce pays-là ; car on n'y dit autre, et avec une seule parolle ilz disent tout ce qu'ilz veulent dire. O sainte parolle, laquelle seule exprime tant de grandes conceptions ! C'est ce service auquel le Prophete vous invite maintenant, disant : Benissés à cette heure le Seigneur, *Ecce nunc benedicite Dominum.*

VI.

Mais oyés comme cela va ; car vous me pourriés dire : Hé quoy ! les bienheureux dans le ciel n'ayment-ilz pas Dieu ? Aymer, mes freres, c'est vouloir et desirer du bien, et ne sçauroit-on dire quelle difference il y a entre la bienveillance et l'amitié, ne plus ne moins qu'on ne sçauroit dire quelle difference il y a entre hayr et vouloir du mal à une personne. De quoy j'entre en admiration, comme il se peut faire que l'homme ou l'ange ayment Dieu, et comme Dieu s'ayme soy-mesme ; car si aymer est desirer du bien à une personne, comment voulés-vous qu'on ayme Dieu à qui on ne sçauroit desirer aucun bien ? Car puisque Dieu est toute sorte de bien, on ne luy sçauroit desirer aucun bien qu'il ne l'aye plus

parfaittement qu'on ne luy sçauroit desirer, et si il l'a, pourquoy le luy desirera-on? Et puis au bout de tout cela, le bien en Dieu est essentiel; de maniere que comme ce seroit chose hors de propos de s'amuser à desirer qu'un ange soit ange, puisque c'est sa nature d'estre ange, et de desirer que les Mores soient noirs, puisque c'est leur nature; aussi semble-il hors de propos de desirer que Dieu aye quelque bien, puisqu'il a tout bien par nature.

Quelqu'un me dira qu'on peut bien desirer à un ange qu'il soit ange, c'est à dire, la continuation en son estre : ainsi en Dieu, dites-vous. La consequence n'en vaut rien : la raison est, pource que la continuation de l'estre à l'ange n'est pas naturelle et essentielle, et partant on la luy peut desirer, non celle qu'il a, ains celle qui est à venir; mais à Dieu son eternité luy est autant essentielle que sa bonté : comment donc est-ce qu'on peut aymer Dieu?

VII.

L'ame regardant en Dieu l'infiny merite de sa bonté, et que d'ailleurs en ce souverain estre rien ne manque, mais tout y est tres-parfaittement : *Quod factum est in ipso vita erat* (car tout ce qui a esté fait estoit vie en luy), elle ne desire pas qu'autre bien luy arrive, pource qu'il est impossible. Mais quoy? elle s'avise d'un autre moyen pour aymer Dieu. Un amy desireroit que son amy fust roy : quand il l'est, encore qu'il cesse de le desirer, il n'est pas moins amy; mais au lieu du desir il fait un acte de contentement, d'aise et de resjouyssance du grade que son amy possede. Ainsi au lieu de desirer du bien à Dieu, on se complaist, et on se resjoüyt au bien qu'il possede et qu'il est luy-mesme. *Amor benevolentiæ*, l'amour de bienveillance se change en amour de complaysance, *complacentiæ*. De cet amour parle David, quand il dit : O Seigneur, combien est grande l'abondance de vostre

douceur! pource tous mes os diront : Qui est semblable à vous? *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ! omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* Et Isaye parlant en la personne de nostre Seigneur, dit : Je les resjoüyray et consoleray en la montagne d'orayson ; *Lætificabo eos in monte orationis meæ.* C'est à quoy nous invite David : A cette heure, dit-il, benissés le Seigneur, etc., *Ecce nunc benedicite Dominum, etc.* Il dit *Nunc*, Maintenant ; et comme vous voudriés estre de ces bienheureux habitans de sa maison, qui le loüeront eternellement, *Beati qui habitant, etc.*, commencés donc maintenant, *nunc*, à le benir.

L'homme qui est arrivé à ce point, voyant que sa loüange est trop petite, va cherchant de l'ayde par tout, pour benir Dieu, disant : *Benedicite omnia opera Domini Domino* (Benissés le Seigneur, vous toutes ses œuvres) ; et ne trouvant assés, il s'escrie : *Renuntiate quia amore langueo* (Annoncés à Dieu que je languis d'amour). Il se voudroit volontiers sacrifier, et va cherchant quel sacrifice de loüange il pourroit offrir : mais quoy? il voit que tous les sacrifices et holocaustes ne sont point aggreables sans la grace : *Holocaustis non delectaberis.* La desplaysance, l'humilité et la penitence sont le sacrifice qui aggrée à Dieu : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus* (L'esprit contrit et affligé est un sacrifice aggreable à Dieu), et partant il l'offre, et parce que peut-estre son cœur n'est pas encore assés brisé et contrit, il en offre un qui est si noble et si affligé, qu'on ne le sçauroit refuser. Iceluy seul rend de *condigno* (de condignité), l'honneur qui est deu à Dieu, et partant ne peut estre esconduit, ains impetre de Dieu tout ce qu'il veut. Ce cœur est le cœur de Jesus-Christ, lequel a dit : Tout ce que vous demanderés à mon Pere en mon nom, il vous le donnera; *Quæcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.* Et n'en faut point douter, parce qu'il est tousjours exaucé en ce qu'il demande : *Exauditus est pro sua reverentia.*

Seigneur, nous sommes vos serviteurs indignes, qui n'avons pas gardé les regles de vostre service : desormais nous vous benirons ; mais afin de ce faire, assistés le magistrat ecclesiastique et seculier, delivrés-nous d'ennemis, donnés-nous la paix, afin que vous demeuriés avec nous : *Quia factus est in pace locus tuus* (Puisque vous n'habités que là où est la paix) ; *De manu inimicorum nostrorum liberati serviamus tibi* (Et qu'estant delivrés de la puissance de nos ennemis, nous vous servions en toute liberté). Ce que nous vous demandons, non par nos merites, mais par ceux de Jesus-Christ. *Protector noster, aspice Deus* (ô Dieu, nostre protecteur, regardés-nous) ; et vous nous verrés tant affligés spirituellement et temporellement. Et puis : *In faciem Christi tui* (regardés vostre Christ), qui a tant enduré pour nous, par la Passion duquel nous vous conjurons de nous faire misericorde.

LETTRE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

A MADAME LA DUCHESSE DE MERCOEUR [1].

Il défère à la prière qu'elle lui avoit faite de faire imprimer l'Oraison Funèbre du duc de Mercœur, prononcée par lui le 27 avril précédent, et il la prie de permettre que cette pièce paroisse sous les auspices de la princesse sa fille.

May 1602.

Madame,

Vos premiers desirs ayant tenu lieu de commandemens sur ma volonté, lorsque vous jetastes les yeux sur ma petitesse pour le discours funebre de feu Monsieur le duc de Mercœur, je dois recevoir avec le mesme respect les tesmoignages des seconds, souffrant, Madame, que la piece soit mise au jour et donnée au public, puisque vous l'aggreés.

Vous n'y verrés rien de moy, que les simples tesmoignages de ma bonne volonté et les seules marques de mon obeyssance, en un sujet, au reste, où je n'ay pas eu moins de propension que de devoir. Ce qu'il y a de plus considerable, c'est le sommaire tres-fidelle des rares et eminentes vertus dont Dieu avoit orné la belle ame et assorty le riche naturel du prince decedé. De moy, je confesse n'y avoir contribué que ma foible énonciation et ma voix, pour servir d'Echo, dans l'estenduë d'une petite heure, à la reputation de ce grand prince, qui parloit assés d'elle-mesme, et qui éclatera à jamais par les beaux exploitz dont non seulement la France

[1] Cette lettre, qu'il nous a semblé à propos de placer ici, est la 33e des éditions Blaise, et la 71e du livre VII de l'édition Léonard, de 1663.

et l'Allemagne, mais toute l'Europe, voire toute la Chrestienté, ont esté tesmoins.

Et si bien l'escrit que j'en donne semble avoir plus de substance et de durée que ma voix n'en a eu en les prononçant, ce sera plus par la consideration des vertus de ce prince que par le tissu et l'ordre que j'ay tasché d'y apporter en l'escrivant. Au reste, si mon affection et bonne volonté n'estoit garante de ma sincerité et obeyssance, la plus belle partie, qui en a esté obmise, auroit rayson de se plaindre : mais ayant entrepris seulement de faire un simple esloge et sommaire de ce qui estoit convenable au tems, au lieu et à l'assemblée, j'ay deu laisser à l'histoire, qui reserve des volumes entiers pour une si belle vie, de suppléer à mon defaut; me contentant du nom et du devoir de panegyriste, dont j'ay tasché de m'acquitter.

Que si apres cela on vèut considerer ce qu'il y a du mien, rien sans doute que la sincerité de mes affections et respectz, qui ne mourront jamais, pour la memoire de ce prince, qui ne doit jamais mourir en celle de tous les bons, mais principalement en la vostre, Madame, qui trouvés avantageusement dans les vertus de ce grand prince et cher espoux deffunt, comme aussi dans les vostres qui luy estoient communes, de quoy vous consoler dans cette sensible privation, quoy que la plus solide, la veritable et la plus chrestienne consolation est celle, que vous avés puisée dans la source, qui est la volonté de Dieu, qui seul en cette occasion a donné ce grand calme et cette absoluë resignation qui paroist en vostre esprit.

Ce n'est pas qu'apres cela, s'il est permis (comme il l'est sans doute) de chercher quelque adoucissement au dehors, vous n'en ayés un tres-grand dans le precieux gage que ce grand prince vous a laissé de vostre mariage; laquelle estant une image vivante du pere, elle est aussi la legitime heritiere de ses vertus, dont il a laissé le soin à vostre conduite, Ma-

dame, pour les cultiver par la noble et chrestienne education que vous luy reservés.

Si elle avoit besoin hors de soy de quelque memorial de celles du grand prince que le Ciel luy avoit donné pour pere, je la prierois, sous vostre adveu et bon playsir, Madame, d'aggréer le sommaire que j'en ay dressé en cette piece; vous conjurant, puis qu'aussi bien vous desirés qu'elle voye le jour, que ce soit sous les auspices et à la faveur du nom de cette princesse, vostre unique et tres-chere fille. C'est la tres-humble supplication que vous fait, Madame,

Vostre tres-humble et tres-obeyssant serviteur,

François de Sales.

LETTRE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

A MADEMOISELLE DE MERCOEUR [1].

MADEMOISELLE,

J'attendois de voir imprimée l'orayson funebre prononcée aux superbes funerailles faites en Lorraine avec tant de magnificence pour honnorer la sepulture de M. vostre pere, esperant que par ce moyen je serois facilement escusé de mettre celle-cy sous la presse : mais cét espoir ne m'estant.... et ne pouvant plus differer d'obeyr à qui a pouvoir de me commander, au moins esperé-je d'estre beaucoup plus aisement escusé, si je laisse sortir ceste orayson si mal polie, et avec autant de defautz, quand on considerera que c'est par une humble obeyssance. Elle fut favorablement accüeillie lorsque je la prononçay devant plusieurs grands princes et princesses, et en la presence de cette fille aisnée de l'Astrée françoise, je veux dire du grand oracle de la France, de ce parlement de Paris, cour des pairs, et le premier des parlemens de France, lequel y assista en corps, comme aussi les autres chambres et cours souveraines, à cette fin que Paris, mais toute la France.... l'estime qu'elle fait des merites du prince decedé, et que l'on sceust qu'elle avouoit l'obligation que toute la Chrestienté a à sa memoire. Je sçay bien que ce bonheur m'arriva par le sujet que je traittois, auquel je ne pouvois contribuer que de l'affection, de laquelle aussi je ne pouvois pas manquer, puis qu'elle est hereditaire, mon pere, mon ayeul et mon bisayeul ayans eu l'honneur d'avoir esté nourris.... et presque le reste de leur vie en la mayson des

[1] Cette lettre est tirée de la première édition de l'Oraison funèbre du duc de Mercœur, Paris, Rollin-Thierry et Eustache Foucault, 1602, in-8. C'est la 888e des lettres de l'édition Blaise.

tres-illustres princes de Martigues, les pere, ayeul et bisayeul de madame vostre mere, au service desquelz leur fidelité a tousjours rencontré beaucoup de faveur. Comme donc je fis ce discours pour obeyr à madame vostre mere, aussi le laisse-je maintenant sortir en public pour satisfaire à vostre desir; vous suppliant tres-humblement de vous en servir, pour respondre à toutes les raysons que vostre perte pourroit suggerer contre la consolation : car il est dressé à ceste intention. Vous y verrés que la vie de Monseigneur vostre pere a esté l'une des plus belles et accomplies entre celles des princes des derniers siecles, et comparable à celle des plus excellens de l'antiquité. Il vous fera ressouvenir que vous estes fille d'un si grand prince, sa fille unique, sa chere fille. Mais il adjoustera que vous estes fille de son esprit et de sa foy plus que de son corps, puis qu'il vous a receuë de Dieu par les prieres du grand S. François duquel aussi vous portés le nom; et que pource vous estes plus obligée de vous resjouyr en la vie et gloire de son esprit, que de regretter la mort de son corps. Vous y verrés qu'encore que Dieu le nous eust laissé davantage, vous n'eussiés pourtant gueres jouy du bien de sa presence; car il avoit tant de charité, qu'il eust tousjours privé de ce contentement son espouse et sa fille, pour ne point frustrer de son secours l'Eglise sa mere et l'espouse de son Dieu. Bref, ce discours ne vous representera les belles actions de Monseigneur vostre pere, que pour vous consoler. Loüés donc la bonté de Dieu, je vous supplie, de ce qu'il vous a fait naistre d'un si bon pere, et qu'il vous a laissé pour vostre conduite une si vertueuse grand'mere et une si grande mere : et moy, je supplieray sa divine Majesté qu'elle vous donne les benedictions que Monseigneur vostre pere vous a desirées pour le voir là haut en paradis, apres avoir heureusement finy la course de cette vie, en laquelle je vous supplie tres-humblement de m'advoüer, Mademoiselle,

Vostre, etc.

ORAYSON FUNEBRE

SUR LE TRESPAS DE TRES-HAUT ET TRES-ILLUSTRE PRINCE,

PHILIPPE EMMANUEL DE LORRAINE,

DUC DE MERCOEUR ET DE PENTHIEVRE,

Pair de France, Prince du saint Empire et des Martigues, Lieutenant general de l'Empereur en ses armées de Hongrie;

Faite et prononcée en la grande Eglise de Nostre-Dame de Paris, le 27 avril 1602, par messire François de Sales, coadjuteur et éleu Evesque de Geneve [1].

Si Dieu me donnoit autant d'esprit pour discourir, et de force à bien dire, que j'en desirerois maintenant pour le service de cette action publique, que nous celebrons pour honnorer la memoire du grand Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, lieutenant-general de l'Empereur en ses armées de Hongrie, je ne pourrois pas pourtant ny ne devrois vous representer, tres-illustre et chrestienne Assemblée, la justice du regret que nous avons pour son trespas. Je ne le pourrois pas, parce que la perte que nous avons faite avec toute l'Eglise est si grande, qu'estant extremement sensible, elle en est dautant plus indicible : aussi est-il tres-difficile de treuver assés de passion pour exprimer un grand dueil. Les petites douleurs crient, se plaignent, se lamentent; mais les grandes estonnent, estourdissent, perdent et égarent la parolle, la voix et le discours. Je ne le devrois pas aussi; car si je devois exprimer la grandeur de la perte qu'en reçoit tout le christianisme, ce seroit sur vostre face, Messieurs, que je tirerois, comme un autre Tymanthe [2], le voile du si-

[1] Imprimée pour la première fois en 1602, Paris, Rollin-Thierry, in-8, avec l'Epître dédicatoire qu'on vient de rapporter.

[2] Tymanthe estoit un celebre peintre qui vivoit du temps de Zeuxis. Entre

lence, puisque je ne vois en toute cette triste compagnie que ses plus chers et fidelles amys, ou ses plus intimes et affectionnés serviteurs. Et certes je serois bien honteux, si en la consideration d'un sujet si lamentable je me trouvois seul avec l'asseurance de pouvoir parler autrement que par larmes et sanglots.

Il ne m'est donc pas necessaire de vous esmouvoir à regretter ce prince, puisque c'est vous qui y avés le principal interest, et qui, plus sensibles aux affections du public, connoissés trop bien la perte que nous avons faite. Il n'est, ce me semble, besoin de vous attendrir le cœur, puisque vous en ressentés la plus grande passion. Ne vaut-il pas beaucoup mieux cesser d'affliger ceux qui sont affligés, et mettre peine d'essuyer vos pleurs, que de les exciter? Aussi quand je voy devant et tout autour de moy le feu de tant de flambeaux allumés, signe ordinaire de l'immortalité, et que je me trouve revestu de blanc, couleur et marque de gloire, je connois bien que mon office n'est pas maintenant, et je vous supplie, Messieurs, de ne le pas desirer de moy, de vous representer les raisons que nous avons euës de regretter et plaindre, mais plustost celles que nous avons de finir nos regretz par le commencement de la consideration du bien dont jouyt ce grand prince par son trespas, afin que le sujet que nous avons de nous resjouyr attempere et modere la violence du ressentiment que nous avons de cette grande perte.

Quoy que je sçache que l'on doit permettre quelque chose à la pieté, mesme contre le devoir, et qu'en une douleur extreme c'est une partie du mal que d'ouyr des consolations, permettés-moy, je vous supplie, puisqu'aussi bien les larmes que nous espandons pour nos amys nous meneront plustost

autres ouvrages de cet habile homme, on vantoit surtout un tableau qui representoit le sacrifice d'Iphigenie. Il avoit epuisé toute la force de son art pour peindre la tristesse sur tous les visages : c'est pourquoy ne jugeant pas qu'il pust atteindre à representer celle d'un pere qui alloit voir égorger sa fille, il s'avisa de jetter un voile sur son visage.

à eux qu'elles ne nous les rameneront, et que les pleurs apres la mort sont de tardives preuves d'amitié ; permettés-moy, dy-je, Messieurs, que je revoque vos espritz à la consolation, plustost que de les provoquer à une plus grande affliction. En quoy neanmoins je ne feray rien contre la juste apprehension que j'ay du deffaut que je reconnois en moy et de discours et d'éloquence ; car la consolation que je vous puis donner dépend du mesme principe duquel procede la cause de nostre affliction. N'est-ce pas l'excellente bonté, la valeur, la vertu du prince trespassé, qui rend nostre perte incomparable ? Et n'est-ce pas la mesme bonté, valeur et vertu, qui nous oblige de recevoir la consolation ?

Soit donc que je jette les yeux sur son bien pour nous consoler, ou sur nostre mal pour nous affliger, je ne puis eschapper l'abysme de ses vertus infinies, dont la grandeur et l'éclat est insupportable à la foiblesse de mes yeux. Aussi s'il ne falloit plustost recevoir avec humilité les commandemens des grands, que d'en esplucher les motifs, j'aurois, à mon advis, raison de m'estonner du choix que l'on a fait de moy pour parler en cette occasion, en cette assemblée, et en ce lieu : en cette occasion, que j'estime aussi digne d'une grande éloquence qu'aucune autre qui se soit presentée en ce siecle ; en cette assemblée, qui est presque toute la fleur de ce grand royaume ; et en ce lieu, auquel mille beaux espritz eussent ambitieusement recherché de faire paroistre tout leur art et science de bien dire, et de respandre mille belles fleurs d'éloquence sur l'estoffe d'un si riche sujet.

Mais que sçay-je, si à l'adventure j'auray rencontré la rayson de ce choix ? Les couleurs de l'éloquence, les fleurs des parolles, l'esmail des sentences n'est peut-estre pas convenable ny au dueil ny aux funerailles :

Non est conveniens luctibus iste color [1].

Les harangues et discours polis, les parolles harmonieuse-

[1] « Ces couleurs ne conviennent pas à une ceremonie lugubre. »

*

ment concertées n'y sont pas, à mon advis, convenables : *Musica in luctu importuna narratio*[1]. Que s'il est ainsi, me voicy riche d'affection, de simplicité et fidelité pour entreprendre le discours des vertus du prince decedé, lequel j'envoye de bon cœur à son ame, c'est à dire à cét esprit que j'espere, mais que je crois estre au ciel, et à celuy lequel estant en terre n'est pourtant qu'une mesme ame avec luy, non plus que par le mariage ilz ne furent qu'un mesme corps icy-bas. Que si ce discours est pauvrement paré, c'est pour rendre plus d'honneur et de reverence au prince qu'il celebre, comme quelques peuples du nouveau monde envoyent leurs deputés à leur roy au moindre equipage qu'il leur est possible, pour rendre de tant plus remarquable leur bassesse et humilité, en comparayson de la gloire et majesté de leur roy.

Au surplus je vous desire, Messieurs, autant de bienveillance en mon endroit, que j'ay de confiance en vostre bonté; pour si peu que j'aye à parler d'une si belle vie comme fut celle de ce prince, vous serés bientost consolés en sa mort. Prendre plaisir à ouyr les loüanges des bons, c'est participer à leur gloire.

O! si nous pouvions comprendre les verités que nous recevons par la foy, combien nous serions aysement consolés en la mort de ceux ausquelz nous avons quelque devoir d'amitié ou d'honneur! *Sapientiam loquimur inter perfectos*[2]. Nous nous imaginons qu'ilz sont morts, et en la mort; et ilz ne le sont plus : ilz le furent seulement au dernier instant de cette vie mortelle. Telles pensées ne sont pas dignes de nous, si nous ne voulons estre de ceux ausquelz le Sage donne le tiltre de fols : *Visi sunt oculis insipientium mori*[3]. Nous res-

[1] « Un discours à contre-temps est comme une musique pendant le deuil. » Eccli., XXII, 6.

[2] « Nous preschons la sagesse aux parfaits. » I Cor., II, 6.

[3] « Les Saints ont paru mourir aux yeux des insensés. » Sap., III, 2.

semblons à ceux qui vont sur mer le long de la rade, et terre à terre : il leur est advis que les arbres les laissent et se reculent d'eux, et que le navire dans lequel ilz sont portés est du tout immobile et sans changer de place; car il nous semble que ceux qui sont decedés de ce monde sont tousjours en la mort, et que nous sommes en la vie. Mais, helas! que nous sommes trompés! Ilz sont en paix, et au repos de la vraye et constante vie; et nous sommes bien avant dans la mort, en laquelle nous nous enfonçons tousjours de plus en plus jusques à tant que nous l'ayons passée.

Omnes morimur[1], disoit une sage dame; mais elle pouvoit bien dire : *Semper morimur*[2], comme dit depuis l'Apostre : *Quotidie morior*[3]. Nous mourons tous les jours, et nostre vie s'en va par pieces et morceaux, comme cét animal des Indes, lequel estant de sa nature terrestre, petit à petit et piece à piece perd du tout son estre naturel, et devient entierement poisson; car ainsi piece à piece nous changeons cette vie mortelle, jusques à tant que par une entiere et finale mutation, que nous appellons mort, nous ayons du tout acquis une vie immortelle.

Et certes, comme les rats du Nil se forment petit à petit, et ne reçoivent la vie en tous leurs membres ensemblement; aussi les philosophes sont bien d'accord que nous ne vivons pas tout à coup, ny ne mourons pas en un moment, puisqu'ilz disent que le cœur est le premier membre qui vit en nous, et le dernier qui meurt. Mais, je vous supplie, nostre Dieu ne dit-il pas au premier homme qu'au « jour qu'il mangeroit du fruit deffendu, il mourroit de mort[4]? » Et neanmoins, si nous parlons selon le vulgaire, il ne mourut qu'apres plusieurs centaines d'années depuis qu'il eut prevariqué : tou-

[1] « Nous mourons tous. » II Reg., XIV, 14.

[2] « Nous mourons continuellement. »

[3] « Je meurs tous les jours. » I Cor., XV, 31.

[4] *In quocumque die comederis ex eo, morte morieris* Gen., II, 17.

tesfois la verité est qu'il commença à mourir dés le jour qu'il eut offensé, et continua jusques à son dernier jour.

Ah! que nous sommes donc bien trompés, quand nous appellons morts ceux qui ont passé cette vie mortelle, et vivans ceux qui la passent encore! Nous nommons vivans ceux qui meurent, parce qu'ilz n'ont pas achevé de mourir; et ceux qui ont achevé de mourir, nous les appellons morts. Nous imitons les peintres qui ne sçavent representer les anges qu'avec des corps, parce que jamais ilz ne furent veus autrement; car ainsi nous nommons les deffunts morts, parce que nous ne les avons jamais veus sinon en la mort de cette vie, ou en la vie de cette mort. Mais si nous les voyions maintenant qu'ilz en sont delivrés, mon Dieu! que nous serions honteux de les avoir appellés morts! et que nous serions en peine de trouver de belles parolles pour exprimer l'excellence de la vie en laquelle ilz sont arrivés! Aussi nostre langue françoise ne les appelle pas morts, mais trespassés, protestant assés que la mort n'est qu'un passage et trajet, au delà duquel est le sejour de la gloire.

Ce grand duc de Mercœur n'est donc pas mort, il est seulement trespassé. Que si nous n'avions la veuë si debile, nous le verrions bien loing au delà de la mort, en ce jardin celeste où il jouyt des consolations eternelles. Il n'est pas si loing de nous que nous pensons : il y est allé, selon le vulgaire des hommes, en un moment; car la mort, à leur advis, ne dure pas davantage; mais, selon les sages, il a mis quarante-trois ans en ce voyage.

Helas! que ce terme est court! la pluspart de nous a desja beaucoup plus employé d'années : les uns n'y vont pas si viste que les autres, mais presque tous neanmoins y vont tousjours plus viste qu'ilz ne voudroient. Nous avons mille peines et travaux pour parvenir où il est; pourquoy serons-nous faschés qu'il y soit arrivé? pourquoy pleurerons-nous le trespas de ce prince, lequel pleureroit, s'il estoit en lieu de larmes,

avec beaucoup plus de rayson le retardement du nostre que nous n'avons pleuré l'advancement du sien? *Nolo vos ignorare de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent*[1].

Mais parceque cette consolation que je vous presente est fondée sur la certaine esperance que nous avons que nostre trespassé est receu en la main droite de son Dieu avec tous les Justes, *Justorum animæ in manu Dei sunt*[2]; voyons, je vous supplie, le sujet que nous avons d'une confiance tant asseurée. Les astrologues et theologiens ont cela de commun, qu'ilz predisent les choses à venir, ceux-cy tousjours avec la verité, ceux-là souvent avec de la vanité : mais leurs phenomenes et inspections sont du tout opposés et contraires; car les astrologues predisent ce qui doit arriver en terre, par l'inspection des rencontres et divers mouvemens qui se font au ciel; et nos theologiens au contraire ne predisent sinon ce qui se fait au ciel par la consideration des œuvres que l'on fait en terre. Si vous faites misericorde en terre, disent-ilz, on vous fera misericorde au ciel; si vous consolés les affligés icy bas, vous serés consolés là haut; si vous esclairés les ignorans en la nuict de ce monde, vous aurés la clarté de la vision de Dieu au plein midy de l'autre; si vous combattés pour Dieu en terre, vous serés couronnés au ciel. Bref, par la hauteur et latitude des actions que nous faysons çà bas, ilz mesurent les distances et estenduës de la gloire que nous aurons en ce grand mont celeste : *Prout gessit unusquisque in corpore suo, sive bonum, sive malum*[3].

Si doncques nous sçavons quelles ont esté les actions de l'ame de ce grand prince, pendant qu'elle estoit en ce monde,

[1] I Thess., IV, 12.

[2] « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu. » Sap., III, 1.

[3] « Nous devons tous comparoistre devant le tribunal de Jesus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes et mauvaises actions qu'il aura faites en son corps. » II Cor., III, 10.

et que jointe à son corps elle nous donnoit le bonheur de sa conversation, nous aurons asseurance par cette inspection de ce qu'elle est au ciel : que s'il nous reste aucun desir d'aspirer à ce siege de gloire, nous aurons un riche exemplaire et beau sujet d'imitation. Mais ne pensés pas, je vous supplie, que je vueille entreprendre de vous representer fleur à fleur, piece à piece, l'esmail d'une si belle vie : les perfections de ce prince se peuvent plustost admirer qu'imiter, desirer qu'esperer, envier qu'acquerir.

C'est pourquoy j'ay peur d'offenser sa memoire, disant trop peu de ce qui ne se peut assés loüer. Que si je raconte quelques unes de ses vertus, ce ne sera point pour donner lumiere au soleil, comme l'on dit, ny que je presume de le pouvoir dignement loüer, mais seulement pour faire reconnoistre à tout le monde que ce n'est pas sans grande rayson que l'on l'a regretté avec des pleurs si extraordinaires, que l'on honnore tant sa memoire et que l'on a une si grande esperance qu'il est maintenant en la gloire de son Dieu.

J'imiteray donc les cosmographes, qui en leurs mappemondes ne marquent que des pointz pour des villes, des lignes pour des montagnes, et laissent à l'imagination son office pour se representer le reste. Je ne diray des genereuses actions et belles qualités de ce prince, sinon celles que le tems par lequel mon discours doit estre limité me permettra de dire. Mais surtout je vous supplie de croire qu'en cette chaire et en cet habit je parle tousjours avec beaucoup de sincerité et de religion : aussi puisque la verité est nuë et simple, je penserois faire tort à ma veritable narration, si je la deguisois avec des artifices.

O saint et celeste Esprit! ô bel Ange de lumiere et de paix, qui fustes assigné à ce prince pour protecteur de son ame, et qui avés esté fidelle tesmoin des bonnes actions que Dieu luy a inspirées, et que vous avés sollicitées, je suis vostre humble serviteur et devot; suggerés maintenant à ma foible

memoire ce que vous en jugerés de plus digne d'honneur et d'imitation.

C'est tousjours Dieu qui fait en nous tout nostre salut; il en est le grand architecte : mais il procede differemment en ses misericordes; car il nous donne certains biens sans nous, et d'autres avec l'entremise de nos desirs, travaux et volontés. Le prince Philippe Emmanuel, duc de Mercœur, receut abondamment des biens de la premiere façon sur lesquelz il bastit un excellent edifice de perfection de ceux de la seconde sorte; car au premier, Dieu l'a fait naistre de deux maisons des plus illustres, anciennes et catholiques, qui soient entre les princes de l'Europe.

C'est beaucoup d'estre fruit d'un bon arbre, metail d'une bonne miniere, ruysseau d'une bonne source.

Du costé paternel, qui tient le premier lieu en la consideration civile, il estoit de cette royale maison de Lorraine, dont l'origine est si ancienne, que comme estant de tems immemorable, les escrivains n'ont pas encore sceu demeurer d'accord de son commencement, comme les habitans d'Egypte ne sçavent se resoudre de l'origine du Nil. Mais tous s'accordent bien que ç'a esté une pepiniere plantureuse et feconde d'une grande quantité d'empereurs et de roys, et des plus genereux princes de toute la Chrestienté; et qu'il n'y a contrée en laquelle elle n'ayt heureusement planté les lauriers et les palmes de sa valeur et pieté.

Je ne vous diray rien de ce qu'elle a fait en France et en Allemagne; aussi vous est-ce chose trop connuë : mais si nous passons en Espagne, vous y verrés Henry, frere de Guillaume, duc de Lorraine, lequel ayant fidellement et vaillamment combattu pour la religion sous Alphonse, roy de Castille, en la guerre qu'il avoit lors contre les Mores et Sarasins, espousa en recompense sa fille, qui luy apporta en dot la province, laquelle depuis erigée en royaume est appellée Portugal, où la race de ce premier Henry a fort

chrestiennement et genereusement regné jusques au dernier Henry, cardinal, trespassé de nostre tems.

Allons en Italie, et nous y verrons le riche et fertil royaume de Sicile. Mais qui ne sçayt que les deux ducs de Lorraine René premier et second en furent roys? Et parce passons outre mer, et voyons l'heureuse Palestine, en laquelle nostre redemption fut faite; nous y contemplerons ce trois fois grand Godefroy de Bouillon, lequel ayant quitté son pays et ses biens, et mesme vendu son duché de Bouillon, pour chasser les infidelles de la Terre-Sainte, y alla armé de zele et de religion, brave et conquerant, et comme un autre Josué il establit la foy au peril de son sang, au lieu où le Sauveur avoit respandu le sien pour la planter et faire le salut des hommes. Considerés cet admirable roy de Hierusalem, lequel refuse la couronne d'or en un royaume où son Sauveur fut couronné d'espines! C'est un roy d'or couronné de bois, beaucoup meilleur que les roys de bois couronnés d'or, lequel regne comme un autre David sur la montagne de Sion, preschant et annonçant la foy de son Dieu. Voyla l'origine paternelle du grand duc de Mercœur. Mais quelle mere pouvoit-on rencontrer pour le filz d'un tel pere? Digne et belle rencontre, afin que de tous costés son origine fust pleine de splendeur.

La maison de Saxe, l'une des plus puissantes et anciennes de l'Allemagne, ayant fourny à l'empire plusieurs grands empereurs, electeurs, defenseurs et conducteurs d'armées, produisit, il y a plusieurs centaines d'années, le prince Berard, tres-vaillant et tres-catholique, lequel donna heureux commencement à la serenissime maison de Savoye, laquelle d'aage en aage sans interruption a continué jusques à present, autant magnanime que constante en la religion. D'elle sont sortis plusieurs Amés, Louys, Humberts, Pierres, Philiberts et autres grands princes, entre lesquelz l'un des Amés par sa force et valeur delivra l'isle de Rhodes de la

servitude des infidelles, et l'asseura pour le christianisme entre les mains des chevaliers de S. Jean de Hierusalem [1], lesquelz desirant que la posterité de leur protecteur receust dés lors quelques marques de l'obligation qu'ilz luy avoient, communiquerent les armes de leur milice (qui sont de gueules à une croix d'argent) à toute la maison de Savoye, laquelle les a cherement retenues, non tant en memoire de la valeur de ce grand ancestre, que comme un signe sacré qui peust servir de protestation perpetuelle que cette race est toute dediée à la defense de l'honneur de la croix, comme elle a fait voir en la Morée, en Cypre, et en plusieurs autres lieux où elle a porté les armes avec non moins de pieté que de valeur.

De cette claire source (laquelle outre infinies alliances reciproques qu'elle a euës avec tous les potentatz du monde, mesmement avec cette couronne tres-chrestienne, avoit donné n'y a gueres une mere [2] au grand roi François), de cette serenissime maison, dis-je, sortit une tres-vertueuse princesse, Jeanne de Savoye, fille de Philippe et sœur de Jacques, duc de Genevois et de Nemours, deux aussi vaillans et vertueux princes que nostre siecle en ayt vus. Cette princesse estant mariée au tres-illustre prince Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, eut de luy plusieurs enfans : l'aisné desquelz fut le duc de Mercœur, qui nasquit au marquisat de Nomeny, tenu lors, et depuis à luy laissé par son pere en tiltre de souveraineté; nasquit, dis-je, pour la gloire des armes et l'honneur de l'Eglise, ce prince decedé, digne surgeon de deux si grandes races, desquelles comme il receut le sang, aussi herita-t'il de leurs vertus : et comme deux rivieres se joignant font un grand et noble fleuve, ainsi ces deux maisons des ayeulz paternelz et maternelz de ce prince, ayant mis ensemble leurs belles qualités en son ame, le rendirent

[1] Ce sont les chevaliers de Malte.

[2] Louise de Savoye.

accomply en tous les dons de la nature ; pourquoy il pouvoit bien dire avec le divin Sage : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam* [1]. Ce fut un bon rencontre à sa vertu d'estre en un sujet si capable ; ce fut un grand bien à sa capacité de s'estre rencontré en une telle vertu.

Et pour l'extréme desir qu'il avoit de continuer en sa posterité cette sienne naturelle valeur, il choisit en mariage la princesse Marie, fille unique du grand et courageux prince de Martigues, lequel pour le service de la religion et du roy, combattant à S. Jean d'Angely les ennemys de l'Eglise, scella de son sang et trespas le progres d'une vie tres-chrestienne, digne de la grande maison de Luxembourg dont il estoit, de laquelle sont sortis tant de grands et magnanimes empereurs.

Mais, à la verité, je ne me fusse pas arresté à vous ramentevoir la gloire de ses predecesseurs, laquelle à mon advis est la moindre partie de la sienne, si luy-mesme n'en eust fait un si grand cas pour s'animer à la vertu ; car en la resolution qu'il prit d'aller en Hongrie, il alleguoit entre ses autres raysons, que ses predecesseurs paternelz et maternelz luy avoient laissé comme un heritage cette sainte volonté, et qu'ilz le conduisoient par leur exemple, comme par la main, au chemin de ce voyage. Tellement qu'il m'a esté bienseant de parler de son extraction, quoy qu'il semble à plusieurs que la noblesse estant chose hors de nous, nos seules actions soient nostres.

Et à la verité l'extraction sert de beaucoup, et a un grand pouvoir sur nos desseins, voire sur nos actions mesmes, soit par la sympathie des passions que nous empruntons souvent de nos predecesseurs, soit par la memoire que nous conservons de leur proüesse, soit aussi par la bonne et plus curieuse nourriture que nous en recevons.

[1] « J'estois un enfant bien né, et j'ay reçu une âme d'un bon naturel. » Sap., VIII, 19.

Doncques le duc de Mercœur considerant qu'il y a autant de difference entre la vertu et la noblesse qu'entre la lumiere et la splendeur, l'une esclairant de soy, et l'autre d'emprunt, loüant Dieu d'avoir moyen de rendre ses actions plus exemplaires, il a tousjours eu soin de ne rien faire qui peust obscurcir ou amoindrir la grande splendeur que la generosité de ses ancestres luy avoit acquise ; et entant qu'il luy a esté possible, il l'a non seulement conservée, mais de beaucoup augmentée.

S. Paul partage le devoir d'un chrestien en trois vertus : en la sobrieté que nous appellons temperance, en la justice et la pieté : *Ut sobrie, juste et pie vivamus* [1], dit-il; la temperance au regard de nous mesmes, la justice quant au prochain, et la pieté pource qui concerne le service de Dieu.

Quant à la temperance, qui n'est autre chose qu'un retranchement des playsirs et delices de ce monde, elle se treuve en ce prince au plus haut degré. Aussi n'ignoroit-il pas que les voluptés ne nous embrassent que pour nous estrangler, et que pour cela nostre ame ne doit point autrement regarder nostre corps que comme les fers de sa captivité. Il estoit donc des plus temperans en son vivre, attendu qu'il ne mangeoi que comme par force, et ne beuvoit presque que de l'eau

Il ne fut pas moins temperant aux voluptés corporelles, dont il avoit borné l'usage dans les loix d'un chaste mariage, et par le devoir que les princes ont de laisser çà bas de la posterité ; vertu rare en un siecle si depravé, en un aage si vigoureux, en un corps si beau et tant accomply, et en la commodité que la cour et ses appas luy offroient. Pour moy, je tiens qu'il n'est pas plus difficile qu'un fleuve passe par la mer sans se saler, que de demeurer à la cour sans y apprendre et prattiquer des mœurs corrompuës. Il a pourtant vescu parmy le tumulte en repos, et au milieu des vices avec de tres-grandes vertus.

[1] Tit., II, 12.

Ce prince s'est tousjours monstré sobre en la possession des grandeurs et faveurs immenses dont le ciel l'avoit comblé, et n'en abusa jamais; car sa grande resputation, ny d'estre beau-frere du roy, ny la rareté des graces qui estoient en luy, ny les heureux succés de ses armes et desseins, ne le firent jamais sortir des bornes de la modestie, ny abandonner la bien-seance d'une humble gravité, par laquelle il donnoit un accés esgalement facile et gracieux aux petitz et aux grands.

Il estoit sobre en ses recreations et passe-tems, qu'il rendoit compatibles et accommodoit aux devoirs de sa charge, les autres inutiles assemblées luy estant en extréme mespris. Bref, il ne touchoit la terre que des pieds, comme la perle se conserve pure et nette au fond de la mer, ne sortant jamais de sa coquille que pour recevoir sa nourriture de la rosée du ciel.

Tellement que le tems qui luy restoit pour son playsir, il l'employoit partie à l'orayson, et partie à la lecture des bons livres, au moyen de quoy il s'estoit acquis la connoissance de trois sciences non-seulement bien-seantes, mais presque necessaires à la perfection d'un prince chrestien; car il avoit une exacte connoissance et prattique des mathematiques, que le fameux Bertius luy avoit enseignées [1]. Il avoit aussi l'usage de l'éloquence, et la grace de bien exprimer ses belles conceptions, non seulement en cette nostre langue françoise, mais mesme en allemande, italienne et espagnole,

[1] Pierre Bertius naquit à Beveren, petit village de Flandres, le 14 novembre, l'an 1565, apprit les lettres grecques et latines en Angleterre, revint dans les Pays-Bas se perfectionner, et enseigna depuis avec reputation à Leyden et ailleurs. Il voyagea en Allemagne, en Pologne et en Boheme, puis revint à Leyden professer pendant vingt-six ans. Chargé de la bibliotheque publique, il la mit dans l'ordre où elle est aujourd'hui. Il fut deposé pour avoir donné dans les sentimens d'Arminius, chez ces remontrans, et fut obligé de sortir de Hollande. Il se fit catholique à Paris en 1620, et y mourut en 1629, ayant esté nommé par Louis XIII son cosmographe. Il fut enterré dans l'église des Carmes deschaussés.

és quelles il estoit plus que mediocrement disert : et neanmoins il n'employa jamais son bien dire en choses vaines, ou, pour mieux dire, il ne voulut abuser de ce beau talent que Dieu luy avoit si liberalement desparty ; ains il l'employa à la persuasion des choses utiles, loüables et vertueuses. Et ce que je prise le plus, il estoit fort instruit en cette partie de la theologie morale qui nous enseigne les regles de bien establir la conscience. Telles occupations estoient ses menus plaisirs. Ah ! menus plaisirs, que vous estes devenus grands, ayant fait naistre en ce prince le plaisir de l'immortalité !

Or que pouvoit-on attendre d'une telle moderation et temperance qui lui estoit naturelle, sinon une perpetuelle volonté de n'offenser personne, et de rendre à chacun ce qui luy appartient, qui est ce que nous appellons justice? Quand l'a-t'on jamais veu maltraiter ou offenser personne? Ses domestiques tesmoignent que c'estoit la douceur et patience mesme. Quiconque est doux à l'endroit de ses domestiques, l'est beaucoup plus envers les autres. Et de fait il n'employa jamais sa colere qu'en la guerre, ou pour maintenir le respect et l'honneur qui luy estoient necessaires pour faire les grands services que le Christianisme attendoit de luy; en quoy il imitoit les abeilles, qui font le miel pour les amis, et piquent vivement leurs ennemis.

Il ne craignoit rien tant que de voir entrer en ses coffres ou des exactions indeuës, ou des deniers mal acquis, ou l'or du sanctuaire : au contraire il en faysoit sortir beaucoup de bonnes et belles aumosnes pour les pauvres, et de grandes liberalités pour les autres. Il ne s'attribuoit rien de ses richesses, que la puissance de les dispenser, sçachant bien que la lueur de l'or et celle de l'espée ne nous doivent non plus esbloüir l'une que l'autre.

Quant à l'honneur et le respect, il en rendoit soigneusement à un chacun ce qu'il sçavoit luy en appartenir, et n'en

faysoit perdre à aucun, pour peu que ce fust, ny par medisance ny par outrage. Bref, il rendoit à l'Eglise beaucoup de reverence, au roy beaucoup d'honneur et d'obeyssance, à son mariage beaucoup de fidelité, et aux princes une ouverte et aggreable conversation, aux moindres une grande douceur et debonnaireté, à sa famille une grande affection, avec une paix et tranquillité admirable.

Quant à la pieté envers nostre bon Dieu, qui est le souverain bien de nostre ame, c'estoit le rendés-vous de toutes ses pensées, et le centre de toutes ses imaginations. A ce saint autel de la religion il avoit consacré son ame, voué son corps, dedié toute sa fortune, et pouvoit bien dire avec ce grand roy : *Deus, docuisti me a juventute mea*[1]. *In te projectus sum ex utero*[2]; car si nous considerons les desirs de la jeunesse, ce n'ont esté que les fleurs des fruitz qu'il a fait paroistre en son plein aage. La loüange d'avoir esté dés lors tres-chrestiennement eslevé ne luy est point particuliere, mais commune à tous les princes et princesses ses freres et seurs; tesmoins les années de virginité, de mariage et de viduité de Louise de Lorraine, tres-chrestienne et tres-pieuse reine de France et de Pologne d'heureuse memoire, miroir de la pieté, et idée des princesses de nostre aage, de laquelle je vous ay veu, ô Paris, unanimement admirer la religion, humilité et charité. Tesmoin encore le tres-vertueux cardinal de Vaudemont, la vie duquel n'a esté qu'un recueil de toutes les vertus qu'on peut desirer en un grand prelat, aupres duquel je pourrois mettre monsieur de Verdun, si la loüange des vivans, pour juste qu'elle puisse estre, n'estoit sujette au soupçon de l'interest et de la flatterie. Tesmoin aussi le comte de Chaligny, lequel ayant consacré le printems de ses plus belles années à la pieté, a peu apres rendu le fruit d'une tres-sainte mort au retour de plusieurs braves exploitz par

[1] « Mon Dieu, vous m'avez instruit dés ma jeunesse. » Ps. LXX, 17.

[2] « J'ai esté mis entre vos bras en sortant du sein de ma mere. » Ps. XXI, 11.

luy executés, en la sainte guerre de Hongrie, sous la conduite et à l'imitation de ce sien frere.

Mais la loüange d'avoir si bien nourry ses premieres inclinations à la vertu, parmi tant de rencontres et d'occasions, doit estre fort considerée en ce prince, veu que, comme nous avons desja dit, ny la cour, ny la guerre, ennemies jurées de la devotion, quoy qu'aydées des secrettes amorces de la jeunesse, beautés et commodités de cet excellent prince, ne peurent jamais rien gagner dessus son ame, laquelle il maintenoit tousjours pure parmi tant d'infections. Chose à la verité admirable, que l'on ne luy voyoit passer une journée sans oüyr la sainte messe, si une necessité extréme ne l'en empeschoit, sans dire l'office de nostre Dame et son chapelet, sans faire l'examen de sa conscience et le soir et le matin, mettant ordre, comme grand capitaine qu'il estoit, aux sentimens de son ame, pour la garder de la surprise de ses ennemis.

Mais je l'eusse bien voulu voir apres cette action, quand se representant la necessité de la mort, il baisoit plusieurs fois la terre, comme rendant hommage à celle, laquelle par apres és occasions de la guerre il bravoit, mesprisoit et fouloit à ses pieds. Ces exercices ordinaires luy servant comme d'une continuelle preparation à la communion, il n'oublioit pas aux festes solemnelles de faire une entiere reveuë de toutes ses actions, pour s'esprouver soy-mesme avec une severité extréme, à celle fin de recevoir plus dignement le tres-saint sacrement de l'Eucharistie, auquel il avoit une devotion inestimable, se croyant beaucoup plus asseuré de la victoire en guerre quand il rencontroit ou attaquoit les ennemis de l'Eglise le jeudy, pour estre l'institution de ce saint sacrifice, ou bien le samedy, jour que nos peres ont destiné à l'honneur de nostre Dame.

Je laisse à part les confessions et communions qu'il faysoit allant à la guerre, puisque ceux qui s'exposent au danger

du trespas sont obligés de se confesser et mettre en bon estat, s'ilz ne veulent que la mort temporelle soit suivie de l'eternelle. Au surplus il vouloit que les choses sacrées, et particulierement de la sainte Escriture, fussent tenuës en respect et devotion, et ne s'offensoit jamais tant que quand il oyoit tirer en sens profane les mots que le saint Esprit a donnés pour nostre sanctification. Oüyr jurer et blasphemer le saint nom de Dieu luy estoit un mal insupportable. Bref, il pouvoit bien dire avec cet autre prince : *Et anima mea illi vivet*[1]; *Adhæsit anima mea post te*[2].

Mais où vay-je? Ne sçay-je pas en quel danger de naufrage je me precipite, me hazardant à de telles loüanges? Je cours bien encore une plus grande fortune, si je cingle en cette mer sans fond et sans fin des vertus et genereux exploitz de ce prince. Si je voguois, par maniere de dire, sur l'infinité de vos loüanges, ô grand Duc, j'aurois beau naviguer à voile françoise, je chercherois terre en vain : aussi suis-je si jaloux de vostre gloire, que je serois bien marry qu'on ne peust treuver quelque fin au los de vos merites.

Puisque vous attendés, Messieurs, que je continue, et qu'il le faut, je diray que quant à ses biens temporelz, ilz estoient tous dediés au service de la religion catholique : tesmoins les bastimens d'eglises, monasteres, chapelles et services bastis et fondés, ores en l'honneur du saint Sacrement, ores en l'honneur de la sainte Vierge, de laquelle il estoit si devot, qu'il ne sçavoit jamais aupres de luy aucune eglise ou chapelle dediée à cette thresoriere de graces, qu'il ne la visitast, et n'y eslargist quelque aumosne. Il a basti à ses despens les monasteres des Peres Capucins et Minimes de Nantes, comme tres-devot aux bienheureux SS. François, desquelz il avoit reçu plusieurs faveurs signalées, et nommement mademoiselle sa fille, qu'il obtint par l'intercession de saint François

[1] « Mon âme vivra pour lui. » Ps. XXII, 9.

[2] « Mon âme s'est attachée à vous. » Ps. LXII, 9.

d'Assise. Il n'a pas peu oblige la Bretagne d'y avoir planté ces deux pepinieres de sainteté et pieté. Mais cecy estant à la vuë d'un chacun, comme aussi les aumosnes publiques que les grands font pour le bon exemple qu'ilz doivent aux moindres, il faysoit plusieurs autres aumosnes secrettes de l'argent qu'il reservoit pour ses menus plaisirs. Ce fut avec cette mesme devotion d'employer tous ses biens au service de Dieu, qu'il mena bon nombre de cavalerie à ses despens au premier voyage qu'il fit en Hongrie.

Je dis donc que, quelque jeune qu'il ayt esté, estant accompagné et doué des vertus susdites, il a tousjours fait reconnoistre et remarquer en luy de grandes arrhes de sa pieté et prudence à venir : prudence tant requise en un chef de guerre, comme chacun sçait, attendu qu'elle est la memoire des choses passées, le jugement des futures, et la disposition des presentes.

Que restoit-il donc à ce prince pour dedier à Dieu, sinon son corps et sa vie? Ce qu'il fit par le desir continuel qu'il eut dés sa tendre jeunesse de faire la guerre contre les infidelles : desir que Dieu luy a fait la grace d'assouvir avec la gloire que la Hongrie et tout le christianisme sçait et tesmoigne. Mais cependant, si tost que l'aage le luy permit, il ne laissa passer aucune occasion de s'employer aux armes, qu'il n'ayt embrassée avec beaucoup d'honneur et de merite, comme à la charge faite à Dormiens contre les Reystres, en Brouage, à la Fere, et partout ailleurs, mesme au siege d'Issoire, où, commandant à l'une des batteries, il donna un signe tres-certain de sa grandeur future en la profession des armes. Depuis lequel tems jusques à ce qu'il allast chercher de nouveaux lauriers jusques à l'un des coings du septentrion, il s'est treuvé, selon la diversité des occurrences, en plusieurs sieges, assaillant et defendant, en diverses armées, rencontres et batailles, où Dieu l'a tellement favorisé, que jamais il n'a conduit aucune entreprise, qu'elle

n'ayt esté suyvie d'une heureuse victoire ; dont j'aurois à dire de luy beaucoup plus de choses que le tems qui m'est prefix, voire que la vie d'un homme ne pourroit suffire à reciter : mais je ne puis sinon esbaucher et desseigner grossierement l'idée d'un genereux prince chrestien, que le grand duc de Mercœur a exprimée en soy-mesme par tant de vertus et de braves exploitz d'armes qu'il a produitz.

Et combien que je puisse dire icy en termes generaux et d'une haleine, qu'en toutes les parties de sa vie il a fait paroistre en luy toutes les qualités qui se peuvent desirer en un grand prince pour le rendre parfait ; toutesfois, pour parler plus distinctement, il me sera plus à propos de ne vous faire plus attendre la monstre de la piece, laquelle, comme elle a esté la derniere de sa vie, a aussi esté la plus glorieuse pour luy, la plus aggreable pour sa memoire, et la plus utile à la republique chrestienne ; et en laquelle, comme en une riche tapisserie, vous verrés la tissure d'autant de faitz d'armes et de vertus, que l'œil de vos entendemens en sçauroit desirer.

Le croissant de Mahomet grossissoit si fort en Hongrie, qu'il sembloit se vouloir rendre pleine lune, et sous sa maligne influence faysoit décheoir nos forces et presque nos courages. On ne parloit plus que des progrés de l'armée turquesque et de son cimeterre, quand le vray soleil de justice suscita ce vaillant et genereux prince, qui volontairement et librement, je ne diray pas seulement de gayeté, mais encore de pieté de cœur, part de son pays, et, comme un autre Machabée, se rend en l'armée chrestienne au commencement du mois d'octobre, l'année 1599. Et sçachant que l'ennemy s'approchoit avec une armée de cent cinquante mille hommes pour assieger Strigonie, ville tres-importante, il l'alla incontinent visiter, et l'asseura si bien de sa presence (par l'offre qu'il fit de s'y enfermer, et l'ordre qu'il donna pour la conservation des fortz qu'on estoit sur le point d'abandonner),

que les ennemys estant advertys de son arrivée et resolution, changerent de dessein, et tirerent droit contre nostre armée, à la teste de laquelle ilz trouverent tout aussi tost ce grand prince, qui leur eust fait dés lors ressentir les effetz de sa presence, s'il eust eu autant de pouvoir et de commandement en l'armée chrestienne qu'il y en a eu depuis, ainsi qu'il fut reconnu par la perte des occasions qui, selon son advis, devoient estre embrassées.

Dequoy l'Empereur bien adverty desira le voir; si qu'il luy fit prendre le chemin de son retour par Pragues, où il le receut avec fort grand accueil : et ayant reconnu par ce premier essay l'excellente valeur et prudence de ce prince, il le fit son lieutenant general, et luy en envoya les patentes jusques en cette ville de Paris, où il estoit de retour de son premier voyage. Avant que de les accepter, il les presenta au Roy, à l'obeyssance duquel il avoit tant voué d'affection et de service, qu'il n'estimoit rien d'honnorable que ce qui seroit authorisé de ses commandemens. Sa Majesté, comme tres-chrestienne, luy permit d'accepter cette charge, si belle et si digne du nom françois.

Nostre nouveau general va doncques en Hongrie pour la seconde fois, et tira droit à Vienne, et de là à Javarin, où estoit l'armée chrestienne composée seulement d'environ treize mille hommes, où il fut receu et reconnu lieutenant general de l'Empereur, et mis en possession de sa charge par l'archiduc Mathias, frere de l'Empereur. O journée bienheureuse pour la Hongrie, et pour toute la Chrestienté !

A peine estoit-il arrivé, que voyant Canise assiegée de six ou sept vingt mille Turcs, apres avoir soigneusement mis ordre à tout ce qu'il jugeoit à propos pour son dessein, et surtout ayant tiré promesse des princes et seigneurs du pays, qu'il auroit la commodité des vivres necessaires pour l'entretenement de son armée, la teste eslevée en la confiance qu'il avoit en son Dieu, il la baissa par apres contre l'enne-

my, s'achemine contre cette puissante armée, et de son premier effort en emporte une partie qui l'attendoit avec force canons sur les avenuës et passages en un lieu fort avantageux pour l'ennemy, et où il s'estoit fort bien retranché. Le champ de bataille, les canons, les drapeaux demeurent neanmoins aux nostres pour la bien-venuë de ce grand general, dont le Turc estonné de se voir battu d'un si petit nombre de Chrestiens eust indubitablement levé dés l'heure le siege, si la nuict avec son obscurité n'eust empesché le progrés des armes de ce grand conducteur.

Le jour suyvant, le Turc voulant recouvrer ce qu'il avoit perdu, ne fit qu'augmenter sa honte par la perte qu'il fit de sept mille autres Turcs, et d'un fort où l'on trouva treize autres pieces de canon qui servirent depuis contre l'ennemy pendant sept jours entiers que nostre general garda le champ de bataille qu'il avoit gagné, lequel il eust conservé davantage, si la necessité des vivres qui survint par la faute de ceux du pays qui manquerent à leur promesse, n'eust donné sujet aux gens du conseil de l'Empereur, et à toute l'armée, de le presser, voire contraindre par leur importunité, de se retirer : ce que neanmoins il ne voulut faire, qu'ilz ne luy eussent donné leurs advis signés. Si que l'on peut bien dire que si ce grand general eust esté secouru de vivres par ceux qui le devoient faire, comme il secouroit la ville par ses armées, elle eust indubitablement esté conservée : *Trojaque, nunc stares, Priamique arx alta, maneres*[1]; puisque pendant tout le tems que nostre armée demeura en ce champ de bataille (qui n'estoit esloigné de la ville que d'une portée de canon, et que d'une mousquetade du camp et retranchement de l'ennemy), il ne fut fait aucun effort, ny tiré un seul coup de canon contre la ville.

Mais, mon Dieu ! qu'il faysoit bon voir ce grand general

Maintenant, ô Troye, vous subsisteriés; et vous, haute forteresse de Priam, vous ne seriés pas encore destruite. Virg., *Æneid.*, l. II, v. 56.

demeurer à la queuë de son armée, qui estoit presque destituée de tous ses autres chefs, et reduite à six ou sept mille hommes, la faim ayant fait retirer le reste, et amuser le Turc par escarmouches, pendant qu'elle faysoit sa retraite l'espace de cinq à six lieuës, et jusques à ce qu'il l'eust entierement degagée d'une grande quantité de mauvais passages, combattant tantost à pied, tantost à cheval; se trouvant ores en teste de l'avant-garde, ores à la queuë de l'arriere-garde, faysant l'office non seulement de general, mais de marechal de camp, de general d'artillerie, de sergent major, de colonnel : et bref, ayant luy seul sur les bras le faix et la charge de cette si perilleuse et tant admirable retraite, en laquelle il se trouve plusieurs fois aux mains et meslée, donnant secours aux siens, signamment en une assistance fort remarquable qu'il donna à son arriere-garde, laquelle s'en alloit desconfite par la furieuse charge ds cinquante mille chevaux turcs, quoy que courageusement combattus par le vaillant comte de Chaligny sous les heureux auspices de son frere et general, qui le secourut enfin si à propos, que les Turcs battus et repoussés firent les premiers une autant honteuse retraite que celle de nostre armée fut glorieuse pour avoir esté faite avec une poignée de gens, que nostre general sauva et garantit heureusement des effortz d'une si effroyable multitude, avec le butin de plusieurs pieces de canon.

Au retour de cét exploit, estant arrivé à Vienne au mois de novembre, l'Empereur le retint tout l'hyver et rompit le dessein qu'il avoit de venir visiter les siens en France, afin de s'en servir et prendre avec luy les resolutions de ce qu'il falloit faire pour l'année suyvante : en laquelle, environ la fin d'aoust, ce prince mit aux champs son armée qui pouvoit estre de dix-sept ou dix-huit mille hommes, et tira droit à Comor; et peu apres faysant courir le bruit d'aller assieger Bude, apres avoir usé de plusieurs beaux stratagemes, en-

fin il se logea devant la ville neufve et à la portée du canon d'Albe-Royale, ville principale de la basse Hongrie, saisit toutes les avenuës, s'y retranche et dresse sa batterie, et l'attaque si furieusement de tous costés, se mettant luy-mesme, avec cinquante chevaux-legers françois, à la teste d'un regiment d'infanterie, si à propos et si vaillamment, faysant office de capitaine et de soldat tout ensemble, que les ennemys, apres avoir longtems rendu combat, perdent enfin autant de leur courage que nostre general en donnoit aux siens, qui le voyant à leur teste, forcent l'ennemy et le menent battant jusques à la porte de la vieille ville, les murailles de laquelle ayant luy-mesme reconnuës, et depuis fait battre jusques à ce qu'il y eust bréche raisonnable, il presente l'assaut qui fut bravement soustenu par les assiégés, jusques à ce que ce grand prince se presentant avec ses gentils-hommes armés de toutes pieces, anima tellement les assaillans, que l'ennemy fut contraint d'abandonner la bréche, et se treuva si fort pressé, qu'une grande quantité de Turcs se precipita dans les fossés, et l'autre partie se retira dans les maisons où estoient leurs poudres, ausquelles ayant mis le feu par desespoir, ilz firent mourir plusieurs des nostres avec eux. Le bascha qui y commandoit, et qui s'estoit retiré dans le palais avec mesme dessein, ayant demandé et obtenu la vie pour luy et pour les siens, demeura prisonnier, et par mesme moyen grande quantité de Chrestiens qui estoient prisonniers dans la ville, reçurent liberté par la main de ce brave vainqueur, lequel ayant asseuré les affaires de cette grande ville, y laissa Steremberg, colonnel allemand, et s'en esloigna d'une ou deux lieuës pour rafraischir son armée, et attendre celle de l'ennemy, qui s'approchoit pour l'attaquer ou reprendre la ville.

C'est ainsy, Messieurs, que ce grand guerrier, autant digne d'estre surnommé Mars que Mercœur, n'entreprenoit pas ce qui estoit facile, mais facilitoit ce qu'il entreprenoit :

ce que je dy pour l'importance et force d'Albe-Royale, en laquelle autresfois les roys de Hongrie estoient couronnés et ensepulturés; place si forte, que le grand Soliman amena en personne deux cent mille hommes pour la prendre, et si ne s'en put rendre maistre qu'apres un siege de trois mois, et par composition, il y a environ soixante ans, durant lesquelz elle a tellement esté fortifiée, que trois divers sieges d'armées chrestiennes y ayant esté longtems n'en ont rapporté que de la perte et du dommage, jusques à ce que nostre trespassé, qui estoit de la race de ceux par lesquelz si souvent *salus facta est in Israel* [1], comme il est dit des Machabées, y porta son espée, son courage et sa prudence, pour s'en rendre heureusement le maistre en moins de douze jours, Dieu luy ayant reservé cette conqueste, et la delivrance des os et sepultures des anciens roys de Hongrie, avec lesquelz il avoit l'extraction commune de la grande maison de Saxe.

Or l'ennemy s'approchoit, faysant demonstration de tirer droit à Albe-Royale pour la reprendre, comme il en avoit l'ordre et pensoit le pouvoir aysément faire, dautant que les munitions de guerre et les vivres avoient esté presque consommés par le feu, et une grande partie des murailles ruinées tant par la batterie des nostres que par les mines des siens. Mais nostre general le sçachant fit aussi de son costé rapprocher son armée, et ayant pris avec soy environ six vingts chevaux françois, s'avança jusques dans la ville de laquelle il ne pouvoit abandonner le soing, pour la visiter et asseurer : mais il n'y fust pas plustost, qu'elle fut investie de huit mille chevaux, suyvis d'un gros de six vingt mille hommes. Nostre general fit bien faire plusieurs sorties par lesquelles plusieurs Turcs furent prisonniers : mais cependant cette effroyable armée se loge entre la ville et nostre armée, laquelle n'estoit presque plus qu'un corps sans ame, estant privée de la presence de son general, lequel neanmoins ne

[1] « Par lesquels Dieu a sauvé si souvent Israël. » I Mach., V, 62.

la laissa gueres en cet estat; car ayant donné bon ordre aux affaires de la ville, voilé et favorisé de la nuit il sort, et se vint rendre parmi sa chere trouppe, de laquelle il fut receu, et notamment de l'archiduc Mathias, avec une joye inexprimable qui fut aussi suyvie de braves et signalés exploitz.

Il me seroit, à la verité, du tout impossible de vous representer par parolles la valeur et prudence avec laquelle ce prince attaquoit par escarmouches l'armée des ennemys, desengageant ceux qui s'engageoient temerairement, regagnant les fortz occupés par les Turcs, faysant paroistre pendant dix-sept jours entiers que les deux armées furent presque en continuel combat, un parfait assemblage de toutes les parties requises en un grand chef d'armée, et principalement en trois grandes journées esquelles il combattit si heureusement, qu'il y gaigna plusieurs canons, et fit un carnage de Turcs des plus signalés qui se soit fait en nostre aage; auquel entre plusieurs autres chefs, Mechmet Ticaïa, bascha, le bascha de Bude, et Caiaie demeurerent mortz, desquelz les testes furent envoyées pour estre baillées en eschange de plusieurs Chrestiens. Apres lequel exploit nostre armée demeura six jours à la campagne; et le grand duc de Mercœur, ne voyant plus aucun ennemy autour de luy, vint avec le merite de mille palmes et d'autant de lauriers en la ville de Vienne, où il fut receu avec la joye, les acclamations et benedictions que l'on peut penser, et avec autant d'appareil que l'on eust sceu faire pour l'Empereur en cas pareil.

Mais apres la victoire de tant d'ennemys, ce grand prince ne fut pas pourtant vaincu de la vanité, laquelle bien souvent est victorieuse des autres vainqueurs. Il sçavoit que les fruits des belles et saintes actions, c'est de les avoir faites, et que hors de la vertu il n'y a point de loyer digne d'elle: c'est pourquoy il n'en desiroit point d'autre que la gloire de nostre Dieu; ce qu'il monstroit bien clairement és lettres

qu'il escrivoit à madame sa femme; car il mettoit tant de soin de rapporter à la seule gloire de Dieu les heureux succés de ses armes, qu'il sembloit mesme n'en vouloir pas estre estimé l'instrument : signe certain d'une vraye humilité, et non point affectée, puisqu'il la prattiquoit à l'endroit de celle qui n'estoit qu'un autre luy-mesme.

Voilà donc quelque chose que ce grand general a fait en Hongrie; car de vouloir dire tout, ny le tems, ny ma voix, ny le lieu ne le permettent pas : ce sera le sujet de quelque grand maistre, lequel tout glorieux de l'heureuse rencontre d'un si riche sujet, pourra, comme un autre Maron, dire au commencement de son œuvre : *Arma virumque cano*[1].

Mais cependant imaginés-vous avec moy, je vous supplie, un prince estranger en un pays loingtain, en une armée composée de si grande diversité de nations, et de laquelle la moindre partie estoit françoise. Considerés aussi le credit qu'il s'estoit acquis : voyés l'archiduc, frere de l'Empereur, sous sa conduite : pensés aux grands faits d'armes qu'il a executés en si peu de tems : ressouvenés-vous de la puissance de l'ennemy qu'il a deffait, de l'inegalité de ses forces avec la monstrueuse multitude des Turcs; et vous admirerés l'immensité des merites de ce prince, mais plustost de ce grand miracle, duquel nous devons bien tous remercier le grand Dieu des armées, qui a voulu deffaire ses ennemys par le bras de ce prince, prenant en main la justice de sa cause.

Considerés comme avec treize mille hommes il attaque et surmonte cent cinquante mille Turcs, renouvellant les miracles des anciens capitaines Josué, Gedeon, David, les Machabées, Godefroy, S. Louis, Scanderberg, et du bon comte de Montfort. Aussi ce prince renouvelloit la façon chrestienne de venir au combat; car il n'y entroit jamais qu'apres avoir demandé le secours de celuy duquel il conduisoit les armées,

[1] « Je chante les armes victorieuses et la valeur du héros troyen, etc. » *Æneid.*, l. I.

auquel il faysoit tousjours de saints vœux, qu'apres le succés il rendoit fort religieusement. Il avoit tousjours en son armée des Peres Capucins, lesquelz portant une grande croix, non seulement animoient les soldats, mais aussi apres la confession generale[1], que tous catholiques faysoient en signe de contrition, ilz leur donnoient la sainte benediction. Mais sur tout c'estoit une chose belle de voir ce general exhorter ses capitaines à la constance, leur remonstrer que s'ilz mouroient, ce seroit avec le merite du martyre, et parler à chacun en sa propre langue, françois, allemand, italien. Quelles merveilles, si telles armées sont suyvies de si grands effetz? A la verité, Guillaume Tyrien dit que les exploits de Godefroy estoient entierement semblables, et qu'ilz procedoient d'une pareille conduite.

Dieu avoit donné à ce grand prince un cœur plein de valeur, un courage invincible. De peur que ce courage se relaschast par le repos, il l'a exercé depuis son enfance jusques à la fin par des labeurs et dangers continuels, avec tel heur neanmoins, que tant de hazardeuses secousses ne luy ont esté qu'une escole de vertu et une occasion de gloire. Et semble certainement, à voir le progrés de sa vie, que Dieu luy ayt excité exprés ces exercices, et qu'enfin il y eust appellé tant de sortes de nations pour tesmoins, à celle fin qu'elles y remarquassent le spectacle d'une extréme valeur et d'un extréme bonheur.

Ah! que les François sont braves, quand ilz ont Dieu de leur costé! qu'ilz sont vaillans, quand ilz sont devots! qu'ilz sont heureux à combattre les Infidelles! *Leo qui omnibus insultat animalibus, solos pertimescit gallos*[2], disent les naturalistes. C'est grand cas que la presence de ce capitaine

[1] Le *Confiteor*.

[2] Cela signifie à la lettre : Le lion qui affronte tous les animaux ne craint que les coqs. Mais il y a une équivoque dans le mot *gallos*, qui veut dire coq et François. Ainsi le passage latin veut dire que le Turc, que l'on peut comparer à un lion, et qui en veut à tous les peuples, ne redoute que les François.

françois ayt peû arrester la course des armes turquesques, et qu'à son aspect leur lune se soit esclipsée. Je m'en resjouys avec vous, ô belle France ! et loüé soit nostre Dieu, que de vostre arsenal soit sorti une espée si vaillante, et que l'empire soit venu à la queste d'un lieutenant general à la cour de vostre grand roy, à qui c'est une grande gloire d'estre le plus grand guerrier d'un royaume duquel sortent des princes qui au reste du monde sont estimés et tenus les premiers. Aussi plusieurs estiment que ce sera un de vos roys, ô France, qui donnera le dernier coup de la ruyne à la secte de ce grand imposteur Mahomet.

Enfin donc ce grand prince, apres avoir tant soustenu de travaux pour la foy, et fait tant de dommages à l'ennemy d'icelle, passa de Vienne à Prague où il prit congé de l'Empereur, desirant revenir en France visiter les cheres arrhes qu'il y avoit laissées. Mais estant à Noremberg, il fut saisy d'une fievre pestilente, laquelle jettant le pourpre luy fit connoistre dés le troisieme jour qu'elle devoit finir ses peines et labeurs, et qu'elle luy serviroit de barque pour passer le trajet de cette mortalité. Mais parce que la vie doit estre comme une image dont toutes les parties doivent estre belles, et que la conclusion est la plus remarquable partie de l'œuvre, voyons un peu, je vous en supplie, quelle fin eut une si belle vie.

A la verité c'est une tromperie par trop affectée, qu'une oubliance volontaire de ce passage, puisque la nature ne fait grace à personne de sa necessité. C'est pourquoy l'homme prudent ordonne chaque journée comme devant estre la derniere de sa vie, laquelle ne doit estre qu'une continuelle disposition à faciliter ce passage. Duquel ce grand prince se voyant proche, apres l'avoir tant et tant attendu, il n'eut pas beaucoup de peine à s'y resoudre et à se resigner entierement; car ne sçachant où cette heure l'attendoit, il l'attendoit par tout. Et pource, la voyant proche : « Or sus, dit-il, loüé soit

» eternellement en la terre comme au ciel mon Dieu, mon » Createur : me voicy arrivé par sa grande misericorde à la » fin de cette vie mortelle. Sa toute bonté ne veut pas que » j'arreste plus longuement parmi tant de miseres. Je luy » avois fait vœu d'aller à sa sainte maison de Lorette pour y » honnorer la grandeur de sa Mere; mais puisqu'il luy plaist, » je changeray le dessein de mon voyage pour honnorer au » ciel celle que je desirois honnorer sur la terre. » Et sur ce sujet il dit un monde de belles et pieuses parolles. Puis se ressouvenant qu'il laissoit à madame sa femme une jeune princesse, son unique fille, pleine de bonté naturelle et de tous les signes qui peuvent presager une excellente vertu, il s'en consola, et se resjouyt en soy-mesme de luy laisser ce gage de leur saint mariage, et reciproquement de laisser à sa fille une dame et mere, sous la douce et vertueuse conduite de laquelle elle ne pouvoit qu'esperer de surgir au port qu'il desiroit.

Apres lesquelz ou semblables discours il demanda de pouvoir ouyr la tres-sainte messe. Mais parce qu'il n'y a aucun exercice de la foy catholique à Noremberg, l'on luy denia ce dernier bien qu'il desiroit plus que tout autre, toutesfois avec mille protestations et excuses, et entre autres que le mesme avoit esté refusé à la reyne Elizabeth quand elle vint en France. Neanmoins pour tesmoigner le respect que son merite avoit acquis sur tous ceux qui se disent chrestiens, il fut permis à son aumosnier d'aller prendre le tres-saint Sacrement et Viatique en quelque eglise catholique pour le luy apporter ; et particulierement dautant qu'il avoit resolu de se faire porter hors de la ville pour l'aller recevoir, quand mesme il eust deu avancer son trespas, tant il desiroit estre refectionné de cette viande celeste et divine. L'aumosnier ayant donc pris ce gage sacré de nostre redemption au lieu le plus voisin qu'il put, l'apporta à ce prince malade, lequel l'attendoit avec une devotion et des souspirs ineffables. Il ne

l'eut pas plustost veu, que tout languissant et foible de corps, mais fort et ferme d'esprit, ayant plus de foy que de vie, il se jetta hors de son lict; et se prosternant en terre, il adora son Sauveur, plein de larmes, de parolles devotes, et de mouvemens religieux, luy presente son ame et luy dedie son cœur, puis le reçoit avec toute l'humilité et la ferveur que sa grande foy luy peût suggerer en ce dernier passage. Et comme l'on voit que le mouvement naturel est tousjours plus fort en la fin qu'au commencement, aussi sa devotion et pieté en cette derniere action fit tout l'effort de ses saints mouvemens. Il vescut jusques au treizieme jour, auquel il rendit en paix, et envoya son esprit à son Dieu immediatement apres avoir prononcé ces divines parolles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : redemisti me, Domine Deus veritatis*[1].

Quand je dy que le duc de Mercœur est decedé, je dy aussi un grand duc et grand prince; mais ce qui est plus que tout cela, et où le monde ne peut atteindre, je dy ensemble un grand selon Dieu, grand en foy et religion, grand en vertu et prud'hommie, grand en douceur et debonnaireté, grand en merites et bienfaits, grand en prudence et en conseil, grand en reputation et honneur devant Dieu et devant les hommes, grand en toutes sortes de manieres. Je dy le duc de Mercœur, un des remparts de la chrestienté, un des boulevards de l'Eglise, un des protecteurs de la foy, guidon du crucifix, terreur des Musulmans et Mahometans, support des affligés, exemplaire de charité : bref, la benediction de son siecle. O trespas, que tu nous prives de grandes choses! Si nous croyons le desir des siens, voire de tous les gens de bien, ce grand prince a fort peu vescu : si nous mesurons la grandeur de ses actions, il a assés vescu : si nous mesurons la misere du tems, il a trop vescu : si nous regardons

[1] « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains : vous m'avés rachepté, Seigneur Dieu de verité. » Ps. XXX, 6.

la memoire de ses beaux exploits, il vivra eternellement.

Heureuse fin pour le concours de toutes les vertus susdites, qui comme vrayes amyes, quand les forces de la nature, quand les grandeurs et toutes les choses l'ont quitté, ne luy ont pas failly au besoin, se rencontrant toutes ensemble pour luy faire ce dernier office. Et comme il advient en un grand fleuve dont l'emboucheure est estroite, qu'avec plus d'impetuosité il se desgorge en la mer, ou à l'arbre qui veut mourir, que pour la derniere fois il porte du fruit plus que l'ordinaire; les vertus qui auparavant faysoient en luy leurs fonctions à part tant qu'il a vescu en ce monde, se sont icy jointes ensemble pour luy faire dire avec S. Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum*[1]; pour marcher au devant de luy, et luy servir de fanal dans les tenebres du trespas, et pour faire que cet arbre, sur les rameaux duquel tant d'oyseaux ont reposé, et à l'abry duquel tant d'animaux ont repeu, tombant du costé du midy, c'est à dire en estat de grace et de gloire, y demeure eternellement. Heureux eschange, de gaigner l'eternité par la perte de si peu d'années!

Que vous semble-t'il maintenant, Messieurs, de la vie et du decés de ce prince? Sa vie merite-t'elle pas d'estre celebrée par des loüanges immortelles? Vous est-il advis qu'il faille regretter le trespas de celuy qui a si bien vescu? Il a receu la mort de bon cœur, et vous en voulés detester la nouvelle? Non, non; quiconque vous a dit qu'il estoit mort, vous a trompés : ceux qui ont si bien vescu ne meurent jamais. Laissés pleurer David sur la mort de son Absalon, lequel est mort reprouvé. Mais consolés-vous sur le trespas de ce prince qui n'est pas mort, mais sauvé de la mort. Ne pensés plus à sa vie pour regretter sa mort, mais pensés plustost à sa mort pour regretter sa vie, de laquelle si vous voulés avoir une perpetuelle idée devant les yeux, et en conserver

[1] « Lorsque je suis foible et malade, c'est alors que je suis fort. » II Cor., XII, 10.

un brief memorial, ressouvenés-vous de sa devise : *Plus fidei quam vitæ*[1].

Il eut à la verité tousjours plus de foy que de vie; car sa foy fut tousjours maistresse de sa vie. Il ne vivoit que de foy; son ame estoit la vie de son corps, sa foy la vie de son ame. Voyés qu'il ne vit qu'à mesure que sa foy le luy permet, sobre, juste et devot. Voyés qu'il ne fait la guerre que selon que la foy le luy suggere, pour la religion et l'Eglise, en vœux et devotions. Mais il nous a laissé cette sainte devise qu'il a tant cherie en ce monde, montant en l'autre; car le mot est bon pour avoir le passage au ciel, mais il ne se peut dire dés qu'on y est entré. Vous ressouvient-il pas du bon Elie? Le chariot ardent l'enleve, et le transporte au ciel; mais il laisse tomber son manteau pour son disciple Elisée. Quiconque est entré dans les saints domiciles de la felicité, ne peut avoir le manteau de la foy; car tout y est descouvert: la clarté y est si grande, qu'on n'y peut rien croire, dautant qu'on y voit tout. Au lieu donc que ce prince disoit estant icy : « Plus de foy que de vie, » maintenant il chante pour cantique : « Tout de vie, et point (besoing) de foy. » Voilà donc la devise de ce vaillant et genereux prince, qu'il nous laisse icy bas. Hé! qui sera ce courageux Elisée qui la recueillera? Qui sera ce brave prince qui, marchant sur les pas de ce grand conducteur d'armées, avec plus de foy que de vie, poursuivra les victoires qu'il a si bien commencées contre les ennemys du crucifix? Permettés-moy que je vous expose une mienne pensée. Si l'esprit de ce prince a quelque soing de nous, comme il n'en faut pas douter, je crois que c'est principalement pour le desir qu'il a que quelqu'un luy succede qui puisse comme luy porter pour sa devise : « Plus de foy que de vie. » Car, au reste, quel soing peut-il avoir pour ce qui est au monde? De madame sa femme? Hé quoy! ne sçait-il pas qu'estant vertueuse et devote, elle se sçaura

[1] « Plus de foy que de vie. »

bien consoler en Dieu ? De mademoiselle sa fille ? Hé quoy ! ignore-t'il qu'elle a une dame et mere qui suppléera le manquement du pere ? De l'honneur de sa maison ? Mais il a laissé tant de grands princes qui le sçauront bien maintenir, voire accroistre, mesme à la faveur de ce grand roy qui luy a rendu tant de tesmoignages de ses merites pendant sa vie, et tant d'honneur à sa memoire apres sa mort. Non, croyés-moy, je vous supplie, qu'il n'a point de plus grand soucy que celuy que je dy.

Il semble que je le voy nous arraisonnant avec une grace celeste presque en ces termes : *Quis consurget mihi adversus malignantes? aut quis stabit mecum adversus operantes iniquitatem*[1] ? Je suis maintenant en cette vie heureuse où la foy n'arrive point, où il n'y a plus d'esperance ; car la clarté a chassé la foy, et la jouyssance a banny l'esperance. Je voy ce que j'ay creu, je tiens ce que j'ay esperé ; mais la charité m'accompagne, laquelle me fait tousjours desirer l'exaltation de l'Eglise, et l'extermination de ses ennemys. Hé ! ne se trouvera-t'il personne qui veuille entreprendre de combattre pour la gloire de mon Dieu, et qui d'une ame courageuse reprenne mes brisées à la poursuite d'une si sainte entreprise ?

Mais encore me semble-t'il qu'il vous parle, Madame sa tres-chere Veufve, et à vous, Messieurs ses parens, et qu'il vous dit ces parolles : Regardés où je suis, je vous supplie : je suis au lieu que j'ay tant desiré, auquel je me console en mes travaux passés qui m'ont acquis cette gloire presente ; pourquoy ne vous consolés-vous avec moy ? Quand j'estois avec vous, vous faysiés profession de vous resjouyr avec moy de toutes mes consolations, mesmement des caduques et illusoires : hé ! ne suis-je pas tousjours celuy-là ? Pourquoy vous affligés-vous donc de mon trespas, puisqu'il m'a donné tant

[1] « Qui s'eslevera avec moy contre les meschans ? qui se joindra à moy contre ceux qui commettent l'iniquité ? » Ps. XCIII, 16.

de gloire ? Non, je desire de vous toute autre chose que ces regrets : si vous avés des larmes, gardés-les pour pleurer vos pechés et les malheurs de vostre siecle.

Pour moy, je le considere en cet estat ; car encore que je m'imagine que ce grand prince a esté pecheur au moins comme le sont ceux qui tombent sept fois le jour, et qu'à l'adventure il a eu besoin de quelque purgation selon la severité du juste jugement divin : si est-ce que d'ailleurs, considerant sa belle vie : Helas ! dy-je, est-il possible que celuy duquel Dieu s'est servy pour delivrer tant d'ames de la captivité des infidelles, soit encore privé de la jouyssance de la pleine et triomphante liberté ?

Que si neanmoins le secret inscrutable de nostre Dieu vous avoit encore confiné, ô devot et genereux Esprit ! pour quelque tems au sejour de purgation, voicy que nous vous donnons nos prieres et oraysons, nos jeusnes et nos veilles, et tout ce que nous pouvons, et sur tout ces saints sacrifices, afin qu'ilz vous soient appliqués. Nous vous donnons tous nos vœux et souhaits. Dieu vous reçoive en son saint domicile, ô belle ame ! Dieu exauce les prieres de tout le Christianisme, lequel joignant ses vœux aux nostres, conspire en cette voix pour vous : Dieu donne sa paix à celuy qui a tant combattu pour deffendre la nostre ! Dieu donne son paradis à celuy qui a conservé les maisons de tant de Chrestiens ! Dieu donne son temple celeste à celuy qui a preservé tant d'Eglises en terre ! Dieu reçoive en la cité de Jerusalem triomphante celuy qui a tant combattu pour la militante ! Et Dieu donne à tous ceux qui font de telles prieres pour l'ame de ce grand prince la grace de sa sainte paix et de son eternelle consolation ! Ainsi soit-il.

TRAITÉ
DE LA PRÉDICATION,

OU

LETTRE A MONSEIGNEUR ANDRÉ FRÉMIOT,

Archevêque de Bourges et frère de Mme de Chantal,

SUR LA VRAIE MANIÈRE DE PRÊCHER [1].

MONSEIGNEUR,

Il n'est rien d'impossible à l'amour. Je ne suis qu'un chetif et malotru predicateur, et il me fait entreprendre de vous dire mon advis de la vraye façon de prescher. Je ne sçay si c'est l'amour que vous me portés qui tire cette eau de la pierre, ou si c'est celuy que je vous porte qui fait sortir des roses de l'espine. Permettés-moy ce mot d'amour, car je parle à la chrestienne; et ne trouvés pas estrange que je vous promette des eaux et des roses; car se sont des epithetes qui conviennent à toute doctrine catholique, pour mal ajancée qu'elle soit. Je vay commencer : Dieu y vueille mettre sa bonne main!

ADVIS

SUR LA VRAIE MANIERE DE PRESCHER.

Pour parler avec ordre, je considere la predication en se quatre causes, l'efficiente, la finale, la materielle, et la for-

[1] Nous reproduisons ici l'édition de 1652, où l'on trouvera cette pièce, et seulement en français, sous le no 38 du livre Ier des *Epistres*, et sous ce titre: *A un seigneur d'Eglise. Il luy prescrit la methode de bien prescher.* Elle se trouve aussi sous le même titre, et seulement en français, dans l'édition de 1641.

INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES

melle ; c'est à dire, qui doit prescher, pour quelle fin l'on doit prescher, que c'est que l'on doit prescher, et la façon avec laquelle on doit prescher.

Qui doit prescher.

Nul ne doit prescher qu'il n'ait trois conditions, une bonne vie, une bonne doctrine, une legitime mission.

Je ne dis rien de la mission ou vocation : seulement je remarque que les evesques ont non seulement la mission ; mais ilz en ont les sources ministerielles, et les autres predicateurs n'en ont que les ruisseaux. C'est leur premiere et grande charge; on le leur dit en les consacrant. Ils reçoivent à cet effet une grace speciale en la consecration, laquelle ilz doivent rendre fructueuse[1]. S. Paul en cette qualité s'écrie : *Malheur à moi si je n'evangelize*[2] ! Le concile de Trente : *C'est*, dit-il, *le principal devoir de l'evesque que de prescher*[3]. Cette consideration nous doit donner courage ; car Dieu en cét exercice nous assiste specialement ; et c'est merveille combien la predication des evesques a un grand pouvoir, au prix de celle des autres predicateurs. Pour abondans que soient les ruisseaux, on se plaît de boire à la source.

Quant à la doctrine, il faut qu'elle soit suffisante, et n'est pas requis qu'elle soit excellente.

S. François n'estoit pas docte, et neanmoins grand et bon predicateur. Et en nostre aage, le B. cardinal Borromée n'avoit de science, que bien fort mediocrement : toutesfois il faisoit merveilles. J'en sçay cent exemples. Un grand homme de lettres (et c'est Erasme) a dit, que le meilleur moyen

[1] On trouve dans le Pontifical romain, dans l'ordination des évêques, ces paroles de l'évêque consécrateur, présentant le livre de l'Evangile à l'ordinand: *Accipe Evangelium, et vade, prædica populo tibi commisso*, etc.

[2] I Cor., IX, 16.

[3] Concile de Trente, V^e^ session, décret de réformation, chap. II, *Des prédicateurs et des quêteurs.*

d'apprendre et de devenir sçavant, c'est d'enseigner : en preschant l'on devient prescheur. Je veux seulement dire ce mot : le predicateur sçait tousjours assés, quand il ne veut pas paroistre de sçavoir plus que ce qu'il sçait. Ne sçaurions-nous bien parler du mystere de la Trinité? n'en disons rien. Ne sommes nous pas assés versés pour expliquer l'*In principio* de S. Jean? laissons-le là. Il ne manque pas d'autres matieres plus utiles. Il n'est pas question qu'on fasse tout.

Quant à la bonne vie, elle est requise en la façon que dit S. Paul de l'evesque, et non plus; de façon qu'il n'est pas besoin que nous soyons meilleurs pour estre predicateurs que pour estre evesques. C'est donc desja autant de fait : *Oportet*, dit S. Paul, *episcopum esse irreprehensibilem* [1].

Mais je remarque, que non seulement il faut que l'evesque et predicateur ne soit pas vicieux de peché mortel, mais de plus qu'il évite certains pechez veniels, voir mesme certaines actions qui ne sont pas peché. S. Bernard, nostre docteur, dit ce mot : *Nugæ secularium sunt blaphemiæ clericorum* [2]. Un seculier peut jouer, aller à la chasse, sortir de nuit pour aller aux conversations, et tout cela n'est point reprehensible, et, fait par recreation, n'est nullement peché. Mais en un evesque, en un predicateur, si ces actions ne sont assaisonnées de cent mille circonstances, qui malaysement se peuvent rencontrer, ce sont scandales et grands scandales. On dit : Ils ont bon tems, ils s'en donnent à cœur joye. Allés apres cela prescher la mortification, on se moquera du prescheur.

Je ne dis pas qu'on ne puisse jouer à quelque jeu bien honneste, une fois ou deux le mois par recreation : mais que ce soit avec une grande circonspection.

[1] Il faut que l'evesque soit irreprenensible.

[2] Les mesmes choses qui dans les laïques ne sont que des bagatelles, sont des blasphemes dans les ecclesiastiques.

La chasse, elle est interdite du tout. J'en dis de mesme des depenses superfluës en festins, en habits, en livres; és seculiers ce sont superfluités, és evesques ce sont de grands pechés. S. Bernard nous instruit, disant : *Clamant pauperes post nos : nostrum est quod expenditis ; nobis crudeliter eripitur quidquid inaniter expenditur* [1]. Comme reprendrons-nous les superfluités du monde, si nous faysons paroistre les nostres ?

S. Paul dit : *Oportet episcopum esse hospitalem* [2]. L'hospitalité ne consiste pas à faire des festins, mais à recevoir volontiers les personnes à table, telle que les evesques la doivent avoir, et que le concile de Trente determine : *Oportet mensam episcoporum esse frugalem* [3]. J'excepte certaines occasions que la prudence et la charité sçavent bien discerner.

Au demeurant on ne doit jamais prescher sans avoir celebré la messe, ou la vouloir celebrer. Il n'est pas croyable, dit S. Chrysostome, combien la bouche qui a reçu le S. Sacrement est horrible aux demons. Et il est vray; il semble qu'on puisse dire apres S. Paul : *An experimentum quæritis ejus, qui loquitur in me Christus* [4]? On a beaucoup plus d'asseurance, d'ardeur et de lumiere. *Quamdiu sum in mundo*, dit le Sauveur, *lux sum mundi* [5]. Chose certaine, que nostre Seigneur estant en nous reellement, il nous donne clarté ; car il est la lumiere. Aussi les disciples d'Emaüs ayant communié eurent les yeux ouverts.

Mais au fin moins faut-il estre confessé, suivant ce que Dieu dit au rapport de David : *Peccatori autem dixit Deus :*

[1] Les pauvres crient apres nous : Ce que vous depensés nous appartient, et tout ce qui est employé inutilement nous est cruellement arraché.

[2] Il faut que l'evesque exerce l'hospitalité.

[3] Il faut que la table de l'evesque soit frugale.

[4] Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jesus-Christ, qui parle par ma bouche ?

[5] Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum [1]? Et S. Paul : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* [2]. Mais c'est trop sur ce point.

De la fin du Predicateur.

La fin est la maistresse cause de toutes choses ; c'est elle qui esmeut l'agent à l'action ; car tout agent agit et pour la fin et selon la fin. C'est elle qui donne mesure à la matiere et à la forme : selon le dessein qu'on a de bastir une grande ou une petite maison, on prepare la matiere, on dispose l'ouvrage.

Quelle donc est la fin du predicateur en l'action de prescher? sa fin et son intention doit estre de faire ce que nostre Seigneur est venu pour faire en ce monde ; et voicy ce qu'il en dit luy mesme : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* [3]. La fin doncques du predicateur est que les pecheurs morts en l'iniquité vivent à la justice, et que les justes qui ont la vie spirituelle l'ayent encore plus abondamment, se perfectionnans de plus en plus, et, comme il fut dit à Jeremie : *Ut evellas et destruas* [4] les vices et les pechés, *et ædifices et plantes* [5] les vertus et perfections. Quand doncques le predicateur est en chaire, il doit dire en son cœur : *Ego veni ut isti vitam habeant, et abundantius habeant* [6].

Car pour chevir de cette pretention et dessein, il faut

[1] Dieu dit à l'impie : Pourquoi te mesles-tu d'annoncer mes preceptes et de parler de mon alliance ?

[2] Je chastie mon corps et je le reduis en servitude, de peur qu'ayant presché aux autres, je ne sois reprouvé moy-mesme.

[3] Je suis venu afin que mes brebis ayent la vie, et l'ayent plus abondamment.

[4] Que vous arrachiez et detruisiez.

[5] Que vous bâtissiez et plantiez.

[6] Je suis venu dans cette chaire, afin que ces peuples qui sont presents ayent la vie, et qu'ils l'ayent plus abondamment.

qu'il fasse deux choses : c'est enseigner et émouvoir ; enseigner les vertus et les vices ; les vertus pour les faire aymer, affectionner et prattiquer ; les vices pour les faire detester, combattre et fuïr : c'est, tout en somme, donner de la lumiere à l'entendement, et de la chaleur à la volonté.

C'est pourquoy Dieu envoya aux apostres, le jour de la Pentecoste, qui fut le jour de leur consecration episcopale, ayant desja eu la sacerdotale le jour de la Cene, des langues de feu ; afin qu'ils sceussent que la langue de l'evesque doit éclairer l'entendement des auditeurs et eschauffer leurs volontés.

Je sçay que plusieurs disent que, pour le troisiéme, le predicateur doit delecter ; mais quant à moy, je distingue, et dis qu'il y a une delectation qui suit la doctrine et le mouvement. Car qui est cette ame tant insensible, qui ne reçoive un extreme playsir d'apprendre bien et saintement le chemin du ciel, qui ne ressente une consolation extreme de l'amour de Dieu? Et pour cette delectation, elle doit estre procurée ; mais elle n'est pas distincte de l'enseigner et émouvoir ; ç'en est une dependance.

Il y a une autre sorte de delectation, qui ne depend pas de l'enseigner et émouvoir, mais qui fait son cas à part, et bien souvent empesche l'enseigner et l'émouvoir. C'est un certain chatouillement d'oreilles, qui provient d'une certaine elegance seculiere, mondaine, et prophane, de certaines curiosités, ajancemens de traits, de parolles, de mots, bref qui depend entierement de l'artifice : et quant à celle-cy, je nie fort et ferme qu'un predicateur y doive penser ; il la faut laisser aux orateurs du monde, aux charlatans et courtisans, qui s'y amusent. Ils ne preschent pas Jesus-Christ crucifié, mais ils se preschent eux-mesmes. *Non sectamur lenocinia rhetorum, sed veritates piscatorum* [1].

[1] Nous ne nous amusons point aux charmes qu'employent les rhéteurs, mais nous nous attachons aux verités que des pescheurs nous ont enseignées.

S. Paul deteste les auditeurs *prurientes auribus*, et par consequent les predicateurs qui leur veulent complaire. Cela est un pedantisme. Au sortir du sermon, je ne voudrois point qu'on dît : O qu'il est grand orateur ! ô qu'il a une belle memoire ! ô qu'il est sçavant ! ô qu'il dit bien ! Mais je voudrois que l'on dît : O que la penitence est belle ! ô qu'elle est necessaire ! Mon Dieu, que vous estes bon, juste ! et semblable chose ; ou que l'auditeur, ayant le cœur saisy, ne peût tesmoigner de la suffisance du predicateur que par l'amendement de sa vie. *Ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

Ce que le Predicateur doit prescher.

S. Paul dit en un mot à son Timothée : *Prædica verbum.* Il faut prescher la parolle de Dieu. *Prædica Evangelium*, dit le Maistre. S. François [1], duquel aujourd'huy nous faysons la feste, explique cela, commandant à ses freres de prescher les vertus et les vices, l'enfer et le paradis. Il y a suffisamment de quoy en l'Escriture sainte pour tout cela; il n'en faut pas davantage.

Se faut-il doncques point servir des docteurs chrestiens et des livres des Saints ? Si fait à la verité ; mais qu'est-ce autre chose la doctrine des Peres de l'Eglise, que l'Evangile expliqué, que l'Escriture sainte exposée ? Il y a à dire entre l'Escriture sainte et la doctrine des Peres, comme entre une amande entiere et une amande cassée, de laquelle le noyau peut estre mangé d'un chacun ; ou comme d'un pain entier, et d'un pain mis en pieces et distribué. Au contraire doncques il faut s'en servir ; car ils ont esté les instrumens par lesquels Dieu nous a communiqué le vray sens de sa parole.

Mais des histoires des Saints, s'en peut-on pas servir? Mais, mon Dieu ! y a-t'il rien de si utile, rien de si beau ? Mais aussi qu'est-ce autre chose la vie des Saints, que

[1] S. François d'Assise, dont la fête se célèbre le 4 octobre.

l'Evangile mis en œuvre? Il n'y a non plus de difference entre l'Evangile escrit et la vie des Saints, qu'entre une musique notée et une musique chantée.

Et des histoires prophanes, quoy? Elles sont bonnes; mais il s'en faut servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement reveiller l'appetit; et lors encore faut-il qu'elles soient bien apprestées, et, comme dit S. Hierosme, il leur faut faire comme faisoient les Israëlites aux femmes captives quand ils les vouloient espouser; il leur faut rogner les ongles et couper les cheveux, c'est à dire les faire entierement servir à l'Evangile et à la vraye vertu chrestienne, leur ostant ce qui se trouve de reprehensible és actions païennes et prophanes; et faut, comme dit la sainte parolle, *separare pretiosum a vili* [1]. En la valeur de Cesar, l'ambition doit estre separée et remarquée; en celle d'Alexandre, la vanité, la fierté et superbe; en la chasteté de Lucrece, sa desesperée mort.

Et des fables des poëtes? Oh! de celles-là point du tout, si ce n'est si peu et si à propos, et avec tant de circonspection, comme contre-poisons, que chacun voye qu'on n'en veut pas faire profession; et tout cela si briefvement, que ce soit assés.

Leurs vers sont utiles : les anciens les ont parfois employés, pour devots qu'ils fussent; mesmes jusques à S. Bernard, lequel je ne sçay pas où il les avoit appris. S. Paul fut le premier à citer Aratus et Menander.

Mais quant aux fables, je n'en ay jamais rencontré en pas un sermon des anciens, sauf une seule d'Ulysses et des sirennes employée par S. Ambroise en un de ses sermons. C'est pourquoy je dis, ou du tout point, ou si peu que rien. Il ne faut pas mettre l'idole de Dagon avec l'arche d'alliance.

Et des histoires naturelles? Tres-bien : car le monde, fait par la parole de Dieu, ressent de toutes parts cette parole;

[1] Séparer ce qui est precieux d'avec ce qui est vil.

toutes ses parties chantent la loüange de l'ouvrier. C'est un livre qui contient la parole de Dieu, mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la meditation font fort bien de s'en servir, comme faisoit S. Antoine, qui n'avoit nulle autre bibliotheque. Et S. Paul dit : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* [1]. Et David : *Cœli enarrant gloriam Dei* [2].

Ce livre est bon pour les similitudes, pour les comparaisons *a minori ad majus* [3], et pour mille autres choses. Les anciens Peres en sont pleins, et l'Escriture sainte en mille endroits : *Vade ad formicam* [4]; *Sicut gallina congregat pullos suos* [5]; *Quemadmodum desiderat cervus* [6]; *Quasi struthio in deserto* [7]; *Considerate lilia agri* [8]; et cent mille semblables.

Mais sur tout que le predicateur se garde bien de raconter de faux miracles, des histoires ridicules, comme certaines visions tirées de certains autheurs de basse ligne, choses indecentes, et qui puissent rendre nostre ministere vituperable et mesprisable.

Voilà ce qu'il me semble touchant la matiere en gros : reste neanmoins à dire en particulier des parties de la matiere du sermon.

[1] Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connoissance que ses creatures nous en donnent.

[2] Les cieux annoncent la gloire de Dieu.

[3] Du petit au grand.

[4] Paresseux, allez voir la fourmi, comme elle travaille.

[5] Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes habitants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes !

[6] Comme le cerf soupire avec ardeur apres les eaux des torrents, ainsi mon ame soupire apres vous, ô mon Dieu !

[7] La fille de mon peuple est cruelle comme les autruches qui sont dans le désert.

[8] Pourquoi vous inquiétez-vous pour le vestement ? Voyez les lys des champs : ils ne travaillent et ne filent point ; cependant je vous declare que Salomon, avec toute sa magnificence, n'a jamais esté paré comme l'un d'eux.

La premiere partie de cette matiere, ce sont les passages de l'Escriture, lesquels à la verité tiennent le premier rang, et font le fondement de l'edifice : car enfin nous preschons la parole, et nostre doctrine gist en l'authorité. *Ipse dixit, Hæc dicit Dominus* [1], disoient tous les prophetes. Et nostre Seigneur mesme : *Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me* [2]. Mais il faut, tant qu'il est possible, que les passages soient naïfvement et clairement bien interpretés. Or on peut bien user des passages de l'Escriture, les expliquant en l'une des quatre manieres que les anciens ont remarquées :

Littera facta docet; quid credas, allegoria;
Quid speres, anagoge; quid agas, tropologia [3].

Il n'y a pas trop bonne quantité; mais il y a de la rime, et encore plus de raison.

Pour le regard du sens litteral, il se doit puiser dans les

[1] C'est le Seigneur même qui a parlé; Voici ce que dit le Seigneur.

[2] Ma doctrine n'est point de moy, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé.

[3] Voici les mêmes vers tournés d'une façon plus régulière :

Littera gesta docet; quid credas, allegoria;
Moralis, quid agas; quò tendas, anagogia.

C'est-à-dire : La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, la morale ce qu'il faut faire, et l'anagogie ce qu'il faut espérer.

Ainsi le sens littéral est celui qui est immédiatement contenu dans les paroles.

Le sens allégorique est celui par lequel un passage de l'ancien Testament signifie, outre le sens littéral, quelque mystère de la foi qu'il faut croire dans le nouveau; par exemple, l'histoire de Melchisédech signifioit le mystère de l'eucharistie.

Le sens anagogique est celui par lequel un passage de l'Ecriture, outre le sens littéral qu'il contient, signifie quelque chose à espérer dans l'autre vie; ainsi la cène eucharistique signifie cette nourriture invisible dont parloit l'ange Raphaël.

Le sens moral est celui qui, outre le sens littéral, signifie qu'il y a quelque chose à faire pour Dieu; ainsi toute la vie de Jésus-Christ doit être le modèle de la nôtre.

Le sens allégorique répond à la foi, le sens anagogique a rapport à l'espérance, et le sens moral tient à la charité.

commentaires des Docteurs. C'est tout ce qu'on peut dire; mais c'est au predicateur de le faire valoir, de peser les mots, leur proprieté, leur emphase; comme, par exemple, hier j'expliquois en ce village le commandement *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, ex tota anima, ex tota mente* [1]. Je pensois avec nostre S. Bernard, *ex toto corde,* c'est à dire courageusement, vaillamment, fervemment, parce qu'au cœur appartient le courage; *ex tota anima,* c'est à dire affectueusement, parce que l'ame, en tant qu'ame, est la source des passions et affections; *ex tota mente,* c'est à dire spirituellement, discretement, parce que *mens* c'est l'esprit et partie superieure de l'ame, à laquelle appartient le discernement et jugement pour avoir le zele *secundum scientiam et discretionem* [2].

Ainsi ce mot *diligere* doit estre pesé, par ce qu'il vient de *eligo,* et represente naïfvement le sens litteral, qui est qu'il faut que nostre cœur, nostre ame, et nostre esprit choisisse et prefere Dieu entre toutes choses, qui est le vray amour appreciatif duquel les theologiens interpretent ces paroles.

Quand il y a diversité d'opinions entre les Peres et Docteurs, il se faut abstenir d'apporter les opinions qui doivent estre refutées : car on ne monte pas en chaire pour disputer contre les Peres et Docteurs catholiques; il ne faut pas reveler les infirmités de nos maistres, et ce qui leur est echappé comme hommes, *ut sciant gentes quoniam homines sunt* [3]. Mais on peut bien apporter plusieurs interpretations, les loüant et faysant valoir toutes l'une apres l'autre, comme je fis, le Caresme passé, de six opinions et interpretations des Peres

[1] Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit.

[2] Selon la science, et tempéré par la discrétion.

[3] En sorte que les peuples sachent qu'ils sont des hommes comme les autres.

sur ces paroles, *Dicite quia servi inutiles sumus*[1], et sur ces autres paroles, *Non est meum dare vobis*[2]; car, si vous vous en ressouvenez, je tiray de chacune de tres-bonnes consequences : mais je tus celle de S. Hilaire, ce me semble; ou, si je ne le fis, je fis faute, et le devois faire, parce qu'elle n'estoit pas probable[3].

Pour le sens allegorique, il faut que le predicateur observe quatre ou cinq points.

Le premier est de tirer un sens allegorique qui ne soit point trop forcé, comme font ceux qui allegorisent toutes choses; mais il faut qu'il soit naïfvement tiré, sortant de la lettre, comme S. Paul fait, allegorisant d'Esaü et Jacob au peuple juif et gentil, de Sion ou Jerusalem à l'Eglise.

Secondement, où il n'y a pas une tres-grande apparence que l'une des choses ait esté la figure de l'autre, il ne faut pas traiter les passages l'un comme figure de l'autre, mais simplement par maniere de comparaison; comme, par exemple, le genevrier, sous lequel Elie s'endormit de détresse, est interpreté allegoriquement par plusieurs de la croix; mais moy, j'aymerois mieux dire ainsi : Comme Elie s'endormit sous le genevrier, ainsi nous devons reposer sous la croix de nostre Seigneur par le sommeil de la sainte meditation; et non pas ainsi, qu'Elie signifie le chrestien, et le genevrier signifie la croix. Je ne voudrois pas asseurer que l'un signifie l'autre, mais je voudrois bien comparer l'un à l'autre; car ainsi le discours est plus ferme et moins reprehensible.

Tiercement, il faut que l'allegorie soit bienseante; en quoy sont reprehensibles plusieurs qui allegorizent la defense faite

[1] Lorsque vous aurez fait tout ce qui est de votre devoir, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.

[2] Ce n'est pas à moy de vous accorder d'estre à ma droite ou à ma gauche.

[3] M. l'archevêque de Bourges assistoit aux sermons que S. François fit à Dijon pendant le carême de cette année.

en l'Escriture à la femme de ne point prendre l'homme par ses parties deshonnestes, au Deuteronome, chapitre XXV : *Si habuerint inter se jurgium viri duo, et unus contra alterum rixari cœperit; volensque uxor alterius eruere virum suum de manu fortioris, miseritque manum, et apprehenderit verenda ejus; abscides manum illius, nec flecteris super eam ulla misericordia;* et disent qu'elle represente le mal que fait la synagogue de reprocher aux gentils leur origine, et qu'ils n'estoient pas enfans d'Abraham. Cela peut avoir de l'apparence; mais il n'y a pas de la bienseance, à cause que cette defense porte une imagination dangereuse en l'esprit de l'auditeur.

Quartement, il ne faut point faire d'allegorie trop grande; car elles perdent leur grace par la longueur, et semblent tendre à l'affectation.

Cinquiemement, il faut que l'application se fasse clairement et avec grand jugement, pour rapporter dextrement les parties aux parties.

Il faut presque observer les mesmes regles au sens anagogique et tropologique, dont l'anagogique rapporte les histoires de l'Escriture à ce qui se passera en l'autre vie, et le tropologique les rapporte à ce qui ce passe en l'ame et dans la conscience. J'en mettray un exemple, qui servira pour tous les quatre sens.

Ces paroles de Dieu parlant d'Esaü et de Jacob, *Duæ gentes sunt in utero, et duo populi ex ventre tuo dividentur, populusque populum superabit, et major serviet minori*[1], litteralement s'entendent des deux peuples sortis selon la chair d'Esaü et de Jacob, c'est à sçavoir, les Idumeens et les Israëlites, dont le moindre, qui fut celui des Israëlites, surmonta le plus grand et l'aisné, qui fut le peuple d'Idumée, au tems de David.

[1] Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples sortis de vostr sein se diviseront l'un contre l'autre; l'un de ces peuples surmontera l'autre, et l'aisné sera assujetti au plus jeune.

Allegoriquement Esaü represente le peuple Juif, qui fut l'aisné en la connoissance du salut; car les Juifs furent les premiers preschés. Jacob represente les gentils, qui furent les puisnés; et neanmoins les gentils ont enfin surmonté les Juifs.

Anagogiquement Esaü represente le corps, qui est l'aisné; car avant que l'ame fut creée, le corps fut fait, et en Adam, et en nous. Jacob signifie l'esprit, qui est puisné. En l'autre vie, l'esprit surmontera et dominera sur le corps, lequel servira pleinement à l'ame et sans contradiction.

Tropologiquement Esaü c'est l'amour-propre de nous-mesmes : Jacob, l'amour de Dieu en nostre ame. L'amour-propre est l'aisné; car il est nay avec nous; l'amour de Dieu est puisné, car il s'acquiert par les sacremens et penitences : et neanmoins il faut que l'amour de Dieu soit le maistre, et quand il est en une ame, l'amour-propre sert et est inferieur.

Or ces quatre sens donnent une grande, noble, et bonne matiere à la predication, et font merveilleusement bien entendre la doctrine : c'est pourquoy il s'en faut servir, mais avec les mesmes conditions que j'ay dit estre requises à l'usage du sens allegorique.

Apres les sentences de l'Escriture, les sentences des Peres et conciles tiennent le second rang; et pour le regard d'icelles, je dis seulement que, si ce n'est bien rarement, il faut les choisir courtes, aiguës et fortes. Les predicateurs qui en alleguent de longues allanguissent leur ferveur et l'attention de la pluspart des auditeurs, outre le danger auquel ils s'exposent de manquer de memoire. Les courtes sentences et fortes sont comme celle-cy de S. Augustin : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te* [1]; et l'autre : *Qui pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit* [2], et

[1] Celui qui vous a fait sans vous, ne vous sauvera pas sans vous.

[2] Celui qui a promis le pardon aux penitents, n'a pas promis aux pecheurs le temps de faire penitence.

semblables. En vostre S. Bernard il y en a une infinité; mais il faut, les ayans citées en latin, les dire en françois avec efficace, et les faire valoir, les paraphrasant et deduisant vivement.

S'ensuivent les raisons, qu'une belle nature et un bon esprit peuvent fort bien employer; et pour celles-cy, elles se trouvent chez les docteurs, et particulierement chez S. Thomas plus aisement qu'ailleurs. Estant bien deduites, elles font une fort bonne matiere. Si vous voulez parler de quelque vertu, allez à la table de S. Thomas; voyez où il en parle; regardez ce qu'il dit : vous trouverez plusieurs raisons qui vous serviront de matiere : mais au bout de là, il ne faut pas employer cette matiere, sinon qu'on puisse fort clairement se faire entendre, au moins aux mediocres auditeurs.

Les exemples ont une force merveilleuse, et donnent un grand goust au sermon : il faut seulement qu'ils soient propres, bien proposés et mieux appliqués. Il faut choisir des histoires belles et éclatantes, les proposer clairement et distinctement, et les appliquer vivement, et comme font les Peres, proposans l'exemple d'Abraham qui immole son fils, pour monstrer que nous ne devons rien épargner pour faire la volonté de Dieu; car ils remarquent tout ce qui peut rendre recommandable l'obeïssance d'Abraham.

Abraham, disent-ils, vieil; Abraham, qui n'avoit que ce fils si beau, si sage et vertueux et si aimable; et neanmoins sans repliquer, sans murmurer et hesiter, il le mene sur la montagne, et veut bien luy-mesme de ses propres mains l'immoler. Et certes, ils font l'application encor plus vive. Et toi, Chrestien, tu es si peu resolu à immoler, je ne dis pas ton fils, ny ta fille, ny tous tes biens, ny une grande partie, mais un seul escu pour l'amour de Dieu à secourir les pauvres, une seule heure de tes passe-tems pour servir Dieu, une seule petite affection, etc.

Mais il faut prendre garde à ne faire pas des descriptions vaines et flasques, comme font plusieurs escoliers qui, en lieu de proposer l'histoire naïfvement et pour les mœurs, se mettront à decrire les beautés d'Isaac, l'espée tranchante d'Abraham, l'enceinte du lieu du sacrifice, et semblables choses impertinentes. Il ne faut estre aussi ny si court que l'exemple ne penetre pas, ny si long qu'il ennuye.

Il faut aussi se garder de faire des introductions de colloques entre les personnes de l'histoire, sinon qu'elles soient tirées des parolles de l'Escriture, ou tres-probables : comme, en cette histoire, qui introduit Isaac se lamentant sur l'autel, implorant la compassion paternelle pour s'échapper de la mort; ou bien Abraham disputant en soy-mesme, et se plaignant; il fait mal et tort à la valeur et resolution de l'un et de l'autre. Ainsi ceux qui, par la meditation, ont rencontré des colloques, doivent observer deux regles en la predication : l'une de voir s'ils sont solidement fondés sur une apparente probabilité ; l'autre de ne point les proposer fort longs, car cela refroidit, et le predicateur, et l'auditeur.

Les exemples des Saints son admirables, et surtout de ceux de la province où l'on presche, comme de S. Bernard à Dijon.

Il reste un mot à dire des similitudes : elles ont une efficace incroyable à bien éclairer l'entendement et à émouvoir la volonté.

On les tire des actions humaines, passant de l'une à l'autre ; comme, de ce que font les bergers, à ce que doivent faire les evesques et pasteurs ; comme fit nostre Seigneur, en la parabole de la brebis perdue ; des histoires naturelles, des herbes, plantes, des animaux, de la philosophie, et enfin de tout.

Les similitudes des choses triviales, estant subtilement appliquées, sont excellentes ; comme nostre Seigneur fait en la parabole de la semence.

*

Celles qui sont tirées des histoires naturelles, si l'histoire est belle et l'application belle, c'est un double lustre; comme celle de l'Escriture, de la renovation ou rajeunissement de l'aigle pour nostre penitence.

Or il y a un secret en cecy, qui est extresmement profitable au predicateur : c'est de faire des similitudes tirées de l'Escriture, de certains lieux où peu de gens les sçavent remarquer; et cecy se fait par la meditation des parolles.

Exemple. David, parlant du mondain, dit : *Periit memoria eorum cum sonitu* [1]. Je tire deux similitudes de deux choses qui se perdent avec le son. Quand on casse un verre, en se cassant il perit en sonnant : ainsi les mauvais perissent avec un peu de bruit, on parle d'eux à leur mort. Mais comme le verre cassé demeure du tout inutile, ainsi ces miserables, sans espoir de salut, demeurent à jamais perdus.

L'autre, quand un grand riche meurt, on sonne toutes les cloches, on luy fait de grandes funerailles; mais, passé le son des cloches, qui le benit? qui parle de luy? personne.

S. Paul parlant de celuy qui n'a point de charité et fait quelques œuvres, il dit que *factus est sicut æs sonans, aut cymbalum tinniens* [2]. On tire une similitude de la cloche, qui appelle les autres à l'Eglise et n'y entre point; car ainsi un homme qui fait des œuvres sans charité, il edifie les autres et les incite au paradis, et il n'y va point luy-mesme.

Or, pour rencontrer ces similitudes, il faut considerer les mots, s'ils sont point metaphoriques; car quand ils le sont, tout aussi tost il y a une similitude à qui les sçait bien descouvrir. Par exemple : *Viam mandatorum tuorum cu-*

[1] Leur memoire est perie avec bruit.

[2] Si je n'ay pas la charité, je suis semblable à une cloche qui sonne ou à une cymbale qui retentit.

curri, cum dilatasti cor meum [1] : il faut considerer ce mot *dilatasti,* et celuy de *cucurri;* car il se prend par metaphore. Or maintenant il faut voir les choses qui vont plus viste par dilatation, et vous en treuverez quelques unes, comme les navires quand le vent estend leurs voiles. Les navires doncques qui chomment au port, sitost que le vent propice les saisit aux voiles, et qu'il les emplit et fait enfler, elles cinglent. Ainsi, lorsque le vent favorable du saint Esprit entre dans nostre cœur, nostre ame court et cingle dans la mer des commandemens.

Et certes, qui observera cecy, fera fructueusement beaucoup de belles similitudes, esquelles similitudes il faut observer la decence à ne dire rien de vil, abject et sale.

Apres tout cela je vous advise qu'on se peut servir de l'Escriture par application avec beaucoup d'heur, encor que bien souvent ce qu'on en tire ne soit pas le vray sens; comme S. François disoit que les aumosnes estoient *panis angelorum* [2], parce que les anges les procuroient par leurs inspirations, et applique le passage, *Panem angelorum manducavit homo* [3]. Mais en cecy il faut estre discret et sobre.

De la disposition de la matiere.

Il faut tenir methode sur toutes choses; il n'y a rien qui aide plus le predicateur, qui rende sa predication plus utile, et qui aggrée tant à l'auditeur.

J'approuve que la methode soit claire et manifeste, et nullement cachée, comme font plusieurs qui pensent que ce soit un grand coup de maistre de faire que nul ne connoisse leur methode. De quoy, je vous prie, sert la methode,

[1] J'ay couru dans la voie de vos commandements lorsque vous avez dilaté mon cœur.

[2] Le pain des anges.

[3] L'homme a mangé le pain des anges.

si on ne la voit pas, et que l'auditeur ne la connoisse?

Pour vous ayder en cecy, je vous diray que, ou vous voulez prescher quelque histoire, comme de la Nativité, Resurrection, Assomption; ou quelque sentence de l'Escriture, comme, *Omnis qui se exaltat humiliabitur*[1]; ou tout un Evangile où il y a plusieurs sentences, ou la vie de quelque saint avec quelque sentence.

Quand on presche une histoire, on se peut servir de l'une de ces methodes.

1° Considerer combien de personnages il y a en l'histoire que vous voulez prescher; puis, de chacun tirer quelque consideration.

Exemple. En la resurrection je voy les Maries, les anges, les gardes du sepulchre, et nostre doux Sauveur. Es Maries, j'y voy la ferveur et diligence; és anges, la joye et jubilation en leurs habits blancs et en leur lumiere; és gardes, je voy la foiblesse des hommes qui entreprennent contre Dieu; en Jesus, je voy la gloire, le triomphe de la mort, l'esperance de nostre resurrection.

2° On peut prendre en un mystere le point principal, comme en l'exemple precedent la resurrection, puis considerer ce qui a precedé ce point là, et ce qui s'en est ensuivy.

La resurrection est precedée de la mort, de la descente aux enfers, de la delivrance des Peres qui estoient au sein d'Abraham, de la crainte des Juifs qu'on ne desrobe le corps; la resurrection, en corps bienheureux et glorieux; ce qui s'ensuit, c'est le tremble-terre, la venuë et apparition des anges; la recherche des dames, la response des anges; et en toutes ces parties il y a merveilles à dire, et par bon ordre.

3° On peut en tous mysteres considerer ces points : qui? pourquoy? comment? Qui ressucite? nostre Seigneur. Pourquoy? pour sa gloire, pour nostre bien. Comment? glorieux,

[1] Celui qui s'esleve sera humilié.

immortel, etc. Qui est nay? le Sauveur. Pourquoy? pour nous sauver. Comment? pauvrement, nud, froid, en un estable, petit enfant.

4° Apres avoir proposé par une petite paraphrase l'histoire, on peut quelque fois en tirer trois ou quatre consideration.

La premiere, qu'est-ce qu'il en faut apprendre pour edifier nostre foy; la seconde, pour accroistre nostre esperance; la troisieme, pour enflammer nostre charité; la quatrieme, pour imiter et executer.

En l'exemple de la resurrection, pour la foy, nous voyons la toute-puissance de Dieu, un corps passer au travers de la pierre, estre devenu immortel, impassible, et tout spiritualizé. Combien est-ce que nous devons estre fermes à croire qu'au saint Sacrement ce mesme corps n'occupe point de place, ne peut estre offensé par la fraction des especes, et qu'il y est en une façon spirituelle, quoy que reelle! Pour l'esperance, si Jesus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons, dit S. Paul : il nous a frayé le chemin. Pour la charité, tout ressuscité qu'il est, il converse neanmoins encore en terre pour instruire l'Eglise, et retarde de prendre possession du ciel, lieu propre des corps ressuscités, pour nostre bien. O quel amour! Pour l'imitation, il est ressuscité le troisieme jour. O Dieu! que ne ressuscitons-nous par la contrition, confession et satisfaction? Il force la pierre; vainquons toutes difficultés.

Quand vous voulez prescher une sentence, il faut considerer à quelle vertu elle se rapporte, comme par exemple : *Qui se humiliat exaltabitur* [1]; voila le sujet de l'humilité bien clair.

Mais il y a d'autres sentences où le sujet n'est pas si descouvert, comme : *Quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem* [2]? Voila la charité : mais vous la voyez

[1] Celui qui s'humilie sera eslevé.

[2] Comment estes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale?

couverte d'une robe; car la robe nuptiale, c'est la charité.

Ainsi doncques ayant descouvert, en la sentence que vous voulez manier, la vertu à laquelle elle vise, vous pourrez reduire vostre sermon en methode, considerant en quoy gist la vertu, les vrayes marques d'icelle, ses effets, et le moyen de l'acquerir ou exercer, qui a esté tousjours ma methode; et j'ay esté consolé d'avoir rencontré le livre du Pere Rossignol, Jesuite, conforme à cette methode. Ce livre est intitulé, *De actionibus virtutum*, imprimé à Venise. Il vous sera fort utile.

Il y a une autre methode, monstrant combien cette vertu dont il s'agit est honnorable, utile et delectable ou playsante, qui sont les trois biens qui se peuvent desirer.

Encore peut-on traitter autrement; c'est à sçavoir des biens que cette vertu donne, et des maux que le vice opposé apporte; mais la premiere est la plus utile.

Quand on traite un Evangile où il y a plusieurs sentences, il faut regarder celles sur lesquelles on se veut arrester, voir de quelles vertus elles traitent, et en dire succinctement, selon ce que j'ay dit, d'une seule sentence, et les autres les parcourir et paraphraser.

Mais cette façon de passer sur tout un Evangile sentencieux est moins fructueuse; dautant que le predicateur ne pouvant s'arrester que fort peu sur chacune sentence, ne peut les bien demesler, ny inculquer à l'auditeur ce qu'il desire.

Quand on traite de la vie d'un Saint, la methode est diverse. Celle que j'ay tenue en l'orayson funebre de Monsieur de Mercœur est bonne, parce qu'elle est de S. Paul : *Ut pie erga Deum, sobrie erga seipsum, juste erga proximum vixerit* [1] : et de rapporter les pieces de la vie du Saint chacune à son rang; ou bien de considerer ce qu'il fit, *agendo*, qui sont ses vertus; *patiendo*, ses souffrances, soit de martyre

[1] Comme il vescut avec pieté par rapport à Dieu, avec sobrieté par rapport à luy-mesme, et avec justice par rapport au prochain.

ou de mortification ; *orando*, ses miracles. Ou bien, de considerer comme il a combattu le diable, le monde, la chair, la superbe, l'avarice, la concupiscence, qui est la division de S. Jean : *Omne*, dit-il, *quod est in mundo, aut est concupiscentia carnis, etc.* [1]. Ou bien, comme je fis à Fonteynes, sur S. Bernard : comme il faut honnorer Dieu en son Saint, et le Saint en Dieu ; comme il faut servir Dieu à l'imitation de son Saint ; comme il faut prier Dieu par l'intercession de son Saint ; et ainsi effleurer la vie du Saint dont on parle, et mettre chaque chose en son lieu.

Voila bien assés de methodes pour commencer ; car apres un peu d'exercice, vous en ferez d'autres qui vous seront propres et meilleures. Il me reste à dire pour la methode, que je mettrois volontiers les passages de l'Escriture les premiers, les raisons secondement, les similitudes troisiemement, et quatriemement les exemples, s'ils sont sacrés : car s'ils sont prophanes, ils ne sont pas propres à fermer un discours : il faut que le discours sacré soit terminé par une chose sacrée.

Item, la methode veut que le commencement du sermon jusques au milieu enseigne l'auditeur, et que depuis le milieu jusques à la fin il l'émeuve. C'est pourquoy les discours affectifs doivent estre logés à la fin.

Mais apres tout cecy, il faut que je vous dye comme il faut remplir les points de vostre sermon, et voicy comment. Par exemple, vous voulez traiter de la vertu d'humilité, et vous avez disposé vos points en cette sorte :

1° En quoy gist ceste vertu ; 2° ses marques ; 3° ses effets ; 4° moyen de l'acquerir.

Voila vostre disposition. Pour remplir chaque point de conceptions, vous chercherez en la table des autheurs les mots *humilitas*, *humilis*, *superbia*, *superbus*, et verrez ce

[1] Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.

qu'ils en disent ; et trouvant des descriptions ou definitions, vous les mettrez sous le tiltre : En quoy gist cette vertu ; et tascherez de bien éclaircir ce point, monstrant en quoy gist le vice contraire.

Pour remplir le second point, vous verrez *humilitas ficta* en la table, *humilitas indiscreta*, et semblables ; et par là vous monstrerés la difference entre la fausse et la vraye humilité. S'il y a des exemples de l'une et de l'autre, vous les apporterez ; et ainsi des autres deux points. *Intelligenti pauca* [1].

Les autheurs où ces matieres se trouvent sont S. Thomas, S. Antonin, *Guillelmus episcopus Lugdunensis in Summa de virtutibus et vitiis*, *Summa prædicantium Philippi Diez*, et tous ses sermons ; Osorius, Grenade en ses œuvres spirituelles, Hylaret en ses sermons, Stella *in Lucam*, Salmeron et Barradas jesuites sur les Evangiles. S. Gregoire entre les anciens excelle, et S. Chrysostome avec S. Bernard.

Mais il faut que je dye mon opinion. Entre tous ceux qui ont escrit des sermons, Diez m'aggrée infiniment : il va à la bonne foy, il a l'esprit de predication, il inculque bien, explique bien les passages, fait des belles allegories et similitudes, et des hypotyposes nerveuses [2], prend l'occasion de dire admirablement, et est fort devot et clair. Il luy manque ce qui est en Osorius, qui est l'ordre et la methode ; car il n'en tient point. Mais il me semble qu'il se le faut rendre familier au commencement : ce que je dy, non pour m'en estre fort servy, car je ne l'ay vu qu'apres beaucoup de tems, mais parce que je le connois tel, et me semble que je ne me trompe pas. Il y a un Espagnol qui a fait un gros livre qui s'appelle *Sylva allegoriarum*, lequel est tres-utile à qui le

[1] Un homme d'esprit entend à demy-mot.

[2] L'hypotypose est une figure de rhétorique qui fait la description d'une chose, qui la met devant les yeux, qui la fait connoître d'une manière vive et pathétique. C'est ce qu'il y a de plus éclatant dans l'éloquence.

sçait bien manier, comme aussi les Concordances de Benedicti. Voila, ce me semble, le principal de ce qui me vient maintenant en memoire pour la matiere.

De la forme, c'est à dire, comme il faut prescher.

Monsieur, c'est icy où je desire plus de creance qu'ailleurs, parce que je ne suis pas de l'opinion commune, et que neanmoins ce que je dy, c'est la verité mesme.

La forme, dit le Philosophe [1], donne l'estre et l'ame à la chose. Dites merveilles, mais ne le dites pas bien, ce n'est rien : dites peu et dites bien, c'est beaucoup. Comme doncques faut-il dire en la predication? 1° Il se faut garder des *quanquam* [2] et longues periodes des pedans, de leurs gestes, de leurs mines et de leurs mouvemens : tout cela est la peste de la predication.

2° Mais pour l'avoir, que faut-il faire? En un mot, parler affectionnement et devotement, simplement et candidement, et avec confiance ; estre bien espris de la doctrine qu'on enseigne, et de ce qu'on persuade. Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. Il faut que nos parolles soient enflammées, non pas par des cris et actions démesurées, mais par l'affection interieure ; il faut qu'elles sortent du cœur, plus que de la bouche. On a beau dire ; mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles.

1° J'ay dit qu'il faut une action libre, contre une certaine action contrainte et estudiée des pedans.

2°. J'ay dit noble, contre l'action rustique de quelques-uns, qui font profession de battre des poings, des pieds, de l'estomach contre la chaire, crient et font des hurlemens estranges, et souvent hors de propos.

[1] Aristote, que les anciens appeloient philosophe par excellence.

[2] Ce mot ne signifie ici qu'une longue période ou un long circuit de paroles.

3° J'ay dit genereuse, contre ceux qui ont une action craintive, comme s'ils parloient à leurs peres, et non pas à leurs disciples et enfans.

4° J'ay dit naïve, contre tout artifice et affectation.

5° J'ay dit forte, contre certaine action morte, molle et sans efficace.

6° J'ay dit sainte, pour forclorre les muguettes, courtisanes et mondaines.

7° J'ay dit grave, contre certains qui font tant de bonnetades à l'auditoire, tant de reverences, et puis tant de petites charlateries, monstrans leurs mains, leurs surplis, et faysans telz autres mouvemens indecens.

8° J'ay dit un peu lente, pour forclorre une certaine action courte et retroussée, qui amuse plus les yeux qu'elle ne bat au cœur.

Je dis de mesme du langage, qui doit estre clair, net et naïf, sans ostentation de mots grecs, hebreux, nouveaux, courtisans.

La tissure doit estre naturelle, sans preface, sans ajancement. J'appreuve que l'on dye premierement au premier point, et secondement au second, afin que le peuple voye l'ordre.

Il me semble que nul, mais surtout les evesques, ne doivent user de flatterie envers les assistans, fussent-ils roys, princes, et papes.

Il y a bien certains traitz propres à s'acquerir la bienveillance, dont on peut user parlant la premiere fois à son peuple. Je suis bien d'avis qu'on tesmoigne le desir qu'on a de son bien, qu'on commence par des salutations et benedictions, par des souhaits de le pouvoir bien ayder au salut; de mesme à sa patrie; mais cela briefvement, cordialement, et sans parolles attiffées.

Nos anciens Peres, et tous ceux qui ont fait du fruit, se sont abstenus de tous fatras et jolivetés mondaines. Ilz

parlent cœur à cœur, esprit à esprit, comme bons peres aux enfans.

Les ordinaires appellations doivent estre, mes freres, mon peuple (si c'est le vostre), mon cher peuple, Chrestiens auditeurs.

L'evesque doit donner à la fin la benediction le bonnet en teste, et, icelle achevée, salüer le peuple.

On doit finir par des parolles courtes, plus animées et vigoureuses. J'appreuve le plus souvent la recollection ou recapitulation, apres laquelle on dit quatre ou cinq mots de ferveur, ou par maniere d'orayson, au par maniere d'imprecation.

Il est bon d'avoir certaines exclamations familieres et judicieusement prononcées et employées, comme, ô Dieu! bonté de Dieu! ô bon Dieu! Seigneur Dieu! vray Dieu! eh! helas! ah! mon Dieu!

Pour la preparation au sermon, j'appreuve qu'elle se fasse dés le soir, et que le matin on medite pour soy ce que l'on veut dire aux autres. La preparation faite auprés du saint Sacrement a grande force, dit Grenade, et je le croy.

J'ayme la predication qui ressent plus l'amour du prochain que l'indignation, voire mesme des huguenots, qu'il faut traitter avec grande compassion, non pas les flattant, mais les deplorant.

Il est tousjours mieux que la predication soit courte que longue; en quoy j'ay failly jusques à present : que je m'amende. Pourveu qu'elle dure demi-heure, elle ne peut estre trop courte.

Il ne faut point témoigner de mecontentement, s'il est possible; mais au moins point de cholere, comme je fis le jour de Nostre-Dame, quand on sonna avant que j'eusse achevé. Ce fut une faute sans doute avec plusieurs autres.

Je n'ayme point les plaisanteries et sobriquets : ce n'est pas le lieu.

Je finis disant que la predication c'est la publication et declaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes par celuy qui est là legitimement envoyé, à fin de les instruire et émouvoir à servir sa divine Majesté en ce monde, pour estre sauvés en l'autre.

Monsieur, que direz-vous de cela? Pardonnez-moy, je vous supplie; j'ay escrit à course de plume, sans aucun soing ny de parolles, ny d'artifice, porté du seul desir de vous témoigner combien je vous suis obeyssant. Je n'ay point cité les autheurs que j'ay allegués en certains endroits; c'est que je suis aux champs, où je ne les ay pas. Je me suis allegué moy-mesme; mais c'est, Monsieur, parce que vous voulez mon opinion, et non celle des autres : et quand je la prattique moy-mesme, pourquoy ne le diray-je pas? Il faut, avant que je ferme cette lettre, que je vous conjure, Monsieur, de ne la point faire voir à personne, duquel les yeux me soient moins favorables que les vostres, et que j'adjouste ma tres-humble supplication que vous ne vous laissiez emporter à nulle sorte de consideration qui vous puisse empescher ou retarder de prescher. Plustost vous commencerez, plustost vous reussirez; et prescher souvent, il n'y a que cela pour devenir maistre. Vous le pouvez, Monsieur, et vous le devez. Vostre voix est propre, vostre doctrine suffisante, vostre maintien sortable, vostre rang tres-illustre en l'Eglise : Dieu le veut, les hommes s'y attendent; c'est la gloire de Dieu, c'est vostre salut : hardiment, Monsieur, et courage pour l'amour de Dieu.

Le cardinal Borromée, sans avoir la dixieme partie des talens que vous avez, presche, edifie, et se fait saint. Nous ne devons pas chercher nostre honneur, mais celuy de Dieu; et laissez faire, Dieu cherchera le nostre. Commencez, Monsieur, une fois aux ordres, une autre fois à quelque communion; dites quatre mots, et puis huit, et puis douze, jusques à demi-heure; puis montez en chaire : il n'est rien d'im-

possible à l'amour. Nostre Seigneur ne demanda pas à saint Pierre : Es-tu sçavant ou eloquent? pour luy dire : *Pasce oves meas;* mais *Amas me*[1]? Il suffit de bien aymer pour bien dire. S. Jean mourant ne sçavoit que repeter cent fois en un quart d'heure : Mes enfans, aymés-vous les uns les autres; et avec cette provision il montoit en chaire : et nous faysons scrupule d'y monter, si nous n'avons des myrabolans d'eloquence! Laissez dire à qui alleguera la suffisance de Monsieur vostre predecesseur : il commença une fois comme vous.

Mais, mon Dieu! Monsieur, que direz-vous de moy, qui vay si simplement avec vous? L'amour ne se peut taire, où il y va de l'interest de celuy qu'on ayme. Monsieur, je vous ay juré fidelité, et l'on souffre beaucoup d'un serviteur fidelle et passionné. Vous allez, Monsieur, à vostre troupeau : eh! que ne m'est-il loisible de courir jusques là pour vous assister, comme j'eus l'honneur de faire à vostre premiere messe! je vous y accompagneray par mes vœux et desirs. Vostre peuple vous attend pour vous voir, et estre veu et reveu de vous. Par vostre commencement ils jugeront du reste : commencez de bonne heure à faire ce qu'il faut faire tousjours. O qu'ils seront edifiés quand ils vous verront souvent à l'autel sacrifier pour leur salut, avec vos curés traitter de leur edification, et en chaire parler de la parolle de reconciliation et prescher! Monsieur, je ne fus jamais à l'autel sans vous recommander à nostre Seigneur; trop heureux, si je suis digne que quelquesfois vous m'y portiez en vostre memoire. Je suis et seray toute ma vie de cœur, d'ame, d'esprit, Monsieur, vostre tres-humble serviteur, et tres-petit et obeyssant frere,

F. E. de Geneve.

Du 5 octobre 1604.

J'ay eu honte relisant cette lettre; et si elle estoit plus

[1] Paissez mes brebis; *mais* M'aimez-vous?

courte, je la referois : mais j'ay tant de confiance en la solidité de vostre bienveillance, que la voila, Monsieur, telle qu'elle est. Pour l'amour de Dieu, aymez-moy tousjours, et me tenez pour autant vostre serviteur qu'homme qui vive, car je le suis.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER DES SERMONS

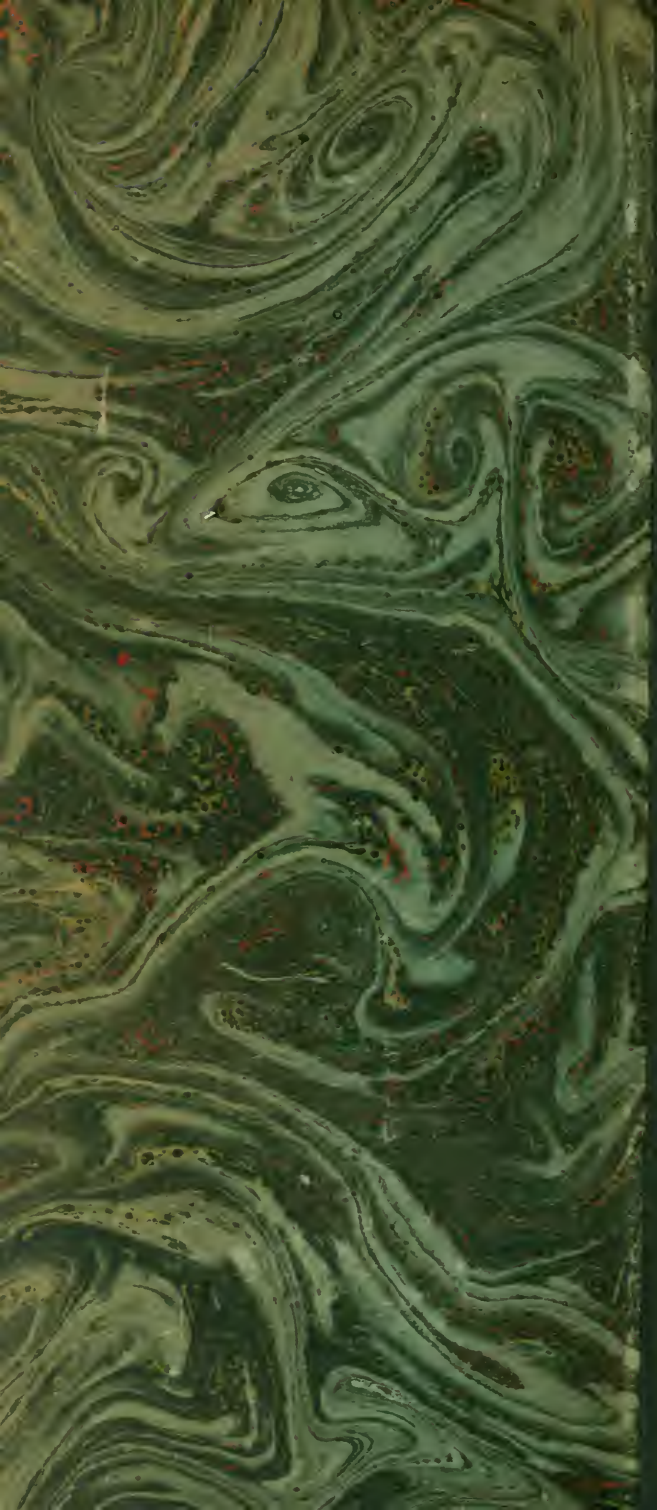
TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Premier Sermon pour le jour de la Pentecoste. 1
IIe Sermon pour le jour de la Pentecoste. 29
IIIe Sermon pour le jour de la Pentecoste. 45
Sermon pour le jour de la Sainte Trinité. 57
Premier Sermon sur la verité du saint Sacrement de l'autel. 68
Autre Sermon sur la verité du saint Sacrement de l'autel. 76
Autre Sermon sur le saint Sacrement de l'autel. 89
Sermon pour le troisieme dimanche d'apres la Pentecoste. 95
Sermon pour le jour de saint Pierre. 104
Sermon pour le jour de la Visitation de nostre Dame. 129
Autre Sermon pour le jour de la Visitation de nostre Dame. 144
Sermon pour le jour de sainte Magdelene. 162
Sermon pour le douzieme dimanche d'apres la Pentecoste. 183
Sermon pour le jour de l'Assomption de nostre Dame. 198
Autre Sermon pour le jour de l'Assomption de nostre Dame. 222
Sermon pour le jour de saint Augustin. 240
Sermon pour le jour de la Nativité de nostre Dame. 259
Fragment d'un Sermon pour la Feste de l'Exaltation de la sainte Croix. 276
Sermon sur l'Evangile du dix-septieme dimanche d'apres la Pentecoste. 283
Sermon pour le dix-huitieme dimanche d'apres la Pentecoste. 296
Premier Sermon pour la Feste de tous les Saints. 305
IIe Sermon pour la Feste de tous les Saints. 322
IIIe Sermon pour la Feste de tous les Saints. 338
Sermon pour le jour de la Dedicace de l'Eglise. 353
Autre Sermon pour la Feste de la Dedicace, sur la Perpetuité de l'Eglise. 362
Sermon sur la Visibilité de l'Eglise. 370
Sermon pour le jour de la Presentation de nostre Dame. 378
Autre Sermon pour le jour de la Presentation de nostre Dame. 394
Defense de la Salutation Angelique contre les heretiques. 415
Sermon sur certaines parolles du Cantique des cantiques. 419
Exhortation aux Ecclesiastiques de s'appliquer à l'estude. 433
Plan d'un Sermon pour la Feste de sainte Genevieve. 435

Sermon pour la profession de quelques Religieuses de la Visitation. 438
Exhortation au service de Dieu. 452
Lettre à madame la duchesse de Mercœur. 460
Lettre à mademoiselle de Mercœur. 463
Orayson Funebre sur le trespas du duc de Mercœur. 465
Traité de la Predication. 500

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER DES SERMONS.

FRANCOIS DE SALES.
Oeuvres.

PQ
1623
.F7
v.5 .